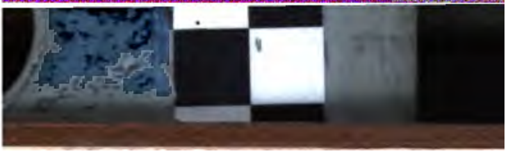


LE

CHATEAU D'AARAU

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LE
CHATEAU D'AARAU

PAR HENRI ZSCHOKKE

ROMAN HISTORIQUE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR W. DE SUCKAU

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

LE

CHATEAU D'AARAU.

I

Fin de la paix pourrie.

On sait fort bien que lecteurs et lectrices, quand ils lisent pour se distraire, n'aiment pas les préfaces. Cette fois pourtant, Rome même ne saurait leur donner dispense de lire la mienne, si toutefois ils tiennent, en gens d'honneur, à pénétrer dans le château par la porte du pont-levis : la préface en est la clef. En montant sur les murs d'enceinte, on découvre bien quelque chose du château; mais ce n'est que le toit, et non l'intérieur, la coiffure des hommes, et non le visage.

Personne n'ignore que les Suisses eurent autrefois de nombreux démêlés avec la noblesse et le clergé, avant d'établir chez eux la liberté et l'indépendance. La noblesse, surtout, et la maison d'Autriche étaient encore riches et puissantes au commencement du xve siècle dans la moitié nord-est de la Suisse. L'archiduché y avait ses propriétés et ses droits au milieu des droits et des propriétés des États et des villes libres de la Confédération helvétique.

La sagesse humaine aurait eu de la peine à concilier les différends *continuels provoqués* par les conflits d'in-*térêts aussi opposés;* mais ce que le fer ou l'esprit de

l'homme ne saurait résoudre, le sort le tranche souvent d'un seul coup.

Le concile de Constance, si tristement célèbre par le bûcher de Jean Huss, avait déclaré l'antipape Jean déchu de la tiare; mais le duc d'Autriche, Frédéric, au grand scandale des évêques, n'en prit pas moins sous sa protection le vicaire du Christ. Les évêques lancèrent contre Frédéric les foudres de l'excommunication, pour avoir endurci son cœur comme Pharaon, et, malgré les larmes de l'Église gémissante, bouché ses oreilles comme le serpent contre l'exorcisme. Mais il est probable que ces foudres seraient demeurées sans effet, si le bras séculier de Sigismond de Bohême, le roi des Romains, n'y eût joint son secours.

Ce prince, qui, sous les dehors d'une vaine pompe, cherchait à déguiser son manque d'énergie et de puissance, avait eu la satisfaction de recevoir, vers la même époque, avec toute la solennité du temps, la foi et l'hommage de plusieurs villes de l'Empire. Mais le seigneur le plus puissant de l'Allemagne, le duc d'Autriche, avait refusé de venir à Constance. La vanité blessée du roi épousa les haines et les colères du saint concile, déclara le duc dépossédé de ses États, et le mit au ban de l'empire. Malheureusement Sigismond n'avait ni argent ni soldats pour faire exécuter cette proscription. Il s'adressa donc aux confédérés et les encouragea à s'emparer des possessions de l'Autriche en Suisse, avec promesse formelle qu'ils garderaient leurs conquêtes.

Cependant il n'y avait que trois ans que les Suisses avaient juré au duc une paix de cinquante ans, et, quoiqu'ils eussent toujours vécu en hostilité avec l'Autriche, il leur semblait contraire à l'honneur de profiter de la situation malheureuse de Frédéric pour manquer à la foi jurée et lever l'étendard de la guerre. Mais la noblesse de Thurgovie et de Souabe ne se piqua pas de tant de délicatesse. Dans l'espoir de conquérir des domaines, des

fiefs et des immunités de l'Empire, elle abandonna le duc et engagea la lutte.

Quand les confédérés virent cette défection, et que les saints pères de Constance, en vertu de leur droit de lier et de délier, les eurent tranquillisés sur leurs scrupules de conscience, l'envie les prit d'avoir aussi leur part de ce riche butin. La ville de Berne donna le signal. Avec toutes ses troupes et une formidable artillerie, elle descendit les rives de l'Aar et envahit le territoire ouvert et sans défense de l'Argovie. Soleure et Fribourg se hâtèrent ensuite de se ranger sous les bannières du saint Empire. Zurich, Lucerne et le reste des confédérés ne voulurent pas rester en arrière et résolurent de s'assurer aussi leur part.

En peu de jours, tous les pays héréditaires de l'archiduché en Helvétie se trouvèrent occupés par les confédérés. Chacun garda ce qu'il avait pris et jouit des droits possédés jusqu'alors par la maison d'Autriche.

Sur les terres conquises par surprise et presque sans coup férir, vivait une nombreuse noblesse, établie dans des châteaux et des forteresses. Elle ne se souciait pas d'avoir des rapports avec de simples bourgeois et des paysans ; elle aimait mieux se considérer comme le système planétaire d'un royal soleil, des rayons duquel elle empruntait son éclat. Cependant elle fit de nécessité vertu : elle se soumit aux Suisses, mais avec l'intention secrète d'aider tôt ou tard la maison d'Autriche à recouvrer ses honneurs et ses droits.

De tous les nobles de l'Oberland, le comte de Toggenbourg était alors le plus puissant. Ses domaines s'étendaient depuis les frontières du Tyrol et les pentes des Alpes rhétiennes jusqu'au lac de Zurich. Par prudence, il entretenait les meilleures relations avec les confédérés. Dans la ville de Zurich, il avait droit de cité, et le canton de Schwytz l'avait associé à ses franchises. Sans doute il nourrissait encore de grands projets, mais la mort ne lui laissa pas le temps de les exécuter ; il mou-

rut sans laisser de proche parent et sans avoir disposé (ses biens.

Cependant une brillante succession ne manque jama d'héritiers ; mais aucun ne soutint aussi vivement s prétentions que la ville de Zurich et le canton de Schwyt Les autres confédérés voulurent, selon l'ordre établ s'interposer comme arbitres. Tout se serait terminé l'amiable, si les deux États n'avaient eu à leur tête deı hommes animés l'un contre l'autre d'une haine pe sonnelle.

Zurich avait pour bourgmestre le chevalier Rodolpl Stussy, homme orgueilleux, grand, fort et vigoureux, h bile dans ses desseins et d'une volonté inflexible. Quelq chose qu'il entreprît, il en venait toujours à bout, comn dit le vieux Tschudi. De tous les confédérés de ce temp il n'y avait personne qui l'égalât en habileté et en énergi et qui fût pour lui un redoutable adversaire, si ce n'e le landamman Itel Reding de Biberegg, l'idole de ses con patriotes du canton de Schwytz. Grâce à son affabilit à son éloquence populaire, à la promptitude de ses déc sions et à sa fermeté inébranlable au milieu des orages (la commune ou de la bataille, il gouvernait en prince al solu les fiers pasteurs des Alpes, si jaloux de leur l berté.

Stussy et Reding en étaient déjà venus plus d'une fo aux prises; la succession de Toggenbourg les rendit irr conciliables.

Quand Stussy s'aperçut que les confédérés penchaie en faveur de Schwytz, il prit les armes. Ce fut ain qu'éclata la guerre. En vain les villes voisines, les comte les confédérés et le concile de Bâle, tentèrent-ils un ac commodement.

Stussy envoya son ultimatum au camp des hommes (Schwytz : « Je vous laisse le choix ou de vider notre qu relle les armes à la main, ou bien, comme membres (l'empire, de porter l'affaire devant l'empereur. »

Les hommes de Schwytz répondirent :

« Nous respectons la justice de l'empereur, mais les confédérés ne reconnaissent que la justice de la confédération. »

Zurich demeurant inflexible, tous les confédérés s'armèrent contre l'orgueilleuse cité et la forcèrent de souscrire à une paix aussi désavantageuse pour son honneur que pour ses intérêts. C'était plus que Zurich ne pouvait supporter. Elle s'adressa secrètement au roi des Romains, Frédéric d'Autriche, et lui demanda son appui contre les confédérés ; elle lui représenta qu'avec d'autres villes et avec les seigneurs voisins, elle pourrait constituer une nouvelle confédération sous la suzeraineté de l'Autriche, et l'aider à rentrer en possession des pays héréditaires qui avaient été enlevés à sa maison.

Frédéric, petit-fils du duc Léopold, tué dans la guerre de l'indépendance, au combat de Sempach, était un prince pieux, mais dissimulé et habile. Tout en priant dévotement, il savait marcher lentement et sûrement à son but, et son but était surtout de reconquérir ce que le malheur des temps avait fait perdre autrefois à sa maison en Suisse. Lui-même se rendit à Zurich ; mais d'abord il fit sonder par ses fidèles les sentiments de la noblesse et des villes d'Argovie. Puis il alla se faire couronner à Aix-la-Chapelle, et, pendant les fêtes de son couronnement, il signa avec Zurich un traité d'alliance d'après lequel ils devaient se partager les pays qu'ils pourraient conquérir.

Dès que le bruit de cette alliance se fut répandu dans les États de la confédération, dès qu'on sut que le roi des Romains prétendait faire valoir les anciens droits de sa maison sur l'Argovie, l'inquiétude fut générale.

Peu de temps après, Frédéric parut à Zurich avec une suite brillante et dans tout l'éclat de la majesté. Toute la noblesse se pressa autour de lui pleine de confiance.

Frédéric parcourut l'Argovie, se montrant partout affable et libéral pour gagner le peuple et les villes ; puis

il visita Soleure, Berne et Fribourg. Mais si la présence du roi fit taire la colère secrète des confédérés, elle ne l'avait pas éteinte.

A peine Frédéric eut-il quitté la Suisse, que l'indignation générale se fit jour, mais moins d'abord chez les chefs que dans le peuple. Sur les frontières, les cantons de Zurich et de Schwytz ou de Glaris échangèrent des injures. Des jeunes gens d'humeur batailleuse marchèrent les uns contre les autres et se jetèrent des défis outrageants. Ce qui mit le comble au ressentiment des confédérés, ce fut de voir les Zurichois quitter l'ancienne croix blanche, signe de ralliement des confédérés, et la remplacer par la croix rouge de l'Autriche. On couvrit alors le nom autrichien d'imprécations, on brisa et on arracha les armes de Habsbourg des murs, des portes, des fenêtres des églises et des édifices publics.

Les Zurichois déclarèrent, il est vrai, aux autres États, que dans leur traité avec l'Autriche ils avaient fait une réserve en vue du maintien de leur alliance avec les confédérés, et qu'ils ne songeaient pas à rompre la paix. Mais qui pouvait ajouter foi à ces protestations ?

Dans les murs de Zurich siégeait alors le margrave Guillaume de Hochberg et de Rœteln, gouverneur d'Autriche dans les cantons suisses de l'est, et chargé par le roi de traiter en son nom de tous ses intérêts. En outre, Thuring de Hallwyl, de la noblesse d'Argovie, au service du roi, était le commandant militaire de Zurich, et la ville fourmillait de soldats et de mercenaires étrangers. Ceux-ci occupaient aussi Rapperswyl, près du lac de Zurich, et se livraient aux actes les plus odieux contre les hommes des cantons de Schwytz, de Glaris ou de Zug, qui se rendaient au marché de Zurich. Toutes les négociations et tous les pourparlers demeurèrent inutiles. Le peuple demandait à grands cris la guerre contre la cité qui avait rompu l'alliance. De toutes parts il arriva à Zurich des messagers pour dénoncer à la ville et au duc d'Autriche, au nom des

confédérés, la rupture de la paix. Les paysans des deux partis se levèrent en masse, et la guerre civile recommença avec toutes ses horreurs.

Les confédérés, vainqueurs dans presque toutes les rencontres, ravagèrent les beaux bords du lac de Zurich. Quand la première fureur fut assouvie, que Baumgarten, Regensberg et Gruningen furent tombés au pouvoir des confédérés, que les faubourgs mêmes de Zurich se trouvèrent occupés, que le bourgmestre Stussy et beaucoup d'autres eurent été tués sous les murs de la ville, que Lauenbourg et Rapperswyl se virent assiégés et presque réduits à l'extrémité, on se décida enfin à parler d'une suspension d'armes.

L'évêque de Constance vint de Zurich dans le camp des confédérés, et les exhorta à oublier leurs griefs et à se réconcilier. Le grand âge et l'éloquence onctueuse du prélat abattu et souffrant touchèrent les chefs et les communes de la confédération ; et le soir de la Saint-Laurent 1443, dans la plaine de Rapperswyl, on conclut un armistice qui devait durer jusqu'à la Saint-Georges de l'année 1444. Tous les corps armés rentrèrent dans leurs foyers respectifs. Cependant le peuple mécontent murmurait et appelait cette trêve, qui ne devait être qu'un répit donné à Zurich et à l'Autriche, la mauvaise paix ou la *paix pourrie*.

Le peuple avait raison. Ce court intervalle fut moins employé à rendre la réconciliation durable qu'à faire de nouveaux armements.

Le margrave Guillaume de Hochberg, gouverneur de l'empereur, après s'être consulté avec la noblesse et les villes attachées à l'Autriche, envoya le baron Tharing de Hallwyl à la cour de l'empereur pour y réclamer une énergique assistance. Mais l'empereur se trouva dans un grand embarras : car les princes les plus puissants de l'empire, tout occupés de leurs propres intérêts, ne se montraient nullement disposés à lui venir en aide et à travailler à l'agrandissement de la maison de Habsbourg.

Pour se procurer les subsides nécessaires, Frédéric se vit obligé d'engager plusieurs de ses domaines, de ses châteaux et de ses villes. Il envoya des messagers à Berne et à Soleure, pour déterminer ces puissantes cités à se mêler des affaires de la Suisse; il s'adressa directement au roi de France, protecteur dévoué de la noblesse, pour lui demander appui contre les indomptables confédérés.

Déjà auparavant le margrave de Hochberg avait envoyé à la cour de France l'habile négociateur Pierre de Mœrsberg, avec une suite brillante de barons, de chevaliers et de pages. Mœrsberg, courtisan habile et de mœurs aimables, possédant parfaitement la langue française, avait réussi d'autant plus heureusement dans ses négociations, que la France était remplie de compagnies inoccupées qui jusqu'alors avaient servi contre la Bourgogne et contre l'Angleterre, et au milieu des guerres civiles. Ces bandes nombreuses et indisciplinées, désignées sous le nom d'Armagnacs (parce que le comte Bernard d'Armagnac, connétable de France, avait été le premier à les enrôler, et qu'après lui son fils, Jean d'Armagnac, les avait commandées), étaient devenues le fléau et la terreur du pays. Les Français mêmes les appelaient les *écorcheurs*. Il n'y avait rien de plus terrible dans la guerre que ces bandes, qui, même pendant la paix, ne vivaient que de meurtre et de pillage. C'est cette soldatesque que le roi de France promit à l'empereur. Le pape insistait autant que l'empereur pour qu'on envoyât le plus tôt possible les Armagnacs en Suisse : car il se flattait que leur apparition devant Bâle dissoudrait le fameux concile qui tenait alors ses séances dans l'antique cité.

Le roi de France lui-même, espérant faire pour son propre compte quelque conquête, était disposé à bien accueillir les sollicitations de l'empereur et du pape. Il fit rassembler les terribles Armagnacs, leur adjoignit d'autres troupes et forma ainsi une armée, considérable pour

'époque, de 50 000 hommes; 32 000 devaient en être détachés pour marcher sur Bâle sous la conduite du dauphin. En même temps il déclara que, le roi des Romains lui ayant demandé des secours contre les Suisses, ces ennemis jurés de tout pouvoir légitime institué par la grâce de Dieu, et en particulier de la maison d'Autriche et de toute la noblesse, il s'était senti d'autant plus porté à adhérer à cette demande, qu'il désirait rendre à la couronne de France les frontières naturelles dont elle avait été dépouillée injustement, c'est-à-dire les rives du Rhin.

Pendant ces préparatifs, le terme de la paix pourrie était presque expiré. Les sept cantons de la confédération ne s'étaient pas encore réconciliés avec Zurich. Déjà deux fois l'évêque de Constance avait convoqué inutilement une diète à Bade en Argovie pour y traiter de la paix.

Mais quand Mœrsberg revint de France à Zurich, et que, tout en traçant un tableau consolant des préparatifs immenses de Sa Majesté très-chrétienne, il ajouta que l'arrivée de cette armée pouvait encore être retardée, on tomba d'accord qu'il fallait accepter les négociations de Bade, afin de gagner du temps.

Les députés des sept cantons confédérés, des villes de Bâle et de Soleure, de Thurgovie et d'Appenzell, et d'autres cantons amis des Suisses, furent donc invités à se rendre à Bade en Argovie. Le parti opposé envoya, au nom de l'Autriche, le margrave Guillaume de Hochberg avec beaucoup de gentilshommes, les députés des villes de Zurich, de Winterthur, de Rapperswyl, de Fribourg, de Laufenburg, de Waldshut et de Seckingen; à tous ces hauts personnages se joignirent encore les députés de Wurtemberg et de plusieurs villes de l'empire. Les évêques de Constance et de Bâle vinrent aussi comme médiateurs, avec une grande suite de chevaliers et deux des principaux membres du concile de Bâle.

Les évêques de Constance et de Bâle désiraient sérieusement la paix. Elle leur paraissait facile, si d'une part

Zurich abandonnait l'alliance de l'Autriche, et si, d'autre part, la confédération renonçait aux conquêtes faites sur Zurich : car c'était là surtout pour les deux partis l'origine du dissentiment.

Mais on souleva, non sans dessein, d'autres questions qui de nouveau brouillèrent tout.

Les confédérés, avec beaucoup de respect pour les arbitres proposés, firent la déclaration suivante :

« Vos Grâces et Vos Seigneuries ne nous blâmeront pas de ne pas vouloir renoncer à nos anciens droits, et de demander à être jugés non pas d'après une loi étrangère, mais d'après la loi des confédérés, qui a été jusqu'ici respectée dans les questions les plus graves. »

Le margrave prit alors la parole et dit :

« Pour rétablir la paix entre mon gracieux souverain et la confédération, et pour décider qui l'a rompue, je suis tout prêt à me soumettre à un arbitrage. Puisque les confédérés disent qu'ils relèvent de l'Empire, je leur propose de s'en rapporter au jugement des électeurs, des princes et des villes de l'Empire. »

Le fils d'Itel Reding, l'orateur et le défenseur des confédérés, répondit :

« Nous n'avons pas reçu de pouvoirs pour traiter avec la maison d'Autriche, mais pour terminer à l'amiable nos différends avec nos anciens alliés de Zurich. Dignes et nobles seigneurs, nous avons fait toutes les concessions possibles; nous ne demandons à l'Autriche que de ne pas se mêler de nos différends avec Zurich, et de nous laisser régler nos alliances comme nous pensons avoir le droit de le faire. Si l'Autriche croit avoir quelques réclamations à adresser aux confédérés, le margrave n'a qu'à les produire devant nos villes et nos cantons, et il recevra la réponse que nous pouvons faire avec honneur. »

Les débats durèrent ainsi à Bade pendant dix jours. Mais quand le margrave de Hochberg demanda enfin la prolongation de l'armistice, et que les députés des confédé-

rés eurent appris la marche de l'armée française vers les frontières de Suisse, tout fut ausitôt rompu.

« Nous ne voulons plus de cette paix pourrie, s'écrièrent les confédérés. Partons : Dieu et nos bras sauront nous faire justice; tout ici respire la tromperie et la trahison. »

Aussitôt les cardinaux, évêques, comtes, seigneurs et députés des villes se séparèrent, et, le soir même du 31 mars 1444, ils sortirent de Bade dans toutes les directions.

Le margrave Guillaume et Pierre de Moersberg seuls restèrent le lendemain dans leur auberge, car ils avaient à se concerter au sujet de l'expédition des Armagnacs. Avec eux demeurèrent encore quelques seigneurs venus à Bade pour demander des instructions au margrave.

Le principal intérêt du gouvernement impérial était de détacher de Berne les villes et surtout la noblesse d'Argovie, et de les engager à prendre fait et cause pour la maison d'Autriche. Pour cela il ne pouvait mieux s'adresser qu'au chevalier Marquard de Baldegg, arrivé le même jour à Bade. Les ancêtres du chevalier étaient morts pour l'Autriche sur les champs de bataille de Morgarten et de Sempach; le château de ses pères sur le lac de Baldegg avait été détruit par les confédérés, plus d'un siècle auparavant. Lui-même, aujourd'hui maître du château de Schenkenberg, une des seigneuries les plus importantes de l'Argovie, était l'ennemi juré des confédérés. Quoiqu'il eût droit de cité à Berne et qu'il y fût allié à la famille de Bubenberg, il avait cependant fait bien du tort aux Bernois dans leurs dernières campagnes contre Laufenbourg et Zurich. Aussi avait-il été pendant quelque temps dépossédé de Schenkenberg, et son château avait été occupé par une garnison de quatre-vingts Bernois : ce n'était que par l'intercession de l'évêque de Bâle, et en payant une somme de deux mille florins, qu'il était rentré en possession de son château.

En apprenant du margrave l'approche positive du dau-

phin et des Armagnacs, Marquard sentit se ranimer son désir de vengeance. Il se déclara prêt à tout. Il était allié par son père Jean à tous les puissants barons de Falkenstein dans les montagnes du Jura; toute la noblesse de l'Argovie et du Brisgau était liée avec lui d'amitié.

« Mais avant tout, dit le margrave à la fin de l'entretien (car les chevaux étaient déjà sellés pour le départ, et il était plus de midi), oui, avant tout, cherchez à gagner les villes ! Rendez-vous vous-même à Brugg; car vos bannières marchent avec celles de cette ville. Les Falkenstein y sont assez bien vus; tâchez d'être pour le mieux avec le vieux bailli Effinger. Ensuite faites jouer vos batteries à Aarau : le beau rêveur Gangolf Trullerey y est tout-puissant. J'attends son retour de Schaffouse, où M. Pierre de Mœrsberg l'a envoyé en revenant de France. Si vous le rencontrez, faites-lui savoir ma volonté. Il faut maintenant tout faire pour humilier ces orgneilleux bourgeois et ces paysans ; sans cela, c'en est fait de la noblesse dans l'Oberland, et Dieu nous garde de ce malheur ! »

Marquard promit de se rendre d'abord par Zurzach dans la forêt Noire et dans le Brisgau, pour faire appel à la noblesse, puis d'aller trouver les Falkenstein pour soulever l'Argovie. La trêve n'expirait que dans vingt-trois jours. On se sépara. Le margrave se dirigea vers Zurich, et Marquard, accompagné de son écuyer, poussa son cheval, à travers les rues étroites et tortueuses de Bade, vers la porte de la ville. La pluie ruisselait par torrents de tous les pignons et de tous les toits des maisons.

II

Le compagnon de route.

Marquard fut bientôt obligé de ralentir le pas de sa monture. La pluie avait rendu les mauvais chemins encore plus impraticables. Le ciel pesait comme un nuage de plomb sur les flancs rocheux et sur les sombres forêts du mont Siggis.

A gauche, de l'autre côté de la Limmat, flottant avec des contours incertains dans les pâles vapeurs du brouillard, les arbres sans feuilles avaient encore leur nudité d'hiver. Rien n'annonçait l'approche du printemps, si ce n'est les bourgeons blancs des cerisiers, et quelques rares primevères éparses dans les prés ou cachées dans le creux des rochers.

Marquard serra son manteau autour de lui; car le vent était glacial et soufflait avec force. Il regretta presque d'avoir quitté la chaude auberge de Bade. Quand au bout de quelques heures il sortit de la vallée de Siggis, et qu'il s'éloigna de la Limmat pour entrer à droite, en tournant la montagne, dans la plaine qui s'étendait du côté de la forêt, il lui parut prudent de se diriger vers la petite ville voisine de Brugg, au delà de l'Aar, plutôt que de suivre la route qui menait vers Zurzach et vers le Rhin.

Tout occupé de ces pensées, il touchait presque au tournant qui conduisait à l'Aar et à Stilli, quand il aperçut de loin, au milieu des sapins et des chênes de la forêt, un cavalier qui venait rapidement vers lui. Ce cavalier portait un manteau vert retenu par des agrafes d'or. Il avait un chapeau en feutre gris rabattu sur les oreilles, et dont le plumet rouge et blanc, déformé par la pluie, était fixé par une large aigrette d'or.

« Soyez le bienvenu, sire Marquard, cria le cavalier en

arrêtant brusquement son cheval; puis, relevant so feutre, il découvrit une belle figure de jeune homme.

— Dieu me damne! vous arrivez à propos, s'écria gai ment M. de Baldegg. Où allez-vous si vite, sire Gango Trullerey ?

— A Bade, auprès du margrave.

— Vous pouvez vous épargner cette peine. Depuis hie la diète est dissoute. D'ici à trois semaines la danse re commencera de plus belle, et, à moins que les Armagnac ne nous plantent là, nous en finirons cet été avec ces mau dits paysans! Puis nous nous mettrons à balayer les ville Que Dieu me damne! il en coûtera gros à mes chers cou sins de Berne pour m'avoir mis tellement à sec. Il leu faudra remplir de leur meilleur vin les tonneaux de me celliers de Schenkenberg, que ces coquins ont vidés san gêne. Et ils me rendront au centuple mes superbes jam bons, mes larges tranches de lard et mes gros saucisson ou, Dieu me damne! je coupe ces marauds en quatre et j les fume en guise de jambons!

— Savez-vous, sire Marquard, si le margrave a de mandé après moi?

— Oui, avant de partir pour Zurich. Il m'a donné de instructions pour vous. Vous devez, a-t-il dit, nous pré ter votre concours et nous aider à soulever l'Argovie; ca l'affaire sera chaude cette fois-ci ou jamais. Il vous recom mande Aarau. Il faut que cette ville abandonne le parti d Berne et qu'elle se range, comme Zurich, Winterthur e Rapperswyl, du côté de son maître légitime, le roi de Romains, ou bien il n'en restera pas pierre sur pierre Dites-le bien à vos baillis, aux assesseurs du grand et d petit conseil et à toute la respectable bourgeoisie. Mai prenez-vous-y adroitement, pour que les Bernois ne se dou tent de rien! Mettez-y toute votre habileté! car le bail de Berne, Erlach, a le nez fin.

— Vous n'avez rien autre chose à me dire?

— Dieu me damne! j'en aurais pour deux jours et deu

nuits, si je voulais vous rendre compte de tout ce qui s'est débattu et décidé à Bade. Mais nous sommes ici en plein air, sous la pluie et dans la boue; j'ai mon manteau et mon chapeau traversés et je suis transi jusqu'au cœur. Quelle faute j'ai faite de quitter Bade! tout y était en abondance. Les aubergistes ne s'attendaient guère à voir tous les seigneurs décamper comme si la foudre était tombée au milieu d'eux. On payait un dîner cinq *schillings* [1], et autant pour la nourriture et l'écurie de son cheval. Je regrette encore l'excellent coq de bruyère que j'ai laissé tantôt sur la table sans y toucher.

— Et où voulez-vous donc aller?

— Ma foi, je serais allé à Zurzach s'il ne faisait pas un temps si abominable. Mais maintenant, pour rester plus longtemps avec vous, je me détournerai de ma route et m'arrêterai à Brugg : car c'est bien là que vous allez, sire Gangolf? Vous y êtes attendu par de beaux yeux qu'il doit vous tarder de revoir. Votre belle fiancée est depuis dix jours à Brugg.

— En êtes-vous bien sûr? s'écria le jeune homme; et son œil sérieux devint plus brillant, et un incarnat fugitif colora ses joues.

— Si j'en suis sûr? Jean de Falkenstein ne m'a-t-il pas fait l'honneur de s'arrêter chez moi en allant à Brugg avec sa fille? et n'ai-je pas vu avant-hier la noble demoiselle Ursule chez le bailli Effinger? Hâtez-vous, allez vite la consoler de votre longue absence. Nous pourrons, chemin faisant, deviser de bien des choses. »

Et, tournant leurs chevaux, les deux cavaliers prirent un chemin de côté et, traversant la forêt, se dirigèrent vers l'Aar. Ils aperçurent bientôt au-dessous d'eux, dans le fond du ravin, le large torrent qui roulait avec fracas ses eaux bourbeuses, grossies des pluies de la montagne. Sur la rive opposée on voyait les misérables chaumières du

1. Un *schilling*, ou la huitième partie d'un florin, vaut 32 centimes.

petit village de Stilli, serrées les unes contre les autres comme des moutons surpris dans les champs par l'orage. Derrière Stilli brillait, au haut de la colline, le clocher blanc de Rain. Dans le fond, des nuages déchirés flottaient le long des sapins du Geisberg.

Quand les deux nobles cavaliers, après avoir descendu lentement le sentier pierreux et escarpé qui conduisait à l'Aar, ne découvrirent ni bac ni batelier, Marquard cria avec impatience de toute la force de ses poumons : « Hop! hop! » pour attirer l'attention des passeurs. Ce n'est pas encore de nos jours chose bien agréable que d'attendre, par la pluie et l'orage, pendant une demi-heure, sur une berge cailloutée, une frêle embarcation où l'on aura deux pouces entre soi et un gouffre sans fond. Marquard pestait comme un damné. Ce n'était point une de ces natures calmes et patientes, nourries dans l'humilité chrétienne et dans l'attente des joies du ciel. D'ailleurs les formes arrondies de son corps, les joues pleines et les yeux riants de sa tête crépue, indiquaient suffisamment qu'il n'aimait pas sans nécessité à se laisser manquer de rien, et qu'à l'occasion il savait goûter les jouissances de la terre, et surtout celles d'un bon repas.

Le lecteur voudra bien ne pas juger trop sévèrement le langage de Marquard. Il avait pris l'habitude de jurer à tout propos. Sa bonne humeur ne l'abandonnait jamais, même dans les moments les plus critiques d'un combat. Il était bien vu de tous, comme un bon vivant et un gai compagnon, ennemi du chagrin et de la tristesse.

« Où avez-vous laissé le roi de France? demanda-t-il à Gangolf Trullerey, quand ils furent descendus de cheval pour se réchauffer en se promenant de long en large sur le rivage de l'Aar.

— A Langres, en Champagne. C'est là que nous avons pris congé de Sa Majesté. Burkhard Mœnch de Landskron a accompagné le dauphin à Montbéliard, tandis que moi j'ai suivi Pierre de Mœrsberg et Jean de Rechberg.

— Quand verrons-nous les bannières du dauphin se déployer sous les murs de Zurich?

— Pas avant six semaines.

— En ce cas, nous ne sommes pas près de manger du rôti, et nous n'avons qu'à nous serrer le ventre.

— Et vous voudriez pour tout de bon déserter la cause de Berne, sire Marquard?

— Certainement, et non pas moi seulement, mais vous et tous les nobles d'Argovie qui se respectent. Les Bernois ont bien mal agi avec moi! Cependant, vous le savez, je n'avais rien à me reprocher. Mais que Dieu me damne si les pierres de leur hôtel de ville ne me servent pas à relever le vieux château de mes pères, à côté de l'ancienne tour de la Hunegg! Et les hommes de Lucerne charrieront ces pierres! Je leur ferai creuser dans le Jura des caves assez grandes et assez profondes pour y loger le monastère de Berne! Et j'aurai un cellier tel, qu'on n'en trouvera pas un plus beau dans le plus riche couvent du saint Empire, et que le pape avec tous ses cardinaux n'aura pas le pareil.

— Mais moi, je sais, sire Marquard, que l'empereur et le margrave espèrent toujours que Berne se rangera sous leurs drapeaux et ne se joindra pas aux bannières de Schwytz et de Glaris. Vous feriez donc bien d'agir avec un peu plus de circonspection, de peur que l'ours vorace ne vienne encore vous faire visite à Schenkenberg. Mais à propos, vous ne m'avez pas encore dit si Mlle Ursule restera longtemps à Brugg.

— Vous l'apprendrez bien mieux ce soir des douces lèvres de votre belle fiancée. Mais je crois que vos conseils ne sont pas à mépriser et qu'ils sont plus fondés que les espérances de l'empereur et du margrave. Comptez sur moi : avant un mois vous verrez sous les fenêtres de votre donjon de Rore les bannières de Berne marcher vers Zurich.

— Holà! hop! hop! Voyez donc ces fainéants là-bas, comme ils se pressent de détacher le bac! Holà! hop! hop!

Que Dieu me damne si, pour les rendre plus ingambes, je ne casse pas une côte à chacun de ces drôles ! Il pleut encore à seaux, sire Gangolf. Le ciel se fond en eau. Si vous ne voulez pas être noyé dans ce déluge, venez avec moi ; je pense que nous trouverons à nous abriter sous cette vieille masure. »

Gangolf approuva la proposition. Ils conduisirent leurs chevaux, le long du bord de la rivière, jusqu'aux ruines d'un château situé à environ cent pas de là. Une tour crénelée à moitié tombée bravait alors, comme elle les brave encore aujourd'hui, les flots de l'Aar qui minaient ses fondements. Plusieurs monceaux de pierres marquaient la place des anciens murs d'enceinte du fort de Freudenau, brûlé et saccagé un siècle auparavant par les Zurichois, la veille de la bataille de Tuttwyl. Un pan de mur du château, couvert de broussailles et de ronces et menaçant ruine, s'adossait à la tour.

C'est là que se réfugièrent les cavaliers trempés jusqu'aux os. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent, par-dessus les tas de pierres, à un reste de voûte sous laquelle ils purent un peu s'abriter contre la pluie, qui tombait toujours à torrents.

III

Le lollhard [1].

En approchant de la voûte, ils virent des figures se mouvoir dans l'ombre. Sur le premier plan était un âne

1. Les *lollhards* ou *beghards*, *beguttes* et *béguines*, religieux et ermites qui ne faisaient pas profession, étaient très-répandus au XIV[e] et au XV[e] siècle dans les campagnes et les montagnes de la Suisse. Cette secte était déjà en butte à de violentes persécutions, surtout de la part des ordres monastiques.

qui broutait les herbes des ruines. Au fond du tableau, il y avait deux personnes assises sur un banc de bois étroit, fait probablement par les bergers du pays. C'étaient un homme et une femme qui, à l'arrivée des chevaliers, se levèrent lentement, et, après les avoir salués, se rassirent sur le banc.

Gangolf, rejetant en arrière sur ses épaules les longues boucles de ses cheveux brun clair, qui lui tombaient toutes mouillées sur la figure, prit à peine garde aux deux étrangers. Marquard, au contraire, les examina avec beaucoup de curiosité. La femme portait, à l'instar des religieuses, une longue robe de bure d'un gris cendré. Un large capuchon de la même étoffe lui descendait par-dessus la tête et le visage jusqu'aux hanches, et empêchait de rien voir de la figure. Au-dessous du capuchon passaient les bouts d'une corde serrée autour du corps en guise de ceinture.

Le compagnon de cette femme ainsi voilée était un grand homme maigre et osseux, qui semblait avoir de cinquante à soixante ans. Son visage avait une expression sombre et triste; au milieu, entre des pommettes saillantes, se dressait un nez qui, pris à part, aurait passé pour bien fait, mais qui était d'une longueur démesurée pour un visage aussi étroit et aussi décharné. Quand on voyait cette singulière figure avec de longs cheveux gris, des sourcils épais, et une barbe grise descendant en deux pointes sur la poitrine, le regard vif, expressif et perçant de ses grands yeux brillants, on aurait juré que c'était un jeune homme plein de feu, caché sous le masque d'un vieillard. L'inconnu portait sur sa tête un petit chaperon rond qui semblait avoir servi bien des années, et qui avançait au-dessus du nez comme un long bec en forme de gouttière. Malgré la rigueur de la température, il avait la poitrine et le cou découverts. Il portait une longue houppelande, dont le collet était garni d'une mauvaise fourrure, et qui était retenue au-dessus des hanches par une large ceinture de cuir. « Eh bien,

vieux grison, lui demanda Marquard, où te conduit ta route ? »

D'une voix singulièrement dure et rauque, le vieillard répondit : « Au même terme que vous.

— S'il en est ainsi, voyageons gaiement ensemble. Tu connais donc la route que je suis ?

— Sans doute : c'est celle de la tombe et de l'éternité. »

Cette réponse, aussi bien que la voix rude avec laquelle le vieillard la prononça, firent une pénible impression sur Marquard. Il se recula avec un secret frisson et regarda fixement l'étranger, comme quelqu'un qui doute s'il a devant lui un être sensé ou un fou, un être vivant ou un fantôme.

« Dites donc, sire Gangolf, s'écria-t-il en se tournant vers le jeune compagnon, demeuré à l'entrée de la voûte et occupé de son cheval, avez-vous jamais entendu quelque chose qui ressemblât plus au craquement d'un vieux chêne courbé par l'orage, que la voix criarde de ce vieil oiseau à long bec ? »

En effet, Gangolf, en entendant la voix extraordinaire du vieillard, s'était retourné un instant pour regarder les deux étrangers ; mais il s'était bientôt remis à essuyer l'eau qui ruisselait sur la crinière et sur le cou de son cheval.

« Il faut convenir que ces ruines de Freudenau sont bien l'endroit le mieux choisi pour entendre une homélie, dit Gangolf en souriant ; vous pourriez bien en avoir besoin, monsieur Marquard.

— Allons, fais-nous entendre ta voix de prédicateur du désert, s'écria Marquard en s'adressant au vieillard ; il y a justement longtemps que je n'ai mis le pied dans une église.

— Épargnez-moi, répondit le vieillard, car vous voulez vous moquer de moi. Vos oreilles ne sont pas encore faites pour entendre, ni vos yeux pour voir. C'est pourquoi vous ne savez pas qui vous êtes ni où vous êtes.

— Qui diantre te dit que je sois sourd et aveugle? Demande-moi ce que je vois, et je te ferai une réponse dont tu seras content.

— Eh bien, savez-vous où vous êtes?

— Ou il n'y a plus de frère lollhard, ou je suis en face d'un lollhard qui sera fouetté avant peu. Dites, ai-je touché juste?

— Que vous importe que je sois un lollhard ou non? Vous ne voyez que l'habit et non le corps, le corps et non l'esprit. Vous ne me connaissez pas plus que vous ne vous connaissez, et vos voies sont toujours les voies de l'erreur. C'est pourquoi vous n'atteignez jamais le but que vous vous proposez, et vous arrivez où vous n'aviez pas dessein d'aller.

— Dieu me damne, tu dis vrai ; car autrement je ne me trouverais pas sous cette terrible voûte, dans les ruines de Freudenau et dans ton agréable société.

— Le monde entier est un Freudenau[1] en ruines, un paradis désolé par la perversité des pécheurs. La volupté est dans vos yeux, le blasphème sur vos lèvres, et le sang de vos victimes est attaché à vos mains! Moi aussi j'ai été ce que vous étiez ; puissiez-vous, touché de la grâce céleste, devenir un jour ce que je suis!

— Bien obligé; mais je ne puis te dissimuler que, pour le moment, je ne me soucie pas de devenir, par la grâce de l'Esprit, un gueux et un vagabond.

— Le Seigneur est tout-puissant sur la terre comme dans le ciel. Qui pourrait résister à sa volonté? Il abaissera votre orgueil et le renversera à terre, comme la foudre abat la cime des plus hauts arbres. Vos châteaux disparaîtront des hauteurs, et leurs débris serviront de fondements à d'humbles chaumières. Les hiboux feront leurs nids dans vos casques, et les enfants joueront dans les rues avec les débris de vos écussons. Oui, le jour appro-

1. *Freudenau* signifie littéralement *champ de joie* ou *lieu de délices*.

che où les hommes nourris dans la crainte de Dieu trouveront la vérité, où les enfants déshérités rentreront dans leurs droits éternels, et recouvreront l'héritage céleste dont votre orgueil et votre avarice les ont dépouillés. A la lumière du ciel, le superbe feuillage des arbres généalogiques se dessèche comme les moisissures nées dans la nuit, et les fils des anciens serfs épouseront les filles des orgueilleux barons; car nous sommes tous les enfants d'un même Dieu, qui ne connaît pas de différence entre le sang des nobles et celui des roturiers, mais qui jugera les méchants et les bons. »

En prononçant ces mots, les grands yeux du vieillard lançaient des éclairs. Comme involontairement, il s'était levé de son siége; mais une douce contrainte de sa compagne le fit rasseoir à côté d'elle.

« Lollhard, lollhard, s'écria M. de Baldegg en menaçant du doigt, je croirais presque que tu descends des montagnes d'Appenzell ou de Schwytz pour soulever nos paysans contre la souveraineté de l'Autriche. Prends garde à toi, prophète: le chanvre est assez bon marché dans le pays; on pourrait te faire cadeau d'une belle cravate pour ton maigre cou! Retourne chez toi, si tu as encore un grain de bon sens; retourne auprès de ces voleurs rebelles, et dis-leur que le jour du dernier jugement se lèvera pour eux avant que les cerises ne soient mûres! Leur engeance infernale, qui voudrait renverser tout ordre fondé par Dieu et les hommes, sera exterminée de dessus la terre, et les nids dans lesquels le diable les a couvés deviendront, jusqu'au dernier chalet des Alpes, la proie des flammes!

— Monsieur, répondit le lollhard avec calme, je ne suis pas au service des enfants des hommes et je ne suis l'envoyé de personne; laissez-moi donc m'en aller en paix. Ne m'interrogez pas davantage. Les desseins de l'Éternel sont impénétrables, et j'ai reconnu son redoutable bras!

— Non, dit Marquard, tu n'en seras pas quitte à si

bon marché, oiseau de malheur. Avoue que ce sont les confédérés qui t'ont envoyé dans ce pays pour prêcher leur maudite haine contre l'Autriche et pour exciter à la révolte contre la noblesse et l'autorité légitime : car quel langage viens-tu de tenir ? Parle !

—J'ai dit que Dieu est le maître et qu'il n'y a pas d'autre maître que lui, s'écria le vieillard d'un ton inspiré; mais vous êtes les vases de sa colère, qu'il brisera et réduira en poudre, parce que vous ne voulez pas entendre sa voix ni reconnaître ses signes! Il est le maître : c'est pourquoi il ne doit y avoir parmi les hommes ni maîtres ni serviteurs, car nous sommes tous enfants de Dieu. Il brise les sceptres des rois et il les jette parmi les ossements des morts, et il dit : « Les vivants seuls vivront, « et personne ne peut vivre qu'en moi. » Ce sont là les paroles du Seigneur. Combien de temps durera votre folle présomption? Vous avez placé votre loi au-dessus de la loi divine, votre ordre au-dessus des prescriptions de la nature, et votre trône au-dessus du siége du juge de l'univers. Vos frères, vous les avez réduits en esclavage et vendus comme un vil troupeau. Vous acquérez de l'or pour vos plaisirs au prix du sang de vos semblables, et vous bâtissez vos palais avec l'obole de la veuve et de l'orphelin. Mais le courroux du Seigneur s'est enflammé et il s'appesantira sur vos têtes, parce que vous voulez être des dieux sur la terre et que vous vous faites adorer par vos sujets. L'épouvante se répandra dans les campagnes de Zurich, et les gémissements retentiront dans les murs de Bâle. Les sillons des champs deviendront des tombeaux, et les eaux des lacs se teindront de sang pour que les enfants de Dieu deviennent libres et que les autels des faux dieux tombent en poussière !

— Dieu me damne, le drôle déraisonne ! » s'écria Marquard en reculant, quand le vieillard, se dressant de toute sa hauteur, plein de l'inspiration d'un prophète, fit un pas vers le chevalier.

La compagne du lollhard fit un geste pour le rappeler auprès d'elle. Le vieillard se soumit aussitôt ; il se rassit et se tut. Mais, dans le mouvement qu'avait fait sa voisine, celle-ci avait sorti de l'ample manche de sa robe une main si blanche et si délicate, que M. de Baldegg oublia aussitôt le vieux fantôme, pour suivre d'un œil avide la jolie main de la médiatrice, qui rentra bien vite sous les larges plis de la robe et du capuchon.

« Frère lollhard, reprit Marquard, entre nous soit dit, je te connais, toi et tes pareils; nous ne sommes tous à vos yeux que des pécheurs. Mais, quand vous courez jour et nuit avec une jolie fille, vous vivez avec votre belle doctrine dans la sainte innocence du paradis. Quelle est donc cette jeune béguine assise à côté de toi? Une sœur dans le Seigneur? Mon vieux, il y a là-dessous quelque noirceur. Allons, dis-nous de quel couvent tu as enlevé cette belle religieuse.

— Elle n'a encore été dans aucun couvent, répondit le lollhard d'un ton sec et bref.

— Je comprends, vieillard ! C'est donc la fiancée de ton âme, car elle ne saurait être ta véritable femme. Tu es assez vieux pour rester saint auprès d'elle.

— Monsieur, c'est ma fille.

— Sans doute ta fille spirituelle, repartit Marquard en riant ; et je croirais qu'elle ne se sent pas la conscience bien pure : car sans cela elle ne cacherait pas ainsi sa figure, comme si c'était marchandise volée. Allons, pieuse béguine, laisse-moi voir ton visage, que je devine si ta conscience est bien nette.

— Monsieur, dit le vieillard d'un ton grave, votre état vous commande le respect pour les femmes.

— Non, lollhard, non pas pour toutes : car autrement il me faudrait aussi baiser la main de la grand'mère du diable. Permettez-moi donc de soulever ce capuchon, » ajouta Marquard en approchant de la béguine.

Le vieillard étendit le bras pour le repousser.

« Qui vous donne, s'écria-t-il, le droit d'agir avec cette impudence? »

M. de Baldegg écarta avec force le bras du vieillard, et arracha le capuchon du visage de la béguine; mais en la voyant il demeura tout ébahi et comme privé de ses sens.

C'était bien pour lui une figure inconnue, mais une de celles qu'on aimerait à voir toute sa vie; c'était sous une bure grossière la plus gracieuse tête d'ange, et comme une fraîche rose des Alpes au milieu des teintes grises des rochers.

M. de Baldegg avait passé l'âge où l'éclat d'une blonde chevelure d'or et deux beaux yeux bleus pouvaient être dangereux : il n'en fut pas moins ému à l'aspect inattendu de tant de charmes.

La jeune fille s'était depuis longtemps enveloppée de nouveau dans son capuchon que Marquard n'était pas encore revenu de sa surprise. Aussi n'entendit-il et ne comprit-il pas un seul des mots de reproche dont l'accabla le vieillard irrité.

« Écoute, lollhard, dit-il enfin à celui-ci : sois sincère et avoue-moi à qui tu as ravi cette pauvre enfant; ce n'est pas une marchandise pour toi ni de ta façon. Je te laisserai partir sans t'infliger le châtiment que tu mérites, mais il faut me dire la vérité. Allons, n'hésite plus, et laisse là tous les subterfuges. D'ailleurs tout est déjà dévoilé : la jeune fille a été volée ou enlevée. Ma belle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, je vous prends sous ma protection; ne craignez rien de moi, et craignez bien moins encore la vengeance de ce vieillard. Confiez-vous à moi. » La béguine fit un signe négatif de la tête et étendit vivement la main comme pour repousser avec horreur le chevalier. « Si je vous comprends bien, continua-t-il, vous voulez rester avec le lollhard? » Elle inclina la tête en signe d'assentiment marqué. « Dieu me damne, il vous a ensorcelée. Eh bien soit, belle béguine, restez comme il vous plaira! Je n'ai rien à dire si vous voulez

vous plaire avec ce cadavre vivant, avec ce squelette et ce spectre ; mais accordez-moi du moins la faveur d'admirer encore une fois votre ravissante figure.

— Otez-vous de devant moi, dit la béguine sans soulever son capuchon, mais avec un tel son de voix que Marquard n'en remarqua que la douceur, et non l'expression de colère.

— Ne me parlez donc pas comme le Seigneur à Satan. C'est vous qui m'avez montré tous les trésors du monde ; ce n'est pas moi qui vous ai tentée ; je n'ai été cause pour vous d'aucune chute, mais votre beauté pourrait m'en inspirer le désir. »

A ces mots la jeune fille se leva rapidement, et, entraînant le lollhard, elle s'écria : « Partons, partons, mon père, hâtons-nous de sortir d'ici.

— Pourquoi fuir, pieuse béguine ? demanda Marquard en riant. Je ne pense pas à vous faire violence, quoique vous soyez en mon pouvoir.

— Si nous nous trouvons dans un de vos repaires de brigands, dit le lollhard, vous devez cependant respecter les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs ma fille et moi nous ne sommes pas en votre pouvoir, mais dans les mains de Dieu. Laissez-nous.

— Je ne te retiendrai pas, vieux grison, répliqua Marquard ; mais les chevaliers ne renvoient pas ainsi les jeunes filles. Allons, ma belle pénitente, ne me refusez pas votre rançon ! »

Et il porta la main sur le capuchon. Mais le lollhard se jeta au-devant du chevalier, se plaça entre lui et la jeune fille, et de sa main décharnée prit un long bâton noueux appuyé près de lui contre le mur.

Marquard, sans se laisser troubler, repoussa le faible vieillard et serra en riant dans ses bras la béguine tremblante, qui poussa un cri de désespoir. A ce même moment Gangolf rentrait sous la voûte : la pluie ayant cessé, il était allé jusqu'à l'Aar pour voir aborder le bac. Il en-

tendit une voix de femme crier au secours ; il se précipita et vit la béguine qui se débattait entre les bras de Marquard ; d'un coup vigoureux il repoussa le chevalier hors de la voûte, et délivra la jeune fille. Mais il ne faisait pas bon voler par-dessus les décombres de Freudenau.

Marquard, après avoir tourné deux fois sur lui-même, alla tomber sur un tas de pierres, d'une manière assez rude.

« Pardonnez, sire Marquard, dit Gangolf; mais ce n'est pas bien à vous de faire violence à une faible femme. »

Ce fut seulement en entendant ces paroles que Marquard, interdit et exaspéré, après avoir regardé de tous côtés, put s'expliquer sa pirouette involontaire et le siége incommode qu'il occupait.

« Monsieur Trullerey, vous êtes un rude compagnon, dit M. de Baldegg d'un ton irrité, en se levant et en se frottant la cuisse. Qui diable vous a fait chevalier? Vous feriez un excellent batteur en grange. Vous pourriez mettre désormais un fléau dans vos armes au lieu d'un lis.

— Le fléau, je l'ai sous la main, répondit tranquillement le jeune homme en mettant le doigt sur le bouton de la poignée de son épée. Si vous voulez me fournir la couleur d'un champ de gueule pour mon écusson, j'y ferai entrer le fléau.

— Ne vous déplaise, dit d'un ton sardonique M. de Baldegg, votre esprit est un misérable parasite qui ne vit qu'aux dépens d'autrui. Mais, dites-moi un peu, quel besoin avez-vous de vous mêler de mes affaires avec ce vagabond et cette béguine? Ce sont des gens suspects qui courent le pays, excitent le peuple contre la noblesse, et font un métier d'espions pour montrer ensuite aux brigands affamés de la montagne nos cuisines, nos celliers et nos greniers. On devrait les pendre le long des grandes routes, pour servir d'épouvantail à tous les confédérés. Pourquoi arrêtez-vous l'explosion de ma juste colère?

— L'explosion de votre juste colère, répondit Trullerey, avait tantôt plus de tendresse que ne peuvent en endurer la pudeur d'une honnête femme et la dignité d'un homme d'honneur !

— Jeune homme, s'écria Marquard d'une voix tonnante, tandis que son perpétuel sourire prenait quelque chose de sardonique, je ne sais pas si vous voulez me chercher querelle ; mais si vous le désirez, vous trouverez à qui parler. Je me repens presque de ne pas avoir abattu votre main mal-apprise quand elle a osé s'attaquer à moi ; mais maintenant taisez-vous et ne m'échauffez pas les oreilles. Jusqu'ici je vous ai ménagé et j'ai modéré mon courroux. Vous savez que je vous veux du bien ; mais ne me provoquez pas, car j'oublierais nos anciens rapports et je vous traiterais comme vous le méritez.

— Je ne vous provoque pas, mais je ne vous crains pas, répondit Gangolf. Laissez partir ces gens-là sans les insulter ; je les défendrai contre toute injure, et malheur à celui qui les outragerait !

— Allez au diable, vous et vos vagabonds, si vous préférez leur société à la mienne, répondit Marquard ; et allant à son cheval, il s'élança en selle. Mais, jeune homme, sois sur tes gardes, si tu veux que nous soyons cousins. »

Sur ce, il mit son cheval au galop, et partit avec son écuyer. Il suivit le long de la lisière escarpée la route qu'il avait prise une demi-heure auparavant en compagnie de Gangolf. Les autres voyageurs entrèrent avec leurs montures dans le bac, que les mariniers poussèrent loin du rivage.

IV

La béguine.

La pluie avait cessé ; le gris uniforme du ciel s'éclaircit par places, et laissa briller l'azur le plus pur. Quelques pinsons, gais précurseurs du printemps, firent retentir dans les fourrés leurs joyeux trilles, répétés par les échos d'alentour.

Les voyageurs, voguant sur les flots gonflés de l'Aar, demeurèrent plongés dans leurs pensées et gardèrent un profond silence. Le lollhard tenait l'âne par la bride, et la béguine, les bras et les mains joints et appuyés sur la selle, baissait sa tête sous son voile. Gangolf avait ôté son lourd manteau, qu'il avait attaché sur le dos de son cheval, et s'abandonnait à ses réflexions, appuyé contre son fidèle coursier, les jambes croisées l'une sur l'autre.

Il songeait encore, avec une certaine inquiétude, aux dernières paroles de M. de Baldegg, dont le sens ne pouvait être pour lui une énigme : car Marquard était allié à la riche et puissante famille des barons de Falkenstein ; et il était très en faveur auprès d'eux, à cause de l'ancienneté de sa maison, des services d'amitié qu'il leur avait rendus, de la conformité de leurs sentiments et de sa joyeuse humeur.

Le chevalier Gangolf Trullerey était aussi sur le point de s'allier à la famille des Falkenstein. La belle Ursule, la fille du baron Jean de Falkenstein, était déjà sa fiancée, et les noces devaient être célébrées aussitôt que la paix aurait été conclue par Zurich et l'Autriche avec les confédérés. Le chevalier Gangolf n'aurait peut-être pas pu prétendre à la main de la plus riche héritière de l'Argovie, car il n'était pas des plus favorisés par la fortune et par

la naissance. Mais, grâce à la bienveillance particulière dont l'honorait le margrave Guillaume de Hochberg, qui avait daigné lui-même demander pour son protégé la main d'Ursule, et grâce aux tendres sentiments que Gangolf avait su inspirer à la noble demoiselle, il était parvenu à triompher de tous les obstacles.

Gangolf aimait sa belle fiancée avec toute la tendresse que la grâce de celle-ci méritait, et avec toute l'ardeur de son âge.

Bien que cette union n'eût pas été d'abord le libre choix des cœurs, mais l'œuvre du margrave, l'amour avait fini par confirmer ce que l'habileté du gouverneur impérial et sa prédilection pour Gangolf avaient arrêté avec le père de la fiancée, Jean de Falkenstein.

Cette situation devait être connue du lecteur, pour qu'il s'expliquât l'attitude sombre et taciturne de Gangolf depuis sa rencontre avec M. de Baldegg. Les premières nouvelles qu'il avait apprises de lui, et qui annonçaient la rupture de toutes les négociations, détruisaient une grande partie de ses espérances. A la certitude de la reprise prochaine des hostilités se joignait la certitude que son mariage serait pour longtemps retardé; et une pareille perspective n'a rien d'agréable pour un fiancé qui cent fois a conduit en rêve sa jeune épouse dans le château de ses pères. De combien de milliers de têtes l'hydre de la destinée n'entourait-elle pas aujourd'hui la couche nuptiale pour en interdire l'approche au fiancé! Entre lui et l'autel de l'hymen il voyait de vastes champs de bataille, de longs siéges, des murs imprenables, les artifices et les piéges de rivaux jaloux, et peut-être une séparation par la force, par l'infidélité ou par la mort.

Sans doute ces pénibles réflexions n'avaient pas peu contribué à assombrir l'humeur de Gangolf et à l'indisposer contre Marquard, quand, oubliant la force prodigieuse de son bras, il l'avait poussé si rudement hors de la voûte: car peu d'hommes avaient une vigueur égale à la

ienne. Il lançait en l'air des pierres énormes comme il eût été de légers ballons, et il brisait dans sa main des fers à cheval comme de minces baguettes d'étain.

Marquard l'avait quitté plein de courroux, et les mots qu'il avait prononcés en partant : « Jeune homme, prends garde à toi, si tu veux que nous soyons cousins, » le préoccupèrent malgré lui : car Marquard était l'ami intime du baron de Falkenstein, sur qui il exerçait une très-grande influence.

Le bac aborda à l'autre rive de l'Aar, près des chaumières de Stilli. Gangolf jeta aux bateliers le prix du passage pour lui et les beghards. Le vieillard remarqua cette libéralité et s'inclina en disant : « Vous m'avez déjà épargné à moi et à ma fille bien plus que le prix du passage. Que Dieu vous récompense de votre générosité. »

Il plaça ensuite sa fille sur la selle de l'âne, où elle se trouva commodément assise, le dos tourné vers la montagne. Le vieillard marcha à côté d'elle appuyé sur son long bâton.

Gangolf monta lentement à cheval la route qui conduisait au village, et de là à Brugg. Le ciel s'éclaircit. Bientôt ils passèrent au-dessous des rochers de l'église de Rain.

Quand le lollhard s'aperçut que Gangolf ne retenait son cheval que pour les accompagner, il dit : « Si c'est à cause de nous que vous ralentissez le pas de votre coursier, veuillez, je vous prie, lui lâcher la bride : nous voyageons sous la protection de Dieu !

— Je ne vous quitterai pas avant d'être arrivé à la ville, si c'est là le terme de votre voyage, » répondit Gangolf en maintenant son cheval au pas.

Personne ne rompit plus le silence.

Cependant le jeune chevalier finit par s'ennuyer un peu de la lenteur de la marche. Pour se distraire des tristes idées qui, malgré lui, venaient l'assaillir, il laissa errer ses regards sur le vaste paysage qui se développait au delà de la rivière, sur les ondes brillantes de la Limmat et de

la Reuss, qui ont toutes deux leur source très-loin l'une de l'autre dans les Alpes, et qui viennent se réunir ici dans les eaux de l'Aar. Puis, pour faire connaissance avec ses compagnons, que jusqu'alors il n'avait pas daigné regarder, il tourna les yeux de l'autre côté.

Le vieillard, qui avançait la tête baissée et d'un pas rapide, en remuant les lèvres comme s'il priait tout bas, attira moins son attention que la béguine, qui, enveloppée dans son capuchon, piquait sa curiosité. Elle était tournée de son côté, un de ses pieds appuyé sur l'étrier et l'autre pendant. Le peu qu'on découvrait de ses pieds, sous la bordure de sa robe à larges plis, trahissait une forme élégante et un âge peu avancé. Ces signes s'accordaient avec la blancheur éclatante et la finesse du menton, dans lequel on distinguait une ravissante petite fossette. Mais on ne pouvait rien voir que le bas du menton arrondi, car le grand capuchon que le vent agitait à chaque pas cachait tout le reste de la figure.

A défaut d'autre passe-temps, Gangolf ne détourna pas ses yeux de la fossette qu'il avait découverte dans la petite colline de neige, et il se prit presque à regretter secrètement que sa fiancée fût privée de ce petit agrément. La robe était agrafée tout au-dessous du menton : il ne restait donc qu'un bien petit champ livré à son observation. Cependant il y portait toujours de temps en temps ses regards, dans l'espoir qu'un heureux mouvement du capuchon ou un petit coup de vent lui permettrait de faire de nouvelles découvertes et d'apercevoir la bouche. Mais il n'y avait pas un souffle d'air, et le voile resta immobile.

Déjà Gangolf avait été plusieurs fois sur le point d'adresser la parole à sa silencieuse compagne; mais toujours un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte lui fermait la bouche.

Tout à coup la béguine tourna la tête de l'autre côté, où le lollhard cherchait sur la route effondrée des endroits

sûrs pour y poser les pieds. Elle souleva un peu son capuchon ; mais l'innocente curiosité de Gangolf n'en tira pas d'autre avantage que d'apercevoir une petite main blanche, avec des doigts dont l'extrémité semblait avoir été colorée par l'aurore. Un instant après la béguine, tournant toujours la tête du côté opposé à Gangolf, dit d'une voix caressante : « Mon père, tu dois être fatigué ; laisse-moi descendre et monte un peu pour te reposer. »

La douceur de cette voix et le sentiment filial de cette pensée remuèrent également le cœur de Gangolf. Son honneur de chevalier lui permettait-il de rester assis sur son cheval, tandis que le pied délicat de la jeune fille aurait à peine trouvé une place où se poser sur cette route défoncée par la pluie?

Aussi, au moment où la béguine arrêta son âne, Gangolf était déjà descendu de son cheval et l'offrait au vieillard.

« Mettez-vous à ma place, dit-il au lollhard : quand on est resté comme moi en selle tout le jour, on a besoin de reprendre un peu l'usage de ses jambes. »

Il insista tellement que le vieillard finit par accepter.

Le lollhard, qui ne cachait pas sa fatigue, n'avait pas montré, à la proposition de Gangolf, l'embarras ordinaire que causent aux inférieurs la condescendance et la bonté des grands, mais seulement une agréable surprise de cette bienveillance charitable, qui n'était pas précisément alors une des principales vertus de l'orgueilleuse noblesse. Il remercia, s'élança en selle sans difficulté, et son maintien et son aisance prouvèrent qu'il avait l'habitude du cheval.

Gangolf marcha alors à pied entre ses deux compagnons. C'était une position plus favorable pour regarder la jeune fille, et, toutes les fois que le chemin le lui permettait, il jetait un coup d'œil de côté pour découvrir la forme de la bouche qui avait laissé échapper des sons si doux.

Le lollhard, de son côté, dispensé de la peine de chercher la place de son pied, se livrait au plaisir d'examiner le paysage autour de lui. Il se retourna pour contempler

encore une fois le point de jonction de l'Aar, de la Limmat et de la Reuss, et dit :

« Je m'explique maintenant pourquoi l'ancien château de Freudenau a été construit dans cette gorge incommode. Il s'agissait pour ses fondateurs d'être maîtres du passage de l'Aar, et ils ne le pouvaient qu'à cet endroit, où le torrent élargi coule au-dessous de Stilli entre de hautes rives inaccessibles, après avoir reçu les eaux de la Reuss et de la Limmat. Quel magnifique spectacle ! Véronique, admire avec moi la grandeur éternelle de Dieu ! »

En effet, les derniers rayons du soleil couchant passaient à travers les nuages déchirés et éclairaient les ombres qui commençaient à envelopper au loin les montagnes, les collines et les vertes plaines des vallées voisines. L'ensemble formait un tableau d'une majesté tranquille, comme on n'en voit guère que par une belle et claire soirée, après une pluie d'orage.

Gangolf, indifférent pour ce spectacle, regardait avec une agréable surprise la grandeur du créateur, manifestée dans une de ses plus belles créations : car Véronique venait de relever son capuchon et promenait ses yeux sur le paysage riant et limpide. Un vif éclat, produit par la lueur pourprée du soir ou par une timidité pudique, brillait sur ses traits délicats, empreints d'un charme indéfinissable de grâce enfantine et de noble dignité.

Enfin elle ouvrit ses petites lèvres roses, et dit : « Quelle beauté infinie au milieu de la désolation de l'hiver ! Ces teintes brillantes sur le brouillard, et cette verdure dorée dans les sombres forêts ! On dirait un sourire au milieu des larmes. »

Et en parlant ainsi elle ne pensait pas que le ravissement faisait perler une larme dans ses beaux yeux bleus.

Gangolf n'entendit plus rien de ce qu'elle dit encore à son père. Les premières paroles seules résonnèrent toujours dans son âme : « Quelle beauté infinie au milieu de la désolation de l'hiver ! »

Véronique semblait avoir parlé d'elle-même.

La conversation entre le lollhard et sa fille amena enfin sur les lèvres de la belle Véronique une question qu'elle adressa au chevalier en lui montrant quelques villages noyés dans les vapeurs du brouillard.

« Là-bas, sur cette petite éminence, répondit-il, est le hameau de Windisch. A l'époque du paganisme, il dut y avoir là une grande ville ; car la charrue en découvre encore chaque jour quelque nouveau vestige. On y trouve aussi des monnaies de cuivre, d'or et d'argent, mais dont l'empreinte est presque entièrement effacée. Il n'y a pas, en effet, dans toute l'Argovie d'endroit mieux choisi pour établir une grande et forte cité, que cette large langue de terre entre le confluent de l'Aar et de la Reuss. Ainsi, au lieu de fossés, elle a de trois côtés, pour la protéger, de larges rivières, et nul endroit aussi n'est plus commode pour jeter un pont sur l'Aar que ce point où son lit, plus étroit et plus profond, se resserre au milieu de cette fente de rochers qui n'a pas plus de dix mètres de large. C'est ce qui a fait donner à la ville où nous allons le nom de *Brugg*[1]. »

Ensuite il indiqua à sa compagne la petite tourelle grise et pointue isolée derrière Windisch, et lui raconta comment on avait construit le couvent de Kœnigsfeld à la place même où, plus d'un siècle auparavant, le duc Jean de Souabe le Parricide avait assassiné traîtreusement l'empereur Albert.

Il lui raconta encore comment l'impératrice Élisabeth et sa fille, la reine de Hongrie, avaient tiré une vengeance sanglante de ce forfait en égorgeant un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants innocents, et comment elles avaient enfin élevé ce couvent avec les dépouilles de cent familles nobles exterminées par la main du bourreau.

1. *Brugg ou Brück veut dire pont.*

La béguine écoutait avec beaucoup d'attention le conteur qui marchait à côté d'elle, et elle laissait de temps en temps tomber un regard sur la noble figure du jeune homme. Son chapeau de feutre gris, au plumet blanc et rouge, semblait posé sur sa tête moins pour la couvrir que pour servir d'ornement à ses longues boucles noires; son fin et collant pourpoint de drap vert, avec des basques qui descendaient jusqu'aux genoux et s'ouvraient des deux côtés le long des hanches, était bordé en-dessous d'un liséré d'or et dessinait sa taille élégante plutôt qu'il ne la cachait. Un large pantalon et des bottines laissaient à ses pieds toute leur liberté, et il les posait au milieu de toutes les irrégularités de la route avec la légèreté d'un danseur.

Mais, toutes les fois qu'en parlant Gangolf levait les yeux sur sa compagne qui écoutait en silence, les paupières de celle-ci se baissaient modestement.

Avec cette manière de voyager si lente, la nuit arriva avant qu'on eût atteint la ville.

Pendant que l'on ouvrait la porte du mur d'enceinte, le lollhard descendit de son cheval sur le pont et le conduisit par la bride, le long de la rue escarpée, jusque devant la porte de l'auberge.

Là, Gangolf, avec une politesse chevaleresque, enleva de la selle de son âne la béguine qui avait de nouveau baissé son capuchon sur sa figure.

« Que le ciel vous récompense, noble chevalier, de ce que vous avez fait pour de pauvres gens comme nous ! » dit-elle à demi-voix.

Le lollhard s'approcha aussi pour renouveler ses témoignages de reconnaissance.

Gangolf leur souhaita à tous deux une bonne nuit, et suivit rapidement les valets d'auberge qui l'éclairaient avec des torches.

V

Le bailli de Brugg.

Le jeune chevalier se réveilla le lendemain plus tard qu'il ne l'aurait voulu. Il se mit aussitôt à faire sa toilette avec un soin particulier, pour ne pas paraître à son désavantage devant sa fiancée. Il laissa flotter autour de sa barrette des plumes crépées, blanches et rouges. Son pourpoint, brodé d'or sur toutes les coutures, était, au cou, sur la poitrine et sur les bordures de ses basques à larges plis, orné de riches fourrures. Les revers blancs de ses bottes, qui ne lui venaient qu'à mi-jambe, étaient garnis de cordonnets d'or. Sa longue épée n'était pas attachée seulement à la ceinture, mais aussi à un large baudrier passé par-dessus l'épaule, pour l'élégance autant que pour la commodité.

Quand les gens de l'hôtel l'accompagnèrent respectueusement jusqu'à la porte de la maison, au moment où il se disposait à aller chez le bailli, il apprit d'eux que les beghards étaient partis à la pointe du jour. Il songea alors, non sans une silencieuse admiration, à sa belle compagne. Mais il l'eut bientôt oubliée quand, après avoir fait quelques pas, il arriva chez le bailli Louis Effinger, où il s'attendait à rencontrer sa fiancée, Ursule de Falkenstein.

Le bailli, vieillard respectable, était dans une chambre assez sombre et lisait attentivement dans un gros livre ouvert devant lui. Tout à sa lecture, il ne leva pas même les yeux. La table devant laquelle il était assis était chargée de papiers et de parchemins auxquels pendaient de grands cachets; elle était éclairée par un rayon de soleil qui tombait à travers les carreaux ronds de la petite fenêtre.

C'était un vieillard frais et vert, que le poids des années n'avait pas encore pu courber. Sa figure, pleine et colorée, était couronnée d'une blanche chevelure qui lui descendait des deux côtés jusque sur les épaules, où son simple habit noir était couvert d'un large collet plissé de la toile la plus fine.

Pour ne pas troubler le bailli dans sa lecture, le chevalier s'arrêta un instant près de la porte; mais le vieillard l'eut bientôt aperçu. Il se leva avec empressement dès qu'il eut reconnu son hôte, le salua et, lui serrant cordialement la main, lui demanda comment il se portait, d'où il venait et où il allait, et avança jusqu'à la porte pour ordonner de servir des rafraîchissements.

« Vous arrivez au bon moment, cher monsieur et ami, dit-il, car Mlle Ursule est dans la ville. Il est vrai que, à mon grand regret, elle ne m'a pas fait l'honneur de descendre dans ma maison; mais aujourd'hui même elle doit dîner avec nous, et il va sans dire que vous êtes invité aussi. »

Gangolf apprit alors que son aimable fiancée n'avait plus que deux jours à rester dans la ville, qu'elle devait se rendre ensuite à Seckingen, auprès de son père, Jean de Falkenstein; qu'indépendamment de quelques femmes de sa suite, Ursule était accompagnée d'un chevalier Bentelin de Hemmenhofen et d'un joyeux compère de Waldshut, nommé Isenhofer, qui faisait des vers comiques, mais qui était un ennemi juré des confédérés.

« Cet Isenhofer ne me plaît pas, dit le bailli. C'est un bel esprit, mais sans bon sens; c'est une tête évaporée qui n'est propre à rien de bon, et qui aime à attiser le feu là où il devrait l'éteindre. Je ne voudrais pas voir les barons de Falkenstein le souffrir dans leur société. En tout lieu il excite à la haine contre les Suisses; c'est bien mal choisir son temps, aujourd'hui que l'assemblée de Bade a si mal fini. »

Pendant qu'une servante servait sur un plateau d'ar-

gent du vin de Malvoisie dans des coupes dorées, des rôties de pain grillé et des pâtisseries de toute sorte, on parla de l'approche des Armagnacs, de la force et des projets de l'armée française, des prétentions que Frédéric élevait sur l'Argovie et des autres événements du jour.

Gangolf aurait bien mieux aimé suivre le penchant qui l'attirait vers sa fiancée, si le bailli ne l'avait engagé dans une conversation qui occupait toute son attention.

« J'ai été dernièrement au château d'Aarau, dit le bailli, pour m'entendre avec monsieur votre père et ses amis du conseil sur la conduite à tenir quand la guerre viendra de nouveau à éclater. Mais, je ne puis vous le dissimuler, j'ai eu de la peine à reconnaître mon ancien ami Rudiger. Il n'était guère possible de parler avec lui des affaires du pays. Mon cher monsieur et ami, vous le trouverez bien changé, vous qui ne l'avez pas vu depuis votre voyage de France.

— Mon père? demanda Gangolf avec une vive émotion.

— Il n'est plus que l'ombre de lui-même, continua le bailli. Il semble qu'une douleur incurable le ronge et le mine. Il s'ouvre peu aux autres et parle beaucoup tout seul; il reste souvent des journées et même des nuits entières enfermé dans un cabinet du donjon de Rore, et ses yeux n'expriment qu'indifférence pour toutes les choses de ce monde.

— Vous m'inquiétez, s'écria Gangolf. Qu'a-t-il donc?

— Une fièvre lente, répondit le bailli; une maladie qui, au dire du médecin, a son siége dans le foie. Que sais-je? Le danger n'est pas imminent, mais il faut vous attendre à tout. C'est pourquoi vous ferez bien, je pense, de rester auprès de votre père, d'abandonner la maison d'Autriche et de vivre au service du margrave.

— Monsieur le bailli, répliqua le jeune chevalier, vous savez bien que notre maison a éprouvé des revers qui l'ont fait déchoir de son ancienne splendeur. Je suis jeune, je suis né et élevé pour le métier des armes, il me faut cher-

cher fortune sous les bannières des princes et à la cour des rois. Si je m'ensevelis dans la vieille tour de Rore, personne ne m'y viendra trouver. Les faveurs impériales et royales ne m'y arriveront pas par la fenêtre, et la fortune est trop courtisée dans le monde pour chercher un refuge au château d'Aarau.

— Cependant, mon cher ami, veuillez vous rappeler, reprit M. Effinger, que la tour de Rore, avec ses droits, ses dîmes et ses redevances, est un fief relevant de la ville de Berne, et qu'en vertu de sa suzeraineté elle peut vous l'enlever comme à un feudataire parjure et félon, si vous vous joignez à ses ennemis d'Autriche. Il me semble qu'il ne faut pas lâcher le certain pour l'incertain, le pigeon qu'on tient dans la main pour le gibier qu'on n'a point encore abattu. Si vous perdiez votre château!

— Le margrave de Hochberg me veut du bien, répondit Gangolf. Il jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur. D'ailleurs le baron Jean de Falkenstein, qui m'a choisi pour son gendre, ne m'abandonnera pas!

— Oh! répondit le bailli en secouant la tête, il ne faut pas compter de nos jours sur les serments des princes et sur la parole des seigneurs : ce n'est que du vent, et rien que du vent. Pour mener ce grand train de maison, le baron Jean a besoin de plus grandes ressources que peut-être il n'en possède; il a déjà été forcé d'engager son domaine de Farnsbourg; demandez aux gens de Seckingen comment il a vécu avec la dame de Hagebach, et s'il lui reste encore beaucoup d'argent. Et l'Autriche, qui a cédé solennellement l'Argovie à la Suisse, parle de nouveau de ses droits sur ce canton. Mon cher monsieur, vous jouez un jeu périlleux, dont les uns vous sauront mauvais gré, et dont les autres vous récompenseront mal!

— Berne restera-t-elle neutre entre Zurich et les confédérés? demanda Gangolf.

— D'après la lettre du bailli d'Erlach, que voici, il faut en douter.

— En ce cas, la noblesse et les villes doivent tenir avec nous et attendre tranquillement l'issue des événements!

— Vous rêvez, reprit le bailli. La poix et l'eau vont mieux ensemble que la noblesse et les bourgeois. Les mains démangent aux nobles, et la danse commencera plutôt aujourd'hui que demain.

— Oui, pour s'affranchir de la suzeraineté de la ville de Berne. Je ne peux pas leur en vouloir, dit Trullerey. Il leur paraît plus convenable d'être les vassaux d'un grand roi que d'une orgueilleuse petite ville. La noblesse ne peut pas prospérer et n'a rien à gagner sous le gouvernement des corporations d'artisans. Il lui faut pour fleurir et briller la cour des princes; hors de là elle doit périr! D'un autre côté, n'y a-t-il pas également du danger pour nos villes d'Argovie dans la domination de Berne? Les franchises dont elles sont fières ne leur ont pas été accordées par Berne, mais par la grâce des empereurs et des rois. Berne ne peut rien leur donner en échange. Simple cité elle-même, elle verra la prospérité des autres villes de l'Argovie d'un œil jaloux et soupçonneux; elle rognera sans cesse leurs droits et leurs priviléges, et elle ne sera contente que quand Brugg, Zofingen, Bade, Aarau et les autres villes, seront descendues au rang de misérables bourgades.

— Et quelle doit être, selon vous, la fin de tout cela, sire Gangolf? demanda le bailli d'un air sérieux.

— Ce sera, répondit Trullerey vivement, une fin pour laquelle je sacrifierais tout. Pourquoi l'Argovie ne formerait-elle pas un État libre et indépendant? pourquoi ne serait-elle pas l'égale des autres confédérés, sans préjudice des droits de Berne ou de la maison d'Autriche? Nous sommes placés aujourd'hui entre l'Autriche et la Suisse, comme nous l'étions il y a trente ans, quand Berne envahit notre beau pays et s'en empara comme d'une dépouille. Ce qui ne s'est pas fait alors doit se faire aujourd'hui.

— Mais, mon cher monsieur, nous sommes abso-

lument, dit Effinger, dans le même état qu'à l'époque où les villes et les gentilshommes s'en allèrent en Sursee e ne purent s'entendre. La noblesse veut régner et accaparer tous les honneurs : elle se croit née pour cela et elle ne veut rien avoir de commun avec les bourgeois des villes. Nos villes nourrissent encore les unes contre les autres des inimitiés insensées. Ce qui nous manque, c'est l'esprit public et le sentiment national. Voilà ce qui nous a perdus il y a trente ans. Aujourd'hui, toute nouvelle tentative serait sans succès et nous coûterait plus cher. Nous serions des rebelles. Ce serait de nous-mêmes, et non par une contrainte étrangère, que nous nous serions détachés de notre gouvernement légitime. N'avons-nous pas juré fidélité à messeigneurs de Berne?

— Fidélité, dites-vous? s'écria vivement Gangolf. Oui lorsque, il y a trente ans, nous avons été surpris sans défense et que nous avons dû subir la loi du vainqueur. L'esclave s'engage aussi à la fidélité quand il est acheté par un nouveau maître. Aarau voulait déjà, dans ce temps, résister ou périr. Il y avait encore du courage et un esprit public dans la commune. Sans doute la bourgeoisie s'est soumise lorsque, attaquée à l'improviste par Berne et Soleure, elle s'est vue, dans ses faibles retranchements, privée de tout secours : mais la force ne constitue pas le droit, monsieur le bailli, et un serment arraché par contrainte n'est pas un traité libre.

— Eh, eh! mon cher monsieur, répondit avec un fin sourire le vieil homme d'affaires, si nous y regardions de si près, plus d'un grand empire ne conserverait pas le moindre lambeau de terre, et les guerres, les conquêtes, les soulèvements et les insurrections n'auraient pas de fin. Il faut cependant qu'il y ait un temps où ce qui a été établi par la force des circonstances devienne un état régulier.

— *Monsieur* le bailli, si vous trouvez une excuse aux violences d'autrefois, vous excuserez aussi celles d'aujou

l'hui. C'est là ce qui fait que les guerres sont toujours suivies de nouvelles guerres. Tout vaincu brise chaque jour sans scrupule les traités, dès qu'il se sent en état de tenir tête au vainqueur.

— Notez bien, sire Gangolf, dit le bailli, que Berne ne nous a rien enlevé : elle a confirmé toutes nos anciennes possessions; elle a seulement pris ce qui appartenait à l'Autriche. Si nous nous soulevions contre Berne, la violence et l'injustice seraient de notre côté.

— Je n'ai pas l'idée, monsieur le bailli, répliqua Gangolf, de contester à Berne et à l'Autriche leurs propriétés et leurs droits en Argovie. Qu'elles vident entre elles leur querelle. L'Argovie doit rester neutre sans se sacrifier pour aucun des deux partis; elle doit devenir un État libre et indépendant, tout en respectant les droits d'autrui.

— Brisons là, sire Gangolf; ce sont des rêves et des chimères. Jamais nos villes ne s'entendront là-dessus entre elles, ni les nobles avec les villes; car il n'y a dans cette noblesse que vanité, orgueil et tyrannie!

— Et dans les villes, murmura Gangolf entre ses dents, il n'y a chez la bourgeoisie que petitesse d'esprit et manque de cœur. »

La conversation, à laquelle commençait déjà à se mêler une certaine aigreur, fut assez heureusement interrompue par le fils du bailli, M. Balthasar, et sa jeune femme, qui entrèrent à ce moment pour saluer l'ami et l'hôte de leur père. Gangolf se trouva forcé de répondre à des questions et à des politesses sans nombre, et il ne put renouer le fil rompu de l'ancienne conversation.

Cependant, au fond du cœur, le bailli en conserva un certain mécontentement contre M. Trullerey, et celui-ci, de son côté, ne put se défendre d'un secret dépit contre le bailli, qui se montrait si froid pour l'indépendance de l'Argovie. Aussi, dès qu'il en trouva l'occasion, Gangolf demanda à se retirer et alla chercher sa fiancée, qu'il devait amener chez le bailli pour l'heure du dîner.

VI

La fiancée.

Le cœur de Gangolf battait de crainte et de joie en montant l'escalier étroit d'une maison bourgeoise qui conduisait à l'appartement de sa fiancée. Il pensait la surprendre. Déjà il entendait son cri, il la voyait courir à lui, il se sentait serré dans ses bras et lui adressait les plus douces paroles. Mais il arrive souvent que la réalité dispose les choses autrement que nous ne les avions rêvées.

Une femme de chambre vint à lui dans un corridor étroit, pour lui ouvrir la porte de la chambre de sa maîtresse. Au même instant il en sortait un jeune chevalier richement vêtu, qui, avec une amabilité respectueuse, prenait congé de la noble demoiselle. A la vue de son fiancé, Ursule rougit involontairement de plaisir; mais, malgré le sentiment qu'elle ne pouvait cacher, elle ne se laissa pas troubler dans ses devoirs de politesse et congédia l'étranger avec autant de grâce et de dignité qu'elle en mit à introduire Gangolf dans sa chambre.

Là le jeune homme, dans un muet ravissement, commença par baiser la main de sa fiancée, puis il la pressa impétueusement contre son cœur. Elle détourna la figure en souriant, et les lèvres de Trullerey ne firent qu'effleurer ses joues.

« Pourquoi si tard, mon noble chevalier?

— Et pourquoi si froide? ma noble demoiselle, reprit-il, imitant le ton cérémonieux d'Ursule, qu'il serra plus fortement, tout surpris de se voir refuser le baiser du retour.

— Les hommes sont toujours portés à ne songer qu'à eux seuls! répondit Ursule. Mais asseyons-nous.

— Non, Ursule adorée, pas avant que ta bouche ne m'ait accordé le baiser de bienvenue. »

Elle tendit ses lèvres avec une demi-hésitation; puis il la conduisit au fauteuil et s'assit en face d'elle.

Il lui fallut faire un récit circonstancié de son arrivée à Brugg, de sa visite chez le vieux bailli, où il avait espéré la rencontrer, de son séjour en France et à la cour du roi, des belles dames de Paris, de leur vie et de leur toilette.

Il eut beau protester que de ces séduisantes beautés aucune n'avait fait la moindre impression sur son cœur, Ursule témoigna, par mille allusions, l'incrédulité d'un doute jaloux. Gangolf eut surtout beaucoup de peine à se défendre du reproche de n'avoir pas trouvé, en trois mois, le temps ni l'occasion pour écrire à sa fiancée. Il savait Ursule soupçonneuse et jalouse; cependant il crut qu'elle ne voulait que le taquiner, jusqu'à ce qu'une larme dans ses yeux noirs lui fit voir qu'elle parlait sérieusement.

« Non, Gangolf, non, s'écria-t-elle en rougissant d'orgueil et d'indignation, vous ne valez pas mieux que les autres. Ne cherchez pas à vous disculper. C'est peu de chose à vos yeux que de tromper la confiance de qui vous aime. Mais, cette fois, c'est vous qui vous êtes trompé. Ce qui vous accuse, ce n'est pas ce que vous dites, c'est ce que vous taisez; cela me suffit! Je ne veux pas d'un cœur qu'il me faudrait partager avec des aventurières. La perfidie ne vous a-t-elle pas accompagné jusqu'au seuil de ma porte? Vous savez maintenant que je vous connais! Du reste, on la dit très-belle, la béguine avec laquelle vous avez passé gaiement la nuit dernière à l'auberge. Très-bien; gardez cette pudique beauté que vous avez amenée de France. Je ne suis jalouse ni de vous ni de cette courtisane. Vous avez eu tort de la renvoyer de si grand matin quand vous avez su que j'étais dans la ville. Vous avez eu tort de vous imposer cette contrainte. »

Dans le calme de sa conscience, le jeune chevalier ne put s'empêcher d'abord de témoigner sa surprise, puis de

sourire. Il espérait détromper Ursule par quelques mots; mais, toutes les fois qu'il commençait à parler pour se justifier, elle l'interrompait par de nouveaux reproches.

Il eut recours à cet heureux moyen, qui a déjà réussi à plus d'un mari contre les criailleries de sa ménagère, d'attendre en silence que l'orage soit passé.

Pendant que la langue irritée allait son train, Gangolf regardait avec plaisir la jeune fille, à qui la colère même donnait de nouveaux charmes. Son œil de feu était plus ardent, et l'éclat de ses joues encore plus vif. Ses noirs sourcils, froncés par le sentiment d'une âme blessée, formaient sur ce front blanc un petit pli qui marquait à la fois du dépit et du chagrin. Sa chevelure noire, retenue par un peigne d'or en forme de diadème enrichi de perles, flottait en quelques boucles ondoyantes autour de ses tempes et de ses oreilles. Le tissu plissé et à moitié transparent qui voilait son sein, et qui se soulevait derrière son long cou grec jusqu'à la hauteur de la tête en une sorte de fraise demi-circulaire, trahissait par ses mouvements l'agitation du cœur.

Il semblait à Gangolf qu'il n'avait jamais trouvé Ursule aussi charmante qu'en ce moment. Ajoutez qu'une riche parure de chaînes et de perles autour du cou, un corsage rouge broché d'or avec une jupe en soie noire, et de longues manches à gros bouffants, tailladées depuis l'épaule jusqu'au poignet, rehaussaient beaucoup la taille et les charmes de la jeune fille.

Tout entier au plaisir de la contempler, Gangolf faisait si peu d'attention à ses paroles qu'il fut fort embarrassé quand Ursule le pressa de répondre à sa dernière question qu'il n'avait pas entendue.

Son silence parut d'abord confirmer toutes les idées jalouses de sa fiancée, et, quand il la pria de répéter sa question, son orgueil de femme fut encore plus offensé de son manque d'attention. Elle se leva brusquement de son siége et s'écria avec un regard plein de mépris :

« Ma présence elle-même n'est donc pas capable de détacher un instant vos pensées de la vile courtisane à laquelle vous vous êtes donné ! Que ne courez-vous donc rejoindre votre béguine? elle ne peut être loin : je ne vous retiens pas. D'ailleurs une mendiante va bien mieux au chevalier sans terre et à la tour délabrée de Rore que l'héritière de la maison de Falkenstein et d'une ancienne famille de comtes. »

Ce ton dur et hautain, ce reproche inattendu sur sa pauvreté, éveillèrent soudain en Gangolf le ressentiment que tout homme éprouve quand une femme le fait souvenir de leur inégalité de fortune et de naissance, et lui donne à entendre qu'elle ne l'aime que par grâce.

Il bondit de dessus sa chaise avec un air sombre. Il savait qu'il fallait passer à la ravissante jeune fille tous les caprices d'une enfant gâtée par ses parents; mais que sa fiancée, dans un moment d'emportement, n'eût pas craint pour l'humilier de lui rappeler avec si peu de délicatesse la supériorité de sa fortune et de sa naissance, et cela quand elle n'était encore que sa fiancée, il ne pouvait se défendre d'en être vivement affecté.

« Mademoiselle, dit-il d'une voix à moitié étouffée mais d'autant plus terrible, en se redressant devant elle avec fierté, vous ne m'avez jamais aimé. Vous n'auriez jamais parlé ainsi, si votre cœur eût éprouvé le moindre sentiment pour moi. L'esprit mauvais s'est manifesté d'une manière inattendue, mais à temps, dans l'ange de lumière; nous sommes séparés à jamais. »

Ursule demeura épouvantée de ces paroles; en voyant si pâle la belle figure de Gangolf, quoique encore irritée, elle se repentit du langage imprudent qui lui était échappé.

« Séparés? répéta-t-elle à voix basse et d'un air sombre; soit, si vous le désirez. »

Mais son cœur trembla en regardant de nouveau la pâleur de Gangolf.

« Je vous ai aimée, continua-t-il, vous seule, sans son-

ger à votre nom et à votre fortune. Si j'avais été un fils de roi, j'aurais déposé ma couronne à vos pieds, quand je vous aurais trouvée sous des haillons, dans une chaumière de bohémienne! Ce n'est pas votre fortune qui vous avait gagné mon cœur. Je vous ai aimée, mais je ne vous aime plus! »

Elle pâlit, et une larme tomba de ses yeux. Elle-même n'aurait pu dire comment cela se fit, ni ce qui se passait en elle; cependant elle se remit, et à moitié pleurante, à moitié souriante et réconciliée, elle dit:

« Quand mon sévère seigneur et maître n'a pu nier qu'une misérable créature m'ait enlevé la précieuse possession de son cœur, il me faut encore pour cela souffrir des reproches, comme si j'étais la coupable. Parlez donc, et mon cœur, facile à convaincre, ajoute foi d'avance à tout ce que vous me direz. La béguine n'était donc pas un prodige de beauté? Je le pensais bien. Comment une béguine serait-elle une beauté de premier ordre? Dites-moi donc qu'elle était laide! N'est-il pas vrai? Le lollhard s'était trouvé si souffrant sur la route, que vous l'avez fait monter par pitié sur votre cheval? On a menti quand on a affirmé que vous avez conduit cette malheureuse à votre propre auberge, que vous l'avez prise dans vos bras devant la porte de l'auberge, descendue vous-même de sa selle. Parlez donc; ma conviction de votre innocence va au-devant de votre justification.

— Vous voulez vous moquer, mademoiselle; je vois qu'on vous a fait un rapport moitié vrai, moitié faux, sur mon arrivée d'hier, et sur la singulière compagnie dans laquelle je me trouvais, » dit Trullerey en reprenant son ton de voix ordinaire.

Et aussitôt il se mit à raconter son aventure, la conduite grossière du chevalier de Baldegg, enfin tout jusqu'au dernier épisode, avec la plus entière franchise.

Il vanta même la grâce touchante de la pieuse Véronique; mais sa beauté eût-elle été plus grande encore, que

son cœur serait resté insensible, et n'aurait jamais eu de pensées et de désirs que pour sa fiancée.

Il parla avec l'orgueil de l'innocence offensée, avec la douleur d'un amour si mal récompensé, et avec la fierté d'une noble conscience. L'expression d'honnêteté peinte sur son visage, et la ferme et terrible résolution qu'on lisait dans ses regards, ravissaient et effrayaient à la fois Ursule. Tout ce qui lui avait jamais fait paraître aimable son fiancé lui semblait aujourd'hui encore plus séduisant. Le souvenir d'instants de félicité s'éveilla en elle. Au lieu de la colère, un tendre feu brûlait dans les regards rêveurs qu'elle attachait sur lui. Son amour était revenu tout entier, mais la froide impassibilité de Gangolf lui faisait redouter d'avoir perdu à jamais un cœur qu'elle avait brisé par son propre orgueil.

« Oh ! s'écria-t-elle enfin d'une voix tendre et tremblante, je ne me connais plus moi-même, et je dois me haïr d'avoir pour vous tant d'amour. »

Elle jeta ses deux bras autour du cou de Gangolf en sanglotant tout haut, et dit :

« Oh ! malheureux, qu'as-tu fait de moi ? » et elle colla ses lèvres brûlantes sur celles de Gangolf, comme si elle voulait ressaisir, aspirer l'âme de son fiancé, prête à lui échapper.

Longtemps il parut insensible à toutes ces caresses. Mais le parfum de son haleine, le feu de ses lèvres, la muette ardeur de ses regards pleins d'un doux enivrement, exercèrent bientôt sur l'âme et les sens de Gangolf leur pouvoir invincible. Il l'attira sur son cœur et dit en soupirant :

« Ah ! que n'es-tu aussi pauvre que belle !

— Que veux-tu, Gangolf ? répondit-elle d'une voix caressante : n'est-ce pas moi seule qui me donne à toi ? tout le reste n'est qu'un accessoire insignifiant.

— Maudit soit tout denier que je toucherais jamais de ta dot ! s'écria-t-il avec plus de véhémence. Et si jamais

tes richesses parent le château de mon père, que la malédiction y entre avec elles ! »

Ursule le punit de ses paroles par une petite tape sur la joue, et, se dégageant en souriant de ses bras, elle dit :

« La dot de ta fiancée, dont tu lui fais un crime, trouvera au moins au château d'Aarau un *asile*, comme tout criminel qui touche son enceinte sacrée. Mais, ajouta-t-elle en se plaçant devant la glace et en soufflant dans son mouchoir qu'elle se passa sur les yeux pour effacer la trace de ses larmes, mon beau chevalier, c'est assez de disputes. Conduisez-moi maintenant chez le bailli. Soyez poli et aimable, et que tout soit oublié....

— Mademoiselle, dit-il, et ses regards s'assombrirent en s'arrêtant sur les diamants qui brillaient aux doigts de sa fiancée, pourquoi m'avez-vous donné quelque chose à oublier? »

VII

Le dîner chez le bailli.

Il était près de onze heures quand ils arrivèrent chez le bailli, où on les attendait depuis longtemps. Après des salutations cérémonieuses, le vieux Effinger conduisit la noble demoiselle dans la salle à manger, en la tenant à peine du bout des doigts. Gangolf Trullerey donna la main à la jolie bru du bailli; les autres suivirent en échangeant mille civilités et mille excuses, parce que, selon les lois du bon ton, personne ne voulait prendre le pas sur les autres.

La longue table, couverte d'une nappe à grands dessins et d'une blancheur éblouissante, était chargée de légumes fumants, de saumons, de truites, de perdrix et d'autres gibiers d'un fumet délicieux.

Cinq grands carafons en argent ciselé s'élevaient au-dessus de ces vapeurs, comme les clochers s'élèvent au-dessus de la fumée qui se dégage des maisons de la ville. Devant chaque convive brillaient un gobelet d'argent et une petite coupe dorée.

La conversation, d'abord froide et languissante, s'anima insensiblement et devint plus gaie et plus bruyante une fois qu'on eut commencé à goûter les vins.

Un gai et beau jeune homme, le même que Gangolf avait vu sortir de la chambre d'Ursule, réveilla le premier par ses plaisanteries la bonne humeur de la société. C'était M. Bentelin de Hemmenhofen, fort connu de tous, excepté de Gangolf. Ursule le traitait même avec une sorte de familiarité à laquelle il répondait avec ce respect insinuant et presque tendre dont toute femme aime à voir payer ses avances.

Un petit homme maigre, d'une quarantaine d'années environ, très-simplement vêtu, et assis en face de M. Bentelin, l'aidait à faire les frais de la conversation. On l'appelait Isenhofer; Gangolf avait déjà souvent entendu parler de lui. Quelques-uns le regardaient comme un grand savant, d'autres le croyaient à moitié fou; les uns le traitaient de rusé compère, les autres de fanatique. Sa pâle et longue figure au nez et au menton pointus, avec de petits yeux riants et vifs enfoncés dans leurs orbites, ne décelait rien de tout cela.

Personne ne se sentit moins à l'aise à ce banquet que Gangolf. Tout ce qu'il avait éprouvé et appris depuis vingt-quatre heures, le retard forcé de son mariage, ses tristes pressentiments pour l'indépendance de l'Argovie, l'orgueil de fortune et de naissance de sa fiancée, la maladie de son père, tout cela rompait bien des espérances, venait à la traverse de bien des projets. Son silence et son laconisme furent remarqués de tout le monde, plus particulièrement et non sans quelques remords par Mlle de Falkenstein. Elle tourna vers lui plus d'une fois un regard

affectueux et lui adressa plus d'une aimable plaisanterie; mais la politesse toujours glaciale de Gangolf finit par piquer de nouveau son orgueil. Elle cessa de s'occuper de lui, et accorda à M. de Hemmenhofen une attention pour laquelle celui-ci sut se montrer plus reconnaissant. Peut-être espérait-elle rendre son fiancé jaloux, et ranimer dans son cœur l'étincelle d'amour prête à s'éteindre: mais celui-ci, dans sa morne indifférence, remarqua à peine ce petit manége.

Ce jeu donc dura trois heures, à la grande satisfaction de M. Bentelin. Mais vers la fin du repas les voix s'élevèrent à l'autre bout de la table, où l'on discutait sur la marche et les dangers de la guerre devenue inévitable.

Tous étaient d'accord que ce devait être entre l'Autriche et les confédérés une lutte à mort; la noblesse serait peut-être exterminée de la Suisse, ou les cantons retomberaient sous le joug.

Si quelques convives, surtout les membres du conseil de la ville de Brugg, doutaient peut-être en secret que la plume de paon, alors le signe distinctif du parti autrichien, parvînt jamais à dompter l'esprit sauvage des fiers montagnards, ils n'osaient cependant pas manifester leurs inquiétudes en présence des chevaliers étrangers; mais ils se bornaient à approuver silencieusement de la tête quand on dépeignait avec beaucoup d'exagération la puissance de l'empereur et de l'empire, les forces de la noblesse et les troupes auxiliaires qui arrivaient de France.

Isenhofer leva sa coupe, et d'un ton inspiré déclama les vers suivants, fragments d'une chanson satirique[1] qu'il avait composée dernièrement contre les confédérés:

> Nuages qui du ciel occupiez les hauteurs,
> Tombez : le soleil luit de toute sa lumière.
> Paysans, que gonflait une espérance altière,
> Fuyez : du paon terrible ont brillé les couleurs.

1. Cette chanson a été conservée tout entière dans la *Chronique de Tschudi*, comme étant de l'année 1444.

« Bravo, Isenhofer, s'écria le chevalier Bentelin. Mais n'oubliez pas l'arrogance des villes. Lucerne se prononce ouvertement pour les vachers. Bâle agit toujours sournoisement, et Berne est toujours pleine d'astuce.

— Vous avez raison, répondit le poëte :

> Paysans ou bourgeois?
> Faible est la différence.
> Quelques fossés étroits
> Entre eux font la distance.
> Chagrins en sont bourgeois,
> Qui seigneurs voudraient être,
> Moins lourds s'ils pouvaient naître.
> Nous garde d'eux le roi,
> Et sa gloire il accroît!

— Ces vers, Isenhofer, dit Bentelin en riant, sont pleins de verve, quoiqu'ils clochent un peu.

— Ils n'en sont que plus autrichiens, répondit le poëte. Le roi est animé d'un grand courage; mais le corps qu'il dirige cloche un peu aussi, et il voudrait lui voir des membres plus forts et plus souples. L'empire est récalcitrant; les princes ne sont braves qu'à table. La France offre des secours, mais elle ne songe ni au roi des Romains ni à la noblesse, et ne voit que ses intérêts. Ne sont-ce pas là de mauvais membres pour l'Autriche?

— Sang-Dieu! s'écria Bentelin, n'es-tu pas toi-même le plus mauvais de tous? Je ne serais pas surpris de te voir porter sous ton pourpoint une croix blanche.

— Celle-là vaut mieux, répondit Isenhofer, que la croix rouge que les Suisses vous peignent sur le dos avec leurs hallebardes, en vous faisant crier comme des poulets qu'on égorge. »

A cette saillie, plusieurs des assistants se mirent à rire.

« Messieurs de Brugg, reprit Bentelin, le mauvais plaisant vous mène sur du verglas; si je puis vous donner un conseil, riez avec ceux qui riront les derniers. Plus d'une ville aura sa croix rouge marquée par les flammes et l'in-

cendie, et Berne la première. Vous vous êtes enrichis sous la maison de Habsbourg, et les empereurs et les rois vous ont gratifiés de franchises et d'immunités. Pourquoi ne pas retourner sous les bannières de Habsbourg, plutôt que d'être assez ingrats pour marcher avec ses ennemis contre vos anciens bienfaiteurs? »

Le vieux bailli Effinger prit alors la parole et dit :

« Laissons les discours qui ne mènent à rien de bon. Tant que les villes de l'Argovie ont joui de la protection de l'Autriche, elles ont combattu fidèlement pour elle et ont payé de leur or et de leur sang ces faveurs des rois. Quand Habsbourg nous a abandonnés, nous nous sommes rangés sous les bannières de Berne. Comment le roi pourrait-il avoir confiance en nous, si nous trahissions la cause de nos chers seigneurs de Berne et celle des confédérés? Loin de nous cette pensée! on verra les tours de nos ponts monter sur le Bœtzberg, avant que nous manquions à notre foi et à nos serments.

— C'est là un fameux atout! s'écria Isenhofer. Mais voyons qui aura la dernière levée! Au fond, messieurs d'Argovie, il me semble que ce doit vous être égal de porter la queue de Habsbourg ou celle de Berne. Dans tous les cas, vous n'êtes que les très-humbles serviteurs; et un maître en vaut un autre!

— Que le tonnerre t'écrase! s'écria Bentelin. Le vin te trouble-t-il la cervelle de si bonne heure, Isenhofer? Quoi, un maître en vaut un autre? Tu voudrais faire marcher la majesté impériale de pair et de front avec le vacher de Schwytz ou le boucher de Berne?

— Eh! fit le poëte de Waldshut en riant. Un trône ou un banc finissent l'un et l'autre par être mangés des vers, que diantre! Tout dépend de l'homme qui est le maître. Les confédérés savent pourquoi ils combattent. Ils veulent être libres et rois dans leurs chaumières; ce n'est pas une si mauvaise idée! Ils prennent le trône pour un banc doré, et ne veulent pas être traités comme des vaches

à lait. Mais vous autres d'Argovie, que voulez-vous? vous briser les cornes pour l'honneur de votre métier de vachers?

— Maudit impie! dit le sire de Hemmenhofen en riant à gorge déployée, si j'étais assis à côté de toi, je te tirerais les oreilles.

— Et moi, interrompit Gangolf en tendant la main à Isenhofer par-dessus la table, je te serre la main, brave homme. Tu as dit là une chose bien vraie.

— Comment, sire Gangolf? s'écria Bentelin. Est-ce sérieusement? Nageriez-vous entre deux eaux? Ne plaisantez pas. Celui qui a le bonheur de conduire à l'autel la plus belle de toutes les belles, doit mieux aimer lui offrir pour présent de noces une couronne de comtesse qu'un bonnet de bourgeoise. Ah! charmante demoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la fiancée de Gangolf, je mourrais de douleur ou de rire si je vous voyais jamais la respectable cousine de tous les bouchers, boulangers et cordonniers de Berne, et briguant les gracieux sourires de Mme la baillive. »

Ursule jeta un regard aimable sur le sire de Hemmenhofen, et, prenant l'air d'une muette victime, sans dissimuler entièrement sa malice, elle dit :

« Le sire Gangolf est très-accommodant, croyez-moi! La tour de Rore dans le château d'Aarau a pour lui autant de prix qu'un palais, et il ne se fâcherait pas si je choisissais pour robe de noces une blouse de béguine. »

Trullerey rougit jusqu'au blanc des yeux. Il fixa sur sa fiancée un regard dans lequel se trahissait plus de mépris que d'amour.

« On ne regarde ni à la pourpre ni à la bure dans une fiancée, dit-il, mais au cœur.

— Vous l'entendez vous-même, cher Bentelin! s'écria Ursule en souriant. Empêchez-le du moins de me faire danser à mes noces avec les sabots des femmes de Schwytz.

— Je le laisserais plutôt me danser sur la tête, répondit le chevalier.

— Je pourrais presque m'en passer la fantaisie, dit Gangolf sèchement, si le défenseur intempestif de ma fiancée n'a pas aussi bien appris à se taire qu'à faire le fanfaron.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria Bentelin les yeux étincelants.

— Rendez grâce à la respectable société et à la présence de la noble demoiselle de Falkenstein, si je ne vous ai pas déjà fait voler par la fenêtre, à la risée des polissons de la ville.

— Paix ! mes chers messieurs et amis, s'écria le vieux bailli en se levant de table, et toute la compagnie suivit son exemple. Pas de querelles. Il ne sera pas dit que deux aussi braves gentilshommes se soient levés ennemis de ma table, à laquelle il n'y avait certes rien de mauvais que le vin ! Mais suivez-moi dans la salle voisine, où l'on va nous en servir de meilleur. Le sire Gangolf est un peu triste, et non sans raison, car il vient d'apprendre que son père est malade.

— Monsieur le bailli, vous me le rappelez à propos, dit Gangolf. Permettez-moi de partir pour Aarau et de prendre congé de vous. »

A ces mots, Ursule, effrayée, s'avança rapidement vers son fiancé, lui prit la main et dit à demi-voix :

« Gangolf, Gangolf, parles-tu sérieusement ? A peine arrivé, tu voudrais déjà me quitter ? Oh ! Gangolf, est-ce là ton amour ?

— Il faut que je voie mon vieux père. Vous entendez qu'il est malade, peut-être plus près de sa fin que nous ne pensons.

— Pars demain, Gangolf, je t'en prie ; pars demain, ajouta-t-elle à voix basse et les yeux baissés. Je t'ai offensé étourdiment ; il faut que tu me donnes cette soirée pour faire la paix. Pars demain, je te l'ordonne, mauvaise tête !

— Pouvez-vous aussi ordonner à la mort d'épargner, pendant cette nuit, la vie de mon père?

—Mais personne n'a dit que le danger fût si grand.

— Laissez-moi être aussi bon fils que vous êtes bonne fille; dans le transport de la joie, vous n'oubliez pas vos ancêtres! »

Ursule, piquée, se recula et dit :

« Je m'aperçois que je n'ai aucun pouvoir sur vous. Vous ne voulez donc pas me conduire à Seckingen, auprès de mon père?

— Quand comptez-vous partir, mademoiselle?

— Après-demain.

— Si la santé de mon père me le permet, je serai promptement de retour, et, si vous l'ordonnez, cette nuit même.

— Et moi, intervint Isenhofer, je me porte garant pour lui, mademoiselle. Si Gangolf le permet, je l'accompagnerai et je vous le ramènerai moi-même.

— Vous m'obligerez beaucoup en m'accompagnant, dit Gangolf au poëte, si une longue course à cheval vous est aussi facile à faire qu'une strophe. Il y a quatre lieues d'ici à Rore; nous les ferons en deux heures. »

Gangolf baisa la main d'Ursule et s'esquiva avec Isenhofer du milieu de la gaie et bruyante assemblée, en adressant au bailli une dernière parole de remercîment et d'adieu.

VIII

Visite à Aarau.

« Dieu soit loué! s'écria gaiement Gangolf quand il eut passé avec son compagnon la porte de la ville et qu'il entra dans la plaine; je respire plus librement en revoyant

mon Aar, mes bois, et là, derrière, les montagnes de mon pays natal! Je ne me sentais pas à mon aise dans cette étroite petite ville.

— Eh! eh! reprit Isenhofer, je ne voudrais pas, pour une tonne d'or, être chargé de répéter ces paroles à la noble fille du baron de Falkenstein.

— Est-ce ma faute? Je l'aime, je dois l'aimer; mais je crois qu'il plane sur cet amour une mauvaise étoile. De loin, je me sens entraîné vers elle avec une irrésistible puissance; mais près d'elle je me sens malheureux; ses caresses même me déchirent le cœur. Le pauvre moucheron vole malgré lui vers la lumière, pour périr ensuite misérablement au milieu de la flamme.

— Je m'aperçois, sire Gangolf, que vous avez besoin de distraction : c'est le meilleur remède contre les chagrins d'amour. Et voulez-vous, en outre, un bon conseil? car, croyez-moi, je connais le siége de votre mal.

— Voyons, je vous écoute.

— Vous faites trop bon marché de votre personne, comme tous les gens pleins de foi et pleins d'amour. Vous vous donnez corps et âme; vous ne vous appartenez plus, et, malgré la dépendance où vous êtes, vous ne pouvez supporter qu'on vous retienne contre votre bon plaisir. Me comprenez-vous? Quand vous avez soif, restez sur le rivage et désaltérez-vous; mais ne vous précipitez pas dans le torrent qui vous engloutirait. Donnez le doigt ou la main à tout ce qui vous sourit et vous plaît, mais ne vous livrez jamais tout entier. Le monde ne change pas, si tout dans le monde change sans cesse; c'est pourquoi attachez-vous à ce qui reste, et non à ce qui change! »

Gangolf fit un signe de tête et se mit à réfléchir sur ces singulières paroles. Il sentait qu'elles renfermaient un grand fonds de vérité, et il en était profondément ému.

Cependant Isenhofer, ne voulant pas laisser le jeune homme trop longtemps livré à ses réflexions, appela ses

pensées sur d'autres sujets. Il lui montra la vieille tour du château de Habsbourg, qui, à leur gauche, du haut du Wulpelsberg, trônait comme un roi avec une majesté patriarcale.

« N'est-ce pas le château de famille de notre empereur? demanda-t-il.

— Sans doute, répondit Gangolf, les Segesses de Brunegg en tiennent le fief de Berne : *Sic transit gloria mundi!* L'aigle s'est envolée de son aire, et aujourd'hui les choucas y font éclore leurs couvées, » dit Isenhofer ; et, loin de laisser tarir la conversation, il s'étendit sur ce qu'il voyait dans ce pays nouveau pour lui, et dont il ne pouvait assez louer la beauté.

Ils trottaient rapidement à travers les prairies sur la rive droite de l'Aar, au pied du Wulpelsberg. De l'autre côté du large torrent rempli de bancs de sable et d'îles, le Jura formait un arc étendu. Ils voyaient de ce côté les cabanes de la ferme de Schinznach, propriété des Segesses, célèbre et fréquentée pour les eaux minérales de son voisinage. Ces sources salutaires sortaient encore alors du sol sur la rive gauche de la rivière, jusqu'à ce que vint le jour où l'Aar devait les engloutir dans un de ses caprices de dévastation[1]. Derrière la ferme de Schinznach, au milieu des montagnes, se trouvait une vaste et gaie vallée, où brillaient au soleil les sombres murs de Castelen[2], suspendus aux rochers des tours, et les créneaux de Schenkenberg.

A chaque pas le spectacle changeait. Le paysage semblait se mouvoir et s'animer comme un tableau magique. Des vallées à peine entrevues disparaissaient dans le sein des forêts, et d'autres ouvraient à la vue de riantes perspectives, pendant que les montagnes se cachaient

1. On ne retrouva cette source au milieu de l'Aar qu'en 1690. Aujourd'hui elle sort sur la rive droite.

2. Le château actuel n'a été construit qu'en 1643, parce que l'ancien manoir des Schenken de Castelen menaçait ruine.

derrière des collines, ou reparaissaient avec des aspects surprenants.

Au bout d'une lieue, les chaînes de montagnes se rapprochèrent l'une de l'autre, à droite et à gauche. En deçà et au delà du torrent, il y avait deux formidables forteresses construites dans les rochers, comme deux sentinelles placées à l'entrée d'un nouveau monde de vallées; à gauche, sur un rocher escarpé et boisé, le fort Wildegg, avec beaucoup de tourelles et de dépendances, où résidait Petermann de Greifensee; à droite, à l'ombre de sombres sapins, le romantique Wildenstein, sur la rive de l'Aar. Derrière se déroulait une vaste étendue couverte d'une immense forêt. A droite s'élevait le Jura, avec ses pointes et ses crêtes escarpées, qui se perdaient au loin dans les nuages, en prenant des teintes bleuâtres. A gauche, on voyait briller au-dessus des cimes des arbres, sur un pic, les créneaux de Lenzbourg, éclairés par les rayons du soleil couchant, et, sur un autre pic voisin, on apercevait les murs de la petite église bâtie par les anciens comtes de Lenzbourg.

Mais, peu après, tout s'évanouit. Le chemin devenait toujours plus mauvais et s'enfonçait dans les sombres solitudes d'une immense forêt.

« Je ne suis pas étonné, dit Isenhofer, que la noblesse d'Autriche ait envie d'arracher de nouveau ce superbe pays aux griffes de l'ours[1]. Pendant cette lutte, le gâteau même se trouvera mis en morceaux.

— Si tout le monde, en Argovie, pensait comme moi, répondit Trullerey, l'aigle et l'ours se seraient bien vite rivé le bec et les dents contre nos rochers. Nous pourrions très-bien nous défendre, si nous voulions être maîtres au lieu de rester serfs.

— Que le chagrin ne vous fasse pas blanchir les cheveux! La majeure partie de l'espèce humaine ne se com-

1. L'ours figurait alors, comme aujourd'hui, dans les armes de Berne.

se que de fous ou de brutes qui jouent avec des bulles savon ou qui se traînent dans la boue, et qui, pour elques *plapparts*[1], pour un sourire de femme, pour des s de prêtres ou pour un vain titre, abdiquent leur raison courent à la mort. Certes, je connais un bien qu'on vrait acheter au prix même de la vie. Mais....

— Et quoi donc? Ce que les fous et les brutes n'ont s : le bon sens et ce qui en découle : le juste, le vrai et bien!...

— Mais il n'y a que des fous et des brutes, et rien autre hose! Comment peux-tu vivre avec de pareils hommes?

— Je hurle avec les loups; je badine avec les fous et je s quand je suis seul. Faites comme moi, si vous voulez ouir de la vie.

— Tu te trouves donc seul au milieu du monde, sans ersonne qui te comprenne?

— Je ne suis pas tout à fait seul; j'ai un ami éprouvé ue je trouve quand je veux. Cet ami, c'est Dieu. Vous vez sans doute entendu parler de lui, mais vous ne devez uère le connaître? »

Gangolf regarda son interlocuteur avec de grands yeux et dit :

« Comment l'entends-tu?

— Vous le connaissez par vos prêtres et vos maîtres d'école, qui ne le connaissent, à leur tour, que par leurs maîtres. Chacun répète les paroles de l'autre comme un étourneau, et tout cela n'est que lettre morte! Croyez-le bien, quand même vous ne me comprendriez pas, Dieu est tout autre qu'on ne nous le dépeint dans les églises et dans les écoles.

— Et d'où le connais-tu mieux que les autres?

— J'ai une bible écrite, où je lis souvent les propres paroles du Christ; j'ai encore une autre bible qui n'est pas écrite, mais qui est la parole vivante de Dieu, c'est-à-

1. Petite monnaie de la valeur d'environ dix centimes.

dire sa création, la nature, tout ce qui existe du levant au couchant. Tout le reste n'est que rêve, folie et invention des prêtres. Croyez-moi!

— Tu as une méchante langue, dit Gangolf. Il est heureux pour toi que ces sapins et ces chênes n'aient pas d'oreilles. Le concile est encore réuni aujourd'hui à Bâle et il pourrait bien te faire monter sur le bûcher, comme celui de Constance y a fait monter, il y a trente ans, Jean Huss de Bohême.

— Et quand cela serait? répondit Isenhofer d'un ton indifférent. Jean Huss n'était pas un fou, je vous le dis, mais un homme qui savait bien pourquoi il allait au bûcher. J'y monterai aussi. La vie n'est qu'un rêve; la mort est une nouvelle naissance. Qu'importe le genre de mort? il est heureux qu'il y ait, de temps à autre, des hommes de cœur qui exposent leur vie sur une carte, sur laquelle personne autre ne la risquerait! Cela étonne au moins la multitude, et elle se demande s'il n'y aurait pas autre chose à gagner que des bulles de savon et de la boue! »

Puis le pasteur étrange se tut alors pour entonner quelques instants après, à haute voix, un chant populaire de la guerre d'Appenzell.

Gangolf l'interrompit et lui avoua que ce chant lui plaisait moins que la conversation de tout à l'heure. Il le pria de la continuer, parce qu'il avait déjà nourri en secret de semblables pensées; et il adressa de nouvelles questions au poëte pour le remettre sur l'ancienne voie. Il n'y parvint qu'au bout de quelque temps; car Isenhofer avait de la peine à abandonner son chant.

Mes lecteurs, je pense, me sauront gré de passer sur cette conversation des deux voyageurs, car elle dura tout le temps qu'ils mirent à franchir la forêt. Enfin ils en sortirent près d'un petit village où l'on voyait un pont jeté sur le torrent rapide des Sures. Quand ils furent arrivés au haut de la route, ils aperçurent devant eux, dans une

riante plaine, la ville d'Aarau, derrière le noir rideau de sapins qui couvrait les montagnes. Au fond, on apercevait, sur deux cimes jumelles, les ruines d'anciens forts, jadis les châteaux des Hallwyls, détruits par les Bernois et les habitants de Soleure.

A gauche, au-dessus des modestes chaumières du domaine de Suhr, dont la moitié appartenait encore aux riches Gessler, on apercevait sur la crête boisée de la vallée les murailles blanches du château de Liebegg. Depuis peu, une alliance avec l'héritière de ce château avait fait passer cette ancienne propriété dans la possession des seigneurs de Luternau.

On ne voyait pas alors, devant la porte de Saint-Laurent, un grand faubourg avec de belles et hautes maisons. Tout ce terrain était couvert, des deux côtés, de prés et de petits enclos pleins de légumes et de fleurs. Aujourd'hui des allées de platanes et d'acacias forment, d'une porte de la ville à l'autre, une charmante promenade qui remplace les fossés larges et profonds des anciens remparts.

A droite, devant la ville, sur les rochers de l'Aar, s'élevait la citadelle, grosse tour carrée[1] du temps du paganisme, vraie construction cyclopéenne. Selon d'anciennes traditions, l'origine de ce château remontait à la domination romaine en Suisse. Mais on doit plutôt supposer qu'il a été élevé par les Burgondes, pour défendre contre les invasions des Allamans leur conquête encore mal assurée. Car c'est là que passait autrefois l'ancienne route de Vindenissa à Soleure et à Aventicum, le long de l'Aar, tant qu'au sud il n'y avait qu'une forêt épaisse où la cognée n'avait pas encore pénétré.

Gangolf salua gaiement au haut de la tour le vieux seigneur de Luternau, qui les regardait passer. La famille de Luternau avait reçu des rois le château en fief, depuis un

1. Aujourd'hui appelée *le Château* et, aux XV[e] et XVI[e] siècles, *la Vieille tour*.

temps immémorial, et Gangolf avait joué autrefois avec les enfants du vieillard.

Nos deux cavaliers franchirent le pont à la porte du fossé d'enceinte, et entrèrent dans la grande rue d'Aarau, qui n'était pas encore pavée. A gauche et à droite on entendait dans les maisons le bruit de différents métiers, et il y avait plus d'un curieux aux fenêtres pour examiner nos voyageurs. Sur les ponts de la ville on voyait se promener de respectables bourgeois, causant d'affaires politiques ou domestiques. Tous ôtèrent leurs barrettes et leurs bonnets quand ils aperçurent le jeune chevalier Trullerey, qu'ils aimaient comme ils avaient aimé de tout temps sa famille : car elle s'était toujours montrée bonne et généreuse envers la ville et lui avait rendu de grands services.

A droite, à l'extrémité d'une rue latérale, s'élevait encore une autre grosse tour carrée, séparée de la ville par le fossé et par le mur d'enceinte. Un pont-levis, suspendu avec des chaînes, traversait le fossé. C'était là l'ancien fort de Rore, le château de refuge d'Aarau. On avait alors dans plusieurs villes de semblables refuges, où tout malheureux persécuté trouvait asile et protection, qu'il fût coupable ou innocent. La barbarie de ce temps, où la vengeance personnelle empiétait souvent sur la marche lente et incertaine de la justice, excusait l'existence de ces institutions; mais elles ont dû disparaître quand les États ont eu reçu une organisation plus forte[1].

L'ancienne tour de Rore existait déjà depuis bien des siècles; elle avait été jadis la résidence des comtes de Rore, dont les domaines s'étendaient, dans des proportions aujourd'hui inconnues, depuis l'Aar jusqu'à la Reuss, au

1. Après l'extinction de la famille Trullerey, la ville d'Aarau acheta en 1515 le fort de Rore, combla les fossés de la citadelle, changea la disposition de l'édifice, en fit son hôtel de ville (mais la tour de Rore a toujours conservé son ancienne forme), et transporta au cimetière le refuge ou le droit d'asile.

delà du couvent de Muri. C'était le lieu de juridiction du pays, où le peuple venait demander justice au comte. C'est pour cela, sans doute, que les princes d'Autriche, en devenant maîtres de ce territoire, y transportèrent plus tard le refuge ou droit d'asile. La famille des comtes de Rore était déjà éteinte vers le milieu du IXe siècle. Il est probable que ce sont les maisons élevées peu à peu autour du fort de Rore qui ont donné naissance à la ville d'Aarau. On cite aussi un Landolin ou Landolus, qui aurait vécu vers l'an 806 de Jésus-Christ, et qui fut le dernier de sa race. Mais, chose digne de remarque, on trouve encore parmi les villageois des contrées voisines, dans le pays de Soleure, une famille qui jouit d'anciennes successions et donations comme d'un patrimoine inaliénable, et qui porte et transmet le nom de Rodolphe de Rore à ses descendants de ligne masculine et féminine.

IX

Le vieux Rudiger.

« Où est mon père? demanda Gangolf aux deux valets sortis du bâtiment adjacent, aussitôt qu'ils virent leur jeune maître entrer avec un étranger par la porte étroite du pont-levis et descendre de cheval.

—Seigneur, il est dans le donjon, répondit le plus jeune des deux valets, qui prit le cheval de Gangolf par la bride; il ne veut voir âme qui vive!

— Tais-toi, Irni Fæsen, s'écria l'autre valet, Hemman Enderli, qui tenait le cheval d'Isenhofer. Faut-il donc que tu aies toujours le bec en avant?

— Fou que tu es! répondit Irni; personne n'a le bec par derrière. Et ce que j'ai dit est vrai. Notre vieux

maître ne reçoit personne. J'ai l'ordre de renvoyer tout le monde.

— Mais, imbécile, le fils de la maison n'est pas compris dans cet ordre ! Chevalier, ne faites pas attention au bavardage de ce rustre! Soyez le bienvenu ! dit Hemman. Il y a longtemps que nous ne vous avons vu parmi nous. Vos courses en Allemagne et en Italie ne vous ont pas mal profité ; notre vieux maître sera enchanté de vous revoir.

— Par saint Laurent! s'écria Irni, ce serait depuis longtemps la première joie qu'aurait notre bon maître. J'en suis content pour lui. Mais, chevalier, je vous le répète, M. votre père ne reçoit personne ; il est triste comme le roi Saül de l'Évangile, et n'ouvre pas plus la bouche pour interroger ou pour répondre qu'un muet de l'étang de Bathseba.

— Bethesda, imbécile! Bethesda! interrompit Hemman en colère. Mais garde un peu ta bouche fermée. Faut-il donc tant se presser de parler et de dire ainsi crûment de fâcheuses vérités? Est-ce convenable, tête sans cervelle? En effet, il faut convenir, mon très-cher chevalier, que notre vieux maître est depuis quelque temps assez triste et assez taciturne.

— Oui, depuis quelque temps! reprit Irni ; Hemman Enderli, tu as la mémoire bien courte. Non, excellent chevalier, c'est depuis la veille de la Chandeleur, le jour qu'il a parlé à la bohémienne qui était venue chercher un refuge au château.

— Tu bavarderas donc toujours! s'écria Hemman. Je crois, ma foi, Irni Fæsen, que ta mère s'est oubliée avec l'âne de Balaam. Eh bien! oui, cher chevalier, puisque cet étourneau ne peut rien garder pour lui, je dois avouer que cela peut bien être depuis la Chandeleur. Mais, quant à ce qui est de la bohémienne, personne ne peut dire vraiment....

— Mais, par saint Laurent! je m'y connais, interrompit Irni ; j'affirme que c'est la sorcière olivâtre du duc Michel

Égypte qui lui a jeté un sort. Hemman Enderli ne l'a
ıs vue ; mais moi j'étais blotti derrière la porte de l'éta-
e, occupé à traire la chèvre, mon cher et digne chevalier.
›tre vieux maître se tenait au coin de la tour, et la co-
ıine aux yeux noirs comme du jais était devant lui et lui
gardait dans le creux de la main. L'archer de la ville, Heini
berist, les a aussi observés tous les deux de loin, car il
ıettait la bohémienne, qui avait volé une poule dans la
e. Cette poule appartenait à la mère de Jean Heiniker;
›st bien vrai! Et je veux être damné si la rusée voleuse
a pas dans le corps plus de diables qu'elle n'a de cheveux
ır la tête : car la nuit elle s'est sauvée du château, per-
ınne ne sait comment, ni ce qu'elle est devenue. Et notre
eux maître est resté toute la soirée silencieux et muet,
›ide et immobile, près de la petite fenêtre armoriée,
›mme s'il eût été changé en statue de sel, comme So-
›me et Gomorrhe.

— As-tu enfin tout dit? s'écria Hemman Enderli; et
›urrai-je aussi placer un mot? Qu'est-ce que le noble
ıevalier doit penser de toi, gros lourdaud?

— Eh! je crois qu'il pensera qu'un diamant brut vaut
lus qu'un caillou poli, comme on en trouve des milliers
long de l'Aar, répondit Irni.

— Allons, tenez-vous tous deux tranquilles, dit le che-
alier. Ayez bien soin de nos coursiers. Pourquoi ne voit-
n pas le majordome, maître Langenhardt?

— Vous le verrez paraître dès qu'il saura que vous êtes
rrivé, répondit Hemman. Il est allé passer la soirée chez
illustre bailli Zehnder.

— Et Heine Entfelder, le chasseur?

— Il est parti pour la chasse, avec tous les chiens, ré-
ondit le vieux domestique en s'inclinant respectueuse-
ıent. C'est ma foi une honte qu'à l'arrivée de notre jeune
ıaître tous les oiseaux soient envolés; même la dame
lsbeth, la femme de charge, et Marcili, sont allés en-
ndre la prière du soir.

— Promène les chevaux en attendant, pour qu'ils ne se refroidissent pas, dit Gangolf. Toi, Irni Fæsen, rassemble les gens ; nous allons entrer dans la maison. »

A ces mots, le chevalier passa devant pour montrer le chemin à son hôte. Il monta un étroit escalier tournant, pratiqué dans les gros murs épais de la tour. Les marches de pierre usées dénotaient leur haute antiquité, comme aussi la grande parcimonie du seigneur châtelain. Une étroite ouverture, longue d'un pied, pratiquée dans la muraille, laissait passer assez de jour pour répandre sur l'escalier une demi-clarté fort utile. Grâce à elle, ils distinguèrent dans l'enfoncement du mur quelque chose dont les mouvements indiquaient un être vivant. Gangolf, dans l'incertitude de ce que ce pouvait être, s'arrêta.

« Est-ce toi, Gangolf? demanda une voix sourde à moitié étouffée. Je t'avais vu te diriger du côté de la ville. »

Une faible lumière tomba sur la figure de la personne qui venait de parler, quand derrière elle la porte d'une chambre vint à s'ouvrir. Gangolf reconnut son père, et, aussitôt qu'ils furent entrés ensemble dans la chambre, il lui baisa respectueusement la main. En même temps il lui présenta son hôte en ajoutant quelques mots de recommandation. Le vieux chevalier fit un lent mouvement avec la main pour accueillir l'étranger, qui s'inclina profondément.

Mais il y avait quelque chose de sinistre dans les manières du vieillard, qui ne parlait presque pas et qui ne trahissait ni par un regard ni par un geste les sentiments qu'éprouve d'ordinaire le cœur d'un père au retour d'un fils longtemps absent. On ne découvrait en lui aucune trace de surprise, de joie, ou simplement de curiosité, ni le moindre signe de chagrin, de contrainte ou de contrariété, mais l'indifférence froide et morne d'un cadavre en présence de tout ce qui l'entoure. L'extérieur du vieillard ajoutait encore à l'impression produite sur Isenhofer. D'une stature haute et imposante, il était enveloppé en-

rement, depuis le cou jusqu'aux pieds, d'une large pelisse
ire, à la ceinture de laquelle étaient suspendus par une
îne d'argent un poignard à poignée du même métal et
rosaire. Sur la tête il avait en guise de bonnet un
ouchoir de coton noir rattaché autour de son cou; ce qui
nnait à sa pâle et muette figure, avec ses grands yeux
nes, son long nez recourbé, ses traits durs et rudes,
elque chose de plus sinistre, et répandait sur ses mous-
ches en pointe et sur sa barbe grise de lugubres reflets.
« Mon père, vous ne me semblez pas bien, dit Gangolf
cœur oppressé, après qu'il eut raconté bien des choses
ns pouvoir fixer l'attention du vieillard ni en obtenir
e réponse.
— Je vais bien, » répondit le vieux Rudiger en parcou-
nt d'un pas lent mais ferme la vaste chambre voûtée.
Gangolf garda à dessein un assez long silence, dans
spoir que son père lui adresserait une question. Mais
fut trompé dans son attente. Le vieillard se promenait
ujours de longe en large comme s'il eût été seul, et
ns prendre garde ni à l'étranger ni à son fils. Peu à
u sès pas devinrent plus rapides, comme s'il eût été
oussé par une inquiétude intérieure.
« Certainement, mon père, vous éprouvez quelque mal-
se, » reprit Gangolf après une longue pause, et en suivant
vieillard. Mais Rudiger ne paraissait ni le voir ni l'en-
ndre, et il marchait toujours sans proférer un seul mot.
n long silence suivit encore.
Tout à coup le vieillard s'arrêta, leva les yeux sur son
ls et dit :
« Je suis bien aise que tu sois ici, Gangolf. Demain je
ferai appeler. En attendant, charge-toi de faire les hon-
eurs à ton hôte. »
Puis, se dirigeant vers une petite porte latérale, il sortit
rusquement.
Gangolf le suivit.
Isenhofer avait assisté avec une émotion pénible à cette

singulière réception, et il n'avait point détourné les regards du sombre vieillard. Celui-ci lui avait d'abord fait l'effet d'un spectre ambulant, puis il l'avait pris pour un maniaque en proie à une paisible folie.

Il respira profondément et plus à son aise quand le vieillard eut disparu et qu'il se trouva seul. Pour passer le temps il regarda la chambre spacieuse, lambrissée de noyer, et où chaque meuble témoignait de l'aisance et du luxe modeste du châtelain. Sur le chambranle de la cheminée, au-dessus de laquelle brillait un casque d'or, on voyait rangées symétriquement par ordre de grandeur plusieurs coupes d'argent; sur le mur vis-à-vis étaient suspendues à de superbes baudriers deux épées en croix, et au-dessus un casque en acier luisant, surmonté de plumes rouges et blanches. Un tapis de couleur d'un fin tissu et bordé de longues franges couvrait la large table, sans cacher cependant tout à fait les pieds ciselés et à griffes de lion. Les portes en bois de chêne et les siéges en noyer brun étaient surchargés de ciselures semblables. Des coussins bleus avec des dessins à grand ramage étaient placés sur les fauteuils et sur les bancs étroits entre la fenêtre.

A la première vue de la sombre tour, Isenhofer ne se serait pas imaginé qu'elle renfermât tant de commodités, et que son triste maître se fût plu à la parer avec tant de goût. Il éprouva du plaisir à se figurer que le maître de la tour, avec des dehors aussi sombres qu'elle, pouvait renfermer aussi au dedans les mêmes trésors cachés.

Mais ce qui le charma le plus, ce fut la vue riante qu'il découvrit de la fenêtre, dont les carreaux d'en haut, éclairés par le soleil couchant, brillaient de toutes les couleurs. Le fort reposait sur des rochers d'où une pente gazonnée descendait, comme le talus d'un rempart, jusqu'au mur d'enceinte, à la place duquel il y a aujourd'hui une rangée de maisons; mais à cette époque les eaux de l'Aar baignaient presque le mur d'enceinte. De l'autre côté de la rivière

qui avait formé devant la ville une île plantée d'arbres, le Jura s'élevait en magnifique amphithéâtre. A gauche, les cabanes du petit village d'Erlisbach s'adossaient d'une façon pittoresque contre la montagne; à droite étincelaient les créneaux du château de Biberstein, résidence des chevaliers de Saint-Jean, au pied du Gisulæflue, dont la corne légèrement recourbée brillait, au-dessus de la vallée, des rouges reflets du soir.

Isenhofer eut le temps de contempler ce riant paysage et de donner un libre cours à ses idées et à ses sentiments: car Gangolf ne revint qu'au bout de quelques heures, quand déjà les étoiles brillaient au ciel, que les lampes brûlaient dans la chambre de la tour, et que les domestiques avaient garni la table pour le souper.

« Mon pauvre ami, tu t'es ennuyé, dit Gangolf à Isenhofer en rentrant; mais depuis le jour de l'an je n'avais pas vu la maison paternelle ni la ville. Si tu étais resté à Brugg, tu aurais trouvé plus d'agrément!

— Vous vous trompez, la société ne me semble jamais plus mauvaise que quand elle est nombreuse; moins il y a de monde, mieux cela vaut. Avez-vous pu faire parler votre père? Comment l'avez-vous laissé?

— Comme tu l'as vu, répondit Gangolf avec l'expression d'une secrète inquiétude. Je l'ai suivi jusqu'à la porte de la salle d'en haut. Je l'ai abordé et je l'ai prié de m'écouter. Mais il a secoué la tête, et il m'a repoussé. « A « demain, » m'a-t-il dit, et ç'a été sa seule parole; puis il s'est enfermé. Il y a quelque chose d'inexplicable en lui. Je reconnais toujours la figure et les traits de mon père, mais ce n'est plus son esprit qui habite son corps.

— Bah! s'écria Isenhofer, comme avec un frisson de fièvre. Ce serait, ma foi! une métempsycose avant la mort. Ne me faites pas peur; il est nuit, et dans votre vieux château il y a peut-être des esprits. Plaisanterie à part, vous auriez dû plutôt demander au médecin, aux domestiques ou à d'autres personnes qui approchent du

vieillard, ce qui lui est arrivé en votre absence; car il me semble plus malade d'esprit que de corps.

— N'as-tu pas entendu, Isenhofer, ce qu'Irni Fæsen a dit de la bohémienne? Tout le monde au château s'accorde à dire que c'est la sorcière qui lui a jeté un sort.

— Je pourrais le croire si elle avait été plus jeune et plus belle. Croyez-m'en, le diable n'aime pas plus les vieilles femmes que moi!

— Cela dépend. Je ne plaisante pas sur ces choses. Dans la ville il règne encore un autre bruit. On prétend que la vieille sorcière n'est pas venue par hasard à Aarau, mais qu'elle y a été envoyée.

— Serait-ce par Belzébut? Qu'est-ce qu'il a contre la bonne ville d'Aarau? Est-elle trop pieuse?

— Quinze jours avant l'apparition de cette horrible femme, Thomas de Falkenstein est venu ici et a eu une querelle avec mon père. Thomas, au dire de tout le monde, l'a quitté avec les plus terribles menaces.

— Chevalier, si Falkenstein a quelque affaire à régler, il est homme à se faire justice le fer à la main. Il n'a certes pas la mine d'un homme qui va chercher l'aide d'une bohémienne. Vous connaissez mal l'oncle de votre fiancée. Cependant, voyons, qu'y a-t-il entre Thomas et votre père?

— C'est une ancienne affaire. Il y a vingt-sept ans, Ulrich de Hertenstein, tuteur des fils mineurs de Jean de Kœnigstein, voulait vendre le château et le domaine de ses pupilles. Le château, situé de l'autre côté de l'Aar, dans les montagnes, à une demi-lieue de marche d'ici, convenait aux habitants d'Aarau. Mon père leur conseilla donc d'acheter ce domaine avec tous les droits et dépendances qui y étaient attachés, tels que haute et basse justice, corps de logis et pacages, bois et champs: car la banlieue de notre ville était petite et ne s'étendait pas au delà des limites fixées, il y a cent cinquante ans, par l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Le marché fut

conclu avec beaucoup de peine. La ville acheta le château de Kœnigstein avec toutes ses dépendances; elle souleva ainsi contre Aarau l'inimitié de toute la noblesse voisine.

— Parce que ces aimables seigneurs craignaient qu'il ne s'élevât au milieu de leurs repaires une autre ville comme Zurich ou Berne. Chat échaudé craint l'eau froide. Quelquefois même les gros bonnets de la bonne ville de Berne voyaient avec déplaisir la petite ville libre d'Aarau songer à s'agrandir.

— C'est bien cela, Isenhofer. Si notre ville avait toujours eu, dans son conseil, des hommes de tête et de cœur, elle serait, depuis longtemps, aussi puissante que Zurich et que Berne : car les Argoviens sont courageux, et ils sacrifieraient pour la défense de leur honneur et de leur indépendance jusqu'à leur dernier écu et la dernière goutte de leur sang. Aarau eut alors des démêlés avec tous les voisins jaloux de son agrandissement. Les Falkenstein, les Rechberg, les chevaliers de Saint-Jean à Biberstein, cherchèrent à lui faire le plus de tort possible. Ils ne voulurent pas reconnaître les douanes établies par l'Argovie à Kuttingen; ils firent essuyer toutes sortes de vexations au bailli qui siégeait à Kœnigstein au nom de la ville ; ils en voulurent surtout à mon père, qui avait le plus poussé à l'achat de ce beau domaine, et qui s'est le plus vivement opposé au projet de l'aliéner. Eh bien! Isenhofer, tu connais Thomas de Falkenstein! Ce noir païen tuerait père et mère s'il y trouvait son intérêt.

— C'est vrai, je n'ai pas encore vu de bête plus féroce sous une figure humaine; mais quel rapport voulez-vous qu'il y ait entre lui et la bohémienne?

— Sa nature infernale ! Il est rusé comme un vil renard, mais vaillant comme un lion, et cruel comme un loup affamé. La vertu et le crime lui sont aussi indifférents qu'au diable, quand il court sur sa proie. Je te le jure, si je n'étais pas enchaîné par l'espoir d'un grand avantage et par l'amour de la belle Ursule, il y a longtemps que je me

serais rangé du côté des confédérés et que j'aurais combattu sous leurs bannières pour aider à exterminer la noblesse corrompue, et, en premier lieu, le plus infâme de tous, Thomas de Falkenstein. Les confédérés, par Dieu! sont honnêtes, francs et justes, tandis que les gentilshommes, partout autour de nous, sont égoïstes, avides et rapaces.

— Oh! chevalier Trullerey, si j'ai à vous donner un conseil, ne vous mesurez pas avec Thomas. Comment attaqueriez-vous en même temps le renard, le lion, le loup et le diable, vous qui êtes si délicat qu'une bulle de savon vous tuerait, et qu'un fil d'araignée vous étranglerait.

— Que veux-tu dire par là?

— La meilleure partie de votre esprit n'est-elle pas paralysée par la seule espérance d'un grand avantage qui, vu de près, se réduit à rien, ce fil d'araignée d'un amour de jeune fille, cette bulle de savon de la parole d'un prince? Chevalier Trullerey, vous m'êtes cher, et d'heure en heure vous me devenez plus cher. Rappelez-vous cet avis. Je veux vous dire un secret, ou plutôt vous le chanter :

Qui follement désire
Ce qui n'est point à lui,
Honteux et pauvre sire,
Est l'esclave d'autrui!
Qui dédaigne la gloire
A pour lui la victoire.
Qui ne suit que la loi
Est plus libre qu'un roi;
Dieu, qui l'aime et l'inspire,
Sur tout lui donne empire. »

Quand Isenhofer eut cessé de chanter, Gangolf demeura silencieux et pensif. Puis il haussa les épaules et sourit en regardant Isenhofer, qui vidait son verre à petits coups

« Je te comprends, Isenhofer; mais....

— Oh! l'énorme bulle de savon! oh! le gros fil d'araignée! s'écria le poëte de Waldshut. Ne disiez-vous pas tantôt qu'il n'avait manqué que des hommes dans le conseil? Les bourgeois sont, ma foi, bien fous d'avoir élu des femmes! Je vous en prie, pour l'amour de la bonne ville, ne vous faites pas nommer bailli d'Aarau. »

Gangolf se mit en riant à table, suivit l'exemple d'Isenhofer, et remplit son assiette de viande et sa coupe de vin.

« Sais-tu ce que le bailli Effinger pense de toi? Il dit que tu ne sais qu'attiser le feu, là où tu devrais plutôt songer à l'éteindre. Par ma pauvre vie! je crois qu'il a raison.

— Oui, parfaitement, quoique le bon vieillard ne comprenne pas tout à fait lui-même sa propre sagesse, répondit le poëte. C'est là mon véritable métier! Ces hommes n'ont rien de plus pressé à faire dans le monde que d'éteindre à pleins seaux le feu divin qui menace de brûler leurs jeux d'enfants et leurs châteaux de cartes. Moi, j'attise toujours le feu. Sans doute cela brûle bien des barbes grises, bien des hermines et bien des arbres généalogiques. Aussi tous ces gens-là me voient d'un mauvais œil.

— Mais il me semble que vous excitez autant la noblesse contre les villes?

— Naturellement. On remet du bois au feu pour qu'il ne s'éteigne pas, et il en reste toujours plus qu'il n'en faut. Y a-t-il une puissante noblesse autour d'Aarau?

— Mon cousin Jean, prieur à Schœnenwerth, et fameux historiographe, a calculé, l'été dernier, qu'il y avait, à un mille autour de la ville, plus de forts et de châteaux qu'il n'y a de vents marqués sur une carte marine. Frohberg, derrière Olten; Hagkberg, entre Olten et Trimbach; Winznau; Hochwartbourg; Niederwartbourg; Gœssgen; Obergœssgen; Iffenthal; Kienberg; Wartenfels; Farnsbourg; Saffenwyl; Reitnau; Rued; Beinwyl; Rynach; Hallwyl; Fahrwangen; Seengen; Schafisheim; Liebegg;

Trostbourg; Lenzbourg; Meisterschwanden; Kœnigstein; Rupperswl; Lœrach près de Kilchberg; Biberstein; Auenstein; Alten-Thierstein; Schenkenberg; Rauchenstein et Castelen; Wildenstein et Wildegg. Je me rappelle seulement les noms de tous ceux que le prieur Jean Trullerey m'a cités.

— Dieu ait pitié de nous! s'écria Isenhofer avec une terreur plaisante. En ce cas, vous aurez beaucoup de bois à déraciner. Et tous ces repaires sont-ils encore habités?

— Nullement: il y en a bien la moitié de vides et de déserts.

— Eh bien! s'écia Isenhofer en riant et en levant sa coupe, c'est heureux. Les hommes sont dans la meilleure voie pour devenir des hommes. Je pourrais presque en vouloir à mon père de m'avoir mis au monde deux ou trois siècles trop tôt. Que vois-je, aujourd'hui, dans cette maison de fous? les gens y marchent encore à quatre pattes, se laissent gouverner par la folie et prennent le bon sens pour le diable incarné. Chevalier, voici ma devise:

> Plus de seigneurs que l'on adore,
> Plus de couvents ni de châteaux.
> Qu'aux cités les bourgs soient égaux,
> Et du paradis c'est l'aurore!

— Aussi vrai que j'existe, dit Gangolf en l'interrompant, tu me fais l'effet d'un lollhard, si ce n'est que tu as des plumes de couleur! Hier, j'en ai rencontré un près de Stilli; il prêchait absolument comme toi. S'il n'avait pas eu avec lui un ange du ciel, j'aurais certainement appris de lui davantage.

— Ah! sire Trullerey, l'ange que vous descendîtes de son âne à Brugg, et que vous gardâtes peut-être un peu trop longtemps serré dans vos bras?

— Qui est-ce qui t'a dit cela? demanda à son tour Gangolf, qui ne put empêcher la rougeur de lui monter au front.

— Mes deux yeux, répondit Isenhofer. La noble demoiselle de Falkenstein, qui passait avec moi et avec M. de Hemmenhofen, vous reconnut sur-le-champ. Vous étiez aveugle, puisque vous n'avez pas vu que nous nous sommes arrêtés près de vous. Le souple et complaisant chevalier Bentelin se chargea encore le même soir de regarder l'ange de plus près dans l'auberge.

— Comment! il y est venu?

— Oui, par ordre de votre fiancée, qui avait peut-être des raisons pour être plus curieuse que ne le sont d'ordinaire les fiancées.

— Dis-moi franchement, mon ami, sur quel pied est Bentelin avec Mlle de Falkenstein?

— Seriez-vous jaloux? En ce cas je ferai mon métier, j'attiserai le feu au lieu de l'éteindre. Bentelin, allié à de grandes familles, est riche et doit hériter de biens considérables; de plus, c'est un joli garçon; il est adroit, il a de belles manières!...

— Souffle, Isenhofer, souffle!

— *Item*, Mlle Ursule est femme; *secundo*, femme; et *tertio*, femme : c'est-à-dire qu'elle se croit plus belle qu'elle ne l'est réellement, qu'elle est coquette, irritable, fière, ardente, capricieuse et changeante comme un ciel d'avril. Elle ne sait rien du temps; pour elle le présent est tout.

— Souffle, souffle!

— Est-ce que ça ne brûle pas encore?

— Il reste un charbon qui n'est pas allumé. Souffle!

— L'homme a beaucoup de souffle dans les poumons; mais le sort en a encore plus. Laissez-lui aussi quelque chose à faire. »

Les deux compagnons de voyage causèrent ainsi bien avant dans la nuit, plus qu'il n'était nécessaire pour l'étendue d'un chapitre et pour le cœur du pauvre Gangolf.

X

L'apparition nocturne.

Le jeune chevalier était très-sombre et très-mal disposé quand il monta dans son lit, haut comme une tour. Il était arrivé sur le chemin de la vie en face de deux doutes. Sa vanité, son ambition, son amour pour la charmante Ursule, l'entraînaient à gauche, lui montrant la possession d'une belle femme, l'alliance de puissantes maisons, l'héritage de riches domaines, la faveur du margrave de Hochberg, la restauration de l'ancien éclat de la noble maison de Trullerey; mais un mâle orgueil, l'amour de la patrie et de la justice, l'engageaient à prendre la route opposée, comme un homme libre, prêt à sacrifier à des convictions vraies et profondes tout ce qu'il a de plus cher au monde.

D'un côté, l'imagination et la passion l'invitaient à jouir de la vie, de la gloire et de la fortune; de l'autre, la raison lui conseillait de ne pas vendre la paix du cœur et le bonheur de la vie pour un peu d'or, pour la faveur incertaine des princes et pour la main d'une femme mobile et impérieuse.

Peut-être cette lutte aurait-elle été bientôt décidée si Ursule avait été moins belle, ou si Gangolf avait eu pour elle moins d'amour.

A peine avait-il joui de quelques heures d'un sommeil agité qu'il fut réveillé par un bruit qui se faisait entendre à l'entrée de la chambre. La porte s'ouvrit lentement et laissa pénétrer une lueur rougeâtre et blafarde, qui devint de plus en plus claire.

Gangolf se dressa à demi et non sans trouble, à mesure que l'ouverture s'agrandissait, quand il vit entrer son

père, une lampe allumée à la main. La lampe, la longue pelisse noire, le visage pâle qui sortait du mouchoir passé autour de sa tête et attaché sous le menton, donnaient à la haute figure du vieillard un air sépulcral.

« Est-ce vous, mon père ? demanda Gangolf d'une voix incertaine.

— Lève-toi et viens avec moi, » répondit la voix.

Gangolf obéit, et, sautant hors du lit, il s'habilla à la hâte. Quand il fut prêt, Rudiger marcha devant et fit signe à son fils de le suivre.

Gangolf descendit derrière son guide les escaliers tournants; puis il s'engagea avec lui dans un corridor étroit, où l'on avait pratiqué, dans le mur épais de la tour, une petite porte que Gangolf connaissait bien et qu'il avait prise pour une armoire.

« Ne dis pas un mot, Gangolf, fit le vieillard, mais écoute et obéis en silence! »

Et tirant de sa poche une grosse clef, il ouvrit la porte, passa le premier en se courbant, descendit de nouveau quelques marches, ouvrit une autre porte basse, et entra dans une pièce étroite qui avait à peine deux mètres dans tous les sens.

Dans cette partie de la tour, qui lui était restée étrangère jusqu'à ce jour, le jeune chevalier éprouva un certain malaise, qui augmenta encore quand il aperçut à ses pieds, couchée sur de la paille, une figure humaine qu'il n'avait pas remarquée en entrant.

Une vieille femme, couverte de haillons, à la figure olivâtre, aux pommettes saillantes, le menton et le nez pointus, et les lèvres minces, se redressa sur son grabat. Elle écarta de son visage les cheveux noirs qui pendaient autour de sa tête en tresses droites, luisantes et mouillées comme si elles sortaient de l'eau, et fit voir en bâillant une grande bouche édentée.

Le jeune chevalier recula avec effroi, autant que le lui permettait l'étroit espace. Il ne douta pas un instant que

ce ne fût la même bohémienne dont lui avait parlé Irni Fæsen, et qui ne s'était pas échappée, mais qui avait été cachée jusqu'alors dans le château.

« Lève-toi, tu es libre, dit le vieux Rudiger à la bohémienne. Mon fils te fera sortir. »

Puis, se tournant à demi vers Gandolf, il lui dit :

« Fais sortir cette femme par la petite poterne de derrière. Voici la clef du mur de la ville. Tu prendras une échelle placée au-dessus de l'écurie et tu l'aideras à passer par-dessus le mur. Mais prends bien garde que personne ne t'aperçoive. Tu n'échangeras pas le moindre mot avec cette femme, tu ne répondras à aucune de ses questions et tu ne lui en adresseras aucune. »

Puis Rudiger parla de nouveau à la vieille qui s'était levée, secouait ses jupes et prenait un paquet sale sous son bras.

« Quand tu seras hors des murs de la ville, lui dit le vieillard, tu te tiendras à gauche, toujours le long du mur, jusqu'à ce que tu aies tourné la ville; de là tu monteras jusqu'à la grand'route qui conduit à Schœnenwerth. Il y a partout des ponts pour traverser les ravines et les fossés. Les étoiles brillent encore, mais le jour ne tardera pas à poindre. Allons, pars! »

Rudiger les éclaira lui-même avec la lampe; il ouvrit à son fils et à la bohémienne la porte de la tour et les fit sortir.

« Adieu, mon vieux trésor, dit la bohémienne en faisant à Rudiger avec sa tête plusieurs saluts familiers. Je n'oublierai jamais que tu m'as donné un asile et que tu m'as soustraite aux mains des archers prêts à me saisir. Adieu, mon vieux trésor; garde précieusement mon anneau !

— Tais-toi, maudite sorcière, s'écria Rudiger d'une voix irritée, mais étouffée, ou je te tords le cou avant que le bourreau ne te le brise. »

En disant ces mots il ferma la porte de la tour.

Gangolf, qui n'avait rien compris au patois de la bohé-
ıienne, crut cependant deviner qu'il existait des rapports
ıystérieux entre son père et la vieille, et que celle-ci
'avait pas été traitée trop durement dans la tour de
ιore.

Il fut presque fâché que son père lui eût imposé l'obli-
ation de garder le silence; mais le respect filial triompha
'une curiosité bien pardonnable.

Il trouva l'échelle, ouvrit la poterne de derrière, con-
uisit la bohémienne entre des rochers et des buissons, le
ong du talus escarpé qui commençait au pied de la tour,
ısqu'au mur de la ville, appuya l'échelle contre le mur,
ıonta le premier et fit ensuite grimper après lui la bohé-
nienne. Quand elle fut en haut, il retira l'échelle et l'ap-
liqua de l'autre côté de la muraille.

« Si tu me donnes quelque argent pour la route, lui dit
a vieille, qui avait déjà le pied sur le premier échelon,
e te dirai la bonne aventure! »

Gangolf chercha quelques pièces de monnaie et les
lonna à la bohémienne, non pas tant par pitié que par
rainte des maléfices de l'Égyptienne, s'il la laissait partir
n colère du château de son père.

« Mon bijou, lui dit-elle en comptant rapidement les
ièces d'argent avec les doigts mêmes de la main dans la-
uelle elle les avait reçues, tu n'auras pas à te repentir de
on cadeau. Tu arriveras à une longue vieillesse, et tu ac-
uerras d'immenses richesses. Tu auras la plus belle
emme du monde, si tu es adroit. Elle t'aime. Marie-toi le
lus tôt possible. Elle t'attend. Prends-la vite, de peur
u'un autre ne te l'enlève. N'attends pas le retour du cher
ère; il sera longtemps sans revenir!

— Tu veux parler de mon père? demanda Gangolf.

— Je te le dis bien, mon bel enfant! Rappelle-toi mes
paroles. Les frelons sont à ses trousses. Peu importe.
Chacun tue ses mouches; mais les mouches piquent. Peu
importe. Adieu, porte-toi bien, mon amour. »

La vieille fit un mouvement comme pour descendre.

« Arrête un instant, s'écria Gangolf. Qui est-ce qui t'a envoyée à Aarau?

— Qui peut m'envoyer? Je suis un être chétif. Cherche de bonnes gens, des gens compatissants. Ils sont rares. Tu crois que quelqu'un m'a envoyée. Allons, devine; je te dirai qui c'est, si tu tombes bien.

— Par exemple, un baron? réponds!

— Nomme-le, mon bijou.

— Thomas de Falkenstein.

— Nenni, nenni! Personne ne m'envoie. Porte-toi bien. Voici le jour.

— Encore un mot! Je te donnerai une poignée d'or, si tu rends mon père aussi bien portant qu'il l'était avant ta visite. Pourquoi lui as-tu fait du mal?

— Mon bijou, quel mal aurais-je pu lui faire? Crois-tu que chez nous il n'y ait pas de cœur? Nous en avons autant que vous autres. Le cher père se souviendra de moi. Je lui veux du bien. Il m'a défendue et protégée. Tiendras-tu ta promesse si je le guéris?

— Certainement.

— Vrai, sur ta parole de chevalier?

— Sur ma parole!

— Je chercherai pour lui un baume. Tiens ta parole et tu me reverras.

— Dis-tu la vérité?

— Pourquoi te mentirais-je? Tu ne me payerais pas des mensonges.

— Où trouveras-tu ce baume?

— Chez *End*[1], mon bijou.

1. Un jeu de mots ne peut se traduire que par un commentaire. La bohémienne parle d'un baron de End dont il sera question plus tard. Mais End signifie littéralement bout, fin, et sa réponse peut s'entendre: « A la fin, je le trouverai. » Georges, qui ne connaît pas le baron de End, l'entend ainsi; de même plus bas il comprend : « Au bout, au bout du monde. »

— Qu'est-ce qu'a mon père?

— Enfant, porte-toi bien! Vois-tu ce nuage rouge?

— Où vas-tu?

— Chez *End.* »

Et à ces mots la vieille descendit comme un trait en bas de l'échelle et disparut le long du mur.

Gangolf retira l'échelle, la remit à la place où il l'avait prise, puis retourna au château. La porte de la tour n'était que poussée; il vit encore son père sur l'escalier tournant, la lampe à la main.

« Tu m'as fait attendre bien longtemps, dit Rudiger. J'espère que tu n'as pas causé avec la bohémienne?

— Elle m'a demandé la charité. Je lui ai donné quelque argent, mais je n'ai pas compris un mot de tout ce qu'elle a dit : cela n'avait pas le sens commun.

— Ferme doucement la porte et suis-moi, » dit Rudiger.

Gangolf obéit à l'ordre de son père et le suivit dans la même salle où Gangolf et Isenhofer avaient causé la veille.

Il semblait qu'il se fût opéré, cette nuit, un grand changement dans l'état du vieux châtelain. Sa froide insensibilité avait disparu. Ses yeux fixes et ses traits ternes avaient repris de la vie et de l'animation, mais ils exprimaient quelque chose de sombre et de farouche, qui n'était pas moins effrayant que leur froideur sépulcrale.

« Quelles nouvelles apportes-tu de France? dit Rudiger après une pause. On dit que la diète de Bade s'est dissoute sans résultat, et que la guerre des confédérés contre Zurich et l'Autriche recommence. »

Gangolf raconta qu'une armée française marchait sur Bâle; il parla des préparatifs des Zurichois et du roi des Romains, des nouvelles prétentions que ce prince élevait sur l'Argovie, des sentiments peu équivoques de la noblesse pour l'Autriche, et de l'espoir du margrave de Hochberg que toutes les villes de l'Argovie feraient alliance avec l'archiduché. »

Rudiger secoua la tête et dit d'une voix forte :

« Pas de parjure, Gangolf, pas de parjure! Que Dieu te garde du parjure! Nous avons juré foi et hommage à Berne. N'oublions pas que nous sommes ses feudataires. Gangolf, si tu tiens au salut de ton âme, pas de parjure. Que comptes-tu faire?

— Je ne ferai rien contre votre gré, mon père, repartit Gangolf; et, si vous l'ordonnez, je quitterai même le service du margrave et du roi.

— C'est ce que je ne veux pas, répondit Rudiger. Mais suis ta conscience. Tu es libre. Le roi peut t'élever à de grands honneurs. Berne ne saurait rien donner. Ton mariage va te faire l'allié des Falkenstein. Je voudrais que ce fût déjà fait; mon cœur serait soulagé d'un grand poids. Gangolf, je te dirai encore plus : tu es pauvre, tu n'hériteras de moi que le château de Rore; tout le reste n'est pas à moi, mais à un tiers. Ne m'en demande pas davantage. Tâche de vivre honnêtement; mais, pour l'amour de Dieu et de ton âme, pas de parjure! Quelque chose que tu fasses, veille à ton âme, crains qu'elle ne soit la proie du diable! Tu es pauvre; va, sers le roi! il peut t'en récompenser, et Berne ne pourra pas t'en vouloir. Il y a bien des gens qui servent à un moindre prix que toi. Mais pas de parjure! Sers loyalement. Il vaut mieux mendier son pain et mourir de faim que de manquer à sa foi. Es-tu allé en congé à Bade?

— Je voulais aller à Bade ou à Zurich, chez le margrave, répondit Gangolf; mais je suis allé à Brugg quand j'ai appris que ma fiancée y était, et je suis venu auprès de vous quand le bailli Effinger m'a dit que vous étiez indisposé.

— Indisposé? Il me croit sans doute malade. Rassure-toi, je me porte bien. Mais tu es venu fort à propos. Il faut que tu restes quelques jours au château. Nous avons à régler beaucoup de choses; car, Gangolf.... »

A ce moment, Rudiger s'interrompit et se mit à marcher

lentement à travers la chambre; mais, se retournant aussitôt, il dit :

« Tu as donc été à Schaffhouse? As-tu vu les Trullerey, nos cousins?

— Je les ai trouvés en bonne santé. Le commandant de Rothweil, Jean Trullerey, était justement avec eux. Mais mon séjour a été de courte durée. Nous eûmes....

— Ah! Gangolf, interrompit son père d'un ton et d'un air indifférents, comme si sa pensée était ailleurs, tu as vu et entendu beaucoup de choses. As-tu, par hasard, entendu parler du chevalier Jœrg de Ende? Il réside ou il a résidé, je crois, dans le Rhingau, au château de Grimmenstein. »

Gangolf ne se rappela pas ce nom et continua à parler des cousins de Schaffhouse.

« Le margrave de Hochberg t'a-t-il donné rendez-vous à Zurich à une époque fixe? interrompit de nouveau le vieux Rudiger.

— Je ne pense pas, répondit Gangolf; car il m'a fait charger en route, par Marquard de Baldegg, de chercher à rendre Aarau favorable à la maison d'Autriche.

— Tu peux donner ton sang et ta vie pour ton roi, s'écria Rudiger avec véhémence; mais pas de parjure! Gangolf, Gangolf, je te déshériterais, je te renierais, je te maudirais. Oui, certes, je le ferais comme je le dis. »

Gangolf, presque effrayé de la violence de son père, assura qu'il aimait mieux quitter le service du roi.

« N'en fais rien. Non! cela ne se peut pas, répondit Rudiger, car tu perdrais la main de ta fiancée et toute espérance de fortune! Une fois marié, tu recouvreras ton libre arbitre. Aussi marie-toi sans retard, quand même je ne pourrais pas assister à tes noces. J'ai un grand voyage à faire, et je ne sais pas quand je pourrai être de retour.

— Comment! Vous voudriez faire un voyage? demanda

Gangolf étonné, et se rappelant les discours de la vieille bohémienne. Où comptez-vous aller? Puis-je vous accompagner?

— Ne me demande rien. J'ai fait des vœux au ciel, il faut d'abord m'en acquitter, lui répondit le vieillard d'un air plus sombre. Ne me demande rien. Hemman Enderli m'accompagnera. Il est fidèle et m'est attaché, et je suis habitué à lui. Il sait mieux que tout autre ce qu'il me faut. Ainsi, tranquillise-toi.

— Mais, mon père, vous ne partirez pas sitôt?

— Demain, après-demain, au plus tard dans trois ou quatre jours, dès que j'aurai tout remis entre tes mains. C'est le ciel qui t'a envoyé juste au moment nécessaire. Une semaine plus tard, et tu ne m'aurais plus trouvé. Je te remettrai et t'expliquerai les titres et les papiers. Nous parcourrons aujourd'hui et demain notre propriété et notre fief; nos biens-fonds ne sont pas grevés de dettes. Je mettrai tout entre tes mains. Une seule caisse en fer, placée dans le donjon, restera fermée. Tu ne l'ouvriras que si tu reçois la nouvelle certaine de ma mort, ou bien si dix ans se passent sans que tu entendes parler de moi. Alors tu pourras l'ouvrir sans scrupule. Dans cette caisse tu trouveras mes dernières volontés, que tu exécuteras consciencieusement.»

Le jeune homme, profondément ému, saisit la main de son père et le conjura, les larmes aux yeux et d'une voix tremblante, de ne pas quitter le château en ces temps de trouble; ou, s'il ne pouvait pas faire autrement, de lui permettre de l'accompagner pour prendre soin de lui et veiller à sa sûreté. Le vieux Rudiger resta inflexible.

« J'ai une sainte tâche à remplir, dit-il. Il faut que je me purifie de mes péchés avant d'aller rejoindre mes pères, et que j'accomplisse un vœu. Ne me retiens pas. Toi, tu resteras dans le pays et tu rempliras tes devoirs de citoyen vis-à-vis de la ville d'Aarau. Depuis plus de deux siècles nos ancêtres ont habité cette tour, et assisté fidèlement la

ville dans les jours de prospérité et de malheur[1]. N'oublie pas cela. Si tu dois être le dernier des Trullerey, il faut que tu laisses la réputation d'avoir été le meilleur de tous. Veille sur les Falkenstein, et particulièrement sur Thomas. Il est l'ennemi juré de la ville et le mien. Le roi Rodolphe a délivré Aarau ; avant lui la ville était un petit chien muselé que les comtes de Rore et les princes de Habsbourg tenaient en laisse. Mais maintenant elle a pris l'essor de l'aigle[2]. Gangolf, aie soin que l'aigle ne redevienne pas le chien docile. Il me reste encore beaucoup à te dire ; mais le soleil va se lever, il faut que tu t'occupes de ton hôte. »

A ces mots Rudiger quitta la chambre.

XI

Arrivée à Seckingen.

Les habitants du château ne furent pas peu surpris du changement inattendu qui s'était opéré en une seule nuit dans les manières du vieux châtelain. Ils prirent cette métamorphose pour un effet naturel de la joie qu'il éprouvait du retour de son fils, que tous aimaient. La satisfaction causée par ce changement s'accrut encore quand on vit Rudiger, comme autrefois, en barrette, en pourpoint de cuir de cerf et en bottes à l'écuyère, visiter les écuries, les celliers, les offices, donner des ordres, se faire rendre compte de tout ; mais il était resté pâle, sombre, et d'un sérieux effrayant. On éprou-

1. Dès 1229 un chevalier Kunzmann Trullerey est cité comme bailli de la ville d'Aarau.

2. C'est probablement une allusion aux armoiries de la ville, un aigle aux ailes éployées, tandis qu'il y avait dans les armes des comtes de Rore un chien noir avec un collier. On ne sait pas depuis quand Aarau a eu des armoiries.

vait aussi en le voyant cette inquiétude que fait toujours naître le mystère dans l'esprit des spectateurs. On remarquait les préparatifs de départ du vieux Rudiger. Personne, pas même Hemman Enderli, qui devait accompagner le châtelain, ne connaissait le but ni le terme du voyage.

Hemman donnait seulement à entendre que ce voyage serait de longue durée; peut-être serait-ce un pèlerinage à Rome, à l'église des Saints-Apôtres, ou même au saint sépulcre, à Jérusalem.

Isenhofer, qui avait fait un long et bon somme, fut très-étonné quand, le matin, au déjeuner, il vit Gangolf tout pensif, le visage bouleversé, et son père, au contraire, bien dispos et causeur. Il eut de la peine à reconnaître Rudiger. On parla de la guerre de Zurich, de voyages et de choses et d'autres. Le vieux Rudiger montrait beaucoup d'expérience et une grande connaissance du monde; mais toutes ses paroles témoignaient de son mépris pour la vie, et il y avait dans tout son être, comme dans son pâle visage, quelque chose de sombre et de mystérieux.

Pendant qu'ils étaient encore à causer, arriva un messager de Brugg, envoyé par Mlle de Falkenstein. Il apportait à Gangolf la nouvelle que sa fiancée passerait ce matin le Bœtzberg pour aller à Seckingen; qu'elle espérait le trouver avec Isenhofer à Frick, où ils pourraient arriver par un chemin plus court en traversant la montagne.

Rudiger, sans proférer une parole, fixa sur son fils un regard contrarié et interrogateur; mais Gangolf, devinant la pensée de son père, s'empressa aussitôt de dire :

« Je ne vous quitterai pas, mon père, et je resterai ici tant qu'il vous plaira, ou du moins jusqu'à ce que vous soyez parti. »

En même temps il pria Isenhofer de l'excuser auprès de Mlle de Falkenstein, en l'informant du prochain départ de son père, et de la nécessité où il était de s'entendre

avec lui sur bien des choses, l'absence de Rudiger pouvant être de longue durée.

« Chevalier, vous me chargez là d'une fâcheuse mission, dit Isenhofer en se grattant derrière l'oreille. J'approuve votre résolution; mais vous conviendrez qu'il ne sera pas agréable pour moi de supporter la première colère de votre fiancée. Enfin, puisqu'il le faut, j'y consens. L'orage qui gronde ne semble noir que parce qu'on le voit de loin. Laissez-moi partir dans une heure, pour ne point manquer les voyageurs à Frick. »

Au bout d'une heure, les chevaux se trouvaient tout sellés devant le château. Dans l'intervalle, Gangolf avait eu le temps d'instruire son ami de tout ce qui l'empêchait de se rendre à l'invitation de sa fiancée. Cependant il ne parla pas de la bohémienne, parce que son père lui avait sévèrement défendu de découvrir à personne le séjour de cette femme à la tour et la manière dont elle en était sortie.

Isenhofer prit affectueusement congé de Gangolf, dont le sens honnête et droit avait, bien qu'en si peu de temps, gagné son cœur; et il salua le vieux Rudiger, qui monta au même moment à cheval avec une vivacité juvénile, pour visiter avec son fils les terres de son domaine.

Isenhofer leur cria encore une fois adieu, et, pendant que le châtelain et son fils traversaient la ville, il tourna à gauche vers la porte voisine. Dès qu'il l'eut passée, il se trouva sur un long pont de bois qui le conduisit de l'autre côté de l'Aar.

Pendant quelque temps il longea les collines avancées du Jura, jusqu'à un coude du chemin qui traversait une vaste vallée et le village de Kuttigen, et entrait ensuite dans la montagne. Il y vit s'élever sur la gauche l'imposant Wasserflue, sur les cimes duquel se serraient comme un tendre lierre quelques sapins isolés. Au pied de cette montagne, le fort Kœnigstein dressait ses créneaux au-dessus de rochers escarpés et couverts de buis-

sens. Mais Isenhofer suivit le chemin pierreux de la montagne, en tournant un large fond marécageux, jusqu'aux hauteurs du Staffelegg, dont le col nu était devant lui. Il fit gravir lentement à son cheval la route effondrée par les pluies. Arrivé sur le plateau, il jeta un regard en arrière et aperçut, entre les montagnes, la riante verdure des bords de l'Aar, la ville inondée de soleil, et, dans le lointain, l'éternelle et blanche muraille de neige et de glace, élevée entre de grands peuples et de grands pays qui n'ont ni les mêmes idées ni la même langue.

Il s'arrêta plusieurs fois pour contempler ce merveilleux spectacle, et il leva en silence et involontairement ses regards et ses mains vers le ciel. Puis, arrivé au sommet, il vit devant lui, sous ses pieds, une vallée tranquille et déserte, et, dans le lointain, les lignes indécises des montagnes de la forêt Noire. Il descendit dans la gorge où les montagnes, plus rapprochées, encaissaient un misérable petit village; mais bientôt la ceinture des montagnes s'élargit de nouveau, et il découvrit une vallée pleine de cabanes, de métairies, de prairies, de cerisiers en fleurs, qui, s'étendant de plus en plus, finit par s'ouvrir dans le Frickgau, près du Rhin, entre le Jura et la forêt Noire.

Tout à coup il aperçut à droite, à l'endroit où la grand'route, passant sur le Bœtzberg, sort de la vallée latérale, un long et brillant cortége de cavaliers et de dames chevauchant côte à côte et causant gaiement ensemble. Bientôt il reconnut, à la tête du cortége, Mlle de Falkenstein sur une haquenée blanche, avec un cavalier à sa droite et un autre à sa gauche. L'un était Bentelin de Hemmenhofen; l'autre, un jeune et fier étranger d'une grande beauté, d'une taille élancée, en pourpoint écarlate brodé d'or, avec une ceinture bleu d'azur et une toque à plumes bleues et blanches.

« Ah! vous venez tout seul, Isenhofer? lui cria Mlle de Falkenstein avec un sourire hautain. M. Gangolf s'est donc établi garde-malade?

lement, répondit Isenhofer en saluant la société respectueux, mais il pourrait bien tomber lui-malade d'amour et de langueur, car les préparatifs père pour un long voyage en Terre-Sainte en l'empêchent....

aissez cela ! interrompit Ursule en riant. Nous con-s cette histoire.. Il attend sans doute que nous al-chercher à sa tour de Rore.....

ous peu de jours, je pense, il sera lui-même à Sec-, aux pieds de son adorable fiancée, dit Isenhofer. en attendant, il vous adresse ses compliments et ses rs les plus tendres....

«Oh! dit Ursule en raillant, je les avais sentis avant e arrivée. Ils avaient tellement glacé l'air que nous arions presque tous de froid. Cependant continuez, je s prie, votre récit. »

Les chevaliers éclatèrent de rire. Isenhofer, s'étant joint cortége, fit marcher son cheval derrière la haquenée Mlle de Falkenstein, et continua son rapport; mais, tant aperçu du peu d'attention qu'on accordait à son it, il prit bientôt part aux gaies plaisanteries de la ciété.

Bentelin et Mlle de Falkenstein paraissaient être dans meilleurs termes avec le jeune chevalier étranger, qui contait une grande quantité d'anecdotes et d'aventures rivées à la cour du roi Frédéric et à celle du duc d'Au-che.

Mais, au milieu de toutes les plaisanteries, il n'échappa s au poëte de Waldshut que le jeune chevalier étranger la noble demoiselle ne se regardaient pas avec indiffé-nce. Jamais le regard du chevalier ne tombait sur Ur-le sans s'arrêter longtemps; et Ursule était toujours cée de baisser les yeux en riant et en rougissant, comme elle ne pouvait supporter les traits enflammés de ces ux noirs qu'elle-même cherchait sans cesse. Cependant, milieu des bruyants discours et des éclats de rire, ce

muet langage des yeux ne fut pas remarqué de Bentelin lui-même, qui chevauchait du côté opposé.

Isenhofer, piqué par la curiosité, resta en arrière comme par accident, et s'y prit si bien qu'il finit par se trouver près d'une des femmes de chambre d'Ursule, qui lui était bien connue.

Il apprit d'elle que le jeune chevalier aux yeux ardents était le baron Hinz de Sax, ancien compagnon de jeux d'Ursule, aujourd'hui le fiancé de la belle comtesse de Zollern, et le compagnon d'armes et l'ami le plus intime de Bentelin. Arrivé la veille de Zurich pour se rendre à Seckingen, chez les Falkenstein, il avait rencontré inopinément à Brugg son ami et sa charmante compagne d'enfance, et il avait passé avec eux la soirée la plus agréable.

La femme de chambre ne put s'empêcher de parler avec beaucoup de chaleur de l'aimable chevalier. Isenhofer sut ensuite faire jaser les gens du jeune baron sur le compte de leur maître; ils ne tarirent pas dans leurs éloges sur son caractère hardi et sur son esprit aventureux.

Il était midi passé quand on aperçut enfin les eaux vert bleuâtre du Rhin, et, de l'autre côté, au pied d'une montagne boisée, dans une plaine riante, la petite ville de Seckingen; depuis longtemps on avait découvert les tourelles du couvent et de l'église de Saint-Fridolin, qui la dominaient.

Tout à coup on entendit sonner la trompette, et une troupe à cheval vint du pont au-devant des voyageurs. Ces cavaliers étaient tous superbement montés et en costume de fête. En tête marchait le père d'Ursule, le baron Jean de Falkenstein et son frère Thomas, landgrave de Buchsgau et de Sussgau. Ils étaient suivis de Max d'Ems, du comte Georges de Sulz, de Hog de Hegnau, de Frédéric du Haus, de Georges de Knœringen, de Balthasar de Blumeneck, et de beaucoup d'autres seigneurs qui passaient joyeusement à Seckingen le temps de la trêve.

XII

La vie de château.

Je ne peindrai point ici la suite variée ni la magnificence des fêtes et des divertissements auxquels les gais chevaliers se livrèrent soit à Seckingen, soit dans les châteaux voisins. Chaque jour apportait à la joyeuse société de nouveaux plaisirs qu'assaisonnaient l'esprit, la grâce, les intrigues et les amours des nobles dames et demoiselles des environs.

Mais la reine de toutes les fêtes parut être la fiancée de Gangolf; grâce à la prodigalité de son père, elle surpassait toutes les personnes de son sexe par sa magnificence, comme elle les éclipsait par sa beauté. D'humeur légère et folâtre, elle ne semblait vivre que pour le plaisir, et sa présence provoquait partout, comme par un charme magique, les éclats de la joie.

Ce qu'Ursule de Falkenstein était parmi les femmes, Hinz de Sax l'était parmi les hommes. A voir ce beau couple, on aurait cru qu'il y avait entre eux d'autres liens que le souvenir de leurs jeux d'enfance, si l'on n'avait pas su qu'il était le fiancé d'une autre comme elle était la fiancée de Gangolf. D'ailleurs Ursule, avec le tact et la finesse de son sexe, traitait tous les hommes de la même manière. Aussi personne, ni le jeune baron ni aucun autre, ne pouvait se vanter d'autre chose que d'une préférence fortuite.

Isenhofer, qui jouait au milieu de ces fêtes le rôle de boute-en-train et de bouffon, et qui était pourtant le seul qui gardât son sang-froid, seul aussi y voyait plus clair.

Les regards brûlants et passionnés qu'Ursule et Hinz

se jetaient furtivement lui avaient révélé toute l'ardeur de leur feu secret.

« Ah ! le pauvre Gangolf ! soupirait-il un soir qu'appuyé contre une fenêtre, dans une salle de bal splendidement éclairée, il avait tout observé en silence, et qu'Ursule, échauffée par la danse, était venue chercher près de lui un siége pour se reposer.

— N'est-ce pas, Isenhofer ? demanda-t-elle vivement et avec un air d'abandon. N'est-ce pas bien mal, n'est-ce pas impardonnable à lui de m'oublier si longtemps ?

— Le pauvre Gangolf ! répéta Isenhofer en soupirant, mais d'un air moitié compatissant et moitié comique, il ne doit pas désirer d'être ici. Il est bien mieux dans la tour de Rore !

— Comment l'entendez-vous ? dit-elle en rejetant la tête en arrière, d'un air dédaigneux et hautain.

— Il n'apporterait pas ici la gaieté, répondit Isenhofer, et il troublerait bien des plaisirs innocents.

— Oui, comme il fait toujours, Isenhofer; cela pourrait bien me le faire haïr. Vous rappelez-vous sa conduite à Brugg ?

— Mademoiselle, que faire ? » reprit Isenhofer. Et tout à coup, avec le plus grand sérieux : « Tiens, voilà qu'il vient ! ajouta-t-il.

— Où donc ? » s'écria Ursule avec effroi et en s'élançant de sa chaise.

Isenhofer répondit en riant :

« Restez tranquille, mademoiselle, j'ai pris pour lui M. Valentin d'Ast.

— Fou, maladroit, de m'effrayer ainsi ! dit Ursule en riant, mais contrariée.

— Voulez-vous que je répare ma maladresse ? demanda-t-il d'un air à la fois candide et malin.

— Oui, sur-le-champ; et comment ? reprit Ursule avec curiosité.

— En vous annonçant que Trullerey arrivera bientôt.

redevenez sérieuse, mademoiselle. Je serais bien
voir M. le baron de Sax et le sire Trullerey à côté
l'autre, pour me convaincre, par la comparaison,
les deux est le plus bel homme.
lais moi je tremble, répondit Ursule, qu'ils ne
pas amis : mon noble fiancé a un si étrange ca-
! J'avoue.... »
n'en dit pas plus long. Elle tourna la tête vers la
et se mit à examiner les étoiles, comme si elle
exprimer sa pensée. Mais Isenhofer parut la de-

us avez raison, dit-il, Gangolf est un excellent
, mais il est presque trop parfait; il ne sait pas se
monde de notre époque. Il semble appartenir aux
temps de la vieille tour. J'aurais, je crois, peu de
l'engager à rester au château d'Aarau aussi long-
qu'il vous plairait.
h! balbutia Ursule avec embarras et distraction,
it que ses yeux, comme attirés par un pouvoir ma-
ue, suivaient parmi les danseurs le jeune baron
. Quelque temps encore, rien que quelque temps,
ce que.... » Après une pause elle reprit : « Vous le
bien vous-même. Je vous en prie, rappelez-vous
de Gangolf avec Bentelin, à table chez le bailli
r! S'il allait faire ici des scènes pareilles! Je vous
, si vous avez quelque pouvoir sur lui, rendez-
tous ce service!
è le tenir encore quelque temps éloigné? demanda
fer.
e vous en prie. Eh bien, oui, murmura-t-elle tout
ne voix caressante, en posant familièrement la main
ras d'Isenhofer; quelque temps seulement.
usqu'à ce que.... dit Isenhofer en la regardant avec
rire malin, comme s'il avait lu au fond de son âme,
ous avez raison, c'est bien cela! jusqu'à ce que le
le Sax.... »

Ursule se sentit devinée et rougit.

« Fripon! dit-elle toute honteuse, mais avec un regard caressant, comme une prisonnière qui demande grâce, et en lui donnant une légère tape sur la joue : serais-tu disposé à te faire voleur? »

A ces mots elle s'éloigna; mais, après quelques pas, elle se retourna encore une fois en le menaçant du doigt, puis disparut dans la foule brillante. Son cœur battait : elle sentait qu'elle avait trahi ce qu'elle n'aurait pas voulu s'avouer à elle-même.

Mais, au même instant, son cœur fut oppressé par une tout autre inquiétude. Un frisson de jalousie glaça tout son corps. Elle voulait sortir du salon, mais elle resta comme clouée à la même place. Son ancien compagnon d'enfance dansait avec Mlle de Hagenbach.

En effet, de toutes les rivales qu'Ursule pouvait craindre, la ravissante Hagenbach était, sans contredit, la plus redoutable. Ursule avait commencé par mépriser et haïr de tout son cœur la maîtresse de son père, pour laquelle le baron Jean de Falkenstein avait dépensé un argent fou; cependant elle avait fini non-seulement par la trouver aimable, mais par en faire son amie intime. Celle-ci, par sa conduite et ses manières, donnait un complet démenti à la réputation qu'on lui avait faite. Elle menait une vie simple et pieuse, s'habillait avec goût, mais avec beaucoup de réserve et de modestie, et avait si peu de coquetterie que les femmes mêmes s'en étonnaient.

Jean de Falkenstein, amant déclaré de cette rare beauté, épris d'elle jusqu'à la folie, la traitait avec une timidité respectueuse, malgré son dédain ordinaire pour les convenances. Il n'était point de femme avec laquelle les hommes fussent moins libres qu'avec elle, et cependant aucun ne pouvait résister à la séduction qu'elle exerçait. La nature n'avait point observé dans les traits de sa figure les règles ordinaires de la beauté, mais elle avait mis dans chacun d'eux de l'âme et de la finesse. Elle n'était pas grande,

mais tout son corps était d'une proportion parfaite. Elle unissait une naïveté et une candeur vraiment enfantines à la gaieté de la plus pure innocence. Cette réserve sérieuse et délicate retenait tous les hommes, tandis que cette gaieté, qui lui était naturelle au milieu de ses amies, exerçait sur tous un attrait irrésistible. Cependant la chronique scandaleuse répétait qu'elle avait fait plus d'un heureux ; mais ceux même à qui elle avait accordé ses faveurs semblaient regarder leur bonne fortune comme le prix de la violence ou d'une surprise, et se la reprochaient d'autant plus que l'objet de leurs adorations ne leur témoignait dès lors que le sentiment de la plus profonde horreur. Cela n'empêchait pas les mauvaises langues, parmi ses rivales, de soutenir que c'était l'habile colère d'une femme rusée et voluptueuse.

En dansant avec le jeune baron Hinz, Mlle de Hagenbach se montrait si froide, si troublée, que chacun de ses mouvements trahissait une certaine résistance; mais, malgré cet air contraint, elle dansait avec une grâce indéfinissable.

Au milieu de la danse, elle s'aperçut de l'inquiétude d'Ursule et des regards sombres et jaloux que celle-ci jetait sur elle. Elle en comprit mieux le sens quand, s'étant approchée de Mlle de Falkenstein, elle put à peine en tirer quelques monosyllabes.

Sous un frivole prétexte, elle l'entraîna dans la solitude d'un petit cabinet voisin, la serra contre sa poitrine et lui dit :

« Mon Ursi, tu souffres. Pourquoi te torturer ainsi et lutter contre ton propre cœur, chère amie? Ta main est promise à un autre; mais ton cœur s'était déjà promis dans ton enfance à celui dont tu oses à peine prononcer tout bas le nom. Et le pauvre malheureux! une secrète passion pour toi le consume. Je t'en conjure, mon ange chéri, suis l'impulsion sacrée du cœur! Ne te sacrifie pas à des calculs égoïstes. Tu me rendras malheureuse, si tu ne reprends ta liberté. »

Ursule confia tout son chagrin à son amie, et, se jetant à sou cou, elle versa des larmes abondantes.

« Non, jamais, jamais je ne reprendrai ma liberté ; j'ai horreur de moi-même ! Oui, il faut que tu le saches, mais toi seule ! Je suis folle. Je meurs d'amour pour celui que je devrais fuir ! Pourquoi l'ai-je revu ? Enfants, nous étions déjà attachés l'un à l'autre. Et, s'il me paraissait beau alors, qu'il est embelli depuis ! »

Avec toute la fougue de son caractère passionné, elle parla des jours heureux de son enfance, du plaisir qu'elle avait éprouvé en revoyant à Brugg celui dont le souvenir ne s'était jamais effacé de son cœur ; enfin elle rappela mille bagatelles d'un haut intérêt pour une âme si profondément éprise.

Mlle de Hagenbach eut de la peine à la calmer, et la pria de rester encore quelques instants seule pour se recueillir avant de rentrer dans le salon, où l'on eût remarqué ses yeux gonflés de larmes.

Mlle de Hagenbach y rentra seule. Comme par l'effet du hasard, la première personne qu'elle y rencontra fut le baron de Sax, qui l'engagea de nouveau à danser.

Elle repoussa sa main presque avec colère, et lui dit :

« Homme léger, comment pouvez-vous songer à danser quand l'aimable Ursule pleure ? »

Il demanda en rougissant où se trouvait Ursule. Ses joues brûlaient ; ses yeux lançaient des flammes. Après avoir répété plusieurs fois avec instance sa demande, il finit par apprendre ce qu'il désirait savoir, et disparut.

Quand, longtemps après, Hinz et Ursule rentrèrent dans le salon au milieu de la foule bruyante qui s'était à peine aperçue de leur absence, la figure du jeune baron était radieuse, tandis que dans celle d'Ursule se peignaient à la fois le plaisir et l'embarras.

« Quel air étrange tu as, chère amie ! » murmura tout bas Mlle de Hagenbach.

Ursule sourit et dit :

« Que me trouves-tu d'étrange ?

— Je te le demande, Ursi, ma bonne Ursi, es-tu tranquille, es-tu heureuse ?

— Tu n'aurais pas dû me trahir, et surtout dans un moment où j'étais si peu maîtresse de moi-même.

— Tu es au moins tranquillisée, ma douce Ursi ?

— Oui, dit Ursule tout bas. Si ce n'est point un scélérat... »

Quelques danseurs s'approchèrent en ce moment et interrompirent la conversation des deux amies.

XIII

Explications.

Il n'échappa point au regard pénétrant du poëte de Waldshut que depuis cette soirée il s'était établi des rapports d'une tout autre nature entre Ursule et le baron de Sax. La certitude avait pris la place du doute, et la satisfaction celle du désir. On pouvait lire dans leurs regards, qui s'évitaient et ne se cherchaient jamais, le contentement d'une secrète intelligence. Gangolf, loin d'être oublié par sa fiancée, était plutôt pour elle un objet d'épouvante. Combien elle désirait d'être oubliée par lui ! Elle avait presque fini par l'espérer ; car plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'il parût à Seckingen.

Isenhofer était sans doute celui qui pouvait le mieux savoir pourquoi Gangolf ne quittait pas la tour de ses pères ; mais Ursule se garda bien de l'interroger. Cependant il s'amusait à faire des épigrammes sur la fidélité des femmes et sur l'inconstance des hommes. Faute de talent poétique, les *messieurs et* les dames apprenaient *ces riens par cœur pour* suppléer à l'esprit qui leur

manquait, et les mêler à leurs conversations et à leurs plaisanteries.

La légèreté des femmes de haute condition et la dépravation de la noblesse étaient alors choses si connues et si bien acceptées, que les grands n'en rougissaient pas, que le peuple s'était habitué à prendre cette licence pour le privilége distinctif des gentilshommes, et que même les prêtres n'osaient la blâmer, parce qu'ils en étaient souvent eux-mêmes complices.

Le bruit courut ainsi que, pendant que la noble demoiselle de Falkenstein se réjouissait de la conquête du beau baron de Sax, celui-ci avait noué dans le couvent de Saint-Fridolin une tendre liaison avec une des plus jeunes religieuses, sa parente, qui était trop jolie et trop faible pour observer ses vœux de chasteté.

Cependant les beautés de Seckingen n'avaient pas fait oublier au jeune baron Hinz de Sax la mission importante dont le duc Albert d'Autriche l'avait chargé. Il devait, non pas gagner la noblesse de ce pays à la maison d'Autriche, car elle lui était déjà toute dévouée, mais la décider à entrer dans une grande entreprise contre les villes et les campagnes d'Argovie.

Le chevalier Marquard de Baldegg, qui avait apporté à Seckingen les plus brillantes promesses des seigneurs de la forêt Noire, était le plus puissant auxiliaire du baron de Sax. Beaucoup d'autres chevaliers, comtes et barons, se montraient tout disposés à seconder l'Autriche; et il y aurait eu unanimité parmi tous les nobles du pays, si Thomas de Falkenstein, par ses irrésolutions, n'en eût intimidé un grand nombre.

Le temps s'était perdu au milieu de projets, de négociations, d'envois et de réceptions, de messages de tout genre, et l'on était à la veille de la Saint-Georges, terme fatal de l'armistice. On savait déjà que les Suisses commençaient à s'agiter dans la montagne, et que des combattants, réunis dans toutes les vallées autour de leurs bannières, étaient

prêts à marcher contre Zurich et contre le fort de Rappers-wyl; que Berne était pour les confédérés; que le canton d'Appenzell allait déclarer la guerre aux Zurichois, parce qu'ils n'avaient pas reconnu la diète des confédérés, et au duc Albert d'Autriche, parce qu'il prêtait aide et assistance à la ville rebelle.

On résolut alors à Seckingen de convoquer à jour fixe tous les membres de la chevalerie des environs : car il fallait prendre une décision d'autant plus prompte, que le margrave de Hochberg avait ordonné au baron de Sax de rapporter à Zurich la déclaration de la noblesse, pour aller trouver ensuite le duc Albert.

Le mercredi d'avant la Saint-Georges avait été choisi pour la réunion de Seckingen. Dès l'avant-veille, la noblesse afflua de tous côtés en si grand nombre, que les auberges pouvaient à peine la contenir. On vit même arriver celui de tous sur lequel on avait le moins compté, Gangolf Trullerey.

Ursule de Falkenstein était à causer gaiement avec Mlle de Hagenbach, le baron de Sax, le chevalier Marquard de Baldegg et Bentelin de Hemmenhofen, quand soudain la porte s'ouvrit et l'on vit entrer le baron Jean de Falkenstein, accompagné de son futur gendre.

« Croiriez-vous, dit en riant le baron Jean, que ce mécréant allait descendre à l'auberge au lieu de venir chez le père de sa fiancée ? Mais heureusement Isenhofer l'a trahi, et j'ai pu emmener captif le timide Céladon. »

Gangolf chercha à se disculper de son mieux. Les assistants regardèrent tous avec des sentiments très-divers le jeune chevalier. Ursule était devenue d'une pâleur mortelle. Elle eut à peine la force de se lever et de faire un pas à sa rencontre. Gangolf s'inclina pour baiser respectueusement la main froide et tremblante de sa fiancée, puis il salua le reste de la société.

Mlle de Hagenbach remarqua l'inquiétude mortelle de son amie, et elle se pencha vers elle pour lui glisser quel-

ques mots à l'oreille, sans pouvoir pourtant s'empêcher de jeter un regard craintif sur le jeune étranger.

« Soyez le bienvenu, Gangolf, s'écria Marquard de Baldegg en lui tendant la main avec un rire amical. Redevenons amis! Dieu me damne, aujourd'hui un homme vaut son pesant d'or, et je serais au désespoir si je vous avais coupé un bras à Stilli, pour de semblables gueux, de pareils vagabonds. N'y pensons plus. »

Gangolf lui serra cordialement la main, et répondit :

« On ne garde pas longtemps rancune à un honnête homme. »

Bentelin de Hemmenhofen, après s'être tourné de côté et d'autre avec assez d'embarras, offrit enfin aussi la main à Trullerey et lui dit :

« Me regardez-vous aussi comme un honnête homme? Je crois que le bailli de Brugg nous a donné de mauvais vin. Nous ferons plus ample connaissance en buvant le bon vin des celliers de Falkenstein.

— Que diantre, s'écria le baron Jean pendant que Bentelin et Gangolf se faisaient des politesses, ce coureur d'aventures a donc eu des querelles avec tous les ferrailleurs du monde? Vous faites bien de vous réconcilier. Dans peu de jours nous aurons assez à batailler. Monsieur le baron de Sax, veuillez aussi accueillir avec bienveillance mon futur gendre; j'aime à espérer que vous n'avez pas encore croisé le fer ensemble.

— Le chevalier ne pourra point m'en accuser, dit Hinz... Du reste, j'ai entendu dire de lui tant de bien que je me flatte qu'il ne me refusera pas son amitié. »

Ce disant, il s'inclina de la manière la plus gracieuse devant Gangolf.

Ni Ursule ni Mlle de Hagenbach ne purent s'empêcher en ce moment de lever les yeux sur les deux chevaliers qui semblaient poser devant elles pour leur permettre de lequel l'emportait sur l'autre.

Le baron de Sax avait plus de grâce dans tous ses mou-

vements, plus de charme dans sa physionomie, et quelque chose de plus agréable dans toute sa personne. Un costume riche et élégant rehaussait ses avantages naturels.

Et cependant ces qualités semblaient s'effacer devant la tranquille dignité de Gangolf et devant la noblesse sereine d'un visage où rayonnaient la pureté et l'énergie d'une âme honnête. Il semblait un roi à côté de son vassal, et, dans son simple habit de voyage, il avait l'air plus distingué que le baron dans son brillant manteau de velours chamarré d'or et d'argent.

« Vraiment! murmura Mlle de Hagenbach tout bas à l'oreille d'Ursule, à chaque instant Gangolf est plus beau! »

Ursule avait repris ses couleurs et sa contenance naturelles, mais les paroles de son amie lui firent monter subitement le rouge au visage.

« Qu'y a-t-il donc? es-tu folle, ma chérie? murmura Mlle de Hagenbach en voyant les joues ardentes d'Ursule. Tu me ferais douter de toi! »

La conversation des hommes devint plus animée. Bientôt aussi les dames s'y mêlèrent. Ursule retrouva sa gaieté ordinaire ; elle adressa même, sans le moindre embarras, quelques plaisanteries à Gangolf, comme s'il n'y avait absolument rien de changé dans leurs anciens rapports. Mais Gangolf ne put retrouver le ton de l'intimité; il garda le maintien froid et sévère qu'il avait en entrant, toujours avec beaucoup de politesse. Le ton dégagé d'Ursule, avec M. de Sax comme avec lui, le remplit de surprise. Il admirait tant de dissimulation et d'empire sur soi-même, mais il n'en éprouvait que plus d'éloignement pour la jeune fille. Il se sentit même plus attiré par l'air timide et réservé de Mlle de Hagenbach que par les saillies de sa fiancée et de son fol entourage.

La société s'augmenta d'un grand nombre de chevaliers et d'amis du baron de Falkenstein, invités pour le souper. Il se forma différents groupes, et on se sépara les uns des autres. Le baron ayant enfin donné le signal, on passa

dans la salle à manger, et Gangolf, en sa qualité de fiancé déclaré de Mlle de Falkenstein, vint, comme le voulait la convenance, lui offrir son bras. Mais elle ne s'y appuya que légèrement et elle lui dit à demi-voix, du ton de l'orgueil piqué :

« Pourquoi me demander mon bras, puisque vous tenez si peu à ma main? Laissez donc là cette contrainte qui doit vous être aussi à charge qu'elle m'est pénible.

— Mademoiselle, répondit Gangolf à voix basse, si vous daigniez m'accorder deux mots d'entretien particulier, je me disculperais facilement, je pense, de mes torts apparents envers vous.

— Vous excitez presque ma curiosité, dit-elle, en se mettant un peu de côté avec lui pour laisser passer la foule qui se rendait gaiement et en causant vers la salle à manger. Mais, après la conduite qu'il vous a plu de tenir vis-à-vis de moi, il me semble que toute excuse arrive trop tard. Je puis tout au plus attendre une explication.

— Je vous demande donc la grâce de pouvoir m'expliquer, répondit-il avec une réserve qui touchait à la tristesse.

— Soit ! mais vite et en deux mots, » reprit Ursule d'un ton sévère, comme quand on est décidé à ne pas pardonner; et elle rouvrit la porte de la chambre qu'ils venaient de quitter.

Ils y entrèrent.

« Encore une fois, dit-elle d'un ton sévère et hautain, quand ils furent seuls, soyez bref; on nous attend! Vous ne méritez pas que je vous accorde un tête-à-tête. Je suis complétement désabusée sur votre compte.

— Et moi aussi, mademoiselle, sur le vôtre, répondit Gangolf.

— Tant mieux ! monsieur Trullerey. Qu'avez-vous donc à me dire ?

— J'ai à vous dire adieu ! » répondit Gangolf froidement, et il lui présenta un anneau entouré de diamants.

Ursule pâlit : elle avait reconnu l'anneau des fiançailles.

Bien qu'elle eût intérieurement le désir de voir l'explication amener une rupture, afin de se rapprocher du baron de Sax, elle avait cependant redouté ce moment fatal. A cette heure elle n'éprouva qu'une surprise douloureuse et une humiliation profonde ; car elle aurait voulu congédier son fiancé et non se voir repoussée par lui.

« Que voulez-vous ? dit-elle, l'œil troublé mais étincelant, et d'un son de voix à peine articulé, qui trahissait autant d'effroi que de colère.

— Avez-vous oublié cet anneau et vos serments sacrés ? Voyez ! c'est la dernière chose que vous puissiez me reprendre. C'est la dernière que vous puissiez donner à un autre, à qui vous avez déjà accordé plus que ne le doit une jeune fille.

— Misérable ! cria Ursule toute rouge de honte, en reculant d'un pas et en le regardant par-dessus l'épaule avec mépris et fureur. Êtes-vous venu pour ajouter à vos outrages le plus sanglant de tous ? Je chargerai un autre de vous en demander raison. La fille des Falkenstein ne s'est oubliée qu'une fois : c'est quand elle a voulu vous élever jusqu'à elle. Éloignez-vous de mes yeux ! »

Gangolf leva lentement sa tête à moitié baissée et dit avec calme :

« Reprenez la dernière chose que vous puissiez réclamer de moi ; reprenez cet anneau. Vous ne pouvez rien contre mon honneur, mais je suis maître du vôtre : car sachez que, dans cette fatale soirée, j'ai été témoin de votre infidélité et de mon malheur. J'étais venu mystérieusement pour faire une douce surprise à ma bien-aimée, et j'ai trouvé.... Dispensez-moi d'achever. Isenhofer ne vous avait-il pas prévenue que je devais venir ? Et, après votre crime, quand il fut consommé, avez-vous frissonné d'effroi en m'apercevant, enveloppé de mon manteau, dans l'embrasure de la fenêtre du long corridor par lequel vous

rentrâtes furtivement avec le baron de Sax dans la salle du bal? Brisons là-dessus. Voici votre anneau! »

Chacune de ces paroles, prononcées d'un ton lent et triste, avait quelque chose d'écrasant. Ursule demeura muette et immobile. Une pâleur mortelle vint border le rouge ardent de ses joues. Son œil était terne et sombre. « Il sait tout! » fut la seule idée nette qui se fit jour au milieu des pensées horribles dont elle était accablée. Elle voulut se remettre et reprendre le ton qu'elle avait d'abord. Elle voulut répondre; ses lèvres tremblaient sans qu'il en sortît aucun son.

« Pourquoi hésitez-vous, mademoiselle? demanda Gangolf avec plus de douceur.

— Allez! répondit-elle après beaucoup d'efforts et d'une voix à peine intelligible. Réglez cela avec mon père.

— Loin de moi cette pensée! répondit Gangolf. Je vous dois de la reconnaissance pour un temps malheureusement passé, où je croyais à votre amour! Je ne veux pas, par notre rupture, livrer votre nom et celui de votre famille à l'insulte du monde. Renoncez vous-même ouvertement à moi! Alors ma retraite ne surprendra personne. C'est à vous qu'il convient de dire à votre père que vous n'avez point de goût pour moi. Je serais forcé de lui dire que sa fille, qui était ma fiancée, s'est donnée à un autre. »

Gangolf se tut. Ursule ne proféra pas un mot. Elle se sentait anéantie; son cœur était sur le point de se briser. Ses oreilles bourdonnaient comme si l'univers rentrait dans le néant. Cependant, au milieu de ce tumulte étourdissant, elle entendait retentir d'une façon terrible la voix de Gangolf.

Tout se brouilla et se confondit à ses yeux. L'air commença à lui manquer, elle respira avec angoisse.

Gangolf, ne se doutant pas de l'état d'Ursule, lui dit:

« Rentrons, pour qu'on ne s'aperçoive pas de notre absence! »

Et il mit l'anneau avec impatience dans la main de la

jeune fille, qui pendait à son côté. Elle le laissa tomber sans en avoir conscience, comme privée de ses sens.

Il lui offrit poliment le bras pour la conduire. Mais elle poussa un profond soupir, et respirant avec force :

« Cela m'est impossible, » dit-elle.

A ce moment la porte s'ouvrit. Mlle de Hagenbach entra et recula d'effroi à la vue de son amie ainsi bouleversée.

« Elle est souffrante ! s'écria-t-elle. Allez ! laissez-nous, on vous attend à table. »

Gangolf obéit et s'éloigna, content d'avoir terminé cette douloureuse entrevue.

XIV

Visite nocturne.

La grande salle à manger retentissait des cris joyeux des convives assis autour d'une longue table bien garnie. On plaça Gangolf à côté d'un siége inoccupé, qui semblait destiné à sa fiancée.

La famille de Falkenstein avait déployé une grande magnificence. La plus somptueuse argenterie reflétait l'éclat de cent bougies. Plus de vingt domestiques en livrées éclatantes étaient occupés à servir les nobles convives et à prévenir leurs désirs. Les mets se succédaient avec profusion : c'étaient des rôtis de bœuf, de mouton, de lièvre, de chevreuil, des cochons de lait, des sangliers, des truites saumonnées, des brochets, des carpes, des volailles et du gibier de toute espèce. Tout était parfaitement préparé pour charmer les yeux, et décoré de fleurs, de branches de laurier, de citrons et de grenades. Au milieu s'élevaient des pyramides de pâtisseries et de bonbons arrangés artistement et avec symétrie. Le vin du pays, le johannis-

berg, le malvoisie, le vin de Chypre, circulaient dans des flacons d'argent. Gangolf ne resta pas longtemps insensible aux séductions de ce paradis de gourmands. Il pensa à la perte de sa fiancée avec autant d'indifférence que s'il ne l'eût jamais aimée. Il ne pouvait comprendre comment il avait jamais eu de l'inclination pour elle ; il rougissait de lui avoir avoué des sentiments qu'il n'avait jamais puisés au fond de son cœur, et même que les instances du margrave, la perspective de l'alliance d'une puissante famille, l'intimité d'une femme séduisante, avaient fait naître et nourris d'une manière factice.

Au bout de près d'une heure, le bruit de toasts partis du côté de l'entrée de la salle attira l'attention de Gangolf. Mlles de Falkenstein et de Hagenbach revenaient, sans aucun doute, sur l'ordre de l'amphitryon, le baron Jean, qui les accompagnait. Ce fut assurément plus qu'un simple hasard qui fit changer aux nobles demoiselles les places qui leur avaient été destinées, et qui fit prendre à Mlle de Hagenbach le siége resté vide près de Gangolf, tandis qu'Ursule alla s'asseoir du côté opposé de la table, malgré les efforts tardifs de son père pour l'en empêcher.

Cette apparition ne troubla en rien la satisfaction de Gangolf ; car rien ne trahissait chez Mlle de Falkenstein la terrible impression de sa dernière entrevue avec lui. Mais un observateur plus clairvoyant ne s'y serait pas trompé : il eût remarqué que le rire d'Ursule était forcé, qu'elle répondait par monosyllabes, et qu'elle assistait au festin sans y prendre aucune part. Les convives eux-mêmes en auraient été frappés, s'ils n'avaient pas déjà été prévenus de l'indisposition d'Ursule, ou trop occupés d'eux-mêmes.

La voisine de Gangolf, contrairement à ses habitudes, causa beaucoup avec lui : une ancienne connaissance et son intimité avec Ursule autorisaient moins de réserve. Il l'avait toujours trouvée aimable, et, toutes les fois qu'il avait eu occasion de la voir de près, la folle passion de *son adorateur* suranné, le baron Jean, lui avait paru ex-

cusable. Mais jamais Mlle de Hagenbach n'avait été avec lui aussi bonne et aussi gracieuse que dans cette soirée : on aurait pu supposer qu'elle tenait à occuper dans son cœur la place devenue vide. Mais, dans la pureté de son âme, Gangolf n'aurait pu concevoir même l'ombre d'une idée semblable. Au bout d'une demi-heure, Ursule fit signe à son amie de se retirer avec elle. Mlle de Hagenbach, avant de se lever, glissa doucement ces mots à l'oreille de Gangolf :

« Il est indispensable que je vous parle ce soir même au sujet d'Ursule. Après le souper, je vous attends dans ma chambre. »

Gangolf promit de s'y rendre ; les deux amies disparurent.

Cependant Gangolf prit une vive part aux discussions qui s'élevèrent sur l'imminence de la guerre. Chacun envisageait la question à sa manière, et, comme le vin échauffait les esprits et donnait des ailes à la parole, les convives finirent par parler tous à la fois sans s'entendre.

On but à la ruine de tous les confédérés, et on divisa leurs villes et leurs pays en grands gouvernements qui devaient être administrés par la vaillante noblesse au nom de l'Autriche.

On maudit la lenteur du dauphin et de ses généraux, qui auraient dû depuis longtemps déjà avoir dépassé Montbéliard et Altkirch, et être arrivés devant Bâle, et même sur les bords de l'Aar. Plusieurs prétendirent que le roi de France était entré en Alsace plutôt pour prendre Strasbourg que pour venir en aide aux Suisses.

Il était déjà tard, quand Gangolf se rappela sa promesse et quitta les chevaliers, qui se disputaient toujours. Onze heures sonnaient à la tour du couvent voisin, quand, par un long corridor faiblement éclairé, il arriva à la porte de la chambre de Mlle de Hagenbach.

Comme il hésitait à *frapper*, pensant qu'il n'était pas *convenable d'entrer à cette* heure dans l'appartement

d'une dame, il entendit dans la chambre un bruit qui sembla augmenter quand il eut cogné doucement. On fermait à l'intérieur une autre porte, pendant qu'on ôtait en dedans le verrou de celle devant laquelle il se trouvait. La porte s'ouvrit et se referma aussitôt derrière lui dès qu'il fut entré.

« Dieu du ciel ! s'écria à demi-voix Mlle de Hagenbach qui, en négligé de nuit et à moitié déshabillée, se repliait pudiquement sur elle-même. Comment ! c'est vous ? Je ne vous attendais vraiment plus. Et cependant vous nous quittez déjà demain, et j'aurais auparavant...

— Pardonnez, mademoiselle, interrompit Gangolf d'un air embarrassé et en baissant les yeux. Demain, avant de partir, je me présenterai chez vous. »

Et il fit un mouvement pour se retirer.

« Il faut que nous causions sans témoins, dit-elle, et sans être dérangés. C'est impossible le jour, avec tant d'étrangers dans la maison. »

Et, jetant un léger fichu sur ses épaules, elle s'enfonça dans un fauteuil. Puis elle lui montra une place tout près devant elle ; il aurait bien voulu reculer, s'il n'en avait pas été empêché par le mur. Il sentait souvent la pointe du petit pied de Mlle de Hagenbach contre le sien.

Elle se mit alors à lui reprocher sa cruauté envers Ursule. Elle peignit les suites funestes qui devaient résulter d'une rupture si subite et si surprenante. Elle prétendit qu'il avait été abusé par de faux rapports et que sa fiancée avait été calomniée.

Dans son zèle à défendre sa malheureuse amie, elle oublia souvent qu'elle était très-légèrement vêtue. Elle ne pouvait être plus séduisante qu'elle ne l'était dans ce négligé, avec sa voix caressante et ses beaux yeux où brillait une larme.

Il prit enfin la parole pour justifier sa conduite ; ses raisons furent si concluantes et si persuasives, que l'amie d'Ursule *ne put que* l'engager au pardon et à la réconciliation.

« Et admettons, dit-elle enfin d'un ton espiègle, que la bonne Ursi se soit oubliée un instant. Dites-moi, mon beau monsieur, n'avez-vous jamais eu de faiblesse? Ne pardonneriez-vous pas à une pauvre jeune fille ce que vous ne vous êtes peut-être pardonné que trop souvent, avouez-le-moi?

— Mademoiselle, répondit-il en fixant tranquillement sur elle son clair regard, je n'ai jamais rien eu à me pardonner à cet égard. »

Elle le menaça du doigt d'un air mutin.

« Vous n'auriez même pas manqué de fidélité en pensée? Allons vite, confessez-vous, et je vous donnerai l'absolution!

— Pour qui me prenez-vous? répondit-il d'une voix et d'un air qui faisaient sentir qu'il était offensé de ce doute.

— Eh bien donc! mon cher saint, dit-elle en étendant vers lui son bras d'une blancheur éblouissante et en lui prenant la main, le ciel a de la miséricorde pour tous les péchés, et vous pardonnerez bien un péché véniel d'un instant!...

— Le ciel pardonne les péchés, répondit Gangolf en souriant, mais il ne se livre pas lui-même aux pécheurs. C'est ce que vous me demandez de faire, mais je ne me chargerai jamais de couvrir de telles fautes.

— Oh! vous êtes un méchant, un cruel, dit Mlle de Hagenbach en se levant avec un profond soupir; et si je vous en priais bien gentiment, si je vous suppliais de la manière la plus touchante de m'accorder le plaisir de vous réconcilier?

— Je vous l'ai déjà accordé, répondit-il en se levant de son siége. Ne vous ai-je pas dit que je ne pouvais ni aimer ni haïr votre amie?

— Ah! c'est là une réconciliation pire que la plus profonde rancune. Je voudrais que vous eussiez de la haine pour mon Ursi. Au moins il y aurait plus de ressource que *dans cette indifférence;* il resterait une petite étin-

celle qu'on pourrait peut-être rallumer ! Je vous en prie, je vous en conjure, mon cher Gangolf, laissez-vous attendrir. Vous avez donc un cœur de roc ? »

A ces mots elle posa une de ses mains sur la poitrine du jeune homme et l'autre sur son épaule, et leva les yeux vers lui d'un air si caressant et si tendre, qu'il eut de la la peine à soutenir ce regard. Il était trop troublé pour parler.

« Oh ! comme ce cœur bat ! dit-elle tout bas en appuyant sa tête contre la poitrine de Gangolf. Bat-il de compassion ? Laissez-moi écouter. Que dit-il ? »

Sans doute le cœur de Gangolf battait. Il jeta autour de lui dans la chambre des regards inquiets, comme s'il se sentait lui-même en danger. Il lui fut impossible de proférer une réponse. Cependant elle passa son bras autour de lui, et demeura longtemps près de lui dans cet abandon tendre et complet qui nous touche dans le beau tableau de l'Amour et de Psyché, par Christern d'Unterwalder.

« Ursule n'est certainement que la victime d'un soupçon peu fondé ! murmura-t-elle tout bas. Si elle venait en ce moment, et qu'elle nous surprît tous deux seuls, à cette heure et dans cet abandon.... l'apparence ne nous accuserait-elle pas ? Et quand elle nous condamnerait, ne serions-nous pas innocents comme elle l'était sans doute ?

— Vous avez raison. Il faut éviter jusqu'à l'apparence, s'écria-t-il. Bonne nuit, mademoiselle. »

A ces mots il se détacha de ses bras, et, avant qu'elle pût l'en empêcher, il ouvrit la porte ; mais dans sa précipitation et dans sa confusion il confondit la porte de sortie avec celle d'un cabinet. Et, derrière cette porte, qu'on se figure sa surprise, il vit Mlle de Falkenstein, collée contre le mur, et qui prêtait l'oreille. Ursule portait encore la magnifique toilette qu'elle avait quelques heures auparavant.

Muet et interdit, il regarda Ursule pâle de terreur, puis *le cabinet, qui* n'avait point d'autre entrée ni d'autre sortie ;

n Mlle de Hagenbach, qui cachait sa figure dans ses
et courait comme folle à travers la chambre.
u'est-ce que cela veut dire ? s'écria le jeune homme
voix de tonnerre. Quel rôle comptiez-vous me faire
! Vous vous entendiez donc toutes deux pour me faire
r dans un piége ?
[ésus ! Marie ! Joseph ! fit Mlle de Hagenbach à voix
et avec angoisse. Modérez donc vos cris ! Allez-vous
ın accident réveiller toute la maison ?
Cela veut être éclairci, continua-t-il toujours du
son de voix. C'est un guet-apens. Je ne demande
'avoir pour témoin toute la maison, tout Seckingen
te la noblesse !
?our l'amour de Dieu, Gangolf ! » s'écria Ursule. Et,
lée de crainte et de honte, elle tomba à genoux et lui
ses mains suppliantes. « Si jamais vous m'avez
, ne faites pas de scandale. Calmez-vous ! Voulez-
ıous perdre tous et faire de nous la risée publique ?
par pitié, retirez-vous !
Et pourquoi se hâter de supposer tout ce qu'il y a de
ıal ? demanda Mlle de Hagenbach avec plus de calme,
a figure encore bouleversée. Eh bien ! oui, j'ai caché
mie pour l'amener ensuite auprès de vous si j'avais
sez heureuse pour vous réconcilier. Quelle autre in-
ı votre défiance peut-elle nous supposer ?
?ardonnez, mademoiselle, répondit Gangolf avec
le sang-froid. Il me semble que cela n'exigeait pas
ıdez-vous nocturne, ni un costume si peu en har-
avec votre réserve habituelle. »
: de Hagenbach devint d'un rouge pourpre. Ursule
tremblant le verrou de l'autre porte de la chambre,
it au chevalier et joignit les mains avec un muet et
ant regard.
.golf se retira en silence, sans un mot d'adieu, aban-
nt les deux amies à leur repentir ou à leurs repro-
ıutuels.

XV

Assemblée des chevaliers.

Sans doute Gangolf ne s'était pas trompé dans ses conjectures sur le but de cette comédie apprêtée. Il connaissait la légèreté de la plupart des dames de haute condition, mais il ne savait pas jusqu'où pouvaient les porter le dépit et la méchanceté.

Mlle de Hagenbach n'avait probablement joué le rôle de tentatrice que pour donner à Ursule les moyens de surprendre son ancien fiancé dans les bras d'une rivale, de jouir de son humiliation et de pouvoir l'accuser devant le baron de Falkenstein d'avoir manqué à ses serments et aux lois de l'hospitalité. Cette pensée le fit frissonner. Il n'aurait jamais cru ces femmes, du moins la belle Ursule, capable d'une telle trahison. Il n'aurait jamais pu supposer un tel raffinement de vengeance chez ces faibles, rieuses, délicates et caressantes filles d'Ève, si promptes à fondre en larmes. Au milieu de ces réflexions pénibles, il s'endormit fort tard, en jurant un profond mépris à toutes les femmes de la terre.

Par bonheur, le dieu du sommeil, qui flottait au-dessus de la tête du dormeur agité, fut plus habile que notre jeune héros, qui courait risque de devenir l'ennemi de toutes les femmes : car il lui fit apparaître, sous les traits d'un ange, une pieuse jeune fille dont la beauté et la tranquille douceur auraient fait aimer Dieu jusqu'en enfer. C'était la même figure qu'il avait rencontrée un jour dans les ruines de Freudenau, et qu'il avait accompagnée de Stilli à Brugg. Il ne put s'empêcher d'admirer même alors la fossette de neige du menton, et de comparer la jeune fille assise sur son âne avec la mère de Dieu dans sa fuite.

Mais le dieu des rêves la lui montra bien plus affectueuse qu'elle ne l'avait été dans la réalité.

Son cœur oppressé se sentait attiré vers cette sainte; et ce qu'il éprouvait, elle semblait aussi le ressentir. Il lisait dans ses yeux, quoiqu'elle ne parlât pas. Elle lui offrit un bouquet de fleurs bleues; mais ce fut la dernière faveur qu'elle lui accorda dans son rêve. Quand Gangolf ouvrit les yeux, les rayons du soleil déjà chaud et éblouissant perçaient à travers les carreaux ronds de la fenêtre grillée.

Il s'habilla à la hâte. Il semblait n'avoir conservé aucun souvenir de l'aventure de la veille. Tout paraissait effacé par le charme de son rêve. Il trouva du plaisir à s'y reporter en pensée et à le continuer tout éveillé. Il se figurait qu'il devait retrouver les fleurs bleues qu'elle lui avait données. A peine s'il se pardonnait d'avoir pu oublier un instant ce que ses yeux avaient jamais rencontré de plus beau et de plus noble. Il se répétait mentalement les paroles de la béguine, se rappelait la douceur ineffable du son de sa voix, la délicatesse de ses traits, la sainte expression de toute sa physionomie, ses manières gracieuses et réservées, et jusqu'à son grossier costume. Le nom de Véronique revenait sans cesse sur ses lèvres. Au fond de sa poitrine il sentait encore la douce oppression de son rêve. C'était une douleur pleine de secrètes délices. Parfois il ne pouvait s'empêcher de rire de lui-même, quand, au milieu de l'ivresse de son imagination, sa raison reprenait le dessus.

Cependant on frappa doucement à la porte. Deux domestiques apportèrent la soupe et le vin du matin. Ils étaient déjà venus trois fois inutilement. Il apprit que les chevaliers étaient réunis depuis longtemps pour prendre enfin une résolution définitive. Il fallait qu'il se rendît à la réunion.

Dans une haute salle carrée du couvent de Saint-Fridolin, étaient assis environ quarante comtes, barons, chevaliers

et gentilshommes, sur des bancs à coussins. Au-dessus de leurs têtes étaient suspendus aux murs les portraits blasonnés de toutes les abbesses du couvent, depuis le temps de Berthe, la pieuse sœur de l'empereur Charles le Gros. Au milieu de la salle on voyait plusieurs chevaliers assis autour d'une table carrée couverte d'un drap noir. Le baron Jean de Falkenstein présidait l'asssmblée; en face de lui, au bas bout de la table, M. Isenhofer de Waldshut, faisant office de chancelier, tenait la plume. La confiance générale en son savoir lui avait valu cet honneur.

En ce moment il régnait un grand silence dans la salle. Tous écoutaient un moine bénédictin du couvent de Saint-Blaise de la forêt Noire, envoyé par son abbé au concile de Bâle. A son passage à Seckingen, on l'avait prié de rehausser l'éclat de l'assemblée par sa présence et de la sanctifier par ses prières. C'était un grand et bel homme, qui était, disait-on, le plus remarquable orateur de Saint-Blaise.

« Le jugement de la colère divine, s'écria-t-il, est prêt à éclater sur les têtes coupables de la Suisse. Quand vos craintes vous feraient différer de frapper, le jugement de Dieu ne se fera point attendre. Il foudroiera les confédérés, les féroces rebelles qui foulent aux pieds les décrets de Dieu et les lois de la nature, et qui osent lever la main contre le roi, contre l'oint du Seigneur et contre l'autorité légitime de leur souverain. Chaque peuple de la terre obéit à des rois; mais ces paysans veulent être les maîtres, c'est-à-dire qu'ils appellent la discorde infernale entre eux et leur souverain.

« Saint Jérôme dit parfaitement au *rusticus monachus :* La polycratie ne vaut rien. Rome, à peine fondée, ne put supporter deux frères pour rois; elle consacra sa puissance par un fratricide. Ésaü et Jacob à peine venus au monde se disputaient la primauté. Il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, qu'un aoe sur la terre et qu'un empereur

dans le monde ; il n'y a qu'un pilote sur un navire, qu'un maître dans la maison et qu'un général dans l'armée. Les abeilles n'ont qu'une reine ; les cigognes, en traversant les nuages par longues bandes, suivent toutes celle qui vole en tête. »

Les yeux de Gangolf se reposaient avec plaisir sur la figure imposante du moine, qui termina en excitant ses auditeurs contre les indomptables paysans suisses, comme s'il se fût agi d'une croisade contre les Sarrasins.

« Que Dieu me damne si le révérend père n'a pas raison ! » cria une voix de loin.

C'était celle de l'enthousiaste Marquard de Baldegg.

« Il faut exterminer ces maudits vachers, ainsi que le disait le révérend père, comme l'ont été Dathan et Abimélech.

— Eh bien ! cousin Thomas de Falkenstein, le moment est venu de t'expliquer publiquement. Nous le demandons. Parle ! »

Thomas de Falkenstein se leva. Gangolf ne put le regarder, tant ce visage lui avait toujours été antipathique. Il avait une barbe et des cheveux noirs, épais et crépus, un grand nez, des yeux saillants, des traits durs, dont la rudesse était à peine adoucie par l'expression sensuelle de la bouche, un menton gras et épais. C'était, en outre, un corps large et trapu, qui avait la conscience de sa force, et chacun de ses mouvements semblait une provocation ou une menace.

— Croyez-vous, s'écria le landgrave Thomas d'une voix puissante et en serrant ses deux poings contre sa poitrine, que je ne suis pas plus que vous tous désireux de me mêler à la danse ? Plutôt aujourd'hui que demain, je voudrais nettoyer les nids des confédérés avec des balais de fer. Mais ils sont nombreux. Où est le secours que le roi nous avait promis ? Que devient l'armée des Français et des Armagnacs ? Quand j'apercevrai les nuages de poussière soulevés par les troupes du dauphin, vous verrez

partout les colonnes de feu et de fumée annoncer l'approche de Thomas de Falkenstein. Jusque-là, ce serait de la démence ! Mes châteaux, le long de l'Aar, sont à la merci de Berne, de Bâle et de Soleure. Personne ne payera un seul carreau quand mes châteaux auront été brûlés et détruits par les confédérés, et que je me trouverai entièrement ruiné.

— Je vous l'ai dit cent fois, monsieur le landgrave de Buchsgau et de Sissgau, et je vous le répète ici solennellement devant tous les chevaliers assemblés, répondit le brave Hinz de Sax, la volonté de mon gracieux maître, le duc Albert d'Autriche, est qu'il vous soit rendu autant de châteaux sur l'Adige que vous pourrez en perdre ici par la guerre.

— Si vous m'aviez apporté cette promesse par écrit et revêtue du sceau royal de votre maître, monsieur le baron de Sax, on pourrait y ajouter foi, répondit Thomas. La bouche des princes, on le sait, est toujours libérale ; mais leurs mains avides sont plus promptes à recevoir qu'à donner. Qui me répondra de la parole du duc Albert ? »

Presque tous les chevaliers se levèrent alors avec bruit en criant :

« Nous nous en portons tous garants, monsieur le landgrave ; oui, tous. »

Quand le bruit se fut un peu apaisé, Thomas dit :

« En ce cas, j'accepte. Votre parole de chevaliers à tous vaut une parole de prince. Mais je ne bougerai pas que nous ne soyons d'abord assurés de Zofingen, d'Aarau, de Brugg et des autres villes d'Argovie. Elles pourraient tendre devant nous, au milieu de notre course, une corde qui nous ferait faire la culbute. Nous avons des sûretés pour Aarau : Trullerey est avec nous. Quand je voudrai, il me mettra en possession de la ville, si elle ne marche pas de bon gré. Mais comment en agirons-nous avec les autres ?

— Vous faites un faux calcul, monsieur le landgrave,

nterrompit Gangolf. Aarau et la tour de Rore ont juré idélité à Berne, et elles tiendront loyalement leur sernent. Mais vous-même, comment avez-vous pu oublier que, pendant votre minorité, Berne a toujours défendu vos ntérêts ? Comment osez-vous aujourd'hui abandonner votre bienfaitrice ? »

Il se fit un silence de mort. Chacun fixait ses regards sur le jeune homme. Thomas de Falkenstein tourna lentenent vers lui sa sombre tête de bronze, et dit :

« Qui voudrait nous apprendre ce qu'un noble doit à les bourgeois ? Ce n'est pas vous, je pense, chevalier Gangolf ? Voyons, que je l'entende encore une fois. Vous enez avec Aarau pour Berne ; n'est-ce pas là ce que vous lisiez ?

— Oui, je l'ai dit, répondit Trullerey.

— Pourquoi êtes-vous donc venu à l'assemblée de la noblesse, si vous êtes contre nous ? demanda Thomas.

— Pourquoi m'avez-vous convoqué ? Du reste, si je suis pas pour vous, je ne serai pas contre vous.

— Mais, que Dieu me damne ! vous avez donc trompé le margrave Hochberg ? s'écria Marquard de Baldegg. Il compte tout à fait sur votre dévouement, sire de Trullerey !

— Il est parfaitement instruit de mes projets, répondit Gangolf. Tant que mon père sera absent, et tant que durera la guerre, je ne quitterai pas Aarau.

— Que Dieu et ses saints m'assistent, Gangolf, cria le père d'Ursule, le baron Jean de Falkenstein, aussi vrai que si vous désertez notre cause, vous vous en repentirez. Tous ceux qui tiennent à la maison de Falkenstein doivent marcher avec nous. Ma fille est le prix des services que vous rendrez à la bonne cause. Vous en souvenez-vous ? Dois-je commencer par un parjure, baron ? Ma fille est le prix des services que vous nous rendrez, répéta le baron Jean en se levant fièrement de son fauteuil.

— Je suis seigneur libre, d'ancienne noblesse, et je ne

suis l'esclave de personne, répondit Gangolf d'une voix retentissante. Gardez votre prix ; moi je garde ma liberté et mon honneur !

— Messieurs, je vous prends tous à témoin, s'écria Jean de Falkenstein avec impétuosité, comme pressé de prendre Gangolf au mot. Vous l'entendez, il renonce à la main de ma fille. Après cet affront, j'aimerais autant la proposer à un de mes propres serfs que de souffrir que vous l'appeliez encore votre fiancée. Ni margrave, ni roi, ni empereur ne me feront changer d'avis, aussi vrai que Dieu m'assiste !

— Gangolf, trésor de mon cœur, mauvaise tête, s'écria Marquard de Baldegg, est-ce que vous avez le diable au corps ? Revenez sur vos pas, il en est grandement temps. Vous risquez de perdre la main de la plus belle demoiselle qui soit sur terre.

— L'honneur de l'homme est préférable à la beauté de la plus belle des femmes ! répondit Trullerey avec beaucoup de calme.

— Ah ! s'écria le landgrave Thomas exaspéré. Tu ne sacrifieras pas impunément, blanc-bec, une Falkenstein à la canaille roturière de tes villes. Si je tenais à avoir Aarau, sache-le bien, je l'aurais demain, quand bien même ses murs seraient de fer. Ta tour, je la précipiterai, comme si elle était de sable, dans les flots de l'Aar. Dis cela à ton sournois de père. Je rirai du haut des fenêtres du château de Kœnigstein, quand ses bourgeois et lui courront avec toi le pays en mendiants.

— Thomas de Falkenstein, garde ta mauvaise langue, riposta Gangolf. Ne souille pas de ta bave le nom de mon père. Tu es ici au milieu de chevaliers, et non au milieu de tes bohémiens stipendiés. »

Le landgrave s'élança en rugissant de son siége, et en trois bonds il fut tout près de Gangolf.

« Malheureux ! cria-t-il, à qui parles-tu ? Qui te donne cette audace ? »

Gangolf se redressa lentement devant le landgrave et dit :

« A qui crois-tu que ma parole puisse s'adresser dans une aussi respectable assemblée, si ce n'est à toi ? »

Le landgrave ouvrit violemment la porte de la salle en rugissant.

« Sors d'ici! sors d'ici, espion de Berne, si tu ne veux que je te fasse sauter par la croisée.

— Thomas de Falkenstein, tu es un trop vil scélérat, dit Gangolf avec le plus grand sang-froid, pour que tes paroles puissent souiller mon honneur, pas plus qu'une mouche qui se pose sur mon bouclier ne peut en ternir l'éclat. »

De toute la salle, les chevaliers s'approchèrent consternés. Mais le landgrave Thomas, dont le corps semblait agité par des convulsions, demeura longtemps immobile. Dans sa colère, sa figure prit une teinte fauve affreuse, et sa lèvre frémissante devint toute bleue. Si un homme pouvait, comme le basilic, empoisonner par son regard, les yeux furieux du landgrave auraient, sans nul doute, assassiné Gangolf. Son aspect avait quelque chose de sinistre. On voyait ses doigts et les muscles de sa figure tressaillir comme dans des spasmes.

Tout à coup, bondissant comme le tigre qui s'élance sur sa proie, Thomas se jeta sur l'intrépide Gangolf, et lui enfonça ses deux mains dans les épaules; mais Gangolf ne recula point d'un seul pas, et tous deux commencèrent à lutter au milieu de cris affreux.

« Paix, paix! crièrent les voix confuses des spectateurs. Gangolf, Thomas, arrêtez! Arrangez votre affaire en chevaliers. »

Mais les deux adversaires n'entendaient plus rien. Après un instant d'une lutte acharnée, Thomas, saisi par le bras vigoureux de Gangolf, se sentit enlevé de terre et suspendu en l'air comme un enfant.

Le landgrave poussa un cri de bête fauve et chercha à

mordre son adversaire. Mais Gangolf le lança avec tant de force à terre que la maison entière en trembla. Chacun croyait que toutes les côtes du landgrave avaient dû être brisées par cette chute épouvantable. Thomas gisait à terre comme foudroyé, ses yeux homicides toujours braqués sur son adversaire. Quelques assistants voulaient s'approcher pour le relever; mais il se redressa brusquement de lui-même. Il tira son épée et courut en hurlant contre Gangolf, qui dégaina aussitôt. Mais dix épées furent en même temps étendues entre eux, et on sépara les combattants au milieu de mille cris de : « Arrêtez, arrêtez! Ce sol est sacré. Pas de meurtre dans l'enceinte de l'église! »

Les uns entourèrent Thomas, les autres Gangolf, qu'ils cherchèrent à calmer. Ils l'emmenèrent, en le conjurant de quitter Seckingen : car le landgrave, disaient-ils, était capable de tout, et il pouvait compter sur le secours de son frère Jean, aussi vivement irrité que lui. Le cheval de Gangolf fut sellé; quelques-uns des chevaliers qui avaient pris l'intrépide jeune homme en amitié l'accompagnèrent jusqu'au pont du Rhin et jusqu'à la rive opposée.

XVI

Ce qui suivit l'assemblée.

Cette aventure n'avait pas seulement clos brusquement la réunion, elle amena aussi la dissolution de la diète des chevaliers. Le plus grand nombre des nobles venus à Seckingen quittèrent la ville en toute hâte le même jour, et retournèrent dans leurs châteaux comme si la guerre avait déjà éclaté et que chacun vît déjà l'ennemi devant ses murs.

Naturellement toute la faute de ce fâcheux dénoûment
rejetée sur l'éclatante défection de Trullerey. Toute la
nille de Falkenstein, et surtout le landgrave Thomas,
cabla des plus terribles imprécations. Dix fois par jour
omas jurait qu'il ne dormirait plus tranquille et qu'il ne
urrait pas content tant qu'Aarau ne serait pas changé
un monceau de ruines et que la tour de Rore ne serait
s abattue et précipitée au fond de l'Aar. Et l'on ne savait
e trop bien que le landgrave était homme à remplir son
rible serment.

Le baron Jean joignait bien aussi ses malédictions à
lles de son frère; mais il y perçait une certaine satisfac-
n de l'issue de l'événement. Il se réjouissait en secret
ètre débarrassé d'un gendre dont son orgueil ne s'était
mais accommodé. Ursule aussi se serait entièrement
jouie de cet heureux hasard qui favorisait ses désirs au
là de toute attente, si le départ prochain du baron de
x, à qui maintenant rien ne l'empêchait d'appartenir,
eût rempli son cœur de la plus profonde tristesse. Au
oins elle pouvait ne point faire violence à sa douleur
ne pas étouffer ses larmes. Ceux qui ne lisaient point
ns son cœur attribuaient cette affliction à sa rupture
bite avec son ancien fiancé. Le baron Jean, son père,
épuisait en consolations.

Dès le surlendemain, le beau baron de Sax partit pour
urich, où il porta au margrave de Hochberg l'assurance
secours promis par les Falkenstein et la noblesse d'Ar-
ovie et de Brisgau à la maison d'Autriche. On lui adjoi-
nit aussi, à la demande de toute la noblesse, M. Isenhofer
Waldshut comme conseiller et secrétaire chargé de
nir les Falkenstein au courant de tout ce qui arrivait
intéressant à Zurich chez le margrave et chez les con-
dérés.

Ursule fut inconsolable du départ du baron de Sax, bien
e celui-ci lui eût renouvelé en partant ses serments de
délité et la *promesse de rompre* sans retard avec sa

fiancée et de demander ensuite publiquement la main de l'héritière de Falkenstein. Isenhofer avait été obligé de promettre à Ursule, par serment, comme le baron n'avait pas appris à écrire, de lui donner souvent des nouvelles de la santé et de la conduite de son amant.

Cependant, au bout de quelques jours, Ursule tomba dans la plus grande consternation, quand le hasard lui apprit que ses beaux yeux n'étaient pas les seuls à pleurer l'aimable Hinz. On parlait d'une singulière découverte faite dans le couvent de Saint-Fridolin, où une des jeunes religieuses avait reçu de nuit les visites du baron de Sax. Cette découverte agita tout le couvent et donna lieu à beaucoup de recherches. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville, ce qui amena inopinément une autre découverte de la même nature. La fille d'un riche bourgeois, dans la maison duquel le baron Hinz avait demeuré, devint folle de désespoir quand elle sut ce qui s'était passé dans les murs sacrés du couvent; car Hinz lui avait juré également un amour éternel. L'horreur de se voir trompée lui fit perdre la raison. Elle racontait à qui voulait l'entendre l'histoire de ses amours et de ses malheurs.

Comme personne, excepté Mlle de Hagenbach, ne connaissait le secret d'Ursule, on ne se gêna point pour lui raconter les bruits de la ville, et toujours avec de nouveaux embellissements. Ursule dut employer tous les artifices de la dissimulation féminine pour ne pas trahir la douleur dont ces récits la déchiraient. Tout son être était brisé. Elle n'avait pas même la consolation d'épancher son chagrin dans le cœur d'une fidèle amie; car depuis quelques jours elle avait contre Mlle de Hagenbach un soupçon qui pouvait bien n'être pas tout à fait sans fondement. Cette jeune fille, quoique toujours timide et réservée dans la compagnie des hommes, sans cesser d'être gracieuse, avait, dans les quatre derniers jours qui précédèrent le départ du beau Hinz, montré pour lui la répugnance la plus marquée. Lui, au contraire, l'avait traitée avec plus

le respect que de coutume, avait recherché davantage sa société, et on aurait pu lire dans les yeux du jeune baron une demande de pardon pleine d'une tendre tristesse.

Il restait, il est vrai, encore à deviner ce qui pouvait s'être passé entre eux qui eût besoin d'être pardonné; mais Ursule connaissait les artifices de Mlle de Hagenbach et sa manière d'être avec les adorateurs qu'elle avait favorisés. D'après tout ce qu'elle avait appris des infidélités du baron de Sax, elle ne doutait point que la coquette n'eût aussi commis quelque trahison contre elle. Elle la bannit de sa présence et s'enferma pendant des journées entières dans sa chambre, où elle restait les yeux fixes et sans larmes. De temps à autre seulement, un profond soupir s'échappait de sa poitrine; enfin les efforts qu'elle faisait pour comprimer sa douleur altérèrent sa santé. Elle fut prise d'une fièvre chaude qui mit sa vie en danger. Pendant sa maladie même, toutes les fois que Mlle de Hagenbach s'approchait de son lit, elle entrait, en la voyant, dans une véritable fureur. L'art des médecins et plus encore la force de la jeunesse la sauvèrent; mais sa convalescence fut longue et elle demeura sombre et taciturne. Il lui échappait souvent de prononcer à demi-voix le mot de monstre; mais personne ne savait à qui il s'appliquait. Parfois elle baisait en pleurant le superbe anneau de diamants que Gangolf lui avait rendu le soir de leur dernière entrevue. On cherchait à deviner la cause de sa tristesse. Quand on l'interrogeait, elle pleurait plus fort et se taisait. Elle ne laissait pénétrer à personne le sombre mystère de sa douleur.

Cependant le baron Hinz de Sax, sans s'inquiéter des larmes qu'il faisait couler à tant de beaux yeux à Seckingen, était arrivé heureusement à Zurich avec Isenhofer, le dernier jour de l'armistice ou de la paix pourrie. Tout le mouvement de la guerre régnait dans la ville. En dehors des murs d'enceinte et des fortifications, on élevait de nouveaux bastions et on creusait de nouveaux fossés.

Les rues fourmillaient de bourgeois armés. Des soldats autrichiens montaient la garde devant les portes. On ne voyait nulle part que les confédérés inspirassent des craintes ; cependant tout le monde savait que, descendus des montagnes avec la rapidité du torrent, ils marchaient bannières en tête contre Kloten, dans le comté de Kybourg. L'auberge dans laquelle descendirent les deux voyageurs retentissait du bruit de joyeux convives qui se disputaient, buvaient et chantaient. On y parlait de la force de l'armée française et des troupes auxiliaires. On calculait le jour où les drapeaux des Armagnacs flotteraient sur les bords du lac de Zurich, et des chansons satiriques contre les confédérés retentissaient à toutes les tables.

Le baron de Sax se rendit le lendemain chez le margrave Guillaume de Hochberg, pour rendre compte du résultat de sa mission ; mais il rapporta un mauvais message quand il revint après le dîner, à l'auberge, auprès d'Isenhofer.

« Écris aux Falkenstein, dit-il, la figure encore enluminée par les fumées du vin de la table du margrave ; tu auras beaucoup à écrire. Les hostilités sont commencées. Par politesse, les Suisses ont salué les premiers M. le margrave et lui ont brûlé, la nuit dernière, deux châteaux en Thurgovie : Spiegelberg et Griessenberg.

— C'est d'un mauvais présage, répondit Isenhofer. Il aurait mieux valu que les Autrichiens ou les Zurichois portassent le premier coup.

— Tu parles absolument comme le vieux conseiller à la table du margrave, répondit le baron. Ce conseiller a même cité une prophétie qui disait que l'empereur et les rois devaient succomber en Suisse. Mais nous nous sommes moqués du vieux fou. Une bohémienne m'a bien prédit dans mon enfance que je mourrais dans la pourpre, et cependant je ne vois pas encore de belle princesse qui m'offre une couronne et un trône.

— *Vous êtes* jeune et vous pourrez voir bien des choses

otre vie, reprit Isenhofer. Mais que se propose le
ave ? Ne songe-t-il à aucune entreprise pour inti-
les confédérés? Il n'est vraiment pas agréable de
rûler ses châteaux devant son nez, quand même on
ait une douzaine.

Bah! répondit Hinz, je suis de l'avis du margrave.
il faut en convenir, un capitaine accompli, froid,
i, habile. Il s'est mis à rire tandis que le messager
bitait en tremblant la nouvelle des deux châteaux
liés. « Les Suisses me portent un toast de bonne
e, s'est-il contenté de dire, mais je leur ferai raison
it qu'ils s'en doutent. »

C'est bien parlé! fit Isenhofer; mais bien battu vau-
nieux. Que se propose-t-il de faire?

Rien, te dis-je, avant l'arrivée des Armagnacs. En
ant, nos garnisons occuperont l'ennemi devant les
Nous, nous ferons des excursions et nous courrons
entures pour ne pas mourir d'ennui, ou....

Nous festinerons, nous boirons et nous conquerrons
eurs, interrompit Isenhofer d'un ton railleur; et
nt ce temps les Suisses ravageront nos terres et fini-
ar nous en chasser. »

baron sourit d'un air fièrement dédaigneux et ré-
: :

i, sans doute, s'ils avaient affaire à des héros de
npe, dont les glaives ont été forgés dans l'étable aux
Eh! maître *Scribifax*, m'accompagneras-tu quand il
a de se battre? Le margrave m'a promis de me
r pour la première affaire sérieuse où il ira de la
t de la vie.

Les affaires de ce genre ne sont pas nouvelles pour
J'irai avec vous, dit Isenhofer d'un ton indifférent.
Eh bien! viens-tu avec moi? dit Hinz de Sax quel-
ours plus tard, en revenant encore de chez le mar-
. Je fais seller à l'instant mon meilleur cheval. Il faut
me rende auprès de Wildhans, à Greifensee. Tous

les Suisses de Kloten marchent contre le fort; et, dussé-je y périr, il faut que j'y entre avant eux.

— Vous seul, ou avec des troupes? demanda Isenhofer.

— Moi seul, avec ma bonne épée, répondit le baron. Je porte les dernières instructions à Wildhans. Il faut qu'il défende le château jusqu'à ce que les Français arrivent et le délivrent. Avant quinze jours le dauphin amènera quarante mille hommes. Jean de Rechberg a envoyé cette bonne nouvelle du camp français. Viens-tu avec moi?

— Oui, je vous suivrai; faites-moi seller un cheval. L'affaire ne me déplaît pas.

— Si la chance est pour nous, nous serons de retour avant le soir, dit le baron gaiement. Il ne faut pas plus d'une heure et demie pour faire ces trois lieues, si les Suisses ne nous barrent pas le passage. »

On sella les chevaux.

Les cavaliers franchirent à franc étrier les rues étroites et tortueuses, les portes de la ville et les ponts-levis qui retentissaient sous les sabots de leurs chevaux. On était au premier jour de mai, le soleil était brûlant, il fallait gravir au nord un chemin rude et montueux.

Quand, après une course pénible, nos deux cavaliers arrivèrent sur les bords de la Glatt, ils virent s'avancer, à gauche, dans le lointain, les colonnes des confédérés. Au milieu des nuages de poussière, ils aperçurent, le long des collines, les reflets étincelants des glaives et des cuirasses. Sur la droite, dans la direction que Hinz et Isenhofer suivaient en toute hâte, la route, du côté de Greifensee, était couverte de fuyards. Wildhans, déjà informé de l'approche des Suisses, avait engagé les habitants de la ville de Greifensee à fuir en emportant leurs meilleurs effets, s'ils ne voulaient pas subir les horreurs d'un siége et être témoins de l'incendie de leurs maisons.

« Place! cria le baron Hinz en lançant son cheval au milieu des groupes des malheureux fugitifs qui, à droite

à gauche, s'écartaient en silence. Isenhofer jeta sur ce triste cortége un regard de pitié. Les femmes portaient de lourds fardeaux sur leurs têtes, ou bien des nourrissons qui criaient dans leurs bras. Les hommes poussaient devant eux des vaches ou des porcs. De petits garçons traînaient des chèvres par leur corde. On ne voyait personne les mains vides; même les petits enfants qui, d'une main, se tenaient cramponnés à la robe de leur mère, portaient dans l'autre un jouet, un petit chat ou un petit paquet. Les malades s'appuyaient en gémissant sur les bras des hommes valides; des charrettes de marchandises chargées de meubles et de provisions, avançant sans ordre, forçaient le cortége, tantôt à s'arrêter, tantôt à se presser. Chacun, tout occupé de soi-même, levait à peine les regards sur les deux cavaliers.

« Il était grandement temps, Isenhofer, » cria gaiement le baron de Sax quand ils arrivèrent au petit lac qui étendait entre les prairies, les collines et les montagnes abruptes, son tranquille miroir.

Bientôt ils découvrirent sur une éminence étroite et avancée l'ancien château de Greifensee, et au-dessous les maisons de la ville et ses remparts.

« Nous aurions de la peine à retourner aujourd'hui à Zurich par cette route, répondit Isenhofer. Nous avons trop de gens derrière nous pour nous fermer les portes.

— En ce cas, nous traverserons le lac pendant la nuit, à la clarté des étoiles, reprit Hinz. Vois sous les saules les bateaux de Wildhans! Le chemin qui mène à Zurich par la montagne est mauvais, mais court. »

XVII

Le château de Greifensee.

Ils arrivèrent enfin au mur d'enceinte circulaire de ville et à la sombre petite porte qui était déjà fermée, qu'on allait barricader en dedans. Il n'y avait plus d'(vert que le guichet étroit pratiqué dans un des battants la porte. Quelques soldats avec casques et cuirasses m(taient la garde en dehors, et ils levèrent leurs hallebar quand ils virent approcher les cavaliers étrangers.

« Ouvrez les portes, laissez-nous entrer, s'écria le ron Hinz. Je viens de la part du margrave avec des ord pour votre commandant.

— Plus d'un aurait envie d'entrer, dit un des me naires d'une voix rude en mettant sa pique en ar Tenez-vous à dix pas du pont, ou je vous saigne, vous votre cheval.

— Rustre malappris, s'écria Hinz, je t'enseignerai respect dû à des chevaliers, ou bien tes yeux de hibou voient-ils pas pendant le jour ?

— Ils y voient plus qu'il n'est nécessaire pour v ouvrir avec ma pertuisane une nouvelle boutonnière d votre pourpoint chamarré d'or, si vous ne vous ret pas sur-le-champ, » s'écria le mercenaire en faisant pas en avant.

Pendant ce colloque, qui menaçait de prendre une tc nure sérieuse, il sortit du guichet un homme simplen vêtu, avec un large chapeau rond surmonté d'un plu noir rabattu sur la figure. La longue épée pendue à côté indiquait que c'était un homme de guerre.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un air farouch *d'un ton impérieux*

— Je veux parler au commandant Jean de Breitenlan-enberg, répondit le baron.

— C'est moi, » dit le guerrier en approchant.

Hinz sauta de cheval, tira une lettre de dessous son ourpoint et la présenta au chevalier, qui l'ouvrit et la lut ussitôt.

Pendant cette lecture, Hinz et Isenhofer eurent tout le mps de regarder le redoutable Wildhans, dont la figure e répondait pas du tout au portrait qu'ils s'en étaient it tous deux d'après ce qu'on racontait de ses exploits traordinaires. Il était plutôt petit que grand, mais apu et robuste. Son visage, qui indiquait un homme une quarantaine d'années, avait quelque chose de comrimé et n'exprimait point la fière énergie et la faniche résolution ordinaires à l'homme de guerre. On ait plutôt dans ses traits la bonhomie, la bienveillance : l'humanité; mais ses yeux noirs, ombragés par d'épais ourcils, lançaient quelquefois un éclair qui trahissait des rages cachés : il avait d'ailleurs une tournure commune et ne tenue négligée. Cependant, sous cet extérieur se monraient une souplesse et une persévérance extraordinaires.

« Les Suisses approchent, vous ne pouvez plus retourer par le même chemin, dit Wildhans en pliant la ettre. Suivez-moi à la ville. Il faut que vous sortiez par n autre endroit. »

Il ordonna ensuite d'ouvrir les portes pour les chevaux, t de les barricader immédiatement après. Lui-même resta usqu'à ce que ses ordres fussent exécutés. Un des valets mmena les chevaux; un autre conduisit les deux voyaeurs dans une maison voisine, où des officiers de la garnison s'étaient réunis pour boire. Tout était morne dans les ues; les maisons étaient désertes et ouvertes. Le silence le la ville n'était interrompu de temps en temps que par es rires bruyants du cabaret, ou par le bruit des hommes qui barricadaient les *portes, ou par* les cris des gardes *placés sur les murailles.*

Deux heures à peine s'étaient écoulées, lorsqu'un coup de canon appela la garnison sur le rempart. Isenhofer et le baron de Sax y coururent avec les autres. Les confédérés des villes et des campagnes arrivaient en cohortes serrées, armés de bâtons et de pieux. On voyait s'avancer lentement, à la lueur du soleil couchant, leurs longues colonnes. Devant le petit bois de chênes, au-dessus du fort, flottait la bannière rouge de Berne. A côté d'elle, un peu plus haut, brillaient celles de Lucerne et de Zug, dans les prés à côté du lac; Uri, Schwytz, Unterwalden et Glaris, étaient postés dans le petit village au-dessus de Greifensee. Toute la ville se trouva ainsi cernée en peu de temps, et aussitôt l'artillerie vomit ses foudres contre le château et les murs d'enceinte. L'artillerie des Zurichois riposta du haut du château, sur la tour duquel Wildhans avait arboré la bannière de l'empire. Les boulets ne tombaient qu'isolés et à de longs intervalles; car l'art des artilleurs était alors bien loin de la perfection qu'il a acquise depuis. Cependant l'air était sans cesse ébranlé des coups de canon répétés par les échos de la montagne, et dont le bruit allait s'éteindre dans la forêt, au bord du lac. De tous côtés des bandes de Suisses s'approchaient du mur et tiraient avec leurs arbalètes sur les assiégés postés derrière les parapets, en leur lançant avec chaque trait des jurons ou de grosses injures auxquels ceux-ci ne répondaient que par des ricanements et par des railleries, en imitant le beuglement des vaches.

« Le feu s'anime enfin, dit Isenhofer au baron de Sax qui était à côté de lui et regardait en bas du rempart. Voyez-moi un peu ces imbéciles! Vraiment, ce sont des enfants ou des êtres stupides. Si je n'étais pas moi-même dans une peau d'homme, je rougirais de l'espèce humaine.

— Quelles singulières choses dis-tu là? plaisant original, reprit Hinz. C'est la guerre. C'est là qu'on reconnaît le cœur du héros. Il marche au milieu des périls, ou *plutôt il* plane au-dessus d'eux comme un dieu, sans

éprouver de crainte et sans songer à sa vie. Vois-tu là-bas, près de la haie, sous ces arbres, les Suisses en déroute? Un boulet lancé du fort a frappé juste dans le gros de la troupe; en voilà quatre ou cinq par terre qui se débattent dans la poussière. Mais les autres marchent de nouveau impudemment contre nos murs.

— Ces hommes savent pourquoi ils viennent et pour quelle cause ils exposent leur vie, répondit Isenhofer. Un sentiment noble fait battre leurs cœurs. Ils vivent pour la liberté, pour la justice et pour l'indépendance de leur ancienne confédération. Mais nos hommes, sur ce mur, pourquoi se battent-ils et pourquoi meurent-ils? Pour le pouvoir, l'ambition et la cupidité de maîtres étrangers. Il faut avouer que les hommes sont une bien sotte espèce; les autres bêtes, quand elles s'entr'égorgent et se déchirent, ont au moins cette excuse, qu'elles sont privées de raison: mais voit-on des troupes d'ours ou de loups assez stupides pour se laisser ainsi réunir et envoyer à la mort afin de faire plaisir à un autre loup ou à un autre ours? »

Hinz se disposait à faire une verte réponse à cette observation qui paraissait venir bien mal à propos, quand le mur au-dessous d'eux trembla sous le choc d'un boulet ennemi. La secousse fut si forte que de la chaux et des pierres se détachèrent du parapet.

« Diable! s'écria Hinz, dont la belle figure devint un peu pâle: c'était assez près, tout au-dessous de nous. Viens, allons chercher une autre place. »

Mais Isenhofer dit en riant:

« Bah! pour quoi quitter une place où je sais qu'ils tirent trop bas pour nous atteindre? Je reste. Ailleurs ils viseront peut-être plus juste. »

A ce moment, Wildhans, arrivant le long du parapet, dit au baron:

« J'en suis fâché pour vous, les archers de Berne ont coulé à *fond mes bateaux. Vous ne* pouvez plus vous en

retourner par eau, et il faut que vous restiez avec moi jusqu'à ce qu'il nous arrive du secours.

— Voilà une mauvaise nouvelle, s'écria Hinz tout interdit. Le margrave m'attend cette nuit.

— S'il veut vous avoir, qu'il m'envoie du renfort. Il n'y a plus un seul passage d'ouvert, » dit Wildhans. Et il ajouta, pendant qu'un nouveau boulet faisait trembler le mur au-dessous d'eux : « Il commence à faire nuit. Joignez-vous à nous quand nous nous retirerons dans le fort. J'ai trop peu de monde, à peine cent hommes, pour défendre la ville. Le mur d'enceinte est beaucoup trop étendu et trop faible. Il y a déjà une brèche à la porte supérieure. »

A ces mots, Wildhans s'éloigna tranquillement et continua son inspection le long du mur. Hinz pesta contre le malheureux accident qui dérangeait ses plans.

Isenhofer se mit à rire et s'écria gaiement :

« Qui hante les méchants périra avec eux. L'aventure devrait vous plaire, ne fût-ce qu'à cause de la variété. Auriez-vous trouvé chez les belles de Zurich autre chose que chez les Falkenstein à Seckingen ? Jusqu'ici vous n'avez fait que le siége et la conquête des femmes les plus prudes, et même, je crois, de la jolie et rusée Hagenbach. Maintenant essayez de soutenir le siége des Suisses à la figure rébarbative, mais résistez mieux que ne vous a résisté la charmante Ursule. »

Le baron n'était guère en train de plaisanter. Il éclatait en imprécations contre le diable qui l'avait amené dans ce misérable nid, qu'il allait être maintenant, malgré lui, obligé de défendre. S'il lui fallait risquer sa vie, il aurait mille fois mieux aimé l'exposer en rase campagne et dans une vraie bataille.

« Auriez-vous déjà des pensées de mort ? s'écria Isenhofer. Songez qu'on vous a prédit que vous mourriez en prince, dans la pourpre ! Quant à moi, que m'importe que ce soit une pilule de médecin ou un boulet qui fasse *passer mon* âme d'un rêve à un autre ? »

Puis il commença, selon son habitude, à chanter un refrain.

Cependant, plus la nuit augmentait, plus le feu du fort des Suisses se ralentissait. A la fin, les détonations cessèrent de part et d'autre. Dans l'obscurité on n'apercevait que les feux des bivouacs, à la lueur desquels d'insaisissables figures s'agitaient comme des fantômes, et les branches éclairées des arbres sortaient comme des bras fantastiques du sein noir de la nuit.

A ce moment, Isenhofer et Hinz furent invités à quitter le rempart. Ils suivirent les soldats qui descendirent dans la ville, puis passèrent par une ruelle étroite avec des échelles de bois, et enfin, après bien des détours au milieu des rochers et des broussailles, arrivèrent à la porte du mur d'enceinte du château.

L'espace compris entre ce mur et l'ancien fort était couvert d'herbes et rempli d'hommes armés. Il y régnait le plus profond silence. On entendait seulement se heurter les cottes d'armes, les cuirasses, les épées. Deux lanternes, avec lesquelles on éclairait du haut des marches qui menaient à la porte du château, jetaient sur les figures barbues, sur les morions et les casques, une lueur blafarde. Stan de Landenberg circulait rapidement au milieu des troupes qui se renforçaient des hommes venant de la ville. Il donna toutes sortes d'ordres, posa des sentinelles dans la cour du château, envoya des détachements dans la ville et dans l'intérieur du château.

Quand il fut arrivé près d'Isenhofer et du baron de Sax, il leur dit :

« Entrez dans le fort et mettez-vous à votre aise. Vous ne manquerez de rien, nous passerons de bons moments. L'ennemi ne pourra pas nous faire de mal ; il s'en retournera avec perte et avec honte. »

Hinz et Isenhofer suivirent quelques hommes qui les menèrent au château. Ils passèrent près d'une vaste cuisine *où brûlaient de grands feux et* où l'on faisait d'im-

menses préparatifs. Après avoir monté un escalier tournant, ils entrèrent dans une salle spacieuse, éclairée par des lampes et des bougies.

Une quinzaine d'hommes y étaient attablés et buvaient du vin dans de grandes coupes. Ils engagèrent les nouveaux arrivants à se joindre à eux. Bientôt la salle fut pleine de soldats, ainsi que les quatre petites pièces des tourelles qui se reliaient à la grande salle. Chacun déposait ses armes à terre ou les pendait à des clous de bois le long des murs. On servit le souper; tous s'assirent au hasard et se mirent à manger et à boire. La conversation s'anima, et, plus la soirée avançait, plus elle devint gaie et bruyante.

Isenhofer égaya ses voisins en leur racontant des anecdotes plaisantes auxquelles il mêlait quelquefois des discours très-sérieux, mais souvent inintelligibles pour ses auditeurs; enfin, se sentant fatigué, il se leva un des premiers pour aller se reposer. On le fit monter dans une salle située au-dessus de celle qu'il venait de quitter. Le plancher était garni, tout autour, de lits et de coussins de toute espèce, apportés sans doute avec beaucoup d'autres ustensiles des maisons de la ville. Le bruit et les chants de la salle d'en bas l'empêchèrent de s'endormir; mais il fut encore plus troublé par une apparition inattendue.

La sombre salle se trouva tout à coup éclairée, et bientôt Isenhofer put y voir d'un bout à l'autre. Il crut d'abord que c'était la lune qui se levait; mais la clarté merveilleuse devint bientôt aussi grande qu'en plein jour. Les tables et les chaises jetaient de fortes ombres sur les lits et sur les murs, et on eût dit que les poutres du plafond brillaient des feux de l'aurore. Il s'élança de sa couche, ouvrit la petite fenêtre, et vit avec effroi au-dessous de lui une mer de flammes et des nuages de fumée. Des rais de lumière d'un rouge foncé et d'un jaune pâle se jouaient sur le miroir tremblant du lac.

Les nuages du ciel, comme embrasés par l'incendie, je-

ıent une lueur de sang sur la contrée et illuminaient la ntagne endormie. La paille en feu arrachée des granges des greniers par le tourbillon retombait de tous côtés mme une pluie d'étoiles. Toute la ville de Greifensee ûlait : Wildhans, ne se croyant pas en état de la dédre, l'avait fait incendier.

Le plus profond silence pesait sur cette scène terrible, sevelie par moments sous des nuages de fumée et de ussière, à laquelle les feux de l'incendie donnaient tout coup une vie et un mouvement sinistres. On entendait autant plus distinctement et d'une façon d'autant plus freuse le pétillement de la flamme, le craquement et le acas des maisons qui s'écroulaient.

A tous ces bruits se joignaient les mugissements des eufs, des chevaux, des brebis et des moutons, brûlés ut vifs dans les étables de la ville. Bientôt on distingua ssi des cris déchirants, poussés par des voix d'hommes, t surtout de femmes et d'enfants : car beaucoup n'avaient as suivi l'avertissement de Wildhans, et étaient restés ans la ville pour garder leur bien. Surpris maintenant ar l'incendie, ces malheureux cherchaient à s'échapær par les fenêtres des maisons et par les brèches praiquées dans les murailles. On les voyait courir çà et là lans la campagne vers le camp des confédérés, qui se nontraient dans le lointain comme des fantômes menaçants.

Isenhofer rentra dans la salle à manger; car il lui semblait voir la gueule de l'enfer. Un grand nombre de bureurs étaient encore assis gaiement à table, comme il les ıvait laissés; quelques-uns chantaient, d'autres regarlaient avec curiosité aux fenêtres.

« Vois ce spectacle, dit Wildhans à Isenhofer; tu pourras faire sur ce lugubre tableau de beaux vers que chanteront les confédérés.

— Chevalier, répondit Isenhofer, les pauvres diables de Greifensee vous doivent une bien chaude nuit. Que Dieu

vous préserve de tomber entre les mains des Suisses! Je gage qu'ils préparent déjà votre purgatoire.

— Qu'ils se tiennent eux-mêmes sur leurs gardes, et qu'ils ne se brûlent pas les doigts, reprit M. de Landenberg d'un air indifférent, en remplissant de vin sa coupe d'argent. Je paye aujourd'hui aux habitants de Gruningen la récompense qui leur est due. En deux ans les hérétiques se sont rendus lâchement deux fois à l'ennemi, et ils m'auraient livré depuis longtemps au gouverneur de Schwytz, Werner de Ruffi, s'ils l'avaient pu.

— Sans pitié ! s'écria maître Félix Ott de Zurich. Le margrave Guillaume verra cette nuit au ciel une lueur de feu, et il pensera : « C'est Wildhans qui me paye de mes « châteaux de Thurgovie. »

— La nécessité justifie bien des choses, Wildhans, dit Jean Escher en jetant un sombre regard sur M. de Landenberg, qui portait tranquillement la coupe à ses lèvres; si la nécessité n'a point de loi, elle ne doit pas se mettre au-dessus de la justice et de l'humanité. Tu aurais dû d'abord faire sortir de la ville le bétail, ou du moins les femmes. Que t'avaient fait ces innocentes créatures et les petits enfants tout nus?

— C'est ce que je dis aussi, balbutia en riant le baron de Sax, la langue appesantie par le vin. S'il avait eu un grain de bon sens, il aurait envoyé aux Suisses les vieilles femmes et aurait gardé les jeunes filles pour le château. Si on ne nous délivre pas bientôt, il nous faudra garder le célibat, sans en avoir fait le vœu, vivre dans le monde cloîtrés comme des moines sans nonnes, et mourir d'ennui. Des hommes, et toujours des hommes, c'est maigre chère! »

XVIII

Siége et massacre.

Le lendemain, les confédérés étaient de bonne heure en mouvement. Ils s'approchèrent du château. Tout autour flottaient leurs bannières de toutes couleurs, tonnaient leurs bouches à feu et hurlaient leurs cohortes. La vue de la ville incendiée semblait avoir changé leur ardeur belliqueuse en une aveugle fureur. D'épaisses vapeurs s'élevaient des ruines fumantes et planaient dans l'air comme une nuée pestilentielle.

Cependant les boulets des assiégeants frappaient en vain les gros murs du château, contre lesquels ils se brisaient ou rebondissaient comme des billes d'argile. En vain les bandes les plus hardies s'avançaient jusqu'au pied du fort. Au milieu des pierres, des poutres et des flèches qu'on y faisait pleuvoir, elles ne trouvèrent que des blessures ou la mort, mais aucune place pour y appliquer des échelles, ou pour grimper par les lézardes du mur, ou pour pénétrer entre les rochers et la muraille. Les assiégeants se virent forcés de retourner dans leur camp après avoir perdu plus d'un brave combattant; mais, tout en battant en retraite, ils criaient :

« Wildhans, nous reviendrons; Wildhans, tu le payeras de ta tête. »

M. de Breitenlandenberg ordonna à la garnison de ne pas répondre aux menaces, aux injures et aux imprécations des ennemis, mais de garder le silence et d'agir.

« C'est là ce qui convient à des hommes; laissez aux femmes les batailles de langue. Dans ce fort, nous ne pouvons acquérir d'autre gloire que celle de tenir avec une *fermeté inébranlable. Nous* sommes en trop petit

nombre pour pouvoir tenter des sorties contre l'ennemi; mais nous n'avons rien à craindre de leurs forces ni de leur fureur. Ils ne perceront ni n'escaladeront ces murs, et nos provisions nous garantissent contre la famine. Dans quinze jours ou trois semaines au plus, nous serons secourus par le roi de France. »

Cependant les Suisses continuèrent chaque jour leurs travaux et leurs attaques, sans découragement, mais aussi sans succès. Quinze jours et trois semaines se passèrent; le château demeura aussi fort, aussi solide que les cœurs de ses héroïques défenseurs. Les confédérés, à qui l'artillerie du château avait déjà causé bien du mal, commençaient à douter de la réussite de leur entreprise. La honte seule les empêchait de se retirer : tout le pays avait les yeux fixés sur ce siége.

Chaque jour Wildhans montait lui-même au sommet de la tour, dans l'espoir de voir arriver du secours. Mais son courage ne fléchit pas quand, après plus de trois semaines, ses espérances se trouvèrent toujours déçues. Privé de toute communication avec les environs, il ne savait même pas où en était Zurich et si jamais le secours promis des Armagnacs arriverait. Mais cela l'inquiétait peu; ce qui le tourmentait davantage, c'était de voir, depuis quelques jours, les confédérés diriger toutes leurs forces sur un seul point des fortifications extérieures du château. Tantôt quelques téméraires s'y précipitaient pour en observer l'état; tantôt les boulets de l'artillerie ennemie venaient y frapper tous à la fois. Wildhans fit alors transporter sur les créneaux la grande pierre de l'autel de l'église, juste au-dessus de l'endroit où les Suisses comptaient miner le bastion. Cependant ceux-ci avaient construit une grosse machine de guerre nommée bélier, qu'ils poussèrent la nuit contre le mur, en même temps qu'ils le démolissaient en dessous avec des pioches, des bêches et des pelles. Mais quand le jour commença à poindre, Wildhans ordonna de laisser tomber la pierre de l'autel. Elle

›mba et, avec un grand fracas, écrasa le bélier. Les ommes placés dessous furent broyés.

Cet échec n'ébranla pas les assiégeants. Bientôt ils firent ıvancer un bélier plus fort contre la brèche ouverte dans ıe mur. Les assiégés jetèrent alors deux tonneaux remplis de pierres; mais, à leur grand effroi, le bélier résista à ce :hoc. Le travail destructeur de l'ennemi continua toute la ıuit. Les pierres, les poutres, le ciment et le mortier fu-:ent arrachés. On pouvait prévoir le moment où la résis-tance serait impossible et où l'ennemi pénétrerait dans le fort et y mettrait tout à feu et à sang : car c'était le point le plus faible qui se trouvait livré aux assiégeants. Les murs, à une telle profondeur, n'avaient plus de meur-trières, et, une fois arrivé aussi près, on était à l'abri du feu des assiégés.

Le sire de Landenberg se concerta avec ses braves, dont neuf avaient déjà été tués pendant le siége. Les survivants n'avaient pas peur de la mort; mais, comme il n'y avait pas de prêtres parmi eux, ils craignaient de quitter ce monde sans confession et sans que leurs fautes leur fus-sent pardonnées.

Wildhans monta donc sur la muraille et cria aux assié-geants qu'il demandait à traiter.

Itel Reding s'avança en riant au pied du mur et répondit:

« Maintenant que nous vous tenons dans le sac, vous pensez pouvoir traiter?

— Vous nous tenez? dites-vous, reprit Wildhans d'un ton de voix formidable. Rien ne peut enchaîner l'âme des hommes libres. Je metrai le feu au fort et je le ferai sauter avec tous ceux qui sont dedans. Nous nous ensevelirons sous ses ruines, et en mourant nous vous laisserons des décombres et des cendres. Voyons, dites si vous nous tenez?

— Tu entends ce dont il est question, cria le baron de Sax à Isenhofer dans la citadelle, en faisant une triste mine. Il n'y a que le choix entre la captivité ou la mort!

— Il s'agit de savoir, répondit Isenhofer, si l'on est mieux dans le sein d'Abraham ou dans les cachots des Suisses. Le sage trouve toujours son lit assez doux. Rester enfermé dans ce château comme nous le sommes depuis un mois, ou bien être dans quelque autre trou, cela m'est aussi indifférent que d'être lancé dans l'autre vie : car je crois presque que je n'ai été envoyé dans ce monde que pour être témoin des sottises des hommes ; et il me semble que j'en ai vu assez pour être rassasié de ce spectacle.

— Écoute, Isenhofer, dit le bel Hinz, si je ne revois pas Seckingen de sitôt, ou bien si je ne dois jamais le revoir, tu porteras à la plus aimable de toutes les créatures les plus tendres vœux de mon cœur fidèle.

— Ne parlez donc pas de fidélité en ce moment où vous allez peut-être aller en paradis ; là il doit y avoir des belles filles à foison.

— Maudit blasphémateur ! s'écria le baron. Ce n'est pas le moment de plaisanter ; mais, comme je te l'ai dit, salue pour moi, si tu peux avoir ce bonheur, mais secrètement, personne ne doit le savoir, je me fie à toi, salue la céleste Hagenbach !

— Oh, oh ! reprit Isenhofer. Je pensais à Mlle Ursi, et non pas à la terrestre Hagenbach : car je ne sais pas si dans le ciel même elle sera jamais céleste. Ainsi donc, grand Dieu ! vous avez aussi trompé la belle Ursi, et, pendant que vous étiez à genoux devant elle, vous soupiriez pour cette Hagenbach ? Mettez-vous en quête d'un bon confesseur, car autrement vous traînerez dans l'autre monde un lourd bagage de péchés. »

Pendant cette conversation, qui dura encore sur ce ton quelque temps, la capitulation avec les confédérés fut conclue. Wildhans et les siens se rendirent à merci et livrèrent le château à discrétion. Aussitôt les assiégés aidèrent eux-mêmes les vainqueurs à franchir le mur d'enceinte. On leur jeta tout le bois qu'il y avait dans le fort, pour servir tant bien que mal d'échelle : car la porte avait

été tellement barricadée qu'il n'était guère facile de l'ouvrir. La garnison ayant été désarmée, on fit descendre le soir les hommes par-dessus le mur, les mains garrottées. Il restait soixante-douze hommes, tant jeunes que vieux. On les répartit pour la nuit, sous forte garde, dans les villages d'alentour.

« N'es-tu pas maître Isenhofer Waldshut? demanda à notre poëte un chevalier armé de pied en cap, qui commandait la garde après minuit, et que sa visière baissée sur sa figure empêchait de reconnaître. N'est-ce pas toi?

— Hélas! oui, répondit Isenhofer.

— Comment es-tu venu avec les Zurichois à Greifensee?

— C'est sans y penser, comme je suis venu au monde, et comme probablement j'en sortirai, » répondit Isenhofer; et il se mit à raconter les circonstances qui l'avaient amené au château.

Quand le chevalier eut tout appris, il leva le doigt d'un air menaçant et dit :

« Cher maître, cher maître, tu t'es mêlé là à un bien vilain jeu! »

Puis, tournant sur ses talons, il s'en alla et ne revint point.

Isenhofer crut reconnaître la voix du chevalier, mais il eut beau réfléchir, il ne devina pas qui ce pouvait être.

Enfin il s'endormit par terre, dans une méchante chaumière, les mains étroitement garrottées.

Le lendemain, c'était le jeudi avant la Pentecôte, après le repas du matin, il fut emmené avec ses compagnons d'infortune. Dans les prés, entre Greifensee et le village de Nænikon, se trouvaient rangées les colonnes des confédérés, en armes et bannières déployées, formant un cercle immense. Au milieu siégeaient les chefs et les capitaines des villes et des campagnes. Ils allaient décider sur le sort des prisonniers amenés dans ce cercle redoutable. Il y régnait un profond silence. Le bailli Itel

Reding de Schwytz parlait en ce moment de l'affreux incendie de la ville, de la vengeance qu'il fallait en tirer pour effrayer les Zurichois par le châtiment infligé aux coupables : car la grâce promise à la garnison du fort était une parole à double entente.

Après le discours du bailli, un homme de Schwytz s'avança, et, jetant un regard farouche sur les prisonniers, s'écria :

« Je suis d'avis qu'ils soient tous mis à mort, à l'exception d'un seul, le chaudronnier Ulrich, de Schwytz : car c'est un homme d'honneur dont il faut avoir pitié.

— Qu'on mène à la mort, dit un troisième, Wildhans et tous les étrangers qui ne sont pas de Zurich et qui se sont vendus comme mercenaires pour faire du mal aux confédérés. Mais je regarde comme injuste de faire périr les trente hommes du bailliage de Greifensee qui, comme sujets de Zurich, ont dû se battre pour obéir à leurs chefs. »

Holzach, capitaine des hommes de Menzigen, près de Zugerberg, s'avança alors dans le cercle et dit :

« Confédérés, ayez la crainte de Dieu ; épargnez le sang innocent ! Quoique Jean de Landenberg ne soit pas né à Zurich, il est cependant lié par le serment qu'il a prêté à la cité. Pouvait-il, sans manquer à sa foi et sans se couvrir d'une honte éternelle, refuser de prendre les armes pour la ville à laquelle il avait juré d'obéir ? Lui aurions-nous restitué sa fortune si, pour sa félonie, elle lui eût été confisquée par Zurich ? Et les autres, qui sont-ils ? des hommes attachés au service de Landenberg. Ceux-là pouvaient-ils abandonner leur maître dans le danger ? Ou bien ce sont de pauvres gens qui ont femmes et enfants à nourrir et qui servent pour de l'argent. Voulez-vous les tuer parce qu'ils n'ont pas pu vivre autrement ?... Enfin il y a parmi eux des sujets de la ville de Zurich, qui ont obéi à son autorité et se sont battus pour elle. Cela mérite-t-il *la mort* ? Confédérés, craignez Dieu. Songez aussi

x pauvres gens que vous avez laissés chez vous, à vos
jets et à vos parents. »

Quand Holzach eut cessé de parler, un sombre mur-
ure, mêlé d'un bruit d'armes et de cuirasses, parcourut
assemblée. Quelques-uns applaudirent. Mais le plus grand
ombre protesta par des cris et des vociférations :

« Ils nous ont tué plus de monde que nous ne pouvons
ur en tuer. Il faut qu'ils meurent, qu'ils meurent tous !

— Mort et enfer ! Il faut qu'ils y passent tous ! » rugit
elui qui avait le premier voté pour la mort ; et les bandes
roces, surtout celles de Schwytz et d'Unterwalden, fi-
ent entendre leurs acclamations.

Mais Reding, s'adressant au capitaine Holzach, dit :

« Par les plaies de notre Seigneur, Holzach, celui qui
arle comme toi est un secret ami de Zurich.

— Sur ma foi ! cria Holzach à haute voix, je suis con-
édéré de cœur et d'âme, Reding, comme toi et les tiens ;
e n'ai en vue que l'honneur des confédérés. Itelhaus, sois
ur tes gardes, car le sang versé injustement crie ven-
geance au ciel !

— Je vois bien par tes discours, riposta le bailli de
Schwytz, qu'il te reste encore de la queue de paon ! »

Il s'éleva alors entre eux une telle dispute, qu'il fallut
mployer la force pour rétablir la paix. L'assemblée
tait partagée entre la colère et la clémence, entre la soif
lu sang et l'humanité, entre la vengeance et la généro-
ité. Chaque parti cherchant à dominer l'autre par ses
ris, personne n'écoutait. Il y avait parmi les hommes
rmés une agitation, un tumulte, comme s'ils allaient tous
irer l'épée les uns contre les autres.

Quand Reding vit ce désaccord, il demanda le silence,
qui s'établit enfin après de longs cris.

« Eh bien ! dit-il, que les hommes du bailliage de Grei-
ensee aient la vie sauve ; mais il faut que Wildhans et les
utres meurent. Restons-*en là !*

— *Hypocrite, abreuve-toi donc* de sang ! firent entendre

quelques voix. Dieu t'appellera devant son tribunal; que le sang versé retombe sur ta tête!

— Pas de ménagement! qu'ils périssent tous! mort et enfer! » crièrent tout à coup mille voix confuses.

Puis il se fit un silence général. Le cercle s'ouvrit. Un cortége de vieillards appuyés sur des bâtons, de jeunes filles et de femmes tenant leurs enfants par la main ou dans leurs bras, s'avança lentement en pleurant et en poussant des gémissements. C'étaient les pères, les mères, les fils et les filles des prisonniers du bailliage de Greifensee. Quelques-uns s'évanouirent et tombèrent à terre en voyant leurs parents pâles et les mains liées en croix sur le dos. D'autres tombèrent à genoux et, avec des gestes suppliants, tendirent leurs bras vers les rangs des hommes armés. D'autres levèrent les mains vers le ciel en se lamentant. Les cris de ces malheureux montèrent jusqu'à Dieu, mais ne pénétrèrent pas à travers les cuirasses des hommes d'armes.

Alors Wildhans, élevant sa voix puissante, dit à la commune :

« Tuez-moi! Mais quel est le crime de ces hommes?

— Qu'on les emmène! crièrent les bandes furieuses. Qu'on nous débarrasse de ces femmes et de ces marmots! »

Le bruit de ces mille et mille voix mêlées au bruissement des armes était aussi terrible que celui d'une immense nappe d'eau écumante qui se précipite avec fracas du haut de la montagne. On entraîna les malheureux vieillards et les femmes désolées, dont les cris retentirent encore longtemps au loin.

Dès que le bruit se fut un peu apaisé, Reding ordonna de voter sur le sort des prisonniers. Un profond silence s'étant établi, il mit d'abord aux voix la mort.

« Le diable a rendu Itelhans altéré du sang de ces pauvres gens! »

Ce fut la dernière protestation qui, d'un son éclatant, vibra dans la foule. Mais aussitôt après des milliers de

mains levées en l'air votèrent pour la mort de tous. Beaucoup de gens de la commune, pour ne pas participer à cet homicide, s'en allèrent les uns en jurant, les autres les larmes aux yeux.

Mais Reding demeura impassible et dit aux assistants :

« Si le bien public ne peut être maintenu que par la terreur, un homme de cœur ne doit pas hésiter à y avoir recours. »

Le bourreau de Berne entra dans le cercle et découvrit sa large épée, qui brillait au soleil couchant comme un rayon rouge de sang. Cependant un moine, à figure hâve et à longue barbe, s'approcha avec sa croix et son rosaire pour recevoir la dernière confession des prisonniers. Ils étaient tous en groupes, sombres, muets, presque sans mouvement et les mains garrottées. Quelques-uns remuaient les lèvres en silence, comme s'ils récitaient des prières ; d'autres lançaient des regards furieux sur leurs meurtriers; d'autres, la figure défaillante, semblaient éprouver d'avance les angoisses de la mort; le plus petit nombre montrait un courage sans bravade et une résignation sans désespoir.

« Mes amis, leur dit le sire de Landenberg, le Tout-Puissant veut que nos destinées s'accomplissent. J'ai vécu au milieu de vous, je vous ai conduits au combat. Aussi je meurs volontiers avec vous, et je marche le premier à la mort ! » Puis se tournant vers le bourreau, il lui dit : « Maître Pierre, fais ton devoir ! »

Il s'agenouilla, jeta un regard vers le ciel, ferma ses yeux, et sa tête roula dans l'herbe.

Il se fit alors un silence de mort. Un nuage noir obscurcit le soleil couchant et jeta une large ombre sur la vallée et sur la montagne. Isenhofer tressaillit, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête. Jusqu'ici il avait observé avec beaucoup de calme l'horrible spectacle ; mais, quand la tête sanglante de Wildhans tomba détachée du tronc, il perdit presque connaissance. Le regard morne et fixé à

terre, il ne s'aperçut pas que le second, puis le troisième de ses camarades d'infortune, chacun après s'être confessé, avaient reçu le coup de mort.

Tout à coup un singulier bruit, un léger murmure, le tira de son abattement. Les yeux de tous les assistants étaient dirigés vers le ciel. Une colombe blanche planait sur le lieu du supplice; elle fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième; enfin toute une bande aux ailes éclatantes s'envola au-dessus des nuages grisâtres, comme si elles eussent été envoyées pour servir de témoins aux victimes innocentes.

A cette vue, son bourreau abaissa son glaive contre la terre ensanglantée, et se tourna du côté d'Itel-Reding, comme s'il attendait de celui-ci l'ordre d'épargner les autres. Mais le bailli éleva la voix et dit :

« Continue ! S'il faut qu'un autre vienne à ta place, il commencera par ta tête ! »

Les exécutions commencèrent de nouveau. Un frisson saisit encore Isenhofer, quand ses yeux tombèrent par hasard sur le baron de Sax, qui s'approchait justement du moine pour se confesser.

Le beau jeune homme n'était pas reconnaissable. Son ancien sourire et l'animation de sa figure avaient fait place à une fixité livide de tous les traits et aux teintes jaunâtres d'un visage de cire. En quittant le moine, il passa lentement près d'Isenhofer et dit d'une voix éteinte :

« Je vais mourir dans la pourpre, comme on me l'a prédit. »

Deux hommes l'emmenèrent. Sa figure était terreuse, sa bouche plombée. Il s'agenouilla. Sa tête tomba.

Déjà neuf cadavres gisaient les uns à côté des autres. Le bourreau plaça alors le dixième homme à part.

« D'après le droit impérial, dit maître Pierre de Berne, dans les grandes exécutions, le dixième homme appartient à l'exécuteur.

— Mais chez nous, répondit le bailli, règne le droit

mmun, et non le droit impérial. Fais ton devoir et laisse tes discours. »

A peine avait-il dit ces mots, qu'une voix retentissante, ırtie de la foule des guerriers, se fit entendre :

« Itelhans, ce n'est pas la justice de l'empereur ni celle e la commune qui te frappera, mais c'est la justice de ieu qui répandra ton sang comme tu répands le sang ıjourd'hui [1]. »

Il sembla à Isenhofer que toutes les angoisses de la ıort étaient passées pour lui, quand il eut vu tomber la te du bel Hinz. La révolte de la nature était apaisée; on caractère avait repris son ancienne énergie. Il re- arda tranquillement l'œuvre de sang, et une sécurité aisible, née de la pensée d'une vie immortelle, l'éleva au- essus des terreurs du présent.

« N'êtes-vous pas maître Isenhofer de Waldshut? » emanda tout à coup quelqu'un derrière lui.

A cette question, il se disposait gaiement à se rendre uprès du moine et à se confesser, car il croyait qu'on appelait. Mais celui qui lui avait adressé cette demande retint par le bras et l'interpella de nouveau. Enfin, près qu'il eut répondu affirmativement, un vieillard, qui ii était inconnu, le conduisit à l'écart, à quelque distance es autres.

« Qu'avez-vous encore à me dire? lui demanda Isenho- :r.

— Restez à cette place, répondit le vieillard, et ne la uittez pas qu'on ne vous appelle. Obéissez, je vous prie, ıon cher monsieur.

— De qui vient cet ordre? demanda Isenhofer.

— Peu importe, » balbutia le vieillard avec un peu 'embarras; mais il ajouta ensuite à voix basse : « Cet rdre vient du château d'Aarau. »

1. Frappé d'un coup de poignard par un inconnu à Schwytz au ıois d'août en 1466, il expira deux heures après.

Aussitôt après le vieillard s'éloigna et se perdit dans la foule.

Isenhofer était étonné qu'à l'heure de sa mort on lui transmît un ordre si étrange. Il dit adieu en esprit au noble Gangolf, pour lequel il avait pris une vive affection. Puis il se mit à prier, et sa pensée l'éleva de nouveau au-dessus du monde, jusqu'à l'auteur de son être.

Le nombre des victimes vouées à la mort diminuait toujours. Le bourreau s'arrêta à plusieurs reprises et jeta sur Reding un regard lamentable. Mais celui-ci lui fit signe de continuer. Quarante cadavres étaient rangés par terre. Le sang coulait en ruisseaux. Quand la cinquantième tête tomba, il commençait à faire nuit. Le bourreau dit :

« Je n'y vois plus.

— Sois tranquille, répondit Reding; on t'éclairera, Petermann. »

Et il ordonna d'apporter des torches. Leur flamme brillante jeta une sombre lueur sur les spectateurs armés, sur les cadavres étendus à terre et sur les malheureux qui restaient encore à immoler.

Quand la cinquante-neuvième tête fut tombée, il faisait tout à fait nuit. La plupart des spectateurs s'étaient dispersés.

Quand le soixantième homme fut amené au bourreau, Itel-Reding s'en alla aussi, soit qu'il eût assez de cet affreux spectacle, soit que d'autres affaires l'appelassent ailleurs.

Dès qu'on s'aperçut de la disparition de Reding, le cercle des spectateurs se rompit, et tous s'en allèrent de côté et d'autre, comme si l'œuvre était accomplie. Petermann de Berne jeta le glaive ensanglanté à terre et essuya la sueur de son front. Le peuple s'écoula de tous côtés. Isenhofer sentit qu'on touchait à ses mains, et la corde qui les liait se trouva défaite. Le vieillard qui l'avait conduit à l'endroit où il était alors l'emmena avec lui au village voisin de Nænikon.

XIX

La chaumière au bord du lac de Katz.

« Dieu soit loué et tous ses saints ! dit le vieillard, qui courait avec l'agilité d'un jeune homme. Maître, le ciel vous a pris sous sa protection ! Treize seulement ont échappé. Fuyez, fuyez cet endroit maudit ! Jésus, Marie, Joseph ! je vois toujours le glaive de Petermann ; et comme il regardait piteusement le bailli, toutes les fois qu'une nouvelle tête était tombée !

— Où me conduisez-vous ? demanda Isenhofer.

— En lieu sûr, ne vous inquiétez pas, s'écria le vieillard tout haletant. Je vous ai mis à l'écart pour que vous fussiez un des derniers. Petermann vous est aussi venu en aide ; il a traîné en longueur ; le vieux moine en a fait autant. On espérait quelque pitié du temps, car Itelhans n'en avait aucune. Que Dieu soit loué dans toute éternité ! »

Le vieillard courut ensuite dans une écurie, non loin du village, et ramena deux chevaux sellés. Il engagea son compagnon à monter sur l'un d'eux, et lui-même s'élança sur l'autre ; puis il partit au grand trot, suivi par Isenhofer. Celui-ci s'aperçut, autant que le lui permettaient la rapidité de la course et la lumière douteuse des étoiles, qu'ils suivaient le même chemin par lequel il était venu un mois auparavant à Greifensee avec le malheureux baron de Sax. Mais, au bout d'une heure, il se trouva dans un pays sauvage qui lui était tout à fait étranger. Tantôt on gravissait ou on descendait des montagnes ; tantôt on traversait des ravins ou des broussailles. On évitait surtout les routes frayées et les endroits habités. Isenhofer s'efforçait en vain de faire parler son guide, qui ne desserrait pas les dents et allait toujours au grand trot. Les formes fantastiques

des rochers et des troncs d'arbres couraient à leur droite et à leur gauche comme de sombres spectres.

Il pouvait être minuit quand la lune, perçant les nuages, jeta sa pâle lumière sur les collines boisées et sur le miroir tremblant du lac. La lueur rougeâtre d'une fenêtre éclairée brillait à une faible distance. Le vieillard s'y dirigea en droite ligne, à travers des prairies humides. A droite, le vent agitait les joncs et les roseaux du marécage ; à gauche, on voyait briller, à la clarté de la lune, la tour et les murs délabrés du château. Le vieillard mit pied à terre devant une misérable cabane, sous le chaume de laquelle brillait la fenêtre éclairée.

« Où sommes-nous ? demanda Isenhofer.

— Dieu soit loué ! chez ma sœur, près du lac de Katz, répondit le vieillard. Maintenant nous pouvons nous reposer. Descendez. »

Un garçon sortit de la cabane ; il était suivi d'une vieille femme.

« Est-ce toi, Hemman ? s'écria la femme. Jésus, Marie, mon cher frère, j'étais bien tourmentée à cause de toi.

— C'était aussi une fameuse course, dit le vieillard en détendant ses membres roidis. Écoute, je pense que mon noble maître est ici ?

— Il est arrivé bien longtemps avant la chute du jour, répondit la vieille. Il n'a rien voulu prendre. Ne fais pas de bruit. Il est assis devant la table, dans le coin, et il remue un peu la tête. Il n'a pas voulu se coucher avant de t'avoir vu.

— Félix ! cria alors le vieillard d'un air content au jeune garçon. Les chevaux sont en sueur, promène-les un peu dans le pré jusqu'à ce que je revienne.

— Est-ce toi, Hemman ? » cria par la fenêtre une voix qu'Isenhofer connaissait fort bien. C'était la voix du chevalier qui, la nuit précédente, l'avait éveillé avec les autres prisonniers. « Est-ce toi, Hemman ? arrives-tu seul ?

— *Non*, mon excellent et digne maître, répondit le

eillard en se tournant vers la fenêtre ouverte. Tout a ien réussi. Il est sauvé! »

A ces mots, le vieillard prit Isenhofer par la main et le onduisit dans la cabane. Une porte basse, noircie par la umée de la cuisine, conduisait dans une pièce étroite qui n'avait pas plus de deux mètres de haut, et dont près d'un tiers était rempli par un large poêle en maçonnerie. Devant une épaisse table en bois de sapin, qui occupait presque la moitié de la chambre, était assis, à la lueur d'une lampe fumante, un homme âgé, dont la figure rayonnait de joie.

« Maître Isenhofer, je salue votre retour à la vie, dit-il en lui tendant les deux mains par-dessus la table avec un mouvement de satisfaction. Pourquoi me regarder si fixement, comme si j'étais un spectre? Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi? »

En effet, Isenhofer était plongé dans la plus vive surprise : car, après un moment de réflexion, il reconnut sire Rudiger Trullerey, qu'il n'avait, il est vrai, fait qu'entrevoir au château d'Aarau.

« Que s'est-il passé dans le pré de Nænikon? demanda ensuite le chevalier. Raconte-moi cela, Hemman, car le maître de Waldshut n'est pas encore tout à fait revenu de son effroi. La lame tranchante de Petermann était déjà terriblement près de sa nuque. Else! où est la vieille Else? Allons, sers-nous maintenant les carpes; Else, donne-nous à boire de ce bon vin du couvent des seigneurs de Wettingen.

— Chevalier, dit Isenhofer ému et les yeux humides et brillants, en serrant la main du joyeux vieillard, c'est donc vous qui avez été mon ange tutélaire?

— Pas précisément, répondit le vieux Rudiger. De tous les prisonniers de Greifensee, tu étais le seul que je connusse. Quand nous vîmes que la mort de tous était inévitable, nous sortîmes du cercle pour nous entendre; j'étais avec les plus honnêtes de Berne, de Zug et de Lucerne.

Ils convinrent de faire si bien traîner l'exécution, qu'à la nuit tombante la moitié à peine des victimes aurait succombé. Puis on comptait, par ruse ou par force, enlever les autres de l'endroit où on les garderait pendant la nuit. Je recommandai alors au capitaine de Glaris, qui était chargé de vous garder, de placer au dernier rang le pauvre maître de Waldshut. Voilà tout. Je laissai derrière moi Hemman avec de bons chevaux, et je vins ici pour ne pas voir l'affreux carnage de Nænikon, et pour vous préparer en tous cas un gîte sûr. Eh bien, Hemman, raconte-nous comment ces malheureux ont été arrachés des griffes d'Itelhans. »

Le vieux serviteur s'inclina profondément et raconta d'une manière circonstanciée comment il était allé trouver le capitaine de Glaris; comment celui-ci lui avait ordonné d'aller chercher lui-même l'homme désigné et de le placer à l'écart; puis il ajouta comment, après la disparition du bailli Reding, il n'y avait plus eu d'ordre, et comment chacun de ceux qui devaient encore être exécutés avait trouvé un ami pour le sauver.

Pendant ce récit, la vieille Else avait servi sur la large table du pain bis, du fromage d'Emmenthal, du vin dans des pots d'étain, et toutes sortes de poissons cuits, frits et grillés, qui faisaient autant d'honneur à la richesse du poissonneux lac de Katz qu'à l'art culinaire de la vieille Else.

« Mange, dit Rudiger à Isenhofer. Else m'a fait longtemps la cuisine à Aarau, avant de se marier au valet du couvent de Wettingen. Là, elle n'a point désappris un art qui est en grand honneur chez les révérends pères. A chaque grand repas pendant le carême, Else est encore appelée aujourd'hui pour aider la cuisinière du couvent. Avant toutes choses, mon cher maître, goûte-moi de cette carpe accommodée aux oignons et aux carottes. Tu lui trouveras, je pense, meilleur goût qu'à la maigre pitance de *ce matin !* »

L'hôte ne se fit pas prier longtemps, car il n'avait rien pris depuis le matin : un long séjour sur le lieu de l'exécution et une course forcée de près de six lieues à cheval avaient épuisé toutes ses forces. Mais, quand il les eut réparées grâce à une nourriture succulente et au jus doré de la treille, il retrouva aussi sa langue et sa bonne humeur.

« Ma foi, dit-il, l'homme ressemble à une horloge qui a besoin d'être remontée à son heure. Quand l'estomac est bien lesté, la langue sonne gaiement les heures pendant que l'esprit fait tourner les aiguilles. Mes yeux voient maintenant le massacre de ce jour tout autrement qu'ils ne le voyaient à midi. »

Sur la demande de Rudiger, Isenhofer raconta les circonstances qui l'avaient mis en rapport avec Wildhans et qui avaient failli lui coûter la vie. Le vieux chevalier l'écouta avec plaisir ; il s'attachait de plus en plus à cet homme singulier qui jugeait de toutes choses d'une façon si juste et si droite, et qui trouvait moyen de plaisanter jusque sur les moments les plus critiques de sa vie.

« Mais aujourd'hui, dit Rudiger, la besogne de Petermann n'a pas dû te donner envie de rire?

— Cela dépend, noble seigneur, répondit Isenhofer. Je puis avoir eu l'air sérieux quand la vie se débattait en moi contre la mort; mais mon âme s'élevait en souriant vers le ciel. Je me serais agenouillé aussi tranquillement devant Petermann que je m'agenouille chaque soir devant mon lit avant d'y monter. Je n'étais pas d'un cheveu plus près de la mort sur le pré de Nænikon que je ne le suis à cette table. Je m'abandonne au maître de la vie, qui nous envoie sur cette terre, nous en rappelle et ne songe jamais qu'à notre bien! »

En entendant ces mots, Rudiger remit sur la table la coupe qu'il approchait de ses lèvres, et considéra Isenhofer avec le même regard *éteint* et la même gravité glaciale *qu'il avait déjà montrés à la* tour de Rore. A cette

métamorphose subite, Isenhofer interdit allait lui demander s'il se sentait indisposé, quand celui-ci leva un peu la main en avançant l'index et dit d'une voix sourde :

« Le Dieu fort et jaloux qui recherche les péchés du monde....

— C'est là le dieu des prêtres, et non le Sauveur que nous invoquons en criant *abba*, interrompit Isenhofer.

— Comment! reprit le vieillard, sur le lieu du supplice tu n'avais pas peur, il y a quelques heures, de comparaître devant le juge suprême?

— Nullement, répondit Isenhofer; avec la foi, l'amour et l'espérance, nous nous trouvons toujours en présence de Dieu!

— Dieu se cache derrière d'épaisses ténèbres pour celui qui est chargé de crimes, » dit le vieillard en laissant retomber sa main tremblante.

Isenhofer se sentait gêné. Il voyait que Rudiger était replongé dans son ancienne mélancolie. Il voulut donner un tour plus gai à la conversation, mais il n'osa se permettre aucune plaisanterie à la vue de cette figure toujours plus terne et plus livide.

Un mystère pesait sans doute sur la vie du vieillard. Ses singuliers discours le faisaient supposer. Isenhofer résolut de faire son possible pour tranquilliser l'homme à qui il avait de si grandes obligations.

« Permettez-moi une question un peu indiscrète, sire Rudiger. Tout à l'heure votre figure brillait de l'éclat de la joie. Pourquoi changez-vous si vite contre un manteau de deuil la robe de fête qui vous allait si bien? »

Rudiger restait l'œil fixe et absorbé en lui-même. Il paraissait ne rien entendre.

» J'aurais cru, continua Isenhofer, que vous deviez plus que jamais sentir dans votre cœur toutes les joies du ciel, aujourd'hui que votre générosité a sauvé la vie d'un homme. »

Aucun geste de Rudiger ne trahit que le discours d'Isen-

hofer eût frappé son oreille. Le présent semblait ne pas exister pour le vieillard, dont le corps était sans doute dans la cabane du pêcheur, mais dont l'esprit planait dans d'autres régions.

« Il me semble, sire Rudiger, que vous subissez l'influence d'un fatal accès, dit Isenhofer après une longue pause, pendant laquelle il contempla le vieillard avec une sorte d'effroi. Votre teint est changé; vos yeux et vos joues semblent se creuser. Vous êtes malade. Voulez-vous me donner votre confiance? J'ai étudié la médecine à Bologne et à Paris sous de grands maîtres. Dites-moi ce que vous éprouvez, quelle douleur vous ressentez. Déjà à Aarau j'ai remarqué que votre santé était fort ébranlée. Donnez-moi votre main, que je sente aux battements de votre pouls si une fièvre lente ne mine pas vos jours. »

Quand Isenhofer eut pris la main de Rudiger pour lui tâter le pouls, celui-ci tourna lentement la tête vers lui comme en rêvant, retira sa main et, se levant brusquement de table, se mit à marcher avec une grande agitation dans la chambre. Isenhofer se leva aussi et suivit longtemps des yeux le vieillard, puis il lui dit : « Rendez-moi heureux. J'ai à m'acquitter d'une grande dette. »

A ces mots Rudiger s'arrêta devant Isenhofer, soupira et dit : « Une grande dette, maître?

— La dette de toute une vie, répondit Isenhofer.

— Et tu ne peux plus t'en acquitter? demanda Rudiger d'un regard sombre et scrutateur.

— Cela dépend de vous. Je vous dois les jours qui me restent encore à vivre. Sans vous mon corps serait en ce moment étendu sur le pré de Nænikon près de cinquante-neuf autres victimes. Permettez-moi donc de vous en témoigner ma reconnaissance, de vous consacrer cette vie dont je vous suis redevable, et, s'il le faut, de la sacrifier pour vous. »

Rudiger secoua la tête, reprit sa promenade dans la

chambre, et s'arrêtant de nouveau devant Isenhofer, il lui dit :

« J'y consens. Tu viendras avec moi en pèlerinage à Rome....

— Pourquoi à Rome ?

— Pour trouver le repos sur le seuil des saints apôtres, puisque le ciel me refuse la faveur de retrouver ailleurs la paix de l'âme.

— Qui pourrait vous enlever ou vous avoir ravi votre repos ?

— L'enfer.

— Il ne le peut pas, sire Rudiger.

— Oh ! il le peut. Il étend bien loin son horrible bras sur ma vie. Sois-en sûr. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Va te coucher. M'accompagneras-tu dans mes courses dans le pays ? ou bien me suivras-tu à Rome ?

— Partout où vous voudrez ; mais puis-je.... ?

— Demain, Isenhofer, tu sauras tout. Maintenant va te coucher. Vois, on nous a dressé des lits dans le cabinet à côté. Va, je te suivrai bientôt. »

A ces mots le chevalier ouvrit le cabinet, où l'on avait étendu sur le plancher de la paille fraîche recouverte d'une toile grossière, mais propre.

Isenhofer obéit et se jeta sur cette couche. Rudiger ferma le cabinet. Isenhofer l'entendit sortir de la chambre et de la cabane. Il voulut le suivre, car le vieillard lui inspirait des inquiétudes ; mais il renonça à ce projet, de peur de déplaire au chevalier ou bien d'étouffer par son importunité une confiance naissante. Après l'avoir attendu longtemps inutilement, il s'endormit. Les émotions et les fatigues de la journée avaient épuisé ses forces.

XX

Le récit.

Le lendemain, Isenhofer se réveilla fort tard d'un long et profond sommeil. Les événements de la veille, se confondant avec les rêves de la nuit, commençaient à s'effacer devant les clartés du présent. Heureux l'homme qui vit dans le présent sans l'oublier au milieu des regrets du passé, sans l'échanger légèrement pour les espérances de l'avenir !

En ouvrant les yeux, Isenhofer découvrit près de lui sur la couche de paille Rudiger botté et éperonné, et enveloppé d'un manteau brun de laine grossière, dont le capuchon relevé lui tenait lieu de bonnet. Le chevalier avait son épée nue à côté de lui et tenait un rosaire dans ses mains jointes sur sa poitrine. Une pâleur livide était répandue sur ses traits. Il ressemblait à un mort exposé sur son lit funèbre : car, suivant la pieuse coutume du temps, les chevaliers eux-mêmes étaient ensevelis dans un froc.

Mais, au premier mouvement fait par Isenhofer, Rudiger Trullerey ouvrit aussi les yeux. On se souhaita mutuellement le bonjour, on secoua ses vêtements froissés, on se lava la tête, la poitrine, la barbe, le cou et les mains avec de l'eau froide, on fit ses prières du matin, et on déjeuna confortablement, pendant qu'Else toujours active ne cessait de s'excuser de la mauvaise chère qu'elle faisait faire à ses hôtes.

Quand ils sortirent de la cabane pour respirer l'air pur et frais d'une *matinée de mai*, Rudiger dit : « Mon ami, *tu m'as promis de m'accompagner* dans mes pérégrinations

et même d'aller avec moi jusqu'à Rome. Si tu te repens de ta promesse, je te dégage de ta parole.

— Non, répondit Isenhofer, ne me dégagez pas de ma parole, tant qu'elle peut vous être agréable. J'ai à m'acquitter envers vous d'une grande dette, et je suis bien aise de m'éloigner du théâtre de cette horrible guerre. Mais rappelez-vous que vous m'aviez promis de me communiquer ce qui vous tourmente et ce qui vous engage à vous rendre à Rome.

— Je ne l'ai encore révélé à personne, dit le vieillard d'un air grave. Maître, tu as gagné ma confiance comme ne l'a encore fait aucun homme. Ce que je compte te révéler, mon fils Gangolf lui-même ne l'apprendra que quand je ne serai plus. Me promets-tu le secret jusqu'à ce que je sois descendu dans la tombe ? »

Isenhofer leva la main vers le ciel et dit : « Je vous le promets au nom de Dieu et de tous les saints ! » Puis, comme pour confirmer sa promesse, il tendit la main au chevalier.

Tous deux traversèrent les prés en causant et se dirigèrent vers la montagne, sur le revers de laquelle s'élevait au-dessus de la vallée la petite ville de Regensberg, éclairée par les rayons du soleil. On voyait à côté les murs démantelés et la tour délabrée du vieux château de Regensberg. Ces ruines offraient l'image de la désolation et attestaient la folie des hommes. Il n'y avait qu'un an que ce château avait été détruit par les confédérés, après avoir bravé les attaques de l'ennemi et les outrages du temps.

Le soleil brillait déjà d'un vif éclat quand nos deux promeneurs s'assirent sur la pente de la montagne à l'ombre de poiriers sauvages. En face d'eux, derrière les prés verdoyants, le vent du matin traçait de larges sillons sur la surface mouvante des deux lacs jumeaux. Isenhofer avait parlé jusque-là de ses voyages en Allemagne et en Italie, de ses rapports avec les Falkenstein, de la manière dont il avait fait la connaissance de Gangolf,

infidélité d'Ursule; de l'assemblée orageuse des che-
ɜrs à Seckingen et de la mort du baron de Sax.
e vieux Rudiger, qui avait écouté ces récits avec une
nde attention, soupira et dit :
« Le sort en est jeté! Un Dieu fort et puissant punit les
fants des fautes de leurs pères. La splendeur de mon
cienne maison est éteinte. Gangolf, réduit à l'état de
rtisan et de mercenaire, est forcé de courir le monde
squ'à ce qu'il trouve la mort. J'espérais qu'il relèverait
fortune par une alliance avec la maison de Falkenstein.
oilà encore cette dernière espérance déçue!
— Pourquoi vous tourmenter au sujet de Gangolf, dont
bras et le cœur sont faits pour conquérir autant de ri-
ɔesses qu'il en voudra ? dit Isenhofer. Il est l'héritier de
os biens, et....
— Non, interrompit Rudiger. Il n'a pas d'héritage à
spérer. Tous mes biens appartiennent à un autre; et, si
ne le découvre pas, je laisserai tout à l'Église pour as-
ırer le repos de mon âme.
— L'Église prendra l'argent, le clergé en profitera,
ais Dieu seul donne le repos, dit Isenhofer en souriant.
vous en prie, dites-moi le fond de votre pensée. Quel
t cet autre maître que vous semblez ne pas même savoir
mment découvrir ?
— C'est le baron Jœrg de End, seigneur de Grimmen-
in, dans la vallée du Rhin. As-tu jamais entendu parler
lui ? demanda Rudiger.
— Non, répondit Isenhofer; voilà un nom qui m'est tout
ait inconnu.
— J'étais un rude soldat, continua le chevalier, du
ɔps où les Bernois, par ordre de l'empereur Sigismond
du concile de Constance, occupèrent l'Argovie. Mon
·e me tenait la bride haute et me traitait comme un en-
t, quoique j'eusse déjà trente ans. Nous étions ra-
nent d'accord. Il était attaché aux Bernois, tandis que
i, *avec le reste de la noblesse*, je défendais la cause de

Frédéric, le duc proscrit d'Autriche. Enfin, poussé à bout, mon père ne voulut plus entendre parler de moi et me défendit de jamais reparaître devant lui. Je me mis gaiement à courir le monde, content d'échapper aux mauvais traitements de mon père et à sa maigre chère. Un bon cheval, une bonne lame, faisaient toute ma richesse. J'espérais que cela me suffirait pour gagner ma vie. Je cherchai quelque temps du service; mais, quand mon argent commença à baisser, je perdis courage. Il m'en coûtait de retourner à la tour de Rore et d'implorer la grâce de mon père; j'avais honte de ternir le noble nom de mon ancienne famille en prenant du service comme simple mercenaire. Je changeai alors ce nom contre celui de Gunther von der Weide, résolu de ne pas rougir du plus vilain métier, fût-ce celui de brigand.

— Où aviez-vous été chercher une conscience aussi timorée et aussi roturière? demanda Isenhofer. Le métier de brigand est un métier qui relève de la haute noblesse et dont ne rougit ni un empereur ni un roi quand il envahit un pays étranger. Mais ravir des bagatelles, attaquer et piller des pèlerins et marchands, c'est en effet déshonorant! Comment l'entendiez-vous?

— Les choses tournèrent autrement, dit Rudiger, dont l'air sérieux parut indiquer que la plaisanterie d'Isenhofer n'était pas de son goût. A Saint-Gall, où j'étais assis tristement à l'auberge, je fus abordé par un riche seigneur d'environ trente-cinq ans, qui était venu avec une grande suite d'hommes, de chevaux et de chiens, faire visite à l'abbé de Saint-Gall. C'était un bel homme, mince et très-grand, d'une taille extraordinaire, magnifiquement vêtu, vif, libéral et causeur. Dès qu'il eut appris ma fâcheuse situation (je lui fis un récit de mes mésaventures de guerre), il me dit :

« Gunther von der Weide, j'ai besoin d'hommes de ta « trempe; entre à mon service, tu ne t'en repentiras pas. »

« Ce seigneur était le baron Jœrg de End. Je le suivis.

Il y a peu de châteaux de prince où il y ait autant de luxe et de magnificence que dans le manoir de Grimmenstein. Mais tout ce qui reluit n'est pas or, dit un vieux proverbe. Le baron vivait en mauvaise intelligence avec sa femme et en guerre ouverte avec les parents de sa femme. Jœrg était noble et généreux, mais irritable, impétueux et colère. Sa femme, au contraire, réunissait tous les vices : fausse, astucieuse et haineuse, elle vivait dans des rapports coupables avec un jeune page nommé Conrad. Elle ne suscita pas seulement ses frères contre le baron, mais elle souleva des inimitiés mortelles entre lui et les proches parents de son mari. Jœrg, dont le caractère fougueux et bouillant était redouté de tout le monde dans la maison, avait des querelles avec tous ses voisins. Quand j'entrai à son service, il était de plus en lutte avec quelques villes de l'empire. Sa méchante femme aurait bien voulu le voir mourir. Jœrg me prit en amitié. Dans plus d'un combat je me battis bravement à ses côtés. Aussi j'avais chaque fois une large part dans le butin. Sachant m'accommoder à ses caprices et me plier à ses boutades, je devins son ami, le seul qu'il eût au monde. Il me confiait tout. En ce temps, il arriva un grand malheur. Au printemps de l'an 1416, le chevalier Jœrg s'était rendu à Constance pour se concerter avec quelques prélats et quelques seigneurs du concile. Mais il y vivait très-secrètement, car il était en guerre avec la ville. Il n'avait personne avec lui que le page Conrad. La veille du dimanche des Rameaux, il s'éleva de violentes plaintes dans la ville. On accusa les serviteurs du baron de End d'avoir enlevé sur le lac de Constance un bateau de grains et d'autres denrées appartenant aux gens de Feldkirch et de Constance. Déjà, avant ce temps, les serviteurs du baron avaient insulté sur les grandes routes des ecclésiastiques, des abbés et des évêques se rendant au concile. Cela causa un grand scandale à Constance. Le page Conrad eut l'infamie de trahir la retraite de son maître. Conrad se sauva de la ville par le lac;

mais on le poursuivit et on le noya dans le lac avec sa pesante armure.

— C'était bien fait! s'écria Isenhofer.

— Quand la nouvelle arriva à Grimmenstein qu'à Constance on allait juger le baron, continua Rudiger, sa femme dit d'un air moqueur : « Le loup est pris au piége. »

« Je crois encore aujourd'hui que cette méchante femme avait, en l'absence de son mari, arrangé cette affaire pour le perdre; car lui-même n'avait aucune connaissance de ce qui était arrivé. Cependant, qnelques amis de Jœrg, auxquels je me joignis, allèrent à Constance pour intercéder en sa faveur. Ils obtinrent sans peine du conseil de Constance qu'on lui fît grâce de la vie; mais le conseil exigea que le château de Grimmenstein lui fût livré pour être détruit. Jusque-là Jœrg devait rester prisonnier dans la ville, et jurer ensuite de ne faire aucun mal aux habitants de Constance ni aux autres villes de l'empire. Quand nous arrivâmes à la prison pour annoncer au baron cette dure sentence, il entra dans une grande fureur contre ses serviteurs et contre le conseil de Constance. Cependant il dut se résigner. Au moment où ses parents le quittèrent, il me retint auprès de lui et me dit :

« Ce sont tous des traîtres qui veulent accomplir ma « ruine. Mais ils n'y réussiront pas. J'ai bien de quoi con- « struire deux nouveaux châteaux comme Grimmenstein. »

« Puis il se jeta à mon cou et ajouta :

« Mon cher ami Gunther, en toi seul je mets toute ma « confiance : tu peux me sauver. Jure-moi devant Dieu « que tu m'obéiras et que tu me garderas le secret. J'ai « quelque chose d'important à te confier. »

« Je fis alors à genoux le serment de vivre et d'agir conformément à sa volonté. »

A ce moment Rudiger suspendit son récit; il joignit ses mains convulsivement. Ses yeux étaient à moitié fermés, les traits de son visage douloureusement contractés. Il semblait que les pleurs le suffoquaient, mais aucune larme

échappa de ses yeux. De ses lèvres comprimées sortait elquefois le mot de parjure, prononcé à voix basse. Isenhofer regardait le vieillard avec effroi et compassion, ais il n'osa le troubler par aucune question.

Après une longue pause, Rudiger, s'étant remis, connua :

« Maître, tu sauras tout. Le baron me révéla alors qu'il rait un bahut rempli d'or et de pierres précieuses. Il 'indiqua la cachette où il avait serré ce trésor, et me it :

« Hâte-toi d'aller à Grimmenstein et de t'emparer du bahut. Apporte-le ici, et, si je n'ai pas encore recouvré ma liberté, ne le remets à personne, ni à ma femme, ni à ses parents ni aux miens. Cher Gunther, garde-le en dépôt jusqu'à ce que je vienne le réclamer moi-même ou qu'un tiers te présente en mon nom cet anneau que je détache de ton doigt et que je conserverai à cet effet jusque-là. »

« Le baron Jœrg ayant cessé de parler, je m'empressai e m'acquitter de sa commission. Je trouvai le trésor à endroit indiqué et je m'en emparai le jour de Pâques, eu de temps avant que le fort fût remis aux délégués de onstance. Je me cachai dans une cabane de paysans, arce que la contrée n'était pas sûre. Le mardi, je vis les ammes dévorer le fort. En arrivant à Constance, on me it que le baron Jœrg de End avait été relâché, mais qu'on norait ce qu'il était devenu. »

Rudiger se tut de nouveau comme pour reprendre des rces. Puis il continua, les yeux baissés et d'une voix ible :

« Isenhofer, tenté alors par le diable, je cédai aux fustes suggestions de l'enfer. Je m'appropriai le trésor, m'enfuis à Strasbourg, je m'achetai de superbes habits, , après avoir quitté mon faux nom, je retournai avec n train magnifique à *Aarau, au château* de Rore, auprès *e mon père. Quand je lui eus dit* que j'avais fait à la

guerre un riche butin, qui me permettrait de dégager sa terre grevée d'hypothèques, il me combla d'amitiés, ne me laissa plus partir, me maria et me montra jusqu'à la fin de ses jours toute l'affection et la tendresse du meilleur père. Mais je ne pouvais pas être gai et tranquille comme lui. Ma femme fut une excellente épouse, un modèle de piété. Elle mourut avec la sérénité d'une sainte, en se louant du bonheur qu'elle avait goûté avec moi. Mais je n'avais connu que bien rarement la joie. Vingt ans seulement après la destruction du château de Grimmenstein, je m'informai en secret du sort du baron Jœrg de End. Je parcourus le pays où se trouvaient les ruines de son château. Pendant huit jours, soixante hommes avaient été occupés à en abattre les gros murs. Je vis les parents du baron. Ils possédaient sa terre. Quant aux dépendances de Grimmenstein, Louis de End les avait vendues à l'hôpital de la ville de Saint-Gall. Mais personne ne savait alors quelle était la résidence du baron Jœrg, qui, après avoir vécu quelques années dans sa terre, près du lac de Constance, avait tout à fait disparu du pays depuis la mort de sa méchante femme. Quelques-uns disaient qu'il s'était retiré dans un couvent; d'autres qu'il était allé en pèlerinage à Jérusalem; d'autres encore prétendaient que des voyageurs l'avaient rencontré vivant en anachorète dans les bois du Tyrol. Maintenant, je me suis mis en route pour le chercher. Je sais qu'il vit. La miséricorde de Dieu est avec moi : elle ne veut pas la mort du pécheur, elle me donnera les moyens de me racheter du parjure. Oui, il vit. Le ciel lui-même me l'a révélé. Maintenant, maître Isenhofer, tu sais tout. Garde-moi le secret. Tu veux être mon compagnon. Je cherche l'ami trompé et trahi pour lui restituer son bien. Je suis encore en état de lui rendre tout. Mais mon fils Gangolf et moi, nous n'avons plus rien, nous sommes ruinés : car, si j'apprenais à n'en *pouvoir douter* que le baron Jœrg est mort, je donnerais *tout à l'Église*. Aucun bien injustement acquis ne doit

rester entre les mains des Trullerey. J'ai réglé toutes les affaires de ma maison. »

Le vieillard se tut, et Isenhofer resta quelque temps à le regarder les mains jointes sur ses genoux, la tête baissée sur la poitrine, l'air pâle et épuisé. Enfin, après une assez longue pause, il lui dit :

« Chevalier, votre parjure et votre crime m'ont fait frissonner; mais ne perdez pas courage : vous avez été un grand pécheur, vous ne l'êtes déjà plus. Je vous aiderai à retrouver votre malheureux ami, fût-il au bout du monde. Cependant, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il vit encore? Car, entre nous, je n'ajoute pas une foi absolue aux révélations célestes de notre temps. »

Rudiger soupira profondément sans donner de réponse.

« Si dans cette révélation figurent des prêtres ou des moines, continua Isenhofer en haussant les épaules et en se pinçant la lèvre, je n'en donnerais pas un angster[1] : car ces messieurs trafiquent aujourd'hui, dans leur officine spirituelle, de toutes les choses surnaturelles. Avec de l'argent, on peut en obtenir la rémission des péchés, la délivrance du purgatoire, des miracles, des révélations, des évocations d'esprits, enfin tout ce qu'on veut.

— Assez, s'écria Rudiger avec véhémence. Jœrg de End m'est apparu lui-même en personne.

— Comment! lui-même! continua Isenhofer; en rêve?

— Non, pas en rêve! dit Rudiger. Ce n'était point une fiction, mais une réalité. Aussi vrai que je te vois, je l'ai vu vivant, dans la tour de Rore à Aarau, il n'y a pas trois mois.

— Pourquoi donc l'avez-vous laissé partir sans lui restituer son bien? demanda Isenhofer, que ce récit n'avait pas convaincu. Pourquoi donc sommes-nous obligés de le chercher? Pourquoi semblez-vous douter que vous puis-

1. Monnaie de compte de Suisse. *Quatre angsters font un kreutzer, et il en faut 240 pour un florin.*

siez le retrouver? Cette révélation me paraît un peu suspecte. Pardonnez-moi d'avoir hérité de l'incrédulité de saint Thomas.

— Isenhofer, tu ne parleras plus ainsi, dit Rudiger, quand tu sauras tout. Depuis bien des années, je n'avais pas regardé les perles ni les pierres précieuses que j'avais en dépôt, car je ne pouvais pas le faire sans trembler d'effroi. Cependant un jour, il y a à peu près trois mois, mon fils Gangolf était juste en route pour revenir de Paris; je me décidai à visiter ces richesses. Tout en les contemplant, je fus saisi d'une violente tentation. La plus grande partie de l'or avait été employée à payer les dettes de mon père. Mais à qui appartenait le reste du trésor? Je le convoitais; je songeais à me l'approprier pour acquérir des rentes, des dîmes ou bien quelque beau domaine qui pût montrer aux Falkenstein que Gangolf n'était pas un pauvre sire réduit à se laisser nourrir par eux. Mais je fis vœu d'offrir à la sainte Vierge de la chapelle des religieuses d'Aarau le plus beau collier de perles, pour qu'elle intercédât en ma faveur auprès de Dieu. Je rédigeai même la lettre de donation pour la communauté des religieuses, avec l'intention formelle de la porter au couvent dès le lendemain. La nuit étant survenue, je me couchai. Je n'étais pas encore tout à fait endormi, quand je fus réveillé de mon demi-sommeil. Il se fit un bruit dans la chambre, et je m'entendis appeler par mon faux nom de Gunther von der Weide. La voix ne m'était que trop connue. Je n'osais ouvrir les yeux; je voulais me persuader que c'était une hallucination, un rêve. Mais je m'entendis appeler une seconde fois, d'une manière plus distincte encore que la première. La voix résonna dans la tour; mais au troisième appel, je ne pouvais plus m'abuser moi-même. Les lèvres de celui qui m'appelait par mon faux nom étaient presque collées à mon oreille; je sentais son souffle glacé.... je sentais sa main froide se cramponner à ma poitrine, comme si elle voulait m'arracher le cœur. Je poussai un

: désespoir, et je m'élançai hors du lit. La lune jetait
ive clarté dans ma chambre. »
nhofer sourit avec compassion ; il aurait bien voulu
bler le vieillard, dont les traits s'altéraient de plus en
.
Allons, dit-il, tout cela n'est qu'un cauchemar, un
épouvantable.
Un rêve ! »
aussitôt, ouvrant sa cotte d'armes et son pourpoint,
eux chevalier découvrit sa large poitrine et indiqua
loigt la place du cœur. On apercevait une marque
re bleue et noire, et tout autour cinq blessures comme
s avec les ongles. On distinguait parfaitement l'em-
ıte du pouce ; la cicatrice était plus grande et à égale
ınce des quatre autres.
Cela s'appelle-t-il rêver ? » reprit le vieillard d'une
étouffée en recouvrant sa poitrine.
enhofer, un peu troublé, ne put récuser le témoi-
ge de ses yeux ; et cependant il ne voulait pas renoncer
sage de sa raison.
Mais je le vis alors lui-même, continua Rudiger.
g de End était assis sur le coffre-fort en fer, qui ren-
ıe le bahut avec le trésor. La lune éclairait la moitié de
corps, de sorte que je voyais tous les mouvements de
gure et tous les cheveux de sa tête. Je ne suis pas un
ron ; mais à cette vue je sentis mes cheveux se dresser
ouvante sur ma tête. Jœrg, étendant la main, me
« Connais-tu cet anneau, Gunther ? » Il me montra
s l'anneau avec une émeraude verte, qu'il m'avait ôté
loigt à Constance, et il le fit tourner à la lueur de la
. Je reconnus mon anneau. Puis il le remit à sa main
che et dit : « Parjure Gunther, tu ne détourneras pas
ıe pierre, pas une perle de mon trésor, ou bien je vien-
rai réclamer ton âme. Tu ne diras pas demain que je
: suis pas venu te trouver : car demain tu porteras
t anneau à ton doigt, comme une preuve de ma visite.

« Mais tu ne sauras pas par moi où je suis. C'est à toi,
« parjure, de me chercher. Je t'ai maintenant arraché du
« cœur cette paix du péché dans laquelle tu te complai-
« sais. » A ce discours, j'approchai de lui, tremblant; je m'agenouillai devant mon ancien maître, et je lui dis: « Est-ce vous-même, ou bien est-ce votre esprit qui revient réclamer le trésor que vous m'avez confié? » Mais Jœrg, me posant le pied sur la poitrine, me repoussa avec une telle force que je roulai bien loin la figure contre le mur, et que je perdis connaissance. J'étais encore étendu à terre, le matin, quand je revins à moi. Je me sentais très-faible. Le plancher de la chambre était couvert de sang. Mon visage était ensanglanté. Je souffrais des blessures de ma poitrine. Tout était bouleversé dans ma chambre, et la lettre de donation gisait à terre, déchirée et tachée de mon sang. »

Quand le vieillard eut cessé de parler, Isenhofer secoua gravement la tête, comme quelqu'un qui ne sait pas où il en est.

« Quoi qu'il en soit, répondit Isenhofer, je crois que tout cela peut s'expliquer naturellement. Tout en conservant une faible connaissance de vos actes, vous avez eu une crise de fièvre chaude, un paroxysme de délire. A force de vous livrer à vos pénibles réflexions et de vous préoccuper d'un passé lugubre, vous vous êtes sans doute échauffé le sang. Au milieu des transports de la fièvre, vous avez cru entendre des voix; en proie à des convulsions, vous vous êtes déchiré la chair de vos propres ongles; vous vous êtes élancé hors du lit; vous avez rêvé les yeux ouverts, et vous avez tout bouleversé dans votre chambre, tandis que votre imagination vous faisait voir des fantômes; vous vous êtes meurtri la figure contre le mur, et en perdant votre sang vous êtes tombé sans connaissance. Croyez-moi, chevalier, des hallucinations de ce genre ne sont pas impossibles. »

Mais le vieillard secoua la tête en silence, leva la main

et montra à Isenhofer une émeraude verte, finement taillée, aux armes des Trullerey enchâssée dans un gros anneau d'or.

« Voilà l'anneau fatal revenu à mon doigt, le même que Jœrg de End me prit il y a vingt-huit ans. Depuis trois mois, je le porte de nouveau. »

Isenhofer resta tout saisi; il regardait l'anneau sans pouvoir trouver le nœud de cette horrible énigme, mais sans perdre la conviction que Rudiger devait s'abuser lui-même ou être la dupe d'un autre.

Dans cette perplexité, il ne put s'empêcher de rire de lui-même. Rudiger s'en aperçut, et dit d'un ton fâché :

« Comment! tu doutes encore de la vérité?

— Pardonnez, sire, répondit Isenhofer. Ma raison me paraît en ce moment aussi ridicule qu'un enfant intimidé par les tours de passe-passe d'un escamoteur. Êtes-vous sûr d'avoir vu, dans la nuit dont vous parlez, Jœrg et pas un autre? Qu'est-ce qui vous l'a fait reconnaître si vite et si positivement?

— Ses gestes, sa voix, je dirais même son costume, répondit Rudiger. Il était absolument tel que je l'avais toujours vu.

— Eh bien! s'écria Isenhofer vivement, ce ne pouvait donc pas être le baron Jœrg de End. Votre imagination a emprunté ses traits à votre mémoire. Vous oubliez que l'homme qui, il y a vingt-huit ans, n'en avait que trente-cinq, devrait à présent avoir soixante-trois ans. »

Rudiger, frappé par cette simple observation, commença à douter de lui-même; il leva les yeux au ciel et, après avoir réfléchi quelque temps, il dit à demi-voix :

« Mais cet anneau! C'est pourtant le même que j'avais donné au baron.

— Et le matin, après l'apparition, vous l'aviez au doigt? demanda Isenhofer.

— Non pas, répondit le chevalier. Mais le soir du même jour, je me tenais sous la porte de la tour, quand une vi-

laine bohémienne, poursuivie par des archers, se précipita dans la cour du château. Elle avait volé une poule. Comme la faute honteuse dont elle s'était rendue coupable ne m'inspirait guère l'envie de lui accorder l'asile qu'elle réclamait, elle me regarda fixement avec ses yeux noirs et me dit : « Gunther von der Weide, si tu me repousses, tu « repousses en même temps ton bonheur. Tu ne me con« nais pas; mais moi, je te connais à l'écorchure que tu « portes au-dessus du sourcil gauche. Nous nous sommes « vus dans la vieille chaumière, quand tu as caché le bahut « de Grimmenstein, au moment où le château de Jœrg de « End brûlait. »

« A ces paroles, Isenhofer, je demeurai stupéfait. La bohémienne me prit la main, en regarda les lignes et me dit : « Tu cherches un objet perdu; je l'ai et je te le ren« drai, si tu me caches et si tu me sauves des mains de « ceux qui me poursuivent. Tu as du chagrin, j'ai une « plante pour t'en guérir. »

« Je cachai l'Égyptienne dans un réduit de la tour, et je lui dis : « Si tu dis vrai, montre-moi l'objet perdu que je « cherche. » Elle me remit en ricanant l'anneau qu'elle prétendait avoir trouvé dans la forêt, près de Winterthur. Et, quand je la pressai de me dire comment elle savait que cet anneau était à moi, elle répondit que les armes sculptées au-dessus de la porte du château le lui avaient appris.

— La sorcière l'a volé, s'écria Isenhofer. Toutefois c'est un singulier hasard, ou, si vous aimez mieux, c'est l'œuvre de l'éternelle Providence, que vous ayez retrouvé cet anneau juste le lendemain du jour où vous avez rêvé, dans le délire de la fièvre, de choses qui vous avaient tourmenté en secret près de trente ans.

— Maître, appelle cela comme tu voudras, dit Rudiger; mais il y a là une main redoutable. J'ai cru aussi que la bohémienne avait volé cet anneau au baron Jœrg; mais elle l'a toujours nié, même quand je l'ai menacée de la torture et du gibet. Elle affirma seulement qu'elle avait ren-

ntré le baron Jœrg près d'Eglisau, et elle me promit de découvrir, si je l'aidais à recouvrer sa liberté. C'était mon chagrin, ajouta-t-elle, et elle connaissait une plante our m'en guérir. »

Isenhofer sourit d'un air incrédule et dit :

« Je connais ces misérables bohémiens, qui disent la onne aventuré et vivent de mensonges !

— Mais je suis forcé d'ajouter foi aux paroles de cette femme, répondit Rudiger, car elle m'a dévoilé beaucoup de secrets. Je m'explique bien comment ces bohémiens qui courent et épient partout, peuvent tout savoir, et comment, en se rencontrant dans les carrefours, dans les écuries et dans les bois, ils découvrent tout ce qu'ils veulent.

— Qu'est devenue la bohémienne ? demanda Isenhofer. Vous l'avez laissée échapper. La sorcière en sait sans doute plus long sur le compte du baron Jœrg qu'elle n'a jugé à propos de vous en dire.

— Je lui ai rendu la liberté après avoir pris longtemps soin d'elle, répondit le chevalier. Si elle me fait connaître la retraite du baron, elle recevra un riche cadeau. Elle saura me découvrir partout aussi bien qu'à Aarau. Gangolf est toujours informé du lieu où je me trouve. Dans l'armée des confédérés, devant Rapperswyl, où j'ai cherché le malheureux Jœrg, je ne l'ai pas plus rencontré que dans le camp de Greifensee. Mais je crois être sur ses traces. Il vit, dit-on, retiré dans un couvent de Souabe. C'est là que je veux aller ; il n'y a plus de repos pour moi sur la terre. Jour et nuit, je suis obsédé par une seule pensée. Comme le premier fratricide, je suis condamné à errer sans cesse. Et quand j'aurai la certitude de la mort du baron, il ne me restera plus qu'à aller à Rome. »

A ces mots, le vieillard se tut et sembla retomber dans ses anciennes angoisses. Il serra convulsivement ses mains sèches l'une contre l'autre, et, l'œil éteint, il regarda devant lui.

Isenhofer se laissa aller à de longues réflexions sur la

singulière aventure qui allait le transformer en chevalier errant. Il s'aperçut bien que le vieux chevalier, poursuivi par les remords de sa conscience, avait l'esprit malade, et que, superstitieux comme tout malheureux, il ne choisissait pas le chemin le plus court pour atteindre son but.

« Votre secret vivra et mourra avec moi, dit enfin Isenhofer au chevalier. Je ne vous quitterai pas que vous ne soyez consolé. Mais tout bien considéré, accordez-moi une demande : donnez-moi trois jours pour que j'aille à Aarau me concerter avec Gangolf. Puis nous nous mettrons à la recherche de tous les parents proches ou éloignés du baron Jœrg de End, dans le Rhinthal et en Souabe. Après cela, il sera encore temps de courir le monde. Je gage que, sans avoir recours aux bohémiens, nous finirons par trouver celui que nous cherchons. »

Après quelques hésitations, Rudiger consentit à ce que Isenhofer lui demandait. Ils retournèrent par les prés à la chaumière d'Else. Hermann Enderli amena tout sellé le cheval d'Isenhofer, et bientôt après le maître de Waldshut galopait à travers la vallée, vers les rives de la Limmat.

XXI

La rencontre.

Déjà le soleil venait de se coucher quand, par une belle soirée du mois de mai, Isenhofer arriva à Aarau, et fit son entrée dans l'ancien château, dont la tour se dressait comme un géant dans l'ombre du crépuscule. Gangolf vint au-devant de son hôte et l'introduisit dans le salon brillamment éclairé du fort.

« Sois le bienvenu, dit Gangolf, car je vis comme un

rmite et je garde la maison et la ville contre Thomas de Falkenstein. Cependant on n'entend point dire qu'il se prépare à nous attaquer. Notre bourgeoisie est prête à se défendre. M'apportes-tu quelques nouvelles de la guerre, de Zurich, Greifensee, de Rapperswyl ? Le sang y a coulé, et les confédérés ont, dit-on, déjà mis le feu à plus d'un château et à plus d'un village. Tu dois avoir de quoi nous raconter pour huit jours et plus ?

— Cher chevalier, à peine pourrai-je rester huit heures auprès de vous, répondit Isenhofer ; car des affaires sérieuses me rappellent loin de vous. J'irai demain de grand matin par Laufenbourg à Waldshut, afid de régler les affaires de ma maison peut-être pour bien longtemps, et le lundi de la Pentecôte je dois avoir rejoint votre père. »

Au souper, Isenhofer raconta ses aventures, la fin malheureuse du baron de Sax et la manière miraculeuse dont il avait échappé; dans sa reconnaissance, il rapportait tout le mérite de sa délivrance au vieux Rudiger. Ils causèrent longtemps; Isenhofer fit parfois quelques questions sur le père de Gangolf et sur la bohémienne. Il demanda, entre autres choses, si cette dernière avait reparu au château, ou bien s'il n'était pas venu à sa place un chevalier étranger. Gangolf s'aperçut bien que ces questions devaient se rapporter au mystère de la vie de son père et à ses projets de voyage; mais il ne pressa pas Isenhofer de lui révéler ce qu'il savait des malheurs de son père, quand le maître de Waldshut lui eut déclaré qu'il s'était engagé par serment à se taire.

Ce qui tranquillisait et consolait un peu Gangolf, c'était de voir qu'un homme aussi éclairé et aussi dévoué qu'Isenhofer s'était décidé à servir de compagnon et de conseiller à son père. Aussi promit-il d'exécuter de tout point les diverses commissions dont le chargea Isenhofer, bien qu'il n'en comprît pas toujours le but.

Il était près de minuit quand les deux amis se séparèrent pour prendre quelques heures de repos, et à peine

le sommet du Gisalæflue, sur le Jura, brillait-il des premières teintes dorées du matin, qu'ils étaient de nouveau réunis pour le déjeuner, et occupés à concerter les moyens de se donner souvent et sûrement de leurs nouvelles l'un à l'autre. Lorsque Isenhofer franchit à cheval le pont-levis du château, Gangolf lui fit à pied la conduite jusqu'à la porte de la ville, et l'accompagna même au delà des deux ponts de l'Aar, jusqu'aux premières collines. L'immense paysage avec ses sommets boisés, avec les cimes escarpées du Jura et les lignes argentées des montagnes de neige à l'horizon, flottait dans des vapeurs transparentes, comme un tableau magique. L'alouette chantait dans l'air bleu, le merle près du ruisseau, et le pinson dans les haies. Les pommiers en fleurs répandaient de doux parfums. De temps à autre les épis et les fleurs des prés tressaillaient sous le souffle caressant du matin, et les branches de cerisiers tardifs répandaient une pluie d'argent.

Le charme de la matinée et du paysage entraîna Gangolf à accompagner Isenhofer plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé. Quand il fut au haut du plateau sur lequel passait la route, et qu'il aperçut à sa droite, au delà des collines, des vallées et des bois, sur le Kirchberg, les murs grisâtres du presbytère solitaire et de la petite église élevés dès le x[e] siècle pour les fidèles de Kuttingen et de Biberstein, il résolut d'aller jusqu'au village de Kuttingen, dont les chaumières, éparses dans la vallée, étaient à moitié cachées par un petit bois d'arbres fruitiers. Là il dit adieu à son ami, qui prit à droite le chemin de la Staffelegg sauvage, montagne qu'il avait déjà franchie deux mois auparavant, quand il vit pour la première fois le bel Hinz de Sax dans la société de la noble demoiselle Ursule de Falkenstein.

Pour Gangolf, il prit à gauche, à la sortie du village, vers le pied du haut Wasserflue et du Benkenberg, où il voyait briller, à la lueur rosée du matin, les fenêtres du *château* de Kœnigstein.

Il traversa en sifflant la paisible vallée et se mit à gravir la montagne de Kœnigstein, sans autre but que de faire une agréable promenade. Arrivé au sommet, il se reposa à l'ombre de larges érables et de vieux tilleuls, près des murs antiques du château, tout couverts d'un manteau de lierre. Il s'abandonna aux douces rêveries auxquelles l'âme est surtout disposée quand, libre de toute espérance et de tout souci, elle se fond dans la vie pure et calme de la nature. Les solitudes de la vallée à gauche, les grands contours des masses de montagnes, le profond silence de toute la contrée, firent naître en lui cette sublime sérénité que goûte une âme pure, après avoir triomphé des orages et des tentations du monde.

Il fut troublé dans ses rêveries par l'aboiement d'un petit chien blanc, qui vint le caresser en frétillant de la queue, puis rentra dans le bois, et en ressortit de nouveau pour disparaître encore. Par ce manége et par ses jappements, le petit chien semblait vouloir l'engager à le suivre. Il s'y décida enfin et suivit son guide par un sentier étroit et mal frayé, qui le conduisit, par le col de la montagne, dans une vallée déserte. Le chien courut gaiement à travers les prés, franchit un ruisseau peu large, et mena Gangolf vers une montagne assez élevée et couverte de hauts sapins. Gangolf pénétra d'autant plus volontiers sous l'ombrage que le soleil commençait à devenir ardent. Mais à peine fut-il entré sous les sapins qu'il s'aperçut que le chien avait disparu. Il eut beau siffler pour le rappeler, le déserteur ne se montra plus.

Cependant il continua à marcher sur la mousse de la forêt, et il n'eut pas de peine à reconnaître qu'il était sur la Hard, haut plateau où l'on ne trouvait que quelques huttes solitaires, disséminées entre les bois et les prés. Cette contrée déserte ne lui était pas inconnue, car il l'avait souvent parcourue avec ses chiens quand il chassait le sanglier et le chevreuil.

Après avoir marché quelque temps dans le bois, il dé-

boucha dans une clairière et aperçut, à l'ombre de deux grands chênes aux larges branches, une maisonnette de paysan, nouvellement construite avec des troncs d'arbres dégrossis et serrés les uns contre les autres. Le toit de chaume formait une saillie très-avancée, pour ombrager les petites croisées et les abords de la cabane, ou pour offrir un abri en temps de pluie.

Une simple haie de branches entre-croisées entourait un petit jardin potager.

On a toujours du plaisir à rencontrer dans des lieux peu fréquentés la trace de l'activité et de l'industrie de l'homme. Mais un tout autre objet fixa soudain l'attention de Gangolf. Près de l'endroit par où il était sorti de la forêt, les branches fleuries d'un cognassier sauvage, mariées à de blanches guirlandes de clématites et à des bouquets d'églantier rose, formaient un léger berceau, sous lequel dormait une jeune fille. Une grosse vipère aux écailles d'un brun foncé tournait autour de la dormeuse et dardait sans cesse sa langue contre le nouvel arrivant, comme si elle était chargée de défendre la jeune fille. Gangolf fut saisi d'épouvante. Il ne pouvait pas voir la figure de la jeune fille, qui, la tête appuyée sur son bras, lui tournait le dos, et dont les traits étaient en partie cachés par les tresses d'or de sa chevelure. Mais il reconnut cette taille élancée sous cette large robe gris cendré, cette belle tête et la fossette du menton. C'était la béguine Véronique.

Aussitôt il s'élança à côté d'elle, prit une branche sèche et fit la chasse à la vipère, qui s'enfuit dans les broussailles loin de la dormeuse. De quelques coups Gangolf tua la vipère. En se retournant, il vit la béguine réveillée par le bruit. Elle était debout devant lui dans une aimable confusion. Ses joues jetaient un plus vif éclat que les bouquets roses de l'églantier entre les fleurs blanches du cognassier. Encore un peu voilés par le sommeil, ses yeux peignaient la plus grande surprise; elle les ba

modestement quand son sauveur approcha d'elle et la salua d'un air respectueux.

« C'était un serpent qui allait vous piquer, dit-il à demi-voix et en balbutiant. Pardonnez à ma témérité.... de vous avoir troublée.... »

Il se tut, il n'aurait pu ajouter un mot de plus. Il osait à peine lever les yeux ; mais il y avait dans cet embarras subit une éloquence bien capable de calmer les craintes de la timide Véronique.

Cependant, les yeux baissés, elle murmura ces mots entrecoupés :

« Quand je cours un danger, il faut que Dieu vous envoie à mon secours. »

Un gracieux sourire, à ces mots, se dessina sur ses lèvres, et un léger mouvement de tête fut la muette expression de sa reconnaissance.

Tous deux, également surpris d'une rencontre aussi inattendue, sentaient leurs langues comme enchaînées par un pouvoir inconnu. Le cœur de Gangolf battait sans qu'il sût si c'était de joie ou de peur ; et, au plus léger mouvement du jeune chevalier, la béguine se repliait craintivement sur elle-même, comme la tendre sensitive au plus faible attouchement. Elle jetait ses regards autour d'elle, et ne les arrêtait que furtivement sur la noble figure de Gangolf, qui n'aurait pas pu prendre devant une reine une attitude plus respectueuse.

Ils se mirent enfin à parler de choses très-indifférentes ; mais la béguine tourna plusieurs fois les yeux, avec inquiétude, vers la cabane, au fond du pré.

« Cette habitation est à vous ? demanda-t-il.

— Non pas, répondit-elle ; mon père l'a seulement louée à un villageois d'Erlisbach. Voudriez-vous me faire le plaisir de me suivre et de vous reposer chez nous ? Il commence à faire chaud, et vous vous êtes peut-être égaré dans ce désert. Si vous avez besoin de vous rafraîchir, notre frugal repas de pain et de lait est à votre service.

— Je ne réclamerai de votre bonté qu'un peu d'eau fraîche, » répondit Gangolf, enchanté de l'aimable invitation.

Au comble du bonheur, il suivit sa conductrice; le désert s'était changé pour lui en un nouveau paradis. Les hauts sapins, tout autour, dans leur sombre majesté, semblaient veiller sur cet Éden caché. Quand Véronique approcha de la cabane, les cimes des chênes séculaires dont le vert feuillage abritait des deux côtés la modeste demeure, se penchèrent avec un doux murmure comme pour la saluer.

Un grand homme maigre, qui s'était courbé pour passer sous la porte basse de la maison, vint au-devant d'eux, et à sa barbe et à ses cheveux gris, à la rudesse de ses traits, Gangolf reconnut aussitôt le lollhard.

« Soyez béni en entrant dans ma cabane, dit le vieillard en lui présentant sa main osseuse et décharnée. Quelle affaire vous amène en ce lieu si rarement visité ? »

Puis il l'engagea à s'asseoir sur le petit banc de bois, sous le toit de la cabane.

Gangolf s'assit volontiers et raconta, en disant son nom et sa demeure, quel hasard l'avait conduit dans la Hard et comment il y avait trouvé Véronique endormie à côté du serpent.

« La nuit était tiède et étoilée, dit le lollhard ; ma fille l'a passée presque tout entière avec moi en méditations et en prières. C'est ce qui l'a fait tomber de fatigue. Mais pourquoi avez-vous tué le serpent ? L'innocence dort partout en sûreté, comme Daniel dans la fosse aux lions ; les anges du tout-puissant veillent sur elle. »

Véronique s'était éloignée dès que le jeune homme avait commencé à parler avec son père; mais l'imagination de Gangolf la lui représentait toujours dormant sous le berceau d'églantiers et de clématites; et quand le vieillard parla d'anges gardiens, un éclat céleste se répandit sur tout le tableau.

Bientôt après la béguine sortit de la cabane, tenant dans sa main une coupe de bois remplie d'une eau claire comme le cristal. Elle approcha de l'hôte de son père et lui présenta la coupe en silence et en tremblant.

« Puisse, s'écria le lollhard en voyant boire le jeune homme, puisse, noble seigneur, votre âme altérée s'abreuver bientôt à la source d'eau vive qui coule dans la vie éternelle! »

En achevant ces mots, il alla chercher du pain dans la chaumière. Gangolf, après s'être désaltéré, éloigna la coupe de ses lèvres et leva ses regards vers la jeune fille avec une émotion pleine de reconnaissance. Elle était devant lui dans une silencieuse humilité, les yeux baissés à terre et sa belle tête penchée de côté, comme plongée dans de douces réflexions. Mais quand ses yeux s'abaissèrent sur lui et que leurs regards se confondirent, sa figure sérieuse s'anima d'un sourire pur et céleste, et une pudeur angélique colora ses joues. Cependant il tenait toujours la coupe dans sa main tremblante, et il ne pouvait détourner ses regards de la jeune fille. Le cœur palpitant, il essaya en vain de lui adresser la parole. Sa voix expira sur ses lèvres. Une chaleur brûlante parcourut ses membres. Le souffle lui manqua. Tout l'univers disparut à ses yeux, et il laissa tomber la coupe de sa main.

« Que vous êtes pâle! Vous ne vous sentez pas bien, s'écria-t-elle d'un air inquiet. L'eau était peut-être trop froide? »

De crainte qu'il ne tombât à la renverse, elle lui tendit la main. Mais lui, revenant soudain à lui, secoua la tête avec un muet sourire, saisit le bout des doigts délicats de la jeune fille et les porta à ses lèvres; aussitôt sa figure reprit sa couleur naturelle. Véronique pâlit à son tour, et, toute tremblante, recula d'un pas.

« Je me trouve bien, » dit Gangolf d'une voix faible et mourante. Puis ramassant la coupe, il se leva et demeura immobile devant Véronique. « Que ne puis-je mourir en ce

moment! dit-il les yeux levés vers le ciel, lorsque le vieillard parut sur le seuil de la porte avec du pain et du vin.

— Mourir! » s'écria le lollhard; et posant le pain et le cruchon de vin sur une petite table devant le banc, il regarda le jeune homme d'un air sérieux. « Mourir, sire Gangolf? Mais avez-vous fini de vivre? »

La béguine se détourna en baissant la tête, et rentra d'un pas chancelant dans la cabane au moment où Gangolf disait : « J'ai vécu.

— Vous êtes dans l'erreur. Rêver n'est pas vivre. La vie, c'est la clarté et la vérité! Ce n'est point par notre volonté, mais par celle de Dieu que nous existons; car ce n'est qu'en Dieu que se trouve la clarté et la vie. Jetez loin de vous le bandeau du sommeil, dont le monde et l'enfer obscurcissent la vue des enfants des hommes, et réveillez-vous en Dieu. Que le Seigneur m'accorde la force de vous éveiller, vous avant mille autres; car vous semblez porter sur vous le signe des élus! »

Le lollhard continua encore longtemps à parler dans cet termes. Après avoir écouté le pieux sermon avec plus ou moins de dévotion, Gangolf éprouva cette sensation qu'on éprouve en sortant d'un rêve.

La belle béguine n'était pas revenue; mais, chose étrange! Gangolf craignait de la revoir. Il jugea à propos de ne pas troubler plus longtemps la sainte famille dans sa solitude, mais de retourner chez lui. Le lollhard prit son long bâton de voyageur pour accompagner son hôte une partie du chemin. Au moment de partir, le jeune homme tressaillit encore une fois en entendant derrière lui un bruit contre la porte de la cabane. Il se retourna : ce n'était pas la personne qu'il à s'attendait voir, mais une jeune paysanne qui allait de la chaumière dans le petit jardin.

Le lollhard reprit en route le sermon à l'endroit où il l'avait laissé. A l'extrémité de la la forêt, le chemin s'engageait dans une vallée étroite, au bout de laquelle ils

sèrent près d'un long édifice délabré qui avait servi iennement à loger les malades accourus pour prendre bains d'eaux minérales. Non loin de là s'élevait une ite chapelle consacrée à saint Laurent, au pied des chers du Ramesflue. Toute la vallée, resserrée entre des ontagnes boisées, s'ouvrait à gauche du côté des chaudières du village d'Erlisbach.

Ici le lollhard quitta son jeune ami, qu'il considérait déjà comme à moitié converti ; il l'engagea affectueusement venir le visiter dans sa solitude, s'il tenait à se défaire de ses erreurs et à sauver son âme.

Gangolf secoua avec reconnaissance la main décharnée du vieillard, et prit des sentiers bien connus de lui, à travers les sombres bois de sapins du Hungerberg, pour arriver plus vite à Aarau et à la tour de Rore.

XXII

La seconde visite.

Gangolf croyait n'avoir jamais passé de soirée plus énie que la veille de la sainte Pentecôte. Autour de lui, ut avait un air de fête. Les maisons de la ville, les aumières au pied de la montagne, les jardins, les hauurs, les ravins, tout le paysage, de près comme de in, resplendissait d'une lumière surnaturelle. Les eaux l'Aar murmuraient comme des chants le long de la tour de la ville. Il y avait dans le souffle du vent comme de uces voix d'ange, et les branches paraissaient s'incliner as un tressaillement respectueux devant la divinité inible. Gangolf était plus qu'heureux. Jamais le dimanche la Pentecôte il n'avait assisté avec plus de recueillent *aux offices de l'église* paroissiale. Son âme était pé-

nétrée de saintes pensées d'amour et de charité, comme jadis les âmes des apôtres et des disciples du Seigneur. Il envoya de riches aumônes à tous les pauvres ménages de la ville qu'il connaissait. Il en porta lui-même à quelques familles avec la plus grande humilité et la plus douce satisfaction.

Son aventure sur la Hard se liait pour lui à des circonstances surnaturelles. La divinité elle-même l'avait envoyé dans cette sainte solitude. Le petit chien blanc qui lui avait servi de guide n'avait pas paru et disparu par l'effet du hasard ; le serpent qui, comme un mauvais génie, avait veillé sur le sommeil de Véronique, semblait s'être placé entre le ciel et lui comme l'emblème de l'enfer envieux. Cependant il ne regardait pas comme un mauvais présage d'avoir tué le serpent. Il se sentait attiré vers le désert par un désir ineffable, mais il n'osait suivre cette voix du cœur. Il tremblait même rien qu'à la seule pensée de revoir la sainte de ce bois : car, en considérant ses propres imperfections, il se jugeait indigne de l'approcher, elle qui par la beauté et la pureté de son âme, par ses qualités physiques et morales, était supérieure à toutes les créatures de la terre. Il se passa plusieurs jours sans qu'il se permît autre chose que de contempler de son siége, devant la fenêtre de la salle du château, les sombres montagnes qui s'élevaient en amphithéâtre de l'autre côté de l'Aar. C'était là, à l'endroit où les rougeurs enflammées et éblouissantes du soleil couchant brillaient chaque soir à travers les cimes noires des sapins, que se cachait la montagne sacrée. C'était là qu'il se représentait la fille et l'héritière du ciel au milieu de l'éclat du soleil couchant, comme dans une transfiguration sur le Thabor. C'était là encore que l'étoile du soir lui marquait le côté où il devait tourner ses regards : car elle planait au-dessus de l'humble chaumière de Véronique, comme jadis brillait au-dessus de la crèche de Béthléem l'étoile merveilleuse qui guidait les rois mages.

Dans sa rêverie silencieuse, il aurait fini par se représenter l'habitante solitaire de la montagne comme un être éthéré en commerce avec les séraphins du ciel, si un désir invincible n'eût fini par triompher de sa timidité et ne lui eût fait entreprendre un pèlerinage vers la montagne sacrée. Mais ce ne fut pas sans avoir soutenu une longue lutte avec lui-même. Il s'était aussi, sans trop savoir pourquoi, habillé avec plus de soin, non avec plus de magnificence, mais d'une manière plus simple et avec plus de goût et d'élégance. Et ce que c'est que la pauvre humanité! Devant le petit miroir de la chambre de son père, il avait baissé les yeux tristement, avec désespoir : car il lui avait semblé tout à coup que, loin d'avoir rien qui pût plaire, il pouvait plutôt passer pour laid.

Quand il fut descendu dans la vallée au delà du Hungerberg, et qu'il fut à peu de distance de la chapelle de Saint-Laurent, où un aigle planait justement autour de la cime déchirée du Ramesflue, il fut saisi d'une nouvelle inquiétude, et il trembla en voyant approcher le grand moment où il apercevrait la forêt, le pré et la chaumière abritée par les chênes séculaires. Il gravit lentement la montagne, et pénétra avec un battement de cœur dans le bois sacré. Arrivé dans le pré, il eut comme un frisson de fièvre à la vue de la chaumière, qui lui semblait avoir été transportée là d'une terre sainte par les anges. Il fut presque pris de vertige en s'avançant vers la porte. Il fut forcé de s'asseoir pour respirer et pour se remettre. Il n'aperçut personne, mais la porte était entr'ouverte. Il entendit à l'intérieur une voix, mais ce n'était ni le doux son de voix de la béguine, ni la voix dure et rauque du vieillard : c'était une voix étrangère.

Des pas se firent entendre. Une femme en grossier costume de pèlerin sortit de la chaumière. Sa figure était maladive et blême ; d'une main elle tenait un grand bâton blanc et un long rosaire, de l'autre un léger paquet. Elle semblait avoir perdu depuis peu un œil par accident ; car

on voyait encore des traces de sang sous le bandeau noir qui le couvrait. Sa tête était presque tout entière enveloppée et couverte d'un chapeau à larges bords; son manteau, comme ceux des pèlerins, était orné de coquilles. Derrière elle marchait, comme pour la conduire, la même paysanne que Gangolf avait déjà aperçue la première fois.

Ce qui le frappa, ce fut de voir la pénitente, une fois sortie de la maison, malgré ses infirmités et son âge, tourner la tête rapidement, tantôt à droite, tantôt à gauche, et lui lancer à lui-même, de l'œil qui lui restait, des regards furtifs et perçants. Il ne remarqua pas avec moins de surprise (surprise partagée par la jeune paysanne) que les pas chancelants de la vieille femme, à mesure qu'elle avançait, devenaient toujours plus fermes et plus rapides. Tout à coup la vieille disparut dans le bois.

« Quelle est cette femme ? demanda le jeune chevalier à la paysanne restée sur le seuil de la porte.

— Ah ! répondit la villageoise à peine revenue de sa surprise, elle arrive de bien loin; elle vient de la Terre-Sainte, et elle a promis pour une aumône de réciter pour eux l'évangile de saint Jean. Mais le vieux lollhard, qui ne peut pas souffrir les gens qui courent le monde en priant, lui a fait une forte réprimande, lui a donné du pain et quelque monnaie, et l'a renvoyée. J'ai eu pitié de cette femme; mais que Dieu me prenne en sa sainte garde ! je crois presque que c'est quelque sorcière. Mais, monsieur, n'entrerez-vous pas ? »

En disant ces mots, la paysanne s'était retirée de la porte pour lui faire place. Il avança machinalement. Dans l'âtre brûlait un feu à moitié éteint. La paysanne ouvrit une autre porte de côté, et Gangolf se trouva dans une chambre basse, dont les murs et le plafond étaient lambrissés de sapins.

Le lollhard et la béguine étaient assis à une petite table et prenaient leur repas, servi dans deux plats de terre : dans l'un, il y avait un morceau d'agneau rôti;

dans l'autre, du cresson assaisonné avec du sel, du vinaigre et de l'huile d'olive.

Gangolf, amicalement salué par les deux convives et invité par eux à se mettre à table, sut à peine se rendre compte de ce qui se passait en lui. Il lui semblait qu'il n'était plus sous le prestige du pouvoir magique qui l'avait fasciné jusque-là. Au lieu de se trouver en présence de la figure idéale et céleste de ses rêves, il était assis à côté d'une belle jeune fille délicate et gracieuse, mais qui, comme lui, appartenait à la terre. Surprise par l'arrivée inattendue de Gangolf, Véronique rougit; confuse et muette, elle baissa les yeux, tandis que lui, enhardi sans savoir comment, osa la regarder de côté pour s'assurer si c'était bien elle, ou s'il s'abusait en ce moment, s'il s'était abusé jusqu'alors.

Mais bientôt, quand il lui adressa la parole et qu'elle lui répondit avec une douce timidité unie à une candeur confiante, il fut de nouveau incertain si elle était plus aimable telle qu'il la voyait en ce moment, ou telle qu'elle s'offrait à lui dans ses rêves. Tout en s'étonnant de ce changement qui s'était opéré en elle et en lui, il trouva qu'il y gagnait. Il se mit à parler avec le ton d'un ami de la maison, ou du moins d'une connaissance; il prit part au simple repas de famille, quoique cela lui parût presque un péché de porter un morceau à sa bouche devant Véronique. Il avait de la peine à concevoir qu'une sainte aussi délicate pût manger comme un simple mortel. Il est vrai qu'elle mangeait aussi peu qu'un oiseau; et quand, en causant, elle lui souriait d'un air modeste, elle lui semblait plus céleste que jamais.

Après le frugal repas, qui se prolongea beaucoup par les récits que Gangolf fit de ses voyages, de ses connaissances, de sa vie au château d'Aarau, le lollhard joignit ses mains pour la prière, s'agenouilla et baissa humblement vers la terre ses bras et son front. La béguine aussi se prosterna dans un coin de la chambre et posa sa figure

contre ses mains jointes sur le banc de bois près du mur. Le chevalier se laissa entraîner par l'exemple de ce pieux recueillement. Il ne put pas prier, et cependant toute son âme n'était qu'adoration. Il fut saisi d'un respect et d'une trissesse inexprimables en pensant à l'Être-Suprême, devant lequel un vieillard et un ange étaient en ce moment prosternés. Il balbutia tout bas, en élevant ses pensées vers le Tout-Puissant, trois noms qui lui étaient chers : celui de son père et ceux du lollhard et de Véronique. Il resta la tête appuyée sur sa poitrine, dans un pieux oubli de lui-même; il était encore à genoux quand les autres étaient déjà levés. Le bruit qu'ils firent le rappela à la réalité; il n'était qu'à moitié revenu à lui. Véronique vit une larme perler entre ses cils; elle le regarda en silence et en souriant avec une émotion visible. Le vieillard aussi s'aperçut de l'attendrissement de Gangolf. Il le conduisit dehors, sous le rebord du toit, et le fit asseoir sur le banc devant la cabane, résolu de ne plus retarder d'un instant une conversion qu'il semblait avoir depuis longtemps résolue.

« Chevalier, dit-il d'un ton cordial qui ne lui était pas habituel, il me semble que c'est l'esprit de Dieu qui vous a conduit dans cette solitude pour y trouver la suprême félicité à laquelle votre cœur aspire.

— Je le crois presque moi-même, répondit Gangolf embarrassé et interdit, les yeux baissés ; car il songeait à une autre félicité que le vieillard, et il redoutait en secret ce que celui-ci allait dire.

— Abandonnez donc, continua le vieillard, vos craintes mondaines, votre assujettissement aux coutumes de la société, votre culte idolâtre des objets terrestres, des autels et des temples de pierre, des scribes et des pharisiens et de leurs doctrines de Baal. Voyez ici, depuis les prés jusqu'au firmament, le temple du Très-Saint, qui n'a pas été élevé de la main des hommes. Levez vos regards vers le soleil et vers les astres; c'est là que sont les vraies

et éternelles lumières. Vos prières sont les vrais pèlerinages, vos soupirs sont les fêtes des saints : tout le reste est tromperie de prêtres, depuis le commencement jusqu'à la fin. Secouez le joug de vos préjugés et vos fausses idées sur la naissance, le rang, la richesse et l'honneur. Ne vous laissez pas guider par vous-même ni par le monde. Devenez libre, agissez comme le veut l'esprit du ciel, et comme un véritable enfant de Dieu. Vous n'aurez plus d'autre volonté que celle qui vous vient de Dieu. Il n'y a de péché et d'enfer que dans notre misérable égoïsme, dans notre attachement aux erreurs et aux illusions du monde.

— Comment le pourrai-je ? demanda Gangolf frappé de l'étrange piété du vieillard.

— Vous me faites la même question que le riche adressa à Notre Seigneur Jésus-Christ, notre modèle à tous. Mais moi, je dis : Osez vous séparer du monde ; donnez aux pauvres ce que vous avez, et vous serez riche ; jetez dans le feu votre arbre généalogique et vos parchemins, et vous serez noble. Pour marcher dans les voies du Seigneur, méprisez le jugement de l'humanité aveugle et prévenue, et vous deviendrez divin et sans tache, la pure émanation de l'Être de tous les êtres. Le cœur doit brûler au dedans comme un feu sacré. Toute pratique extérieure est œuvre morte : car à quoi peuvent vous servir l'eau du baptême, la messe des morts et les indulgences des prêtres ?

— Comment ! êtes-vous vraiment un chrétien ou un païen ? s'écria Trullerey en se reculant un peu sur le banc.

— Écoutez-moi ; je vais vous révéler un mystère, dit le vieillard à demi-voix, mais avec dignité. Une nouvelle ère approche, la dernière avant la fin de toutes choses. Dieu le père ayant parlé en vain dans les jours de l'ancienne alliance, par la bouche des prophètes ; puis Dieu le fils ayant parlé *en vain par celle des* douze apôtres à l'espèce

humaine pervertie ; maintenant dans un troisième âge du monde, par le décret de Dieu, le Saint-Esprit émanant du Père et du Fils va révéler l'Évangile éternel. Car ce que le Tout-Puissant a commencé deux fois peut-il demeurer inachevé ? et ce que sa bouche a promis peut-il rester sans accomplissement ? Voici qu'après Jésus-Christ Dieu envoie le consolateur du monde, le Saint-Esprit.

— Je ne suis pas versé dans la théologie, répondit le chevalier, et je ne sais que répondre. Cependant je voudrais savoir d'où vous est venue cette révélation.

— De l'esprit de Dieu qui s'est emparé de moi et qui m'a choisi pour lui servir d'instrument, répondit le lollhard avec chaleur. Un jour, j'étais bien haut, il m'a précipité dans l'abîme ; je possédais les richesses de la terre, il m'a jeté dans la misère. Je trouvais ma consolation dans l'amour d'une tendre épouse, il a brisé aussi ces liens de la nature, et j'ai pleuré avec mon enfant sur le cadavre d'une sainte. Alors mon cœur a saigné. J'ai envoyé ma fille au couvent pour la consacrer à Dieu. Et pourtant je me remariai à une méchante femme et je perdis tout, tout ! En ce temps, je marchais encore dans l'aveuglement du cœur, à la lumière morte de la nature, et je ne savais rien de la lumière de Dieu. Je me réfugiai dans le désert. Là, l'esprit m'éveilla à la véritable vie intérieure ; j'étudiai le livre de la théologie allemande de l'illustre prédicateur Jean Tauler, et j'arrivai enfin à la connaissance réelle d'Adam et de Jésus-Christ. Je fus particulièrement guidé dans cette étude par les conseils d'un homme inspiré, de Nicolas de Buldersdorf, qui a allumé pour moi la lumière de l'Évangile éternel. Je sortis du désert sur l'appel du Saint-Esprit, je retirai la pauvre Véronique du couvent et des griffes de la romaine Babylone. Nous triomphâmes du monde en renonçant à lui.

— Vous venez de nommer Nicolas de Buldersdorf, dit le chevalier en frissonnant. Vous ne savez donc pas qu'il a été arrêté et condamné par les Pères réunis à Bâle et

qu'on le réserve aux flammes du bûcher? Soyez sur vos gardes pour ne pas finir comme lui. »

D'un ton solennel et avec le rayonnement d'une sérénité surnaturelle, le vieillard répondit :

« Qu'importe s'ils tuent le corps? Celui qui est assuré d'une existence éternelle fait peu de cas de cette misérable vie. Tous les jours il meurt des milliers d'hommes; que m'importe à moi, qui suis éternel, de grossir ce nombre aujourd'hui ou demain? Le monde a bien lapidé et tué les prophètes de l'Ancien Testament; on a crucifié et tué les apôtres et les martyrs. Aujourd'hui on livre aux flammes les élus de Dieu. La puissance de Satan est grande. Le monde rebelle s'est, de tout temps, montré hostile à ceux qui travaillaient à sa conversion et à son salut. Il n'y a pas une vérité, pas une liberté, pas un droit que l'humanité n'ait acquis au prix de sanglants sacrifices. Sire Trullerey, vous m'entendrez entonner les louanges de Dieu, quand les flammes du bûcher élèveront leur voûte dorée au-dessus de ma tête.

— Comment! pouvez-vous oublier Véronique? Que deviendrait cette infortunée, privée de votre appui? s'écria Gangolf d'un ton d'effroi.

— Les rayons de la divinité retournent à la divinité, répondit le vieillard avec une patience sublime; mais je vous le dis, le grand jour du Seigneur approche! Les heures de la seconde ère se sont écoulées; l'aurore de l'Évangile éternel commence à poindre, et la créature souffrante n'attendra plus longtemps l'arrivée du règne de la perfection. Préparez-vous à voir cesser les criailleries et les fausses doctrines de vos prêtres. Les peuples s'approcheront de Dieu et l'adoreront en esprit et en vérité. Vos châteaux, vos églises, seront brisés comme des vases impurs. Parmi les enfants de Dieu il n'y aura plus que des frères. On ne verra plus de noblesse, ni de serfs, ni de seigneurs, ni d'esclaves. C'est là la grandeur de l'Évangile éternel, que l'humanité, jusqu'alors en tutelle,

sera enfin émancipée, et que les inventions diaboliques de l'orgueil et de l'avarice seront foulées aux pieds dans la poussière. »

Gangolf regardait fixement le prêtre inspiré de l'Évangile, incertain s'il blasphémait ou s'il révélait, au nom du ciel, une sagesse supérieure. Enfin il se remit et dit :

« Ne craignez-vous pas que la sainte Église ne vous excommunie pour vos discours téméraires ?

— Comment ! répondit le lollhard avec dignité ; je craindrais l'Église qui croule, qui tombe en ruine ! Vous n'avez que le culte de l'Église et des prêtres, vous n'avez pas de culte divin. Moi je possède Dieu comme il me possède. Il est le principe et l'essence de la vie ; tout le reste n'est qu'écorce vide ! Dieu est dans toutes les formes de l'être, dans le séraphin, dans l'arbre et dans le plus vil insecte. Je ne fais pas un pas sans rencontrer Dieu. Vous marchez encore dans l'aveuglement ; vous ne le connaissez pas, vous ne le voyez pas dans cette sombre lumière de la nature où vous vous traînez à la suite de vos maîtres terrestres. Vous n'adorez que la poussière. Vous servez l'esprit avec une vaine pompe extérieure. Ni Moïse ni Jésus-Christ n'ont jamais enseigné ce que vous enseignez dans vos églises. »

A ces mots, le vieillard se leva tout à coup et dit :

« En voilà assez pour aujourd'hui. J'ai dû dessiller vos yeux. Rentrez en vous-même, et Dieu se révélera à vous. Attendez la venue du Saint-Esprit. Il vous parlera au fond du cœur ; il vous remplira, et tout ce que vous ferez ensuite viendra de lui. »

Gangolf demeura à rêver sur le banc, et réfléchit aux singulières paroles de l'homme qui s'éloignait.

Sans doute les lecteurs ne seront pas moins étonnés de l'étrange religion du vieillard que ne l'était le jeune chevalier. Cependant, de tout temps, des exaltés de ce genre n'avaient pas été rares en Suisse, et ils ne le sont pas encore aujourd'hui. Dans la solitude de leurs belles

vallées ou de leurs montagnes, au milieu de tableaux d'une nature majestueuse, livrés à leurs propres réflexions sur les choses divines, la croyance ordinaire de l'Église leur semblait trop étroite, et la pompe du culte établi trop mesquine. Ils adorèrent l'Être suprême d'une manière plus grandiose. Dans la liberté de leur vie de pasteurs, simple, paisible et pleine de loisirs, la contrainte des lois civiles et religieuses devait leur paraître d'autant plus odieuse et plus ridicule, qu'elle semblait s'éloigner davantage de la simplicité de la nature ou du pur langage du bon sens. Sous l'influence d'une imagination ardente et d'une âme impressionnable, se forma chez eux cette religion intérieure et secrète que l'autorité laïque et religieuse poursuivit en vain pendant des siècles. Elle insultait non-seulement à l'Église et aux lois civiles, mais souvent aussi à la morale. Avec les idées exaltées que ces hommes avaient de la sainteté du cœur et de la vie en Dieu, ils prenaient en si grand mépris tout ce qui était de la terre, qu'ils ne croyaient plus pouvoir commettre de péché dans le monde. La communauté des biens et des femmes ne leur semblait que trop souvent un retour à l'innocence du paradis, et la satisfaction donnée aux sens ne leur paraissait pas plus un péché que d'apaiser la faim et la soif.

C'est ainsi que beaucoup de ces hommes, par mépris pour les erreurs du monde, comme ils les appelaient, vivaient en ermites sur leurs montagnes, au milieu des bois, sans demeure fixe ou sans patrie, comme les lollhards, les beghards, les béguins et les béguines. Ils habitaient même dans les villes, souvent à Berne et à Fribourg, où ils faisaient du bien aux pauvres, construisaient des hospices pour les malades et des auberges pour les voyageurs. Dès les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, ils eurent à lutter, ils eurent à souffrir la faim, la prison, les rigueurs de l'Église, la confiscation de leurs biens, tous les genres de persécution et la perte même de la vie : comme le frère Karl, dans le canton d'Uri, et le frère Burkhard, dans le canton de

Zurich, le frère Nicolas de Buldersdorf mourut avec joie sur le bûcher.

De nos jours encore, les fanatiques d'Amsoldingen, le messie de Mitteln, de l'Entlibuch, le sauveur de la maison de fous de Kœnigsfelden, ou les voyants de Wildenspuch, dans le canton de Zurich, n'auraient pas refusé de suivre leurs devanciers au bûcher en chantant des psaumes.

Mais le jeune chevalier avait beau réfléchir aux discours de l'ermite de la Hard, il ne pouvait débrouiller ce chaos théologique. Il lui semblait que le proverbe qui prétend que les fous disent souvent la vérité d'une manière surprenante, nette et rude, au milieu de folles ou puériles niaiseries, avait aussi raison ici. Mais, content de ses croyances religieuses, qu'il n'avait pas plus envie de discuter que de défendre, il abandonnait volontiers ce soin à d'autres.

Cependant il fut curieux de savoir si Véronique, qui sortait justement de la cabane, attendait comme son père le règne prochain de l'Évangile éternel, et quel effet produirait sur lui la singulière théologie du lollhard, prêchée par de si belles lèvres. Il la suivit avec un tressaillement secret, quand elle l'invita à entrer dans le bois derrière la cabane, pour y chercher l'ombre et la fraîcheur. La nature y avait disposé, comme pour la promenade, une allée spacieuse sous la voûte de feuillage des hêtres, dont les troncs blancs et tachetés, quelquefois entourés de lierre, formaient un vaste et magnifique portique.

« Je suis charmé, dit-il, de pouvoir me distraire un peu en votre société des méditations sérieuses que la conversation de votre père a fait naître en moi. Il attend une ère merveilleuse. Je ne l'ai pas tout à fait compris, et je n'ai pas trouvé trop de clarté dans tout ce qu'il disait des choses divines.

— Vous n'espérez sans doute pas cette clarté, dit Véronique en regardant gravement devant elle. L'avenir est voilé pour nous. Mais nous avons tous en nous le sentiment de la divinité, parce que nous émanons de la divinité

; que nous faisons partie d'elle. Et, si nous restons unis
vec elle, cela suffit pour notre salut. Tout le reste n'est
ne poussière ou invention humaine. Nous ne savons pas
e qui est la vérité. Je ne le sais pas. Il y a une chose
raie que je sais, mais je n'ai pas de langue pour l'ex-
primer. »

Gangolf, pour qui les discours de la belle béguine
avaient un son plus doux que la plus douce musique, en
saisissait encore moins le sens qu'il n'avait compris
l'Évangile éternel du lollhard.

« Oh ! que ne pouvez-vous l'exprimer! dit-il. Si je savais
et si je possédais tout ce que vous possédez, je serais bien
heureux!

— Vous le possédez, » répondit-elle.

Et un doux sourire éclaira, comme un rayon de soleil,
sa figure sérieuse.

« Qu'est-ce que je possède donc? demanda-t-il avec un
peu d'embarras.

— Ce que je possède. Vous vous possédez vous-même,
et vous avez comme moi la conscience de votre nature di-
vine. Oui, nous sommes d'une origine céleste. Tout le
reste n'est pas à nous, mais au grand tout. Dieu est tout,
et tout est en lui. Le corps et l'âme ne sont que des enve-
loppes, des instruments, des formes du divin en nous, et
ils ne font pas partie de nous.

— Comment! s'écria Gangolf étonné, en s'arrêtant et
jetant un regard étrange sur sa belle institutrice. Après la
mort, le corps, l'âme et la raison, tout périt; que reste-t-
il donc?

—Vous, le fils de Dieu; vous, l'éternel; vous, vous, comme
moi, l'être même de Dieu! dit Véronique en regardant
le chevalier avec une noblesse d'une grâce indicible. Tout
ce qui est puisé dans le trésor inépuisable de Dieu, dans
la nature, tout ce que vous avez de commun avec les
autres êtres, retourne après votre mort dans le trésor in-
fini. Vous le savez et vous le sentez; vous-même, vous

n'êtes pas la raison : seulement vous êtes doué de raison comme tous les autres hommes. Si vous étiez vous-même la raison, vous ne seriez plus un être agissant par votre volonté, mais subissant une loi fatale. Vous n'êtes pas l'âme, mais vous avez une âme comme tous les êtres sensibles et comme tous les animaux. Vous n'êtes pas le corps, mais vous avez un corps comme toutes les plantes. Vous vous distinguez de tout ce qui est hors de vous et en vous comme un être particulier, supérieur, indépendant et divin, dans une enveloppe étrangère. Tout se meut suivant les lois de la nature, qui sont les pensées de Dieu. La raison est la loi naturelle de notre être. Mais Dieu, le régulateur de toutes choses, est supérieur à toute raison. Le sentiment de notre indépendance, de la différence qu'il y a entre nous et tout ce qui existe, est une garantie de notre nature divine et éternelle. »

A ces singuliers discours de la béguine, le jeune homme se sentit pris comme d'un vertige ; il ne savait même pas si c'était à cause de ses expressions étranges et inintelligibles, ou bien à cause de la majesté presque surnaturelle dans laquelle elle planait devant lui, enseignant et révélant, comme une prophétesse, le mystère de Dieu. Un vif et pur incarnat rayonnait sur sa figure comme une sainte auréole, et le souffle du soir, qui soulevait les boucles de sa chevelure châtain, faisait briller de doux reflets autour de sa tête.

Elle parut remarquer la surprise et la confusion de Gangolf. Alors elle joignit ses deux petites mains contre sa poitrine comme pour prier, baissa humblement les yeux et dit avec la ferveur de la conviction :

« Soyons bons et saints comme l'être bon et saint que nous implorons sous le nom d'Abba.

— Vous pouvez bien être bonne et sainte, répondit le jeune homme ému sans pouvoir retenir un soupir ; mais moi, je suis un pécheur. Oh ! si je pouvais vous entendre toujours et me sanctifier ! Peut-être finirais-je, à votre

contact, par comprendre ce langage que vous m'apportez des cieux éloignés.

— Oh ! noble seigneur, veuillez seulement vous comprendre vous-même ; alors vous comprendrez le langage qui vient des cieux : car Dieu se révèle en vous comme il s'est révélé avant vous dans tous les saints et dans tous es pécheurs. Vous le savez mieux que moi ; pourquoi vous le dirais-je? Vous n'avez qu'à écouter la voix de l'amour éternel qui vient des cieux.

— Je l'entends en effet, je l'entends qui découle de vos lèvres, et tous mes sens sont tendus pour la recevoir.

— Dieu parle aussi quelquefois par la bouche des mortels, mais je ne suis pas digne d'être l'instrument du Seigneur.

— Et cependant vous l'êtes, pieuse Véronique ; car le pouvoir que vous exercez sur moi n'a rien d'humain. Quand je suis près de vous, je me sens comme arraché à moi-même ; et quand je suis loin de vous, toute mon âme est remplie de vous. Oh ! essayez, et commandez ce que vous voulez.

— Que je m'estimerais heureuse, moi, pauvre servante de Dieu, s'il m'avait élue, noble seigneur, pour vous arracher à ce qui est périssable et pour vous gagner à ce qui est éternel et divin ! Oui, vous seul ! Ma mission ici-bas se trouverait remplie ! »

La béguine prononça ces paroles avec un regard de ferveur vers le ciel et avec une innocence que Raphaël lui-même n'a pu donner à ses anges et à ses madones.

Gangolf restait debout, les mains jointes, dans un humble et pieux abandon, pénétré d'un candide respect devant la prêtresse de l'amour éternel. Elle lui paraissait de nouveau l'être divin de ses rêves, dégagé de tous les liens terrestres.

« Que demandez-vous? dit-il ; que me faut-il faire pour être digne de votre *faveur?*

— *Non pas de ma faveur*, mais de celle de Dieu. C'est

pour elle qu'il doit vous être facile de sacrifier même votre vie.

— Ma vie? Ah! Véronique, le sacrifice de ma vie n'est pas pour moi le plus difficile de tous les sacrifices. Commandez; dites-moi quand, comment et où je dois mourir. J'ai déjà vu souvent la mort de près. »

Il dit cela d'une manière si naturelle, si ferme et si décidée, que la béguine, presque effrayée, le regarda avec consternation.

« Que voulez-vous dire? demanda-t-elle avec un ton incertain, qui témoignait qu'elle croyait ne pas l'avoir compris.

— Je veux mourir. Oh! j'ai toujours eu envie de mourir. Si vous êtes pour moi l'ange de la mort, faites-moi signe. J'irai à Dieu, je mourrai pur et bon!

— Chevalier, s'écria-t-elle toute troublée et avec un mouvement comme pour l'arrêter, pourquoi mourir? Comment pourrais-je vouloir votre mort?

— N'avez-vous pas demandé ma vie? dit-il en levant timidement ses regards vers elle.

— Non; vous n'auriez pas dû prendre mes paroles aussi à la lettre, répondit Véronique en se remettant. Pour l'amour de tous les saints, comment pourrais-je....? Non! non! Comment avez-vous pu croire de moi pareille chose?

— Devais-je douter de la vérité de vos paroles?

— J'ai eu tort, car ce n'est pas là ce que je voulais dire, mais seulement que vous deviez pouvoir sacrifier ce que vous aimez le plus au monde, et ce que vous avez de plus cher.

— Comment dois-je le sacrifier?

— Il faut le repousser, le mépriser et l'oublier.

— Je ne le puis pas. C'est plus difficile que la mort, dit le jeune homme à demi-voix et en secouant faiblement la tête.

— Comment! vous ne le pouvez pas? » dit-elle avec une *naïveté enfantine*. Et elle le regarda d'un air inquiet, en

arquant en lui une secrète tristesse. Mais bientôt elle rit le courage exalté d'une pieuse et entière résignation, jouta : « Mais si Dieu exige le sacrifice, vous devez, s pouvez l'accomplir ; vous l'accomplirez.

— Non, non, jamais ! s'écria Gangolf en détournant son age, comme s'il eût voulu cacher la douleur que lui isait la seule pensée de la possibilité d'un tel sacrifice. n, Véronique, je ne saurais vous repousser, ni vous ndonner, ni vous oublier.

— Je ne parle pas de moi, dit-elle naturellement.

— Mais moi, je parle de vous, répondit Gangolf avec ndon. Quand même le ciel l'exigerait, je ne pourrais is oublier. »

Et une larme mouilla sa joue, sans qu'un de ses traits changé. Il ne leva pas les yeux. Il ne s'aperçut pas elle pâlissait et frissonnait tout à coup. Elle joignit les ins sans parler et les laissa retomber.

Enfin, pleine d'inquiétude et d'embarras, elle prit la role et dit :

« Noble seigneur, pourquoi parlez-vous de choses aux-elles je ne pouvais pas penser ?

— Vous avez parlé de ce que j'aimais le plus au monde, » ondit-il d'un air calme, mais abattu.

Elle pâlit de nouveau et dit :

« Chevalier, partez. »

Il s'inclina et s'en alla en silence vers les hauts chênes la cabane.

Comme frappée elle-même du pouvoir de ses paroles de l'obéissance muette et passive du noble chevalier, e le suivit d'abord quelque temps de ses grands yeux es et immobiles. Puis elle tendit les bras vers lui avec e muette anxiété comme pour le retenir. Enfin elle laissa omber ses bras avec désespoir, et faisant involontaire-nt deux petits pas, elle s'écria :

« Ne partez pas fâché ! »

Il s'*arrêta et regarda en arrière.*

« Où allez-vous? dit-elle en marchant lentement vers lui.

— Dans l'exil, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il en revenant près d'elle.

— Il n'appartient pas à votre servante, noble seigneur, de vous donner des ordres, reprit-elle; mon père est bon, ne me laissez pas porter la faute de votre absence. »

La figure de Gangolf s'éclaircit à ces mots. Il semblait qu'une parole de joie ou de remercîment allait s'échapper de ses lèvres, mais il se tut de nouveau.

« Accordez-moi seulement une grâce, continua-t-elle après une pause. Soyez bon et saint. Il ne faut pas vous abuser ni me tromper. Abjurez tout ce qui est terrestre. Ne me parlez jamais comme vous venez de me parler. N'est-ce pas? jamais! jamais! Promettez-le-moi, » dit-elle.

Et, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle étendit la main vers lui comme s'il devait jurer sur cette main. Il mit en tremblant sa main dans celle que lui présentait Véronique.

« Je me tairai et j'obéirai, » dit-il; mais il ne lâcha pas la main de la jeune fille, et, bien qu'il se tût, il manqua cependant à la promesse qu'il venait de faire, par le muet langage de tous ses traits et de tous ses mouvements. La béguine aussi, dominée par un trouble secret, oublia de retirer sa main. Elle le fit enfin, mais presque trop tard. Ils revinrent, en échangeant à peine quelques syllabes, vers la cabane, où le lollhard lisait dans un long parchemin.

Cette belle journée se termina par une belle soirée. Gangolf la passa dans un doux entretien avec les deux solitaires. Lorsqu'il partit, tous deux l'accompagnèrent à travers le bois jusqu'au bas de la montagne, à la chapelle de Saint-Laurent, au-dessous du Ramsflue.

XXIII

Fâcheuse rencontre.

Véronique revint en silence, à côté de son père, vers sa demeure solitaire. Elle ne put s'empêcher de penser sans cesse à Gangolf; cependant, quand le lollhard faisait l'éloge du chevalier, elle cherchait à détourner la conversation sur d'autres sujets. Elle fut heureuse de se retrouver seule dans sa chambre et de pouvoir s'abandonner à ses rêveries.

Dans sa petite chambre, où un lit de paille étendu par terre, une petite table et un tabouret de bois, prenaient presque toute la place, elle resta muette et rêveuse, quand déjà depuis longtemps elle voyait la lune briller entre les étoiles, à travers son étroite fenêtre. Elle trouvait du plaisir à se rappeler tous les événements de la journée. En pensant à Gangolf, elle ressentait de nouveau ces douces émotions, ces tressaillements, ces délicieux transports que sa présence avait fait naître en elle. Si dans son humilité elle se répétait avec défiance les paroles par lesquelles il voulait l'élever au-dessus de ses semblables, la noble franchise du chevalier ne lui permettait pas de regarder ces déclarations comme des plaisanteries. Son cœur, tout dévoué à Dieu, se révoltait contre cet esprit mondain qui aimait mieux faire à l'Être suprême le sacrifice de sa propre vie que celui d'une personne étrangère. Elle aurait voulu se fâcher contre lui, si elle avait été capable de se mettre en colère ou qu'elle eût été moins bonne. D'ailleurs, son cœur éprouvait pour le jeune homme un intérêt qu'elle n'avait jusqu'alors ressenti pour personne. Elle tomba à genoux et pria avec ferveur *pour que* le ciel éclairât l'esprit *du chevalier*.

Dans l'uniformité de la vie solitaire de Véronique, le silence de la nuit et l'activité du jour ramenaient toujours devant ses yeux l'image du jeune chevalier. Elle pensait à lui dans les petits travaux du jardin comme dans ses occupations domestiques. Il se présentait aussi à elle dans ses prières, et les saintes méditations de son père lui rappelaient la vie mondaine de Gangolf.

Il vint le lendemain; les yeux de Véronique s'étaient déjà souvent portés du côté où il devait sortir de la forêt. Mais à sa vue elle tressaillit et détourna les yeux.

Il vint aussi les jours suivants. Plus ses visites devinrent fréquentes, plus ses rapports avec la pieuse famille se resserrèrent. Il se joignit à ses prières, à ses travaux et à ses saintes méditations. Il cueillait toujours, en traversant le bois, des fleurs et des fraises tardives pour Véronique; ou bien il apportait d'Aarau des cerises et d'autres fruits dans une corbeille de jonc qu'elle avait tressée elle-même.

Cette vie paisible remplit le cœur de Gangolf d'une douce sérénité, qui lui rappelait les jours de son enfance. Ni le passé ni l'avenir ne pouvaient le détacher du présent et de l'existence pleine de charme qu'il menait. Les semaines s'écoulèrent ainsi comme des rêves du matin.

Les promenades solitaires qu'elle faisait dans le bois ou sur les hauteurs voisines, d'ordinaire en société de son père ou de la jeune paysanne qui l'aidait dans les soins du ménage, étaient l'un des plaisirs favoris de Véronique. Depuis que Gangolf visitait plus souvent la Hard, ces promenades se dirigeaient plus ordinairement du côté de la vallée par lequel il avait l'habitude de venir.

Un jour qu'elle était descendue dans la vallée et qu'elle se reposait devant la chapelle de Saint-Laurent, sur un petit banc de pierre, pendant que la jeune paysanne faisait ses dévotions dans la chapelle, elle entendit dans le lointain les pas de plusieurs chevaux. Elle entr'ouvrit son capuchon et vit au pied de la colline d'Erlisbach, sur

ıenée blanche, une dame en noir qui approchait
ıpelle. Elle était suivie de deux écuyers magnifi-
; vêtus, avec des toques dont les plumes flottaient

que Véronique fût remise de sa surprise, les ca-
'arrêtèrent devant la chapelle. La dame, enve-
l'un voile noir, fut descendue respectueusement
quenée par les hommes de sa suite, qui semblaient
pages. Elle entra dans la chapelle. Véronique at-
ıvec impatience la paysanne pour partir avec elle.
dame voilée revint auparavant et dit aux deux
d'un ton impérieux : « Allez un peu en avant avec
ıenée; je suivrai à pied.» Ils obéirent.
l la dame en noir passa devant la béguine enca-
ıée, qui lui fit un salut respectueux en se levant
iége, elle s'arrêta, et, sortant une pièce de mon-
petit sac brodé d'or qui était attaché à sa cein-
une chaîne d'argent, elle l'offrit à la béguine.
ne refusa et dit en s'inclinant :
vous remercie, noble dame. Réservez vos dons
s gens qui en ont plus besoin que moi.
meures-tu dans cette contrée? demanda la géné-
rangère en relevant son voile.
demeure sur la montagne, avec mon père, » ré-
a béguine; et par respect, ou peut-être aussi un
euse de voir cette dame si bienveillante, elle rejeta
re son capuchon.
s deux, en se regardant, parurent également sur-
mais surtout l'étrangère. Son œil noir examina
ps Véronique, qui eut de la peine à soutenir ce
et qui baissa modestement les yeux.
ne dois pas me connaître? dit enfin l'étrangère en
ant la jeune béguine avec une attention plus
ıuse. Je suis la baronne Ursule de Falkenstein. »
ique leva les yeux et considéra la pâle figure de
étrangère d'un air calme et tranquille, comme

on regarde une personne qu'on voit pour la première fois.

« Veux-tu m'accompagner jusque chez moi? continua la noble demoiselle. Je ne demeure pas loin d'ici, de l'autre côté d'Erlisbach, le long de l'Aar, au château de Gœsgen, qui appartient à mon oncle.

— Je ne puis pas m'éloigner de la cabane de mon père, répondit Véronique; mais, si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la prairie. »

Toutes deux se mirent à marcher lentement et s'arrêtèrent souvent en causant; Ursule s'informa, avec la curiosité naturelle à son sexe, de tout ce qui regardait Véronique. Dans cette conversation, la fille du lollhard, sans s'en douter, fit éclater toute la candeur et toute l'amabilité de son caractère. Le sérieux d'Ursule se changea bientôt en une affabilité mélancolique; et son ton, d'abord un peu fier, prit peu à peu cet accent qui marque une inclination naissante ou un sentiment de compassion.

« Oh! enfant digne d'envie, s'écria Ursule en jetant un regard de tristesse sur la béguine, que tu es heureuse! tu n'es qu'abusée. Que Dieu te protége! tu ne jouiras pas longtemps de ton bonheur.

— Pourquoi pas, noble demoiselle? Dieu veut nous voir heureux tant que nous voulons l'être.

— Vraiment? Chère enfant, le bonheur est en dehors de notre pouvoir. Si le bonheur était subordonné à la volonté des mortels, qui verserait sous le ciel d'autres larmes que des larmes de joie?

— Les larmes de douleur font aussi partie du bonheur, noble demoiselle, peut-être plus encore que les autres. On les verse quand on expie l'infidélité, et que seule dans le monde on recherche une félicité plus parfaite. »

A ces mots Ursule s'arrêta, et, d'un air sombre et scrutateur, elle chercha à lire dans les yeux si francs et si riants de Véronique. Elle craignait que la béguine ne voulût se permettre de méchantes allusions. Mais son indi-

;nation déjà excitée s'apaisa à la vue de cette calme figure i pleine d'innocence. Ursule n'eut pas le courage de penser nal d'une enfant qui semblait à peine se douter jusqu'où pouvait aller la méchanceté du monde.

« Tu parlais d'infidélité, dit Ursule après quelques moments de réflexion. Qu'entendais-tu par là ?

— L'éloignement de Dieu, la mort de l'âme au milieu des choses terrestres, l'attachement aux biens périssables et la renonciation aux biens éternels. Celui qui s'attache à ce qui n'a pas de durée ne doit-il pas toujours souffrir et pleurer ? son cœur ne doit-il pas toujours saigner ? car il perd toujours ce qu'il aime ou il a toujours une perte à craindre.

— Es-tu si forte, jeune fille ? dit Ursule étonnée et cependant un peu incrédule. Ton cœur n'a-t-il jamais été attaché à autre chose qu'à ton Dieu ?

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! » dit Véronique.

Et elle regarda Ursule d'un air noble et ouvert.

« Oh ! enfant digne d'envie ! » s'écria la noble demoiselle en contemplant la béguine avec un respect involontaire.

Dans le maintien de Véronique, dans tous les traits de sa figure si pure, se révélait ce calme virginal qui n'a pas encore été troublé par le moindre souffle de la passion, et qui repousse impérieusement les désirs des hommes sans les comprendre.

« Il est certain, se dit Ursule à part soi, qu'il n'a jamais aimé cette enfant. Ou du moins il n'a jamais trouvé en elle un sentiment d'amour ! Elle est innocente. »

Le lecteur devinera facilement à qui elle pensait : car, dès le moment où Véronique avait découvert sa figure près de la chapelle, Ursule avait eu presque la certitude que cette jeune fille était la béguine du Brugg qu'elle avait crue sa rivale. Mais sa fierté l'empêcha de faire des questions qui auraient pu la trahir ou l'humilier.

« Conserve ton bonheur, dit-elle d'un ton presque affectueux à sa compagne ; conserve-le tant que tu pourras.

— Ne le pourrai-je pas toujours ? reprit Véronique.

— Certes non, tu peux m'en croire, répliqua Ursule. Je suis ton aînée et j'ai une bien plus longue expérience du monde que toi ! Tu parles encore le langage confiant de l'enfance. Il y a eu un temps où je parlais comme tu parles de toi et du monde, sans connaître l'un plus que l'autre. Ne quitte pas sans y être forcée la solitude de ta montagne.

— Pourquoi, noble demoiselle, me donnez-vous ce conseil ? Cette contrée, je pense, est sûre ?

— Tu es un tendre agneau que convoitent les loups affamés. Je voudrais que tu pusses venir avec moi. Je voudrais te sauver.

— Mais de qui ? Je ne vous comprends pas. Mon père serait-il persécuté ? En auriez-vous entendu parler ?

— Me répondras-tu franchement si je t'adresse une question importante ?

— Je n'ai rien à cacher.

— As-tu jamais aimé un homme, ou bien en est-il un que tu aies préféré à tous les autres ?

— Oui, mon père, noble demoiselle.

— Un autre encore n'aurait-il pas quelque prix à tes yeux ?

— Oui, plus d'un. Dans mes voyages, j'ai rencontré plus d'un caractère noble et digne.

— Noble et digne ! » répéta Ursule d'un ton railleur et amer. Puis elle ajouta vivement : « Ne juge ainsi personne enfant abusée ! Les hommes sont tous faux, méchants et cruels. Ces bêtes féroces ne sont moins redoutables que dans l'enfance et la vieillesse, parce qu'ils n'ont pas alors de dents pour déchirer leurs victimes. Les hommes n'ont que des appétits violents et des désirs indomptables; ils ne connaissent ni la tendresse ni l'amour. Ils guettent leur proie avec la ruse du renard; dans leur méchanceté, ils se réjouissent d'avance de voir succomber la victime qu'ils laisseront ensuite avec une cruelle indifférence baignée

dans son sang, comme l'ours rassasié abandonne la brebis déchirée. Aie horreur de ce sexe barbare, chez lequel il n'y a plus rien d'humain. Par sa force physique, l'homme s'est fait notre tyran et celui du monde, et il ne craint plus personne que ses pareils. A force d'orgueil et de présomption, l'homme est descendu au rang de la brute !

— Il y a des hommes grossiers et méchants, dit la béguine. J'en ai rencontré. Mais vous admettez des exceptions.

— Oh ! candeur du premier âge ! s'écria Ursule. Des exceptions ? Aucune, si ce n'est dans les langes de l'enfance et dans les glaces de la vieillesse. Le démon furieux n'est pas le plus redoutable, on l'évite ; c'est le démon plein de douceur. Tremble devant celui qui vient à toi avec l'auréole de la sainteté, accompagné de toutes les vertus, et qui se fait le miroir de la pureté de ton âme. Tout cela n'est que feinte, tromperie et mensonge, pour cacher la ruse et la méchanceté. Crois-moi, l'homme n'est qu'une écorce, une simple écorce qui couvre la pomme noire et vénéneuse de Sodome. Il a gardé de l'humanité, comme l'ange déchu, la forme et la figure, et des vertus perdues seulement les noms sacrés. »

Véronique écouta d'abord avec l'air grave de la surprise, puis elle recula avec une espèce d'effroi ; mais, pour ne pas blesser son interlocutrice par l'expression de ses sentiments ou de ses doutes, elle sourit gracieusement à la noble demoiselle, comme pour lui demander pardon de sa crainte momentanée.

« Ah ! mademoiselle, dit Véronique, que vous portez des jugements sévères ! Mais je vous crois. Vous avez été profondément blessée par des hommes méchants. Votre belle figure pâle et sérieuse le dit. Vous avez perdu la paix de votre âme. Réfugiez-vous en Dieu, vous y retrouverez tout. Si vous pouviez échanger la vaine splendeur de vos châteaux contre une solitude comme la nôtre ! On y est beaucoup plus près de Dieu.

— La splendeur des châteaux a pour moi peu d'attraits, répondit Ursule en soupirant. Un couvent ou une tombe, peu m'importe ! Je voudrais avoir perdu la mémoire ! Mais toi, tu me fais de la peine, mon enfant ! C'est pourquoi va au couvent, vas-y bientôt, avant que ton cœur n'ait à désirer l'oubli. Les démons craignent encore les murs consacrés à Dieu.

— Quoi ! des murs de pierres et de plâtre ? Oh ! mademoiselle, un cœur consacré à Dieu est plus fort que le mur le plus solide d'un château ou d'un couvent. Je n'ai pas peur de la toute-puissance de l'enfer.

— Pauvre enfant, tu ne connais pas encore l'enfer, dit Ursule en souriant d'un air de pitié et en cherchant des yeux ses pages, qui étaient arrêtés à deux cents pas devant un massif de frênes et de saules. Il faut que je te quitte et que je t'abandonne à ton sort. Songe à mes avertissements.

— J'y songerai, et je me souviendrai aussi de vous. Mais nous sommes dans la main de Dieu, et non dans celle du sort, » dit Véronique.

Et elle s'inclina respectueusement, en baisant la main que lui présentait la noble demoiselle.

« Te reverrai-je ? demanda Ursule avec bonté. Peut-être viendrai-je te voir dans ta solitude. Le chemin de la montagne n'est-il pas trop roide pour les chevaux ? »

Véronique lui indiqua le chemin à la droite du Ramsflue, qui conduisait par la vallée jusqu'au bois ; on pouvait le voir de l'endroit où elles se trouvaient placées ; puis elle lui dépeignit si bien le sentier à travers les sapins jusqu'au pré et à la cabane sous les chênes, qu'il n'y avait pas moyen de se tromper.

« Et si je viens te voir, je ne trouverai là-haut personne autre que toi, la paysanne et ton père ? demanda Ursule.

— Quelquefois, mais pas tous les jours, nous recevons la visite d'un noble seigneur d'Aarau, » répondit naïvement la béguine.

Jne sombre rougeur couvrit la figure d'Ursule, et ses ıx étincelèrent.

: Ah ! vraiment, n'est-ce pas une ancienne connais-ıce ? Dis-moi son nom ! Tu peux bien me le dire. Tu ; trouvée avec lui à Brugg ; tu l'as peut-être déjà vu paravant. Je le sais, je le sais. S'est-il glissé jusqu'à toi ıs son véritable nom ou sous un nom emprunté ? Je ne le demande pas sans motif : car, je te le répète, dans omme il n'y a rien de vrai que la fausseté. Ainsi donc, ;'appelle.... ?

— Gangolf Trullerey, répondit Véronique, mais avec un ı d'embarras ; car la rougeur subite et la vivacité de le de Falkenstein l'intimidaient un peu.

— Tu le vois souvent, me disais-tu ? continua Ursule.

— Depuis que mon père....

— Ton père est..., » interrompit vivement Ursule ; mais ravisant aussitôt, elle reprit avec une tranquillité affec- : « Ton père est sans doute un homme de bien. Oui, ime à le croire, n'est-ce pas ? c'est le hasard seul qui us a fait transporter votre ermitage tout près d'Aarau ?

— Oh ! mademoiselle, répondit la béguine, comment yez-vous au hasard, si vous croyez à un Dieu qui dis-se de tout ?

— Tu ne devrais pas mêler à tout cela le nom de Dieu, liqua Ursule d'un ton de reproche. Je connais votre gage mystique, mais je ne l'aime pas beaucoup. Dis-i plutôt si tu étais déjà convenue à Brugg avec ton bon i de choisir la montagne pour lieu de vos rendez-ıs ? »

Véronique, saisie de ce changement subit, osait à peine ondre.

« Pourquoi ne me réponds-tu pas ? reprit Ursule.

— Noble demoiselle, je ne vous comprends pas....

— Mais moi, je ne te comprends que trop bien ; seule-nt, j'avoue que c'est ta figure, et non pas ta robe, qui a trompée. Il me faut réellement rire de ma sim-

plicité. Ne ris-tu pas aussi secrètement de ma sotte crédulité ?

— Non, répondit la béguine sérieusement.

— Je ne te l'aurais pas conseillé. Voilà donc bien des semaines que vous vivez ainsi ensemble dans la montagne. Comment aussi ai-je pu, même à cet égard, m'en laisser imposer par cet hypocrite sournois ? Où et quand vous êtes-vous vus pour la première fois ? Avoue-le franchement, et je ne te ferai aucun mal. Ne crains rien.

— Je ne vous crains pas, noble demoiselle, répondit Véronique avec sa douceur ordinaire, tout en laissant lire sur ses traits une méfiance involontaire, inspirée par ces discours qui semblaient témoigner d'une certaine folie.

— C'est à son école que tu as appris, ce me semble, cette orgueilleuse bravade, dit Mlle de Falkenstein. Elle vous convient bien à tous deux. Il n'y a qu'une chose que je veuille savoir de toi. Réponds-moi, et puis ôte-toi de devant mes yeux. Où ce Gangolf t'a-t-il rencontrée ? Dans quel carrefour ? dans quelle écurie ? Je parle de ta première rencontre avec lui, avant que le scélérat parjure ne t'ait attirée à Brugg.

— Mademoiselle, dit Véronique, les joues rouges d'indignation, je vous pardonne si vous jugez à propos de me maltraiter. Mais qui peut vous engager à calomnier un innocent que vous ne semblez pas connaître ?

— Je ne le connais pas ? Eh bien ! sache donc, s'écria Ursule, emportée par la passion, qu'il était mon fiancé pendant qu'il courait le monde avec toi ! »

Tout à coup elle se tut avec un geste de vive contrariété, comme si elle était fâchée de s'être ainsi emportée ou oubliée.

« Votre fiancé ! dit la béguine avec un mouvement de surprise et de pitié indéfinissables. Votre fiancé ! Est-il possible qu'il vous ait délaissée ?...

— Délaissée, lui, moi ? sotte fille ! J'ai repoussé le misérable qu'on avait eu l'impudence de vouloir m'imposer.

Réponds à la question que je t'ai faite. Il ne me convient guère de perdre mon temps avec toi.

— Oh! mademoiselle, pardonnez, je suis hors de moi. C'est vous qui l'avez repoussé? Repoussé, lui qui est si bon! Comment a-t-il pu mériter votre disgrâce? Celui que je connais ne peut pas être l'homme dont vous parlez. Il doit y avoir entre nous quelque erreur, quelque malentendu. Souffrez, je vous en conjure, que je vous adresse une seule parole, une seule question!...

— Tais-toi et obéis; ici je suis ta maîtresse. Depuis quand entretiens-tu avec lui cet infâme commerce?

— Mademoiselle, veuillez modérer votre colère; elle vous fait oublier ce que vous devez même à la plus pauvre fille, s'écria Véronique avec dignité.

— Voyez donc l'impudente! dit Ursule l'œil enflammé.

— Vous n'êtes pas dans une disposition à m'entendre, mademoiselle. »

A ces mots la béguine s'inclina profondément et fit un mouvement comme pour s'éloigner.

« Je veux que tu restes; ne bouge pas d'ici, s'écria Ursule d'un air impératif, en montrant du doigt la place que la béguine venait de quitter.

— Permettez-moi, mademoiselle, de soustraire à vos regards l'objet de votre colère, » répondit Véronique en cherchant à couvrir ainsi sa retraite.

Ursule fit deux grands pas après elle en s'écriant :

« Reste! ou bien j'appelle mes gens et je te fais traîner garrottée à Gœsgen et jeter dans la tour. »

Après avoir prononcé ces mots, elle se tourna rapidement pour appeler ses pages; mais elle resta muette et pâle comme la mort. Devant elle se trouvait Gangolf Trullerey, qui avait descendu la montagne à travers le bois et qui ne fut pas moins surpris de se voir inopinément devant son ancienne fiancée, et d'apercevoir, à quelques pas d'elle, la sainte de la montagne. Il s'inclina profondément, avec une froide politesse, devant l'héritière de Falkenstein, et il

voulut passer sans lui adresser la parole. Mais Ursule, sans répondre à son salut, l'arrêta d'un signe impérieux de la main.

Dès que Véronique aperçut Gangolf, elle revint sur ses pas et dit :

« Mademoiselle, je rends grâces au ciel qui a envoyé sire Trullerey. Cela mettra un terme à notre malentendu, et vous ne serez plus en colère contre moi.

— J'admire votre témérité, sire Trullerey, s'écria Ursule, sans faire attention aux paroles de Véronique, d'oser courir après l'objet de vos amours sur les terres de la maison de Falkenstein !

— Mademoiselle, reprit le chevalier, il y a deux choses dont vous êtes mal informée. Je ne cours pas après l'objet de mes amours et je ne suis pas ici sur les terres de Falkenstein. Cette vallée, jusqu'au ruisseau du village d'Erlisbach, fait partie du domaine de Kœnigstein et appartient à Aarau. Avez-vous quelque autre ordre à me donner ?

— Celui de ne plus vous montrer dans cette contrée, répondit Ursule. Votre conscience doit vous dire quel châtiment attend l'audacieux calomniateur de mon honneur et de celui de ma famille !

— Ce n'est pas de moi, je pense, que vous voulez parler ? Depuis que nous nous sommes quittés l'un l'autre, vous ne m'avez fourni aucune matière à éloge ni à blâme.

— Misérable ! mais vous vous êtes vanté d'avoir repoussé mon alliance.

— Je ne l'ai jamais fait.

— Jamais ? Vous oubliez l'assemblée des chevaliers à Seckingen, où vous avez couronné l'impudeur par la lâcheté, en vous dérobant par la fuite au châtiment qu'allait vous infliger le landgrave Thomas.

— Celui qui vous a tenu ces propos a menti.

— Quoi ! mon père et mon oncle ?

— *Ils ont* menti tous deux.

— Parlez de mes parents avec plus de respect! » s'écria rsule en jetant sur Gangolf un regard flamboyant où se ignait la colère de l'orgueil outragé; et, montrant du igt ses pages, elle continua : « Je ne suis pas seule. Vous connaissez les couleurs de Falkenstein. Un geste, misé-ıble fanfaron, et vous et cette fille vous êtes perdus !

— Mademoiselle, je puis souffrir que vous me menaciez, ıais je ne souffrirai pas que vous insultiez cet ange de vertu !

— Oh! oui, ange de vertu ! s'écria Ursule avec un rire onique. J'ai envie de faire emmener cet ange à vos yeux. ous ne souffrons sur notre domaine, ou sur les limites e nos terres, de vagabonds qu'en prison ou à la potence. »

De son mouchoir blanc elle fit signe à ses pages, attentifs éjà depuis longtemps à la conversation animée de leur ıaîtresse avec les deux inconnus; ils arrivèrent au galop.

« Mademoiselle, s'écria Gangolf, et l'on voyait ses ıuscles se gonfler, les veines de son front bleuir et ses eux lancer des éclairs, je n'oublierai pas que vous êtes ne femme; mais n'oubliez pas non plus que vous et vos ens vous êtes sur les terres de Kœnigstein. Dans votre olère ne commettez pas un crime. »

D'un ton sec et impérieux, Mlle de Falkenstein dit aux ıvaliers accourus :

« Saisissez la vagabonde et conduisez-la garrottée au hâteau.

— Malheur au téméraire ! s'écria Gangolf en levant le oing fermé, malheur à qui osera mettre la main sur cette eune fille. C'est un homme mort! »

Les cavaliers regardèrent avec embarras le redoutable dversaire qui s'était jeté, le bras levé, entre eux et la bé-uine, et qui sans armes les menaçait de la mort : car l'é-égant poignard, incrusté d'or et de nacre, qui pendait par ne chaîne d'argent à sa ceinture, était moins une arme u'un objet de parure.

« Je le veux, obéissez ! » s'écria Ursule, la figure tour-ıée vers ses pages et la main étendue vers la béguine.

Les pages se disposaient à obéir. Tout à coup, le cheval de l'un se cabra en écumant et se mit à reculer sur ses pieds de derrière ; l'autre tomba roide mort en lançant son cavalier au loin sur le pré. Bientôt l'autre cheval tomba aussi lourdement à terre. Du cou et du poitrail des chevaux coulait un torrent de sang. Le poignard de Gangolf les avait frappés tous deux comme l'éclair et percés mortellement.

Ursule recula avec épouvante, comme si elle était témoin d'un enchantement. Véronique, pâle, les mains jointes et levées vers le ciel, priait pleine d'angoisse, sous les branches d'un saule.

Gangolf tenait le poignard dans sa main gauche, et, dans sa droite, l'épée du page qu'il avait tirée du fourreau. Étourdi de sa chute et consterné d'effroi, le page se releva de terre, tandis que son compagnon, jurant et la hanche meurtrie, gisait encore sous son cheval expirant.

« Vous semblez être revenue à vous, dit Gangolf à Ursule, qui, muette et immobile, regardait ce sanglant spectacle. Je pourrais et je devrais vous emmener prisonnière à Aarau. Vous avez rompu la paix publique. Remontez sur votre haquenée, retournez chez vous. Je vous laisse la liberté. »

Puis il rengaina son poignard, plia la lame de l'épée, en appuyant la pointe à terre jusqu'à ce que le fer se brisât, aida ensuite le page à se dégager de dessous son cheval, lui prit son épée et la brisa comme l'autre.

« Vous ne méritez pas d'avoir une épée au côté, dit-il aux cavaliers désarçonnés, dont l'un regardait avec désespoir son coursier mort, tandis que l'autre boitait en jurant et en gémissant. Il ne vous sied pas de porter ce qui est l'honneur de l'homme. Les cordes et les menottes sont plutôt ce qui vous convient, puisque, au lieu de protéger les femmes sans défense, vous exercez contre elles l'office d'archers et de valets de bourreau ! »

En disant ces mots, il leur tourna le dos, se rapprocha de la béguine et la ramena par le chemin de la montagne.

XXIV

Pieux entretien.

Ursule, avec ses deux écuyers, devait éprouver le sentiment de stupeur de ceux au milieu de qui la foudre vient tout à coup de tout renverser. Aucun d'eux ne comprit d'abord comment le mal s'était fait si vite. Chacun aurait voulu croire à une illusion des sens; mais les fragments des épées, les chevaux étendus par terre dans des mares de sang, attestaient le contraire.

« Mille bombes! que le tonnerre m'écrase! s'écria le boiteux en gémissant. Qu'est-il donc arrivé, Josué? Tous deux morts immolés comme des veaux, et mon épée de Damas brisée en deux! Il faut que Trullerey soit possédé de Satan ou qu'il ait trois mille diables dans le corps, pour faire une telle boucherie! Mais personne n'a jeté le moindre brin de paille dans son chemin; pourquoi ce brigand nous tue-t-il nos chevaux? Mets-toi à ses trousses, Josué; assomme-le comme un chien enragé; car, tudieu, il ne l'a pas volé! Sur ma parole, tue-le! Si je n'étais pas perclus de tous les membres, je réglerais son affaire sur-le-champ; songe qu'il n'a pas d'armes.

— Ah! ma belle et fidèle Lisi, soupira Josué, la tête baissée sur la poitrine et les mains jointes et étendues devant lui avec un chagrin qui approchait du désespoir. Qui est-ce qui se serait douté de cela? Pauvre bête! Devais-tu tomber sous les coups d'un assassin? J'aurais sacrifié cent fois la vie pour toi dans un combat honorable. Je n'aurai plus maintenant un jour de joie. Oh! Gobert, regarde! ma belle Lisi est morte! Il n'y avait pas d'homme si raisonnable, si fidèle et si bon que cette noble bête!

—*Que l'enfer t'engloutisse, toi et* ta Lisi! s'écria Go-

bert. Réserve cette oraison funèbre pour le moment où l'on mettra ton cheval en terre. Prends ce tronçon de ton épée; il est encore assez long pour fendre un crâne ou pour éventrer un homme. Cours après ce maudit brigand, il te reste encore deux bonnes jambes. Mais moi, on dirait que l'on me donne des coups de couteau dans la moelle des os. Je veux être damné si je n'ai pas trois côtes de brisées, et si je n'en demeure pas bancal et bossu.

— Ah! si je pouvais rappeler Lisi à la vie, reprit Josué, je ne regarderais pas à la perte d'une jambe, d'une main ou d'un œil! »

Pendant que les deux pages exhalaient ainsi leur douleur en plaintes lamentables, Ursule demeurait immobile comme une statue, la tête tournée vers la vallée du côté du Ramsflue, où Gangolf avait disparu depuis longtemps avec la béguine et la paysanne. Elle semblait privée de sentiment, et sa figure pâle et fixe était blanche comme de l'albâtre. Le vent agitait son voile noir et le faisait flotter autour de sa tête sans qu'elle s'en aperçût.

Sur l'avis de Gobert, Josué, les yeux remplis de larmes, se livra enfin à la triste tâche d'enlever les belles selles et les riches harnais des deux chevaux, pour sauver au moins quelque chose du désastre. Cependant Ursule, revenue de son morne abattement et ayant un peu repris ses sens, fixa ses regards sur les corps inanimés des chevaux, puis sur ses écuyers.

Plus elle recueillait ses souvenirs, plus son âme révoltée se soulevait. Ses lèvres livides tremblaient; ses belles mains se crispaient convulsivement; ses yeux éteints lançaient soudain des éclairs; on entendait le bruit de sa respiration agitée, puis des paroles murmurées rapidement entre ses dents et accompagnées d'un rire effrayant :

« Oui, par tous les saints! je foulerai aux pieds leurs cadavres! je tremperai mes pieds dans leur sang!» Puis se tournant vers ses écuyers, elle s'écria : « Amenez ma haquenée, misérables et lâches coquins! Un seul homme

vous a jetés à terre, il a brisé vos glaives, et vous n'avez pas bougé, poltrons! Si vous n'avez pas de bras ni d'armes pour défendre mon honneur, courez le monde comme des chiens galeux, chassés et repoussés partout : c'est tout ce que vous méritez. Otez-vous de ma présence, ne reparaissez jamais devant moi. Je ferai fouetter par les archers et chasser par les chiens celui de vous qui osera se montrer aux portes d'un des châteaux de Falkenstein. Allons, détalez au plus vite, misérables gueux! Que les polissons des villages vous jettent de la boue et vous frappent de verges! »

Cette verte apostrophe agit encore plus fortement sur les esprits des pauvres diables que leur chute de cheval. Ils pâlirent à la pensée de cette ignominie, de la colère de leur maîtresse et du châtiment que leur réservait le landgrave de Falkenstein. L'un oublia la douleur de sa hanche, l'autre la peine que lui causait la perte de son cheval aimé. Tous deux se jetèrent aux pieds d'Ursule et demandèrent grâce en balbutiant quelques excuses. Mais Ursule passa devant eux sans entendre leurs prières, et, s'élançant sur sa haquenée, elle s'écria :

« Malheur à celui qui approche du château! On lui donnera la chasse comme à un lièvre égaré, et on le fera déchirer par les chiens. »

Elle fit alors tourner son coursier, et galopa vers Erlisbach, puis vers l'Aar et le château de Gœsgen.

Le chemin était devenu inégal et rocailleux. La haquenée prit une allure plus lente. La belle cavalière, s'oubliant elle-même, laissa échapper la bride de ses doigts. L'agitation de son cœur, où la soif de la vengeance, le désespoir, la honte, l'orgueil, la jalousie, le repentir, la fureur, s'élevaient et retombaient tour à tour comme les flots de la mer dans la tempête, la rendait tout à fait insensible aux beautés de ce paysage qu'elle avait vanté peu de jours auparavant comme s'accôrdant le mieux avec la mélancolie de son âme.

Enfin elle fut rappelée à elle-même par son coursier, qui, ayant pris un chemin de traverse conduisant à la hauteur, s'arrêta tout à coup près d'une grande croix en bois, devant une petite chapelle où l'épouse de Thomas de Falkenstein aimait à faire ses dévotions. Sans doute, le coursier avait cru devoir amener également vers ce lieu sacré la belle dame qu'il portait, et il avait pris le sentier habituel suivi chaque jour par sa maîtresse, la landgrave de Falkenstein. Mais Ursule reconnut dans ce hasard le doigt de la Providence. Elle sauta en bas de sa haquenée, la laissa courir librement, et entra dans la chapelle pour y chercher la paix du cœur.

C'était une antique chapelle, dont le toit était crevassé. Une des murailles latérales était assez fendue pour qu'un lierre y eût pénétré du dehors et eût étendu ses verts rameaux sous la voûte intérieure. Une pierre dressée et taillée figurait l'autel. Au-dessus, dans une niche cintrée et décoré de minces colonnettes, on voyait un Christ sur la croix, et, à côté, la Mère de Dieu, le cœur percé de sept glaives. Tout était si dégradé, qu'un tapis de toutes sortes de plantes couvrait le sol de la chapelle, et que sur l'autel on découvrait de hautes orties.

« Sainte Mère de Dieu ! dit Ursule en s'agenouillant les mains jointes. Oh! sainte délaissée, au cœur sept fois percé, vois mon cœur percé mille fois. Oh ! reine des douleurs, aie pitié de mon âme ; sauve-la du désespoir ! Pourquoi suis-je condamnée à dépérir de langueur ? Pourquoi suis-je seule repoussée ? »

A ces mots, des larmes brûlantes inondèrent ses joues pâles. Elle appuya sa main sur la froide pierre de l'autel, et glissa enfin en sanglotant sur le sol de la chapelle. Elle pleura longtemps et amèrement, jusqu'à ce qu'elle fût épuisée, et ses larmes furent séchées par un assoupissement qui calma sa douleur. Elle se sentit renaître, comme, après une chaleur d'été étouffante, la campagne se trouve rafraîchie par une pluie bienfaisante.

Quand elle se réveilla et qu'elle se releva, il lui semblait qu'un ange avait calmé ses douleurs et avait fortifié son âme. Elle s'inclina encore une fois respectueusement devant la sainte Vierge, de qui elle semblait avoir obtenu miséricorde et consolation. Dans sa reconnaissance, elle fit vœu d'élever en ce même lieu ou ailleurs une chapelle plus digne de la reine des cieux : car cet épuisement, ce repos et ce calme de tout son être, devaient être, elle n'en pouvait douter, l'effet d'une grâce surnaturelle accordée à ses prières.

Elle sortit, plus tranquille, par la petite porte de la chapelle. Le monde flottait devant elle dans les vapeurs pourprées du soleil couchant. Un souffle tiède et parfumé l'enveloppa et fit pénétrer en elle comme une nouvelle vie.

En face d'elle, de l'autre côté des eaux argentées de l'Aar et de ses bords boisés, brillaient, à moitié éclairés, les bâtiments du chapitre de Schœnenwerth et la tour de l'église isolée sur une colline au-dessus de la vallée, dans une solitude claustrale. Dès le VIIe siècle, le culte chrétien avait consacré cette colline, du haut de laquelle retentissait en ce moment le son solennel de la cloche du soir. Derrière cette colline s'étendaient des montagnes en amphithéâtre, couvertes de sapins. Dans la plaine, on voyait errer des troupeaux de bœufs et de vaches, dont les clochettes tintaient gaiement au delà de l'Aar. Les ruines d'anciens châteaux brillaient au soleil, comme des couronnes d'or sur les cimes de la montagne. A gauche, vers le levant, se déroulait la belle et riante vallée d'Aarau, remplie de villages et de châteaux jusque sur les bleus sommets des monts Lægern et Heiters. Derrière les basses montagnes qui avançaient dans le fond, on apercevait au-dessus des lignes de nuages les pyramides des neiges éternelles.

Ursule de Falkenstein se sentit doucement émue par ce magnifique spectacle. Elle put même, sans perdre son calme, contempler le pont, les murs noircis et les toits à pignons de la ville d'Aarau, ainsi que la sombre tour de

Rore, éloignée de plus d'une lieue de l'endroit où elle se trouvait. Avec le sentiment du pardon céleste dans le cœur, elle pardonnait au monde toutes les douleurs qu'il lui avait fait essuyer. Elle était dans cette disposition d'esprit, quand elle fut dérangée par l'arrivée de la jeune épouse de son oncle Thomas. La landgrave, née de Ramstein, avançait à pas rapides vers la chapelle, et elle lui criait déjà de loin :

« Jésus, Marie, Joseph! que tu m'as causé de terribles frayeurs, Ursi! J'ai trouvé ton coursier paissant là-bas, seul, près de la route, et aucune trace de toi ni des écuyers qui t'accompagnaient. Que fais-tu donc, Ursule? Qu'est-ce qui t'a amenée à cette chapelle, que tu n'as pas l'habitude de visiter?

— La main invisible de Dieu, répondit Ursule en baisant la main que lui présentait la landgrave. Oh! il y a longtemps que je n'ai éprouvé la paix céleste dont je jouis en ce moment. Je suis très-tranquille.

— L'es-tu réellement? demanda la landgrave, qui, épuisée de sa course, s'assit sur une pierre couverte de mousse et regarda sa nièce avec un triste sourire. Ne m'abuses-tu pas encore, pauvre enfant toujours bercée par de trompeuses chimères et par des illusions mensongères? Oh! que tu pourrais me rendre heureuse!

— Je prendrai le voile. Demain ou après-demain j'entrerai au couvent, et je renoncerai à un monde qui a été si cruel envers moi! Demain, au plus tard après-demain. Le plus tôt sera le mieux! Je veux apprendre à oublier, à renoncer et à mourir!

— Ne le peux-tu pas, comme mille autres, en vivant dans le monde?

—Mille autres n'ont pas éprouvé l'affreux sort qui m'accable! Je ne pourrai trouver le repos que dans les murs nus d'une cellule, où rien ne me rappellera la méchanceté du monde, et où il ne pourra plus me persécuter. Je veux tout laisser derrière moi!

— Ah ! chère enfant, on ne laisse rien derrière soi quand on emporte encore quelque souvenir dans son cœur. Partout tes regrets te suivront. C'est en toi que tu vois le monde, chère nièce. Es-tu bien décidée à te retirer au couvent ? Crois-moi, le voile et la cellule ne feront pas plus de toi une religieuse que le froc ne fait le moine et que le glaive ne fait le soldat. Bâtis-toi un cloître dans ton propre cœur ; bannis toute passion, tout désir terrestre, et tu pourras vivre en religieuse dans un château comme dans une église. Je connais les couvents, j'y ai été élevée.

— C'est pourquoi tu es si bonne et si pieuse, ma chère tante, dit Ursule en soupirant.

— Oh ! non, Ursi ; j'ai appris beaucoup de prières, mais j'ai vu et entendu beaucoup de mauvaises choses. Les murs étaient plus saints que leurs habitants et les habits plus pieux que les cœurs. Suis mon conseil : modère d'abord la violence de tes sentiments, triomphe d'un petit caprice d'orgueil, sacrifie au ciel tout ce qui faisait battre jusqu'alors ton cœur ; en un mot, commence par être religieuse avant de te faire couper les cheveux ; alors toute la terre se changera pour toi en couvent. Ce n'est pas le monde ni l'esprit volage des hommes, ce n'est pas Hinz de Sax ni Gangolf Trullerey qui sont les auteurs de tes maux ; toi seule es la cause de tes peines.

— Ne me parle pas des hommes ; ils sont tous méchants et parjures, s'écria Ursule en poussant un profond soupir. Je voudrais n'entendre jamais parler d'eux, n'en voir jamais aucun. »

La landgrave répondit avec un doux sourire :

« Nous autres pauvres femmes, la dureté, la brutalité et la passion sensuelle des hommes nous rendent rarement heureuses ; mais, s'il n'y avait pas d'hommes sur la terre, mon enfant, il faudrait nous cacher dans des cavernes et nous désespérer ! Ce sont les hommes qui nous aident à supporter les autres femmes, comme l'été nous fait supporter l'hiver.

— Chère tante, tu as sans doute une raison pour décerner aux hommes ces louanges! ton cœur a peut-être trouvé le bonheur!

— Moi, le bonheur! » dit la landgrave en levant ses beaux yeux vers le ciel, pendant qu'un léger incarnat colorait ses joues comme le reflet d'un temps de félicité passée, auquel, à cause du présent, on n'aime pas à se reporter.

Ursule regarda avec une expression d'intérêt la noble figure de la landgrave, pour laquelle elle avait plutôt l'affection d'une sœur que le respect d'une nièce.

La jeune femme, dont le visage exprimait la plus pure tendresse et la plus humble résignation, était assise en silence et l'air pensif sur un rocher, les mains jointes et appuyées sur ses genoux, étouffant un soupir qui soulevait son sein malgré elle.

Elle paraissait être déjà ce qu'elle avait conseillé à Ursule de devenir, une religieuse pour qui le monde n'est qu'un silencieux couvent. Son costume simple et sans recherche, sa longue robe de laine gris de perle qui lui descendait jusqu'à la cheville, sans autre ornement que de doubles manches bouffantes; sa coiffe de toile d'une blancheur de neige, légèrement nouée sous le menton et trop petite pour retenir les flots de sa chevelure, tout dénotait qu'elle vivait, par goût, en religieuse.

« Tu as aimé, s'écria Ursule, ne le nie pas!

— Oh! si tu avais réellement aimé, répondit la landgrave d'un ton à la fois bon et sérieux, tu ne me dirais pas : « Tu as aimé; » car l'amour ne peut pas avoir de fin. Tes sens seuls ont été émus, mais non pas ton cœur. On n'aime qu'une fois dans sa vie, mais alors c'est pour toujours. Celui que j'aimais du fond de mon âme n'en a jamais rien su. J'ignore où il est aujourd'hui, et même s'il vit encore. Mais qu'importe? Il est l'ange de mes rêves, la consolation de mes veilles. Ceux que Dieu a unis, ni le monde ni les hommes ne sauraient les séparer!

— Tête folle! s'écria Ursule les yeux humides, en serrant vivement la baronne de Falkenstein contre son cœur, tu es heureuse de n'avoir pas connu de plus près celui à qui ton cœur s'est donné. Il l'aurait déchiré comme le mien l'a été, et tu aurais été trahie comme je l'ai été.

— S'il m'eût trompée, répondit Mme de Falkenstein, je lui aurais pardonné. C'est là le véritable amour! Le caractère de l'homme diffère essentiellement du nôtre, et c'est ce qui fait qu'il a tant d'attraits pour nous. On veut trouver dans celui que l'on aime des qualités et des perfections que l'on n'a pas soi-même. Pourquoi l'homme s'attache-t-il à la femme? C'est qu'il trouve en elle la douceur et la grâce qui lui manquent. La femme ne veut pas que l'homme soit efféminé, pas plus que l'homme ne veut trouver chez la femme trop de rudesse.

— Mais ton mari, mon oncle, qui est si dur, si emporté? demanda Ursule timidement et d'un air compatissant.

— Je n'ai pas le droit de demander qu'il soit autre qu'il n'est, répondit la landgrave. On me l'a donné pour mari; il est mon maître et seigneur, et il a des qualités que j'honore. Il n'est pas d'homme assez méchant pour ne pas avoir de vertus qui puissent le rendre digne d'estime ou du moins le faire supporter.

— Je ne puis que t'admirer, douce et aimable sainte!

— Si tu m'admires, je ne puis que te plaindre, chère enfant; car ton admiration trahit ton cœur et la cause de ses peines.

— Que veux-tu dire, ma chère tante? dit Ursule en faisant un pas en arrière.

— Ne t'en aperçois-tu pas? répondit Mme de Falkenstein en prenant affectueusement la main d'Ursule. Si tu avais un peu plus de patience, d'indulgence et de résignation, tu ne m'admirerais pas, mais tu serais plus heureuse. Mauvaise tête! tu voudrais façonner le monde à ta guise, et tu en es le jouet, parce que tu es plus faible que

mille autres. Crois-moi, il n'y a de fort que celui qui est son propre maître. Petite capricieuse, tu as su rarement commander à tes passions. Celui qui aime à gouverner les autres oublie souvent de se gouverner lui-même. »

XXV

Les bohémiens.

Des pas et des voix d'hommes qui approchaient mirent fin à la conversation d'Ursule et de la landgrave.

C'étaient deux valets du château, portant un panier couvert qui semblait assez pesant.

« Qu'est-ce que vous portez sur la montagne à une heure aussi avancée ? demanda Mme de Falkenstein avec surprise.

— Eh ! Votre Grâce, répondit un des valets pendant qu'ils s'inclinaient tous deux respectueusement, c'est de la pâture pour des corbeaux rapaces; je veux parler de ces misérables gueux de bohémiens, dont M. le landgrave se sert pour boucher un trou dans le monde ou pour en faire un.

— Si c'est l'ordre de votre maître, allez ! »

Quand les valets furent passés, elle soupira à demi-voix :

« Dieu sait ce qui se prépare; je pressens des malheurs. Ton oncle ne peut rester en repos. Il médite quelque coup hardi. Voilà plus de huit jours que des messagers vont et viennent au château et que des gens suspects courent les buissons et les bois.

— Ne sais-tu pas que le dauphin et les Armagnacs marchent déjà d'Altkirch vers Bâle ? fit remarquer Ursule. Et, si le dauphin s'avance avec une armée formidable pour

exterminer les confédérés, aucun des chevaliers, aucun des Falkenstein ne peut se tenir à l'écart!

— Je ne crois pas qu'il soit question des confédérés, répondit Mme de Falkenstein. Je crains qu'on ne médite quelque terrible vengeance contre Gangolf Trullerey.

— Vraiment ? s'écria Ursule avec vivacité. As-tu appris quelque chose ?

— J'ai vu plutôt qu'appris, et j'ai lu dans les traits de mon mari. Depuis avant-hier il n'est plus le même; il m'évite, il me renvoie. Tous ses actes décèlent de l'inquiétude et une grande préoccupation. Il n'écoute pas ce qu'on lui dit; il rêve les yeux ouverts; il donne des ordres et les révoque un instant après. Depuis hier, tu le sais, il fait préparer une belle chambre dans la tour de Farnsbourg. Elle ne t'est pas plus destinée qu'à moi. Nous devons rester toutes deux dans le château de Gœsgen. Il ne prononce plus le nom de Gangolf avec sa fureur ordinaire, mais avec une rire ironique, comme le nom d'un homme dont la perte est assurée. Qui sait si le malheureux n'est pas déjà en son pouvoir ?

— Non, non, répondit Ursule en détournant sa pâle figure, tu te trompes; Gangolf court encore aujourd'hui librement le monde.

— Et quel hôte étranger l'appartement dans la tour de Farnsbourg doit-il recevoir ? A en juger par les meubles précieux qui y ont été apportés de Kinbourg, de Falkenstein, et, ce matin même, de Gœsgen, on croirait qu'il s'agit d'un illustre personnage. Je pensais au dauphin, mais cet appartement isolé ne convient guère à un prince; quant au beau lit qu'on y dresse, il serait digne même du fils d'un roi.

— Un lit nuptial ?

— Oui. D'ailleurs, comme le commandant de Farnsbourg me l'a confié en partant dans l'après-midi, on ne fait aucuns préparatifs pour recevoir la cour brillante et nombreuse du prince royal de France. Et toutes ces allées

et venues, tous ces mystères, n'ont commencé qu'hier. Il paraîtrait que tout cela ne se fait qu'en vue d'un grand personnage qu'on veut garder prisonnier.

— Devinons, ma chère petite tante. L'affaire est assez singulière pour piquer la curiosité. Depuis avant-hier, dis-tu, mon oncle a reçu des lettres, des messagers? Y avait-il là des étrangers? Je me repens maintenant d'avoir cédé à tes prières et d'être allée, ces jours derniers, à Kœlliken. D'ailleurs, comment une visite à ce repaire m'aurait-elle distraite? Tu dis donc avant-hier? Et tu n'as rien remarqué, ce jour-là, d'extraordinaire?

— Rien que je sache. J'ai bien vu venir beaucoup de messagers; mais, comme il en venait sans cesse depuis quelque temps, j'y ai à peine fait attention. Du reste, mon mari a été presque toute la journée absent. A son retour, il était déjà dans cette excitation étrange, tour à tour renfermé et taciturne, ou d'une gaieté exagérée, puis rêveur ou tout bouillant. Il prononça plusieurs fois le nom de Gangolf avec un sourire plein d'une joie méchante. Je dus tout entendre, car nous soupions seuls. A peine m'adressa-t-il la parole, je ne pus lui faire aucune question : car tu sais comme il est.

— Il aura tenu quelques conciliabules dans le voisinage. Cela me semble certain.

— Peut-être pas tant que tu crois. Il est sorti à cheval avec un costume plus simple qu'il n'a l'habitude d'en porter. Le chasseur qui l'avait accompagné a raconté, en ramenant les chevaux, que mon mari avait gravi la Hard à pied.

— La Hard! » répéta tout bas Ursule avec une intonation toute particulière.

A ce moment, les valets se firent entendre de nouveau. Ils revenaient les paniers vides. La landgrave leur ordonna de ramener la haquenée au château; puis elle engagea Ursule à l'accompagner pour examiner, au moins de loin, les convives que son mari traitait sur l'herbe. Une fumée qui

s'élevait non loin de là, du fond du bois, indiquait l'endroit où ils devaient être campés, et cet indice n'était pas trompeur.

Dans une gorge étroite au milieu du bois, brûlait un feu de branches mortes. Autour de ce feu étaient campés cinq bohémiens, à moitié vêtus, qui se régalaient des mets envoyés par le landgrave, et qui faisaient passer de bouche en bouche un petit baril de vin. Devant eux dansait une jeune fille à la taille élancée, qui s'accompagnait de son chant et se balançait sur la pointe de ses pieds nus et sur ses hanches, et qui levait et baissait les bras avec des mouvements fantastiques, mais non sans grâce. Dans un coin, une femme blottie sur l'herbe allaitait un enfant. Tout autour, des habits et des haillons étaient pendus aux buissons. Ces gens causaient gaiement, mais dans un langage inintelligible. Cependant tout à coup, une vieille et horrible femme, qui sortait du bois, s'étant approchée du groupe, il s'établit aussitôt un profond silence; et même la jeune fille cessa son chant et sa danse. Les hommes se levèrent et entourèrent la vieille, qui leur parlait avec une certaine hauteur, tandis que les autres l'écoutaient avec une grande attention. Enfin, après avoir échangé quelques mots, tous exprimèrent de diverses manières leur satisfaction, les uns en faisant avec la tête des signes d'assentiment, les autres en battant des mains.

On invita la vieille à s'asseoir et à manger. Chacun lui offrit les meilleurs morceaux.

Pendant que les deux spectatrices, cachées par les arbres, observaient secrètement les bohémiens, elles furent troublées par une apparition à laquelle elles étaient loin de s'attendre, et qui ne leur fut pas des plus agréables. Le landgrave Thomas se trouvait derrière elles.

« J'aurais cru, dit-il à demi-voix et d'un ton irrité, Mme de Falkenstein dans un endroit plus convenable pour elle que celui-ci; il me semble aussi déplacé d'observer des mendiants déguenillés que d'épier mes projets. »

La landgrave, tout interdite, se disposait à se retirer en silence, quand Ursule prit la parole :

« Nous ne savons pas, mon oncle, ce qui vous inspire tant de méfiance contre nous. Ni l'une ni l'autre des intentions que vous nous prêtez ne nous a amenées en ce lieu. Fallait-il prendre la fuite quand nous avons vu une fumée s'élever dans les bois ?

— Retournez à l'instant même au château, s'écria le landgrave d'un ton rude et avec un geste impératif ; et ne vous en prenez qu'à vous-mêmes si je vous fais garder à vue dans vos appartements. On ne confie pas au chat la garde du rôti, ni aux femmes celle d'un secret. »

Ursule, sur le point de relever la méchante sortie de son oncle, en fut empêchée par Mme de Falkenstein, qui l'entraîna doucement avec elle.

Dès que sa femme et sa nièce eurent disparu, Thomas descendit dans la vallée et alla trouver les bohémiens, qui, à sa vue, se levèrent avec une familiarité respectueuse, mais qui, en tournant autour de lui, se tenaient toujours à trois ou quatre pas.

« J'espère que la cuisine du château a suffisamment pourvu à vos besoins ? »

Tous s'inclinèrent profondément en léchant leurs doigts, tandis qu'un gros sourire de satisfaction éclairait leurs laides figures.

« Tant que vous serez à mon service, continua le landgrave, il y aura pour chaque homme un florin et la nourriture par jour, et, si je suis content, un cadeau comme vous en ferait un prince. Au traître la potence ! Vous m'entendez. »

Tous l'entourèrent avec de muets ou bruyants témoignages de joie, des gambades, des révérences et des protestations sans fin. Mais Thomas, qui ne paraissait pas beaucoup goûter ces démonstrations, fit signe de la main pour réclamer le silence, et leur dit :

« Je ne puis pas me confier à chacun de vous. Je ne vous

connais pas et je ne tiens pas non plus à être connu de vous. Notez cela. Cette femme intelligente que voici, ajouta-t-il en désignant la vieille bohémienne, que vous respectez tous comme une mère, a ma confiance. C'est à Ilsel que je donnerai mes ordres, et votre récompense sera proportionnée à votre obéissance et à l'adresse que vous déploierez à me servir. »

A ce moment, un des bohémiens avança d'un pas, et relevant sa moustache noire, il posa ses deux mains sur sa poitrine et dit :

« Le coq rouge volera la nuit prochaine au-dessus de la ville d'Aarau, et on le verra à vingt milles à la ronde. Nous avons exploré le vieux nid en tous sens. Il y a là bien des trous pour s'y glisser, dussions-nous passer par le conduit en bois du ruisseau établi au-dessus du Hirschgraben. Il n'ya pas de danger. La farce ne demande pas plus de deux allumettes. Tout cela est en paille et en bois de pin sec. Cela flambera bien ! Mais, seigneur, il ne faudra pas nous laisser dans l'embarras. Ilsel assure que vous aurez vos gens sur le Distelberg et le Giesshubel. Nous comptons là-dessus. Si vous nous laissez prendre, nous dirons que nous avons agi par votre ordre. Soyez donc prêt à nous assister. Et quand on criera : « Au feu ! « au feu ! » dans les rues, nous pourrons emporter ce qui nous conviendra. Ce sera par-dessus le marché, et vous ne nous en demanderez pas compte. »

Le landgrave, tournant le dos à moitié au bohémien, ne lança que de temps à autre un regard de côté sur son hardi interlocuteur.

« Vous avez ma parole, dit-il enfin, vous connaissez ma volonté. »

Puis, faisant signe à la vieille Ilsel, il s'en alla.

Quand il se crut assez loin de l'horrible compagnie, il s'arrêta dans le taillis, et, ordonnant à la bohémienne qui l'avait suivi d'approcher, il lui dit :

« Es-tu bien sûre de ton affaire ? car, si Gangolf Trul-

lerey était la nuit chez la béguine, cela pourrait faire couler du sang, et tout échouerait. J'aime mieux mettre des gens vigoureux en embuscade.

— Mon bijou, ne crains rien, s'écria la vieille ; je tiens le lollhard et sa fille. Le chevalier d'Aarau ne se montre que le jour, il ne vient jamais par la même route ; il a autant de chemins à sa disposition que le vent. Mais le beau chevalier craint la nuit.

— Que le maudit coquin ne se trouve jamais sur mon chemin, ou c'est un homme mort, murmura le landgrave. Si tu m'amènes aujourd'hui la jeune fille, je te donnerai deux poignées d'or.

— Tu étais si près de la colombe, et tu ne l'as pas saisie par l'aile et mise en cage !

— Tu n'es qu'une oie. Le jour, mille yeux sont ouverts. Il y avait du monde dans les champs. Personne ne doit se douter de ce que la jeune fille est devenue, une fois que je la tiendrai en mon pouvoir. D'ailleurs, jusqu'ici, je ne l'ai jamais rencontrée seule. Il est donc bien entendu qu'à ton retour tu viendras frapper à la porte du château. Tu y trouveras un gardien prévenu de tout. Des chevaux resteront sellés toute la nuit. J'accompagnerai moi-même les lollhards à Farnsbourg. Demain matin, je serai prêt avec mes gens sur le Giesshubel. Quand une fois je serai entré dans la ville, vous pourrez piller et emporter tout à votre aise. Vous trouverez à l'hôtel de ville des caisses bien garnies, et dans les maisons des bourgeois de belles tirelires. Allons, pars maintenant, Ilsel, il commence à faire nuit. Agis avec intelligence. Je t'attends à Gœsgen. »

A ces mots, il lui tourna le dos et gravit la montagne. La vieille bohémienne retourna auprès de sa bande, qui, toujours accroupie autour du feu, menait joyeuse vie.

XXVI

L'enlèvement.

Au milieu des ombres de la nuit, la bohémienne, suivie de deux hommes à qui elle montra le chemin, se glissa à pas muets et furtifs par la vallée d'Erlisbach vers la vallée au-dessous du Ramsflue. On n'apercevait plus de lumière qu'aux fenêtres de quelques chaumières.

La vieille avait un œil couvert d'un bandeau et un chapeau de pèlerine, comme elle s'était déjà montrée une fois dans la solitude du lollhard. Ses deux compagnons, gaillards solides et résolus, la suivaient bien armés. Quand ils eurent traversé le bois et qu'ils furent arrivés en haut de la montagne, ils virent briller la chaumière des lollhards au-dessus de la prairie. La vieille conduisit ses compagnons le long du bois, près de la montagne, et leur ordonna d'attendre le signal qu'elle donnerait après avoir fait elle-même une reconnaissance autour de la chaumière.

Elle se glissa à pas de chat, comme une ombre, jusqu'à la petite maisonnette, se blottit sous la fenêtre éclairée, et leva de temps en temps la tête pour reconnaître quelles étaient les personnes qui causaient dans la chambre, à la lueur de la lampe.

Véronique était assise devant la table, penchée en arrière contre le mur, les bras croisés, et elle regardait fixement la flamme de la lampe. Le lollhard, placé dans un coin, parlait comme un prédicateur, le bras levé en l'air et l'index en avant. Il ressemblait à un des prophètes de l'Ancien Testament. Les ombres produites par la lumière de la lampe faisaient ressortir la dureté de ses traits. Quelques parties éclairées se détachaient sur le fond sombre de sa barbe, comme des nuages grisâtres sur un ciel

noir et couvert. La béguine, dans une pleine mais douce lumière, écoutait en silence.

« Je te le dis, continua-t-il, pour que tu reconnaisses, par la folie de la malheureuse demoiselle de Falkenstein, jusqu'où l'âme s'égare quand elle se fait l'esclave du corps. Je te le répète, l'amour est d'une nature divine ; car Dieu est amour, et nous émanons de Dieu. Le rayon céleste de l'amour pénètre aussi la pierre, la plante et la poussière du corps de l'animal : il est la puissance qui les rapproche et les perpétue ; mais la pierre, la plante et la poussière, ne peuvent pas aimer. Tout amour en dehors de l'amour éternel et spirituel est l'instinct de la plante et de la bête, et rien de plus. Le véritable amour naît de l'admiration des hautes vertus et des dons supérieurs que nous vénérons dans un autre, parce que la nature divine qui est en nous aspire à se confondre avec tout ce qui est divin. L'attachement produit par la beauté physique, par l'attrait des sens ou par l'habitude, est semblable à l'instinct de l'animal : il est l'opposé de ce qu'on appelle divin. L'esprit ne peut pas aimer la poussière ni s'unir avec elle ; il ne recherche que l'esprit. La force de l'habitude fait que les chiens mêmes s'attachent à leurs maîtres jusqu'à la mort. Tu as vu aujourd'hui un homme pleurer son cheval tué par Gangolf. C'est le triomphe du principe général dans la nature mortelle, et non du principe vraiment humain dans l'homme. L'amour spirituel ne connaît ni l'envie, ni la colère, ni la crainte ; mais il a le désir de se purifier et de s'identifier avec la perfection. Dis-moi, comment m'aimes-tu, Véronique ? »

La béguine leva les yeux vers le ciel et dit :

« J'ai pour toi le même amour que pour le noble Gangolf.

— Tu le perdras donc sans douleur, continua le lollhard, comme tu me perdras un jour sans te plaindre : car on ne perd jamais le bien qui nous assure l'éternité. Il n'y a que ce qui est périssable et sensible qui puisse cesser d'exis-

ter. Le corps dont nous sommes revêtus rentre dans la poussière, et ses éléments passent dans d'autres plantes et dans d'autres animaux qui se corrompent et qui redeviennent l'engrais de la terre et la matière d'autres corps animés. Vois, Véronique; les corps des hommes, des animaux, des plantes que tu aperçois aujourd'hui, ont déjà existé, mais non pas dans le même assemblage de leurs éléments. Nous sommes revêtus de la poussière de nos ancêtres. Le corps même que tu portais il y a dix ans est depuis longtemps évaporé et anéanti. Nous passons sur cette terre par des métamorphoses éternelles.

— Qu'est-ce donc que l'amour du corps? Il n'y a qu'un Dieu qui soit éternel et immuable, reprit Véronique. Et pourtant ce qui attire l'être sensible vers un autre être sensible n'est que le pouvoir du rayon d'amour céleste qui pénètre tout. Comment la justice de Dieu peut-elle plonger l'esprit dans les supplices éternels, à cause du corps dont il a été une fois revêtu?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le lollhard. L'être parfait doit, il est vrai, renoncer aux jouissances de la terre; mais, si le sentiment terrestre n'est pas contre Dieu, on ne pèche pas en obéissant à la nature à laquelle on est enchaîné. Nous mangeons et nous buvons chaque jour; mais nous ne devons pas regarder ce qui est corporel comme le bien suprême de la vie, et rendre l'esprit esclave de ce qui est périssable. »

Le lollhard parla probablement encore longtemps; mais la bohémienne ne fut pas édifiée de cette conversation, à laquelle elle n'entendait pas grand'chose. Elle se glissa autour de la maison jusqu'à une porte de derrière qu'elle avait vue entr'ouverte, et qui était près de la chambre de la servante. Mais quand elle voulut entrer tout doucement, la porte cria si fort que la paysanne, une lampe à la main, sortit de la chambre à coucher, et à la vue de la vieille fit le signe de la croix.

« Jésus Maria! balbutia-t-elle toute consternée, la

vieille pèlerine! Que demandez-vous à une heure aussi avancée?

— Silence! murmura la bohémienne Ilsel en lui faisant vivement signe de la tête et des mains; et elle entra dans la chambre avant que la paysanne, qui la suivait en tremblant, eût le temps de l'en empêcher.

— Grand Dieu! s'écria de nouveau la paysanne. A la manière dont vous vous êtes glissée dans la maison, on croirait qu'un lutin y est entré. Cependant nous sommes encore loin de minuit. Je tremble de tous mes membres. Il y a une heure que j'ai entendu des cris et un bruit dans le bois, comme si la bande infernale était déchaînée. Ma foi! je l'ai entendu de mes propres oreilles. Cela ne signifie rien de bon. Tous les bons esprits louent le Seigneur!

— Je le loue aussi, répondit Ilsel. Mais silence, Cathri, silence! J'ai entendu toutes sortes de choses dans le bois. C'est pourquoi je viens si tard. On médite de mauvais coups contre cette maison. Mais dis-moi donc le nom du lollhard.

— Comment le saurais-je? Je crois qu'il n'en a pas.

— Ne l'as-tu jamais entendu appeler Jœrg de End?

— Jamais. Pas plus *End* que *Anfang*[1]. Qu'est-ce qui vous prend, au nom de Dieu, de me demander de pareilles choses?

— Si tu ne le sais pas, Cathri, il faut que je l'entende de sa propre bouche. Il faut que je le sache, et à l'instant même.

— Vous ne passerez pas, s'écria Cathri en retenant la vieille bohémienne. Votre vue tuerait Véronique. A quoi pensez-vous? Elle croirait que le diable ou une sorcière est dans la maison.

— Eh bien, prépare ta maîtresse à ma visite. Va dire au lollhard que la pèlerine qu'il a traitée si durement il

1. C'est toujours le même jeu de mot sur *End*, fin. *Anfang* signifie commencement.

l'y a pas longtemps lui apporte des compliments de la part de M. Gunther von der Weide. Rappelle-toi bien le nom, Gunther von der Weide! Aussitôt tu le verras sauter en l'air et demander à me parler.

— Restez donc et attendez mon retour. Mais ne bougez pas de place et ne vous montrez pas à la bonne Véronique : car, si elle vous apercevait, elle en mourrait de frayeur ! »

Quand Cathri fut partie, la bohémienne resta à écouter. Bientôt elle entendit la voix rauque du lollhard et ensuite un grand bruit. Croyant que c'était le lollhard qui arrivait, elle s'élança du lit de Cathri, sur lequel elle s'était assise pour se reposer, et s'avança vers la porte. Mais au lieu du vieillard qu'elle s'attendait à voir, ce fût la paysanne qui lui dit :

« Dépêchez-vous de vous en aller ; car autrement nous appelons tous les voisins au secours.

— Qu'a répondu le lollhard ? Répète-le mot pour mot.

— Si vous tenez absolument à le savoir, mais ce n'est guère poli, il a dit que vous pouviez aller au bout du monde avec votre Gunther von der Weide, et que, si vous ne partiez pas tout de suite, tous les voisins allaient arriver. Ce sont là ses paroles. Je vous conseille, ma bonne femme, de décamper au plus vite.

— Chut, silence! Ne souffle pas un mot! dit la bohémienne. Si ce n'est pas là mon homme, c'en est un autre! Peu importe! Fais attention, Cathri, à ce que je vais te dire. Si tu entends du bruit, fuis avec ta maîtresse dans le bois. Réfugie-toi chez les voisins! »

Après ces mots, la pèlerine retourna dans le bois auprès de ses compagnons. Cathri, qui entendit frapper trois fois dans les mains, fit avec effroi le signe de la croix et se mit à prier ; car elle prenait la vilaine bohémienne, sinon pour un être surnaturel, au moins pour un être mystérieux et malfaisant.

Elle songeait encore au dernier avis qu'elle venait de

recevoir, quand elle entendit avec effroi briser les carreaux dans la pièce à côté et pousser de grands cris. Pâle et tremblante, elle s'élança vers la cuisine. Au même moment, la fille du lollhard courut au-devant d'elle en criant :

« Au secours ! des brigands entrent par les croisées! »

La fidèle Cathri entraîna avec elle sa jeune maîtresse vers la porte de derrière, pendant que le lollhard criait :

« Pourquoi as-tu peur, Véronique? »

Puis il se tourna d'un air froid et sérieux vers les brigands, dont les horribles figures étaient barbouillées de noir, et qui le saisirent en lui mettant leurs couteaux sur la gorge.

« Insensés ! leur dit-il, allez chercher de l'or et des pierres précieuses chez les hommes qui amassent les richesses de la terre, mais non chez un frère du libre esprit. Mon trésor est dans le ciel, où vous ne le déroberez pas.... De quoi me menacez-vous? Ma vie est entre les mains d'un pouvoir supérieur. »

Les hommes parlèrent entre eux un langage inintelligible. Tout à coup un des bandits partit en avant. On entendait ses pas dans toute la maison. Il semblait chercher les femmes qui s'étaient enfuies. Pendant ce temps, l'homme resté près du lollhard tenait toujours la pointe du couteau contre le cœur du vieillard, en faisant d'affreuses grimaces pour lui imposer silence. Le lollhard ne se laissa pas intimider et continua :

« Ne crois pas que ta figure noircie m'effraye comme un enfant, ou que ton arme me fasse trembler. Autrefois, j'avais l'habitude de traiter différemment les hommes de ton espèce, et tu aurais eu la tête fendue avant de l'avoir seulement passée par la croisée. Maintenant j'ai pitié de ta pauvre âme, bête féroce à figure humaine. Où crois-tu que ton âme ira quand viendra ta dernière heure?

— Imbécile, repartit le bohémien en ricanant d'un air sardonique, si elle ne pourrit dans la terre, c'est qu'elle sera pendue à côté de la tienne.

— Malheureux! ta vie ici-bas est un commencement sans fin. Comprends-tu cela?

—Et ta vie est une fin sans commencement. Comprends-tu cela?

— Insensé! s'écria le lollhard.

— Tais-toi, s'écria le bohémien, ou bien je t'étrangle avec ta barbe de bouc. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'Ilsel et de l'autre bohémien. La bohémienne semblait faire d'amers reproches à ses deux acolytes pour avoir laissé échapper les femmes. Cependant on se mit aussitôt à garrotter le lollhard pour étouffer ses cris, et, les mains liées derrière le dos, on l'entraîna hors de la maison, par la prairie et le bois.

La vieille Ilsel prit les devants et se dirigea à pas précipités vers le château de Gœsgen, pour annoncer au landgrave Thomas la malheureuse issue de l'entreprise. Elle courait dans les ténèbres de la nuit comme un spectre. Le voyageur attardé fit avec épouvante le signe de la croix en la voyant passer, à travers les bruyères et les rochers, à la simple lueur des étoiles, enveloppée de son long manteau qui flottait au gré du vent comme des ailes de chauve-souris. Le gardien posté à la porte du vieux donjon de Gœsgen ne put se défendre d'une certaine terreur, quand elle s'arrêta tout à coup devant lui avant qu'il l'eût vue approcher. Il traversa en tremblant le pont-levis, et entra dans le triste château pour annoncer au landgrave l'arrivée de la bohémienne.

XXVII

Les chevaliers de Gœsgen.

Le landgrave Thomas était assis en joyeuse compagnie, dans une salle magnifiquement éclairée du château de Gœsgen. Plusieurs seigneurs suisses et de la forêt Noire, tous partisans de l'Autriche, qu'il avait convoqués pour faire la guerre avec lui, avaient répondu à son appel. Il y avait devant chaque chevalier une coupe d'or ciselée, qui aussitôt vidée, était immédiatement remplie. On voyait encore sur des plats d'argent les restes d'un excellent souper, et la fumée de mets succulents s'élevait devant sir Marquard de Baldegg, qui, attendu depuis longtemps n'était arrivé de Seckingen que depuis un quart d'heure

Son appétit faisait honneur à la cuisine de son nobl amphitryon. Tout en découpant une volaille et en fourran les morceaux dans sa bouche l'un après l'autre, il s'amu sait, par son silence, à mettre la curiosité et l'impatienc des autres à la torture, et à répondre à vingt questions e indiquant un mets auquel il n'avait pas encore touché.

Comme on ne lui laissait aucun repos et que la besogn était assez avancée :

« Un honnête homme doit-il être ainsi tracassé quan il a bien travaillé et qu'il a besoin de se refaire? Les mou ches affamées de Liestal m'ont disputé chaque bouchée d mon dîner, et, maintenant que je suis en face d'un bo souper, vous m'abreuvez de fiel. Est-ce agir en chrétien

— Si tu avais répondu à ma première question, cousi Marquard, dit Thomas de Falkenstein, nous t'aurion laissé tout le temps nécessaire pour répondre aux autres Dis-nous donc comment vont les affaires sur le Rhin.

— Eh bien, quoique je prévoie que vous ne serez qu

plus friands quand vous aurez goûté au bonbon, tout va bien. Nous pouvons marcher demain sur Brugg.

— Où sont les hommes, et combien sont-ils? » demanda Thomas.

Et tous l'assaillirent à la fois de questions.

« Ne vous l'avais-je pas prédit, que le démon de la curiosité s'emparerait de vous dès que j'ouvrirais la bouche pour vous répondre? Eh bien, il y a en tout quatre ou cinq cents hommes, tant seigneurs que cavaliers. Ils sont disséminés dans les villes et dans les bois, à Binsingen, à Murg, à Tigeringen, à Laufenbourg et à Seckingen. Ils attendent l'ordre de se mettre en marche. Mon frère Jean, ainsi que Jean de Rechberg, Thuring de Hallwyl et beaucoup d'autres, sont de la partie. Voyons, cousin Thomas, si tu as écrit la lettre de défi à Berne, il est temps de l'envoyer; il y a péril en la demeure, *periculum in moribus*, comme le père sommelier de Saint-Blaise a l'habitude de dire quand les hanaps commencent à se vider. Maintenant vous savez tout; ne m'en demandez pas plus long. Que Dieu me damne si vous m'arrachez une syllabe avant que j'aie dit un mot à ce canard! »

Pendant que les autres riaient, Thomas gardait le silence et calculait, en murmurant quelques mots tout bas:

« C'est demain, vendredi, le dernier juillet; après-demain le 1er août.... puis à Seckingen.... à Brugg pour finir. C'est bien. »

Il s'écria ensuite à haute voix:

« La farce ne se jouera pas à Brugg avant cinq jours; mais, par tous les diables, plus on fera de folies, mieux cela vaudra! Cela tombe le mardi d'avant la Saint-Laurent. Rappelle-toi cela, cousin Marquard.

— Es-tu fou? reprit Marquard. Comment garder et nourrir tant d'hommes jusque-là? Ça mange comme des sauterelles! Il ne reste pas au paysan un morceau de lard fumé ni un oignon dans son jardin. Cela est impossible. Je suis venu te chercher. Si tu ne viens pas demain avec moi

à Seckingen, ou tous les seigneurs se débanderont avec leurs hommes, ou bien mon frère Jean, Rechberg, Hallwyl et nous autres, nous terminerons nous seuls l'affaire à Brugg.

— Vous n'en ferez rien, répondit le landgrave avec hauteur et en relevant sa longue moustache noire. Demain, cousin, je veux d'abord assouvir ma vengeance sur Aarau. Tu m'accompagneras. Toutes mes mesures sont prises. Je noierai Trullerey dans l'Aar, comme on y noie les sorcières.

— Oui? s'écria Marquard en ouvrant de grands yeux. Êtes-vous déjà ivre avant minuit? Nous sommes cinq cents là-bas, et nous ne savons pas encore comment nous viendrons à bout de Brugg, qui n'a rien d'imposant avec son mur d'enceinte et la tête de lion qu'on y a incrustée. Et vous autres, qui n'êtes que huit ou dix ferrailleurs, vous voulez prendre Aarau d'assaut? La ville ne vous oppose-t-elle pas comme une tête de sanglier deux formidables défenses? Ou bien avez-vous déjà abattu le fort de Luternau et la tour de Rore?

— Ne crains pas les défenses usées de ce sanglier, cousin Marquard, répondit le landgrave avec une grimace de dédain. Il est déjà enferré. Nous lui brûlerons les soies et nous le mangerons rôti demain soir. Fie-toi à ma parole. »

En ce moment, le gardien de la porte du château entra et fit signe au landgrave. Celui-ci se leva aussitôt et sortit de la salle avec le gardien.

« Comte Jœrg de Sulz, de tous ces braillards avinés vous me semblez le plus calme et le plus raisonnable, dit Marquard; car vous aimez la cruche d'eau comme le vanneau aime le ruisseau. Que pensez-vous des discours du landgrave? Avez-vous encore quelques hommes cachés autour du château, ici ou à Lostorf, ou à Kienberg, ou bien quelque part ailleurs dans la montagne?

— Pas que je sache, répondit le comte de Sulz. Le

seigneur Thomas est renfermé et taciturne; il cache ses projets et il nous promet pour demain soir une expédition facile. Je le laisse faire. Il paraît être sûr de son affaire. Il a probablement quelques intelligences avec les bourgeois.

— Ou bien Gangolf Trullerey s'est-il converti et fait-il amende honorable? ajouta le chevalier Bentelin de Hemmenhofen. J'en serais fâché. J'aimerais mieux avoir à le dépouiller de sa peau de renard qu'à la lui caresser.

— Je sais, reprit Marquard de Baldegg, que vous êtes un redoutable chasseur aux renards, sire Bentelin; mais cette fois-ci vous suivez une fausse piste. Vous croyez faire la chasse au renard, et vous allez vous trouver en face d'un loup furieux, qui vous aura déchiré avant de ramper à vos pieds. Dieu me damne, sire Bentelin, si vous l'expulsez de son repaire sans perdre de vos poils, qui ne repousseront jamais!

— Hem! repartit Bentelin d'un air ironique. On dirait que vous parlez par expérience. Nous savons maintenant d'où vient, sur votre tête crépue, cette place chauve où les cheveux ne repoussent pas!

— Oh! s'écria Marquard, laissez en repos ma tête chauve, si vous voulez que j'oublie votre menton imberbe. Vous savez que je suis d'une famille qui croît et pousse comme le rouvre. Il y a cent ans, mon aïeul Jean, chanoine et doyen de Kirchberg[1], dont Dieu ait l'âme en paradis, avait cent quatre-vingt-six ans, et dans sa haute vieillesse il lui poussa encore de nouvelles dents et des cheveux noirs. Cela me console.

— Ah oui! si vous gardez aussi longtemps la tête sur vos épaules, dit en riant le chevalier Marx d'Embs. Les Suisses vous veulent autant de bien que vous leur en voulez. Je gage que, s'ils vous prennent, ils vous raccourciront comme ils ont fait au pauvre Hinz de Sax à Nænikon. »

1. Kirchberg, près d'Aarau. Ce chanoine, Jean de Baldegg, mourut l'an 1343.

Pendant que tous riaient à gorge déployée et que Marquard lui-même prenait part à la gaieté générale, Thomas de Falkenstein revint dans la salle ; mais il se retourna à la porte et cria au dehors d'une voix tonnante :

« Maudite sorcière, si tu ne la trouves pas, le bourreau saura bien te trouver. »

Puis il entra avec un air sombre.

Ses traits durs et basanés étaient enflammés de colère. Il était suivi de deux hommes armés conduisant au milieu d'eux le lollhard, les mains liées derrière le dos. Ils s'arrêtèrent à la porte. Le landgrave traversa la salle pour rejoindre la société ; mais, entendant les pas des hommes qui entraient après lui, il se mit à jurer et cria :

« Marauds, conduisez-le dans le cachot sous la tour. Pourquoi me suivez-vous ?

— Je te suis comme le remords, Thomas de Falkenstein ! dit le lollhard à très-haute voix.

— Tonnerre ! qu'est-ce qui me siffle dans les oreilles ? s'écria Marquard en s'élançant de sa chaise. Que Dieu me damne ! c'est ma cigogne de la Freudenau. Eh oui, ma foi ! aussi vrai que j'existe, c'est mon vieux sermonneur. Allons, raconte-moi à qui tu as livré la jolie enfant affublée en béguine. Ou bien quelqu'un te l'a-t-il enlevée du bec ?

— Cousin, laisse là ce vieux radoteur, dit le landgrave d'un air contrarié.

— Non ; il faut que le lollhard me dise d'abord ce qu'il a fait de la belle jeune fille qu'il menait dans le temps avec lui. Voyons, mon vieux, est-ce Trullerey, le jeune freluquet, qui certes n'est pas allé avec toi à Brugg pour ton long bec de cigogne ?

— Eh ! s'écria Bentelin de Hemmenhosen en s'approchant du groupe. Je connais bien cette jeune fille ; je l'ai vue à l'auberge de Brugg, et je vous jure que, pour plaire à la charmante béguine, l'empereur, le pape et les cardinaux pourraient être tentés de se convertir à sa religion. Dis-nous, frère lollhard, qu'est devenue la pieuse sœur ? »

Pendant cette conversation, tous les seigneurs s'étaient levés de table et avaient entouré le vieillard.

« Est-ce que vous êtes possédés de Satan? s'écria le landgrave Thomas vivement contrarié, quoiqu'il ne pût s'empêcher de rire de ce brouhaha général. On dirait que vous connaissez tous ce vagabond arrêté sur mon territoire comme suspect d'espionnage. Déjà depuis plusieurs jours il rôde autour du château et épie mes mouvements. Mais, pour des femmes et des filles que ce vieux coquin traînerait après lui au marché, je n'en sais pas un mot. On le mettra sur le chevalet et on lui appliquera les menottes, jusqu'à ce qu'il fasse connaître la retraite de ces donzelles.

— Mon cousin Thomas, interrompit Marquard, c'est tout à fait parlé avec la sagesse de Salomon. Quant à la petite béguine, envoie-la-moi à Schenkenberg. Il est vraiment dommage que ce soit une hérétique. Je veux la convertir. Comprends-tu? Je m'y entends aussi bien que le meilleur dominicain. »

Tous éclatèrent de rire. A ce moment, le lollhard ouvrit la bouche et ses yeux lancèrent des éclairs contre les rieurs :

« Oh! tyrans hypocrites! Engeance de vipères qui d'une double langue empoisonnée flatte et assassine, prie et blasphème, s'engraisse des dépouilles d'autrui et, comme les plus vils animaux, rampe dans la poussière sans lever les yeux vers le ciel!

— Que le tonnerre t'écrase, homme sans cervelle! s'écria Thomas. De qui te permets-tu de parler de la sorte?

— Je vous en prie, mon cher landgrave, n'empêchez pas le vieux bouledogue d'aboyer. C'est le bouquet de la fête, dit le chevalier Balthasar de Blumeneck en riant. Continue, vieillard, peste et jure, mais joue bien ton rôle. Cela m'amuse beaucoup!

— Vous n'avez pas besoin de l'exciter ; il s'y entend parfaitement, dit Marquard.

— Ordonnez ou défendez, tyrans! je suis votre prisonnier, continua le lollhard; mais tremblez tous, vous qui détruisez le pays et qui bouleversez le monde : la lumière divine que vous voulez éteindre brûle encore, et l'esprit humain que vous croyez pouvoir fouler aux pieds est encore debout. Vous seriez heureux, n'est-ce pas, princes des ténèbres, s'il n'y avait pas de Dieu au-dessus de la voûte étoilée et pas de raison dans les mortels? Alors vous feriez rétrograder le siècle comme l'aiguille d'une horloge, pour ne pas être plongés dans l'abîme qui doit vous engloutir. Alors vous arrêteriez la marche de l'esprit et des temps. Vous tondriez et chasseriez devant vous les peuples comme des moutons, et vous feriez du globe un échiquier pour charmer vos ennuis princiers. Vous accommoderiez sans peine la justice à votre intérêt, la vérité à votre ignorance, et vous érigeriez en distinctions et en priviléges exclusifs de la noblesse les fautes que vous punissez dans le peuple et dans la brute. Alors vous pourriez dire dans votre orgueil : « Le monde a été créé pour le trône et pour l'autel, « pour les gentilshommes et pour les prêtres, pour nos « bouches et pour nos panses, et celui qui en doute « périra comme un blasphémateur dans les flammes du « bûcher. »

— Bravo, bravo! s'écria Balthasar de Blumeneck. Ce grison aurait fait un excellent prédicateur de la passion.

— Silence! dit le chevalier Fritz de Haus. Il était justement sur le point de donner aussi leur paquet aux prêtres. Laissez-le parler, et ne lui faites pas perdre son texte.

— Non, vieux mécréant, s'écria soudain le chevalier Jœrg de Knœringen d'une voix menaçante, avec sa grosse figure toute ridée. Ne te permets pas de salir de ta bave les serviteurs de Dieu, ni de mal parler de la sainte Église. Aboie, si tu veux, comme un chien enroué à la chaîne contre nous autres seigneurs laïques; mais pas de blasphème. »

Le lollhard avait continué sans se laisser troubler. On

ne l'avait pas écouté; mais on pouvait deviner par l'ensemble de ses discours qu'il devait avoir proféré des paroles qui choquaient la piété du chevalier Jœrg de Knœringen.

« Quand Israël fut sauvé par la grâce angélique du pasteur céleste, reprit le lollhard, Jésus fonda une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes, mais non pas une nouvelle Église. Il prêcha l'amour et la charité aux enfants de la poussière. Il ne leur enjoignit pas de fonder des églises et des couvents, de payer des dîmes, et de s'agenouiller devant les images des saints de la terre. Si Jésus-Christ avait voulu établir une Église et la prêtrise, il en aurait fixé lui-même les lois comme Moïse. Mais il ne l'a pas fait. Il n'a pas laissé d'image de sa propre figure, pour empêcher l'idolâtrie et pour faire adorer l'Invisible qui est seul saint dans le ciel et sur la terre. Mais les prêtres sont venus et ils ont constitué une Église; au lieu d'une loi d'amour et de charité, au lieu du christianisme, ils ont établi le sacerdoce; ils ont abaissé le trône au-dessous de l'autel, et ils ont remplacé le pontife par le pape, l'expiation par la messe, Jérusalem par Rome.

— Tuez ce misérable, cria Jœrg de Knœringen. Il est possédé du diable; Satan parle par sa bouche; on jurerait, Dieu nous soit en aide, que tout ce qu'il dit est vrai.

— Si le Christ revenait sur la terre et se montrait à Rome, comme jadis à Jérusalem, pour y prêcher sa religion, s'écria le lollhard, et pour chasser du Temple les marchands et les vendeurs de rosaires, vous le verriez crucifier de nouveau comme hérétique, hétérodoxe et ennemi de l'autel et du pape. Mais vous êtes dans la main du Seigneur ce que l'argile est dans la main du potier. Je vous le dis, comme l'éclair fend les nuages du ciel, un rayon de l'esprit éternel illuminera les enfants de la poussière; les murs de l'Église seront ébranlés, ses fondements crouleront et elle courbera sa tête orgueilleuse. Alors le soleil empruntera sa lumière de la lune, saint

Pierre servira les rois, et le laïque enseignera au prêtre les principes d'une vie sainte. Et un autre rayon de l'esprit éternel brillera, et du haut des rochers tomberont les forts des seigneurs, et des ruines des châteaux les serfs élèveront les ateliers de leur richesse; alors les esclaves deviendront les maîtres et les maîtres les esclaves....

— Tais-toi, faux prophète, s'écria le chevalier Jœrg, dont les traits grossiers étaient enflammés par la colère et le vin. Comment, nobles seigneurs, pouvez-vous souffrir ces discours insensés? On ne saurait dire si ce vagabond privé de sens annonce le bouleversement du monde ou le dernier jugement. »

Mais le vieillard, sans se laisser intimider par ces clameurs, recommença à parler avec plus de véhémence du troisième rayon de l'esprit éternel. L'ennui parut gagner la plupart des chevaliers : les uns retournèrent à leurs coupes; les autres se groupèrent en riant pour se livrer à leurs saillies.

Le landgrave de Falkenstein, qui depuis longtemps aurait fait éloigner le lollhard s'il n'avait pas cru devoir le retenir pour divertir ses convives, le poussa dehors avec ses gardes. Le concierge du château et le geôlier attendaient à la porte. Thomas renvoya le geôlier et ordonna, à la grande surprise du concierge, de préparer pour le lollhard une chambre commode, un lit moelleux et un bon souper. Il espérait sans doute inspirer de la reconnaissance au grison capricieux et récalcitrant, et obtenir des nouvelles de la béguine plus facilement qu'en usant de dureté et de violence.

Quand Thomas de Falkenstein eut donné ses ordres et qu'en rentrant dans la salle il ouvrit la lourde porte de chêne, on entendit encore retentir au loin la voix du lollhard dans les corridors du château. Mais la noble compagnie était tellement occupée par une conversation bruyante devant des coupes pleines de vin, ou par les dés et le trictrac, que personne n'y fit plus attention. Ils

jouèrent et ils burent jusqu'à ce que l'aurore, éclairant au delà de l'Aar le clocher de Schœnenwerth, vint éblouir leurs yeux fatigués.

XXVIII

Projet d'attaque contre Aarau.

Le soleil avait déjà parcouru plus de la moitié de sa course quand les nobles seigneurs, encore fatigués de l'orgie de la veille, se réunirent dans la grande salle. La table y était dressée depuis longtemps, et un même repas semblait devoir leur servir de déjeuner, de dîner et de souper. Le landgrave de Falkenstein seul était absent. Ses hôtes apprirent qu'après quelques heures de sommeil il était parti à pied avec douze hommes légèrement armés. Où était-il allé? personne ne le savait. Seulement il avait promis d'être de retour à Gœsgen vers midi. Ce n'est que plus tard que les hommes de sa suite racontèrent qu'ils avaient cherché une jeune fille déguisée en béguine dans toutes les maisons, les chaumières, les écuries et les granges, sur la Hard et dans les bois entre Kuttigen et Erlisbach, et que toutes leurs recherches étaient demeurées infructueuses. En attendant Thomas de Falkenstein, les chevaliers, qui d'ailleurs avaient besoin de respirer un air plus pur, étaient sortis et se promenaient entre le château et la montagne sur une plate-forme étroite, ombragée en partie par un vieux tilleul dont les dernières fleurs répandaient un doux parfum. Le château s'élevait sur une saillie de rocher au-dessus de l'Aar, et avec ses tours, ses toits et ses dépendances entourés d'un fort mur d'enceinte, il ressemblait aux maisons et aux clochers d'un jeu d'enfant qu'on réunit au hasard en faisceau avec un large ruban. Le long du

mur d'enceinte on voyait grimper çà et là un lierre séculaire, qui étalait ses taches d'un vert sombre sur le gris noirâtre de la pierre.

Les chevaliers se promenaient trois par trois en long et en large, quand le bruit de pas de chevaux qui approchaient vint fixer leur attention. Un cavalier richement vêtu, accompagné de plusieurs hommes armés, sauta de son cheval. Il avait de longs cheveux et une longue barbe, et avait sur sa tête une petite barrette en velours rouge avec une chaîne d'or et des plumes blanches; il portait un habit noir serré à la taille, et dessus un manteau écarlate brodé de fourrure. Tous les chevaliers allèrent au-devan de lui et l'accueillirent avec des cris de joie, comme une ancienne connaissance. C'était Jean de Rechberg, qui s'était fait un nom dans la guerre contre les confédérés. On le voyait figurer partout où il y avait du mal à faire aux Suisses.

Cependant beaucoup de gens, loin de vanter sa bravoure, prétendaient que, quand il fallait payer de sa personne dans un combat, il avait toujours quelque bon prétexte pour se retirer. Aussi n'avait-il jamais reçu aucune blessure et ne portait-il la marque d'aucun combat. Mais amis et ennemis s'accordaient à reconnaître qu'il n'avait pas son pareil pour les stratagèmes, les escarmouches, les surprises et les attaques imprévues.

« Vous restez là à vous promener tranquillement pendant que nous mourons d'ennui devant Laufenbourg. Faut-il que je vienne moi-même vous chercher, fainéants que vous êtes? Où est Falkenstein?

— Le diable le sait! répondit Marquard de Baldegg. Il ne perd pas son temps : il nous a versé à boire toute la nuit jusqu'au lever du soleil, et puis il est parti je ne sais pour quelle chasse. Il a promis de nous donner dans Aarau la nuit prochaine une fête comme nous n'en avons jamais vu, dit-il. Mais toi, te voilà frisé, Rechberg, et tiré à quatre épingles comme un damoiseau. Tu sens les es-

sences et les parfums de la cour de France. Dieu me damne, Trullerey te brûlera ta belle fourrure. Quelle idée as-tu de te mettre en soie et en velours, quand il s'agit d'escalader des murs et de prendre des forteresses ?

— Toute chose a son temps, répondit Jean de Rechberg. J'ai du cuir de buffle pour la nuit. Mais la landgrave de Falkenstein est au château, et je n'ai pas vu Mlle Ursule depuis mon retour de France.

— Oh ! il te faut renoncer à cette fantaisie, s'écria Bentelin de Hemmenhofen. Ces dames sont invisibles. Je me croyais bien plus en faveur que toi auprès de la noble demoiselle, et j'ai vu mes hommages repoussés. Malheureux, va déployer ailleurs tes séductions ! »

Au milieu de ces conversations, le landgrave Thomas gravit la montagne avec ses hommes d'armes. Sa figure basanée dégouttait de sueur et avait un air plus féroce que jamais. Tout en roulant des yeux farouches, il examinait de loin la noble assemblée. Il salua M. de Rechberg avec une politesse forcée, et invita toute la société à rentrer au château. Puis par un escalier tournant il les fit monter dans une des tourelles, et, après les avoir conduits par plusieurs sombres corridors, il ouvrit soudain la porte d'une salle spacieuse. Le long des murs lambrissés de bois de noyer foncé et ornés de sculptures gothiques, pendaient entre les bois de cerf quelques arbres généalogiques couverts de poussière ou noircis par l'âge, des armures et des cuirasses, et au milieu les portraits à moitié effacés des anciens maîtres du château, qui, dans leurs costumes antiques et avec leurs figures barbues, ressemblaient à des spectres enveloppés de nuages noirs. Les carreaux peints des hautes et étroites fenêtres en ogives ne laissaient pénétrer qu'une faible clarté.

« Avant de nous mettre à table, où nous serions dérangés par les domestiques, dit Thomas de Falkenstein en s'essuyant le front, je vais vous confier, nobles seigneurs et amis, quel service je réclame cette nuit de votre bravoure.

C'est une affaire dont on parlera encore dans cent ans. Mais que chacun de vous garde ce secret jusqu'à ce qu'elle se révèle elle-même. Il faut de la discrétion pour que l'entreprise réussisse. Demain, Aarau ne sera plus qu'un monceau de cendres. Il y a déjà dans la ville deux hommes fidèles, sur l'audace desquels je puis compter. A minuit, quand les bons bourgeois et leurs femmes seront plongés dans le premier sommeil, mes hommes mettront le feu aux quatre coins de la ville. Toi, Rechberg, tu iras avec quelques-uns d'entre vous à Schœnenwerth, et tu te cacheras dans les futaies de la montagne pour observer d'en haut ce qui se passe. Moi je franchirai avec les autres le Hungerberg, et je resterai en face de la ville, sur le Giesshubel. Aussitôt que les flammes s'élèveront et que les toits tomberont, le peuple, pour échapper au feu de la fournaise, enfoncera lui-même les portes et se sauvera dans toutes les directions. Alors toi, Rechberg, tu te porteras avec tes hommes contre la porte d'en haut et le pont de la Schind, tandis que moi, descendant du Giesshubel, je passerai les deux ponts de l'Aar et marcherai rapidement contre le château d'Aarau. Nous n'y trouverons point de résistance, et nous n'aurons qu'à noyer ces misérables! »

Tout en frissonnant, l'assemblée écouta cette ouverture avec des marques bruyantes de satisfaction. Thomas, éclairé comme il l'était par la lumière blafarde de la fenêtre, ressemblait à un des princes de l'enfer décrit par Milton. Le reflet violet d'un des carreaux jetait sur son œil gauche et sur son front une large tache qui donnait à ses joues un air cadavéreux, tandis que le bas de sa figure basanée, éclairé par la vitre rouge foncé de la même croisée, brillait comme du bronze fondu.

« As-tu envoyé à la ville de Berne la lettre de rupture? demanda Rechberg.

— La lettre est écrite et scellée, répondit le landgrave. Il sera encore temps demain de la faire tenir aux Bernois. En tout cas, ils apporteraient trop tard leurs

›mpes et leurs seaux à Aarau ainsi qu'à Brugg. C'est
ır là que nous commencerons. Ce sera ensuite le tour
: Zofingen et de Lenzbourg. Quand nous aurons ba-
yé le pays, le dauphin trouvera une large route dans
Argovie.

— Dieu me damne ! mon cousin Thomas, voilà que je
: reconnais. Tu es toujours le même, s'écria Marquard.
: crois seulement qu'il aurait fallu commencer par Brugg,
ır je crains que l'embrasement d'Aarau ne réveille le
eil Effinger. Mais, au bout du compte, il m'est tout à
it indifférent que l'on commence par Pierre ou par Paul.
faut détruire et raser les villes, et semer du sel sur les
ux incendiés. Ma foi, c'est une misérable chose qu'un
ouvernement de bourgeois. Derrière leurs murs, ils sont
rgueilleux et arrogants comme les blaireaux dans leurs
ous. Mais dehors, et quand il s'agit de se battre, ils
ourbent le dos et baissent la tête comme des chiens pol-
ons qui rentrent la queue par peur des coups. Il n'y a
en de plus fier et de plus bouffi que ces secs et froids
nseillers ; il semble, à les voir dans leurs manteaux et
urs collerettes, que ce soient des empereurs romains ;
ais, au premier coup de feu, leur cœur est dans leur
ılotte. Ce sont au fond de pauvres sires, qui ne savent
en du monde et mesurent les événements avec leur
ne, comme leur drap et leur toile ; qui volent à leurs
mmes, dans leur cuisine, leurs belles règles d'économie
›litique, qui marchandent au conseil comme les servantes
ı marché. Cela ne peut pas durer ainsi ! L'Argovie a
›partenu anciennement, et de tout temps, à la noblesse,
il faut qu'elle rentre sous sa domination. Que les Hall-
yls reprennent la part qu'on leur a enlevée. Nous autres
: Baldegg, nous ne voulons pas, cette fois, en sortir les
ains vides. L'Argovie et le domaine de Kœnigstein dé-
ommageront les Falkenstein.

— Arrivons au fait. Quand marcherons-nous contre la
ille ? demanda Rechberg.

— Dès qu'il fera tout à fait nuit, répondit Thomas de Falkenstein. Prenons notre temps.

— Pourvu qu'aujourd'hui ou demain ce ne soit pas jour de fête consacrée par l'Église, dit Jœrg de Knœringen en frottant ses gros sourcils touffus. Demandez cela à l'aumônier, si vous en avez un ici. Toute la journée on a entendu sonner les cloches du couvent de Saint-Pierre.

— Bah! s'écria Fritz de Haus, que nous chantez-vous là de fêtes de l'Église? C'est après-demain la fête de saint Pierre aux Liens. Vous pourrez entendre la messe à Aarau.

— Permettez, Rechberg, que je me rende avec vous à la ville, par l'autre côté de l'Aar, dit M. de Hemmenshofen : car je parie que, dès que ça chauffera, les habitants ouvriront d'abord leurs soupiraux de ce côté, et je veux être des premiers. Ce sera pour moi une fameuse farce de voir les vieilles matrones et les chastes beautés d'Aarau courir en chemise ou dans le costume du paradis devant les portes de la ville. Je me rappelle avoir été une fois chez le bailli Jean Ulrich Zehnder; il a deux jolies filles. Dans la rue j'ai aussi rencontré des figures qui n'étaient pas mal, toutes des filles d'artisans, mais parées comme si elles faisaient la chasse à des barons et à des comtes.

— Je les connais bien, interrompit Marquard. Plus d'une porte en colifichets sur son corps toute la fortune et les dettes de son respectable père. Je veux être des vôtres.

— Veit d'Ast, dit le baron de Falkenstein, et vous, comte Georges de Sulz, Hug de Hegnau, Marx d'Embs et Jœrg de Knœringen, vous viendrez avec moi sur le Giesshubel, devant le pont de l'Aar. Nous serons les premiers à attaquer le château d'Aarau et à renverser la tour de Rore. Mais pour Trullerey, entendez-moi bien, que personne n'y touche! J'ai des comptes à régler avec lui. Pas plus tard qu'hier il a insulté ma nièce sur la grande route, et il m'a

tué deux superbes chevaux, dont la queue valait plus que ce chien enragé et sa tour. Certes, je ne suis pas cruel; mais, quand je lui retournerai le poignard dans le corps, on pourra entendre à plus d'une lieue mes cris d'allégresse, et je ferai clouer sa tête à la potence près de Rombach, pour que tous les habitants d'Aarau puissent la voir quand ils iront chercher leurs maisons sous les décombres. Je ferai porter deux barils de poudre sur le Giesshubel; aussi vrai que j'espère la félicité éternelle, la tour de Rore sautera en l'air de manière que les pierres en pleuvent jusque dans Berne et dans Zurich.

— N'agissons pas avec tant de précipitation, dit Hug de Hegnau. Il faudra d'abord examiner les bahuts, les caisses et les armoires : car, dans les maisons bourgeoises, il n'y a pas grand butin à faire, surtout quand une fois le feu est à ces repaires.

— Je vous abandonne tout ce que vous trouverez, dit Thomas de Falkenstein avec vivacité. Je ne me réserve qu'une chose, si je la trouve, et certes je la trouverai. Le renard a enlevé de nuit une poule. Nul autre que lui ne peut l'avoir fait. Nous serons tous bien armés, et chaque troupe sera suivie d'une partie de mes gens, avec des haches et des arquebuses. »

Après s'être concertés entre eux avec beaucoup de bruit sur tout ce qui pouvait assurer la réussite de l'attaque projetée, les chevaliers descendirent dans la salle à manger, avec des figures où se peignaient à la fois le mystère et l'espérance. Le baron traita ses hôtes avec une extrême prodigalité. Le festin se prolongea jusqu'à l'heure où les étoiles commencèrent à briller derrière les nuages. A ce moment le landgrave s'écria :

« Sonnez, trompettes, donnez le signal de l'assaut. Il en est grandement temps. Rechberg, deux bateaux sont préparés pour toi et les tiens au bas du château. Tout est prêt depuis longtemps, et mes gens t'attendent. Nous autres, nous passons par Erlisbach, dans les sapins du Hun-

gerberg. Allons, mes nobles seigneurs, marchons gaiement, et à l'œuvre! Après un bon repas, il convient de voir un beau feu d'artifice! »

XXIX

Terreur panique.

Ils vidèrent encore une fois leurs coupes avant de dire adieu aux grands hanaps d'argent. Déjà pendant le repas la plupart, pour aiguiser leur appétit ou pour aider la digestion, avaient quitté momentanément la salle et mis ce temps à profit pour changer leurs habits somptueux contre des vêtements plus simples en cuir ou en coutil, pour choisir leurs armes et pour se préparer à l'œuvre sanglante de la nuit.

Quand enfin ils eurent franchi la porte et le pont-levis du château, chacun leva les yeux sur la ville menacée, pour voir s'il découvrirait déjà au-dessus d'elle quelques étincelles. De temps en temps on voyait briller au loin à l'est de pâles éclairs. Chacun tressaillait, de peur d'arriver trop tard ;. et chaque fois on allongeait le pas.

« Calmez-vous, dit le baron à ses compagnons. Il est à peine dix heures. Pourvu que nous soyons au Giesshubel à minuit, nous y arriverons assez tôt : car il faut que la ville soit ensevelie dans un profond sommeil avant que retentissent le tocsin et les cris des gardes de nuit. Mes émissaires savent leur métier et connaissent ma volonté. Vous pouvez y compter. »

Ils continuèrent plus tranquillement leur marche le long de l'Aar, dont les sombres eaux étaient parfois illuminées par la lueur des éclairs. Puis le chemin s'écarta de l'Aar et tourna au nord, à travers des collines basses et sans ver-

dure. Quelques-uns des gens de Falkenstein marchaient en avant pour leur indiquer le chemin ; d'autres portaient des barils de poudre et formaient l'arrière-garde. Tous avançaient en silence l'un derrière l'autre, dans le sentier étroit ; et ceux qui parlaient chuchotaient tout bas. La nuit devenait toujours plus profonde. Les étoiles pâlissaient. On ne découvrait que de loin en loin une lumière vacillante à la fenêtre d'une maison de village ou d'une chaumière isolée. Le bruit des eaux de l'Aar se perdait de plus en plus ; les éclairs étaient plus fréquents et plus vifs. L'air était doux et calme ; mais parfois un froid coup de vent passait impétueusement à travers les collines et les buissons, au-dessus de la vallée.

Le chevalier Hug de Hegnau, qui marchait immédiatement devant Thomas de Falkenstein, se retourna et dit :

« Je crains, cher baron, que nous n'ayons un orage. Il me semble parfois entendre gronder le tonnerre dans le lointain. Nous sommes tombés sur une bien mauvaise nuit.

— Au contraire, sire Hug, répondit Thomas ; nous ne pouvons rien désirer de plus avantageux qu'un temps d'orage. La forêt vous abrite contre la pluie, et, quand on verra l'embrasement d'Aarau, on l'attribuera à la foudre. Cela me va ! Un salut comme je compte en offrir un ce matin à Gangolf doit être favorisé par tous les saints.

— Falkenstein, cria soudain près d'eux une voix enrouée, Falkenstein, prends garde à toi ! Évite le château d'Aarau ! »

Le baron tressaillit.

Hug se retourna et demanda :

« Qui est-ce qui vous parle ?

— Avez-vous entendu quelque chose ? répondit Thomas, en cherchant à voir dans l'obscurité autour de lui. Je pense que c'est le vent qui siffle dans les buissons.

— Non, la voix semblait venir d'au-dessus de nous, de la montagne, dit Hug. Cet endroit ne me revient pas du tout ! »

Cependant ils étaient descendus des hauteurs par des chemins creux, et ils voyaient apparaître à la lueur des éclairs une vaste prairie qui, à droite, semblait s'étendre à perte de vue. En longeant le pied des montagnes avancées, ils se dirigèrent vers la gorge où venaient aboutir les premières chaumières du village d'Erlisbach. Pour éviter toute habitation, les guides choisirent, par ordre de leur maître, un chemin à travers des prés marécageux.

Les coups de vent se succédèrent avec plus de rapidité et de violence. Les aunes et les saules le long du ruisseau s'inclinaient en gémissant. Le tonnerre grondait avec plus de force dans les montagnes. Les éclairs se faisaient plus rares, mais jetaient une clarté plus éblouissante. On distinguait déjà, dans le fond, les murs grisâtres de la ville.

Au moment où, passant le ruisseau par un pont étroit, chacun avançait lentement et à tâtons, la même voix enrouée fit de nouveau entendre ces mots :

« Falkenstein, sois sur tes gardes. Évite le château d'Aarau! »

Les hommes arrêtés près du pont pour passer l'un après l'autre tournèrent la tête, quoique l'obscurité empêchât de rien distinguer.

« Oh! s'écria Thomas de Falkenstein. Faites attention, messieurs, au ruisseau, et faites-moi grâce de vos sottes plaisanteries. Quel que soit le malin parmi vous qui cherche à m'inspirer de l'effroi, il n'y réussira pas.

— Était-ce un des nôtres? demanda le comte de Sulz; je gagerais ma pauvre âme que ces paroles viennent du côté opposé du ruisseau. Attendons pour nous en convaincre qu'il éclaire de nouveau.

— Nous avons déjà entendu une fois la même voix le long des collines, repartit Hug de Hegnau. Il ne doit pas être loin de minuit. Pareille chose ne m'est jamais arrivée.

— Taisez-vous! Laissons là ces mauvaises plaisante-

ɜs, s'écria le baron en riant. Vous ne me donnerez pas change. Un d'entre vous fait mal à propos le lutin pour ɪus forcer à rentrer. Si quelqu'un désire retrouver un ; de plume bien chaud, ou si quelqu'un a peur de voir le ernier jugement de Trullerey, il n'a qu'à retourner chez ɪi et à nous laisser achever seuls l'entreprise.

— L'affaire ne me paraît pas bien claire, » murmura Iug à demi-voix, en traversant à petits pas le pont du uisseau. Les derniers suivirent dans un profond silence, travers les bosquets d'aunes et de saules, jusqu'à une erte lisière au pied du Hungerberg.

Le vent s'était apaisé, mais il commençait à tomber de grosses gouttes de pluie. La troupe gravit en toute hâte la nontagne, dont le bas avait déjà souvent été planté de vignes par les habitants industrieux de la ville. Plus on approchait du sombre bois qui couvrait le dos de la montagne, plus la pluie, après chaque éclair, augmentait. Enfin on s'arrêta sous les premiers sapins, pour reprendre haleine après cette marche forcée. De l'autre côté de la rivière, on voyait briller, à la lueur des éclairs, la ville avec les tours de ses murs et les flèches de ses églises; à gauche s'élevait, comme au milieu d'un voile de brouillards, l'ancien château de Luternau; à droite brillaient les murs blancs du couvent des religieuses de Schæunis; sur le devant se détachait la large et haute tour de Rore. On entendit sonner les trois quarts à l'église paroissiale.

« C'est minuit moins un quart! dit un des chevaliers.

— L'herbe n'a pas eu le temps de pousser sous nos pieds. Mais heureusement nous voilà échappés à la grosse pluie, fit remarquer un autre.

— Dans la tour de Rore il ne brille plus de lumière; tout y est sombre, dit un troisième. Certes Trullerey ne se doute pas que, par ce temps d'orage, nous songeons à lui faire visite.

— Eh! s'écria Thomas de Falkenstein, il ouvrira de grands yeux quand je lui offrirai la bénédiction de la Saint-

Jean à la lueur de dix mille torches. Une petite heure de patience, messieurs; ne vous ennuyez pas trop!

— Sois sur tes gardes, Falkenstein ; épargne le château d'Aarau, » s'écria soudain de nouveau une voix bien connue.

Un éclair sillonna le ciel en large zigzag au-dessus du Gœnhard, de l'autre côté de la ville. A la lumière de cette clarté rapide, quelques chevaliers virent passer au-dessus de la tête de Falkenstein une figure sombre et étrange, dont les vêtements flottaient au vent comme des ailes. Thomas était appuyé contre un pan de rocher.

Il se fit de nouveau une complète obscurité.

« L'avez-vous vu? se demandèrent les uns à voix basse.

— Falkenstein, l'avez-vous entendu? demandèrent les autres.

— Que Dieu et tous ses saints vous soient en aide! » s'écria Jœrg de Knœringen.

Le tonnerre gronda avec plus de force dans les montagnes.

« Qui était-ce donc? demanda Hug de Hegnau, qui avait également aperçu la figure au-dessus du rocher. Ce n'était pas un des nôtres.

— Et quand ce serait Belzébuth en personne, s'écria le baron, Trullerey apprendra cette nuit à me connaître. En avant au Giesshubel, messieurs, pour nous trouver près du pont, disposés à agir. »

Les guides pénétrèrent dans le bois. Le vent soufflait dans les cimes des sapins comme sur une mer houleuse. Les valets frayèrent un chemin sous les branches du bois, en montant toujours, jusqu'au col de la montagne. Après de longues recherches inutiles, on découvrit enfin le sentier conduisant par-dessus le Giesshubel à la ville, et que suivaient d'ordinaire les habitants d'Erlisbach pour porter leurs denrées au marché. Sur la hauteur, à la sortie du bois, les chevaliers firent halte sous de grands chênes. A chaque éclair, ils pouvaient distinguer la ville au-dessous

eux. Les horloges sonnèrent minuit. La pluie avait di-
inué, et l'orage, quoiqu'il grondât encore dans le voisi-
age, parut s'éloigner.

Tous observèrent un profond silence, et prêtèrent l'oreille
our entendre ce qui se passait dans la ville endormie. De
emps à autre, le baron s'avançait avec impatience au
ilieu des buissons du Giesshubel. A tout instant, il lui
emblait qu'il allait distinguer quelque point lumineux
ans les rues ou quelque colonne de fumée et de flamme.
. chaque éclair il se sentait pénétré d'un joyeux frisson,
ais il était toujours déçu dans ses espérances. L'eau dé-
outtait de ses habits ; cependant il ne se réfugiait point
ous le feuillage des arbres. Quand sa figure était illuminée
ar les éclairs, ses traits durs et sombres, ses yeux fixes
t saillants, prenaient un air terrible : il ressemblait à un
nge exterminateur prêt à s'abattre sur une ville dont il a
uré la ruine.

Tout à coup, s'adressant à ses compagnons dispersés
ous les arbres, il s'écria :

« Malédiction! Que vois-je là-bas ? L'alarme a-t-elle été
onnée dans la ville? J'aperçois de la lumière à quelques
enêtres, et, si je ne me trompe, à l'auberge du *Lion d'or*.
n s'éveille. »

A ces mots, les chevaliers s'élancèrent. Tous regardè-
ent fixement à travers les ténèbres, tous écoutèrent en
etenant leur souffle au milieu du bruit monotone de la
luie. Tout à coup un grand éclair jeta une vive clarté. Le
ol tout autour parut être en feu, et chaque feuille du buis-
on s'enflammer. Cet éclair fut suivi d'un coup de tonnerre
ffroyable. La terre en fut ébranlée. Les ténèbres et un si-
ence de mort succédèrent aussitôt, et on entendit une
ourde chute contre terre.

« Jésus, Marie, Joseph, nous sommes perdus ! Au se-
ours ! trahison ! meurtre ! » fit entendre une voix.

C'était celle du chevalier Jœrg de Knœringen. Il sem-
lait lutter avec un étranger. Tous, sentant leurs cheveux

se hérisser sur leur tête, restèrent quelque temps sans oser respirer. Des pas précipités retentirent dans le bois.

« Sauve qui peut! » cria de loin un des hommes d'armes.

Soudain tout le monde se mit à fuir, et Thomas de Falkenstein avec les autres. Leurs pas devinrent plus rapides en entendant retentir pour la seconde fois derrière eux les cris et les gémissements du chevalier Jœrg.

Certes, c'était à bon droit que le malheureux était saisi d'horreur et d'épouvante. A peine revenu de la commotion du dernier coup de foudre, il avait entendu un bruit au-dessus de sa tête, et, à la suite de ce bruit, il avait été renversé. Un moment il avait cru que le chêne avait été foudroyé et était tombé sur lui; mais il ne resta pas longtemps dans cette erreur, car il se sentit fortement enlevé par un être vivant auquel il s'était aussi cramponné dans sa première consternation, pour se tenir à quelque chose. C'est ainsi qu'abandonné de ses compagnons après ses cris de détresse, il restait étendu par terre, à moitié privé de ses sens.

« Mon trésor, laisse-moi, dit enfin la voix enrouée bien connue. C'est dans mon effroi que je suis tombée du haut du chêne. »

M. Jœrg ne se posséda presque plus d'épouvante, quand il entendit tout près de son oreille la voix redoutable qui déjà en route lui avait serré le cœur, et sa terreur augmenta quand, à la lueur d'un nouvel éclair, il aperçut au-dessus de lui une vieille et horrible sorcière avec un nez recourbé et pointu. A cette vue, il poussa un second cri d'angoisse.

« Mon trésor, laisse-moi; je ne te ferai pas de mal, mon trésor, » murmura la femme.

Tous les cheveux de Jœrg se dressèrent sur sa tête, et le désespoir donna à tous ses muscles une force surnaturelle. Il lança au loin, d'un bras puissant, le fantôme qui pesait sur lui comme un cauchemar. Se levant aussitôt, il tourna trois fois autour de lui avec la rapidité du vent, et courut comme un trait dans la direction du bois. Il prit heureusement le sentier qui conduisait au village; mais

plus de dix fois il glissa et tomba sur le sol d'argile détrempé. Il attribua chaque chute à la sorcière, qu'il croyait toujours entendre derrière lui dans les buissons. Enfin, la peur doublant ses forces, il reprenait toujours sa course avec une nouvelle ardeur, et, l'orage s'étant dissipé, les étoiles commençant à briller à travers les nuages déchirés, il arriva heureusement au château de Gœsgen.

Là tout le monde était encore éveillé. Pestant, haletant et rêvant, les héros de l'aventure étaient assis sans ordre dans la grande salle, chacun à la place qu'il avait trouvée en arrivant.

A l'entrée de Jœrg de Knœringen, que tout le monde avait cru assassiné, les yeux des chevaliers se portèrent sur lui avec une joyeuse surprise. Mais lui, épuisé, se jeta sur le premier fauteuil vide, étendit ses pieds couverts de boue et dit avec un soupir :

« C'en est fait de moi. »

M. de Rechberg était aussi là avec ses compagnons. Suivant leur récit, ils avaient eu connaissance de la mauvaise issue de l'entreprise en abordant sur la rive opposée de l'Aar : car il était accouru à eux vers le rivage, disaient-ils, un grand gaillard qui connaissait le but de l'expédition, et qui devait être un des deux bohémiens envoyés comme émissaires. Aussitôt qu'on eut répondu affirmativement à ses questions, si les seigneurs venaient du château, si les autres étaient déjà au Giesshubel, il les avait prévenus que l'entreprise était impossible pour cette nuit. Son camarade, s'étant approché trop hardiment à la nuit tombante de la porte supérieure pour se glisser dans la ville, avait été arrêté par les archers et conduit en prison, au lieu d'être chassé comme on avait l'habitude de le faire. Mais Rechberg et ses compagnons ne s'étaient pas contentés de ce récit, et ils avaient engagé le bohémien à retourner avec eux, pour pénétrer d'une manière quelconque dans la ville et pour mettre le feu à quelque grange. Le bohémien avait bien consenti à aller avec eux jusqu'à la croix, près du

moulin de Wœschnau, et puis il s'était rendu tout à coup invisible, près du ravin d'où sort le ruisseau de Roggenhausen. Pendant longtemps les chevaliers étaient restés irrésolus en face de la ville; mais enfin, l'orage et la pluie étant devenus plus violents, ils avaient repris le chemin de Gœsgen.

Les hommes de Falkenstein ne purent pas donner des renseignements aussi précis sur l'aventure du Giesshubel. Les uns affirmaient positivement que la bande infernale avait passé par-dessus leurs têtes au milieu du tonnerre et des éclairs : ils avaient distingué parfaitement le terrible chasseur avec ses compagnons et ses chiens haletants. D'autres prétendirent qu'ils avaient senti un tremblement de terre, comme si le sol du Giesshubel se fût enfoncé et qu'une partie de la forêt se fût écroulée avec fracas. D'autres encore juraient que le projet de Falkenstein avait été découvert aux habitants d'Aarau, que tout le bois était rempli de bourgeois armés, ayant à leur tête Gangolf Trullerey. Le landgrave lui-même semblait pencher pour cette dernière opinion.

Quand Jœrg de Knœringen, à qui Jean de Rechberg avait versé, pour l'aider à se remettre, tout un hanap de vin, eut repris un peu de ses esprits, tous lui adressèrent à la fois des questions : car il était resté le dernier sur la place, et ses cris de détresse avaient retenti à plusieurs reprises dans tout le bois. Lui seul pouvait donc leur fournir des nouvelles.

« Que le diable vous emporte, s'écria-t-il, de m'avoir abandonné! Maudits soient les bois de ce pays, où les sorcières tombent des arbres comme des pommes pourries! Si saint Georges, mon patron (qu'il en soit à jamais béni!), n'eût pris ma pauvre âme sous sa protection, la maudite sorcière (puisse-t-elle brûler au fond de l'enfer!) m'eût étranglé sans pitié. Sous son poids de plomb, je ne pouvais pas remuer un seul doigt, pendant qu'elle m'avait déjà enfoncé dans le corps ses satanées griffes. »

Quoique, après ce début, le chevalier Jœrg de Knœringen racontât avec la plus grande prolixité sa lutte avec la sorcière, toute l'histoire ne devint que plus énigmatique par l'explication qu'il cherchait à en donner. Après des discussions interminables à la suite desquelles, grâce au pouvoir magique des coupes aussitôt vidées que remplies, la bonne humeur de la plupart des chevaliers se rétablit comme par enchantement, Marquard de Baldegg dit :

« Nobles seigneurs et amis, nous laisserons chacun de nous penser de cette sotte diablerie ce qu'il voudra. Seulement, je vous conseillerais de ne pas en parler trop haut pour ne pas prêter trop à rire : car il me semble que nous avons tous joué des jambes comme si le diable était à nos trousses, sans trop savoir pourquoi. Cela me fait croire que Bélial et Belzébuth se sont entendus pour jouer un tour à d'aussi gais et pieux chevaliers que nous. Car, que Dieu me damne ! sans miracles ou sans circonstances surnaturelles, aucun de nous n'aurait eu le souffle si court, les pas si longs et le cœur si étroit. »

La société se plut à donner son assentiment à la sage nterprétation du chevalier, et pour se consoler elle tomba 'accord que les habitants d'Aarau ne se doutaient pas du rojet formé contre leur ville, et que le bohémien pris ar eux devait, pour sa propre sûreté, ne rien déceler des rdres qu'il avait reçus. Le jour commençait à poindre uand on se mit à table pour prendre le repas du matin. es écuyers du château et des chevaliers avaient déjà sellé préparé les chevaux pour que l'on pût partir sans retard : car plus l'entreprise contre Aarau avait été malheuuse, plus on se promettait un heureux succès de la ntative contre Brugg.

XXX

Une expédition de deux jours.

Thomas de Falkenstein fut le seul que les brillantes perspectives de l'avenir ne purent consoler des contrariétés du moment. Un orgueil qui ne fléchissait même pas devant la fatalité, une opiniâtreté qui ne reculait même pas devant les faits accomplis, semblaient être les défauts héréditaires de sa famille, et étaient capables de le pousser aux actes les plus monstrueux.

Plus les autres s'accommodèrent peu à peu aux circonstances, plus sa fureur secrète augmenta. Il ne proférait que des monosyllabes. Ses yeux roulaient des regards sombres et farouches sous ses épais sourcils. Sa grosse lèvre inférieure était plus saillante et plus pendante que de coutume, comme par la honte et le dépit de l'échec éprouvé, ou par l'amère ironie et le désir de la vengeance. Parfois il ne pouvait croire à la possibilité de l'événement de la nuit. Il se pencha tout à fait hors de la croisée, comme pour se convaincre qu'Aarau n'était pas changé en un monceau de cendres et que la tour de Rore élevait encore sa tête altière au-dessus de l'Aar. Alors une sombre douleur se peignait dans ses regards, un profond soupir échappait de sa poitrine agitée, et le feu de la colère colorait ses joues basanées. Il leva les poings en l'air et murmura entre ses dents un nouveau serment de sacrifier ses châteaux et sa vie pour réduire en cendres Aarau et la tour de son ennemi mortel.

« Nous avons été abandonnés par ces lâches et misérables coquins de bohémiens, car autrement tout aurait été terminé aujourd'hui; nous aurions occupé Kœnigstein, et nous aurions pris et rôti ce sournois de Gangolf. J'em-

ai avec moi le bourreau, et, partout où un de ces
ts Égyptiens me tombera sous la main, je le ferai
ıt exécuter sans miséricorde.
:t tu n'auras pas tort, cousin, dit Marquard. En
l, il me semble qu'il ne convient guère à un brave
er comme toi d'entretenir des rapports avec ces
s païens. Ce sont des enfants du diable, tandis que
Dieu me damne! nous sommes d'honnêtes chrétiens,
vons nous faire justice avec le glaive sans avoir
s à la boue. Ne te déplaise, cousin, mais tu n'as eu
que tu mérites, et aussi Satan nous a-t-il bien
s cette nuit.
Dui, par saint Georges et les dix mille chevaliers!
le sire de Knœringen. J'aimerais mieux prendre
ıt en plein jour le château d'Aarau et la tour de
que de me chamailler encore une fois par une si hor-
nuit avec l'engeance du Moloch. On viendra, je
à bout de ce Gangolf, quand même la force de
n ne serait à côté de la sienne que celle d'un enfant.
oujours entendu dire que les Trullerey étaient au
des gens honnêtes et pieux....
Ion! se mit à mugir Thomas. Il n'y a pas une goutte
g honnête dans un Trullerey. Il n'y a pas une étin-
le noblesse dans cette race pervertie depuis long-
, encanaillée avec des bourgeois, des paysans et des
De plus, elle est attachée de corps et d'âme aux con-
s, et elle a juré notre ruine. C'est pourquoi ce per-
ıngolf a insulté publiquement devant tous les cheva-
ıa maison, ma nièce, qui lui était fiancée, ainsi que
ême. Pas plus tard qu'hier, ce chenapan, sans dé-
on de guerre, est venu attaquer par derrière Mlle de
ıstein, et a tué deux des plus beaux chevaux de mes
's. Mais.... » Ici Thomas s'interrompit avec un rire
eur concentrée, et il serra convulsivement ses poings.
; il sera châtié. Je lui réserve une vengeance!... De
: le feu à son maudit repaire, ce n'est qu'un jeu!

Mais son cœur doit être déchiré lentement au mi
souffrances infernales. Oui, je veux, moi, deva
yeux.... »

Thomas se tut. Il semblait méditer quelque chose
rible, et il ne s'interrompit que parce qu'en parla
imagination concevait des plans encore plus aboni
qui n'épouvantaient pas son cœur, mais que, malgi
sa confiance, il craignait de ne pouvoir exécuter.

« Tu es en bon chemin, dit Rechberg. C'est ai
j'aime à te voir.

— Tu parles trop, cousin, voilà la seule chose q
à te reprocher, s'écria le sire de Baldegg. Le soleil
les chevaux sont sellés; partons, partons : auti
Brugg nous échappera comme Aarau. Quand une fo
rai vu un seul fait d'armes, j'écouterai autant de d
que tu voudras. »

Le baron se remit, et pria ses nobles compagn
lui accorder un court délai. Il ne prit congé ni de sa
ni de sa nièce; mais il donna plusieurs ordres sec
concierge du château, et s'entretint longtemps enco
le lollhard. Puis, avec un visage plus gai, comme s'
réussi, contre son attente, dans quelque projet, il
devant le château, où les chevaliers et les écuyers
l'attendaient avec impatience. Dès qu'il parut, les
liers montèrent à cheval et les écuyers suivirei
exemple. Le landgrave, à qui le concierge, la tê
tenait les étriers avec beaucoup de respect, se mit e

« Rudi, cria-t-il au concierge, tu ne pourras pa
quer ton coup avec l'appui que je t'ai donné. Dès
auras pris la caille, tu m'en feras aussitôt part. J
serve un présent comme tu n'en as pas encore reçu

En parlant ainsi, il piqua des deux et prit la tête
tége. Tout le monde se mit en mouvement. La
était close par maître Hæmmerli, le bourreau de l
stein, qui, suivi de deux valets, se tenait à quelque d
des autres.

Le soleil du matin commençait à éclairer la campagne rafraîchie par l'orage de la nuit. Sur les cimes des monts Jura flottaient encore, comme de pâles voiles dorés, de petits nuages à demi transparents. A chaque feuille, à chaque épi, une goutte de pluie brillait comme un diamant. A la place de la rivière, on voyait dans les vastes plaines de la vallée arrosée par l'Aar une large bande de brouillard qui marquait et cachait le cours de l'eau; et, à mesure que le soleil s'élevait au-dessus des créneaux des tours de Lenzbourg et d'Aarau, le brouillard semblait s'animer, et il s'élevait en vapeurs dorées vers l'astre du jour, comme pour lui rendre hommage.

Le cortége, d'abord assez bruyant, devint de plus en plus silencieux à mesure qu'on approchait du mont Benken. On n'entendait plus que le cliquetis des armes, et, sous le pas mal assuré des chevaux, le bruit des pierres que la pluie avait fait rouler des hauteurs sur les routes. Seulement Falkenstein éclatait en imprécations quand il apercevait par hasard sur la droite, par l'ouverture des gorges ou du haut des collines, la ville d'Aarau ou la tour de Rore, qui, brillant fièrement de l'éclat du matin, semblait le narguer; mais il faut croire que de tout autres sentiments vinrent à se faire jour dans son âme féroce, quand, entre les rochers élevés du Geissflue et du Wasserflue, il reporta encore une fois ses yeux sur les solitudes de la Hard. La dureté de ses traits s'adoucit, et son regard aussi bien qu'un soupir à moitié étouffé annoncèrent une espèce de désir mélancolique.

Au nord de la montagne, à l'ombre d'un taillis, le chemin tourna, près d'un ruisseau limpide, vers les misérables chaumières de la vallée de Wœlflinswyl. Bientôt s'ouvrit la campagne plus riante du Frickgau, au fond de laquelle la forêt Noire, sur l'autre rive du Rhin, déployait comme un rideau bleu ses sombres masses de montagnes.

Plus les chevaliers approchaient du Laufenbourg, plus ils se réjouissaient en songeant aux aventures guerrières

qui les attendaient, et aux amis dont la société devait les dédommager des peines et des fatigues de la veille.

Thomas de Falkenstein, Rechberg et Marquard, chevauchant à côté l'un de l'autre, convinrent seuls à demi-voix des mesures à prendre contre Brugg. Ils arrêtèrent que Rechberg et Thuring de Hallwyl rassembleraient tous les chevaliers et tous les cavaliers près de Laufenbourg, tandis que Falkenstein ferait une visite à Brugg pour endormir la défiance de la ville, dans le cas où quelques soupçons sur le projet avorté contre Aarau y auraient pénétré. Les deux sires de Baldegg, qui avaient droit de bourgeoisie à Brugg, furent désignés pour accompagner le landgrave, car il fallait que la ville fût surprise et enlevée sans coup férir; Falkenstein devait feindre qu'il venait de Zurich pour aller chercher l'évêque de Bâle, afin que celui-ci rétablît la paix entre Zurich et les confédérés qui l'assiégeaient. On riait d'avance de ce tour de carnaval, et des grands yeux que feraient les habitants de Brugg en voyant arriver Mgr l'évêque, rôle que Jean de Rechberg se réservait de jouer lui-même.

Au milieu de cet entretien, ils avancèrent le long du Rhin à travers de sombres et vastes bois, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent en face de la ville de Laufenbourg et qu'ils virent tout contre la ville, sur un rocher, le château avec ses grosses tours et ses hauts créneaux. Arrivés là, les trois interlocuteurs se turent, car leur projet devait rester caché à ceux qu'on n'avait pas voulu initier au secret. La ville ainsi que le château étaient occupés par beaucoup de troupes. On voyait encore, par les réparations toutes fraîches du mur de la ville, quelles brèches les Bernois et les Bâlois y avaient faites un an auparavant.

Les chevaliers furent reçus avec allégresse au château de Laufenbourg, où Thuring de Hallwyl, Jean de Falkenstein et d'autres seigneurs, les attendaient déjà depuis longtemps. Tous brûlaient d'impatience de recommencer les hostilités contre les confédérés. Le chevalier Burkhard

Mœnch venait d'envoyer d'Alsace la nouvelle que le dauphin, avec les Français, marchait sur les frontières suisses pour faire lever le siége de Zurich. A la diète de Nuremberg, le roi des Romains, Frédéric, avait accusé les confédérés devant tout l'empire, et engagé les électeurs, princes, seigneurs et villes, à se metttre en campagne contre les Suisses. On raconta alors comment les Zurichois, assiégés par terre et par eau, se défendaient jusqu'ici courageusement contre les forces réunies des confédérés; comment ils faisaient flotter les bannières de l'empire du haut de Saint-Pierre et d'autres tours; et comment, pour railler les confédérés, ils beuglaient à leurs oreilles pour cri de guerre le nom de l'Autriche, dans les combats, les sorties et les escarmouches de chaque jour. Cependant on ne cachait pas que la détresse de la ville augmentait de jour en jour, et qu'il était grandement temps de détourner l'attention des confédérés par de grandes entreprises.

Le landgrave Thomas, après s'être rafraîchi au château et avoir arrêté les dernières mesures, ne tarda pas à partir avec les deux Baldegg et quelques écuyers, et il se rendit le même jour, par Waldshut, à Zurzach.

Le lendemain, les chevaliers partirent de grand matin pour Brugg. C'était un dimanche. On entendait sonner les cloches de tous les villages sur les grandes routes et sur les sentiers; à travers les champs on voyait les paysannes des fermes et des hameaux se rendre à l'église paroissiale. Toutes étaient parées et tenaient un bouquet de fleurs et un rosaire dans leurs mains jointes. Avec des pensées peu conformes à la solennité du jour, les chevaliers examinaient, de leur côté, les beautés champêtres qui, les yeux baissés, passaient en les saluant respectueusement; puis celles-ci, retenues par la curiosité, s'arrêtaient à quelque distance, suivaient des yeux les chevaliers, et, quand ils retournaient la tête, s'enfuyaient avec de grands éclats de rire.

Plus heureux que d'habitude, les voyageurs, en ar
au bout de quelques heures près de la Stilli, sur
trouvèrent le batelier et purent aussitôt passer la
sur le bac ; ils eurent pour compagne une jeune pa
qui, sans son costume empesé du dimanche, aurait
été plus belle. Ses yeux bleus, sa figure espièg
cheveux d'un blond doré tordus en tresses épaiss
dessus de la nuque, autour d'une large aiguille en
de cuiller; son bras potelé, avec des manches bou
relevées au-dessus du coude, auraient pu faire de
quêtes à la cour d'un prince. Mais sa collerette
fermée comme une éclisse de fer autour de son co
corsage, roide comme une planche, qui lui écr
poitrine et dont les pointes lui montaient presque ju
menton; sa robe noire, avec d'innombrables peti
tombant comme une cloche sur ses hanches, et n
cendant guère au-dessous du genou; ses bas de
écarlate, à coins de couleur, auraient déformé m
taille d'une Vénus.

Cependant cette compagne de voyage, ainsi c
ruines de la tour de Frendenau, à gauche, rappelè
noble Marquard de Baldegg le saut périlleux que l'a
ou la force de Gangolf lui avait fait faire quelque
auparavant, à cause de la belle béguine.

Comme cela se fait souvent en voyage, Marqua
conta l'aventure, pour divertir ses compagnons, en
trant Frendenau, dont ils approchaient lentement
dépeignit de son mieux le vieux lollhard et ses se
la charmante béguine et sa timidité, et la jalousie
sière de Gangolf.

Plus Jean de Baldegg éclatait de rire pendant
de son frère, plus la figure du landgrave s'assomb

« Mon cousin Marquard, dit-il d'un air contr
faut convenir que tu es par trop cavalier avec les

— Oh ! oh ! répondit Marquard en riant, depuis
Thomas, t'es-tu fait recevoir parmi les saints et

ıvenu l'ennemi des belles ? Autant qu'il m'en souvient, n'hésitais pas, autrefois, à te glisser dans le paradis rrestre et à jouer auprès de plus d'une Ève le rôle du rpent.

— Tu ne fais pas de distinction entre les cailloux et les erles, répondit le landgrave. Rends grâce au créateur e ce que tu es mon cousin ; mais je t'aurais tué aux ieds de la béguine. »

Les deux Baldegg éclatèrent de nouveau de rire en reardant le landgrave, comme pour s'assurer que c'était ien lui, et non pas un autre, qui leur parlait.

Mais, d'un air impérieux, Thomas ordonna aux bateers d'aborder, quand ceux-ci, non loin des ruines, se isposaient à quitter le rivage et, en descendant le fleuve, traverser l'Aar pour se diriger vers les chaumières de Stilli. Thomas mit pied à terre. Sur sa demande, les aldegg l'accompagnèrent jusqu'à la ruine. Marquard les nduisit à la voûte, montra la place que chacun des acurs avait occupée, et se maudit lui-même d'avoir été sez fou pour n'avoir pas fendu la tête à Gangolf et ıvoir pas enlevé la béguine au lollhard.

Le landgrave marchait lentement sous la voûte, et ses ux semblaient chercher un objet perdu. Il s'assit queles instants sur le banc de pierre où la béguine s'était osée ; il se leva précipitamment et retourna au bac c ses compagnons, sans rien répondre à leurs plaisanes.

Iais quand Marquard se mit à dire : « Gangolf Truly n'est pas moitié si réservé et si respectueux que toi, sin Thomas ! Que Dieu me damne si la béguine ne répas chez lui, à la tour de Rore, d'autres *Ave Maria* chez le vieux lollhard ! » ces paroles agirent d'une nge façon sur toute la personne de Falkenstein. On tous les traits de sa figure se contracter involontairet, et il porta les mains en avant comme s'il avait des uissements.

« Touches-tu à tes derniers moments? lui cria Marquard, un peu effrayé. Pourquoi toutes ces grimaces, comme si tu voulais prendre des mouches ou si tu étais sur le point de trépasser?

— Que Dieu console sa pauvre âme! s'écria Thomas d'une voix étouffée, mais toujours rugissante. Je le jure par ma vie, le chien de la tour de Rore ne goûtera pas le vin de cette année. Quand nous aurons fini à Brugg, ce sera le tour à Aarau. Partons, partons! »

Arrivés à l'autre bord, ils se mirent en selle et lancèrent leurs coursiers au galop sur la route escarpée de Brugg. Il n'était pas encore midi quand ils aperçurent la ville. Plus ils en approchèrent, plus la colère de Falkenstein s'apaisa. Il était tout à l'entreprise qu'ils méditaient en commun.

Marquard était dans l'allégresse.

« Si j'étais de quarante-huit heures plus âgé, s'écria-t-il, je me griserais un peu. Vous, messieurs de Brugg, vous me payerez avec usure le mal que vos seigneurs et maîtres de Berne ont fait à Schenkenberg. Porte la parole à Brugg, cousin Thomas, car ma bile s'échauffe quand j'ai affaire à ces petits bourgeois dont il m'a fallu suivre jusqu'ici humblement les bannières. Du reste, je l'avouerai franchement, je sais parler, prouver et faire des feintes avec les armes; mais avec la langue, ça ne va pas. Je ne suis pas plus propre à faire un diplomate que le corbeau à faire un chanteur; je ne sais pas mentir en face, ni lécher par devant et égratigner par derrière. »

Sur le pont, les chevaliers furent salués par le gardien des portes de la ville, qui, en ôtant son bonnet fourré, s'inclina si profondément que son front toucha presque le pied du landgrave dans les étriers.

« Heureuse matinée, mes gracieux seigneurs! dit-il. Vous voilà de grand matin en route, ce saint jour du dimanche; avec votre permission, je vous demanderai, mon noble compère, si vous venez de bien loin.

— Je vais te le dire, compère, parce que tu es un habile garçon, répondit Falkenstein, qui, quelques années auparavant, avait servi de parrain à un enfant du gardien. Nous venons du camp de Zurich, et nous allons trouver l'évêque de Bâle. On travaille à sceller la paix avec les confédérés.

— Que Dieu soit béni! s'écria le gardien, son bonnet fourré entre ses mains jointes, en sautant et en dansant. C'est bien sûr la paix ? Je n'en dirai pas le plus petit mot à qui que ce soit. Mon noble compère, c'est là un heureux message, comme nous n'en avons pas entendu depuis longtemps à Brugg. Je sonnerai du cor du haut de la tour, quand la sainte œuvre de paix sera accomplie; je sonnerai à l'envi avec toutes les saintes légions célestes. Bonne chance, digne chevalier! que Dieu vous comble de ses bénédictions ! »

Les chevaliers gravirent la route escarpée de la ville, et s'arrêtèrent à l'auberge pour y commander leur dîner. Pendant qu'on le préparait, ils se promenèrent dans la ville et causèrent d'une manière affable avec les bourgeois qui leur étaient bien connus et qui, endimanchés, se tenaient sur le seuil de leur portes et se demandaient l'un à l'autre des nouvelles du jour. Tous se livrèrent à la confiance et à la joie quand ils aperçurent leurs trois nobles concitoyens, et qu'ils virent la mine importante que se donnaient les chevaliers en parlant de leur mission de paix auprès de l'évêque de Bâle.

Mais le vieux bailli Louis Effinger n'accueillit pas cette nouvelle avec autant de confiance, quand le landgrave vint lui faire une visite de cérémonie avec les deux frères de Baldegg.

« Puissent Dieu et tous les saints assister les hommes de bien qui travaillent à la paix! dit-il. Mais je doute qu'on y songe aujourd'hui plus sérieusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Zurich a abandonné la confédération suisse. Les gens de Wintherthur, la noblesse de Thuringe, le roi

des Romains, qui soulève contre nous le saint Empire, le roi de France, qui veut faire des conquêtes, ne trouveraient aucun avantage à l'union des Suisses et au retour de Zurich à la confédération. Pourquoi demanderaient-ils la paix? Les Suisses l'offrent tous les jours, si Zurich consent à rompre son alliance avec l'Autriche. Mais on ne veut pas de la paix.

— Monsieur le bailli, répondit le landgrave, vous considérez les choses du même point de vue où vous pouviez les voir il y a quelques semaines ; alors vous aviez raison! Mais il n'y a pas de plus mauvais lien que l'intérêt pour cimenter les amitiés des cours. Les princes d'Allemagne ne montrent nul désir de se sacrifier pour l'agrandissement de la maison d'Autriche, et les Français font trop voir l'envie qu'ils ont d'étendre leur puissance jusqu'au Rhin et jusque dans l'intérieur de la Suisse. Aussi le roi Frédéric, abandonné par les uns, menacé par les autres, est tout disposé à rompre l'alliance, s'il le peut sans forfaire à son honneur royal. La ville de Zurich, abandonnée à elle-même, ne pourra pas résister longtemps à toute la confédération. Son territoire est ravagé. Cela vous expliquera comment la paix est plus désirée que jamais par tous les partis. »

Avec un sourire d'incrédulité, le bailli secoua sa tête blanche et dit :

« Rappelez-vous ma parole, noble landgrave : quand une fois les épées sont tirées du fourreau, elles n'y rentrent plus qu'ébréchées ou brisées. Les passions sont plus violentes que la prudence. La France et l'Autriche ne renonceront pas à leurs prétentions sur la Suisse, à moins que leurs armées ne soient ensevelies dans nos vallées, ou que, leur rivalité mutelle les armant l'une contre l'autre, elles ne soient heureuses du mur de séparation que nos Alpes élèvent entre leurs frontières respectives. Mais l'Autriche n'abandonnera pas de sitôt ses projets contre nous, et la noblesse conservera toujours l'espoir d'asservir de

nouveau les pays et les villes libres. On ne veut pas de la liberté en Europe, et on craint que notre exemple ne soit suivi par les peuples qui gémissent sous le joug. Nous avons devant nous une guerre qui peut durer plus de mille ans, une guerre de vie et de mort, qui doit décider de la liberté ou de la servitude du genre humain. L'Autriche ne veut pas avoir le brandon si près de ses frontières. Vous connaissez la parole des Tyroliens : « Nous voulons « être Suisses. » Voilà ce que l'Autriche ne nous pardonnera jamais.

— Je n'aurais pas cru, monsieur le bailli, dit Jean de Baldegg, qu'un Effinger pût jamais s'élever avec tant de force contre l'illustre archiduc.

— Mes ancêtres, répondit le vieillard, ont servi fidèlement la maison de Habsbourg. Mon propre père a péri, il y a soixante ans, avec le duc, devant Sempach. Depuis, l'Autriche s'est désistée de ses droits sur nous. Aujourd'hui je sers loyalement les seigneurs de Berne et les confédérés. J'aime à espérer que la noblesse d'Argovie ne connaît pas d'autre honneur que celui du droit et de la foi jurée.

— La foi jurée? s'écria Marquard. Que Dieu me damne, je pense que la noblesse est bien aussi libre que la ville de Berne ; et Berne elle-même dépend, comme tout seigneur, de l'empereur et de l'empire!

— Silence, cousin! s'écria Thomas de Falkenstein. Il ne s'agit pas de cela en ce moment. Ce n'est pas à nous de renouveler la querelle, mais de rétablir la paix. Nous, monsieur le bailli, nous voulons rester amis. Aujourd'hui nous allons à Bâle; nous rencontrerons peut-être l'évêque en route. Préparez tout, sur ma parole, pour célébrer dignement une grande paix. Comme vos concitoyens, nous serons vos convives. »

Les chevaliers déclinèrent l'invitation du bailli et prirent congé de lui pour retourner à leur auberge. Mais, quand ils furent à table, les portes s'ouvrirent et le

grand échevin entra, en cérémonie, accompagné de
assesseur et de plusieurs huissiers. Ces derniers
taient, dans des coupes d'argent, le vin d'honneur, q
venaient offrir par ordre du bailli et du conseil d
ville de Brugg. Dans un discours élégant et bien tou
le grand échevin pria les nobles seigneurs, au noı
l'illustre conseil et de toute la bourgeoisie, de vouloir
accueillir favorablement cette faible marque de respe
de dévouement, qu'ils avaient si bien méritée comme
citoyens et pour leur coopération à la sainte œuvre c
paix. Le landgrave remercia gracieusement au nom d
compagnons, et porta le premier toast au conseil c
ville dans la personne des échevins, qui s'éloignèrent
suite avec de profondes révérences.

Les chevaliers parurent sentir qu'en ce moment i
méritaient guère ces honneurs et ces témoignages
mitié. Ils burent en silence l'excellent vin que leur of
avec une généreuse hospitalité une ville dont ils m
taient la ruine. Aussi s'empressèrent-ils de la quitter
que leurs chevaux furent sellés; et ils retournèrent, pa
Bœtzberg, dans le Frickgau. A la nuit tombante, ils
joignirent leurs compagnons à Laufenbourg.

XXXI

La nuit meurtrière.

La journée du lendemain se passa pour les cheva
dans des préparatifs de guerre. Les poignards, les ép
les arbalètes, les arquebuses, furent mis en état; on
toya les collets, les hauberts, les morions; on examin
chevaux, et on passa en revue les hommes d'armes. I
avait que les chefs qui fussent instruits du but de l'e

lition. La plupart pensaient qu'on irait à Zurzach ou à Schaffhouse. Un messager était déjà parti de la veille pour porter à Berne la lettre de rupture des Falkenstein.

Dans l'après-midi, tous les hommes d'armes se mirent en mouvement. Ils étaient environ cinq ou six cents, tous à cheval. Sur une ligne étendue, ils avancèrent lentement et deux à deux entre les montagnes et les bords du Rhin, jusqu'à ce que leurs armes éclatantes disparussent aux yeux des curieux spectateurs dans les taillis et les bois de la vallée de Sulz. Puis les cavaliers se dirigèrent vers le fond de la seconde gorge à droite, cachée à leurs regards par un rideau de sapins et de hêtres. Ils passèrent le long d'un torrent rapide, près des pauvres chaumières de Mettau et de Ganfingen, et au bout de quelques heures ils arrivèrent à la hauteur de la montagne. De là, par des sentiers à peine frayés, et en conduisant leurs chevaux par la bride, ils descendirent la vallée de Mœn par le crépuscule du soir. Avant d'arriver aux quelques huttes disséminées, Thomas de Falkenstein ordonna de faire halte et d'assembler les chefs des divers détachements.

« Nobles chevaliers, il est temps maintenant, dit-il, de faire connaître le secret de notre entreprise aux braves gens qui vous suivent. Les hostilités commenceront dans peu d'heures. Les villes d'Argovie sauteront l'une après l'autre. Brugg ouvrira la marche. Cette nuit, nous n'avons pas de dangers à courir; nous n'avons qu'à conquérir et à faire du butin, si nous parvenons jusqu'à la ville sans être découverts. Tout ce que nous prendrons, nous le porterons sur des bateaux et nous le ferons descendre par l'Aar jusqu'au Rhin et jusqu'à Laufenbourg. Là nous ferons les parts. Pendant que les autres pénétreront par les portes de la ville, le comte Gœrg de Sulz mettra la main sur les bateaux le long des rives de l'Aar et les équipera. Vous, Jœrg de Knœringen, Hug de Hegnau et Fritz de Haus, vous fermerez aussitôt avec vos gens les issues de la ville, pour qu'aucun oiseau ne puisse dénicher.

Vous, Bentelin de Hemmenhofen, Marx d'Embs, Balthasar de Blumenegg, vous irez prendre les principaux personnages, les baillis, les conseillers; vous les réunirez et les garderez à vue dans l'hôtel ducal d'Autriche. Jean le tailleur vous conduira; il connaît toutes les maisons, tous les passages, tout le monde, et il n'en manquera aucun : car il a été banni de la ville il y a quelques années par l'illustre conseil pour sa mauvaise conduite, et il brûle du désir de se venger de ses juges. Vous pouvez vous fier à lui. Jean de Rechberg, Thuring de Hallwyl et les sires de Baldegg formeront avec moi l'avant-garde; les autres suivront à quelques centaines de pas. Quand une fois nous serons entrés dans la ville, mon aide ne fera faute à aucun d'entre vous. »

Pendant qu'il donnait ces ordres et d'autres encore, les groupes s'étaient rapprochés insensiblement de lui. Mais tout à coup toutes les têtes se détournèrent; un murmure de surprise et de respect parcourut la multitude. A la lueur incertaine du crépuscule, on vit descendre du haut de la montagne un personnage à cheval, suivi d'un cortége respectable. Enveloppé d'un large manteau blanc, il portait un chapeau comme en portent d'habitude les évêques et les autres hauts dignitaires de l'Église. Parmi les personnes qui l'accompagnaient deux à deux, on reconnut distinctement des hommes aux armes de Bâle.

« Silence! s'écria le landgrave d'une voix adoucie. Ne voyez-vous pas que c'est M. de Rechberg qui, cette nuit, nous accompagnera comme évêque de Bâle et qui bénira notre sainte entreprise? Que personne ne rie, ne bavarde, ne tousse ni n'éternue. Il faut nous glisser jusqu'aux portes comme des chats. »

Puis il rejoignit le prétendu évêque, et chevaucha lentement à ses côtés. Il fut suivi des deux sires de Baldegg. Ensuite vinrent les armes et les couleurs de Bâle, quelques messagers, secrétaires et serviteurs, tous enveloppés de manteaux; le reste de la troupe suivait à quelque dis-

tance. Le pas des chevaux retentissait sourdement à travers les vertes prairies et les paisibles villages. Tous ceux qui veillaient encore dans les maisons et qui voyaient passer ces colonnes noires de cavaliers, se taisaient avec épouvante, et se livraient à de tristes pressentiments.

Un seul homme courageux crut de son devoir de prévenir la ville de Brugg, et, quand le long cortége fut passé, il courut par des chemins de traverse du côté de la ville; mais, forcé d'abandonner le sentier étroit et de reprendre la grande route, il redoubla de vitesse. Le bruit de ses pas le trahit, et la rapidité de sa course le rendit suspect.

Falkenstein et Rechberg se mirent à sa poursuite, et, quand il ne put plus leur échapper, ils crièrent :

« Arrête.

— Où vas-tu si vite, mon ami? lui demanda le landgrave.

— A Brugg, répondit le paysan tout essoufflé. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi passer ; j'ai chez moi un enfant qui se meurt.

— Mais tu n'es pas de la ville, dit Falkenstein. Comment t'appelles-tu ?

— Jean Geissberg, pour vous servir, mon noble seigneur. Je vais à la pharmacie. »

Puis il prit un grand élan en avant des chevaux pour se sauver.

Jean de Rechberg se mit à ses trousses.

« Débarrasse-nous de lui, il nous connaît, » s'écria le landgrave.

Bientôt après on entendit un cri perçant; puis tout devint silencieux. Lorsque l'avant-garde arriva au sentier étroit, on vit le cadavre du paysan près de la route. Les chevaux passèrent en décrivant un grand arc.

Il était minuit quand, au milieu des noirs brouillards qui couvraient l'Aar, on vit poindre les tours et les murs noirs de Brugg, comme des ombres gigantesques. Plus on

approchait, plus les contours confus prenaient une forme précise.

Le landgrave ordonna alors aux hommes porteurs des armes de Bâle de passer devant et de frapper aux portes de la ville près de l'Aar.

Ils y frappèrent à plusieurs reprises.

Tout le monde était enseveli dans le premier sommeil.

Enfin la voix du gardien se fit entendre du haut de la tour.

« Qui est-ce qui frappe là-bas à une heure aussi avancée de la nuit?

— Eh! mon compère, ne connais-tu pas Falkenstein? répondit le landgrave. L'évêque de Bâle est arrivé. Ouvre! nous apportons la paix, et nous allons à Zurich, au camp de nos seigneurs de Berne. Allons vite, ouvre! Nous sommes pressés.

— Par les plaies de Notre-Seigneur, s'écria le gardien d'une voix joyeuse, je ne me le serais pas figuré, même en rêve. J'ouvre à l'instant même, mon digne compère; seulement, un peu de patience! »

Quelques minutes après, on entendit dans la serrure de la porte grincer les grosses clefs. Les lourds verrous furent tirés, et les doubles battants s'ouvrirent en criant.

Le gardien avança jusqu'au pont de l'Aar, et s'inclina respectueusement devant le landgrave. Deux hommes aux armes de Bâle passèrent à côté de lui; puis celui que l'on prenait pour l'évêque, accompagné des deux Baldegg et d'une nombreuse suite. On entendait de loin le pas de beaucoup de chevaux, et on voyait fourmiller, dans l'obscurité, comme une armée d'ombres innombrables.

L'honnête gardien commença à s'en inquiéter, et il dit au sire de Falkenstein :

« Mon noble compère, voilà bien du monde pour un message. Je ne puis pas les laisser tous entrer sans avoir la permission du bailli. J'y cours; je ne serai pas long....

Il se disposait à fermer la porte, quand Falkenstein tira

soudain son glaive, et la tête du gardien vola dans l'Aar. Aussitôt le gros de la troupe s'avança, et se précipita avec de grands cris par toutes les rues de la ville.

A travers les cris confus des forcenés, on entendait des coups sourds contre les portes fermées, des volets brisés qui craquaient, des explosions d'arquebuse. A ce vacarme infernal, toute la ville se réveilla. Bientôt on vit partout des lumières aux fenêtres. Aucun des habitants arrachés au sommeil ne pouvait comprendre ce qui s'était passé. Quelques-uns, s'imaginant que c'était un incendie, voulaient éteindre le feu; d'autres, croyant que c'était le jugement dernier, s'acheminaient vers l'église; d'autres, se figurant que la ville était surprise par les Armagnacs, couraient chercher des armes ou bien se réfugiaient dans les greniers ou dans les caves. Pâles et tremblants, les uns à moitié nus, les autres tels qu'ils étaient sortis de leurs lits, couraient par les rues ou chez les voisins, ou aux portes de la ville, ou à l'église, ou à l'hôtel de ville, enfin partout où chacun pouvait espérer trouver un asile.

Cependant les nobles avaient fermé et barricadé toutes les issues, pour que personne ne pût échapper. Quiconque opposait de la résistance était massacré sans pitié. Le vieux bailli Effinger, entouré d'hommes armés, fut traîné à la maison ducale d'Autriche, près du cimetière. On y conduisit aussi les autres conseillers et les chefs de la ville. D'autres pillards transportèrent aux bateaux l'argenterie, les bahuts et les caisses, l'obole des enfants, les épargnes des vieillards, les tissus et les tricots des laborieuses ménagères, ce travail de tant d'années, les archives, les bannières, les sceaux et les lettres de franchise de la ville, jusqu'aux chaînes de fer des portes, comme s'il ne devait rien rester debout que les murs nus et les tuiles des toits.

Thomas de Falkenstein se multipliait et encourageait partout ses complices.

« Allons, alerte! la ville nous payera cette nuit tous les

frais de la guerre et quelques châteaux en plus. Videz les sacs, faites main basse sur les caisses, les armoires, les ateliers et les boutiques. Laissez les filles en repos. Que celui qui a une amie dans la ville l'emmène avec lui.

— Cousin Thomas, lui dit Marquard de Baldegg, c'est ma foi la noce du diable ! Une fois que nous sommes à l'œuvre, il faut que ce soit quelque chose dont on parle. Cent soixante-dix pièces d'argenterie bien comptées ont été portées aux bateaux ; sept barils d'argent et quelques douzaines de sacs de monnaie. Les Bernois apprendront qu'ils ne savent pas encore comme nous vider un nid plein. Mais, mon cousin, n'entends-tu rien ? Dieu me damne ! il y a une heure qu'un bruit tinte à mes oreilles, comme si les villages sonnaient le tocsin. N'entends-tu rien ?

— Cela se peut, laisse-les sonner. Nous sommes pour eux l'orage que leurs cloches ne dissipent point. Nous ferons ici table rase, et nous ne laisserons rien à glaner aux Bernois. Il y aura bien des gens contents de nous voir plumer ces fiers oisons de Brugg. Allons, cousin, à la maison ducale ! Le jour commence déjà à poindre. Je vais maintenant attacher le sceau rouge à cartel aux confédérés. Connais-tu les deux hommes qui me suivent ? Je leur procurerai de l'ouvrage.

— C'est ton bourreau et son aide. Je te comprends, dit Marquard. Il y a déjà dans les rues une douzaine de bourgeois étendus morts sur le pavé. Que tout le respectable conseil de la ville suive ! Si je pouvais bouleverser tout le nid et le noyer dans l'Aar, il n'y en aurait pas de sitôt un autre à la place. »

Prenant une petite rue de traverse, ils passèrent par le cimetière pour aller à la maison ducale d'Autriche, dont les fenêtres étaient brillamment éclairées. Il y avait dans l'intérieur un grand tumulte. Jean de Rechberg vint au-devant des nouveaux arrivants. Mais Marquard le saisit par le bras, le ramena dans la maison et dit en riant :

« Venez avec nous, monseigneur l'évêque de Bâle! faites bien vos fonctions ecclésiastiques. Qui absoudrait le bailli et les conseillers, si vous nous manquiez? Vous avez manié assez longtemps le glaive de saint Pierre; maintenant il faut faire usage de vos clefs. Ouvrez-nous la prison. Nous montrerons aux prisonniers le chemin le plus court pour entrer dans le sein d'Abraham. »

Rechberg alla avec eux. Une troupe d'hommes d'armes les suivit. Ils entrèrent dans une salle spacieuse, ornée dans le goût antique, et éclairée par d'innombrables bougies dans des candélabres et des lustres qu'on venait à peine d'allumer, et qui avaient peut-être été préparées pour une fête ou un banquet en l'honneur de la paix prochaine. Mais en ce moment, au lieu d'éclairer de joyeux convives, les bougies ne jetaient leur éclat que sur des figures effrayées ou effroyables. Le long des murs, près de l'entrée, se tenaient, dans un grand désordre, les gentilshommes attirés par la joie du mal, par la curiosité ou par la soif du sang. Tous étaient en costume de guerre, avec heaumes, morions, plumets, hauberts, longs habits brodés d'or et pourpoints de buffle. Quelques-uns portaient des épées nues, d'autres des haches d'armes. Il y en avait dont les vêtements étaient couverts de sang. Sur toutes ces figures sombres et barbues se peignaient de diverses manières les passions auxquelles ils étaient alors en proie. Les uns fixaient sur les prisonniers des regards meurtriers; les autres riaient avec une ironie cruelle de ces malheureux à demi nus et de leur attitude lamentable. Les prisonniers eux-mêmes, les hommes les plus respectables du conseil et de la ville, se pressaient dans un coin, de l'autre côté de la salle, pleins d'angoisse et à peine vêtus, comme on les avait arrachés de leur lit. Les uns priaient en silence; les autres frissonnaient dans une angoisse mortelle; ceux-ci, encore étourdis du terrible sort qui les attendait, ne sentaient presque plus rien; ceux-là, ne songeant qu'à leur famille et à leur patrie, étaient pleins

d'une mâle douleur ou d'une profonde colère mal dissimulée. Le bailli Effinger, seul, avait su conserver le noble maintien et la dignité calme qu'il avait toujours montrés à la tête du conseil. Il parlait tout haut, sans prendre garde à la présence des ennemis, et cherchait à inspirer du courage à son fils Balthasar, à son ami Ulrich Stapfer, ou à un autre citoyen.

« Vous semblez encore bien brave et bien actif, bailli Effinger, seigneur d'Urgiz, » s'écria Falkenstein avec ironie.

Le bailli se retourna alors avec une fière gravité vers le landgrave et lui dit :

« Thomas de Falkenstein, qu'ai-je à faire avec vous ?

— Par ma pauvre âme ! je pense, plus que vous ne voudriez, répondit le landgrave, ou votre vieille tête a oublié que je vous tiens, ainsi que toute votre ville.

— Homme impie ! s'écria le vieillard d'une voix forte et puissante, tandis que la flamme d'un noble courroux lui montait à la figure ; comment pouvez-vous vous enorgueillir de l'action la plus infâme qui ait jamais été commise dans la chrétienté par des hommes sans foi ni loi ?

— Bailli, c'est là la guerre ! Par un stratagème permis à tout homme d'honneur, je suis maître de votre sort, et j'agirai avec vous d'après le droit de la guerre. Il faudra que vos confédérés nous donnent bien plus que vous et votre ville pour venger le massacre de Greifensee.

— Greifensee a été attaqué et assiégé ouvertement et loyalement par les confédérés, répondit Effinger. Après une défense acharnée, la ville a été obligée de se rendre à la merci du vainqueur. Mais vous, Thomas de Falkenstein, vous venez nous surprendre lâchement de nuit comme des voleurs, au milieu de la paix. Vous vous ruez non pas sur vos ennemis, mais sur vos fidèles concitoyens ; vous enfoncez traîtreusement le fer dans la poitrine de Berne, cette mère qui vous a nourris et élevés, vous et votre frère. Certes, cette pensée devait être loin de votre père quand il réclama pour vous au lit de mort la protection de Berne

L'enfer n'a pas montré plus d'ingratitude envers Dieu que vous envers votre père et votre patrie. Et que vous ai-je fait, ainsi que ces hommes que vous avez arrachés cette nuit du sein de leurs familles ? Après de longues inquiétudes, tous, pleins de foi dans votre promesse d'une paix prochaine, nous dormions paisiblement. Encore un coup, quel mal vous a fait cette ville qui vous a toujours honorés, vous et votre maison ? Comment pouvait-elle s'attendre à tant de perfidie de votre part, lorsqu'il y a à peine trois jours vous étiez venu comme ami dans ses murs, que vous aviez accepté ses présents et ses honneurs, et que vous étiez parti de chez nous accompagné de nos bénédictions ? Ma foi ! Thomas de Falkenstein, si vous étiez venu nous attaquer ouvertement, vous auriez appris que les habitants de Brugg savent aussi bien tenir tête à leurs ennemis dans un combat loyal que répondre aux toasts de leurs amis dans un joyeux festin.

— Tais-toi ! s'écria le landgrave d'une voix tonnante.

— Thomas, vous n'avez rien à m'ordonner, répondit le digne vieillard avec un noble calme. Je suis le bailli de la ville vis-à-vis de laquelle vous avez été parjure. Ma voix est celle de cette ville qui vous a fait du bien et qu'aujourd'hui vous pillez, et dans laquelle vous répandez la douleur et la mort, après lui avoir annoncé la paix il y a trois jours !

— Allumez des torches. Faites-les sortir tous, tous ! cria le landgrave d'une voix terrible. Tranchez-leur à tous la tête !

— Ne vous y trompez pas, Thomas de Falkenstein, dit le bailli. Vous croyez que les morts doivent se taire, mais leurs bouches parlent plus haut que celles des vivants ! A l'âge où je suis arrivé, je ne regrette pas la vie. C'en est fait de la joie, de l'éclat et de la prospérité de Brugg. Mes chers frères sont assassinés traîtreusement. La patrie n'a plus de prix pour moi. Laissez-la-moi chercher là-haut, devant le trône sacré de Dieu ; je prierai pour les veuves

et les orphelins de Brugg. Ici je ne puis leur servir de père; là-haut je pourrai leur servir d'ange tutélaire. »

Il prononça ces paroles avec douleur, d'une voix tremblante.

« Allumez des torches, s'écria Falkenstein de nouveau. Conduisez tous ces hommes au cimetière et exécutez-les! »

Alors Jean de Rechberg approcha du landgrave et dit d'un air grave :

« Quel mal ont fait ces braves gens? Ils sont tombés sans défense entre nos mains; nous n'avons pas le droit de verser leur sang. Je n'en ai jamais eu l'idée. J'ai prêté la main à une farce de carnaval, et non à une boucherie. »

Le chevalier fut interrompu par un bruit subit venant du dehors. Plusieurs hommes d'armes pénétrèrent dans la salle et crièrent :

« Partez! partez, messeigneurs! le feu est dans toutes les rues. On sonne le tocsin dans tous les villages! On voit de tous côtés des colonnes armées déboucher d'Aarau, de Lenzbourg, de Villnachern, de Habsbourg.

— Diable et enfer! s'écria Marquard de Baldegg. Ce n'est pas possible! les portes sont barricadées. Qui est-ce qui a pu sortir et donner l'alarme? »

Quelques voix crièrent:

« Sans doute quelques hommes se seront fait descendre par des cordes le long des murs.

— Qui est-ce qui a ordonné de mettre le feu à la ville? demanda Jean de Rechberg irrité.

— Allons aux bateaux! aux bateaux! Attention au butin! rugirent plusieurs voix.

— Silence, silence! dit Falkenstein d'une voix tonnante. Tous, tous, tant que vous êtes, emmenez les prisonniers hors de la ville. »

Sur l'ordre impérieux de Thomas, on entraîna les citoyens. Falkenstein sortit de la maison. Une horrible clarté s'élevait derrière l'église. Au-dessus de la tour montaient de gros nuages de fumée. Au sortir de la petite

rue de traverse, il vit avec effroi des flammes s'échapper en quatre ou cinq endroits, entre les deux portes, des fenêtres et des toits.

« Que la peste étouffe ces maudits incendiaires! » s'écria-t-il en serrant les poings; et il regarda autour de lui pour trouver des coupables sur lesquels il pût assouvir sa rage.

Derrière lui se tenaient le bourreau et son aide, comme ses fidèles acolytes.

« Ne me quittez pas, je vous ménage de l'ouvrage! » leur cria-t-il en avançant.

Des cris déchirants retentissaient dans toutes les rues. De toutes les maisons s'élançaient des enfants, des vieillards, des hommes portant des malades; tous couraient vers les portes fermées de la ville, puis revenaient pour chercher d'autres issues. Avec le pétillement des flammes et les tourbillons de fumée augmentaient les cris, les gémissements, les lamentations et les malédictions du peuple désespéré. Falkenstein demeura quelque temps lui-même saisi d'épouvante, immobile et irrésolu, en face de ce spectacle de destruction.

Soudain il s'élança en arrière et, avec la fureur d'une bête de proie, il saisit par le cou un jeune homme chargé de paquets. C'était un des bohémiens qu'il avait expédiés contre Aarau.

« Canaille, je te tiens! s'écria le landgrave en grinçant des dents. Je te tiens! Nous allons régler nos comptes pour Aarau! Va aux enfers, malheureux! »

Le bohémien poussa un cri aigu et à moitié étranglé, et chercha à se dégager des mains du landgrave; mais celui-ci, le retenant d'un bras de fer, cria au bourreau et à son aide :

« Eh bien, pendards! où êtes-vous donc? Allons, attachez-le à ce poteau, au-dessus du puits. Lancez-le dans l'éternité. »

A peine avait-il dit ces mots que la victime, renversée à terre avec une prodigieuse rapidité, se trouva les mains

liées, la corde au cou et enlevée au haut du poteau. Quelques instants après, le pauvre diable se débattait dans l'air et rendait le dernier soupir.

« Ce serin ne sifflera plus, » dit maître Hæmmerli en riant.

Une pauvre femme, passant en toute hâte, aperçut le pendu au poteau. Elle recula, approcha encore une fois, poussa un cri et, jetant les yeux autour d'elle, à la vue du landgrave, elle partit avec la rapidité de l'éclair.

Cette femme n'était autre que la vieille bohémienne Ilsel, qui, après s'être éloignée avec une vitesse incroyable, reparut en face du puits, sur un mur assez élevé, qui, à sa droite et à sa gauche, réunissait deux maisons d'où sortaient des colonnes de feu. D'une voix effrayante elle prononçait des mots inintelligibles, en étendant ses bras vers le cadavre balancé en l'air.

Maître Hæmmerli et son aide riaient à gorge déployée des gestes étranges de la vieille femme et la montrèrent au doigt.

Le landgrave aussi leva les yeux et reconnut la vieille Ilsel. Elle ressemblait à un spectre sorti de l'enfer. Son étrange figure, avec ses haillons flottants, se dessinait en contours sombres et tranchants sur le fond éblouissant de l'incendie. Ses cheveux hérissés se dressaient sur sa tête comme des serpents autour de la tête de Méduse. Au-dessus d'elle, de pâles colonnes de fumée formaient comme un sombre et large nuage d'où s'échappait une pluie d'étincelles.

« Ah! maudite sorcière, faut-il que je te voie ici! s'écria le landgrave. N'y a-t-il donc pas ici d'arbalète ni d'arquebuse ? Voyons, abattez-moi cette grand'mère de Bélial. »

Il courut comme un possédé tout autour du mur, comme s'il voulait grimper dessus ou le renverser.

« Assassins! assassins! cria la bohémienne d'une voix glapissante. Meurtriers de mon pauvre enfant! Sois maudit

sept fois, Falkenstein, sept fois par minute depuis que le monde existe! Puisse la goutte te torturer de ses crampes, la fièvre brûler la moelle de tes os, et le mal caduc te tenir lieu de sommeil! Je te poursuivrai et je te tourmenterai comme la lèpre et la peste se sont attachées à la Judée, comme les taons torturent un cheval! Tu vivras au milieu des imprécations de tes amis, et tu mourras au milieu des sarcasmes de tes ennemis. Ta maison périra et ta famille sera détruite comme un nid de vipères, et elle disparaîtra sans que personne sache ce qu'elle est devenue. Tes châteaux se changeront en échafauds, et leurs tours dégradées s'élèveront comme des carcans de honte et des colonnes d'infamie. Assassin! assassin! en mourant tu maudiras le jour de ta naissance! Va, cours à ta ruine! »

A ces mots la bohémienne se retourna. Elle parut se précipiter dans les flammes qui s'élevaient derrière elle. Au même instant, une poutre enflammée tomba avec fracas à côté de Falkenstein. Il était là comme pétrifié, et comme s'il eût été dans l'enfer. Dans sa fureur il avait d'abord essayé d'écraser la bohémienne sous une grêle de pierres. Puis, ne pouvant l'atteindre, il se vit forcé d'entendre ses malédictions, pendant qu'autour de lui les flammes petillaient, les toits s'écroulaient, les murs se lézardaient, et que de toutes parts on entendait les lamentations des victimes.

Il fut alors saisi d'une angoisse comme il n'en avait jamais éprouvé dans sa vie. Sans savoir où il allait, il se mit à fuir pour échapper aux flammes, et il arriva à la porte supérieure de la ville. Tout à coup il se vit entouré d'une foule de femmes et d'enfants déguenillés. Les cris déchirants des uns, les gémissements et les supplications des autres, le teint livide de toutes ces figures, l'ébranlèrent.

Il croyait se trouver au milieu de morts ressuscités pour le dernier jugement.

Une femme âgée, portant sur ses bras tremblants un

enfant tout nu, parut le reconnaître. Elle se jeta à s
pieds et embrassa ses genoux en demandant grâce et m
séricorde.

Ne pouvant résister à ce spectacle navrant, il lui lan
la clef de la porte de la ville qu'il avait sur lui, en disan
« Va, malheureuse, prends cette clef et ouvre la po
pour que vous ne brûliez pas! »

Pendant que des masses compactes s'empressaient
se réfugier dans les champs et sous les tilleuls au delà d
murs d'enceinte, et que d'autres rentraient dans la vil
pour appeler tous ceux qui étaient restés, le landgra
courut à pas précipités vers la porte d'en bas, où,
l'autre côté de l'Aar, les cavaliers s'assemblaient po
quitter ce lieu de désolation.

XXXII

Continuation.

Il faisait déjà grand jour. La vaste et belle campag
brillait de sa riche parure d'été; chaque colline ressembl
à un autel de fleurs, chaque prairie à un vert tapis
velours émaillé de mille couleurs. Mais, au milieu
ce superbe encadrement de verdure, une large colonne
fumée s'élevait vers le ciel, au-dessus de la ville inc
diée, et le bruit lugubre des cloches sonnant le tocsin d
les villages d'alentour retentissait comme la plainte
tout le pays sur la ruine des murs chéris de Brugg.

« Allons, en avant! Détachez les bateaux! s'écria F
kenstein en rejoignant les siens. Il est grand temps
partir. La porte d'en haut de la ville est ouverte.
colonnes armées d'Argovie descendent. Nous pourri
avoir à soutenir un combat avant de nous en douter
être pris par derrière du côté d'Umiken. »

Rechberg était occupé à faire transporter sur les bateaux le butin entassé sur le rivage. Quand tout fut placé, non sans peine, et qu'il eut désigné les hommes chargés de la défense des bateaux, il revint, au moment où tous les cavaliers se mettaient en marche vers la montagne. Thomas de Falkenstein, l'air sombre et bouleversé, marchait en tête avec quelques-uns de ses confidents. L'avant-garde suivait comme un convoi funèbre, dans un profond silence. Puis venaient les pauvres prisonniers à pied, les mains liées derrière le dos, entourés d'hommes armés. Un des gentilshommes qui les précédaient portait, en signe de dérision, la bannière de la ville. Elle était de la soie la plus fine; on y voyait brodées les anciennes armes : deux tours noires avec un pont ouvert.

« Eh! monsieur le bailli, s'écria le gentilhomme qui portait la bannière, en se retournant sur son cheval vers les prisonniers (c'était sire Bentelin de Hemmenhofen), c'est là ma foi un singulier hasard. Vous rappelez-vous encore le jour où, assis à votre table, je vous conseillais de ne pas vous ranger du parti de Berne et des confédérés? N'avais-je pas grandement raison? Mais vous m'avez alors contredit fièrement et vous avez dit : « On verra les tours « de nos ponts monter sur le Bœtzberg, avant que nous « manquions à notre foi et à nos serments. » Par le sang de Dieu! qui aurait dit que votre parole s'accomplirait ainsi? Regardez, monsieur le bailli, comme votre bannière et comme les tours de votre pont montent. Je crois, messieurs de Brugg, que votre confiance dans les confédérés doit être moins forte? »

Le vieil Effinger leva la tête avec une vive indignation et dit :

« Que nos anciennes tours passent les montagnes du Jura, notre ancienne fidélité les suivra. Ne vous prévalez pas trop tôt du succès de votre ruse et de votre manque de foi, vous qui êtes venu vous asseoir à notre table. Le jour n'est pas fini, le ciel a encore son bras tout-puissant

et vengeur, et les montagnes des confédérés ont encore leurs Suisses !

— Oh ! s'écria Bentelin en riant, bientôt les Suisses ne chanteront plus si haut ! Il est temps qu'on déracine leurs sottes idées de liberté et que les nobles redeviennent les maîtres du pays.

— Voilà ce que le diable avait aussi rêvé quand, avec les anges déchus, il voulut monter à l'assaut du ciel; cependant il a échoué dans son entreprise, répondit le bailli. Vous feriez plutôt tomber le soleil du firmament que vous n'arracheriez du cœur de l'homme le sentiment de la justice éternelle. »

Effinger se tut en ce moment, un des hommes d'armes l'ayant forcé d'accélérer sa marche, comme on pressait également le pas de ses compagnons d'infortune. Mais les terreurs de la nuit avaient épuisé les forces des prisonniers. Plus d'une fois leurs genoux fléchirent; plusieurs tombèrent le long de la route, privés de sentiment. Le cortége fut obligé de s'arrêter à plusieurs reprises.

Quand on arriva dans la solitude de la Krepsi, où une prairie formait une verte clairière dans la haute forêt de chênes, Falkenstein fit faire une halte pour attendre que tout le monde fût réuni. Il jura avec impatience et commanda de doubler le pas. Et quand les prisonniers arrivèrent haletants à la prairie, il leur cria :

« Allez en enfer, maudits boiteux. Vous m'empêcheriez de coucher aujourd'hui à Laufenbourg. Je vais vous donner votre gîte à l'heure même. Allons, avancez, bailli Effinger, seigneur d'Urgiz; il vous convient d'ouvrir la marche; le noble conseil et les bons bourgeois suivront chacun selon son rang. Agenouillez-vous, faites tous votre dernière prière, et disposez-vous au sommeil éternel. Hé, Hæmmerli, approche-toi avec tes aides ! Mets-leur les cous à nu et lève ton glaive.

—Grand' merci de ta pitié, dit d'une voix forte le baill

Effinger. Quant à ta trahison, scélérat, je t'en remercierai dans l'autre monde. »

Après ces mots, il se mit à prier à genoux par terre. Quand Jean de Rechberg qui, à quelque distance de là, causait avec les deux Baldegg, vit cela, il accourut auprès du landgrave et s'écria :

« Thomas, que médites-tu? Tu es donc toujours altéré du sang de ces hommes innocents?

— Rechberg, ne pouvait-on pas faucher aussi bien dans ce pré que dans celui de Greifensee? demanda à son tour le landgrave.

— Falkenstein, s'écria Rechberg avec horreur, voilà assez de cruautés! Si tu m'avais dit ce que tu comptais faire à Brugg, je ne t'y aurais pas suivi. »

Le landgrave fronça les sourcils et roula ses yeux rouges dans leurs orbites, indécis de ce qu'il ferait; car, malgré lui, il était obligé de ménager Jean de Rechberg.

« Laisse-leur la vie, à ces pauvres malheureux, lui dit le comte Jœrg de Sulz. Tu pourras les vendre aux Armagnacs, qui les emmèneront loin d'ici. »

Au même moment on vit déboucher du bois un cavalier qui arrivait de Brugg à bride abattue. En approchant, il cria déjà de loin :

« Partez, partez sans tarder! Décampez au plus vite. »

Ce cavalier était un des hommes chargés de la garde des bateaux.

« Qu'y a-t-il? lui demandèrent-ils tous en se pressant autour de lui.

— Nous n'aurons, au demeurant, dit le cavalier, que le triste honneur d'être des incendiaires, et le diable nous enlèvera, au bout du compte, tout le butin. Les Trullerey, les Luternau et tous les hommes armés d'Argovie avancent par la ville incendiée.

— Ah! les Trullerey? Est-ce que Gangolf en est? rugit le landgrave d'un air de possédé. Gangolf en est-il?

— Je l'ai vu moi-même. Il se trouve en tête de tous. Il

voulait s'élancer à ma poursuite, mais son cheval fou resta bien loin derrière moi.

— Dégainons! cria le landgrave d'une voix tonn à faire retentir les échos de la forêt. Allons, sus! Il s' de notre butin et de notre honneur.

— Halte-là! reprit le cavalier. Nous sommes trop bles et nous courons au-devant d'une ruine inévita Tout le comté de Lenzbourg est en marche. Derrière Br on voit des masses d'hommes armés sur les Rutines. Il a vingt contre un des nôtres. Aussi nos gens fuien tous côtés vers les bateaux.

— Pas d'imprudence, Falkenstein, dit M. de Rechb Ne payons pas la farce trop cher. Passe la montagne le gros de la troupe et avec les prisonniers. Je retourn à Brugg avec un détachement de l'arrière-garde, pour téger les bateaux ou pour assurer notre retraite dar vallée de Frickgau. Avant la nuit je t'aurai rejoint. »

Le landgrave grinçait des dents de fureur, en voy tous les chevaliers se ranger du côté de Rechberg; m forcé de céder, il dut se résigner à prendre la route montagnes. Rechberg, accompagné d'une cinquant d'hommes, retourna du côté de la ville. Il en appr avec beaucoup de précaution, jusqu'à ce qu'arrivé dernière hauteur, il vit, à droite au-dessous de lui, flammes s'élever des rues de Brugg, et distingua, à gau les bateaux.

La rive fourmillait d'hommes armés, parmi les on remarquait plusieurs nobles à cheval qui sembl très-affairés. Au loin on voyait quelques bateaux équipés, sans doute les derniers qui étaient parver s'éloigner, descendant le cours de l'Aaar. Il y avait e le long de la rivière quelques petits bateaux qu fuyards avaient abandonnés et que l'on déchargeait.

Bien que Rechberg tînt ses hommes cachés derriè buissons et qu'il ne se fût avancé qu'avec une faibl corte, il ne tarda pas à être découvert; car il rema

Bientôt que les bandes armées groupées sur le rivage se séparèrent : une d'elles se dirigea vers la Stilli ; une autre marcha du côté de la ville ; enfin une troisième se porta vers la hauteur où il était posté lui-même. Un chevalier conduisit cette dernière troupe, à peine composée de vingt hommes, jusqu'au pied de la colline. Là le chef s'élança à bas de son cheval, tira l'épée et, à la tête de sa troupe, gravit rapidement la montagne.

Rechberg, l'ayant reconnu, monta vite à cheval et dit en riant :

« Ne vous mettez pas hors d'haleine à cause de moi, sire Trullerey ; nous nous reverrons dans un moment plus favorable. Maintenant, hâtez-vous d'aider les gens de Brugg à éteindre le feu.

— Oui, oui, avec votre sang parjure, sire de Rechberg, cria Gangolf. Si vous êtes aussi brave guerrier que vous êtes bon incendiaire, vous m'attendrez de pied ferme.

— J'aurais grande envie de vous laver la tête.... »

Mais à ce moment Rechberg fut interrompu par un de ses hommes d'armes, qui vint lui annoncer l'approche d'une nombreuse troupe de bourgeois.

« Au revoir ! » cria Jean de Rechberg à son adversaire ; et il disparut soudain du haut de la colline.

Gangolf arriva tout essoufflé sur la hauteur. Les cavaliers de Rechberg étaient déjà bien loin ; ils échappèrent aux fantassins suisses accourus de toutes parts. Cependant une grande partie se mit à poursuivre les fuyards jusqu'au revers de la montagne ; mais l'attention de Gangolf et de ses compagnons fut appelée sur un autre point par des cris confus d'hommes, qui, sur la route de la Stilli à Brugg, étaient occupés à désarmer trois cavaliers. Gangolf descendit de la colline, se mit à cheval, fendit la foule bruyante et arriva au milieu du groupe. On enlevait justement les écuyers de dessus leurs chevaux, et les bandes furieuses criaient :

« A bas les Falkenstein ! Mort aux incendiaires ! »

Gangolf reconnut avec effroi son vieux père, le fidè
Hemman et le maître Isenhofer de Waldshut. Il se fray
un chemin jusqu'à eux et, lorsqu'il fut assez près, s'écri
d'une voix impérieuse :

« Laissez en repos ces hommes respectables. Ce dig
vieillard est mon père. »

Ce disant, il sauta à bas de son cheval, releva Rudig
et, après l'avoir embrassé, l'aida à remonter sur son cou
sier. Les paysans reculèrent avec respect. Isenhofer tend
amicalement la main à Gangolf, et le vieux Hemman r
mercia le fils de son maître avec effusion.

« Sans votre heureuse intervention, dit Isenhofer, c
braves gens, animés des meilleurs sentiments, nous auraie
mis en pièces. Nous avions beau crier de toutes nos forc
et décliner nos noms; ils ne nous écoutaient pas, et leu
clameurs étouffaient nos protestations. »

Quelques chefs des paysans excusèrent de leur mie
l'erreur de leurs gens, ce dont on leur aurait bien f
grâce. Les chevaliers quittèrent la foule et se rendiren
l'ombre de hauts noyers, le long de la route d'Umike
Là Gangolf informa son père et le poëte de tout ce qu
savait lui-même de cette nuit de carnage, et leur nomm
ceux qui en étaient les instigateurs.

Il apprit en même temps que son père, accompag
d'Isenhofer, se disposait à retourner à Aarau, où il atte
dait la prochaine arrivée d'une ancienne connaissan
Après s'être communiqué mutuellement les nouvelles
les intéressaient le plus, Rudiger, sur l'avis de son f
prit le devant et alla avec ses compagnons le long de
rive gauche de la rivière jusqu'au village d'Umiken, pa
que dans ce moment il était difficile de traverser la vi
où beaucoup de monde était occupé à éteindre le feu e
déblayer les décombres. Gangolf promit de joindre s
père, dès qu'il aurait obtenu des renseignements p
précis sur le sac de Brugg et qu'il se serait enten
avec quelques amis et quelques hommes de cœur sur

manière de se venger des horreurs commises par Falkenstein.

Si le retour imprévu de son père à la tour de Rore causa à Gangolf un instant de surprise et de joie, le spectacle à la fois grand et touchant qui s'offrit à lui à son entrée à Brugg l'absorba bientôt entièrement. Toute l'Argovie s'était levée généreusement pour secourir la malheureuse ville. On voyait arriver de toutes parts des bêtes de somme et des voitures chargées de provisions de toute espèce pour les pauvres incendiés ; des tonneaux de farine, des pains déjà cuits, des fruits et des légumes secs, du vin; d'autres voitures portaient des vêtements pour tout sexe et pour tout âge, comme si des villages entiers s'étaient dépouillés pour vêtir les malheureux habitants de Brugg. La nouvelle de la catastrophe s'était répandue presque aussi vite de village en village par des courriers que par la colonne de flammes qui s'élevait dans les airs ; et même ceux qui d'ordinaire ne voulaient pas de bien à la ville, ou parce qu'ils étaient jaloux de son crédit et de son opulence, ou bien parce qu'ils la soupçonnaient d'avoir un faible pour la plume de paon de l'Autriche et d'entretenir des relations trop amicales avec les nobles, ne s'abandonnèrent alors qu'aux généreux élans de la pitié.

Le peuple était très-irrité. Des détachements d'hommes armés poursuivaient les fuyards jusque de l'autre côté de la montagne, ou bien s'efforçaient de rejoindre les bateaux qui avaient pu s'échapper. Plusieurs disaient qu'il fallait se porter en masse contre Laufenbourg, détruire la ville et mettre le feu au château.

D'autres s'écriaient : « Finissons-en d'abord avec les coquins et les traîtres que nous tenons, et dont les châteaux sont dans notre propre pays; finissons-en avec tous ceux qui sont attachés à l'Autriche et qui voudraient se rendre maîtres de la ville et du pays. »

D'autres encore disaient : « Ne faisons pas tant de façons avec la noblesse. Autrichiens ou non, les nobles comme les

loups ne changent pas de nature. Même ceux qu'on a apprivoisés vous montrent de nouveau les dents et redeviennent des bêtes féroces dès qu'ils sont les plus forts. Toute cette mauvaise engeance doit être exterminée, si nous voulons être libres et tranquilles. Ils lèchent la salive des rois et s'abreuvent du sang des peuples. Quel bien ont-ils fait au monde? Ils y ont établi le pouvoir absolu, la servitude, les corvées, les dîmes, une vie sans Dieu et sans foi, l'orgueil et l'impudicité! Tell d'Uri n'a pas encore décoché toutes ses flèches; nous en avons d'aussi bonnes que lui! »

Gangolf, traversant les groupes et abordant tantôt l'un tantôt l'autre, n'eut pas peu de peine à se faire comprendre et à s'assurer le concours d'un certain nombre d'hommes résolus.

« Qui veut exposer avec moi sa vie, s'écria-t-il, pour venger Brugg de Falkenstein et de ses complices? »

Plusieurs hommes des bandes méfiantes lui répondirent :

« Nous nous chargerons bien seuls de l'entreprise, chevalier; nous saurons, sans votre aide, laver la tête des gentilshommes avec la crosse de nos fusils. Vous êtes noble, et, ne vous en déplaise, les loups, comme dit le proverbe, ne se mangent pas. »

Mais d'autres, connaissant mieux les véritables sentiments de Gangolf, se joignirent à lui et se portèrent garants de sa loyauté auprès de leurs compagnons. Ils brûlaient tous du désir de se venger. Quelques centaines d'hommes des comtés de Lenzbourg et de Bade, armés de lances, de javelots et d'arbalètes, se rangèrent sous ses ordres. Ils promirent de s'assembler le lendemain soir près d'Aarau, et de le suivre partout où il lui plairait de les conduire.

Quand ces hommes retournèrent à leurs villages pour se préparer à l'expédition projetée, Gangolf aussi quitta le vaste théâtre de l'incendie, alla retrouver son père et mai-

tre Isenhofer à Umiken, et se rendit avec eux à Aarau. Ils surent charmer la pénible route à travers les montagnes de Vilnachern et de Schinznach jusqu'aux bois de Veltheim, par des conversations sur les événements du jour, sur les voyages de Rudiger, sur l'arrivée prochaine de l'hôte mystérieux, et sur tout ce qui s'était passé au château d'Aarau comme dans la ville, pendant l'absence du vieux chevalier.

Cependant, quand ces sujets de conversation furent épuisés, le vieillard retomba dans le sombre silence qui lui était habituel. Gangolf aussi se tut et se laissa aller à des pensées plus sombres que celles qui préoccupaient son père. Il songea à Véronique, qui avait disparu de la hard avec le lollhard son père et la paysanne leur servante, et dont, malgré toutes ses perquisitions, il n'avait pu découvrir la moindre trace. La chaumière était vide. Personne du voisinage ne put le renseigner sur les ermites. Il courait des bruits fâcheux sur l'impiété et sur l'hérésie du lollhard et sur les terribles effets de la vengance divine pendant la nuit d'orage.

Sans la moindre aventure, les voyageurs passèrent à la nuit tombante par les bois d'Hauenstein, et, après avoir laissé derrière eux Biberstein, situé au pied de Gisulaflue, et avoir longé les bords de l'Aar rapide, ils firent leur entrée au château d'Aarau.

XXXIII

La destruction du château de Gœsgen.

Une journée après les événements que nous venons de décrire, le château le plus proche des domaines de Falkenstein, c'est-à-dire Gœsgen, se trouvait investi par plus

de deux cents Bernois et près de deux cents hommes de Soleure.

Gangolf avec les Argoviens avait paru le premier devant cette place. Plusieurs braves bourgeois d'Aarau s'étaient joints à lui. Quand la troupe de Soleure vint grossir le corps des assiégeants, elle remit spontanément le commandement au jeune chevalier Trullerey, qui, en tacticien habile, s'était déjà emparé du bac de Schœnenwerth et de tous les bateaux amarrés au bord de l'Aar, et qui avait aussi placé des avant-postes du côté d'Olten et de la montagne, près de Lostorf, de Stusslingen et d'Erlisbach, pour se garantir contre toute surprise; car il pensait bien qu'à la première nouvelle du danger que courait Gœsgen, Thomas viendrait de Falkenstein en toute hâte lui porter secours. Il semblait d'autant plus difficile de prendre le château, que les assiégeants n'avaient pas de matériel de siége. Aussi la réponse faite par le commandant du haut des murs fut-elle assez fière, quand Gangolf, au son des trompettes, somma le château de se rendre. En même temps, pour donner plus de poids à son orgueilleux langage, le commandant fit jouer toutes les bouches à feu du fort, auxquelles les assiégeants ne purent répondre que par leurs arquebuses.

Cependant on ne tarda pas à se convaincre de la faiblesse numérique de la garnison. Gangolf ordonna aussitôt de préparer des brandons et d'enduire des cercles de poix bouillante, de couper des branchages pour faire des fascines afin de combler les fossés, et d'aller chercher des échelles. Lui-même fit extérieurement de tous côtés la reconnaissance du château, après avoir essayé d'en explorer la position intérieure du haut de la montagne, et il plaça en trois endroits différents des hommes qui, jour et nuit, pratiquaient des brèches dans le mur d'enceinte avec des pinces, des pelles et des pioches. Déjà, dès le second jour, le commandant du château prit un ton moins hautain, quand Gangolf le somma de nouveau de se rendre. Il ne

demanda que la libre sortie pour les habitants des deux sexes, avec les bagages que chacun pourrait emporter. Mais quand cette proposition eut été repoussée, il offrit vers le soir d'ouvrir les portes du château si l'on accordait la vie sauve à la garnison, et si on lui permettait de partir avec la landgrave de Falkenstein, ainsi que sa nièce et un étranger qui habitait Gœsgen.

« Je vous accorde un répit jusqu'à demain matin, répondit Gangolf Trullerey. Si vous m'ouvrez le château avant l'aube du jour, vous aurez tous la vie sauve; mais après le lever du soleil ne vous attendez plus à aucune grâce, que j'entre de gré ou de force dans vos murs. Tout ce qui y respire sera voué à la mort pour venger le sac de Brugg. »

Les brèches étaient ouvertes, une douzaine d'échelles étaient toutes disposées pour l'escalade; on avait apporté les fascines pour combler les fossés, et on avait choisi les hommes qui devaient donner l'assaut. Rien de tout cela n'était ignoré du commandant.

La nuit couvrait encore de son voile sombre la montagne et la rivière. Une seule lueur d'un rouge de sang brillait à l'est et se détachait sur le ciel chargé de nuages, au-dessus des noires hauteurs du Lægernberg. Tout à coup Trullerey fut éveillé du sommeil qu'il goûtait depuis quelques heures dans la même chapelle antique où Ursule de Falkenstein avait retrouvé un calme apparent dans la prière.

Le commandant avait fait sonner la trompette du haut du rempart pour annoncer qu'il était prêt à capituler.

Gangolf se rendit aussitôt près du mur d'enceinte, réitéra sa promesse de grâce, désigna les soldats qui entreraient au château et ceux qui veilleraient au dehors; puis on avança avec des torches allumées vers la porte, qui s'ouvrit lourdement.

Le commandant présenta les clefs du château, tête nue et dans une humble posture, en demandant à genoux et

d'une voix tremblante qu'il lui fût fait grâce de l
ainsi qu'aux autres personnes du château. Tout le
était rangé dans la cour d'intérieur, éclairée par be
de flambeaux et de torches. La faible garnison
désarmée.

Quand Gangolf entra dans la cour, tous les h
joignirent les mains et se prosternèrent. Il se fit u
fond silence, aussitôt que les Suisses eurent t
cercle autour des prisonniers avec leurs larges é
leurs hallebardes étincelantes. A la lueur des torc
remplirent l'étroite cour de plus de fumée que de l
les figures livides des malheureux parurent enco
pâles et plus contractées, et les coins des murs crén
chevrons, les tourelles de l'antique château, pren
formes fantastiques, sortirent des ténèbres comme l
tres des anciens châtelains enveloppés dans les su
condamnés aujourd'hui à voir la ruine du manoir
rable dont ils avaient été les fondateurs.

Pendant que Gangolf examinait rapidement les
niers agenouillés, et que ses yeux cherchaient la lan
et sa belle nièce, son ancienne fiancée, il remarqua l
figure d'un vieillard qui se tenait debout. Ayant r
le lollhard, il s'avança promptement vers lui et, av
surprise joyeuse, il lui tendit la main.

« Est-ce une illusion de mes sens ? comment vou
vez-vous au milieu de ces gens ? Dites-moi, qui
engagé à aller chercher un refuge chez le méchant l
stein, au lieu de venir me demander un asile au
d'Aarau ?

— Le Seigneur est mon refuge, et non pas Falke
ni le château d'Aarau, répondit le vieillard qui, en
naissant la figure et la voix de Gangolf, ne témoig
plus de joie qu'il n'avait montré d'abord de peur
qui vous a envoyé pour me tirer du repaire d
gands est ma protection et ma sauvegarde. On m'a
ici comme un malfaiteur, et comme pour servir de

à des hommes insensés et coupables. Mais c'est leur heure, et non la mienne, qui est venue.

— De grâce, dites-moi, où est Véronique? demanda Gangolf. Je ne la vois nulle part.

— Elle est sous bonne garde, répondit le vieillard avec calme. Elle est auprès de Dieu!

— Comment! elle est morte assassinée? s'écria Gangolf d'une voix brisée.

— Les vivants comme les morts ne sont-ils pas dans la main de Dieu? dit le lollhard. J'ignore si mon enfant est en vie ou bien si elle est dans la tombe. Depuis cinq, six ou sept nuits... c'est singulier, la mémoire me fait défaut... depuis que j'ai été enlevé de la chaumière de la Hard, je n'ai pas revu ma fille. Mais elle n'est pas perdue pour moi, car rien ne se perd dans le domaine du Père éternel. »

Gangolf se retourna alors rapidement vers le commandant du château, et cria les yeux étincelants :

« Où est la fille de cet homme? pourquoi n'as-tu pas amené ici la béguine? »

— Que Dieu me soit en aide! balbutia le commandant en tremblant; je ne connais pas la fille de ce vieillard, je ne connais pas de béguine. Je jure par tous les anges et tous les saints du ciel que, depuis plus d'un an, aucune femme étrangère n'a été amenée au château de Gœsgen.

— Ah! instrument aussi fourbe que servile d'un maître dépravé, tes paroles ne sont que mensonges et ne méritent aucune créance, dit le chevalier. N'est-ce pas vous, scélérats, qui avez enlevé ce respectable vieillard de sa pieuse retraite? Comment me faire croire que vous y avez laissé sa fille? Voyons, où l'as-tu cachée? Je ferai bouleverser le château de fond en comble, jusqu'à ce que je la trouve. Tu es initié aux secrets de ton maître. Si tu ne me dis pas la vérité, je te ferai mettre à la torture, et je te coucherai sur un lit de poix et de soufre. Et vous autres, continua Gangolf en promenant ses regards sur le cercle des prisonniers, celui d'entre vous qui me donnera des nouvelles de

la fille de ce vieillard, je lui ferai grâce de la vie, et il aura de plus un riche présent. Vos têtes à tous me répondent de la jeune béguine. »

Il s'éleva des lamentations et des gémissements parmi les prisonniers. Quelques-uns se tordaient les mains, d'autres se jetaient le front par terre. Tous protestèrent de leur ignorance et assurèrent que, s'il y avait eu un rapt, le commandant seul pouvait en être instruit. Plusieurs supplièrent le commandant de ne pas charger son âme de leur malheur, de dévoiler tout ce qu'il savait, et d'assurer ainsi leur salut et le sien. D'autres, le voyant garder le silence, l'accablèrent de malédictions et d'imprécations.

« Que Dieu n'ait pas pitié de mon âme si je mens en vous disant que je n'ai jamais vu la fille de ce vieillard! s'écria le commandant en sanglotant. Vous savez tous qu'à l'exception de ce vieux lollhard aucun étranger n'a habité ce château. Mais il se peut que la jeune fille ait été conduite à Farnsbourg. Vous n'ignorez pas que, à la surprise de tout le monde, beaucoup de meubles de prix y ont été transportés. Pourquoi vous élever tous avec vos clameurs contre moi, et pourquoi faire suspecter ma bonne foi au chevalier Trullerey, seigneur d'ordinaire si bon, si doux et si juste? Oui, noble chevalier, que je meure mille fois du supplice le plus affreux, si je vous abuse. »

Il s'éleva alors de nouveaux cris qui attestèrent les paroles du commandant et certifièrent qu'on avait transporté beaucoup de meubles à Farnsbourg.

« Et ce qui doit encore parler en faveur de mon innocence, continua le commandant, c'est qu'on n'aurait pas amené une jeune fille enlevée dans ce château habité par la landgrave elle-même et par sa nièce, la noble demoiselle de Falkenstein. »

Cette raison parut convaincre le chevalier. Il jeta ses regards autour de lui d'un air investigateur, et dit :

« Mais je ne vois pas non plus ces dames ; pourquoi se refusent-elles à paraître ? Amène-les en ma présence.

— Seigneur, répondit le commandant en tremblant, ayez pitié de moi, comme le ciel veuille avoir pitié de vous à votre dernière heure. Je n'ai pas pu l'empêcher. Elles se sont enfuies.

— Misérable! Quoi! elles se sont enfuies, dis-tu? Comment se seraient-elles échappées? Hier soir, cette nuit même, elles étaient au château. Traître, tu te joues de moi! Ne m'as-tu pas demandé pour elles, il y a six heures, une libre retraite que je t'ai refusée? Comment se seraient-elles enfuies?

— Ciel miséricordieux, je suis innocent; j'ai supplié mes nobles maîtresses de ne pas quitter le château. Mais comment me serais-je opposé de force à leur fuite? Elles sont montées sur le mur et en sont descendues à l'aide d'échelles de cordes qu'elles avaient nouées elles-mêmes.

— Depuis quand? demanda Gangolf.

— Il y a environ une heure ou un peu plus : car elles m'ont ordonné de ne pas vous ouvrir le château, qu'elles n'eussent au moins une heure d'avance sur vous.

— Quel chemin ont-elles pris?

— Mon très-cher et très-noble seigneur, vous devez bien penser qu'elles ne me l'ont pas dit. Mais, sans nul doute, elles se seront dirigées vers la montagne où paissent les troupeaux, du côté de Farnsbourg. Le Tout-Puissant le sait. Certes je vous raconterais tout jusqu'au moindre détail, si j'en savais quelque chose.

— Avait-on commandé des chevaux pour les dames? Quels sont leurs compagnons?

— Grand Dieu, mon cœur se brise quand je pense à ces malheureuses dames. Elles sont parties toutes seules à pied. Comment supporteront-elles ces fatigues?

— Si tu dis vrai, on n'aura pas beaucoup de peine à les rattraper; mais sais-tu bien que, si je ne les trouve pas, je te ferai pendre pour avoir voulu me tromper? »

Puis il ordonna de faire sortir les prisonniers, de les

lier et de les garder, de fouiller le château, de le piller et d'y mettre le feu.

Quant au lollhard, il le prit lui-même par la main et le conduisit devant la porte du château. Il donna ordre de lui faire servir à manger et à boire et de le traiter avec tous les égards dus à un hôte aimé et respecté.

« Attendez-moi ici, et ne vous séparez pas de ces guerriers, lui dit-il, car les chemins ne sont pas sûrs pour vous. Vous resterez sous ma protection jusqu'à ce que j'ai retrouvé votre fille. Je la découvrirai. Je visiterai tous les villages, tous les bois et toutes les cavernes du mont Jura et je détruirai tous les repaires de brigands. »

Le lollhard reprit :

« De quel droit disposez-vous de moi, et qui vous a fai mon maître? Je ne suis placé sous la protection d'aucu mortel, mais je suis sous la sauvegarde de celui qui donn la pâture aux petits des oiseaux et qui garde les séraphin dans les cieux. Que toutes les légions de l'enfer s'élèven contre moi, je ne les crains pas. J'ai pour moi et pour Vé ronique ma fille un défenseur plus fort que vous. Alle vous occuper de vous-même, et ne vous inquiétez pas d moi et de mon enfant. Et quand même je verrais ma fill dans les bras de Falkenstein ou du dragon de l'enfer soyez sûr que je ne tremblerais pas un seul instant! »

A ce discours, Gangolf regarda le lollhard d'un air tou ébahi : car une si grande piété, une telle confiance en Dieu lui paraissaient presque toucher à la démence. Mais c n'était pas le moment de soulever des discussions et de doutes religieux.

Le chevalier répondit tranquillement au vieillard :

« Non, je n'ai nullement l'intention de restreindre e rien votre libre arbitre, ni de blesser votre foi inébran lable dans la Providence divine. En promettant au père d l'aider à retrouver sa fille bien-aimée, je croyais lui cau ser de la joie et consoler son cœur. Mais votre vertu e vraiment surhumaine.

— Elle doit l'être, puisque la vertu est de nature divine et non d'origine terrestre, repartit vivement le vieillard.

— Je vous prie seulement, continua le chevalier, de vouloir bien, par amitié pour moi, rester auprès de mes hommes jusqu'à ce que je revienne. Avant la fin du jour, peut-être d'ici à quelques heures, je vous aurai rejoint. »

Le lollhard le lui ayant promis, le chevalier fit appeler plusieurs hommes braves et sûrs de Soleure et d'Argovie. Il les envoya deux par deux du côté d'Olten et de Trimbach, à la gorge du Hauenstein, du côté de Wartenfels, sur la hauteur des rochers boisés, dans la direction d'Erlisbach, courir après la femme du landgrave et sa nièce, pour les ramener s'ils les trouvaient. Lui-même, accompagné de son fidèle écuyer Irni Fæsen, gravit la montagne de Gœsgen par des sentiers plus courts, mais plus difficiles, passa près de Stusslingen, et s'avança vers les vertes hauteurs boisées qui couronnent le col du Jura.

Après une course d'une heure et demie, l'œil perçant d'Irni Fæsen découvrit dans le lointain deux figures de femmes qui avaient déjà atteint la dernière pointe de la montagne où les noirs rochers calcaires du Geisflue s'élèvent derrière des buissons sauvages.

« Si elles se sauvaient, dit-il haletant et doublant le pas pour rejoindre Gangolf qui avait pris les devants, si elles se sauvaient, je croirais que nous sommes sur le point d'attraper le gibier auquel nous faisons la chasse. Mais ces femmes semblent avoir la conscience bien nette, car elles sont assises sur le rocher et nous montrent la figure au lieu de nous présenter les talons. Qu'indiquent-elles de leurs mains ? Certainement ce n'est pas nous. »

Il se retourna pour voir ce que les femmes désignaient, et s'écria :

« Le château brûle. Nos gens n'ont pas voulu attendre plus longtemps pour essayer leurs torches faites de chanvre et trempées dans de la poix. »

En jetant un regard en arrière, Gangolf aperçut une

colonne de fumée qui s'élevait derrière les cimes de
sapins du fond de la vallée, puis, se détachant en nu
formait de larges et grandes vapeurs grises qui nag
dans l'air ou étaient suspendues sur les bois des monta
Mais ce spectacle ne put l'empêcher de continuer sa c
interrompue jusqu'ici par des rochers, des précipi
des buissons. Bientôt il reconnut de loin à leur co
que ce n'étaient pas des femmes du peuple, mais bi
fugitives qu'il cherchait.

La landgrave était assise sur un bloc de rocher et
dait les bras du côté de son château en flammes. O
tendait de temps à autre, dans le silence de cette soli
sa voix gémissante, tandis que sa compagne semblait
forcer de la consoler ou l'engager à continuer sa fui
plus vite.

Gangolf s'approcha d'elles tout essoufflé. Il salua la
grave respectueusement, et resta quelque temps sans
voir proférer un mot.

« Vous arrivez à propos, sire Trullerey, dit Mlle de
kenstein, les yeux voilés de larmes, pour voir r
l'âme à une sainte dont vous êtes l'assassin. Approcl
repaissez-vous du spectacle des dernières convulsio
votre infortunée victime.

— Je plains le sort de cette noble dame, répondit
golf dès qu'il fut en état de parler, mais je vous
d'être juste et de ne pas m'imputer un malheur do
faute retombe en entier sur votre oncle. Sans décla
guerre à Berne, il a commencé les hostilités de la ma
la plus horrible.

— N'oubliez pas que vous parlez à la nièce du
grave! répondit Ursule. Quoique je ne puisse juger le
sons qui ont poussé mon oncle à la guerre, je suis c
dant sûre qu'il ne peut l'avoir commencée d'une ma
déloyale.

—Je doute que les faits vous soient parfaitement co
repartit le chevalier. Au milieu de la paix, sans qu'o

s'y attendre le moins du monde, il a abusé malicieusement de la confiance de Brugg; trois jours après avoir accepté le vin d'honneur qu'elle lui envoyait, il l'a surprise de nuit, et, après s'être fait ouvrir les portes de la ville, il l'a remplie du sang des malheureux sans défense, et a livré aux flammes leurs maisons hospitalières. Le bruit court même qu'il avait déjà envoyé auparavant à Aarau des incendiaires.

— Des bruits sont des bruits, et je ne veux pas en entendre parler en ce moment, répondit Ursule. Jusqu'ici ce ne sont que les vaincus qui se plaignent d'un heureux stratagème. J'ignore en outre si les princes et les seigneurs sont tenus d'avoir pour des artisans et des paysans les égards que ces gens se doivent entre eux. Mais vous, vous, qu'avez-vous fait?

— Ce que le devoir et l'honneur ne condamnent pas.

— Le vent complaisant vous apporte jusqu'au sommet de ces montagnes l'encens fumant de votre œuvre honorable. »

La landgrave de Falkenstein, qui, à moitié évanouie, avait jusqu'alors tenu sa tête appuyée contre la poitrine d'Ursule, se redressa, tourna sa pâle figure encore mouillée de larmes vers le ciel, et, levant les mains, dit tout bas :

« Oh! donne-moi la force de supporter tant de maux, ou bien reçois mon âme dans ton sein. »

Ursule baisa le front de son amie en pleurant, et dit après une pause, le visage tourné vers le chevalier qui regardait la landgrave avec campassion :

« Il semble que ce triste spectacle vous cause aussi une certaine émotion ? »

Les yeux d'Ursule s'arrêtèrent longtemps sur la belle figure de son ancien fiancé, qui, plein de noblesse dans le maintien, et plongé dans de tristes réflexions, ne semblait pas avoir entendu la question qu'elle lui adressait. Elle cherchait à deviner ce qu'on pouvait espérer ou craindre de lui. L'attitude calme de Gangolf déchira dans

sa mémoire le voile du paradis d'un passé fortuné. C'étaient toujours les mêmes belles lèvres animées par un gracieux sourire, qui lui avaient juré fidélité; c'étaient les mêmes bras forts et finement arrondis, qui jadis l'avaient tenue enlacée; c'étaient les mêmes yeux éloquents, qu'elle n'avait pu contempler sans un doux tressaillement.

Elle détourna soudain sa figure de Gangolf et la pencha sur la landgrave, qui poussa un profond soupir.

Au bout de quelques instants, Ursule demanda de nouveau à demi-voix et d'un ton mal assuré :

« Puis-je savoir quel motif vous a amené ici? Quel sort nous avez-vous réservé? »

Le chevalier, haussant légèrement les épaules, répondit d'un ton dans lequel perçait la pitié :

« Je me vois dans la cruelle nécessité de vous engager à retourner à Gœsgen dès que la landgrave aura repris quelques forces. »

Ursule tressaillit à cette déclaration, et dit en balbutiant :

« J'avais espéré que vous ne feriez pas la guerre à des femmes inoffensives.

— Il nous faut des otages pour la sûreté des vieillards et des hommes sans défense que votre oncle a arrachés de leurs lits et entraînés hors de Brugg. Mais veuillez, je vous prie, écarter toute crainte; vous serez traitées avec tout le respect dû à votre sexe et à votre rang.

— Et où nous conduirez-vous de Gœsgen? reprit Ursule.

— Il dépend de vous d'être conduites au château d'Aarau ou à Berne. »

A ces mots les deux femmes, s'abandonnant à tout leur désespoir, sanglotèrent tout haut. Mais après une pause Ursule se redressa, et, les yeux pleins de larmes, s'avança vers le jeune guerrier, saisit sa main avec une véhémence involontaire et s'écria avec l'expression d'une profonde douleur : « Gangolf! » Puis elle retira aussitôt

propre main en frissonnant, la pressa contre son cœur se tut.

« Et si je vous offre pour notre rançon tout ce que us pouvez demander ? demanda la landgrave.

— Madame, répondit-il, ce n'est pas à moi, mais à rne, de fixer la rançon.

— Fixez donc une somme telle, que le bailli et les conillers de Berne ne puissent eux-mêmes demander dantage.

— Le château de Farnsbourg pour Berne, et vous êtes bres, répondit Gangolf.

— Ah ! dit la landgrave en souriant. Vous demandez ce ue vous savez bien qu'il n'est pas en notre pouvoir de ous donner. Nous sommes donc vos prisonnières. Disposez de nous. Nous vous obéirons. »

Ursule regarda son ancien fiancé avec des regards à la ois douloureux et flamboyants, et dit en étendant vers ui ses mains suppliantes :

« Oh ! Gangolf, est-ce ainsi que doit finir notre malheueux amour ? Veux-tu te séparer de moi dans cette soliude inhospitalière, et briser à tout jamais ce cœur que a faisais battre autrefois, et qui, je l'avoue à ma honte, e sent encore attiré vers toi, Gangolf? Je t'ai souvent moigné de la colère, mais je n'ai jamais cessé de t'aimer. ai juré de te haïr, et je n'ai pas pu dompter mon cœur belle. Gangolf, veux-tu le briser pour toujours? Je t'ai ffensé, mais c'était dans la fougue irréfléchie d'une folle ssion que tu avais enflammée. Je n'étais plus maîtresse moi-même ; ah ! je ne le suis pas encore aujourd'hui. t'ai-je pas prévenu souvent de mes malheureux caces? Tu avais toi-même fait cesser mes craintes. Raple-toi cette matinée de printemps à Landskron, quand, tenant dans tes bras, tu t'écriais : « Je voudrais avoir e pardonner un péché mortel. » Gangolf, dégage aurd'hui ta parole.

— Mademoiselle, vous m'en avez dégagé vous-même....

— Non, il ne faut pas t'en prendre à moi, mais à la fol
dont j'étais possédée, et dont mon cœur ne savait rie
Gangolf, j'en appelle à mon excellente amie que voici,
ciel tout-puissant et à ces rochers éternels. Veux-tu tr
ner avec toi ton ancienne fiancée comme prisonnière, et
livrer aux ennemis de son père ? Ta soif de vengeance c
tre une malheureuse fille est-elle si insatiable? Gang
par l'amour que tu avais autrefois pour moi, par la gé
rosité qui ne t'a jamais abandonné, ne me livre pas a
outrages du vainqueur. »

Un bel incarnat passa sur ses joues, pendant qu'
parlait et que ses regards étaient attachés avec douleu
avec tendresse sur les yeux de Gangolf. Elle se penc
avec une gracieuse noblesse vers lui, tandis que le v
qui chassait les nuages de fumée du château incendié v
les cimes des montagnes, se jouait des boucles défaites
sa chevelure et faisait flotter la robe simple et légère qu'
avait gardée sur elle en se sauvant du château.

Gangolf opposa beaucoup de froideur au langage p
sionné d'Ursule.

« Noble demoiselle, j'ai un devoir rigoureux à remp
ne m'en rendez pas l'accomplissement plus pénible. Qu
même vous seriez encore ce que vous étiez, ma fianc
je serais forcé de vous remettre au pouvoir de Berne.

— O cœur de roche ! la rosée du ciel amollit et att
drit la froide pierre ; mais toi, rien ne t'émeut. N
sommes tes prisonnières ; conduis-nous donc où il te pla
Livre au mépris de la populace la malheureuse fille
Falkenstein, que tu as pour toujours enchaînée à toi p
que tu ne penses. Ouvre tes cachots, j'y descendrai s
murmurer. Je t'ai aimé, je t'aime encore. Tue-moi
échange de mon amour !

— Noble demoiselle, répondit Gangolf d'un ton de
montrance, ne vous abusez pas en ce moment vo
même....

— Gangolf, je ne te demande plus rien. Le sort m'a j

en tes mains. Écrase-moi ; mais ne mets pas le comble à ton insensibilité en doutant de mon cœur. Ne le fais pas. Je pourrais te citer mille témoins....

— Conjurez l'ombre du malheureux Hinz de Sax de témoigner pour vous, » dit Gangolf en se détournant d'Ursule avec un froid mépris.

Comme la flamme d'une bougie s'éteint soudain au souffle de la bouche, de même le regard flamboyant d'Ursule s'éteignit et l'incarnat disparut de ses joues. Toute pâle et confuse, elle approcha de la landgrave, s'assit à côté d'elle sur la pierre couverte de mousse, et pressa ses deux mains contre sa poitrine, comme oppressée par une violente douleur.

Après une assez longue pause, Mme de Falkenstein se leva et dit au chevalier :

« Remettez-nous aux autorités de Berne ; nous sommes prêtes à vous suivre. »

Ursule se leva également et descendit la côte en chancelant, appuyée sur la landgrave.

Gangolf leur offrit en vain le secours de son bras ; d'un signe de tête elles refusèrent. A toutes les questions les plus polies qu'il put leur adresser, elles ne répondirent pas un seul mot.

C'est ainsi qu'à pas lents ils arrivèrent enfin au champ voisin de Gœsgen, où les confédérés étaient campés par terre et se plaisaient à regarder l'incendie du château en buvant, en riant et en chantant.

L'enceinte des hauts murs ressemblait à un immense cratère d'où s'élevaient sans cesse au sein d'une fumée noire des gerbes étincelantes, qui enveloppaient tout d'une dévastation toujours croissante. Des châssis étroits et brûlés des fenêtres, les flammes grimpaient par-ci par-là le long des pierres grises, comme si elles cherchaient au dehors quelque matière sur laquelle exercer leur ravage. Dans l'intérieur, le feu petillait au milieu des poutres et du bois des lucarnes, et des bouffées de fumée

grisâtre sortaient à travers les fentes des murs disjoints par la chaleur.

Tout à coup une des anciennes tours du château s'écroula avec un bruit étourdissant, et entraîna dans sa chute une partie de l'enceinte du mur du nord. Tout autour le sol trembla de cette explosion. Tout le paysage disparut dans la vapeur, la poussière et la fumée.

Gangolf ordonna de seller deux des chevaux emmenés des écuries du château ; il y fit monter la landgrave et sa nièce, pour les mettre en état de continuer plus commodément leur voyage à Olten et à Berne sous une escorte militaire. Elles le quittèrent sans jeter sur lui un seul regard et sans lui adresser un mot d'adieu. Bientôt elles eurent disparu au tournant de la montagne, entre les buissons et les cabanes du village voisin.

Le chevalier se mit ensuite à la recherche du lollhard. Il le trouva à l'ombre d'un gros orme, loin du tumulte des guerriers, les mains jointes comme pour la prière.

« Vous ne devez pas vous plaire au milieu de cette soldatesque, dit-il au vieillard. Permettez-moi de vous faire conduire dans la paisible retraite de mon château d'Aarau. Vous y trouverez une solitude plus profonde qu'à votre ermitage de la Hard. Pour moi, je suis forcé d'assister au partage entre Soleure et Berne. Puis j'irai demain par la montagne au château de Farnsbourg, pour le livrer aussi à la destruction. »

Le vieillard le regarda quelque temps d'un air distrait et rêveur, et dit enfin :

« Faites comme il vous plaira. J'irai où vous m'enverrez. Mon faible corps a besoin de repos. Son infirmité étouffe en moi l'esprit. »

Gangolf fut étonné de l'acquiescement du vieillard, d'ordinaire très-récalcitrant ; mais son épuisement physique ne lui échappa pas. L'absence de repos, la privation de la société de Véronique, peut-être aussi le manque de nourriture et même de sommeil, l'avaient visiblement affaibli

onduisit le lollhard à une place ombragée et plus com-
de, où, sous des branches de chêne, les chefs des
upes avaient fait préparer un repas copieux pris sur
provisions abondantes du château. Gangolf avança le
is beau fauteuil, fit asseoir le vieillard au haut bout de
table,et se mit à côté de lui. Le respect que le chevalier
noigna au lollhard força aussi les autres guerriers à lui
ontrer une déférence que sans cela ils n'auraient certes
s eue pour lui.

Dans l'après-dînée, on amena un des chevaux trouvés
château. Le vieillard le monta et, après avoir comblé
bénédictions son généreux protecteur, il se rendit à
rau, accompagné de deux bourgeois armés de cette ville.

XXXIV

Le trésor de Grimmenstein.

Les bourgeois qui marchaient à pied à côté du lollhard
miraient le noble maintien du vieillard sur son cheval,
i était un des plus beaux et des plus vifs des écuries de
lkenstein.

« On voit bien, lui dit un de ses compagnons, que
ns votre jeunesse vous avez eu plus souvent entre les
ins la bride et les rênes que le missel et le rosaire.
votre place, je n'aurais pas sitôt prononcé mon *oremus*,
je crois qu'on fait une fin aussi heureuse sous la cui-
se que sous le froc. Mes petits bonshommes à moi manie-
t un jour le glaive, le cheval et la lance, aussitôt
ils sauront couper le pain. Aujourd'hui, le temps est à
guerre ; il n'y a pas de meilleur métier que celui des
es. L'an passé, nous avons acheté pour 550 florins du
n le fort d'Aarau et la seigneurie de Kœnigstein avec

haute et basse justice, demeure et pâturage, bois et champs. Si tout marche maintenant comme il faut, tous les nobles qui ne seront pas de notre bord iront au diable, et le plus grand château se vendra meilleur marché que la plus petite maison à la ville.

— Eh ! maître Entfelder, mon compère, comme tu y vas ! reprit l'autre bourgeois. Je crois que tu as bu un coup de trop à la cave de Falkenstein. Œuvre de guerre, c'est œuvre de péché ! Tu es mieux assis sur ton établi de menuisier que sur la meilleure selle. Celui qui trempe sa main dans le sang est obligé de la laver ensuite dans les larmes. Autrefois le seigneur de Luternau, dans sa vieille tour, ne pouvait pas sentir les prêtres, et aujourd'hui il use une douzaine de semelles à courir à toutes les messes et à tous les pèlerinages. Le vieux Rudiger au château d'Aarau est tourmenté jour et nuit comme le roi Saül. Et vous, mon pieux frère, vous devez être de mon avis. Celui qui a fait des fredaines dans sa jeunesse se fait ermite dans sa vieillesse. N'ai-je pas raison ? »

Le lollhard ne répondit point et garda même le silence quand les deux bourgeois, continuant leur causerie, cherchèrent par différentes questions à l'y mêler. Il semblait privé non-seulement de l'ouïe, mais de tous ses sens extérieurs ; il ne paraissait pas avoir conservé d'autre faculté que celle de ralentir la marche de son coursier fringant. Son regard éteint ne s'attachait à aucun objet ; ses traits étaient immobiles comme ceux d'un homme endormi. Parfois un soupir, échappé du fond de sa poitrine, indiquait qu'il était encore au nombre des vivants. Alors il remuait silencieusement les lèvres, comme s'il priait. Il est à présumer que ses pensées ne se portaient pas seulement vers le séjour céleste, mais aussi vers sa fille, quoiqu'il combattît sans doute en lui les sentiments de père, comme tout attachement aux choses terrestres, avec autant de franchise qu'il avait l'habitude d'en montrer extérieurement dans ses paroles et ses actions.

'enait de quitter le chemin de village caillouté pour
rser un petit pont en bois à côté du précipice qu'un
nt impétueux avait creusé près des huttes de l'Erlis-
inférieur, quand un homme vêtu et armé en cheva-
lébouchà au grand trot le long des vignes du côté
rau, et, à la vue du pont chancelant, modéra le pas
n coursier. Ce n'était personne autre que Isenhofer
'aldshut.

apercevant le lollhard, Isenhofer s'arrêta près du
regarda le singulier cavalier et demanda aux piétons,
un salut amical et prononcé à demi-voix :

Mes braves messieurs d'Aarau, dites-moi, le chevalier
olf est-il toujours près de Gœsgen avec nos gens et
ommes de Soleure?

Certainement, répondit l'un d'eux.

Tant mieux. Conduisez-vous ce vieillard à Aarau
ne prisonnier?

Point du tout, monsieur, bien au contraire. Le che-
r l'a confié à notre garde. Nous le conduisons chez
igneur Rudiger. Il se trouvait parmi les prisonniers
alkenstein; mais le chevalier, à ce qu'il paraît, fait
d cas de cet homme d'honneur, malgré la simple vie
mène et l'humble costume qu'il porte.

Je vous salue, monsieur le chevalier Jœrg de End,
enhofer au lollhard d'une voix fortement accentuée :
suppose que c'est vous, et non pas un autre. Hâtez-
de procéder à une résurrection et de rappeler à la
lui qui passe pour mort. »

vieillard, jusque-là plongé dans ses réflexions, n'avait
ue pas pris garde à ce qui se passait autour de lui;
rit les yeux en s'entendant appeler Jœrg de End, et
da fixement Isenhofer sans répondre un seul mot.

'est vous, continua Isenhofer, c'est vous! Nous sa-
que vous étiez dans les griffes de Falkenstein. Nous
ions, chevalier, d'une vieille bohémienne qui vous
ût bien, ainsi que mademoiselle votre fille.

— Que me parlez-vous de chevalier et des griffes de Falkenstein? reprit le vieillard. Je sais qui je suis, et je ne suis au pouvoir d'aucun homme. Mais où est ma fille? Vous semblez connaître le lieu qu'elle habite. C'est cette même bohémienne qui a conduit chez nous les bourreaux du landgrave Thomas.

— C'est juste! Je ne me suis donc pas trompé, répondit le poëte de Waldshut avec une figure où se peignait la joie la plus pure. Je venais vous chercher et prévenir le chevalier Gangolf que le landgrave Thomas vous retenait prisonnier à Gœsgen. Eh bien! je suis enchanté que vous ayez déjà recouvré la liberté. Rendez-vous donc avec confiance au château d'Aarau en société de ces honnêtes bourgeois; moi qui vais joindre le chevalier, je continue ma route plus gaiement; attendez notre retour à la tour de Rore, chevalier Jœrg de End.

—Ne me méconnaissez pas et ne m'offensez pas par les titres dont vous me gratifiez, dit le lollhard. Je ne suis pas chevalier, je ne m'appelle pas Jœrg de End. L'homme animé de l'esprit de Dieu occupe une place plus élevée que celle que vous voulez lui assigner d'après vos calculs d'enfant. C'est folie aux hommes délaissés de Dieu de croire qu'en s'affublant de titres ridicules ils pourront rehausser le mérite de la créature faite à l'image du Créateur.

— Eh bien, reprit Isenhofer, à qui le langage des frères de l'esprit libre n'était pas étranger, au fond vous n'avez pas tout à fait tort; mais il faut que je vous parle la langue usitée dans le monde: car on ne peut s'empêcher de hurler avec les loups. Vous savez que nous autres Allemands nous sommes les vieux éternels fous qui disent adieu au bon sens dès l'enfance, et qui ne vont à l'école que pour apprendre à estimer l'habit plus que l'homme, le titre plus que le cœur, le don du hasard plus que le vrai mérite. Je conviens d'ailleurs que nous pourrions être des gens très-sensés, si nous n'étions pas forcés de désapprendre avec beaucoup de peine ce que l'homme raison-

nable tient déjà de la nature. Ainsi donc ne vous en formalisez pas, respectable frère en Dieu. Adieu, hâtez-vous d'acomplir la bonne œuvre qui vous attend.

— Qui m'attend?

— Oui, hâtez-vous. Le mal surprend l'homme et vient à moitié chemin au-devant de lui; mais le bien demande à être cherché, poursuivi et emporté par surprise. Que j'aimerais à être avec vous au château d'Aarau! Allez, remplissez d'allégresse les anges du ciel! »

Après ces mots, Isenhofer traversa le pont en saluant, et les autres continuèrent leur chemin vers la ville, entre les vignes plantées sur le Hungerberg et les rives de l'Aer bordées de saules.

Le lollhard se repentit alors de ne pas avoir demandé à l'aimable étranger ce qui l'attendait à la tour de Rore. Il se retourna trop tard pour l'appeler. Isenhofer avait déjà disparu derrière les buissons, les huttes et les collines. Quand le lollhard interrogea ses compagnons, ceux-ci ne purent lui dire le nom de l'inconnu.

Bientôt ils se trouvèrent en face de la ville; les maisons antiques et les tours des portes et des églises remplissaient l'intérieur d'une haute couronne murale crénelée en beaucoup d'endroits.

Près du mur d'enceinte, au-dessus du pont, s'élève la large tour carrée de Rore, dont le côté nord donnant sur la rive, avec six fenêtres étroites, placées les unes au-dessus des autres, attestait que cette ancienne habitation était spacieuse.

Le lollhard, en jetant ses regards par-dessus la rivière, posa vite la main sur son cœur, comme pour comprimer un sentiment à la fois doux et pénible. Car il se demandait: « Ma Véronique, mon enfant, es-tu dans une des pièces de cette tour? » Et il ne put empêcher ses yeux de se mouiller de larmes.

Quand il eut passé les doubles ponts et la double porte de la grille, et qu'il fut arrivé au fossé du château d'Aarau,

il s'élança rapidement de son coursier, et traversa la cour qui conduisait à la porte de la tour, en disant adieu à ses compagnons, qui remirent son coursier aux valets accourus. Au bas du sombre escalier parut le vieux Rudiger, qui s'arrêta devant lui en silence et d'un air grave.

Le lollhard s'inclina et dit : « Le chevalier Gangolf Trullerey m'a fait amener ici de Gœsgen, où j'étais retenu prisonnier par le landgrave Thomas de Falkenstein. Je suppose avec raison que ma fille, pauvre béguine pieuse, est sous votre garde. S'il en est ainsi, veuillez me conduire auprès de mon enfant. »

Rudiger fut longtemps sans répondre. Enfin il dit d'une voix mal assurée : « Votre fille n'est pas ici, mais on l'attend. Puissiez-vous jusque-là ne pas trop vous déplaire chez moi ! Veuillez me suivre. »

Puis il fit volte-face et monta lentement un étroit escalier tournant de pierre ; ensuite un second, un troisième, un quatrième. Il ouvrit la porte garnie de fer-blanc d'une belle pièce claire et spacieuse, et la ferma dès que son hôte y fut entré. Le lollhard, presque essoufflé à force de grimper, s'assit sur une noire caisse de fer placée non loin de la fenêtre, pendant que Rudiger était encore occupé à fermer la porte. Mais en voyant le lollhard assis sur la caisse de fer, le vieux chevalier tressaillit involontairement : car il se rappela la nuit où, dans le paroxysme de la fièvre chaude, il avait trouvé assis sur la même caisse son ancien maître et ami Jœrg de End.

Il examina en pâlissant les traits du lollhard, et reconnut en lui le baron Jœrg de End. C'était bien sa haute et longue stature, dont le temps avait en grande partie effacé la beauté. Les traits nobles et délicats de sa figure étaient devenus si durs qu'on avait de la peine à les reconnaître, et le beau nez aquilin du visage jadis rond et plein avait perdu sa symétrie et jurait avec les joues caves et ridées. Dans ses yeux cependant brûlait encore le feu d'un cœur animé d'une jeunesse éternelle.

Rudiger épouvanté, n'ayant presque pas la conscience de ses actions, joignit les mains et approcha en tremblant du lollhard, qui l'observait avec des regards étranges et pénétrants.

Il s'agenouilla enfin humblement et dit : « Est-ce bien vous le baron Jœrg de End, ou bien est-ce votre esprit qui revient pour retrouver son trésor? Que les années vous ont changé! Me reconnaissez-vous, mon ancien maître et ami ? »

Le lollhard ne répondit pas, et sans bouger regarda avec surprise le vieillard agenouillé.

Le chevalier, après une longue pause pendant laquelle il avait baissé les yeux vers la terre, leva encore une fois les mains en suppliant et dit : « Je n'ai jamais fléchi le genou devant personne autre que devant Dieu et devant la majesté de l'empereur des Romains. Mais le parjure fléchit maintenant le genou avec repentir devant son maître qu'il a trompé et qu'il a dépouillé de ses biens. Toutefois le bahut de Grimmenstein repose encore dans cette caisse de fer, et ce que j'ai dérobé du trésor, en fait d'argent, vous sera rendu en biens-fonds, jusqu'au dernier denier. Accordez-moi donc avec commisération pardon et grâce, pour que, délivré de ma longue angoisse, je puisse quitter ce monde en paix. »

Le lollhard s'élança vivement de son siége, mais resta aussitôt après immobile et comme cloué à la même place. Rudiger, accablé de chagrin, voyant le silence opiniâtre de son ancien maître, se mit à raconter, les larmes aux yeux, comment jadis il avait cherché en vain le baron à Constance, et comment il avait pu apprendre de quel côté son protecteur s'était dirigé. Enfin il avoua que, cédant à la tentation du diable, il était retourné avec le trésor de Grimmenstein à la tour paternelle de Rore.

Le lollhard fit plusieurs fois des mouvements comme s'il allait parler. Enfin, sans laisser achever la confession du malheureux Rudiger, il cria d'une voix puissante :

« Seriez-vous Gunther von der Weide?

— Je m'appelais ainsi à Grimmenstein. Jusqu'à mon nom était tromperie, dit Rudiger; et il raconta franchement ce qui dans le temps l'avait poussé à prendre un faux nom.

— Gunther von der Weide; reprit le lollhard; pauvre Gunther! »

Il avança de deux pas; de ses yeux tombèrent de grosses larmes qui suivirent ses joues creuses et se perdirent dans sa barbe blanche. Maîtrisé par les souvenirs d'un passé presque effacé de sa mémoire, et subjugué par des sentiments dont il croyait avoir triomphé dans sa lutte avec la nature terrestre en se vouant tout au ciel, il se pencha vers le vieil ami de sa jeunesse et le serra fortement contre son cœur.

Mais Rudiger, dévoré par la crainte, la douleur et le remords, se sentit ébranlé par l'ardeur avec laquelle l'embrassait le seul homme envers lequel il s'était rendu coupable d'un crime. Il aurait supporté plus facilement la colère du baron changé en lollhard que son indulgent amour. Les deux vieillards restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre en s'étreignant avec une muette impétuosité, comme s'ils avaient eu trente ans de moins et s'ils étaient redevenus de fougueux jeunes gens. On trouvera cela peut-être contre nature, si l'on ne sait pas qu'à un âge avancé on retrouve la même tendresse de sentiments qui embellit les jours de la jeunesse. C'est ainsi que sur le déclin de la vie, non pas au milieu des fleurs, mais au milieu des fruits, l'arrière-saison ramène le doux printemps dans tout son éclat, mais sans le soleil du midi.

« Délivrez mon âme du poids de ses péchés, s'écria Rudiger. Faites-moi grâce, tout vous sera restitué jusqu'au dernier denier. Prononcez votre pardon sur moi.

— Gunther ou Rudiger, comme j'aime mieux à te nommer, répondit le lollhard, qu'ai-je à te pardonner? Viens sur mon cœur, Rudiger ou Gunther, comme tu voudras que je te nomme.

— Tant que je ne serai pas déclaré absous de mon péché, dit le chevalier, je resterai comme à Grimmenstein votre écuyer Gunther von der Weide. Nom funeste! Oh! oubliez-le avec mon crime!

— Retire-toi, Rudiger; ne tourmente pas mon cœur qui déborde de joie, reprit le lollhard. Si ton âme égarée a suivi jadis la fausse route du péché, le repentir et la pénitence t'ont ramené dans la voie céleste de la vertu. Dieu ne sera pas toujours en colère contre la faiblesse de ta chair. Comment pourrais-je donc t'en vouloir? Je te pardonne de tout cœur le mal que tu crois m'avoir fait; car Dieu t'a pardonné aussitôt que tu t'es arraché des piéges de l'esprit mondain. Lève-toi, Rudiger! »

Mais Rudiger demeura toujours agenouillé et sanglota plus fort. Avec reconnaissance il baisa la grosse souquenille du lollhard, comme la robe du plus grand saint. Puis il se leva et la joie perça à travers ses larmes. Il serra encore une fois dans ses bras le frère de l'esprit libre, et le conduisit enfin à la caisse de fer d'où il sortit le coffre de Grimmenstein.

« Ici, baron, dit-il, se trouve votre bien tout entier.

— Arrête; ne me dis plus *vous*, Rudiger : car dorénavant nous ne sommes plus maître ni serviteur, mais les émanations d'une seule et même source lumineuse et divine, à laquelle nous retournerons bientôt. Qu'entre nous il ne soit plus question du langage insensé des mortels, mais que le royaume et la vie des justes demeurent entre toi et moi! Débarrasse-toi de ces richesses de la terre, qui nous sont inutiles à tous les deux.

— Frère Jœrg, tout cela est à toi, c'est ta propriété, et tu possèdes plus encore! car ce qui manque en argent est remplacé par autant d'acres de terre, comme le constatent les parchemins joints au trésor.

— Que parles-tu de propriétés? s'écria le lollhard d'un air mécontent. Nous qui appartenons à Dieu, que pouvons-nous dérober au Tout-Puissant pour le convertir en notre

propriété? Nous ne sommes que les administrateurs des biens qui nous ont été accordés pour la durée de la vie. Rien ne nous appartient, mais tout est concédé à tous dans l'univers. Les biens de la terre appartiennent aux générations présentes comme ils ont appartenu aux générations passées et comme ils appartiendront aux générations futures. Emploie les richesses qui te sont échues à secourir les malheureux, à faire naître des idées bonnes et saintes! Pour moi, je n'ai pas besoin de superflu. J'ai tout ce qu'il me faut pour donner la pâture à mon corps, et pour voler au secours de ceux qui dans le malheur réclament mes soins. »

Rudiger, ne comprenant qu'à moitié le frère Jœrg, lui demanda :

« Veux-tu que je remette tout ou une partie à l'Église? ou bien au couvent de Sainte-Ursule, de l'ordre de saint Augustin, à Aarau? Ma foi, je pense que ce serait une bonne œuvre, car nos religieuses manquent souvent du nécessaire.

— Porte le trésor sur le pont, s'écria le lollhard avec véhémence, et précipite-le dans le sein de l'Aar insatiable. Tu auras alors fait encore une œuvre plus sainte! O Rudiger, que tu es aveugle de vouloir donner de nouveaux étais à un édifice qui s'écroule! Qu'appelles-tu Église? Ce n'est plus la communion des saints sur la terre autour du trône du père tout-puissant, dans le temple du monde où Jésus-Christ a prêché; mais c'est la prison et la captivité d'hommes aveugles sous la domination de prêtres légers, égoïstes et luxurieux. A l'instar des serviteurs de Baal, ils consomment eux-mêmes les offrandes qu'ils demandent pour le ciel, et leur orgueil se revêt de ce qu'ils reçoivent pour la glorification de Dieu. Ils sont aussi loin de l'esprit élevé de Jésus que leur chasuble brodée d'or l'est de son humilité, que leur mitre ornée de joyaux l'est de sa pauvreté, et que leur rage de persécution l'est de sa charité inépuisable! O Rudiger, que tu es aveugle de

vouloir sacrifier les enfants du pays au Baal de Babel, et de retirer le pain au peuple laborieux pour engraisser des moines et des religieuses livrés à l'oisiveté! Ce n'est pas dans les murs d'un couvent, mais au milieu des luttes journalières de la vie, que doivent se manifester l'abstinence et l'abnégation, ces bases fermes et inébranlables de la vraie félicité intérieure ! »

Le lollhard loquace continua encore longtemps ce langage irréligieux, dont le vieux Trullerey fut vivement scandalisé.

Plusieurs fois Rudiger osa l'interrompre timidement par quelques questions particulières. Mais chaque réponse ramenait inévitablement le frère Jœrg à son sujet favori, de même que le torrent d'une montagne ne fait que tourner le rocher qui arrête son cours, pour reprendre sa marche avec d'autant plus de liberté.

C'est ainsi qu'on ne décida rien du tout au sujet du trésor de Grimmenstein; mais, après une longue tristesse, Rudiger Trullerey venait de retrouver le meilleur trésor : la paix de son âme et la tranquillité d'une conscience bourrelée. Il céda la plus grande et la plus belle pièce du château à son généreux ami, qui alla l'habiter sans témoigner ni plaisir ni déplaisir. Ce n'est qu'à la vue des meubles précieux de cette pièce, que le frère Jœrg s'efforça à l'occasion de démontrer la vanité des choses terrestres et de retracer le développement du grand spectacle du monde, pour préparer Rudiger à la révélation de l'Évangile éternel.

Dans un coin de la chambre était l'armure d'acier brillante, émaillée de fleurs d'or et d'argent, que Rudiger avait portée victorieusement dans plus d'un tournoi. Le long d'un mur était pendu le rôle de parchemin artistement peint de l'arbre généalogique de sa race, qui, au xe siècle, avait poussé des racines, dont les branches séparées s'étaient déjà étendues, au XIIe siècle, au-dessus du sud de l'Allemagne, de Schaffhouse, de Lucerne et d'Argovie, et qui portait déjà dans ses écussons des capitaines, des pré-

lats, des bourgmestres de villes libres, des commandeurs, des abbés et des abbesses. Tout cela, ainsi que beaucoup d'autres choses, jusqu'à l'orgueil de famille qui brillait sur les vitres peintes des croisées, fournissait chaque jour au lollhard une ample matière à des réflexions spirituelles et à des exhortations vertueuses.

Rudiger, quoique catholique orthodoxe selon la loi de l'Église, passait cependant beaucoup par amour et par reconnaissance au frère du libre esprit, et lui donnait quelquefois raison, non pas par conviction, mais par complaisance.

Peut-être espérait-il en échange obtenir quelque indulgence pour une lubie ou une faiblesse dont il s'était entièrement déshabitué, sauf quelques légers accès, pendant le long temps qu'avait duré son état de mélancolie, et qui, maintenant reparaissait chez lui en proportion de la guérison de son corps et de son âme.

Ce n'est pas une chose extraordinaire que de voir des hommes, pendant une maladie, changer de manière de penser et de sentir, et, au retour de la santé, revenir à leurs anciens sentiments, comme si leurs vertus et leurs vices étaient plutôt dans la chair que dans l'esprit.

Rudiger, qui jusqu'ici avait méprisé la vie et n'avait songé qu'à la tombe et au dernier jugement, se rappelait alors avec une certaine satisfaction que l'ancienneté de la famille Trullerey remontait au delà de la noblesse allemande et italienne, et que Charlemagne lui-même ne pouvait pas se vanter d'être issu d'une race plus ancienne : car, selon lui, les Trullerey étaient originaires du bourg de Truellis, construit jadis dans le pays de Vaud par les Germains, repris ensuite par les Helvétiens et brûlé enfin par César.

Mais le lollhard, élevé au-dessus des jouets futiles des passions, et au-dessus des agitations passagères du monde sensuel, n'attachait de prix qu'au type de perfection morale dont l'image planait devant lui, et tout servait à donner un essor plus élevé à sa dévotion.

Au bout de peu de jours, les deux vieillards ne se comprirent plus; aussi s'entêtèrent-ils d'autant plus, ce qui est assez l'ordinaire, à s'instruire et à se convertir l'un l'autre, car ils s'aimaient réellement. Mais, malgré ces nuages passagers, la bonne intelligence de leurs cœurs ne fut jamais troublée.

XXXV

Le combat de Saint-Jacob.

Pendant que les vieillards, dans la tour de Rore, se rappelaient les scènes et les histoires de leur jeunesse, qu'ils se communiquaient l'un à l'autre les aventures et les vicissitudes de leur longue carrière, ou qu'ils continuaient leurs tentatives de conversion, il se répandit, vers la fin du mois d'août, les bruits les plus contradictoires et les plus inquiétants sur la marche de la guerre; et ces bruits attirèrent bientôt toute l'attention. Le Dauphin de France, disait-on, avait pénétré avec des forces immenses, par le Jura, jusqu'à Bâle; il avait détruit, près de cette ville, une armée des confédérés forte de quatre mille hommes, sans qu'aucun en échappât, et il s'apprêtait à s'emparer de la Suisse entière. A l'appui de ces bruits on citait une lettre que Thuring d'Hallwyl l'aîné avait envoyée à Zurich, au margrave Guillaume de Hochberg; des fugitifs du pays de Bâle confirmaient le désastre et ajoutaient que le siége du château de Farnsbourg avait été levé, et que partout les confédérés étaient dispersés et en fuite. On reçut en même temps la nouvelle que les Bernois et les habitants de Soleure se retiraient de Zurich vers Bade et Lenzbourg, et que les montagnards de Glaris, de Schwytz et d'Unterwalden, ainsi que ceux de Zug et de Lucerne, se réfugiaient au delà de l'Albis, comme si tout était perdu.

Beaucoup des plus braves citoyens d'Aarau conseillaient de fortifier davantage la ville, de faire une défense désespérée et de mourir pour leur liberté et pour celle de Berne, au milieu des ruines de leurs maisons et de leurs temples. Quelques-uns des membres les plus considérables du conseil vinrent au château pour avoir un entretien avec Rudiger. La commune demandait le seigneur Gangolf pour chef de la guerre; mais, depuis qu'il avait quitté Farnsbourg avec les autres confédérés, on était sans nouvelles de lui. Le cri général était qu'il avait aussi péri dans le combat de Bâle.

Le premier effroi causé par le désastre sur la frontière fut bientôt affaibli par d'autres nouvelles. La fureur du peuple se changea en confiance dans sa force, et les malédictions contre la lâcheté des défenseurs de la patrie en admiration pour leur héroïsme, quand on sut que ce n'étaient pas quatre mille, mais à peine deux mille confédérés, qui avaient soutenu une lutte héroïque, incroyable, contre toutes les forces réunies des Français; qu'ensuite le Dauphin, au lieu de continuer sa marche dans le Jura, s'était retiré dans l'Alsace et la forêt Noire, en jurant qu'il n'avait jamais vu un peuple plus vaillant que les confédérés et qu'il avait une trop haute idée de leur bravoure pour vouloir les combattre plus longtemps. On apprit en même temps que la France se séparait de l'Autriche, et qu'un jour avait été fixé pour les négociations entre les confédérés et la France.

Des nouvelles aussi heureuses furent accueillies avec une vive satisfaction, mais sans manifestations excessives et indécentes : car les Suisses, bien qu'ils connussent la force des Armagnacs et de l'armée du Dauphin, savaient aussi que ce n'était pas seulement le combat sur la frontière, mais plutôt l'intervention du concile de Bâle et les projets de la cour de France contre l'Allemagne, qui avaient décidé ce prince; d'ailleurs ils ne redoutaient d'aucune manière la puissance et l'art militaire des Français.

Ils savaient que les Armagnacs, fussent-ils des centaines de mille, trouveraient honteusement leur tombeau dans les montagnes et les vallées de la Suisse, et qu'ils éprouveraient le sort de tous les envahisseurs venus avant eux. Dans un pays où le vieillard, l'enfant, la femme, la jeune fille, n'a peur ni du sang ni des armes, où chaque homme est prêt à mourir pour l'indépendance de la patrie, chaque montagne, chaque défilé, chaque enclos est un retranchement, chaque jardin un champ de bataille, chaque maison, chaque cabane, une forteresse et un rempart; on ne compte pas combien il tombe de défenseurs de la patrie, mais combien de têtes des envahisseurs étrangers ont payé chacune de ces précieuses têtes. Cette disposition était le fruit de la mort héroïque de la petite armée suisse à la frontière; ils avaient montré quel était le prix pour lequel on devait mourir, et aucun des confédérés ne voulait rester au-dessous d'un tel exemple.

Cependant Rudiger Trullerey ne pouvait cacher son inquiétude croissante sur le sort de Gangolf, car il y avait plusieurs semaines qu'on n'avait reçu de ses nouvelles. Bien qu'il se regardât intérieurement comme un meilleur chrétien que son ami retrouvé, Jœrg, dont les discours sentaient trop l'hérésie, il devait pourtant avouer qu'il était encore loin d'avoir sa foi inébranlable et sa tranquille confiance en Dieu. En vain le lollhard lui représentait son propre exemple; en vain il l'assurait que le sort de la fille chérie qu'il avait perdue ne l'empêchait pas de conserver la paix de l'âme, parce qu'il savait qu'elle était dans la main de Dieu; qu'il renoncerait plutôt à la vie qu'à la vertu; que la mort n'était pas un mal, mais la fin de tous les maux. Rudiger pensait, sans vouloir avouer au frère Jœrg que c'était un des principaux motifs de son chagrin, que Gangolf était le dernier de la race de Trullerey en Argovie.

Le bruit soudain du trot de plusieurs chevaux qui passaient sur le pont-levis du château et entraient dans la

cour, vint enfin, une après-midi, mettre un terme à tous les soucis du cœur paternel. C'étaient bien Gangolf et Isenhofer, frais et joyeux, qui sautaient à bas de leurs chevaux avec les écuyers qui les avaient accompagnés. Les voisins accoururent pour voir les arrivants, et surtout le brave et beau gentilhomme, et ils le félicitèrent cordialement de son heureux retour. Rudiger, toujours sec et impérieux, même vis-à-vis de son fils, s'abandonna cette fois à toute sa joie, et vint à lui jusque sous la porte de la tour, les bras ouverts. Et cependant il aurait eu difficilement autant de plaisir qu'en éprouva Gangolf lui-même quand il fut témoin de cette expansion, si nouvelle pour lui, de son père, et de sa franche intimité avec le lollhard. Pour sa longue absence et le silence qui avait inquiété son père, Gangolf avait de si bonnes excuses que le pardon ne pouvait lui manquer. Il avait, après la levée du siége de Farnsbourg, cherché pendant plusieurs semaines la fille du lollhard, dans les vallées du Jura, depuis Weissenstein jusqu'à Bœtzberg. Mais tous ses efforts avaient été inutiles; il n'avait pu découvrir nulle part la moindre trace de l'existence de la belle béguine. Comme une faible consolation, il avait eu la certitude que la jeune fille n'avait pas été amenée à Farnsbourg par Thomas de Falkenstein. C'est ce qu'il avait appris des hommes mêmes qui étaient venus traiter de la capitulation dans le camp des confédérés.

Pendant qu'on échangeait ces récits et ces nouvelles, le soleil était descendu derrière les sapins de la montagne, et l'étoile du soir s'était levée brillante au-dessus des ruines du donjon. Rudiger conduisit ses hôtes dans la salle à manger. La table était chargée de mets de toutes sortes. Auprès était un buffet couvert de carafons de vin en argent ciselé de l'ancienne Franconie, d'un très-beau travail. Rudiger voulait célébrer le retour de son fils par un splendide repas, et il prévint d'avance qu'il se fâcherait si frère Jœrg quittait le cercle avant minuit : « Car, dit-il, notre pauvre vie n'a pas tant de doux moments. Ne les

laissons pas échapper. J'en ai été privé durant de longues années, et la joie est devenue chose aussi rare pour mon cœur qu'une hirondelle en hiver. Mais, chers seigneurs et amis, je me vois maintenant réconcilié avec le ciel et avec moi-même ; j'ai regagné le cœur de mon vieil ami Jœrg ; mon fils, qu'on disait mort, est au milieu de nous plein de vie, et les chers confédérés sont glorieusement délivrés de leurs plus redoutables ennemis. N'est-ce pas assez de sujets de se réjouir ? Toute ma maison doit être en fête, la cave rester ouverte toute la nuit, et tout ce que renferme la cuisine et l'office sera livré aux domestiques, aux garçons et aux servantes. »

Sur ce, Gangolf remplit de vieux Bourgogne les lourdes coupes dorées, et Rudiger, tenant la sienne entre ses deux mains, la leva en l'air et s'écria :

« Avant tout, chers seigneurs et amis, buvons à la mémoire du haut fait de nos douze cents frères et confédérés, qui sont morts pour nous à la frontière et qui ont triomphé de l'orgueil des Français. Certainement nous ne serions pas assis paisiblement autour de cette table, mais nous verrions notre pays plein de bandes ennemies, si ces braves n'avaient pas fait si fidèle garde à la porte du territoire des confédérés. »

Tous en tombèrent d'accord. Cependant maître Isenhofer, suivant son habitude, prit un air un peu dédaigneux ; ce qui ne l'empêcha pas de vider sa coupe jusqu'à la dernière goutte.

« Je croirais presque, dit sire Rudiger, à qui l'expression de figure de son hôte n'avait point échappé, que maître Isenhofer de Waldshut ne fait pas grand cas du sanglant exploit des confédérés ?

— Hé , repartit Isenhofer en souriant, je ne veux point discuter sur ce point ; mais je crois que c'est moins souvent l'homme qui fait les grandes choses que le hasard. Ce que nous nommons petit, ce que nous nommons grand, dépend de la couleur et du vernis que nous donnons aux choses. Une maisonnette fraîchement peinte fait plus d'effet

de loin qu'un château noirci par le temps. L'hon
sage et fol animal, dont toutes les actions sont
folie et de sagesse. Souvent ce qu'il commence
finit mal et on le gronde. Ou bien il commenc
et il sait finir habilement, comme les Suisse
Jacob, et alors on n'a pas assez d'éloges pour l

— Si j'entends bien tes sentences, maître, r
diger, le combat livré pour la défense de la p
frontière aurait été....

— Oui, une folle équipée, dont vos compatri
à la fin tirés en gens d'honneur, interrompit Is

— Il faut s'entendre, dit Rudiger, car tous
sur ce combat se heurtent comme des flots qui
et se renversent les uns les autres.

— Nous étions de trois à quatre mille devant F
dit Isenhofer, après quelques discussions pr
pour justifier son opinion. Le paresseux et ru
Rechberg se tenait tranquillement dans la pla
dans sa barbe en voyant les Suisses accouri
château de géant bâti sur la cime de la mo
temps nous durait; il y avait là des rochers dr
des murs et des murs solides comme des ro
lorsque la grosse artillerie s'approcha de Bâl
fortes munitions, Rechberg fit passer d'autre
parla de capituler. On ne voulut point en enten
et, avant que nous pussions nous en douter
échappé par une nuit obscure et avait joint le
Il avait garni d'étoupes les sabots de son c
passer à travers notre camp; nous vîmes br
montagne voisine un grenier à foin : c'était un
apprendre aux siens dans la place qu'il était he
échappé.

— C'est un tour de Rechberg; il n'a pas son
l'habileté, dit Gangolf. Le coquin a toujours été
de la tête et du pied que du bras.

— Tout à coup le bruit se répand, continua

ıin arrive, avec des forces innombrables, de
par le Sundgau, droit vers Bâle. Il avait, di-
ante-dix, quatre-vingt-dix, plus de cent mille
ıl de nous d'abord ne voulait le croire. Cepen-
ssager fut dépêché au camp des confédérés
ch; on nous envoya de là six à sept cents
renfort. En effet, les Français étaient réunis
ière. Le Dauphin, avec le corps d'armée fort
quarante mille hommes, resta là derrière le
ce de la ville de Bâle; il envoya dix mille
avant jusqu'à Muttenz; huit mille hommes de
d'infanterie, sous la conduite du comte Dam-
rèrent dans la plaine de Prattel, pour nous
arnsbourg. Quand cette nouvelle nous parvint
fut dans le camp une nuit d'enfer et une con-
fin.

otre permission, mon ami Isenhofer, ce n'était
i d'effroi, interrompit Gangolf.

ıent. Au contraire, les têtes folles voulaient
à la rencontre de l'ennemi, sans connaître sa
lus raisonnables conseillèrent de l'attendre
ıtagnes. Enfin, après beaucoup de tapage et de
ıt d'avis d'envoyer une petite troupe du côté
Prattel, pour observer l'ennemi. Nous restâmes
ous autres devant le château de Falkenstein.
it de douze à seize cents hommes, et le matin
s ils se trouvèrent en face de l'ennemi, qui fit
mouvements à droite et à gauche pour les
envelopper.

our était-ce? demanda le lollhard, qui avait
'ici avec une grande attention, car son sang de
nblait vouloir malgré lui bouillir à ce récit.

credi après la Saint-Barthélemy, le vingt-six
dit le narrateur.

ue, maître, cria sire Rudiger. Il me semble que
ı est arrivé. Cela me brûle le cœur.

— Les Suisses considérèrent l'ordre de bataille du maréchal Dammartin, continua Isenhofer, et ils s'arrêtèrent devant les Armagnacs. Cent cavaliers que le général français envoya dédaigneusement contre eux furent bientôt culbutés. Les Suisses les poursuivirent bravement en criant: « Les voilà donc les misérables, les drôles! chassons cette « vermine du sol de la Suisse. » Et ils se jetèrent sur les pièces ennemies; puis ils s'élancèrent, au nombre seulement de douze cents, dans les rangs des huit mille Français. C'était insensé! mais ils les ouvrirent de toutes parts, comme les glaçons que le fleuve charrie renversent les piliers des ponts. Le comte Dammartin, forcé de céder à cette incroyable furie, se replia sur Muttenz; mais les douze cents hommes y arrivèrent sur ses talons. Là, dans la vaste plaine, se tenaient en bon ordre dix mille Armagnacs à pied et à cheval, auxquels Dammartin se joignit avec les siens. Cependant, bravement et sans hésiter, les lances, les épées et les massues des Suisses s'ouvrirent un passage au milieu des épais bataillons. Longtemps les ennemis démoralisés, les uns par leur fuite, les autres par la vue qu'ils en avaient eue, combattirent sans assurance. Les Armagnacs perdirent beaucoup de monde; on leur enleva de belles bannières, des chevaux, des bagages, beaucoup de butin, et enfin la victoire. Les fuyards coururent vers Bâle, au delà du Birs, et les douze cents hommes les suivirent. Incapables de s'arrêter, entraînés par l'ardeur du combat, les vainqueurs s'élancèrent de la berge du Birs, en franchissant la rivière, contre le corps d'armée du Dauphin. C'était de la folie, du délire! Le Dauphin, avec quarante mille hommes d'infanterie bien reposés et partagés en quatre corps, les attendait de l'autre côté.

— Arrêtez, interrompit Gangolf. Ce n'était pourtant point la faute des chefs. Sur la berge ils avertirent leurs hommes de ne pas faire un pas de plus. Au nom de l'honneur et de leur serment il fut défendu à tous de franchir le Birs. Déjà à Prattel les chefs avaient défendu

de faire une poursuite sérieuse. Mais les hommes comme frappés de vertige, ne voyaient que l'ennemi ; ils se précipitèrent sans ordre dans le Birs et gravirent la rive escarpée du côté opposé, en présence de toute l'armée du Dauphin. Les chefs durent alors, bon gré mal gré, courir à leur suite. C'est ainsi que tout Bâle me l'a raconté.

— C'est pour cela que c'était insensé ; et le combat, comme un véritable acte de folie, fut engagé contre toute discipline ! reprit Isenhofer. Les douze cents ne s'étaient pas encore entièrement rangés en bataille de l'autre côté du Birs, que le Dauphin fit tourner contre eux toute son artillerie ; en même temps Jean de Rechberg se jeta contre eux avec six cents chevaliers allemands suivis de huit mille hommes d'armes de grosse cavalerie, si bien que les troupes suisses furent bientôt coupées. Alors ils virent bien leur folie et ils résolurent de la terminer glorieusement. Une partie d'entre eux, près de cinq cents, se retira sur le bord du Birs, et de là sur une prairie tout entourée d'eau. Là, enveloppés par des milliers d'ennemis, ils tombèrent après une lutte héroïque, l'un après l'autre, accablés de loin sous les flèches et les balles. Une autre partie, également près de cinq cents, se tourna d'abord vers Bâle dans l'espoir d'y être secourue. Le secours vint bien, mais sans pouvoir arriver jusqu'à eux. Alors ils s'ouvrirent un passage jusqu'à l'hôpital et au jardin de Saint-Jacob. A l'abri de ses murs ils repoussèrent trois fois l'attaque du Dauphin ; deux fois ils firent une sortie meurtrière et triomphante. Le soir vint ; mais toujours de nouvelles masses d'ennemis tournaient autour d'eux. L'artillerie du Dauphin renversa les murs du jardin : maison, chapelle, tourelle, étaient la proie des flammes ; tout appui disparaissait. Épuisés de blessures et d'une lutte qui avait duré tout le jour, les Suisses combattirent cependant comme si le combat ne faisait que commencer ; ils égorgeaient comme des lions. Chacun voulait donner sa vie pour la gloire de la patrie. Plus de huit mille ennemis couvraient déjà le champ de

bataille. Enfin les confédérés se réunirent, franchirent les murs en ruines, et se dévouant à la mort, ils se jetaient au milieu des rangs les plus épais des ennemis. Tous tombèrent en combattant. Aucun ne demanda la vie. Le Dauphin lui-même fut plus affecté de cette bravoure héroïque des Suisses, qu'on lui avait peints comme mous et lâches, que de la mort de tant de milliers des siens. Je ne vous fais pas là un conte. »

Quand Isenhofer se tut, un grand silence régnait parmi ses auditeurs. Ils écoutaient encore, et, les yeux tournés vers lui, restaient suspendus à sa bouche.

« Ainsi pas un des douze cents braves n'a échappé à la mort ? dit Rudiger.

— Sur le champ de bataille, répondit Isenhofer, les habitants de Bâle ont trouvé trente-deux hommes couverts de blessures, mais respirant encore. Aucun n'avait fui. Ne vous disais-je pas que cet acte de folie avait eu une fin glorieuse ? Ils devaient mourir ; ils le devaient, après être allés si loin. Leurs cadavres sanglants devaient fermer l'entrée du pays ; autrement leur acte serait resté un acte de folie, comme maint autre. Mais pour l'accomplir il fallait bien, pardieu, des hommes qui connussent quelque chose de plus précieux que la vie. Ils ont montré devant eux à l'ennemi sur la frontière ce qu'il avait à attendre au delà, et derrière eux ils ont montré aux confédérés ce qu'ils avaient à faire pour maintenir l'indépendance de la patrie. »

Alors la conversation devint plus animée ; le grand événement inspirait Rudiger et ses hôtes, comme il inspire après des siècles leurs fiers petits-fils. On regardait déjà la guerre comme terminée. Que pouvait le roi des Romains, à qui les Allemands eux-mêmes refusaient leur appui, quand la cour de France se séparait de lui et faisait la paix avec les confédérés ? Zurich, réduite à ses seules ressources, devait tôt ou tard quitter le parti de l'Autriche, et la noblesse désespérée se trouva heureuse qu'on ne brûlât point ses derniers châteaux.

Pendant que les voix bruyantes se croisaient dans la salle à manger du château, où Rudiger racontait à son fils les événements de Grimmenstein, où Isenhofer faisait entendre des chansons, et où le lollhard prononçait de nouvelles prédictions; la table était aussi fort animée au rez-de-chaussée, où s'entre-choquaient de vertes coupes de verre.

C'était la première fois depuis bien des années que les anciennes voûtes du château résonnaient du bruit inaccoutumé de chants joyeux, de plaisanteries et de rires.

XXXVI

Ami et ennemi.

Bien que la pensée de Gangolf eût été plus d'une fois involontairement absente, la vue de cette réunion intime lui causait pourtant la plus vive jouissance. Lui, peut-être de tous le plus réservé, était plus d'une fois tenté de se croire le seul dont l'imagination fût un peu étourdie. La manière singulière dont s'était formée cette amitié entre son père et le lollhard le faisait presque douter de ses sens et de sa raison. Et cependant chaque nouvelle réponse à ses questions lui confirmait ce qu'il avait déjà appris: mais ce qui l'étonnait surtout, c'était l'incroyable changement de son père, qu'il avait toujours connu jusqu'alors sévère et farouche, et qui semblait porter la vie avec l'entrain et la joyeuse humeur de sa jeunesse. Grâce à sa dignité affectueuse et à son élégant costume, le vieillard rajeuni semblait un roi qui a reconquis un royaume, et il animait de ses plaisanteries l'entretien des plus jeunes. Au-dessus de sa tête grise brillait fièrement, sur le dossier sculpté de son large fauteuil, la couronne d'or avec les plumes de héron, surmontant le lis blanc sur champ de gueules des armes des Trullerey.

« Vive la joie, sire! s'écria Isenhofer, qui remplit jusqu'au bord la coupe d'argent de Gangolf. Qu'avez-vous à rêver, à vous étonner et à réfléchir ? Il faut pardieu être gai. Les joues même du respectable lollhard ne brûlent-elles pas d'un feu sacré au-dessus de sa barbe, comme une céleste aurore au-dessus des brouillards d'une vallée de larmes ?

— Tu es un heureux mortel de puiser ainsi à plein verre la joie au tonneau, dit Gangolf en souriant. C'est une nouvelle science.

— Pas du tout, mon ami, mais fort vieille ; car elle existait bien avant les prophètes! repartit le chantre inspiré de Waldshut. Voyez-vous, il y eut un temps où je vivais dans le doute, et où je ne pouvais pas comprendre si c'était un bien que l'invention du vin, qui rend fou le plus sage et qui pourrait mettre au monde entier la tête à l'envers. Dans la suite, la lumière se fit, quand j'appris qu'il n'y a que les bons qui soient gais et qu'il n'y a que les gens gais qui puissent être bons. Le vin nous élève au-dessus de toutes les misères de la vie prosaïque ; il réconcilie les ennemis, il rassemble dans une fraternité commune les esprits les moins fraternels; il donne du courage au lâche, de l'esprit au sot; il rend la jeunesse au vieillard, la force au corps épuisé ; il arrache la vérité à l'hypocrite, il......

— Arrêtez, s'écrièrent tout à coup toutes les voix en interrompant l'éloge du vin; silence! Qu'est-ce ? Écoutez!»

Un long cri perçant, comme un cri de douleur poussé par une femme, semblait venir de la salle au-dessous, où retentissait l'instant d'auparavant la joie des domestiques, qui s'étaient tus au milieu de leurs chants.

On écoute en s'interrogeant mutuellement du regard. Dans le vieux château, rempli tout à l'heure du joyeux écho de l'allégresse, régnait un silence de mort. On n'entendait que le bruit de l'Aar et des pierres qu'il roulait dans ses eaux.

« Il est arrivé en bas un malheur! s'écria Rudiger avec les signes d'une sérieuse inquiétude.

— Je vais m'en informer! » dit Gangolf.

Et il voulait se lever; mais Isenhofer le retint sur son siége par cette remarque :

« Pourquoi prendre la chose tellement au sérieux? Il est probable que c'est quelque Ève qui a fait des siennes dans le paradis reconquis. »

On écouta de nouveau, et on entendit un bruit étrange et étouffé, qui cessa tout à coup; après suivit un long cri de douleur longtemps étouffé, ou le rugissement d'une voix d'homme.

« Ne nous inquiétons pas, dit Isenhofer; ces gens s'amusent à leur manière. Ils ne sauraient boire sans emporter chez eux un nez meurtri et gonflé, pour avoir pendant au moins quinze jours un souvenir palpable de leur divertissement. Laissons à ces braves gens leur plaisir!

— Je crois en effet qu'ils se battent, ajouta Rudiger; ainsi ce n'est qu'une chute dans le paradis d'Isenhofer, et rien de plus. Silence! J'entend les pas de maître Langenhardt dans l'escalier. Il va nous donner des nouvelles détaillées de ce qui se passe dans le monde d'en bas. »

En effet l'intendant du château, un petit homme tout rond, entra avec un visage bouleversé, auquel il s'efforça pourtant de donner l'expression respectueuse qui convenait à sa charge; trois fois il s'inclina aussi profondément qu'il put, sans prononcer une parole.

« Qu'y a-t-il, Langenhardt? lui demanda Rudiger; est-ce que vous éprouvez en bas la solidité de vos crânes? Qu'on envoie dans leur lit ceux qui veulent se battre, bien qu'il soit encore de bonne heure, et maintenez la paix parmi les autres.

— Rassurez-vous, messeigneurs, » dit l'intendant en s'arrêtant de nouveau. Il se frotta le front, comme si l'expression propre lui était échappée, et continua avec un nouveau salut : « Je crois, Dieu me pardonne, que le diable

est déchaîné!... Grâce au ciel, aucun des gens de Vos Grâces ne s'est oublié. J'ai constamment présidé à table, et ma présence a retenu les gens de la maison dans les bornes des convenances. Mais il est venu brusquement dans la cour et dans la tour des étrangers qui se seraient infailliblement égorgés sous nos yeux, si nous ne nous étions pas élancés entre eux.

— Quoi! s'écria Rudiger; des étrangers? Les a-t-on arrêtés?

— On s'est assuré d'un homme de la forêt Noire, pour servir Votre Grâce, et on l'a solidement garrotté. Cela ne s'est pas fait sans peine, répondit l'intendant. Pour la grand' mère du diable, le chasseur même ne s'y serait pas risqué; mais les deux joyeuses jeunes filles, on pouvait les laisser tranquilles.

— Quel homme de la forêt Noire, quelle grand' mère du diable et quelles joyeuses jeunes filles? s'écria Rudiger en riant, mais d'un air mécontent: tu as sûrement trop bu. Rapporte-nous ce qui s'est passé, par ordre. Peut-être sont-ce de gais compagnons de la ville, que vos ébats ont attirés et qui ont voulu poliment s'égayer avec vous.

— Si Vos Grâces le permettent, reprit maître Langenhardt en respirant profondément, je vais bravement leur rapporter comment cela s'est passé. Nous étions nous autres assis ensemble dans une aimable concorde; nous étions tous en train et de bonne humeur, et, comme Votre Grâce l'avait expressément permis, nous chantions en chœur une petite chanson. Alors nous vîmes tout à coup au milieu de nous un visage de femme étrangère, que personne n'avait vue entrer. C'est une vieille carcasse, laide comme un péché mortel, qui a des griffes de vautour et dans la tête des yeux de chat qui brillent comme du feu; tous nous fûmes saisis d'horreur à la vue du monstre. La méchante bête dit beaucoup de choses auxquelles je n'entendis rien. Sur ce il entra deux jeunes paysannes qui saluèrent gentiment; mais lorsque la plus jeune demanda

otre Grâce, je me sentis tout troublé, car elle ressemble la sainte Vierge de la chapelle de Sainte-Ursule, comme n œuf à l'autre, et elle est encore beaucoup plus belle. 'est probablement la mère de Dieu avec le costume du ays. Je ne mens pas! »

A cette assurance donnée de tout cœur, les convives ne urent retenir un bruyant éclat de rire.

L'intendant regarda ses auditeurs tout saisi, s'inclina ncore une fois et reprit: « Je ne mens pas; que je meure i je dis un mot qui ne soit pas vrai. Je voulais aussi pporter immédiatement à Votre Grâce ce qui arrivait. lais il entra à ce moment un paysan de la forêt Noire u'aucun de nous ne connaît; il jeta de tous côtés des yeux ouges de sang sous son chapeau de paille; il sauta sur a susdite jeune fille et il l'aurait prise par les cheveux, si leini Entfelder ne s'était pas élancé entre eux: ce fut un ruit d'enfer. Votre Grâce a sans doute pu entendre d'en aut les deux jeunes filles qui invoquaient le droit d'asile; endant ce temps-là, la vieille sorcière poussa un cri épouantable, sauta sur la table au milieu des plats, fit des eux de basilic au paysan de la forêt Noire, et agita contre ui un long couteau. De son côté le paysan tira son poignard ontre la vieille, et il voulait se précipiter sur la table. Cependant Irni Fæsen, Hemman et nous tous nous tombâmes ur le coquin, nous lui arrachâmes son couteau, nous le etâmes à terre, nous lui mîmes le genou sur la poitrine, et ous le tînmes solidement jusqu'à ce que dame Elisabeth pportât une grosse corde. Le coquin criait comme un taueau qu'on égorge; mais maintenant il est bien garrotté, l grince des dents, tourne les yeux, et écume comme s'il ombait du haut mal. »

Les convives se regardaient avec un air de doute, et ne avaient s'ils devaient garder leur sérieux ou s'abandonner leur envie de rire.

« Maître Langenhardt, dit enfin sire Rudiger, tes disours ont une pointe de bon vieux vin rouge, et je ne m'en

fâche point. Qu'on lève les ponts et qu'on ferme les portes. Pour le furieux paysan, qu'on le jette sur une botte de paille en lieu sûr, à gauche de la cave, où il pourra cuver tranquillement son vin. Demain il aura à rendre compte de son criminel attentat dans ce château inviolable. Qu'on enferme aussi solidement la grand'mère du diable. Nous ne voulons pas troubler notre digestion par l'aspect de ses charmes. Au contraire, amène-nous ta sainte Vierge déguisée en paysanne, ainsi que sa compagne, qui ont invoqué toutes deux le droit d'asile. Je pense que leur vue ne gâtera pas le vin pour nos chers amis.

— Parfait! s'écria maître Isenhofer. Vous jugez comme un vrai chevalier, en faveur des dames, et, comme un excellent maître de maison, vous ajoutez un nouveau charme à notre festin. »

L'intendant s'inclina après avoir reçu les ordres de son maître et courut les exécuter. Il reparut bientôt et, ouvrant la porte toute grande, il introduisit deux jeunes paysannes qui entrèrent timidement, la tête penchée sur la poitrine et cachée par un petit chapeau de paille tout plat, et qui semblaient fort embarrassées. Elles avaient leur costume de dimanche : de grandes manches bouffantes d'une blancheur de neige, une collerette et un corsage brodé d'or avec de larges agrafes et des chaînes argentées. Leur courte jupe, bouffant sur les hanches avec mille petits plis, grise du haut, noire du bas, ne laissait pas voir seulement le bord écarlate du jupon, mais aussi les jarretières de cuir noir qui retenaient les bas rouges au-dessous du genou.

« Mesdemoiselles, dites-moi pourquoi vous invoquez le droit d'asile. Quel crime avez-vous commis pour qu'on vous poursuive? » dit Rudiger Trullerey avec la dignité de sa race et sans quitter son fauteuil armorié.

L'une des paysannes s'inclina avec une convenance rare, tourna son visage vers le seigneur et voulut parler; mais la parole lui manqua quand elle leva les yeux, et,

mme frappée d'un prodige, toute la société réunie au-
ır de la table demeura immobile, les yeux fixés sur la
lle paysanne. Maître Langenhardt avait trouvé la plus
ste comparaison. C'était une madone en humble toi-
te de campagne, et pourtant dans cette humilité une vé-
able reine du ciel.

Le charme qui produisait un silence de mort ne dura
urtant qu'une minute; car Gangolf bondit de son siége
s'écriant : « Véronique! » Et la jeune paysanne s'age-
uilla au même moment près de la chaise du lollhard,
toura de ses bras blancs le vieillard, et s'écria au milieu
larmes de joie : « Cher père!

— Qu'y a-t-il donc? » demanda Rudiger.

Mais personne ne l'entendit ni ne songea à lui répondre.
e lollhard, troublé jusqu'aux larmes, tenait son enfant
ns voix dans ses bras, et Gangolf, à côté de la jeune fille
genouillée, semblait changé par l'étonnement en statue.

Rudiger répéta encore plusieurs fois en vain sa ques-
tion : « Qu'y a-t-il donc? » Il dut patienter jusqu'à ce
que la première folie d'une joie montée jusqu'aux larmes
fût passée. Alors le lollhard conduisit lui-même la jeune
fille devant le fauteuil du chevalier et dit :

« Le Seigneur a accompli sur moi de grandes choses.
Il n'a pas oublié le ver de terre dans la poussière. Que son
nom soit éternellement béni! Voici ma fille. Le dragon
d'enfer a en vain tourné ses coups contre elle; elle m'est
rendue! »

Véronique se pencha pour baiser la main du chevalier.
Mais celui-ci pressa ses lèvres sur le front de la jeune fille
et, la bénissant, il félicita son père, ainsi que lui-même, de
ce que la fille du vieillard lui avait été rendue dans sa propre
maison. Le lollhard présenta alors à sa fille le respectable
vieillard comme l'ami chéri de sa jeunesse, puis le joyeux
chanteur de Waldshut. Mais lorsqu'elle voulut ensuite se
tourner vers Gangolf pour le saluer à son tour, une écla-
tante rougeur se répandit sur son visage, et les regards

qui auraient voulu se lever vers le ciel retombaient timidement à terre, quand elle sentit sur ses mains tremblantes le feu des lèvres du jeune homme.

Pendant ce joyeux et solennel échange d'éclaircissements, de félicitations, de questions et de témoignages de joie, l'intendant était demeuré contre la porte, dans une attitude respectueuse et sans faire aucun mouvement, pendant que, de l'autre côté, la compagne de Véronique, une jeune paysanne, pleurait à chaudes larmes, de crainte ou d'émotion. On l'avait tout à fait oubliée; Rudiger le premier songea à elle.

« Qui est donc votre compagne ? demanda-t-il à la fille de son bienheureux ami.

— Monseigneur, répondit Véronique, c'est la fille de la femme qui m'a sauvée, qui m'a soignée et à qui je dois une reconnaissance éternelle. Dans la nuit où nous fûmes surpris sur la Hard par des misérables, et où mon père me fut enlevé, j'errai longtemps dans la forêt avec notre servante, qui m'avait arrachée de la cabane. Dans sa terreur elle m'entraîna je ne sais où. Dès que j'eus triomphé de ma première épouvante, je revins à la cabane de mon père pour partager son sort. La fidèle servante s'y opposa en vain. Je trouvai la maison dévastée. Je vous cherchai, je vous appelai cent fois, cher père, mais sans être entendue. Je rentrai alors dans la forêt pour retrouver la servante. Elle avait disparu. Je restai quelque temps couchée, puis j'errai dans la forêt et sur la montagne au milieu des ténèbres, jusqu'à ce que, au bout de quelques heures, j'aperçus dans un fourré une maison de paysan. C'était très-haut dans la montagne. Mes forces étaient épuisées. Je me laissai tomber sur le banc de bois devant la porte de la cabane. Les gens de la maison m'y trouvèrent le matin endormie. On me fit entrer. Je racontai mon malheur. La propriétaire de la maison, une veuve, mère de sept enfants, me témoigna beaucoup de pitié. Je devins son huitième enfant, et la bonne Gritli devint ma chère sœur.

— Oui-da! s'écria Rudiger en se tournant vers la jeune paysanne tout en larmes; approche ici, mon enfant. Tu n'es point une étrangère dans cette maison. Sois la bienvenue! Assieds-toi avec nous, et rafraîchis-toi à ma table.»

Gritli, essuyant ses yeux avec le coin de son tablier gris des dimanches, restait timidement à la porte: Gangolf, puis Véronique, vinrent à elle avec des paroles caressantes et l'amenèrent moitié de force à la table. Isenhofer avança deux lourdes vieilles chaises patriarcales. Tous prirent place, Véronique entre Gritli et son père. On remplit les coupes apportées devant les jeunes filles et on leur servit les morceaux les plus délicats. Mais elles ne touchèrent pas à leur assiette, et ce ne fut qu'après s'être fait longtemps prier qu'elles mouillèrent leurs lèvres dans le vin.

Après une assez longue interruption du récit de Véronique, pendant laquelle Gangolf prouva que son admiration pour la madone en habit de campagne ne lui avait pas tout à fait ôté la parole, la béguine, sur la demande de son père, continua le récit de ses aventures.

« Les frères aînés de Gritli, dit-elle, parcoururent plusieurs fois la Hard et les villages voisins sans rapporter aucune nouvelle de vous, cher père. Il ne venait personne dans la métairie éloignée, si ce n'est de temps à autre un mendiant ou bien quelque bohémien, ou un diseur de bonne aventure ambulant, de qui on n'apprenait rien. Mon cœur cependant ne désespérait point et ne perdit jamais la foi à la divine Providence.

— Et vous m'oubliiez ainsi, moi, votre ami dévoué et celui de votre père? dit Gangolf en jetant à la conteuse un regard plein du plus tendre reproche. Vous m'oubliiez et vous n'envoyiez aucun message au château d'Aarau? »

Véronique rougit et resta muette.

« Tu as oublié de parler de la vieille diseuse de bonne aventure, lui dit tout bas Gritli à l'oreille, avec la pensée de venir en aide à la mémoire de la conteuse.

— J'allais justement parler d'elle, dit Véronique en paraissant surmonter un nouveau trouble. La mère de Gritli apprit en effet, par une magicienne d'Égypte, que vous étiez, cher père, retenu prisonnier par le farouche seigneur de Falkenstein dans le château de Gœsgen, qu'il me cherchait aussi et qu'il avait juré de me trouver, dût-il fouiller tous les trous et toutes les cavernes de la montagne. Ils me tinrent cachée dans la cabane jusqu'à ce que ce matin la bohémienne reparut au lever du jour. Elle dit, à notre grande surprise, que Falkenstein errait depuis longtemps, déguisé en marchand de bestiaux, dans les environs de la montagne, et que je devais partir pour me rendre au château d'Aarau, où vous viviez, cher père, depuis des semaines chez le seigneur de Trullerey. Tous m'en dissuadaient; mais je suis venue vous chercher dès qu'il a fait nuit. La bohémienne marchait devant pour me conduire et veiller à ma sûreté. Gritli m'a fait une fidèle conduite. Les frères de Gritli nous ont suivies, armés, à quelque distance, jusqu'au village de Kuttigen. Sur le sombre pont de l'Aar, la bohémienne vint gaiement à nous et nous annonça que la porte de la ville était encore ouverte et qu'il n'était pas trop tard. Cependant un homme, que nous ne pûmes reconnaître à cause de l'obscurité, s'approcha de nous et parla à l'Égyptienne. Celle-ci ne répondit pas, mais nous fit signe vivement et avec effroi de nous hâter. Elle-même courut plus vite. Nous imitâmes son exemple, et, une fois dans la ville, nous la vîmes nous faire encore un signe, puis disparaître dans l'intérieur du château. Nous y arrivâmes aussi hors d'haleine. L'étranger était sur nos talons. D'abord il ne menaça que moi; mais il sembla reconnaître l'Égyptienne et avoir une grande haine contre elle. Sans l'assistance des hommes qui sont en bas, c'en était fait de cette femme. »

Gangolf ne perdait pas une syllabe de ce récit, et, pendant les dernières paroles de la belle béguine, il s'était serré contre la table, les yeux étincelants.

« C'est un des émissaires et des limiers de Falkenstein, s'écria-t-il; sus sur lui. Il faut qu'il confesse l'œuvre de scélératesse dont il s'est fait l'instrument, ou la torture saura bien lui arracher la vérité.

— Patience, patience! Le drôle, quel qu'il soit, ne saurait nous échapper, dit le père de Gangolf.

— C'est un des coquins de la bande de Thomas, sans doute, un des pillards qui ont dévasté le sanctuaire de la Hard, s'écria Gangolf avec une vivacité dont il n'était point maître.

— Nous voulons d'abord faire venir la vieille bohémienne. Langenhardt, amène-nous l'Égyptienne, » dit le vieux Trullerey avec dignité et d'un ton solennel; et quand l'intendant fut sorti, il ajouta : « Gangolf, cette femme a rendu à mon pieux ami sa fille, et probablement elle a fait plus encore, aussi a-t-elle des droits à toute ma reconnaissance. Je pense que c'est la vieille Ilsel. Gangolf, on dit que la vengeance est douce; mais il est plus doux encore de pouvoir être reconnaissant. Je suis le débiteur d'une bohémienne. Elle m'a rapporté un anneau de toi, frère Jœrg, et c'est par elle que tu as été découvert. »

Le lollhard secoua sa tête grise et dit :

« L'anneau a été dérobé plutôt que trouvé par la païenne, et moi-même elle m'a découvert à Falkenstein plutôt qu'à toi. Ce n'est pas à elle qu'est dû notre hymne d'amour, mais à Dieu, qui conduit merveilleusement nos pas à travers les ténèbres de ce monde. Laisse la païenne aller en paix et récompense-la comme tu voudras : car qui rend à un mortel une reconnaissance imméritée ne fait qu'être reconnaissant envers Dieu, de même que qui maudit un de ses semblables blasphème contre les desseins sacrés et impénétrables de la divine Providence. »

La suite de ce discours fut, au bout de peu de temps, interrompue par l'entrée d'Ilsel. Dès qu'elle parut, Rudiger jugea convenable d'ordonner à l'intendant de s'éloigner. Il

ne voulait vraisemblablement pas permettre à trop de monde d'entendre les secrets de la maison.

La vieille laissa rapidement ses yeux courir sur tous les assistants, et s'approcha ensuite de la table avec une expression amicale plus horrible encore que la colère.

« Bien fait, bien fait, petit père, dit-elle avec volubilité en tournant son maigre visage vers Rudiger. Vous voilà tous réunis! Vois-tu? Le seigneur d'End chez Gunther von der Weide! Pense à l'anneau d'or! Ai-je bien rempli ma tâche, vieux trésor? Et t'ai-je bien amené ta belle fiancée, petit fils d'or? C'est que je t'aime, dit-elle à Gangolf, qui rougit presque autant que Véronique, pendant qu'Isenhofer fourrait son nez en buvant dans sa coupe pour cacher un sourire.

— Silence, vieille! s'écria Rudiger. Je ne demande pas des bavardages hors de propos, mais une réponse. Est-il vrai que tu as trahi et livré à Thomas de Falkenstein le respectable frère que voici? »

Et il montra le lollhard.

« Comment livré, vieux trésor? Je ne l'ai pas trahi; je l'ai laissé aller, parce qu'il ne voulait rien savoir de moi, de toi, ni de Gunther von der Weide. « Que m'importe, pen-« sai-je en le laissant aller, si le dragon l'attire dans son « antre? C'est sa faute! » Mais ce n'était pas le lollhard, c'était la belle fiancée du jeune seigneur que Falkenstein désirait posséder. Je l'avertis et je la sauvai, car je l'aime, ce cher petit seigneur. Et quand Falkenstein voulut mettre le feu à Aarau, j'ai averti cet homme sanguinaire de prendre garde au château d'Aarau; j'ai vu le limier devant le château sur la route pendant le bruit d'orage, quand il marchait contre la ville. Je l'ai fait, beau petit fils, parce que je t'aime. J'ai cherché aussi la colombe envolée, jusqu'à ce que mes gens ont trouvé son petit nid. Et déjà le faucon était sur la trace de la tourterelle.

— Quoi! s'écria Gangolf, Falkenstein avait des projets contre Aarau? Maudite mendiante! et tu as pu te taire?

Aurais-tu donc voulu voir tout massacrer comme à Brugg?

— Dis-moi, mon bijou, est-ce que tu m'as payée pour te dire tout ce que je sais? Quand la petite ville aurait brûlé, que m'importe? j'en aurais ri; car que lui dois-je? Mes enfants n'y ont-ils pas assez souvent maigri dans la misère ou dans les cachots? Et, si je m'y promenais de jour, les archers ne voudraient-ils pas me pendre? Et pourtant, mon bijou, je serais venue dans la ville pour t'avertir. Pas un fil qui t'appartient n'aurait été brûlé, tant je t'aime! Et hier, mon ghyr m'annonça : « Le jeune « seigneur Gangolf retourne au château.» Vite, je suis allée au nid sur la montagne, et je t'ai amené la colombe! N'ai-je pas mérité une récompense? »

Rudiger interrompit la femme d'une voix sévère et dit: « Silence! Donne des projets homicides de Falkenstein d'autres preuves que celles que ta bouche pleine de mensonges vomit dans l'air.

— D'autres, cher trésor? s'écria la vieille. Tu tiens le loup dans le piége. Interroge-le.

— Qui interroger? reprit Rudiger avec impatience.

— N'as-tu pas Falkenstein dans la tour? poursuivit la bohémienne. Interroge-le, tourmente-le, torture-le, fais couler son sang goutte à goutte, arrache chaque fibre de son cœur. Il est en ton pouvoir.

— Es-tu hors de sens? demanda Rudiger.

— Tu le tiens. Fais-le amener. Je l'aperçus hier au soir à la lueur du crépuscule, à Bilgerihof. Je reconnus bien vite l'homme de la forêt Noire; il ne me vit pas. « Bon, pensai-je, que sir Gangolf ait d'abord sa fiancée. » Puis j'appelle mes jeunes gars, et nous nous mettons à la chasse du vieux sanglier. Mais il n'y a pas une heure, il était encore devant la porte d'Aar; il me suivit et courut de lui-même dans le piége dès qu'il eut vu la colombe. »

Et de son long doigt maigre elle montrait Véronique.

« Qui? qui? criaient tous les convives à la fois.

— Falkenstein, cria la bohémienne. Il était aveugle comme le coq de bruyère en chaleur.

— Je ne te crois pas, sac à mensonges, dit Rudiger. Mon fils, appelle Langenhardt. »

L'Égyptienne répéta son dire avec beaucoup de protestations ; Gangolf et Langenhardt vinrent; Rudiger ordonna de conduire la femme en lieu sûr, de ne lui laisser échanger aucune parole avec personne, et cependant de la bien traiter. En même temps il commanda de faire monter le paysan de la forêt Noire. Aucun d'eux n'ajoutait foi aux paroles de la bohémienne : car qu'un ennemi mortel, après s'être chargé de si odieux attentats, se fût risqué dans les murs d'une ville qui avait tant de droit et de désir de se venger, c'était demander trop même à la crédulité de la haine.

XXXVII

Dénoûment.

« Et si c'était pourtant ? dit Isenhofer en jetant un regard sérieux sur les deux Trullerey.

— Ce n'est pas possible ! repartit Gangolf; les yeux chassieux de la vieille sorcière se sont trompés.

— Mais enfin si c'était, que feriez-vous ?

— J'abattrais l'infâme scélérat sans pitié ! Oh ! que n'a-t-il mille vies ! je le ferais mille fois périr. Une seule mort ne saurait expier tous ses crimes contre ce vieillard et contre cet ange. »

Avec quelque vivacité que parlât le jeune homme, sa voix de tonnerre s'adoucit pourtant ainsi que le feu de son regard, quand, en prononçant les dernières paroles, il l'abaissa vers le lollhard, et plus encore lorsqu'il vit la ma-

lone qui le contemplait avec une profonde émotion et une terreur croissante.

« O Gangolf! s'écria-t-elle; et, ne songeant plus à ce qu'elle faisait, elle mit ses bras autour de lui comme pour empêcher un meurtre. Pourriez-vous prêter à l'enfer votre main si pure? Vous souiller du sang d'un homme sans défense! Non, vous ne le ferez pas! »

Le lollhard poussa l'assiette et le verre qui étaient devant lui sur la table, ainsi que son siége, comme s'il voulait quitter la place.

« Je ne veux pas être le témoin d'une telle atrocité, dit-il aux deux Trullerey avec une sombre sévérité, ni demeurer dans la maison du crime. La vengeance m'appartient, a dit le Seigneur! Et ce n'est pas à vous, enfants de poussière, à vous arroger les droits de Dieu. Je me sépare de vous cette nuit même, si vous versez le sang d'un homme.

— Calme-toi, mon ami, s'écria Rudiger en mettant la main sur le bras de son ami pour le retenir. Ne t'effraye pas de la violence de Gangolf; c'est à moi à juger, et non à lui. Thomas a mérité la mort; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de lui infliger la peine qu'il mérite. En supposant qu'il soit tombé entre mes mains, c'est à Berne de prononcer sur son sort. Je le remettrai comme prisonnier à mes gracieux seigneurs de Berne, avec lesquels il est en guerre. Maître Isenhofer, ai-je raison? »

Isenhofer, d'un air réfléchi, leva lentement les épaules et dit :

« Bien que la maison de Falkenstein m'ait témoigné beaucoup d'amitié, je ne puis pourtant pas être le défenseur de Thomas. Mais, autant que j'en puis juger, dès que le baron est entre vos mains, vous n'avez pas le droit de le tuer comme dans un combat libre et honorable. Vous agiriez avec plus de barbarie que les confédérés devant Greifensee, où ce fut pourtant tout un conseil de guerre qui prononça sur la garnison qui s'était rendue à merci

aux vainqueurs. Vous auriez à subir les reproches de Berne, et par un seul meurtre vous attireriez l'éternelle vengeance de la puissante maison de Falkenstein, de toute la noblesse qui lui est alliée ou unie, et de l'Autriche, sur vous et sur l'innocente cité d'Aarau. Ce seraient les suites inévitables de la mort du landgrave ; mais, d'un autre côté, je dois le reconnaître, il ne me semble pas moins dangereux de livrer Falkenstein à la ville de Berne. Berne est trop politique pour faire exécuter, en aucun cas, un tel prisonnier de guerre. Elle verra certainement beaucoup plus d'avantage à le conserver comme un gage et un otage : car on ne sait pas quel changement la guerre peut amener. A la fin des hostilités, elle devra le remettre en liberté moyennant une bonne rançon ; et elle le fera, elle cherchera habilement à s'en faire un ami, pendant qu'il demeurera l'ennemi irréconciliable de votre maison et de la ville d'Aarau. Songez bien à ce qui arrivera : vous faites un prisonnier, mais Berne a tout le profit et vous tout le dommage, dès que le baron se retrouve en liberté. Cependant je crois que nous perdons ici nos paroles, car Falkenstein est trop malin pour se jeter lui-même dans vos filets. »

Rudiger était plongé par ces observations d'Isenhofer dans un embarras plus grand qu'il ne voulait le laisser paraître. Il pouvait bien se faire qu'Isenhofer, à cause de ses anciens rapports avec les Falkenstein, nourrît le désir de sauver Thomas; cependant il avait eu l'habileté de ne point parler dans l'intérêt du landgrave, mais seulement dans celui de la maison de Rudiger et de la ville d'Aarau, et ses raisons ne manquaient pas de valeur. Rudiger se trouva aussi ébranlé par leur force que son fils l'était par les doux et suppliants regards que Véronique attachait sur le jeune homme.

On parlait encore en différents sens sur l'affaire, lorsque l'intendant introduisit le prisonnier, qui avait les mains et les bras liés derrière le dos avec des cordes. Il avait la tête baissée, et les larges bords de son chapeau de paille,

›pliés par devant et par derrière, formaient comme quatre ›uttières profondément enfoncées sur son front. Un large ›llet de toile couvrait son cou, ses épaules, son dos et sa ›itrine. Son pourpoint de coutil, avec des basques tombant presque jusqu'aux genoux, laissait voir en dessous ne camisole de laine rouge foncée, qui, sans boutons ni ordons, flottait assez bas sur les hanches, et, pour ›ut ornement, montrait encore la bande noire et jaune u métier, en guise de bordure. Les larges pantalons ›ouffants étaient attachés par devant et sous le genou ›vec d'étroites courroies; les bas étaient cousus avec du il rouge.

Quelque ressemblance qu'il y eût entre cet homme et un simple paysan, son aspect, ainsi que ses efforts pour cacher son visage, causèrent une grande sensation. A peine l'intendant, sur l'ordre de son maître, avait-il quitté la salle, que Gangolf s'écria avec une expression d'horreur et de colère : « Si ce n'est pas Falkenstein, c'est le diable en personne qui a pris sa figure, » s'élança de son siége vers le prisonnier, et lui arracha son chapeau. Tous aussitôt se levèrent avec un cri d'étonnement. Ils voyaient devant eux Thomas de Falkenstein les sourcils froncés et se mordant les lèvres.

« Landgrave Thomas, lui dit Gangolf, meurtrier, incendiaire, ou de quelque nom qu'on doive vous nommer, comment osez-vous venir dans cette ville, dans cette maison, où vos crimes, qui crient vengeance au ciel, doivent trouver le châtiment qu'ils méritent? »

Thomas lui tourna fièrement le dos et lança un sombre regard autour de lui sur le reste des assistants. Lorsqu'il ›perçut la béguine, ses yeux s'allumèrent et demeurèrent ›ixés sur elle. Véronique le remarqua, et, offrant le bras › sa compagne, elle passa avec elle dans le fond de la pièce. ›udiger se retira également avec Isenhofer dans une embrasure de fenêtre et causa avec lui à voix basse, en ›bservant de là le prisonnier. Le lollhard, au contraire,

demeura entre son siége et la table, debout et immobile, dans l'attitude majestueuse qui lui était ordinaire.

« Vous me faites longtemps attendre votre réponse! » dit Gangolf.

Le landgrave se tourna à demi vers lui, et, le regardant dédaigneusement par-dessus l'épaule, il dit :

« Quoique vous m'ayez pris et garrotté, vous ne devez pas oublier qu'il convient de me parler autrement.

— Landgrave, pour vous parler comme il conviendrait, il faudrait que l'honnête langue allemande cherchât des mots nouveaux pour votre inouïe méchanceté.

— Chevalier Gangolf Trullerey, je vous tenais depuis longtemps pour un garçon téméraire; mais je ne vous crois pas assez lâche pour maltraiter un prisonnier qui, s'il avait les mains libres et son épée, vous ferait bientôt chanter sur un autre ton.

— Vil fanfaron, vous savez mieux que personne si j'ai jamais eu peur de vous! Vous savez mieux que personne comment vous avez maltraité des hommes sans défense qui vous avaient reçu en ami et en hôte, les conseillers et les bourgeois de la ville de Brugg. Ou bien n'est-ce pas vrai?

— Je n'ai pas à vous rendre compte de ce que j'ai fait dans une ville enlevée par une ruse de guerre. Mais que prétendez-vous?

— J'espère, Thomas de Falkenstein, que vous aurez bientôt à rendre compte à un juge plus haut que moi. Vos meurtres et vos incendies crient vengeance au ciel.

— L'incendie de Brugg n'a pas été ma faute, et il est arrivé à mon insu et sans ma volonté. Mais vous, vous avez mis le feu à mon château de Gœsgen et mené en prison comme les dernières des femmes deux nobles dames de Falkenstein.

— C'était, je pense, le droit légitime de la guerre.

— Ce qui est juste pour vous doit l'être aussi pour moi, je pense?

— Pourquoi vous êtes-vous glissé sous ce déguisement par la porte d'Aarau?

— Vous n'êtes pas mon juge, mais mon ennemi.

— Je puis vous forcer à parler; notre tour a une chambre de torture. »

A ces mots de Gangolf, on entendit dans toute la salle le grincement des dents du landgrave. Il jeta sur le chevalier un regard de haine mortelle et secoua ses bras sur son dos, comme s'il voulait faire sauter ses liens.

« Pourquoi avez-vous osé pénétrer dans ce château où vous saviez que la mort vous attendait? » poursuivit Gangolf.

Le baron dit d'une voix, à moitié étouffée par la rage :

« Je voulais écraser une salamandre.

— En vérité, Falkenstein, repartit Gangolf, à qui l'horrible grimace de Thomas arracha un sourire, en vérité, vous ne vous étiez fait connaître jusqu'ici que comme un monstre; mais je commence à vous croire fou, et ce ne serait pas le plus fâcheux pour vous. Quand la tête est perdue, la volonté n'a plus à répondre de rien. Vous me semblez enfin moins coupable que je ne l'avais cru. Si vous n'aviez pas perdu le sens, vous n'auriez pas pris ce costume et vous ne vous seriez pas glissé seul dans la ville pour faire le métier d'espion et d'assassin. Ce n'est pas l'affaire d'un seigneur. Vous avez assez de coquins à vos gages. Dites-moi franchement, que cherchiez-vous à Aarau, si ce n'est une mort certaine?

— Personne que vous, si vous voulez le savoir, répondit le landgrave, qui faisait des efforts pour se contenir, ou que contenait peut-être pour le moment la douleur que lui causaient ses liens.

— Vctre haine mortelle contre moi, n'est-ce pas aussi de la démence? Quel tort vous ai-je jamais fait? Parlez librement.

— Taisez-vous, hurla le landgrave, taisez-vous. Je crois que vous voulez, par vos insultes, me rendre fou, pour

que je perde le souvenir de vos crimes contre notre maison. Mais quand vous me tueriez, puisque mon imprudence m'a fait votre prisonnier, il reste assez de Falkenstein pour laver la honte de notre maison dans votre sang. Un mendiant comme vous ne se sera pas permis impunément de repousser avec dédain la fille des Falkenstein.

— Landgrave, modérez-vous. Ce n'est pas moi, si vous voulez le savoir, qui ai refusé votre nièce, c'est elle qui m'a repoussé. Elle vous le dira ainsi qu'au monde entier.

— Tais-toi, drôle! cria Thomas avec une rage furieuse et en frappant du pied. Tu le payeras, toi et ta donzelle de la Hard.

— Infâme coquin! s'écria Gangolf. Qu'oses-tu dire? De qui parles-tu?

— De toi et de ta....

— Par ma vie! ce sera ton dernier outrage, » s'écria Gangolf d'une voix de tonnerre.

Et il se précipita vers une épée pendue à la muraille. Tous dans la salle s'élancèrent avec un cri. Véronique, hors d'elle, se jeta sur la poitrine de l'impétueux jeune homme et le retint en l'enlaçant avec angoisse de ses bras tremblants. Cette étreinte apaisa son courroux.

Le vieux Rudiger s'avança pendant ce temps avec dignité, et dit à son fils :

« Laisse là cette épée, Gangolf! Je vais rester ici avec Isenhofer pour parler seul au landgrave et décider de son sort. Laisse-nous. Conduis ces jeunes filles dans une autre pièce. Je te ferai appeler quand il en sera temps.

— Mon père, accordez-moi de ne pas vous quitter, dit Gangolf en laissant tomber son épée. Je me tairai et vous laisserai parler. »

Véronique avait déjà détaché ses bras d'autour de Gangolf, et, regrettant la précipitation de sa peur, elle se tenait devant lui les yeux baissés. Mais comme il refusait d'obéir à son père, elle leva de nouveau sur lui un regard suppliant, et dit :

« O noble chevalier ! ne restez pas dans cette salle. »

Le jeune homme, dont la colère avait déjà été calmée ar l'intervention spontanée de la béguine, s'inclina et it : « J'obéis. » Il prit en silence un des chandeliers d'ar;ent sur la table et conduisit les deux jeunes filles, par un scalier tournant, dans une pièce de l'étage supérieur. Le ollhard resta en bas avec Rudiger et Isenhofer.

« Je vous remercie, dit la béguine à Gangolf en entrant lans la chambre et en lui souriant. Vous m'avez sauvée l'un grand malheur.

— Comment ! reprit le jeune homme un peu saisi. Vraiment je n'aurais pas cru que Falkenstein pût jamais avoir droit à votre pitié, ni à plus forte raison à la faveur d'un cœur aussi pur que le vôtre. Et quand je pourrais oublier tous ses crimes, le misérable n'a-t-il pas traîné votre pauvre père en prison ? N'a-t-il pas attenté, l'infâme ! à votre liberté, à votre honneur ? N'a-t-il pas, l'impudent ! osé vous insulter en ma présence, de la façon la plus sanglante ?

— C'est un enfant du péché ; il est déchu de tout ce qu'il y a de divin en lui et hors de lui, répondit Véronique. Il est enfoncé dans la boue du monde, il hait ce qui est pur. Mais nous, nous n'avons pas péché ! Sa méchanceté n'est pas notre méchanceté. Nous demeurons libres et enfants de Dieu.

— Et s'il avait réussi dans son horrible attentat ! S'il vous avait pris sur la Hard et emmenée ! Si vous aviez été en son pouvoir exposée à l'affreux danger... !

— Me croyez-vous si peu de courage ? O noble seigneur, ayez plus de confiance. L'homme peut bien tenir le corps ; l'âme est hors de son pouvoir. En Dieu nous n'avons rien à craindre. Il étend sur nous sa main libératrice, ou nous nous réfugions dans son sein paternel.

— Comment auriez-vous pu fuir, si le plus infâme des infâmes vous avait une fois tenue dans un de ses châteaux ? »

Véronique tira un petit couteau d'une gaîne en argent enrichie de perles, et dit avec un doux sourire : « J'étais à tout événement munie de cette petite clef pour m'ouvrir la porte de la vie. Une aiguille suffit pour déchirer les liens du corps. »

Et approchant sa petite main de sa poitrine, elle appuya d'un geste significatif le couteau sur son cœur.

Gangolf frissonna et prit la main de la jeune fille, comme pour l'écarter d'une place si dangereuse.

« O Véronique ! et que serais-je ensuite devenu ? » s'écria-t-il.

La béguine lui retira sa main en rougissant, mais lui lança un regard d'une tendresse et d'une douceur infinies, dans lequel son âme semblait être passée tout entière.

« Vous seriez resté le bon, le bienheureux enfant de Dieu, comme vous l'êtes ! murmura-t-elle à demi-voix. Pouvez-vous en douter ? Votre cœur est bien pur, et peut beaucoup supporter !

— Non, non, chère Véronique, dit-il avec le ton d'une entière conviction ; je suis faible, très-faible, dans ce sens où vous dites que j'ai tant de force.

— Je ne serais plus sous ce toit, reprit la béguine ; j'errerais dans la nuit avec mon père par les rues de la ville, cherchant un asile, si vous n'aviez pas comprimé dans votre cœur la colère qui vous rendait sourd aux ordres de votre père, si vous aviez versé le sang des Falkenstein, qui vous....

— Oh ! interrompit Gangolf, voulez-vous appeler force ce qui n'était que faiblesse, parce que votre parole et votre regard m'avaient désarmé ? Mais vous pouvez avoir raison. Souvent les vertus humaines ne sont pas de moindres faiblesses que les passions humaines, et nous ne triomphons de l'une que par l'autre : car, en réalité, ce n'est pas moi, c'est vous qui avez triomphé de ma juste colère. Dans toute autre circonstance, j'aurais eu honte de ma condescendance.

— Ne traitez pas la vertu de faiblesse humaine, noble seigneur. Elle est le souffle de notre âme, elle est tout notre être. Elle est la lumière divine, elle est l'étincelle de l'amour céleste. L'obéissance de la créature n'est pas faiblesse. Vous demeurerez toujours assez fort dans cette obéissance pour triompher de la révolte de la nature corrompue.

— Pour que je devienne plus fort et plus pieux que je ne suis, Véronique, vous devez ne jamais vous séparer de moi : car, je le sens, votre présence seule peut me donner la force de penser et d'agir d'une manière agréable à Dieu.

— Rien ne doit me séparer de vous, rien ne le pourra, dit-elle avec un tendre abandon et en lui tendant la main en signe d'alliance, rien que le péché. »

Il serra la main de la jeune fille sur son cœur et dit :

« O Véronique, ne t'éloigne jamais de moi, et le péché ne m'atteindra jamais, tant que tu seras le chérubin qui garde le paradis de mon cœur. Ma vie est engagée à ta vie; engage-moi la tienne. »

Elle ne répondit pas. Dans un gracieux embarras, elle baissait les yeux sur sa poitrine. Il s'approcha d'elle, et, en tremblant, il lui baisa le front. Elle voulait doucement se retirer. Le trouble, l'amour, la confusion, se peignaient sur ses traits, lorsqu'elle le regarda avec une muette supplication. Ses lèvres touchèrent les lèvres immaculées de la jeune fille. « Ma fiancée, ma fiancée ! » murmura-t-il dans le plus pur ravissement.

Elle répondit :

« Mon âme est en Dieu ; qu'elle soit en lui la fiancée de ton âme. Loin de nous toute pensée profane et terrestre !

— Et tu ne quitteras jamais le château, Véronique? dit-il.

— Mon âme ne s'éloignera pas de ton âme, tant qu'une faute ne viendra pas nous séparer, répondit-elle avec une noble et calme dignité. Mon esprit vivra toujours dans le

tien, quand même je n'habiterais pas dans ces murs, mais qu'en fille dévouée j'accompagnerais loin de toi les pas de mon père. N'oublie jamais que je ne puis être la fiancée que de ton âme ! Écarte éternellement toute autre pensée. »

Le trouble de Gangolf à ces mots ne saurait se décrire. Il laissa tomber la main de Véronique et dit :

« Comment donc, ma Véronique? Suivre au loin ton père? Toi, ma fiancée, et non mon épouse devant l'autel de Dieu? »

Elle secoua la tête avec un tendre sourire et répondit :

« Mon âme demeure dans la tienne. Ni l'éloignement ni la mort ne pourront la séparer de toi. Mais dégage-toi de toute pensée terrestre, ami de ma vie. Nous avons l'un et l'autre sacrifié à Dieu tout ce qui est de la terre. Non, point d'autel ni d'union nuptiale. Dans le commerce divin il n'y a point place pour celui du monde. »

Qui n'eût éprouvé en ce moment les mêmes sentiments que Gangolf? Il écoutait avec une triste surprise les paroles de la béguine, qui se tenait devant lui comme une sainte d'autres sphères, et qui semblait ne plus appartenir à la terre et resplendir d'une pure et céleste lumière. Ce fut en vain qu'il lui présenta avec une éloquence de feu les objections naturelles qui s'offraient à lui. Véronique était toujours plus éloquente pour les repousser par quelques mots. Ce fut en vain qu'il l'assura que son éloignement serait la mort des joies de son existence. Cela même lui semblait un bien : car, en mourant aux charmes de l'existence, il regarderait avec indifférence la vie et la mort, et appartiendrait tout entier à Dieu.

Enfin, il appela à son aide la compagne de Véronique, jusque-là muet témoin de cet entretien, et qui regardait par la fenêtre les étoiles, au-dessus des noirs sommets des montagnes. Il lui raconta, comme à une confidente et à une sœur, toute sa vie, son amour et ses peines, et l'invita

à exprimer un jugement sur toutes ces choses. Gritli l'écouta avec un grand recueillement, puis elle prit dans ses deux mains la main de la béguine et se serra contre son amie avec un soupir, sans dire le moindre mot. Il resta ainsi son seul avocat, et Véronique demeura inébranlable dans ses pieux sentiments.

Au milieu de ces entretiens, une heure avait passé comme une minute, et les frères, restés dans la chambre d'en bas avec le landgrave de Falkenstein, avaient été entièrement oubliés, quand la porte s'ouvrit, et Isenhofer entra avec une figure rayonnante en s'écriant :

« Venez, c'est fini ; tout est jugé et terminé. »

Plus occupés de ce qui s'était passé entre eux et de ce qui avait été dit que de ce qui allait arriver, ils suivirent tous deux en silence leur guide dans la salle à manger. Gangolf y vit avec étonnement Thomas, délivré de ses liens, marcher librement dans la chambre. Sur la table il y avait de l'encre et une plume, à côté d'un parchemin couvert d'écriture de la main d'Isenhofer. Le lollhard embrassait au même moment le vieux Rudiger et lui disait :

« C'est bien, frère; tu as accompli une bonne œuvre et tu as sanctifié ton âme. »

Les regards de Gangolf suivaient avec surprise le landgrave débarrassé de ses liens; mais Rudiger, se tournant vers son fils, lui montra la signature du landgrave de Falkenstein sur le parchemin, et dit :

« Thomas de Falkenstein nous a juré la paix, et il a signé et scellé de ses armes le serment de n'attaquer ni pendant cette guerre ni en aucun temps nos chers maîtres de Berne ou des villes libres d'Argovie, ni de sa volonté, ni par ordre étranger, ni sous d'autres bannières. De notre côté, nous voulons le laisser partir sans lui faire de mal, d'autant plus que c'est seul, sans suite, sans armes et sans intention hostile, ni même sous le costume de chevalier, qu'il est venu dans la ville, et que ce n'est pas non plus

par les voies légitimes de la guerre qu'il est tombé en notre pouvoir.

— Tout n'est-il pas légitime contre lui et ses pareils? s'écria Gangolf en fronçant le front avec des yeux étincelants.

— Silence! s'écria Rudiger.

— Comment pouvez-vous croire, mon père, continua-t-il, que ce ne soit pas avec des intentions infernales qu'il a pénétré dans la ville? »

A ce moment, le landgrave avança d'un pas et dit :

« Je pourrais être dispensé de toute explication vis-à-vis de vous. Mais je dois à cette demoiselle que j'ai offensée un éclaircissement, une satisfaction et une demande de pardon. J'ignorais qu'elle fût la baronne Véronique de End et que le baron Jœrg fût caché sous le capuchon du lollhard. Qu'elle ne s'en prenne qu'à sa beauté si j'ai été fou, si je.... Il suffit que vous entendiez, que vous sachiez que je ne poursuivais qu'elle et que je voulais seulement découvrir si elle demeurait dans le château d'Aarau. Je ne me serais jamais risqué dans la ville, si la vue d'une vieille sorcière à qui j'ai juré la mort; et aussi le soupçon que l'une des deux fugitives était la béguine, ne m'avaient fait perdre la tête. Je pensais, grâce à mon déguisement, ne pas être reconnu, et, à votre barbe à tous, châtier la bohémienne dans le château même et enlever la belle béguine. Si cela ne vous suffit pas, je suis prêt à vous rendre raison à tous sur un autre terrain.

— Si mon père, répondit Gangolf, croit devoir séparer nos affaires personnelles des intérêts publics, je respecterai sa volonté; mais vous ne m'en devez pas moins une réparation.

— Chevalier, vous trouverez qui vous répondra.

— Je l'obtiendrai, dussé-je aller la chercher au fond de l'enfer.

— Paix, paix, mon ami! dit Véronique en mettant sa main sur la poitrine de Gangolf. C'est à Dieu à la deman-

O Gangolf, veux-tu donc sitôt élever une barrière
e ton âme et la mienne? »
udiger Trullerey se tourna vers son fils et dit :
Jusqu'à présent, personne ne sait que le landgrave
mas a été à Aarau. Nous lui avons promis de taire, tant
de son côté il ne violera pas le traité de paix, la
ıière ridicule dont il est tombé entre nos mains. Pro-
s-le-lui aussi, et donne-lui la main pour gage de ton
nent. »
angolf demeurait dans un sombre silence. Véronique
sa main et murmura d'une voix caressante :
Agis avec magnanimité. Bénis l'ennemi qui te mau-
!
– J'obéis, » dit le chevalier avec un front sombre.
t il tendit la main au landgrave de Falkenstein, avec
frisson involontaire et en détournant la tête.
Nos affaires sont réglées, sire Rudiger Trullerey, dit
mas; maintenant accomplissez votre parole, et mettez-
i en liberté.
– Maître Isenhofer va vous conduire, répondit Rudiger.
ez sans crainte et sans mystère au milieu de mes gens.
mystère ne ferait qu'éveiller la curiosité et l'attention.
sonne ne vous a reconnu. »
Thomas prit congé et sortit. Isenhofer l'accompagna.
ı auparavant, la bohémienne avait été congédiée
la même manière et conduite jusqu'à la porte de la
e.
Tous, sans exempter le lollhard, se trouvaient, par suite
événements de ce jour, dans une très-grande excitation.
ılement les dispositions de tous étaient loin d'être les
mes.
Rudiger invita ses hôtes à reprendre leur place à table.
-même donna l'exemple, s'assit sur son fauteuil ar-
rié, et, remplissant de nouveau sa coupe d'argent :
Cette journée a été vraiment pour moi, mes enfants,
journée bénie, dit-il tout ému; elle m'a réconcilié

avec le ciel et avec la terre. L'orage même qui a interrompu notre fête devait en rehausser l'éclat.

— Dieu est grand ! s'écria le vieillard en tendant la main au vieux chevalier. Tu as travaillé à ton salut et tu as ramassé des charbons ardents sur la tête de ton ennemi. Tu as fait un pas vers Dieu !

— Ne me loue pas tant, ami, répondit Rudiger. J'ai plutôt agi par intérêt que par crainte de Dieu. Il dépendait, en effet, de moi de faire périr le scélérat Thomas ou de le livrer à Berne ; mais je n'avais ni le droit de prendre sa vie, ni mission pour le livrer. Ce n'était pas les armes à la main, d'une façon honorable, comme il convient aux gens de guerre, que je l'avais fait mon prisonnier. Maintenant je l'ai désarmé contre la ville et le pays de Berne, et j'ai détourné la sanglante vengeance des Falkenstein d'Aarau et de ma maison.

— Votre conduite, mon père, dit Gangolf d'un ton contrarié, peut avoir été aussi généreuse qu'habile. Cependant pardonnez-moi si je laisse éclater tout ce que j'ai sur le cœur. La mise en liberté du monstre me semble une faute éternelle contre tout ce que commandaient l'honneur et l'intérêt des confédérés et de Berne, ainsi que la destruction meurtrière de Brugg. Quand j'ai pris un dragon, est-il une pitié pour la créature de Dieu qui doive me rendre faible, une habileté qui me commande de l'épargner? Mon devoir est de le tuer, dussé-je périr en combattant contre lui. Mon honneur de chevalier me défend la fuite, et ce que je dois au monde menacé m'interdit la pitié! Mais maintenant c'est fait, j'ai été outragé par lui d'une manière cruelle, il a jeté une sanglante insulte à cette sainte; il faudra tôt ou tard que j'en tire une sanglante expiation.

— Dieu est grand ! s'écria le lollhard. Quand le pécheur est perdu sans ressource dans son péché et qu'il est mûr pour le mal, il ne saurait échapper au bras de la justice divine. Ne parlez point d'honneur ni de devoir dans le

sens du monde, et ne vous laissez pas égarer par la crainte superstitieuse de cette vaine idole des barbares. L'honneur du monde est le lien avec lequel le diable retient l'humanité pour l'empêcher de s'élever vers les hauteurs divines.

— Oublie et pardonne, noble ami, soupira Véronique avec un muet et tendre regard ; et dans sa tristesse elle ressemblait à un ange qui se lamente sur la chute prochaine du bien-aimé dont il est l'esprit tutélaire. Oublie et pardonne. T'est-il donc si difficile de t'élever au-dessus du monde et de ses passions, au-dessus de la vie et de ses préjugés? Veux tu m'éloigner de toi, me repousser, noble Gangolf? Oh! que dois-je donc donner pour racheter ton cœur et lui faire oublier la vengeance? »

Gritli passa son bras autour de la béguine et, appuyant son aimable visage contre son épaule, elle lui mumura d'un air malin : « Je saurais bien le prix! »

Véronique laissa tomber en souriant un regard de reproche sur sa compagne, comme une mère sur un enfant espiègle.

L'attention de Rudiger avait été vivement excitée en entendant pour la seconde fois le ton familier dont la béguine parlait à son fils. Il les considéra tous deux, puis, regardant le lollhard d'un air significatif, il dit :

« Il me semble presque, bien-aimé frère, que nos enfants se sont déjà rencontrés sur le même terrain où nos souhaits se réunissaient il y a quelques jours.

— Laisse agir la Providence ! répondit gravement le lollhard en jetant un regard observateur sur sa fille.

— Mademoiselle, dit Rudiger à Véronique, ajoutez les dernières fleurs au paradis dans lequel la généreuse amitié de votre père m'a conduit. »

Véronique mit les deux mains sur sa poitrine avec l'expression d'un sentiment profond, et ses yeux se portèrent tour à tour vers le vieux chevalier, puis vers le ciel,

comme s'ils voulaient dire : « Oh! avec quel plaisir ! Oh! si je le pouvais !

— Voulez-vous me permettre, à moi qui suis un vieillard, continua Rudiger, de vous adresser le *tu* que vous accordez à mon Gangolf? Voulez-vous être aussi ma fille ? »

Véronique se leva avec une modestie charmante, alla vers le siége du vieillard, et s'agenouillant devant lui, prit sa main et la baisa. Celui-ci se pencha vers elle et la baisa au front; puis, avec des yeux pleins de larmes, il regarda d'abord le lollhard, ensuite son fils qui était assis à côté de lui, prit sa main en silence, la mit dans la main de Véronique, et cria d'une voix tremblante au lollhard qui était assis à sa droite : « Je sens que mon cœur va se briser. Viens, mon frère, et bénis-les ! »

Gangolf, dès qu'il sentit la main de Véronique dans sa main, tomba à côté de la béguine à genoux devant son père, baisa d'abord la main de celui-ci, puis passa ses deux bras autour de Véronique et l'attira toute tremblante contre son cœur. Le lollhard se leva gravement de son siége. La porte s'ouvrit, Isenhofer entra. Immobile de surprise devant ce tableau, il s'écria :

« Voilà le plus beau dénoûment de cette belle soirée. »

XXXVIII

Épilogue.

L'histoire s'interrompt ici tout à coup. Je ne sais presque pas si c'est au bon endroit ou non. Je ne saurais dire si la béguine avait compris l'offre que lui faisait Rudiger de devenir sa fille comme celui-ci l'entendait. Et le pis, c'est que je ne saurais non plus dire si Véronique ajouta à son

ıour purement spirituel un peu d'amour terrestre. J'en ıuterais presque, si d'ailleurs la nature ne s'était pas ;uée avec Gangolf contre le pieux héroïsme de la bé-ıine.

Tout ce que je sais, c'est que Gangolf ne laissa pas héritiers directs. Il atteignit un âge avancé et, suivant la ıronique écrite, il était encore bailli d'Aarau en 1504, ınnée où il mourut. Avec lui s'éteignit la vieille famille ə ce nom en Argovie. Ses parents et héritiers vendirent ı 1515, à la bourgeoisie d'Aarau, la vieille tour de Rore u le château du refuge, avec les revenus, dîmes et privi-ẻges à lui appartenant. Aarau fit combler le fossé, fit faire ›eaucoup de changements dans les bâtiments, et con-ɾertit le château en hôtel de ville. La tour de Rore est ɜncore aujourd'hui debout; mais on la voit à peine au milieu des constructions qui l'entourent, et ses salles à murs épais et voûtées sont devenues le dépôt des archives de la ville. Le droit d'asile qui avait été attaché depuis une haute antiquité à ce lieu, fut transporté au cimetière, qu'on entoura d'un mur plus élevé.

Il semble aussi que Thomas de Falkenstein observa fidèlement la paix jurée qui resta un secret et dont la chronique ne parle point. Cependant il ne renonça nullement à sa haine contre la ville d'Aarau et la maison Trullerey. La preuve, c'est l'horrible attentat qu'il commit cinq ans plus tard, il est vrai sur ses propres domaines. La chronique d'Aarau le rapporte de la manière suivante :

« Le 6 mai 1449, les gens d'Aarau virent un feu s'élever au-dessus de la montagne du côté du Frickthal; ils y envoyèrent dix-neuf bourgeois pour porter secours; mais, lorsqu'ils furent arrivés à Wœlffliswyl, ils y trouvèrent les soldats au service de Falkenstein, qui les attendaient dans une embuscade et qui se jetèrent sur les pompiers et les uèrent tous. Depuis ce temps les pompiers d'ici ne sont lus obligés de courir au feu à Frickthal. »

Les noms des victimes sont inscrits à la suite. Il ne s'y

trouve aucun des noms des familles actuelles de la ville. Celles-ci ne remontent pas dans Aarau au delà du temps de la Réforme, où beaucoup des familles qui y florissaient alors ont émigré.

La famille de Falkenstein disparut aussi complétement du pays au commencement du XVIe siècle. Son château et ses domaines furent vendus, et passèrent ainsi à Soleure et à Bâle.

FIN

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE

ADDRICH

DES MOUSSES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

ADDRICH

DES MOUSSES

PAR HENRI ZSCHOKKE

ROMAN ALLEMAND

TRADUIT

PAR W. DE SUCKAU

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

ADDRICH DES MOUSSES.

I

Au docteur Henri Schmutziger, chirurgien-major et membre de l'intendance sanitaire d'Aarau.

Mon cher Hippocrate, si tu ne désires pas de meilleur ni de plus mauvais malade que moi, de mon côté je ne désire pas de plus mauvais ni de meilleur lecteur que toi. Aussi, en vertu du pouvoir souverain et absolu mis en honneur par les poëtes et les rois, je te choisis pour seul et unique représentant du monde lisant, et je t'offre cette année pour tes étrennes l'innocente histoire qui suit.

Longtemps indécis si, dans l'intérêt du bien public, je n'écrirais pas un abécédaire, ou un almanach, ou quelque autre ouvrage instructif, je m'en suis tenu à un simple conte historique, plus propre à suspendre salutairement le travail de l'esprit qu'un ouvrage sérieux qui fatigue le cerveau des enfants et des vieillards par une application trop soutenue.

Les suspensions de la pensée sont de véritables armistices pour l'humanité : car la pensée est la plus terrible de toutes les armes, c'est elle qui a le plus souvent troublé la paix sur la terre et qui a fini par la rendre presque impossible sous le ciel. Un conte amusant, au contraire, provoque nécessairement le sommeil; et le sommeil, comme trêve des idées, est à coup sûr le bien suprême du genre humain.

Le conte que je t'adresse n'a été composé que dans le but si louable que se proposait la belle conteuse Scheherazade au chevet du sultan dans les *Mille et une Nuits*. Et comme je puis affirmer en mon âme et conscience que je me suis endormi moi-même plus d'une fois en rêvant à Addrich des Mousses, tu peux recommander hardiment cette histoire à

tes malades comme un excellent somnifère ou remède narcotique.

Je n'ai pas besoin de t'assurer qu'en l'écrivant j'ai surtout songé à toi, comme à mon principal lecteur. Car qui plus que toi, le père des pauvres, la providence des malheureux affligés et souffrants, et qu'on est toujours sûr de rencontrer partout où il s'agit de faire et de répandre le bien; qui, dis-je, mérite plus que toi quelques instants de doux sommeil, dans lesquels ton ange tutélaire t'apparaisse pour te fortifier?

C'est encore pour ta commodité personnelle que j'ai placé la scène de mon récit dans le pays que tu habites. Qui connaît mieux que toi la ville et le faubourg de notre cher Aarau? Je t'ai fait voir la petite hutte solitaire sur le sommet de la Bampf.

Et le château de Rued, tu l'as vu aussi bien que la contrée à quelques lieues alentour.

Pour plus de sûreté, je vais t'en faire la description; car rien n'endort mieux que d'entendre raconter tout au long ce qu'on sait déjà.

De toute manière je commencerai par le château de Rued, situé au cœur des basses montagnes de l'Argovie, à trois lieues de notre ville, sur la rive droite de l'Aar. Rued s'élève agréablement sur une douce pente adossée à une des chaînes de roches sablonneuses qui traversent le pays plat de la Suisse, et dont les vallées s'étendent jusqu'aux pics dentelés et boisés du Jura.

Ce château était depuis un temps immémorial la résidence d'une ancienne famille de chevaliers qui en portait le nom. Il passa plus tard dans les mains des riches seigneurs de Buttikon, jusqu'à ce qu'il échut au pays de Berne par la conquête du comté de Lenzbourg dont il faisait partie. Après cette conquête qui eut lieu en 1415, Rued dévasté et abandonné devint la propriété des nobles Mey de Berne. Aujourd'hui encore il est habité par leurs descendants; mais rien n'y rappelle plus le château fort du moyen âge; une grande maison de campagne a remplacé l'antique manoir.

Il en était déjà ainsi au milieu du XVIIe siècle. Rued offrait encore alors à son propriétaire des droits beaucoup plus étendus que de nos jours. Des fenêtres de cette noble habitation le seigneur découvrait une partie de ses domaines,

›urgs et villages disséminés d'une manière pittoresque sur penchant des collines et groupés dans les enfoncements de vallée de Rued. Comme le firent après lui ses successeurs, comme l'avaient déjà fait sans doute ses prédécesseurs, il ıssait la plus grande partie de l'année dans ce coin reculé ais riant de la terre, qui ne captive ni ne transporte l'âme, ›mme d'autres contrées de la Suisse, par les effets d'une na.re à la fois abrupte, saisissante et grandiose, mais qui ıgne insensiblement le cœur par sa simplicité, et je dirais ême par l'humble charme répandu sur ses retraites si hostalières, sur ses montagnes, ses bois et ses paisibles deeures cachées par de beaux arbres fruitiers.

Le seigneur de Rued arrivait d'ordinaire dans son château 'ant la belle saison, pour veiller à la culture des champs et ›ur se livrer au plaisir de la chasse aux bécasses. La même ıose avait eu lieu en 1653; mais cette année le baron de ey était venu à Rued, contre toute attente, pendant le ıde mois de février. Les paysans abrités sous leurs cabanes ıcore couvertes de neige, et pour qui dans la solitude de ıiver le fait le plus insignifiant devient un sujet de conver-ıtion intarissable, ne furent pas peu surpris de voir leur ›igneur arriver avant le retour des cigognes et la fête de ıint Pierre. Les plus avisés des vassaux secouèrent graveent la tête et donnèrent à entendre que la chasse aux béısses n'avait pas seule arraché le baron aux tables de jeu de ›s cousins et aux boudoirs de ses cousines de Berne. « Il y là, ajoutaient-ils, anguille sous roche. » Bien des bruits 'aient déjà couru dans le pays; et la conduite du seigneur ıraissait plutôt faite pour confirmer que pour réfuter certines conjectures.

Bien qu'il eût toujours témoigné de la bienveillance aux ıysans, et qu'il se fût toujours montré juste envers tous, il ıercha plus qu'autrefois à se rendre populaire par son affalité. Il appelait chacun par son nom, demandait à l'un mment il se portait, à l'autre comment allaient sa femme et s enfants; louait leur soumission envers l'autorité, et par ntre ne pouvait se lasser de préconiser l'excellence du gou-ırnement paternel de Berne. Mais chez lui il était toujours ·éoccupé, plus renfermé et plus taciturne que jamais. Il rivait souvent fort avant dans la nuit beaucoup de lettes; on *voyait venir au château* des messagers que per-

sonne ne connaissait, et d'autres en étaient expédiés en toute hâte.

On savait bien d'une manière plus ou moins vague qu'il y avait eu quelques troubles dans certaines parties de la Suisse, que l'Entlibuch était insurgé, et que la ville de Lucerne était investie par des paysans rebelles. Cela expliquait en quelque sorte l'activité mystérieuse du baron de Rued. On aurait voulu en savoir davantage; mais il gardait pour lui toutes les nouvelles qu'il recevait, et n'en soufflait le plus petit mot ni aux gens de la vallée, ni même à ses serviteurs les plus dévoués. En politique habile, il n'ignorait pas qu'il est plus facile de conduire un aveugle qu'un borgne.

II

Le maître chanteur.

Dans ces temps, que l'on appelle aujourd'hui le bon vieux temps, on ne lisait pas encore les journaux dans les villages, et on ne jouissait pas des communications régulières établies depuis par de bonnes chaussées et des routes communales entre les villes, les bourgs et les hameaux des cantons les plus reculés. Aussi les gens de la vallée de Rued, ignorant ce qui se passait dans le reste de la Suisse, étaient réduits aux bruits confus et contradictoires que leur apportait le hasard, et qui excitaient leur curiosité plus qu'ils ne la satisfaisaient.

Par une belle soirée du mois de mars qui présageait l'heureux retour du printemps, le régisseur et les domestiques du château de Rued, dans l'absence de leur maître, se tenaient sur la grande pelouse à l'entrée du manoir et tuaient le temps à causer des nouvelles du jour un peu anciennes, telles que révoltes, combats et massacres. On s'accordait assez sur ce point que les autorités avaient en grande partie fait naître elles-mêmes les troubles en défendant l'introduction des monnaies étrangères et en réduisant de moitié la valeur des *batzen*[1] suisses.

1. Un *batzen* vaut à peu près quinze centimes. (*Note du traducteur.*)

Le régisseur même, qui d'ordinaire, vu la gravité de ses fonctions, se prononçait aveuglément en faveur de l'autorité, approuvait ces paroles par son silence, car lui aussi avait été lésé dans ses intérêts par la réduction subite du numéraire.

Mais la conversation cessa soudain à l'approche d'un homme arrivant à grands pas et paraissant pressé de s'acquitter d'une commission importante auprès du baron de Rued. De cet homme on allait sans doute apprendre quelque chose de nouveau. Involontairement tous quittèrent leur place et s'avancèrent au-devant de lui, mais avec une lenteur mesurée, pour que leur trop grand empressement ne fût pas taxé de curiosité. L'hôte leur était à tous bien connu; c'était un petit homme gros et court, à l'air enjoué, qui avait l'habitude de venir chaque année plusieurs fois au château, et qui était bien vu du baron.

C'était le maître chanteur et ménétrier Henri Wirri d'Aarau, dont le nom est aujourd'hui tout à fait oublié. Quoique la fortune ne l'ait pas assez favorisé pour que les antiquaires et les amateurs de curiosités historiques et littéraires aient recueilli les maximes rimées qu'il composa pour les fêtes et les noces, comme ils le firent pour celles de son grand-père[1], il ne s'en montrait pas moins son digne émule par l'esprit naturel et la verve poétique. Il ôta poliment de dessus sa tête crépue son haut chapeau pointu à larges bords, salua le régisseur, fit à droite et à gauche un signe amical aux valets, et s'informa où il pourrait trouver le baron.

« Il est sorti pour prendre un peu l'air; il en avait bien besoin, car il a écrit toute la journée, dit le régisseur; mais il ne reste jamais longtemps absent de chez lui. Maître Wirri, en attendant, veuillez entrer au château, et, si le cœur vous en dit, vous rafraîchir d'une bonne boisson du soir, ou bien, si vous aimez mieux vous mettre ici à une petite table blanche sous le ciel bleu, vous n'avez qu'à le dire et on vous servira tout de suite. »

Le maître chanteur s'inclina d'un air gracieux, jeta en ar-

1. Haller et Leo citent des maximes poétiques d'un maître chanteur nommé Ulrich Wirri, du XVI[e] siècle, faites en l'honneur des confédérés et de la ville libre de Strasbourg; et Henri Fussli a inséré une belle pièce de Henri Wirri d'Aarau, sur la célèbre noce de Wædschwyl, dans le numéro 12 du *Musée suisse de l'an 1784*.

rière le petit manteau qui couvrait ses épaules, et s'assit dans la cour sur un banc de bois, comme pour indiquer qu'il préférait boire un coup en plein air.

Sa rotondité et son ventre respectable lui avaient fait paraître assez rude la montée du château, et le souffle brûlant du vent du sud avait couvert sa figure de grosses gouttes de sueur.

Pendant que Wirri, tout en s'essuyant le front et les joues, attendait le retour du régisseur, parti pour remplir son offre hospitalière, les valets et les enfants des paysans s'étaient rangés en cercle autour du ménétrier. Ils examinaient en silence son justaucorps jaune, ses chausses grises et ses bas rouges, avec une attention telle qu'on aurait pensé que cela devait les aider à deviner le cours des affaires qui se débattaient en ce moment dans le monde.

Enfin le régisseur revint, suivi d'un domestique portant une bouteille de vin, du pain et du fromage de l'Emmenthal, sur des assiettes d'étain polies et luisantes.

Le maître chanteur s'inclina de nouveau et coupa un morceau de pain, tandis que le régisseur remplissait de vin la grande coupe en cristal vert foncé; mais Wirri refusa avec politesse le fromage qu'on lui offrait, en disant :

« Le matin le fromage est de l'or, à midi de l'argent et le soir du plomb. Je suis fort sur les principes, et je vous rends grâce. Mais maintenant vous voudrez bien me dire avant toutes choses, mon digne ami, quel est l'état de votre santé, et comment les choses se passent chez vous.

— C'est plutôt à vous qu'il faudrait adresser cette dernière question, maître Wirri, » répondit le régisseur en contractant ses traits naturellement durs et en s'efforçant de sourire. Puis il vint prendre place à côté du ménétrier, étendit ses longues jambes et, avançant son corps, appuya ses mains sur ses genoux. « Nous autres, Dieu merci, ajouta-t-il, nous vivons ici très-paisiblement; mais, cher maître, on prétend qu'il n'en est pas ainsi partout. On dit qu'il y a beaucoup de tapage dans l'Entlibuch et ailleurs. »

A ces mots brûlants qui touchaient droit au but, le demi-cercle se resserra et l'attention des auditeurs redoubla.

« Sans doute, sans doute! répondit le maître chanteur. Je ne voudrais pas avoir une chemise dans cette lessive. Le *diable* a couvé ses œufs au milieu de l'hiver, et voilà main-

tenant tout le pays de Lucerne armé contre l'autorité. L'Emmenthal vient aussi de lever le drapeau de la révolte. Dans l'Argovie cela sent également le roussi. Une fois passé la haie, je ne me fie plus aux paysans. Quand ils se courbent devant vous, on voit le diable par-dessus leur dos. Et si l'on donnait ici un coup de balai, on y trouverait bien des ordures.

— Eh! eh! reprit le régisseur, croyez-moi, maître, nous vivons ici dans la plus grande ignorance. Tout ce qui se passe ailleurs nous est complétement inconnu. Y a-t-il eu réellement des têtes meurtries?

— Certes, cher ami, plus qu'on n'en guérira, répondit le ménétrier d'Aarau. Je n'aurais pas voulu vous conseiller de monter le cheval du bailli ou de vous montrer dans les bottes du collecteur, si vous n'aviez pas envie d'arriver aux portes du paradis plus vite qu'on n'y arrive d'ordinaire avec des bottes et à cheval. Tous les villages sont sous les armes ; les chemins et les sentiers sont gardés; on arrête tous les voyageurs et on ouvre toutes les lettres. Personne ne sait plus trouver ni cuisinier ni sommelier, et, depuis que l'Emmenthal s'est soulevé, je ne donnerais plus une noix creuse de tout notre territoire de Berne!

— L'Emmenthal aussi? Qui aurait dit cela de ces gens qui semblaient si soumis et si pieux? dit le régisseur en soupirant.

— Il n'y a pas de chat sans griffes, repartit le ménétrier. Le conseil de Berne, par exemple, a député le sire Wenner Frisching de Trachselwald pour pacifier ce peuple et le ramener à l'obéissance.

« Les paysans se montrèrent très-soumis et très-conciliants. Mais le renard se fait bien petit quand il veut entrer dans l'enclos. Pendant que les gens de l'Emmenthal s'inclinaient devant le sire Wenner à toucher du nez la terre, ils contractaient en même temps une alliance à Hutwyl contre messeigneurs de Berne, et juraient de sacrifier leurs biens et de verser leur dernière goutte de sang pour recouvrer leurs anciennes libertés, et, comme ils disent, *exempli gratia*, pour avoir un chef de canton à eux, le libre commerce du sel, l'exemption des droits de tonnage, etc. Voilà l'affaire en peu de mots.

« Les paysans de Lucerne ont donné le branle, ils ont retiré

du fond de leurs vieilles caisses vermoulues leurs lettres de franchises ; puis ils ont exposé leurs griefs et dressé vingt à trente chefs d'accusation contre leur gouvernement. Il y a déjà un mois que plus de dix bailliages se sont réunis à Wollhausen et y ont formé une confédération. Les mauvais exemples corrompent les bonnes mœurs. Ceux d'Emmenthal se sont dit : « Pourquoi ne ferions-nous pas comme les gens « de Lucerne? » Et c'est maintenant à qui en demandera le plus ! Le bouleversement général est au bout de tout cela !

— C'est à en perdre la raison, s'écria le régisseur. Comment le mauvais esprit a-t-il pu pénétrer si subitement dans les têtes?

— Eh ! vous savez bien, cher ami, répondit le maître chanteur, en hiver le paysan a beaucoup de loisir et chôme trop souvent; et il vient de singulières idées à celui qui n'a rien à faire. A force de jacasser à tort et à travers dans les auberges, les esprits se montent, et, une fois le feu attisé, on ne l'arrête plus !

— Mais que disent messeigneurs de Berne et de Lucerne? demanda le régisseur. Attendent-ils que le paysan leur dame le pion? Ah ! si j'étais le maître, cela marcherait autrement ! Pourquoi n'assemble-t-on pas la force armée? et que ne remet-on tout à la raison avec le sabre? Pas de demi-mesures ! Qu'on montre de la vigueur ! Le paysan fait le mutin quand on le câline; mais quand d'un coup de poing on lui ferme la bouche, il se tait et ne demande plus son reste !

— Ma foi, mon ami, vous n'avez peut-être pas tout à fait tort, répondit Wirri en riant. Un manant a souvent au fond de son sac plus d'un conseil utile à l'avoyer ; mais, cher ami, sachez que le plus fort est le maître, et qu'il ne fait pas bon chasser avec des chiens hargneux ! Messeigneurs de Berne ont fait des réquisitions et ont voulu lever des troupes dans le pays. Eh bien, qu'est-il arrivé? On trouvait le paysan, mais non pas le soldat. Les uns disaient : « Nous ne marchons pas « contre nos frères et contre les gens de notre propre pays. » D'autres voulaient qu'on leur donnât d'abord de l'argent avant de se mettre en marche. Bref, les raisons ne manquaient pas. Si bien que les seigneurs de Lucerne ont été obligés de faire venir dans la ville quatre cents hommes des petits cantons, afin de ne pas avoir à trembler pour leurs jours. C'est dangereux, et le temps n'est plus où l'on chasse les renards avec

des renards. Les paysans ne veulent pas marcher contre leurs frères d'Emmenthal. Mon ami, que répondrez-vous à cela? »

Le régisseur embarrassé fit la grimace et se moucha pour gagner du temps.

Les valets, qui jusque-là avaient écouté sans rien dire, parurent tout à coup grandis d'un pouce, et, se tournant à droite et à gauche, se jetèrent l'un à l'autre des signes d'intelligence.

Enfin, après un moment de réflexion, le régisseur s'écria en prenant un air magistral :

« Il faut saisir les chefs des rebelles, les boute-feux de la sédition.

— C'est juste, reprit le ménétrier. Quand on veut épousseter un escalier, on commence par le haut et non par le bas. Mais un taureau furieux ne se prend pas facilement par les cornes. »

Les assistants se mirent à rire.

Le régisseur jeta un sombre regard sur les valets et dit :

« Que restez-vous là la bouche béante? Détalez! Dans tout ce qui se dit là il n'y a rien pour vous!

—Hem! dit un homme trapu, d'un air sournois et avec un sourire malicieux, je crois que la place est assez grande pour vous et pour nous. »

Les autres se turent, mais personne ne bougea.

Cependant maître Wirri, sans s'émouvoir le moins du monde, continua :

« On connaît parfaitement tous les chefs de la révolte. Mais ce sont des gaillards qui ont la voix de Jacob et la main d'Ésaü. Moi qui vous parle, je connais le fameux Christen Schybi de l'Entlibuch; c'est un homme qui donnerait du fil à retordre au meilleur général. Si je ne me trompe, il a même servi sous le roi de Suède. Les envoyés de Lucerne, il les a pris sans façon par le collet, et, sans autre forme de procès, les a fait mettre en prison. C'est lui qui a occupé les principaux défilés de l'Emma et ceux qui avoisinent Gifikon; c'est lui qui a assiégé la capitale à la tête des rebelles.

— Que Dieu nous garde! dit le régisseur effrayé. Les choses en sont-elles déjà là? Eh bien! mes bonnes gens, vous restez donc toujours plantés là tout debout? Cela n'a pas le sens commun. Allez donc vous asseoir là-bas sur

le bois de construction. Vous vous fatiguez ici en pure perte! »

Les valets, à qui s'adressaient ces paroles, ne semblaient pas les entendre; leurs yeux demeuraient toujours attachés aux lèvres du narrateur, rendu de plus en plus communicatif par le vin qu'il savourait de temps en temps à petits coups pour se refaire.

« Ce Schybi, poursuivit-il, fait trembler tout le monde. Mais il a aussi une tête grande comme la pleine lune! Lorsque l'avoyer Dulliker de Lucerne l'apostropha un peu rudement à Wollhausen, il lui répondit sans sourciller à haute et intelligible voix : « Monsieur l'avoyer, l'hôtel de ville de Lucerne, où le capitaine Krebsinger s'est permis de nous régenter, est à quatre lieues et demie de Wollhausen. Ne l'oubliez pas, nous ne demandons que ce qui est juste, et, si vous ne l'accordez pas de bon gré, attendez-vous que nous nous fassions justice nous-mêmes. » Et ce disant, il frappa sur la poignée de son épée. Je me disais par devers moi : « Ce drôle-là est bien effronté; mais l'avoyer aurait dû savoir que les paroles de seigneurs ne sont pas des massues. Quand on ne peut pas soulever la pierre, il ne faut pas y toucher. »

« Le sire Wenner Frisching, voulant ramener à la raison les paysans à Trachselwald, s'y prit plus adroitement que l'avoyer Dulliker. Il s'exprima avec douceur, car il savait déjà de quoi il en retournait. Vraiment, le sire Wenner a du tact! Il a tout fait avec calme, avec réflexion et sans précipitation! Vouloir rouler trop vite, c'est s'exposer à briser les roues. En se mouchant trop fort on se fait saigner.

— Cela va mal, bien mal, dit le régisseur en haussant ses grosses et larges épaules. Car que fait la colère de l'avoyer Dulliker et à quoi sert la mansuétude du sire Wenner?

— En effet, vous avez raison, repartit le maître chanteur en train de causer. C'est perdre l'orge et le houblon. Emmenthal porte des orties comme Entlibuch. Savez-vous qui commande les rebelles de l'Emmenthal? C'est Klaus Leuenberg, le riche paysan de Schœnholz, un rude compagnon. Vous verrez, cette année on arrosera les champs avec du sang et on y fauchera des têtes. On parle déjà de couper des nez et des oreilles! Tous les hommes du gouvernement se sont enfuis. On ne trouve pas plus de gardien dans le gre-

nier public que d'huissier à l'hôtel de ville. Et vous savez, quand le chat n'est pas au logis, les rats dansent sur la table. »

A ce moment, la conversation fut interrompue par un des valets qui dit aux autres :

« Voilà notre maître qui descend de la montagne! »

Tous se dispersèrent lentement de différents côtés.

Le régisseur quitta le banc et se promena d'un air pensif sur la place, en secouant de temps en temps la tête. Quant à maître Wirri, il vida lentement son dernier verre et alla à la rencontre du baron.

III

Le message.

Le baron était un homme bien fait, d'une belle prestance, et qui avait passé la quarantaine. Sa physionomie à la fois douce et noble portait l'empreinte de la bienveillance. Sa mise était simple, mais soignée. Un peu de roideur dans la tenue et dans la démarche lui donnait une certaine dignité. La placidité de sa figure, qui semblait provenir du calme de son âme, pouvait bien aussi être l'effet de l'empire qu'il avait su prendre sur ses passions. Du reste il passait dans tout le pays pour un homme honorable et bienfaisant, sévère, mais juste, et d'une grande probité. En réponse aux salutations du ménétrier, il porta légèrement sa main à sa barrette rouge, et dit amicalement :

« Sois le bienvenu, maître Wirri. M'apportes-tu de bonnes nouvelles d'Aarau?

— J'espère, sire, que ce ne sont pas des nouvelles de Job, quoique de nos jours les bonnes nouvelles deviennent aussi rares que l'herbe grasse à la Noël. Mais avant toutes choses je suis chargé des compliments de l'avoyer Hagenbuch et d'un billet de sa main que voici. Cette autre lettre m'a été remise pour vous par le révérend doyen Rusperli, quand il a appris que j'allais à Rued. »

Le baron ouvrit négligemment le billet de l'avoyer et le parcourut des yeux. Après une courte pause il murmura plusieurs fois : « Un passage, oui, mais pas de garnison, hum !... »

Puis il réfléchit un instant en croisant derrière son dos ses mains qui renfermaient les lettres qu'il venait de recevoir; il marcha ensuite doucement en avant, et s'écria : « Je ne comprends pas ce que veut Aarau ; mais Hagenbuch, qui ne manie pas trop bien la plume, me renvoie à ta langue. Accompagne-moi donc un peu et raconte-moi cela. La soirée est belle et il ne fait pas le moindre vent. »

A ces mots, s'éloignant de la place du château, il reprit le chemin par lequel il était venu, et dont le sentier sablonneux le cacha bientôt sous le feuillage de noirs sapins.

Wirri marchait silencieusement à côté du baron, dont il attendait les ordres.

« Allons, raconte-moi plus explicitement quelles résolutions ont été prises aujourd'hui à Aarau : car le billet de Hagenbuch est aussi laconique qu'inintelligible. Tu sais, Heini, que l'insurrection, en s'étendant toujours davantage dans le pays, a forcé le conseil de Berne à prendre des mesures militaires rigoureuses. L'Argovie est encore tranquille, il est vrai, mais on ne peut guère compter sur elle. Aussi sous peu de jours des troupes de Mulhouse, de Bâle et de Schaffhouse y entreront. Les Zurichois sont déjà prêts à se mettre en marche au nombre de huit mille hommes.

— Que le ciel nous soit en aide ! dit le ménétrier. Que Dieu montre sa miséricorde envers ce pauvre pays ! une guerre est plus tôt commencée que finie. Le peuple était trop heureux ; c'est pourquoi, comme un poulain échappé, il rue par derrière et veut jeter à bas son maître. Certes, il faut avoir le jarret solide pour ne pas fléchir sous le poids de jours fortunés.

— L'avoyer de Berne est déjà arrivé hier à Aarau. Ce matin toute la respectable bourgeoisie a été convoquée à l'hôtel de ville, et Hagenbuch lui a annoncé qu'il venait de recevoir une lettre de nos seigneurs de Berne, qui mandaient que leur volonté était que cinq cents hommes de Bâle et de Mulhouse prissent quartier dans notre ville et qu'on leur fournît à manger et à boire à des prix raisonnables. Cette garnison devait rester jusqu'à ce que les paysans fussent matés.

— L'affaire est bien simple, reprit le baron. Ceux de Schaffhouse vont occuper de même la ville de Brugg pour rester maîtres de tous les passages de l'Aar, et séparer le comté de Lenzbourg des bailliages de Biberstein et Schenkenberg. La bourgeoisie s'accordera-t-elle bientôt sur ce point?

— Oh! oh! sire, si nous n'avions tous qu'une seule tête, on nous aurait bientôt tous mis sous le même bonnet. Les bourgeois, ayant demandé du temps pour réfléchir, allèrent à l'église et délibérèrent entre eux. Jérôme Kasthofer fut d'avis qu'il fallait acquiescer aux demandes de nos seigneurs de Berne, et que d'ailleurs une bonne garnison protégerait la ville contre les agressions des paysans. Cette motion fut combattue à outrance par Antoine Hunziker. Il prétendit qu'avec les soldats on était bien sûr de la guerre, mais non pas de la victoire. En recevant chez soi des soldats, il fallait dire adieu à la paix. Les bourgeois, ajouta-t-il, sauraient bien mieux garder leurs portes que ne le feraient des étrangers. Si Berne voulait en venir aux mains avec les paysans, il ne fallait pas qu'Aarau en payât les frais. On ne devait se prononcer pour aucun des partis, car les paysans touchaient à la banlieue, tandis que Berne était à quatorze lieues de la ville. Telle fut à peu près l'opinion d'Antoine Hunziker. Les uns parlèrent pour, les autres contre, et il s'éleva un grand tumulte jusqu'à ce que Samuel Schmutziger, du faubourg, se fut levé. Sire, vous connaissez sans doute ce brave citoyen? ami de la bonne cause, il n'a pas d'ennemis. Toute la bourgeoisie a pour lui un profond respect, car s'il prête ici-bas aide et assistance à tout le monde, il ne demande à en être payé que dans le ciel!

— C'est bon, c'est bon, dit le baron. Voyons son avis et s'il mérite aussi mon suffrage.

— Justice passe avant prudence, dit Schmutziger. Il faut que la ville donne libre passage aux troupes auxiliaires de Berne ; mais pour les recevoir en garnison, c'est autre chose! Pour savoir si nous y sommes obligés, consultons nos franchises! Cette opinion passa à la majorité des voix, et un comité de quinze hommes fut chargé de communiquer cette résolution aux conseillers et à la bourgeoisie. C'est à quoi l'on s'est arrêté.

— C'est quelque chose et ce n'est rien, dit le baron Mey. Ce n'est pas trancher la question. Si Berne désire étouffer la

rébellion, Aarau ne peut pas lier les mains aux seigneurs et maîtres dont elle relève. Je compte aller moi-même à la ville, et l'emporter de gré ou de force.

— Sire, rappelez-vous, de grâce, que par trop de rigueur on manque le but que l'on se propose. Agissez avec modération. L'avoyer Dulliker de Lucerne disait aussi : « Avec le poing on va plus loin qu'avec le droit. » Eh bien, quand je l'ai vu partir tout pâle et plein de terreur, il y a six semaines, de Wollhausen, je me suis dit par devers moi : « A force de tordre l'osier le plus pliant, on finit par le casser. »

— Étais-tu dans l'Entlibuch quand la rébellion a commencé?

— Certainement, sire. J'y arrivai aussi innocemment qu'un aveugle trouve une belle fiancée. Vous savez mieux que moi comme on malmena les délégués de l'Entlibuch quand ils vinrent à Lucerne faire de respectueuses remontrances au sujet de la réduction des batzen, et prier ou qu'on remît la valeur de l'argent à l'ancien taux, ou bien qu'on reçût en payement les productions que la terre fournit au paysan. La réponse outrageante faite à leurs supplications ne fit qu'aigrir les esprits. La perte sur les batzen les exaspéra, car le paysan abandonnerait plutôt sa trogne rouge que ses vieux kreutzers. Vous savez aussi comment, à la suite de ces orageux débats, les collecteurs du gouvernement furent accueillis partout avec des huées, qu'on leur lia les mains derrière le dos, qu'on leur mit aux oreilles des garrots de bois, à la bouche des paniers d'osier en guise de muselières, et qu'on les chassa ainsi de tous les villages où ils venaient percevoir de l'argent. Vous savez en outre....

— En voilà assez. Je sais tout cela, Heini. Je ne te demande que ce que tu as vu de tes propres yeux.

— Eh bien, comme par une froide bise je venais éreinté et échiné de Willisau, et que je descendais péniblement le sentier à pic qui mène à la vallée dans laquelle est encaissé Wollhausen, il régnait encore le plus profond silence dans le village. Toute la vie semblait s'être réfugiée dans l'auberge; on montait et descendait sans cesse l'escalier, et dans la cuisine on ne faisait que cuire et rôtir. L'auberge était en effet remplie d'hôtes des plus distingués, tels que l'avoyer de Lucerne, l'ancien doyen de l'Entlibuch, le sire Plebanus, et autres personnages marquants. Les adminis-

teurs et les anciens des communes avaient déjà été con-
liés et étaient partis.

Je comptais sur un bon souper; mais le tapage dont je fus
ntôt après témoin ne m'ôta que trop vite l'appétit : car
ı à peu des groupes de gens à mine sinistre, qui semblaient
tis de terre, se trouvaient assemblés devant l'auberge. Au
ieu de leurs vociférations, on entendait par-ci par-là des
oles fort irrévérencieuses à l'adresse de la députation des
orités. L'hôte, qui craignait qu'on ne forçât sa maison,
nblait de tous ses membres, et sa femme récitait sans
ontinuer des *Ave Maria* dans la cuisine. Je n'osais re-
der par la croisée ; car dehors on n'apercevait que d'hor-
les figures et des poings levés. L'avoyer, un homme calme
osé, et d'un extérieur grave et respectable, eut le cou-
e de paraître devant la porte. Il éleva la voix pour parler,
s c'était mettre du bois sur le feu. Quand il grêle, le
maçon rentre ses cornes. Aussi l'avoyer se retira-t-il pru-
ment, et aussitôt après on entendit des pierres rouler
tre la porte. Je vous assure que je n'étais pas à mon aise
que j'aurais voulu être à quelques centaines de lieues de
Car, comme dit le proverbe : « Pris ensemble, pendus
emble, » ou bien : « Souvent il se déchire dans un instant
s qu'on ne raccommode dans un an ! »

– Allons, Heini, au fait. Le peuple força-t-il la maison?

– Non; par bonheur une ondée bien froide vint à tomber,
npa jusqu'aux os les paysans et refroidit leur ardeur
rtiale. Ils se dispersèrent comme des canards dans une
re, quand un barbet leur donne la chasse ! Le calme se ré-
lit.

– Et ce fut là tout?

– Oh ! nenni ! sire chevalier. Il n'y a pas de bonne fête
s lendemain. Le jour suivant, un grand drapeau blanc
planté le matin devant l'auberge. Le blanc est, dit-on, la
leur de l'innocence, mais le ramoneur met bien aussi le
ıanche une chemise blanche comme neige ! De tous les
ages avoisinants, les paysans arrivèrent en masses si
rées, qu'une pomme ne serait pas tombée à terre. Le dra-
u fut enlevé à dix heures, et tout le monde courut après
s la campagne. J'entonnais déjà au fond de mon cœur un
eux *Te Deum;* mais j'avais compté sans mon hôte. Il se fit
endre soudain une étrange musique. Nous nous précipi-

tâmes tous aux fenêtres. Eh bien, qu'apercevons-nous? une longue file d'hommes à perte de vue, tous munis de mousquets, de piques et de massues armées de pointes de fer. En tête marchaient trois garçons dans l'ancien costume suisse; ils représentaient les trois conjurés du Rutli. Puis suivaient sept cents hommes, armés, toujours par trois. Ce spectacle était bien gentil et en état de vous faire claquer les dents. Enfin arrivaient trois drapeaux suivis par près de mille paysans marchant dans le meilleur ordre et aussi trois par trois. Toutes les bonnes choses sont au nombre de trois; mais le diable sait bien aussi compter jusqu'à trois!

— Et où se portait tout ce peuple?

— Sans doute à quelque église : car au bout d'une heure parurent trois délégués des paysans, qui vinrent convoquer l'illustre députation du gouvernement. N'ayant nul souci d'entendre ce qu'on y prêcherait, je restai chez moi. J'appris plus tard que les paysans avaient présenté aux commissaires une longue kyrielle de griefs sur l'inégalité de la taxe des boissons, sur l'intérêt trop élevé de l'argent, sur les amendes arbitraires des gouverneurs, l'octroi de Wollhausen, les frais de perception, les droits de gabelle, etc., etc.

— Eh bien! j'espère que tout est terminé à présent, reprit le baron Mey, car la ville de Lucerne a une forte garnison et les cantons font des armements formidables. Les rebelles sont intimidés et commencent à négocier. D'ailleurs le gouvernement de Lucerne est tout disposé à faire droit à toutes les réclamations raisonnables des paysans.

—Vraiment? Mais si les paysans ont élevé quelques justes réclamations, je suis étonné que le gouvernement de Lucerne n'ait pas accueilli sur-le-champ leurs humbles doléances et ne se soit montré plus coulant que quand le chien commençait à montrer les dents. Il ne faut pas attendre que l'écume s'écoule du pot, car le bouillon s'enfuit avec elle.

— Je conviens que, dans le principe, tout n'a pas été fait comme il aurait dû l'être. Messeigneurs de Lucerne le reconnaissent eux-mêmes. En attendant, ils ont soulevé les mauvaises passions dans le pays.

— C'est bien cela. Nos paysans imitent aujourd'hui ceux de l'Entlibuch. Le premier qui passe la rivière à gué montre le chemin aux autres.

— Mais malheureusement, les rebelles, dans leur aveugle

poussé les choses trop loin, reprit le baron en se-
ête. Il est des temps et des circonstances difficiles,
doit céder à l'autorité du gouvernement ; l'auto-
oit suprême, est la base même de son existence et
it. Force doit rester à la loi.
ue désir qu'ait Lucerne de maintenir la paix, elle a
rains, trop outragée par les paysans pour pouvoir
er aujourd'hui ce qu'ils lui demandent.
oudrait ramasser toutes les pierres qu'on nous
ad on a manqué de prévoyance, il faut redoubler
e. Quelque ferme que soit la marche du gouver-
peut cependant trébucher!... »
nent, on entendit tout à coup une voix d'homme
écrier : « Ma foi ! cela s'appelle bien parler ! »

IV

Le Suédois.

trier d'Aarau demeura interdit, mais le baron se
anquillement pour voir quel était cet interlocu-
ut de la montagne, où le bois était le plus touffu,
rapidement l'étranger qui avait entendu les der-
les du maître chanteur et qui avait témoigné son
d'une manière si éclatante.
bel homme, d'une trentaine d'années, vigoureux
ille élancée. Il portait un costume militaire sué-
ibit large à courtes basques et garni de velours,
broderie noire au collet et aux bras, un justau-
ite bordé de tresses d'or, des chausses courtes et
des brandebourgs en soie, un chapeau à larges
vé d'un côté et surmonté d'un panache blanc,
che retroussée et une impériale au menton, tout
nait un air martial et séduisant. Un long sabre
un large baudrier posait sur son bras, et il te-
ain quelques campanules blanches et quelques
ievères, faibles précurseurs du printemps, qu'il

avait cueillies en route ou qu'il avait reçues de quelque belle.

A la vue des deux promeneurs il s'inclina légèrement et dit : « Pardonnez, mes dignes seigneurs, je n'ai nullement voulu interrompre votre conversation ; mais en entendant de si belles paroles je n'ai pu m'empêcher d'en exprimer tout haut ma satisfaction. »

Le baron et le ménétrier regardèrent un instant avec surprise l'aimable étranger qui braquait sur eux des yeux noirs étincelants, et qui en souriant montrait une double rangée de dents magnifiques.

« Vous êtes bien bon, monsieur, dit le baron. Puis-je vous demander où vous dirigez ainsi vos pas ?

— Du côté de Kulm, où sans doute vous allez aussi. Si vous voulez bien le permettre, j'aurai l'honneur de vous accompagner un bout de chemin. Vous parliez, à ce qu'il me semble, de la prospérité de notre patrie commune ; souffrez que je vous écoute, et croyez que je suis du nombre de ceux qui, pour la noble liberté de la Suisse, sacrifieraient tout ce qu'ils ont de plus cher au monde. »

Le baron, à qui ce langage devait paraître un peu suspect, examina l'étranger de plus près, tout en continuant à suivre le même chemin que lui.

« Sire, dit le ménétrier à l'étranger, vous avez entendu sonner la cloche : mais certes, vous ignorez à quel village elle appartient. Après tout, peu importe. Ainsi vous êtes Suisse ? Votre accent étranger m'avait fait croire que vous n'étiez pas de ce pays.

— Vous avez l'oreille fine, repartit l'étranger avec un gracieux sourire. En effet, j'ai séjourné peut-être plus longtemps à l'étranger qu'au milieu de ces montagnes. En quittant l'université je m'enrôlai au service de Mars, et j'ai porté depuis les armes dans bien des pays.

— Eh bien ! vous savez alors que chaque pays a ses usages. Je parie que vous n'allez plus trouver bonne notre bouillie d'avoine. Cependant la vie du paysan est calme et paisible, tandis que dans votre métier on n'est pas toujours sûr du lendemain !

— Et sans doute vous avez rapporté de la guerre un riche butin, ajouta le baron Mey. On ne jouit nulle part avec plus d'honneur de sa fortune que dans son pays.

— Excusez, sire, repartit le troupier, si je ne suis pas de votre opinion. Sans doute le terrible dieu des batailles n'a pas agi envers moi en ingrat; cependant, aujourd'hui même, si j'entendais le tambour au lieu de la cloche du presbytère, je remonterais en selle et me remettrais en campagne. J'aimerais mieux tout perdre avec honneur sur le champ de bataille, que de me dessécher ici le corps et l'âme sur une peau d'ours.

— C'est parler en vrai soldat, dit le baron de Mey. Mais puisque vous êtes Suisse, vous devriez plutôt vouer votre bras à votre chère patrie qu'à tout autre pays. »

L'étranger se pinça un peu les lèvres et répondit : « Certes, votre observation, sire, serait très-fondée, si j'avais l'honneur d'être patricien dans une des nobles cités régnantes de la Suisse. Les autres petites villes, comme vous savez, sont obligées de se contenter de quelques bribes de droits et de franchises; et les paysans, on ne les nourrit, comme les troupeaux, que pour avoir leur lait et leur laine. ».

Le baron jeta de nouveau un regard oblique et plein de défiance sur l'étranger. Il crut même devoir l'interroger pour apprendre son nom, son rang et sa demeure.

Il dissimula donc son dépit, et dit d'un ton dégagé et avec le plus grand sang-froid : « Vous nous jugez, je crois, avec un peu trop de sévérité. Si vous voyiez le bien-être dont jouissent nos villages, et l'état prospère de l'agriculture dans tout le pays, vous apprécieriez mieux les sentiments paternels dont notre gouvernement est animé.

— La prospérité du pays, répondit l'inconnu, ne saurait être attribuée au gouvernement; elle est due entièrement au travail et aux sueurs du peuple. Je ne sais de quoi le gouvernement dote le pays; mais je sais ce qu'il en retire : vouloir tout prendre à la fois serait un acte de folie; ce serait demander de l'eau à une source qu'on a fait tarir. J'ai payé assez cher l'apprentissage pour savoir à quoi m'en tenir à cet égard. Que vaut ici un homme d'honneur, s'il ne porte la toque de conseiller ou la barrette de bailli? Mais tel que vous me voyez, soit dit sans vanité, l'immortel feld-maréchal Torstensohn m'a traité comme son propre fils; le prince de Transylvanie, le célèbre Ragotski, a vécu avec moi comme si j'avais été son égal; et que de fois je me suis assis à la table des princes! Ici le moindre gentilhomme se croit plus que nous autres, nous toise comme un vassal attaché à la

glèbe, et s'attend qu'on lui fasse la cour. Ah! cela fait pitié. J'ai vu d'autres majestés!

— Sans doute, on n'aura pas connu votre mérite, dit le baron avec un sourire presque imperceptible. C'est à votre trop grande modestie seule qu'il en faut imputer la faute.

— Avec votre permission, noble sire, repartit le militaire, il ne me convient pas de me vanter du mérite que je puis avoir; mais un gentilhomme n'a pas non plus le droit de me regarder de haut en bas, si je ne me prosterne pas devant lui. On pourrait à la rigueur rire de ces sottes prétentions, si l'on n'était pas encore pillé légalement.

— Pillé! Comment entendez-vous cela? demanda le baron d'un air plus sérieux.

— Comment tout le monde l'entend, répondit l'étranger; car que vous voyiez envoler la moitié de votre argent honorablement acquis, ou par le fait des maraudeurs, ou par un mandat de collecteur, vous ne trouverez pas un procédé plus honnête que l'autre; moi seul j'ai perdu plus de deux mille florins, grâce à la mesure paternelle prise par le gouvernement. D'abord on inonda ces campagnes de monnaie de billon, et quand les seigneurs des villes se furent débarrassés de cette sale monnaie, et qu'ils eurent encaissé l'argent, ils décrétèrent que le batzen serait reçu moitié au-dessous de sa valeur. Les paysans furent ainsi volés, et les bourgeois rirent sous cape. Le Grand-Turc agit avec plus de mansuétude que nos autorités chrétiennes. »

A ces mots le baron de Mey s'arrêta, et mesurant d'un regard sévère son interlocuteur, il s'écria: « Qui que vous soyez, il vous sied mal de parler si irrespectueusement de l'autorité du pays. L'enfant qui dit du mal de son père, le sujet qui médit du gouvernement, le valet qui déclame contre son maître, ne proclament que leur propre honte. Qui êtes-vous? Comment vous appelez-vous? D'où venez-vous? »

L'étranger, plus étonné qu'offensé de cette rude apostrophe, reprit: « Dites-moi, de grâce, quelle mouche vous a piqué? Ces questions, je devrais d'abord vous les adresser moi-même, pour savoir si je dois vous répondre.

— Je suis le baron de Mey, seigneur de Rued.

— Je foule donc votre propre terre, *tuam ipsius terram calcamus!* Eh bien j'ai vu d'autres majestés, et je ne me suis jamais laissé dire que vous fussiez mon seigneur et maître;

ne vous échauffez pas la bile. C'est ici le cas de dire : *Aliud in choro*, *aliud in foro*. Sur ce je vous salue, *addio*. Portez vous bien!

— Arrêtez ! » s'écria le baron d'une voix tonnante.

L'étranger revint sur ses pas, et après s'être placé devant le chevalier, il le regarda un instant fixement, et lui lançant des éclairs de ses grands yeux noirs, il lui dit :

« Si vous portiez une rapière, je me passerais la fantaisie de vous apprendre à vivre, et de vous montrer comment on se conduit envers des gens d'honneur qui ont obtenu leurs grades sur le champ de bataille : car, sachez-le bien, moi et mon épée nous pesons autant dans la balance que votre suzeraineté. Je vous donne ma parole que l'occasion ne vous manquera pas d'apprendre à me connaître, si vous y tenez le moins du monde. »

Pendant ce discours orgueilleux, le baron de Mey garda son maintien imposant et dit d'un ton impérieux : « Je vous ordonne de rester, ou bien....

— Que voulez-vous dire? repartit le militaire d'un ton d'ironie; j'ai passé l'*Oder*[1] deux fois avec le feld-maréchal Torstensohn, et vous ne m'empêcherez pas de le passer une troisième fois. Quoique vous soyez deux contre un, mal vous prendrait de me molester. Je me fais fort, à la première chiquenaude, de faire mordre la poussière à ce petit gros homme qui vous accompagne.

— Ne vous en déplaise, dit maître Wirri troublé en reculant de quelques pas, ne donnez pas un coup d'épée dans l'eau. Nous n'avons pas de petits pois à écosser ensemble; laissez-moi donc en paix. Cependant n'oubliez pas qu'un petit homme peut aussi projeter une grande ombre.

— Si vous n'avez pas de meilleures raisons à me donner, je vous dis adieu, *vale*, » reprit le fier commensal du prince Ragotski, et se retournant aussitôt il disparut bientôt sous les sapins.

Le baron resta un instant indécis à la même place, et parut vouloir se mettre à sa poursuite. Cependant il finit par battre en retraite et reprit avec Wirri le chemin du château.

1. *Oder*, nom d'une rivière, signifie aussi *ou bien*. Par un jeu de mot intraduisible, le militaire brave le baron et lui dit que malgré son ordre il passera outre. (*Note du traducteur.*)

« Nous retrouverons ce rustre malappris ! Doublons le pas, pour rentrer au plus vite. J'enverrai mon chasseur à sa poursuite, et on l'arrêtera au premier village. Ce fanfaron me payera son audace !

— Je pense comme vous, répondit le ménétrier d'Aarau. Il changera alors de ton ; on a redressé des scions plus tortus ! Je me fais une fête de voir ce rodomont ramené et mis en cage. Un mois passé dans la tour au pain et à l'eau n'est pas de trop pour expier son manque de respect envers un noble baron et l'autorité. Je ne parlerai pas de ma chétive personne, quoique je sois le fils d'honnêtes gens.... C'est un vagabond ou quelque chose de pis encore. Il ne se loue que parce qu'il n'y a là personne pour le démentir. Nous autres, nous pouvons dire nos noms à toute heure. Si nous n'avons pas trop de foin, nous ne manquons pas de paille. »

Le maître chanteur, qui perdait son haleine à force de parler et de courir, se tut tout à fait pour rattraper le baron qui gravissait rapidement la montagne. Après quelques instants de marche soutenue, ils découvrirent au-dessus des arbres les tourelles du château. Les ombres de la nuit s'élevaient déjà du fond de la vallée, et on voyait aux fenêtres du château briller quelques lumières.

Aussitôt qu'ils furent arrivés à la porte du manoir, le baron appela quelques valets et leur ordonna de courir après l'étranger et de le ramener ; puis après avoir recommandé à son régisseur d'avoir bien soin de Wirri, il se retira dans son appartement.

V

Nouvelle mission.

Sans doute, la rencontre qu'avait faite le baron Mey sur la montagne n'absorbait pas moins sa pensée que celle du ménétrier. Mais ce dernier avait mis tout le temps du souper à causer avec le régisseur sur la courte aventure du bois. Son imagination s'échauffait au récit de la démarche fière de

l'étranger, de ses formes de langage brusques et étrangères, de son costume suédois, de l'audace et de l'intrépidité qui se reflétaient dans toute sa personne. Aussi, plus Wirri réfléchissait à tout cela, plus il le trouvait extraordinaire. Tout en mangeant et en buvant, il finit par se persuader que l'apparition de l'inconnu devait être surnaturelle, d'autant plus que personne du château n'avait aperçu l'étranger, dont la tournure n'aurait pas manqué de fixer l'attention.

« Je me figurais, dit-il au régisseur en ne perdant pas une bouchée et en ne négligeant pas la bouteille, je me figurais bien que tout cela n'était pas naturel. Le baron n'aurait pas dû entrer en discussion avec ce diable d'homme. Il ne faut pas entamer une chose qu'on n'est pas à même de mener à bonne fin. Le baron s'est échauffé et a été trop loin. Il n'aurait pas dû donner des ordres lorsqu'il ne pouvait pas les faire exécuter. On ne se jette pas au-devant d'un cheval fougueux qu'on ne peut pas arrêter. C'est ce que je dis toujours. Aussi je me garde bien de fourrer mes doigts entre le marteau et l'enclume. Il ne faut pas se mêler des affaires qui ne nous regardent pas.

— Quoi qu'il en soit, maître Wirri, fit enfin entendre le régisseur en secouant la tête d'un air incrédule, je ne comprends rien à votre histoire.

— Pensez-vous par hasard, monsieur le régisseur, que je vous donne du sable noir pour du poivre? dit le ménétrier blessé dans son amour-propre. On verra bien qui est-ce qui a raison. Ce que j'ai vu de mes propres yeux, certes j'en dois savoir quelque chose. Il faut des pelletées de terre pour enterrer une vérité. Les gens qu'on a envoyés après le Suédois ne le prendront pas, vous pouvez en être sûr. On voit à présent des choses étranges, on en verra encore de plus extraordinaires. Il se passe aujourd'hui des faits tels qu'on en rapporte dans les chroniques. Un simple mortel comme vous et moi n'aurait certes pas osé tenir tête seul à deux hommes et n'aurait pas manqué ainsi de respect au baron Mey. N'êtes-vous pas de mon avis, ou bien voudriez-vous me faire croire que vous êtes un esprit fort?

— Si vous voulez bien me prêter l'oreille un instant, repartit le régisseur, je vous dirai tout bonnement ce que je pense de toute cette affaire. Si ce n'est pas, ce dont Dieu nous préserve, Satan en personne qui est venu vous narguer,

ainsi que M. le baron, c'est, pour sûr, un des rebelles qui, malheureusement pour nous, ont juré la ruine de toute autorité établie par Dieu sur la terre. Ce qui me rend surtout ce drôle fort suspect, c'est cette particularité digne de remarque, que personne de nous ne l'a vu passer devant le château.

— C'est bien là aussi ce que je dis, s'écria Wirri. C'est là que gît le lièvre.

— La conclusion que j'en tire, continua le régisseur, c'est que le chenapan a pris quelque sentier dérobé dans le bois pour éviter le château.

— Quoi ! reprit le maître chanteur d'un air encore plus contrarié, vous imaginez-vous sérieusement que nous deux, le baron et moi, nous aurions eu peur d'un homme ordinaire parce qu'il traînait après lui une longue rapière ? Non, mon cher monsieur, croyez-moi, le bon Dieu laisse circuler de singuliers pèlerins entre le ciel et la terre, et tout ce qui a un toit n'est pas pour cela une maison de paysan. Vous figurez-vous que le baron se soit embourbé quand il a voulu poursuivre l'apparition et qu'il n'a pas pu mettre un pied devant l'autre, ou que moi je n'eusse plus la tête à moi pour avoir bu une demi-pinte de votre piquette d'Alsace quand je me trouvai en face de ces yeux flamboyants ? »

Nous craindrions de fatiguer la patience du lecteur en rapportant tout au long la conversation des deux bavards attablés.

Nous dirons seulement du bon ménétrier que plus il but, plus il se fortifia dans la conviction que l'individu qu'il avait rencontré dans le bois devait appartenir à l'enfer. D'ailleurs, cette croyance, nécessaire à son amour-propre froissé, lui servit à pallier sa poltronnerie naturelle, et l'enhardit au point de se proclamer en quelque sorte un second chevalier sans peur et sans reproche.

Il se faisait déjà tard, quand un domestique vint inviter le ménétrier à se rendre auprès du baron. Bien que le vin et la fatigue eussent tellement affaibli les facultés de Wirri, que les gros traits enluminés du régisseur ne nageaient devant ses yeux à moitié fermés que comme une ombre vaporeuse, ce message inattendu le rappela à lui-même et lui rendit aussitôt l'usage de ses sens. Il suivit le domestique, qui, un flambeau à la main, lui fit monter un escalier de pierre et le conduisit dans la pièce où se trouvait son maître.

Le baron était assis dans une petite chambre obscure devant le feu du foyer, dont la braise presque éteinte éclairait à peine les plantes de ses pieds croisés l'un sur l'autre. Dans un coin de la chambre, la faible clarté d'une lampe ne laissait que bien juste apercevoir une petite table chargée de papiers éparpillés, sur laquelle le baron accoudé tenait son front appuyé sur sa main. A l'arrivée de Wirri, le baron sortit de sa rêverie, se leva silencieusement, prit sur le chambranle de la fenêtre un lourd flambeau d'argent, l'alluma au lumignon de sa lampe mourante, et mit quelques sarments de bois sur les tisons de la cheminée. Bientôt un feu petillant brilla dans toute la pièce et jeta un agréable reflet sur les panneaux dorés des lambris, aux murs et au plafond.

« Maître, dit le baron après un instant de réflexion, j'avais tout à fait oublié la lettre que tu m'as apportée du doyen Rusperli d'Aarau. Je viens de la trouver et de la lire. Elle renferme des nouvelles importantes à plus d'un titre. J'ai en toi une confiance entière, et je compte de ta part sur quelques services que je saurai reconnaître convenablement. Tu es un homme intelligent, discret, et capable de t'acquitter d'une tâche difficile.

— Je puis être muet comme un miroir sans glace : car on ne perd rien à se taire, et une sottise est plutôt dite que faite, comme je ne le sais que trop bien, monsieur le baron.

— As-tu déjà été du côté du château de Trotsbourg, dans la vallée du Diable et dans la gorge aux Frênes ?

— Les ruines de Trotsbourg me sont connues. Je les ai vues bien des fois en passant près du château de Liebegg pour me rendre à Kulm. Ses grands pans de murs sont adossés d'une manière pittoresque à une colline de roches, à l'entrée d'une vallée peu visitée. Ces murs délabrés ne semblent plus liés entre eux que par le lierre qui les enveloppe de toutes parts.

— Bien. Au pied de cette colline se trouve la vallée du Diable, et entre les montagnes dont elle est enfermée s'élève presque à pic le village des Frênes.

— Cela se peut bien ; car l'homme bâtit souvent son nid là où l'ours ne placerait pas le sien.

— N'as-tu jamais entendu parler d'un certain Addrich des Mousses ? Il passe pour le plus riche fermier de ce pays.

— Je ne me rappelle pas cet homme. Il se peut que j'aie

entendu ce nom. Il n'y a pas de grange assez grande pour garder tout ce qui entre et sort par les oreilles.

— On raconte des choses extraordinaires de cet Addrich. On dit qu'il a acquis son bien par des voies illicites, qu'il est en rapport avec les esprits, et qu'on voit chez lui des jeunes filles de toute beauté, mais dont personne ne connaît les parents. Ce sont là les propos qui ont cours chez le peuple.

— Que Dieu vous garde, si vous parlez de celui que je pense ! En effet, il demeure par là-bas un homme sur lequel se disaient les choses les plus affreuses, dans le temps où la grande route de Lucerne n'était pas sûre. Cet homme-là, on aime mieux le voir partir qu'arriver. En une seule nuit, dit-on, de pauvre diable qu'il était, il est devenu riche comme un Crésus. On prétend qu'il a trouvé un trésor dans les ruines de Trotsbourg, mais qu'il ne l'a obtenu qu'en sacrifiant le cœur et la vie d'un pauvre enfant innocent. Depuis, il ne revient plus d'esprits à Trotsbourg. Si jamais je rencontrais ce nécromancien dans un bois, je me signerais et je me sauverais jusqu'à Constantinople.

— Mais, Heini, tu n'ajoutes pas foi, je pense, à tous ces contes de vieilles commères ?

— Je ne crois pas tout, mais il n'y a point de fumée sans feu. J'ai également entendu parler des belles jeunes filles qu'on voit chez lui et qui passent aussi pour magiciennes : l'une d'elles prédit tout ce qui doit arriver, et l'autre connaît tout ce qui se passe sous terre. On les dit très-jolies, mais on prétend qu'elles ne sont pas de la même nature que nous.

— Et que seraient-elles donc ?

— Des lutins, des farfadets, des gnomes, des concubines de Lucifer, que sais-je ?

— Cela prouve encore la bêtise du peuple. Un de ces prétendus farfadets est bien certainement la propre fille d'Addrich. Frappée d'une maladie incurable, elle est sujette à des accès et à des crises extraordinaires ; l'autre, que je connais moi-même, est la fille du feu frère consanguin d'Addrich. Elle s'appelle Épiphanie, ou bien, comme on dit par abréviation, Fannely ou Fanny. Le doyen d'Aarau est son parrain : car son père, ancien greffier de la ville, a été camarade de classe du doyen. Il est mort il y a quelques années dans la vallée d'Obersimmen, où, après mille déboires et la perte de sa place, il avait trouvé une retraite chez un de ses amis. Tu

vois, maître Wirri, quel cas il faut faire du bavardage de la foule.

— Certainement. Une mauvaise langue répand beaucoup de mensonges; plusieurs en répandent mille fois davantage. Le monde parle à tort et à travers : c'est connu ! Fanny peut être une bien honnête fille, quelle que soit la défaveur attachée au nom de l'homme qui lui donne un asile. La violette pousse bien au milieu de l'ivraie.

— Depuis qu'Addrich est riche, il est devenu fier et violent.

— Plus un chardon est haut, plus il pique.

— Écoute-moi. Le doyen d'Aarau m'annonce qu'Addrich ne lui semble pas un appui sûr.

— Celui qui s'élève vite tombe vite aussi.

— Maître, tu n'y es pas. Le doyen croit savoir de source certaine qu'Addrich des Mousses fait partie des rebelles, ou du moins les soutient de son mieux. L'insurrection est près d'éclater en Argovie, et Addrich passe pour un des principaux meneurs. Cela ne me paraît pas invraisemblable, car Addrich me fait l'effet d'un fameux bandit. Le vénérable doyen est tourmenté pour sa filleule, menacée du sort le plus cruel au milieu de ces troubles imminents. Il me conjure d'user de tous les moyens pour arracher la fille de son ancien ami des griffes de cet Addrich, et de l'envoyer au presbytère d'Aarau. Mais tu comprends, Heini, que cette enfant ne serait pas fort en sûreté à Aarau : car qui sait jusqu'où peut aller l'audace ou le succès des rebelles ? Supposé qu'ils pénètrent dans la ville, et que dans leur première fureur ils la saccagent, quand même Addrich serait avec eux, que deviendrait la pauvre Épiphanie, et qui nous répond que le caractère sacré du doyen et ses cheveux blancs puissent le préserver de la fureur de ce forcené ?

— C'est, ma foi, à craindre, car la colère et la vengeance ne raisonnent pas.

— Coûte que coûte, il faut sauver Épiphanie. Cette jeune fille doit être conduite à Berne dans sa famille. Elle demeurera dans ma maison jusqu'à ce que le pays soit pacifié. C'est un ange au physique et au moral. Si tu veux me seconder, tu ne t'en trouveras pas mal : je ne regarderai pas à cent florins.

— Sire, je me suis toujours fait un plaisir de vous obéir

aveuglément, et, vous le savez, pour vous je me mettrais en quatre; mais, dans cette circonstance, je ne sais réellement pas de quelle manière je pourrais vous être utile. Le bon moyen seul fait le succès.

— Le succès dépend de toi. Tu es ménétrier, bien reçu en tout lieu, et personne ne prend garde à toi. Je ne puis me servir d'aucun de mes gens, et je ne me fie pas à un paysan. Tu es de tous les messagers le meilleur que je connaisse. Demain, je te donnerai une lettre pour Épiphanie. Sous un prétexte quelconque, tu iras aux Mousses, et, sans être aperçu de personne, tu glisseras un billet à la jeune fille; vous concerterez ensuite les moyens de fuir par la montagne jusqu'à Liebegg. Arrivés à ce château, vous y resterez jusqu'à ce que j'envoie un homme de confiance chercher Épiphanie. Une lettre au chevalier Graviset vous assure à tous deux un bon accueil à Liebegg.

— Je voudrais que nous y fussions déjà. Mais si la belle demoiselle allait par une lubie quelconque me remercier et me renvoyer seul? Que faire alors? Car on peut plutôt espérer d'un violon qu'il gardera l'accord deux ans de suite, que de voir une jeune fille garder deux minutes la même idée. Elle tourne à tout vent comme une girouette.

— La lettre que tu lui remettras, Heini, te fera, j'en suis sûr, écouter favorablement. »

Maître Wirri, peu flatté d'une mission aussi délicate, ne partageait pas la confiance du baron. Si le vin, dont il n'avait pas mal bu, avait augmenté son courage ou plutôt la dose de son étourderie naturelle, il frissonnait à la seule pensée de se trouver face à face avec Addrich, dont on lui avait fait un portrait si terrible et si fantastique. Cependant l'éloquence du baron, ou plutôt la générosité avec laquelle il pourvut aux dépenses du voyage, et la promesse de faire habiller Wirri à neuf à son retour, triomphèrent des dernières objections du pauvre ménétrier.

« Qui donne beaucoup est en droit de demander beaucoup, » se dit Wirri en lui-même.

Aussi, prenant un air résolu, il s'engagea, fût-ce même au péril de sa vie, à mener à fin une entreprise qui ne laissait pas que d'être fort hasardeuse.

Cependant, pour dire toute la vérité, nous devons ajouter que le cœur du maître chanteur se sentait secrètement attiré

vers cette dangereuse aventure : car, chaque fois que le baron lui peignait Épiphanie, ce qui était très-important pour que Wirri la reconnût bien et qu'il ne la confondît point avec une autre, il lui arrivait involontairement de parer le portrait de la jeune fille des couleurs les plus vives et les plus brillantes. Ceci était bien naturel de la part d'une âme délicate et sensible, qui se plaît à rehausser ce qui est beau et noble, ce qui, vu de loin, s'embellit encore, surtout lorsqu'on n'aperçoit rien de semblable autour de soi. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que l'imagination ardente et poétique de Wirri s'enflammât à cette description. Il se représentait Épiphanie comme la beauté la plus ravissante, parée de toutes les grâces virginales, et certaine possibilité qu'il caressait dans ses rêves ambitieux, et à laquelle il rattachait les projets les plus délicieux, l'enivra bientôt plus que le vin du régisseur.

Wirri était un vieux garçon, et on se figure facilement ce que renferme tout ce mot. Ajoutez à cela qu'il était poëte et qu'il devait naturellement comme tel adorer tout ce qui est noble et beau! De même que le baron paraissait parfois perdre de vue son auditeur, en s'étendant sur le caractère et sur les charmes d'Épiphanie; de même celui-ci semblait aussi oublier son narrateur pour se peindre les larmes et les soupirs de la jeune orpheline, et se représenter à lui-même comme un libérateur récompensé par le plus gracieux sourire, présage d'un plus grand bonheur encore. Quelles douces espérances! Il y avait là de quoi le plonger dans l'enchantement et écarter de son esprit toute idée de danger! Enfin, se voyant au comble de ses vœux, il ne doutait pas que le généreux baron de Rued ne se joignît au doyen d'Aarau pour doter la belle Épiphanie et pour concourir avec d'autres protecteurs aux frais de ses noces.

Qu'on ne se moque pas de l'essor hardi pris par l'imagination du bon maître Wirri. Que de fois l'âme la plus candide n'a-t-elle pas même oublié dans l'église et le prédicateur et le sermon pour se lancer sur l'hippogriffe, et voler avec l'Obéron de Wieland dans le pays des songes!

D'ailleurs, on a vu souvent des gens de l'âge et de l'état de Wirri se laisser entraîner involontairement à la première impulsion vers un but quelconque, comme un cheval de poste bien dressé part au premier coup de fouet, parcourt la route

connue sans qu'on ait besoin de le conduire, et ne s'arrête qu'à la porte de l'écurie.

« Oui, oui, Heini, dit le baron en souriant et en menaçant du doigt le maître chanteur revenu de son extase : prends garde à ton cœur, et n'admire pas trop les yeux bleus de Fanny : autrement, ce pourrait bien en être fait de ton repos à tout jamais.

— Oh ! oh ! que le ciel m'en préserve, dit Wirri en balbutiant. Monsieur le baron, vous voulez plaisanter. Mais ce n'est pas cela. *Amans, amens.*

La rose et l'amour
Ne vivent qu'un jour !

Je suis revenu de toutes ces folies ! La lune de miel est bien vite passée. J'aime mieux rester comme je suis. Aussi aucune Ève ne me disputera jamais le paradis. »

Au milieu de ces propos, minuit vint à sonner. Le baron congédia Wirri et lui dit de venir chercher ses lettres le lendemain matin.

VI

Un compagnon de route.

Bien que le maître chantre ne se réveillât que fort tard, les lettres du baron ne se trouvèrent pas encore écrites. Wirri ne fut nullement contrarié de ce retard, soit qu'il désirât se trouver là quand on amènerait le Suisse suédois, soit qu'il ne fût pas fâché, avant de se mettre en route, de prendre sa part du repas du matin.

Les hommes envoyés la veille à la poursuite de l'étranger revinrent sans avoir pu découvrir la moindre trace de celui qu'ils devaient arrêter. Si l'espérance de Wirri se trouvait frustrée d'un côté, il n'en fut pas de même de l'autre. Appelé à dix heures et demie par la fumée de mets appétissants à la table du régisseur, il y prit avec plaisir

la place d'honneur que lui assigna son hôte. La conversation roula principalement sur l'élève du fameux Torstensohn, qui avait su si bien se rendre invisible. Le ménétrier dégrisé, ajoutant alors une foi entière aux idées de sortilége qu'il avait puisées la veille dans les vapeurs du vin, ne dissimula pas la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir reconnu tout d'abord un émissaire de l'enfer dans le prétendu guerrier de la montagne. Le régisseur lui-même commençait à se ranger à l'opinion du ménétrier, qui, se disait-il, par son état avait été à même de courir le monde et d'y apprendre une foule de choses ignorées dans la vallée de Rued.

Après le repas du matin, le baron remit à Wirri ses lettres, lui donna de vive voix encore quelques instructions, et en lui disant adieu, lui souhaita une heureuse réussite.

Le ménétrier gravit lentement la montagne et ne passa pas sans frissonner près de l'endroit où, la veille, lui et le baron avaient fait une si étrange rencontre. A tout instant il s'attendait avec effroi à voir sortir du taillis la figure du terrible Suédois. Cependant, parvenu sans la moindre aventure à l'extrémité du bois, il descendit l'autre versant de la montagne et arriva, par de belles plaines et des champs cultivés, au village de la riante vallée de Kulm.

Ici, il se reposa à l'auberge et y répara ses forces par un nouveau repas, tout en recueillant des renseignements utiles pour le but de son voyage : car, quelque avare de paroles que fût l'hôtelier, il lui indiqua cependant d'une manière plus exacte le lieu habité par Addrich. La demeure de cet homme, sur le compte duquel l'hôtelier ne se prononçait ni en bien ni en mal, était située au delà de la vallée du Diable, non loin d'Aesch, dans une gorge appelée *les Mousses* et qui aboutissait à des bois de sapin.

« Avant qu'Addrich vînt se fixer aux Mousses, dit l'hôtelier, cette vallée resserrée n'était qu'un immense marais; mais, après l'avoir acquise presque pour rien, Addrich changea le terrain inculte en excellents prés, et construisit sur la côte une belle maison cachée entièrement par le bois. »

Quand Wirri n'eut plus rien à apprendre de l'hôtelier discret, qui d'ailleurs ne lui avait répondu qu'avec réserve et méfiance, il se remit en route par la vallée, et plus tard qu'il ne l'aurait voulu : car il commençait à faire nuit quand il passa devant les ruines du château de Trostbourg et qu'il

tourna à droite le long du bois pour s'acheminer vers le terme de son voyage. Un brouillard froid et épais, descendant du haut des montagnes, contribuait encore à assombrir l'aspect sauvage de cette solitude.

Le ménétrier, pour qui un bon gîte n'était pas une chose indifférente, et qui ne craignait pas sans raison qu'un bon souper lui fît faute dans ce coin isolé du monde, se demandait déjà s'il ne vaudrait pas mieux rebrousser chemin et remettre au lendemain l'enlèvement de la belle Épiphanie : car, bien que le baron lui eût recommandé la plus grande hâte, à chaque pas Wirri sentait augmenter ses hésitations, et trouvait des motifs plus ou moins plausibles pour retarder l'exécution d'une affaire où une sage lenteur lui semblait moins dangereuse qu'une trop grande précipitation.

Tout irrésolu, il allait faire volte-face et retourner sur ses pas ; mais soudain en regardant derrière lui il demeura comme pétrifié à la vue d'un homme athlétique et d'une taille gigantesque, vêtu comme un paysan avec une jaquette de serge grise et des chausses à larges plis qui lui descendaient jusqu'aux genoux. Il faisait encore assez de crépuscule pour distinguer sa tête, qui s'élevait au-dessus de ses grosses épaules. Il y avait quelque chose de sombre et de sauvage dans sa physionomie, marquée par les pommettes saillantes de ses joues, les longues moustaches qui s'avançaient entre un nez aquilin et un menton aigu. Mais ce qui inspira le plus de terreur au pauvre ménétrier, c'étaient les grands yeux fixes qui, surmontés de sourcils noirs et épais, lançaient des éclairs.

« Où comptes-tu aller, mon ami? demanda d'une voix forte, mais un peu rauque, le paysan, qui paraissait approcher de la soixantaine.

— J'avais envie de pousser ce soir jusqu'à Aesch, où m'appellent quelques affaires, répondit le maître chanteur, mais cela me semble encore bien loin ; étranger au pays, je n'en connais pas la route. En outre, on n'y voit presque plus ; et la nuit, comme on dit, n'est l'amie de personne.

— Aesch n'est pas bien loin. J'y vais moi-même, et je t'y conduirai si tu veux. Tu n'as qu'à me suivre. »

Soit par complaisance, soit faute de présence d'esprit, Wirri suivit machinalement son guide improvisé. Marchant à côté de l'Hercule villageois (comme il l'appelait dans sa pensée), il remonta la côte. Wirri n'avait au fond aucune

raison pour en agir autrement. D'ailleurs, il devait craindre, en faisant voir, dans un endroit aussi isolé, le moindre soupçon, d'offenser un homme dont les manières décidées et tranchantes lui imposaient singulièrement. Au reste, le ménétrier, avec la connaissance qu'il avait du monde, croyait avoir remarqué, dans le son de voix ou plutôt dans la façon dont son nouveau guide avait prononcé les quelques mots qu'il lui avait adressés, une bonhomie plus que suffisante pour effacer de sa figure la dernière trace de méchanceté dont la nature ou l'imagination de Wirri l'avait dotée.

« Après la fatigue le repos fait du bien, dit Wirri ; mais la vallée ne brille pas par un grand air d'hospitalité. On peut se demander : l'art culinaire est-il connu dans ce pays, et y sait-on ce que c'est qu'une auberge ?

— Je t'indiquerai une excellente auberge, où un baron n'hésiterait pas à descendre.

— Voilà de bonnes paroles. Le boudin ne se trouve pas dans un chenil ! Les hommes sont comme les horloges ; il faut les monter pour les faire marcher. J'ai fait aujourd'hui assez de chemin.

— Tu viens donc de bien loin ?

— C'est selon, mon ami. A vrai dire, je viens d'Aarau, et je suis le maître chanteur et ménétrier Wirri. Peut-être as-tu déjà entendu citer mon nom par des gens de bien ; car je suis connu de tout le monde. Tu me diras sans doute qu'il n'y a pas cent lieues d'ici à Aarau ; mais, quand on a de courtes jambes, les routes vous semblent longues.

— C'est certain, et la montée de Rued, dont tu parles, n'est pas des plus douces.

— Ai-je parlé de Rued ? Alors je me trouve dans le même cas que certain individu qui, lié par une promesse de mariage faite la nuit, fut obligé d'épouser au grand jour la mère du diable.

— Le baron de Rued se porte-t-il toujours bien ? Je le connais parfaitement. C'est un digne homme comme on n'en voit guère dans le pays. Pour lui je traverserais l'enfer. Il va bien, n'est-ce pas ? Ou bien ne le connaîtrais-tu pas ?

— Qui, moi, je ne le connaîtrais pas ? Je suis chez lui comme chez moi. A ses noces j'ai fait une pièce bonne à être imprimée sur du satin ! Mais aussi, dès que j'arrive à Rued, on charge la table à la faire plier sous le poids des mets. Et

tu sais, mon ami, qu'on sert le repas selon l'hôte qu'on reçoit.

— Moi, à ta place, j'y serais resté cette nuit; car la cuisine d'un paysan ne vaut pas celle d'un châtelain.

— Tu as raison, mon ami; mais chaque chose a son bon et son mauvais côté : dans les honneurs tout n'est pas douceur; nous avons autre chose à faire que de porter la cuiller et la fourchette à la bouche.

— Je le vois bien. Tu as sans doute quelque mission du château de Rued. Tu me sembles un homme lettré, et les grands seigneurs ne peuvent pas se passer de ces gens-là! Eh bien oui, mon ami. Tout chiffon n'est pas propre à faire du papier! Certes, le baron m'honore de quelque confiance, mais il sait aussi ce que je lui suis. Et si je ne lui étais pas si dévoué, je me promènerais ailleurs que dans ce chemin, qu'on dirait fait exprès pour se casser les jambes.

— Demain matin je verrai le baron de Rued et je lui vanterai ton attachement. Les paysans d'alentour ne valent pas un malheureux kreutzer. Il faut le prévenir de ce qui se manigance. Tous les paysans sont pour les rebelles de Lucerne. Il n'est pas bien d'abandonner ainsi les autorités. Oui, il y a déjà.... mais qu'est-ce que je dis là?... Je ne te connais pas, mais j'aime à espérer que tu n'en souffleras pas un mot et que tu ne me trahiras pas; autrement, c'en serait fait de ma pauvre vie!

— Ne crains rien, mon ami; je suis honnête et discret. Nous n'avons pas, il est vrai, mangé un boisseau de sel ensemble; mais celui qui ne se fie à personne ne mérite non plus aucune confiance. Parle donc franchement. Je vois bien que nous marchons dans la même voie. Tout ce que tu me dis, c'est absolument comme si tu le disais au baron Mey. Ainsi, ouvre-moi ton cœur et abandonne-toi à la grâce de Dieu.

— Allons, ménétrier, je me risque. Je suis un simple et bon paysan. Une parole imprudente pourrait me conduire à la potence! Mais si tu m'en crois, tu ne te fieras à personne dans cette vallée, quand même on te louerait le bon temps et on porterait le gouverneur aux nues! Écoute, voisin, c'est un pauvre puits que celui dans lequel il faut verser de l'eau. Je ne me fie qu'à mes yeux. Beaucoup de gens prônent l'ancien temps, mais se conforment au nouveau! Je connais

les paysans d'ici à fond, et mieux que tu ne crois; mais dans peu de jours on leur apprendra à siffler sur un autre ton!

— Dieu le veuille, et plutôt aujourd'hui que demain! Je vois bien qu'on peut se fier à toi. J'ai toujours aimé les bons seigneurs d'Aarau. Si je puis te servir, toi et le baron de Mey.... Mais tu ne me trahiras pas.

— Si je pensais jamais devenir un traître, j'aimerais mieux qu'on me pendît avant qu'après. Tes offres sont bien aimables, mon ami, et ne sont pas de refus.... Quand on s'est chargé d'une chèvre, il faut en avoir soin et prendre garde à ses cornes.... C'est là ce qui m'arrive. Tu peux rendre de grands services au baron ainsi qu'à moi. Tu ne t'en trouveras pas mal.

— Je ne demande rien, et je ne fais que mon devoir en agissant comme un fidèle vassal. Dieu m'en est témoin.

— Allons donc! Un service en vaut un autre. Mais dis-moi d'abord si tu connais le riche Addrich.

— Ne parle pas si haut!

— Pourquoi?

— C'est qu'il est partout.

— Vraiment, c'est comme la mauvaise monnaie. On le dit sorcier. Cela ne me plaît guère. Crois-tu aussi que le diable le tienne dans ses griffes?

— Je crois plutôt que c'est lui qui tient le diable dans les siennes.

— Tant pis. Et moi, mon ami, qui veux aller chez lui! Il y a, dit-on, dans sa maison quelques belles femmes. J'ai affaire à l'une d'elles. A vrai dire, ce n'est pas pour mon propre compte, tu m'entends! je ne la connais même pas, mais cela ne doit pas être chose facile d'arriver jusqu'à elle, car Addrich la garde sans doute comme le dragon son trésor.

— Pas tant que tu crois. Il n'est presque jamais au logis. Les jeunes filles font absolument ce qu'elles veulent et le mènent par le bout du nez.

— Eh! c'est comme dit le proverbe: un cheveu de femme tire plus que sept chevaux. Cela me va! mais comment pénétrer dans la maison?

— Mais, par la porte. A laquelle des filles s'adresse ton message?

— Elle s'appelle.... Si je la voyais, je la reconnaîtrais tout de suite : le baron me l'a si bien dépeinte! Son nom.... at-

tends un peu.... est comme celui d'un des douze petits prophètes.... Zéphanie, je crois. Je pourrais te le dire si nous avions une lanterne. Le nom est bien lisible là, sur la lettre que je dois lui remettre.

— S'il n'y a qu'à remettre une lettre, tu peux me la donner. C'est la chose la plus facile du monde.

— Non, mon ami, il me faut porter moi-même le sac au moulin pour avoir la mouture. Si tu veux m'aider, tu rendras service au baron Mey. Je ne manque pas de tact, mais je ne voudrais pas me frotter contre Addrich. Quelque fin que soit le chat, plus d'une souris lui échappe. N'importe, il faut que la jeune fille soit en sûreté avant que les troupes étrangères entrent dans le pays.

— Est-ce qu'il y a déjà des soldats à Aarau?

— Non, mais ils y arriveront dans trois ou quatre jours, et alors on ne fera pas grande façon avec les rebelles. Les potences sont toutes dressées. Je voudrais qu'Addrich fût déjà pendu, la moitié de ma besogne se trouverait faite. Eh bien, veux-tu me prêter aide et assistance?

— Je jouerais volontiers quelque bon tour à Addrich. Je trouverai bien un prétexte pour aller chez lui et pour te conduire aux Mousses, comme si je t'avais rencontré dans la montagne. Le reste s'arrangerait ensuite tout seul. Mais aussi tu ne me trahiras pas?

— Tu verrais plutôt la neige prendre feu. Agis avec adresse. Moi, je te suis aveuglément.

— Maintenant tais-toi, pour que personne ne nous entende. Tu vois ce feu là-bas derrière les arbres. C'est une forge, j'ai à y faire une commission. Après cela, nous irons aux Mousses. »

Maître Wirri se félicitait de la bonne chance qu'il avait eue de rencontrer dans le même individu un homme de son parti, un bon guide et un aimable compagnon. « Cependant tantôt, quand je le regardais au jour, se disait-il par devers lui, il ne ressemblait pas mal au diable. Mais il ne faut pas juger d'un livre d'après le frontispice. »

A quelque distance on voyait de temps en temps des étincelles rouges percer les ténèbres, et une lumière brillante qui tantôt montant, tantôt disparaissant à travers les branches, indiquait l'atelier des cyclopes.

Le compagnon de Wirri quitta tout à coup la route frayée

et prit un sentier au milieu des broussailles. Le ménétrier le suivit tranquillement, non sans maugréer quelquefois quand les branches le fouettaient à la figure comme pour l'engager à ne pas avancer. Mais la voix rauque de son guide l'excitait toujours à ne pas se rebuter.

« C'est ici le cas ou jamais de dire : une fois embarqué, vogue la nacelle ! quand le vin est tiré, il faut le boire ! s'écria le maître chanteur. Je te suis, mais je ne te dissimulerai pas que nous avons l'air de nous jeter dans l'eau de peur de la pluie. L'autre route était superbe à côté de ce sentier, qui peut être bon pour des chèvres, mais non pas pour d'honnêtes gens. »

Nos voyageurs arrivèrent bientôt à une place dans le bois où l'on faisait du charbon. Au fond on entendait des coups de marteaux et l'on voyait la forge, qui consistait en une hutte délabrée, à travers les fentes et fissures de laquelle perçait partout la lueur du feu. Deux gros chiens approchèrent en aboyant, mais se retirèrent à la voix d'une personne qu'on n'apercevait pas. Tout à coup parurent quelques hommes dont on ne pouvait distinguer les figures. Ils entourèrent le guide de Wirri et lui adressèrent tout bas plusieurs questions. Puis Addrich ayant disparu, ils s'avancèrent vers le maître chanteur, le conduisirent à la forge et lui intimèrent l'ordre de s'asseoir devant la porte sur un banc. Ils accompagnèrent cette invitation d'un mouvement de main si vigoureux, que Wirri se trouva assis avant d'avoir le temps de se reconnaître.

VII

La forge.

Un de ces hommes par trop polis dit ensuite :

« Maître Wirri, nous savons que ce n'est pas dans de bonnes intentions que tu rôdes par ici. Ne fais donc pas de façons et livre-nous les lettres du baron Mey de Rued que tu portes sur toi. Si ces messieurs veulent la guerre, ils l'auront, et bonne ! Voyons cette lettre.

— Quelle lettre? demanda Wirri consterné. Qui te dit que j'ai des lettres? Tu peux être un sphinx, mais tu n'es pas un lynx.

— Mon petit doigt me dit quel homme tu es et quel métier tu fais.

— Alors tu dois aussi savoir à qui cette lettre est adressée?

— A Mlle Fanny.

— Vrai! c'est donc à elle et non à pas à toi que je la remettrai. Va-t'en à tous les diables avec ta curiosité, et laisse-moi la paix!

— Maître, cela ne fait pas mon compte! Les temps sont passés où les citadins pouvaient seuls prendre le verbe si haut! Donne-moi ta lettre de bon gré, ou bien je te découdrai le pourpoint, et je te couperai les oreilles par-dessus le marché. »

Cette menace semblait devoir être mise immédiatement à exécution. Deux gaillards robustes saisirent le ménétrier et deux autres firent mine de le fouiller, en lui annonçant qu'au moindre cri ils l'étrangleraient.

« Arrêtez, dit Wirri en s'efforçant de retirer ses bras de leur étreinte de fer. Je sais que la force l'emporte sur le droit. Mais qu'est devenu le brave homme qui m'a amené ici? Il ne souffrira pas qu'on me violente. Il répondra de moi. Se jeter trois ou quatre sur un seul, est-ce là une conduite chrétienne? Lâchez plusieurs chiens contre un lièvre, il faudra bien qu'il succombe! Le plus fort aura nécessairement le dessus sur le faible. Moi qui croyais arriver chez d'honnêtes gens, chez des chrétiens, et non pas chez des brigands et des païens!

— Tais-toi, mauvaise langue, répondit un de ses agresseurs. Nous avons des sentiments plus chrétiens que toi et tes semblables. Comme espion et porteur de missives, tu mériterais, selon les lois de la guerre, qu'on te pendît à l'arbre le plus proche. Ce n'est que par commisération et par humanité que nous te faisons grâce de la vie; mais jusqu'à nouvel ordre tu resteras prisonnier : hâte-toi de nous obéir et de nous livrer les dépêches, si tu ne veux pas nous forcer de recourir à des moyens extrêmes.

— Foin de ton protocole, mon ami! dit le ménétrier. Certes, je n'en donnerais pas un zeste, si je ne voyais là une demi-

douzaine de poings tout prêts à le sceller par la force. Lâchez donc une de mes mains pour que je cherche cette lettre. Mais n'oubliez pas qu'il y a cinquante-deux semaines dans une année, et qu'il arrive souvent du soir au lendemain des choses auxquelles le plus fin n'a pas songé!

— C'est bien dit, répondit un autre. Tu l'apprends aujourd'hui, et les villes en feront bientôt aussi l'expérience. Vos gros bonnets se sont imaginé avoir à eux seuls toute la sagesse, et ont cru que, malgré tous les mécontentements provoqués par leurs iniquités, ils maintiendraient leur autorité illégitime. Mais voilà que tout à coup la glace est rompue contre toute attente, et la brèche ne sera pas facile à réparer. Allons, vite tes dépêches! »

Wirri chercha la lettre en murmurant quelques mots inintelligibles. Quand on pense à sa poltronnerie naturelle, on doit être étonné de lui voir déployer tant de courage dans cette circonstance. Mais il appartenait à la classe nombreuse de ces individus qui ne tremblent que devant le danger tant qu'ils ne le voient pas. Aussitôt que le ménétrier eut livré la lettre qu'on lui demandait, tous s'éloignèrent, à l'exception d'un seul homme laissé sans doute en sentinelle devant la porte de la forge.

Cependant le maître chanteur, qui s'était rassis sur le banc, proférait, comme pour décharger sa bile, quelques jurons; mais comme ce n'était pas son habitude, il n'oubliait pas d'en demander aussitôt pardon au ciel. On croira sans peine qu'il désirait se voir bien loin de cette maudite forge; mais il croyait devoir attendre son guide athlétique, soit pour recouvrer par son aide la lettre du baron Mey, soit pour ne pas s'aventurer seul dans le bois au milieu de la nuit. Pour se désennuyer il observa longtemps le gardien, qui, sans desserrer les dents, se promenait en long et en large. Ses yeux se portèrent aussi sur les deux gros chiens couchés à ses pieds ou bien sur les étoiles qui tantôt brillaient au-dessus de lui, tantôt disparaissaient au milieu des nuages.

Il régnait tout autour de lui un profond silence; les coups des marteaux se ralentissaient, et l'on entendait les voix de plusieurs hommes qui causaient dans la forge. Wirri, ayant cru distinguer la voix rauque de son guide, se tourna pour s'en assurer. Derrière lui une lueur rougeâtre s'échappait entre le mur et les poutres par une fente assez large pour

qu'il pût découvrir sans peine ce qui se passait dans la forge. Au fond gémissait le soufflet qui ranimait la flamme du foyer. Plusieurs barres de fer étaient à moitié ensevelies sous la braise ardente. Quelques parties de la forge enduites d'une suie noire, telles que poutres, saillies de mur, chevrons, et plusieurs outils comme marteaux, tenailles, pinces, suspendus aux murs, semblaient tantôt avancer au milieu d'une flamme petillante, tantôt reculer dans le sein de l'obscurité.

Le compagnon de Wirri, semblable au prince des ténèbres, trônait fièrement et comme un géant sur l'enclume. Comme il était tourné vers le foyer, son corps projetait une grande ombre noire, et ses cheveux dressés sur la tête et éclairés par le reflet de la flamme ressemblaient à des gerbes de feu. En guise de sceptre, il tenait dans sa main droite un de ces fers pointus dont on garnissait d'ordinaire les lances et les piques.

A cette vue le ménétrier fut saisi d'une terreur superstitieuse; mais son effroi s'accrut quand il reconnut, dans l'un des trois paysans placés debout devant l'enclume, le Suédois qui lui avait apparu ainsi qu'au baron Mey sur la montagne de Rued. C'était bien sa figure imposante, ses yeux étincelants, sa barbe noire frisée, ses moustaches relevées; seulement, à la place de l'élégant costume militaire, il portait une jaquette de paysan en gros coutil écru.

« A quoi tient ce retard? demanda la voix rauque d'un ton contrarié. Au lieu de trois cents nous devrions déjà en avoir trois mille! Vous ne songez donc pas que sous peu de jours nous allons avoir sur les bras les hommes de Bâle, de Mulhouse, de Berne et de Zurich? »

Un des forgerons répondit : « On en a déjà fait et distribué cinq cents, comme tu sais. On ne cuit pas des piques au four comme le boulanger y cuit de petits pains. Le fer demande à être forgé.

— Assez! remuez-vous un peu plus, dit l'homme assis sur l'enclume. Travaillez jour et nuit, il n'y a pas de temps à perdre; autrement, tout ira au diable! Qu'en penses-tu, Gédéon? ces piques sont trop courtes. Ce sont de vrais cure-dents! Elles devraient avoir au moins un demi-pied de plus! »

Le même ouvrier qui avait déjà parlé répondit encore : « Elles ont juste la mesure que le capitaine Gédéon nous a ordonné de leur donner, il y a trois semaines. S'il y a

erreur, ce n'est pas notre faute. Cela ne me regarde pas. Mais songe qu'en les allongeant d'un demi-pied, cela doublait le travail, et cela aurait diminué de moitié l'argent dans ton sac. Après tout, que m'importe? je les ferai comme vous voudrez! »

Le Suédois prit la pointe de fer de la main du vieillard, examina le travail et dit : « C'est bien comme cela! ce qui manque au fer en longueur est remplacé par le bois du manche, et celui qui aura ce cure-dent dans le ventre n'aura plus d'indigestion à craindre. Nous n'avons que faire de hallebardes, qui ne sont bonnes que pour des gardes du corps et qui ne valent rien pour l'infanterie légère formée des jeunes gens que nous avons enrôlés, et qui n'ont chez eux ni arbalètes, ni arquebuses, ni mousquets. Il n'est pas bon que la pique pèse trop du haut, comme j'en ai fait la remarque dans la fameuse *armada* impériale. Cela rend toujours le coup moins sûr. Du reste, je pense que nous ne manquerons pas de munitions, puisque presque toutes les maisons sont pourvues de poudre et de plomb, ou du moins de massues, armes assez respectables dans une mêlée. »

Le vieillard reprit : « Ne traite pas l'affaire trop à la légère. Le conseil de Berne a fait une levée de soldats étrangers qu'il vante comme des gens braves, aguerris et dévoués.

— Cela se peut, reprit le capitaine en jaquette de coutil. Mais le cabaret qui vend du bon vin n'a pas besoin de bouchon au-dessus de la porte. Au bout du compte, cette levée n'est qu'une fournée d'hommes ramassés à la hâte, une soldatesque peu faite au service, et à laquelle nous pourrons tenir tête sans peine. Je donne ma parole qu'avant quinze jours, j'aurai fait de nos hommes des soldats qui sauront si bien leur métier, qu'ils forceront ces fanfarons étrangers à passer les monts.

— Celui qui méprise son ennemi, dit le vieillard, a déjà perdu à moitié la partie.

— Comme aussi celui qui le craint, reprit Gédéon. Nos hommes entrent en campagne pour la défense de leurs droits et de la liberté de la patrie. Aussi ils se battront en désespérés, car ils ont reconnu complétement que l'ancien ordre de choses a fait son temps. Et maintenant qu'on commence à battre la caisse, il n'y a plus de choix qu'entre une glorieuse victoire ou un gibet. Veillons seulement à ce que l'on ne répande pas

trop tôt le bruit de nos projets et de nos ressources, pour que nous soyons les premiers à attaquer l'ennemi qui espère nous surprendre.

— C'est juste, répondit le vieillard. Jusqu'à cette heure, l'affaire est tenue assez secrètement et connue de peu de monde.

— C'est pourquoi il faut observer un régime militaire sévère, continua le capitaine. Le premier que l'on prendra comme traître aura sans grâce la tête à bas ! L'espion et le porteur de missives suspectes aura sans grâce la tête à bas. »

A ces mots : « La tête à bas ! » que le capitaine répéta avec force en les accompagnant d'un geste expressif du bras, comme s'il remplissait déjà lui-même l'office du bourreau, le ménétrier perdit presque l'usage de ses sens.

Songeant à la lettre qu'on venait de lui enlever, il s'appliqua naturellement ces paroles, et, abandonné de tout le monde, il se crut perdu. Aussi, détachant en toute hâte ses regards de la fente du mur, il songea à la fuite.

La sentinelle se promenait toujours devant la porte de la forge. Au moment où elle tournait le dos au ménétrier, celui-ci crut que le bois voisin lui offrirait un refuge assuré au milieu des ténèbres. En descendant la pente de la montagne, il espérait gagner facilement la route de la vallée. Il fit toutes ces réflexions avec la rapidité de l'éclair et avec plus de présence d'esprit qu'on n'aurait dû en attendre de la part d'un homme rempli de terreur par les discours du capitaine.

Il se leva aussitôt et se mit à fuir ; mais il n'avait pas encore fait quelques pas, qu'il se sentit retenu derrière par la nuque et arrêté devant par une grosse bête velue qui, en aboyant avec fureur, s'était élancée contre sa poitrine. Il poussa un grand cri. C'étaient les deux chiens qui le tenaient, et que, dans sa précipitation, il semblait avoir tout à fait oubliés. Le plus grand de ces dogues avait posé ses deux pattes de devant sur les épaules de Wirri comme s'il allait l'embrasser, et de sa gueule il lui serrait le cou, préservé heureusement par le collet du manteau et le rebord du large chapeau. Le gardien accourut promptement et cria aux chiens : « Allons, à bas ! à bas ! »

Le ménétrier se secoua fortement, comme pour s'assurer

qu'il était bien délivré de ces terribles animaux et qu'il n'avait pas de membres de cassés; puis il s'écria :

« Si ce n'était pas un péché que de se porter à des malédictions, je souhaiterais que ce coupe-gorge fût au fond des enfers avec les hommes et les bêtes qu'il renferme; il y serait certes bien plus à sa place que sur le territoire de mes gracieux seigneurs et maîtres.

— Ma foi, tu es fou, dit en riant le paysan qui, l'ayant saisi par le bras, se disposait à le ramener. Pourquoi ne restais-tu pas en place? pourquoi t'es-tu mis à courir comme un possédé? Tu peux te vanter d'avoir du bonheur, puisque mes dogues t'ont laissé le temps de pousser un cri de détresse.

— Ne puis-je aller où bon me semble? répliqua maître Wirri; suis-je votre prisonnier? De quel droit retiens-tu un honnête homme? Va-t'en au diable. Je n'ai que faire de toi, et je me trouve aussi peu à ma place dans ce repaire qu'une colombe dans un nid de vautour.

— Tiens-toi tranquille, reprit le paysan. Il ne te sera fait aucun mal. Nous n'égorgeons personne, et nous sommes d'honnêtes gens comme toi. Sois sûr que je tiendrai ma parole.

— Oui, dit Wirri; tu tiens sans doute ta parole comme le lièvre tient en place quand il entend le tambour. »

Pendant cette altercation, une ombre noire s'était glissée entre Wirri et le paysan. Le maître chanteur reconnut sans peine, à ses formes athlétiques, son guide mystérieux. Bien que, depuis ce qu'il avait vu et entendu dans la forge, il n'eût plus grande confiance en cet homme, il ne l'en aborda pas moins d'un ton affable, lui raconta ce qui venait de lui arriver depuis leur séparation, et lui demanda aide et protection contre les méchants chiens et les hommes grossiers auprès desquels il l'avait conduit.

« Que veux-tu à ce brave homme? Je l'ai rencontré en route, et ce n'est que par complaisance qu'il m'a accompagné jusqu'ici, dit le vieillard d'un ton courroucé. Jockli, je t'en préviens, le plaisir que tu trouves à narguer les étrangers te vaudra quelque jour une côte brisée et pourra bien coûter la vie à tes dogues enragés. Viens, maître; partons ensemble, ajouta-t-il d'un ton plus doux en prenant Wirri par le bras. Ces hommes de la montagne sont des manants sans la moindre éducation. Allons, viens; bonne nuit, Jockli. »

Quelque plaisir qu'eût le ménétrier de quitter ce fatal endroit, il s'arrêta cependant après les dix premiers pas en disant :

« Je sais bien que les forgerons sont habitués au feu et que les charbonniers ne sont pas blancs. Aussi je ne leur en veux pas. Mais ces gens-là sont de vrais fripons. A peine avais-tu tantôt tourné les talons, qu'ils m'ont enlevé de force la lettre du baron. Il faut qu'ils me la rendent, ou bien je porterai plainte au bailli de Lenzbourg, qui aura bientôt mis fin à leur conduite brutale et sauvage.

— Silence ! lui dit tout bas son guide en l'entraînant avec lui dans le bois fourré. Qu'on ne t'entende pas ! Tu ne sais donc pas où nous sommes ? Veux-tu follement amener ta perte et la mienne ? Ce sont tous des gens ameutés, des insurgés, des rebelles. S'ils devinaient nos projets, ils nous briseraient le crâne avec leurs marteaux, et personne ne leur dirait un mot.

— Vraiment, tu ne m'apprends rien de nouveau, répondit Wirri, qui, se cramponnant au bras de son guide, avançait avec anxiété au milieu de l'obscurité. J'ai reconnu ces beaux oiseaux à l'air qu'ils ont chanté dans la forge. Mais pourquoi les hantes-tu ? et pourquoi m'as-tu amené ici ? Pauvre homme que je suis, quelle mine piteuse je ferai devant le baron Mey de Rued !.

— Tu me fais de la peine, maître; mais, demain matin, j'arrangerai ton affaire auprès du baron.

— Te proposes-tu sérieusement d'aller demain au château ? demanda Wirri d'un ton incertain, qui ne montrait que trop qu'il doutait de la probité de son guide.

— As-tu déjà oublié ce que je t'ai dit, en venant ici ? Ne fallait-il pas juger des faits par nos propres yeux pour pouvoir en parler savamment au baron ? De simples conjectures ne suffisent pas à des hommes comme lui.

— Mais, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, il me semble que tu chantais un peu sur le même ton que ces maudits rebelles. Je ne prétends pas dire précisément que je te prends pour un homme de leur clique; mais celui qui approuve le mal par son silence passe pour complice.

— Faut-il donc bêler comme un mouton quand on se trouve avec les loups ? Comment t'y serais-tu pris pour leur tirer les vers du nez ? Leur aurais-tu dit la vérité et leur aurais-tu fait un sermon ? Maître, je commence à croire que tu n'es

pas d'Aarau, car les bourgeois de cette ville en savent plus long que toi.

— Je sais comme toi, mon ami, que toute vérité n'est pas bonne à dire. Aussi as-tu agi très-sagement. On connaît les gens dans l'occasion. Maintenant, je connais aussi ce beau M. Gédéon. Toute médaille a son revers, comme tout mal a son bon côté! C'est égal, le baron sera bien étonné quand je lui conterai cette histoire. Mais, à dire vrai, j'en suis un peu mortifié ; je ne me serais pas imaginé que le régisseur eût le nez si fin!

— Tu connaissais donc déjà cet archicoquin de Gédéon?

— Je l'ai rencontré hier en prenant le frais avec le baron devant le château. Nous nous sommes pris de paroles; il s'est levé sur ses ergots, et nous a montré bec et ongles. Mais, patience. A quelque chose malheur est bon! comme on dit; j'aurai ma revanche, et quelque jour je lui jetterai aussi une pierre dans son jardin.

— Ah! je ne suis plus étonné que ces gens aient su tout de suite que, chargé d'une mission du baron Mey, tu étais porteur de lettres. Gédéon t'avait suivi à la piste, maître, car il en savait dix fois plus que moi sur ton compte. Tu ne devrais pas dire comme ça tes affaires devant tout le monde.

— Quand l'ai-je fait? Si ce pendard n'a pas écouté aux portes dans l'auberge de Kulm, il faut qu'il s'entende avec le diable; car je me garde bien de dire un mot de plus qu'il ne faut, et avant de parler j'examine bien mon homme. Mieux vaut un faux pas qu'une parole de trop. Mais il faut croire que le diable a prêté son oreille à ce coquin de Gédéon. A Kulm, je ne me suis informé que des jeunes filles qui demeurent chez Addrich....

— J'entends, maître, et je vois que nous sommes tous deux pour l'autorité que le bon Dieu a instituée. Je suis un bon homme tout rond, et je trouve, ma foi, que je t'en ai déjà trop dit sur mon compte. Garde ta langue, et ne me trahis pas dans le pays.

— A quoi penses-tu, cher ami? Ne crains rien. Il faut qu'il fasse rudement froid pour que les loups se mangent entre eux. »

Tout en causant de la sorte, nos deux voyageurs, sortis du bois, venaient d'arriver à la plaine; un vent froid soufflait dans la vallée et détachait les brouillards des montagnes.

Wirri ne laissait pas de jeter de temps en temps ses regards de tous côtés pour chercher à s'orienter. Mais l'obscurité l'empêchait de distinguer autre chose que les montagnes qui, comme de sombres nuages, se dessinaient à l'extrémité de l'horizon. On ne découvrait nulle part ni lumière ni habitation; mais le vieillard, dont la conversation ne tarissait pas, ne paraissait nullement s'inquiéter de sa route; il avançait d'un pas allègre, tantôt sur du gravier, tantôt dans des prairies, dans un ravin, ou à travers un massif de bois.

Quand, après une marche soutenue, le maître chanteur commença à éprouver quelque fatigue, et qu'il crut remarquer que les montagnes de la vallée se resserraient des deux côtés, il s'arrêta tout à coup et dit à son compagnon :

« Mon ami, si tu n'as pas quelque mauvaise intention, tu dois être égaré, car il me semble qu'à la manière dont nous allons, nous pourrions bien ne pas sortir de toute la nuit de cette contrée sauvage et déserte. On n'entend ni chien ni clochette, rien que le vent qui souffle à travers les feuilles sèches des arbres. Je suis d'avis de retourner sur nos pas et d'aller chercher un asile dans la première hutte ou grange venue : car je suis glacé de froid, et la nuit ne me sourit guère.

— Ne veux-tu donc pas aller chez Addrich des Mousses? demanda le vieillard d'une voix rauque.

— Que le bon Dieu m'en garde! s'écria le maître chanteur. Y penses-tu? Tu sais bien qu'on m'a enlevé ma lettre. Je t'aurais cru assez intelligent pour comprendre que je ne pouvais ni ne voulais plus me rendre dans un endroit où je n'ai plus rien à faire. Pourquoi ne me mènes-tu pas au village ou chez toi?

— Maître, c'est ta faute et non pas la mienne; pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt qu'il te répugnait d'aller chez Addrich?

— Mais ma lettre n'est-elle pas entre les griffes des hommes de la forge?

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Ils t'ont laissé ta langue; et d'ailleurs qui te dit que Fannely sache lire? Fais-lui ta commission de vive voix. Elle trouvera peut-être plus de plaisir à voir tes bonnes grosses joues qu'une mince feuille de papier.

— Mon bon, fais-moi l'amitié de rebrousser chemin. Je

n'invite pas le diable à venir chez moi, et j'aime encore moins à aller le trouver chez lui.

— Si le génie du mal te donne jamais un aussi bon gîte que nous sommes sûrs d'en trouver un chez Addrich, il ne faut pas le refuser. Pour moi je ne retourne plus : car, quelques pas encore, et nous sortons du taillis et nous touchons au but. J'ai froid et j'ai faim comme un chien abandonné de son maître; c'est l'heure du souper, et Addrich est hospitalier. Chez moi tu trouverais à peine un fromage de chèvre.

— Des cheveux courts sont bientôt brossés, répondit le ménétrier. Tout bien pesé, je sens avec une grande lassitude dans les jambes une véritable faim canine; je ne pourrais pas me traîner un quart d'heure de plus; et rester sur la route dans cette profonde obscurité, ce serait dix fois pire que d'aller affronter la mort !

— Viens donc ; maître Addrich n'est pas si méchant qu'on le dit.

— Arrête un peu, mon ami. Il y a quelqu'un qui nous suit dans l'ombre. N'entends-tu rien? s'écria Wirri plein d'effroi, et il sentit au même instant le souffle de gros animaux qui tournaient autour de lui en le flairant.

— Ce ne sont que les chiens d'Addrich.

— Ces maudites bêtes n'aboient même pas; on dirait qu'elles me connaissent.

— Tu vois donc que leur maître est hospitalier. Allons en avant ! si nous retournions à présent, nous ne ferions qu'éveiller les soupçons. »

Wirri suivit son guide lentement et avec timidité; car les chiens rôdaient toujours autour de lui sans qu'il pût les voir. Enfin après quelques pas ils aperçurent une faible lueur qui brillait entre les branches des sapins; immédiatement après, ils découvrirent les fenêtres d'une grande maison de paysan.

VIII

La maison maudite.

En entrant, le guide de Wirri eut plutôt l'air d'un ancien ami de la maison ou du maître lui-même que d'un hôte étranger. Deux valets qui étaient à causer près du foyer de la cuisine se levèrent pour le saluer. Il se mit à parler avec eux à voix basse ; le ménétrier prit leur place auprès du feu, au-dessus duquel était suspendue à un crochet de fer une marmite qui exhalait une odeur agréable.

« Viens avec moi, dit à Wirri un des valets, qui s'approcha de lui une lampe allumée à la main. Chez nous tu ne manqueras de rien ; mais je ne crois pas que tu puisses voir Addrich aujourd'hui, sa fille est malade. »

Le ménétrier s'aperçut alors qu'il était seul avec le valet : car, pendant qu'il se chauffait à la flamme petillante du foyer, il n'avait pas pris garde que son compagnon de route avait disparu avec l'autre valet. Il se laissa donc conduire par quelques petites chambres à un corridor étroit, aboutissant à une pièce située à l'extrémité de la maison. Le valet l'introduisit dans cette pièce, dont l'espace était presque entièrement occupé par un énorme poêle en briques, par un lit si haut qu'il touchait presque au plafond, par une vieille table en bois de sapin et par quelques chaises de même bois.

Le valet posa la lampe sur la table et dit en sortant :

« On t'apportera ton souper, et, si tu as envie de dormir, voici ton lit. »

Wirri, qui ne s'était guère attendu à un si bon accueil dans une maison aussi mal famée, fut enchanté de se trouver dans une chambre aussi propre que chaude. Si l'habitation, comme toutes celles du temps, n'était construite qu'en bois et couverte de chaume, elle était lambrissée en dedans, et tout y dénotait l'ordre et l'aisance. Le maître chanteur trouva surtout un plaisir infini à examiner son lit haut comme une tour, dont les draps en toile écrue et grossière étaient d'une fraîcheur

able. Mais ce qui lui parut étrange, c'était de voir de
arres de fer à l'extérieur de la fenêtre, et des ver-
iqués au dehors et non en dedans de la porte, ce
ait à sa chambre presque l'aspect d'une prison.
it qu'il s'abandonnait à ces réflexions, on lui servit
promis et tant désiré. Un valet, suivi d'une très-
e, apporta de la bouillie d'avoine, des tranches de
du pain blanc et tendre comme de la laine, du fro-
l'Emmenthal, dont les pores brillaient de gouttes de
du vin dans une bouteille de cristal vert; avec une
emarquable l'Hébé villageoise déploya la nappe et
de manière que le large liséré rouge vînt occuper
de la table. En un clin d'œil tous les mets s'y
nt rangés dans la plus parfaite symétrie. Elle s'ac-
sa tâche sans proférer un seul mot, d'un air ti-
is riant, les yeux baissés, mais avec beaucoup de
iturelle. La souplesse de ses mouvements, même
s pieds étaient en repos, ainsi que la légèreté de sa
e, ne pouvaient échapper au maître chanteur. Mais
ds de Wirri n'étaient pas moins attirés par l'épaisse
et les tranches dorées du jambon; aussi la jeune fille,
uhaitant tout bas un bon appétit, disparut-elle à ses
nme une sylphide.
seulement après avoir satisfait à l'exigence grossière
mac qui ne s'apaisa qu'à la vue des plats vides, que
lu ménétrier se représenta de nouveau la petite Hébé,
manières gracieuses n'avaient rien de commun avec
une simple paysanne. Plus il se retraçait sa figure
élancée, plus il se persuadait que cette jeune fille
tre la malheureuse filleule du doyen Rusperli, qu'il
ngagé à délivrer. Il se fit de justes mais tardifs
s d'avoir laissé échapper l'occasion de tout disposer
réussite de son projet.
n une heure après la porte s'ouvrit, et la jeune fille
our ôter le couvert. Le ménétrier s'empressa d'en-
aimable et timide enfant dans une conversation et
niner de plus près.
emblait encore bien jeune, et avait le teint un peu
ssi ne pouvait-on pas l'appeler une beauté; mais il y
charme particulier dans le jeu de sa physionomie
licate que mobile. Ses cheveux étaient tressés en

nattes; elle portait une robe d'une étoffe grossière et d'une couleur presque passée; une chemise de grosse toile, attachée au cou par des agrafes, couvrait sa poitrine.

« Pourquoi donc, lui dit-il, pourquoi restes-tu chez Addrich, où tu ne dois pas te plaire ? A ta place, j'aurais passé depuis longtemps les montagnes. On est comme abandonné de Dieu et des hommes dans cette horrible gorge. Addrich te donne-t-il au moins de bons gages ?

— Il ne me donne rien.

— Rien peut être bon pour les yeux, mais cela ne suffit pas à l'estomac. Alors je ne conçois pas ce qui peut te retenir ici.

— Je suis une pauvre orpheline. Addrich m'a recueillie par charité. Où irais-je ? Je serais heureuse de trouver partout ailleurs de quoi gagner seulement ma vie !

— Eh bien ! pourquoi ne viendrais-tu pas à la ville, par exemple à Aarau, où je demeure ? Je suis ménétrier, et je gagne pas mal d'argent. On me reçoit parfaitement dans toutes les bonnes maisons ; aux baptêmes, aux fêtes et aux noces, on me paye bien mes pièces de vers. Je gagne encore bien des choses à droite et à gauche. Si j'avais une bonne ménagère, je serais comme une perle enchâssée dans l'or. Tu sais, et je suis là pour l'attester, qu'un garçon, quand même il aurait tout à foison, ne s'enrichit pas : car, comme dit le proverbe, pierre qui roule ne ramasse pas de mousse. Mais si nous vivions tous deux ensemble, par exemple, je dirais adieu aux soucis. Nous en aurions assez pour nous deux, même quand il nous viendrait un troisième.

— Voilà de bien singuliers discours, et auxquels je n'entends rien, dit la jeune fille en le regardant avec surprise et d'un air plein d'innocence.

— Cependant je sais parler. On ne peut pas plus s'empêcher d'aimer que de tousser ! Ainsi, bref et rond comme je suis, je te dirai : Si tu veux de moi, je t'emmène. A Aarau, je n'aurais qu'à passer la main par ma fenêtre, pour avoir autant de fiancées que j'ai de doigts à chaque main. Mais sache-le bien, c'est pour toi seule que je suis venu dans ce nid de hibou. J'avais même pour toi une lettre de la part du baron Mey de Rued ; mais les voleurs et rebelles assemblés à la forge me l'ont enlevée de force. Nous devions tous deux nous réfugier à Liebegg !

— Que me chantes-tu là ? dit la jeune fille en riant et en autant autour de la table. Le baron de Rued s'inquiète bien le la pauvre Aenneli !

— Aenneli, répéta Wirri, tout ébahi et à voix basse. Je me suis trompé de porte. Vieil âne, tu n'as qu'à te faire raccourcir les oreilles pour ressembler à un jeune poulain !

— J'ai bien pensé, en te voyant entrer dans la maison avec Addrich, que tu venais d'Aarau ; les messieurs de chez vous aiment à plaisanter !

— Avec Addrich ! s'écria Wirri consterné. Que dis-tu, Aenneli ? Le vieillard qui vous regarde avec ses yeux comme à travers des chiffons de drap de Frise rouge, c'est là Addrich ? »

La jeune fille riait et sautait comme une folle.

« Ah ! tu ne joues pas bien ton rôle. Tu voudrais en vain me faire croire que tu ne le connais pas. Ah ! tu ne m'attraperas pas !

— Me voilà encore bien loti, murmura le ménétrier. On n'échappe pas au mal qu'on craint : se tromper, c'est perdre ! Quel jour de guignon pour moi ! Le diable m'a fait donner dans le panneau, et me voilà pris ! Que Dieu me vienne en aide ! » Il passa la main sur son front avec angoisse, et la tourna tout autour de sa tête comme s'il cherchait le nom de quelque chose qu'il avait perdu. Puis s'adressant de nouveau à la jeune fille, il dit : « Ainsi, c'était Addrich lui-même ? Qui se serait douté de cela ? Il avait l'air innocent comme s'il n'avait jamais troublé l'eau, et comme s'il ne voyait pas plus loin que son nez. Mais on blanchit bien l'*assa-fœtida !* Et toi, ma bonne Aenneli, vit-on du moins ici dans la crainte de Dieu, dans la paix et l'union, comme si les cigognes avaient établi toute l'année leur nid sur le toit ? »

Elle haussa les épaules, et dit d'un air effrayé et à demi-voix : « Est-ce que je sais ce qui se passe ici ? On va, on vient et on ne sait pas pourquoi. Je suis depuis Noël dans la maison, et je ne comprends rien à ce qui s'y fait. Bien des gens viennent ici que l'on ne voit plus s'en aller, et plus d'un est parti de la maison que je n'ai jamais vu revenir. Souvent la peur me prend, car ici tout se passe autrement qu'ailleurs. On ne doit pas tout entendre ni tout dire. Ah ! si je pouvais trouver une place dans une maison chez d'hon-

mme un pauvre pécheur de la fenêtre de sa prison, car elle-ême ne sait pas un mot de ce qu'elle chante. »

A ce récit extraordinaire, maître Wirri secoua involontairement la tête.

« On devrait faire ici des croix sur toutes les planches, écria-t-il, car la malédiction est attachée à cette maison. uitte-la dès que tu le pourras, Aenneli, et secoue la pousère de tes pieds. Si tu viens à Aarau, tu n'as qu'à me mander. Le premier enfant venu t'indiquera la demeure de aître Wirri, près du *Ziegelrain* [1]. Une bonne place ne te anquera pas, et je te trouverai peut-être encore quelque ose de mieux; car tu es si gentille et si aimable que tu rais, certes, l'affaire d'un honnête ménétrier. »

Tout en causant avec le maître chanteur, Aenneli avait levé ce qui était sur la table et lé tenait sous le bras. Elle urit au ménétrier d'un air franc et candide. « Que n'es-tu nu, dit-elle, à la mort de ma mère, quand je me trouvais andonnée de tout le monde! Les paysans ont le cœur en dur, et de plus ils sont pauvres; aucun ne voulut me cueillir pour l'amour de Dieu. Je me suis bien trouvée force d'aller chez Addrich, et cependant je savais tout ce qu'on sait de lui au village. J'entrai chez lui en pleurant et avec 'roi. Hélas! on passe tout à l'homme riche, tandis que le uvre orphelin est mené rudement.

— Chère Aenneli, ne tiens donc pas de si tristes discours, t le ménétrier en passant sa main sur la joue de la jeune le, rougissant de pudeur. Pourquoi secoues-tu la tête? Te éfierais-tu de moi? J'ai des intentions honnêtes, et toi tu es pas pauvre, car j'estime bien plus une fille qui a de aux yeux comme toi qu'une fille qui n'aurait que de beaux us. Une fois que nous nous serons bien entendus, le reste ı tout seul! »

Elle recula toute honteuse en disant: « Ah! tu es toujours ur moi un monsieur d'Aarau! Bonne nuit. »

A ces mots elle sortit, après lui avoir fait un signe amical la tête. Maître Wirri resta longtemps immobile sur sa aise, les yeux fixés sur la porte. Il voyait toujours devant la figure d'Aenneli, ses mouvements gracieux, sa vive dérche, le jeu de sa physionomie mobile, où le sérieux alter-

1. Briqueterie ou tuilerie. (*Note du traducteur.*)

nait avec la gaieté enfantine. Il trouvait tout charmant en elle, et il était obligé de s'avouer qu'Aenneli serait la plus gentille ménagère qu'il pût désirer.

S'abandonnant à des réflexions profondes et agréables sur une matière aussi intéressante, il proféra quelques mots entrecoupés, dont le sens pouvait à peu près se traduire ainsi : « Sans doute le choix d'une femme est plus difficile que celui d'un bonnet ! Mais souvent plus on choisit, plus on est attrapé. A dire vrai, j'aimerais bien mieux enlever Aenneli que cette amie des lutins et des sorcières avec son âme de prophète. Les mariages sont écrits dans le ciel. Je sais bien qu'on ne vit pas d'amour et d'eau claire, et qu'une femme dépense souvent plus qu'un homme ne gagne à la sueur de son front. Mais cette Aenneli ! La modestie est la meilleure dot. La simplicité vaut la plus riche parure. Plus on a, plus on dépense. Il faut régler sa dépense sur son revenu. »

Au bout d'une nouvelle pause, il continua en ces termes : « Certes, il est facile de prendre une jolie femme; mais la garder, c'est autre chose ! On dit encore que les femmes ont les jupes longues et les idées courtes, et que dans le mariage tout n'est pas rose. Mais ma foi ! tout bien considéré, je crois qu'il est temps d'en finir. Maintenant ou jamais ! Je suis dans le meilleur âge pour me marier. D'ailleurs l'amour fait naître l'amour, et vivre seul n'est pas vivre ! »

IX

Dérangements.

Le ménétrier fut arraché à ces profondes méditations par le grincement des gonds de la porte. Elle s'entr'ouvrit pour livrer passage, non pas à la gracieuse tête de l'innocente jeune fille à laquelle il rêvait, mais à une figure colossale, aux traits rudes, aux pommettes saillantes, aux sourcils épais, aux yeux injectés de sang, en un mot à Addrich, qui, d'un ton sourd, prononça ces mots :

« Bonne nuit, maître Wirri! demain matin nous aurons à causer ensemble. »

La tête d'Holopherne disparut. La porte se referma, Wirri entendit pousser un verrou, et il reconnut qu'on fixait en outre un cadenas à la porte. Ensuite les pas s'éloignèrent dans le corridor.

L'effroi du ménétrier s'était tellement accru, qu'il n'avait pas répondu au souhait d'Addrich, et qu'il n'avait pas eu la force de lui demander pourquoi il l'enfermait. Le sifflement du verrou rouillé et le claquement du cadenas résonnèrent dans ses nerfs et chassèrent aussitôt toutes les douces idées matrimoniales auxquelles il s'était abandonné avec trop de précipitation. Il essaya enfin, en remuant doucement la porte, de s'assurer de sa captivité, à laquelle il se refusait encore à croire, malgré tout ce qu'il venait d'entendre et ce que les barreaux de fer de la croisée lui avaient déjà fait craindre. Le doute ne lui était plus permis; il poussa un profond soupir et s'écria :

« Serais-je donc un de ceux qu'on aura vus entrer et qu'on ne verra plus sortir? Ciel miséricordieux, viens à mon secours! Auprès de cet abominable repaire, la fosse aux lions de Daniel serait encore un excellent gîte! »

Il se jeta tout habillé et plein d'angoisse sur son lit. Pour retrouver quelque calme, il se mit sans succès, tantôt à prier, tantôt à jurer. Il ne se recueillit qu'à la longue, mais sans se livrer à une trop grande confiance; il finit par espérer qu'on n'en voulait pas à sa vie, quand sa première terreur fut passée et que l'agitation de son sang se fut apaisée. « Car, se disait-il, si Addrich avait voulu se débarrasser de moi, il aurait pu le faire sans le moindre danger pour lui, ou dans la forge ou dans le bois, ou bien dans notre voyage nocturne. Il n'avait qu'à me conduire sur le bord d'un abîme et à m'y précipiter. Avec les morts, il n'y a pas de procès, se dit encore Wirri. Mais tant qu'on vit, il y a de la ressource. La fortune change; si elle est aujourd'hui pour lui, elle sera peut-être demain pour moi. »

Telles furent les réflexions du ménétrier qui, se retraçant tous les faits de la journée avec plus de sang-froid, découvrit bientôt le motif le plus probable qui faisait garder la nuit sa respectable personne sous les verrous! Il se rappela qu'Addrich, par une ruse infernale, lui avait arraché l'aveu qu'il

était chargé d'une lettre du baron, et que d'ailleurs Addricl en connaissait le contenu et était informé de la mission di ménétrier, d'enlever Épiphanie et de la conduire à Liebegg Quoi de plus naturel que de déjouer le projet du ravisseur ei l'enfermant pendant la nuit? « Demain matin, il me rira au ne et me renverra avec ma courte honte et mille injures. El bien! ses sottises ne feront pas de moi un sot, et avec moi pied de nez je ne me cognerai pas contre un arbre. »

Il en était là de ses méditations, quand, à la clarté vacillant de sa lampe, il s'aperçut qu'elle allait s'éteindre; il voulu en vain la ranimer. Aussitôt qu'il eut touché à la mèche, il s trouva dans les ténèbres. Cet accident le mit dans de nouvelle transes; il retourna en tâtonnant à son lit, y grimpa non san peine à cause de sa hauteur démesurée, puis se ramassa su lui-même et ferma les yeux, ce qui était sans contredit l moyen le plus sûr de ne pas s'apercevoir de l'obscurité.

Au petit jour, il tomba dans un demi-sommeil encor assez agité; mais bientôt il fut réveillé en sursaut par un aboiement de chiens qui semblait venir de dehors. Le cœu lui battait bien fort, pendant qu'il écoutait avec la plus grand attention. Tout étant rentré dans le silence, il laissa tombe sa tête alourdie sur l'oreiller pour dormir. Mais bientôt il entendit un bruit singulier, comme des pas d'homme, et si prè de lui, qu'il croyait qu'on approchait de son lit. Il se mit su son séant; il crut que son cœur allait se briser dans sa poitrine et sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête, quand il vi une ombre noire se balancer devant la grille de sa fenêtre plus il l'observa, plus il distingua la forme d'un homme qu grimpait à la fenêtre, posa ses pieds sur les barreaux, et montant toujours plus haut, disparut à ses yeux.

Quel que fût le désagrément que notre pauvre Wirr éprouvait de se voir de nouveau dérangé dans son sommeil il se tranquillisa un peu en reconnaissant qu'il ne courai en ce moment aucun danger.

« Si c'est, se disait-il, un voleur qui convoite les trésor d'Addrich, je suis tout à fait en sûreté, grâce aux barreaux d la fenêtre et aux verrous de la porte. Si c'est un amoureu qui vient de nuit faire sa cour à la charmante Aenneli, il n pense nullement à moi. Mais j'aimerais bien mieux être à s place. Cette jeunesse sait donc déjà aussi que la nuit est favorable aux amours! Mais qui aurait cru cela de deux yeu

aussi innocents? Allons, point de foire sans larron, point de fille sans garçon. L'esprit vient de bonne heure aux fillettes! Adieu mes rêves d'amour! »

Pendant ce court monologue, les jambes reparurent sur les barreaux de fer à la croisée. La figure descendit et disparut. Mais au même moment, il se fit un nouveau bruit, et une voix d'homme cria:

« Arrête, coquin! »

Maître Wirri prêtait l'oreille avec une attention soutenue. Il entendit le cliquetis de deux épées, et une voix forte qui criait:

« Mâtin, pille! »

Un silence de mort succéda, puis il y eut des gémissements sourds qui diminuaient de plus en plus. Enfin tout rentra dans le silence.

Le ménétrier fut saisi d'une angoisse mortelle. Les hommes qui en étaient venus aux mains devant la maison n'étaient ni des valets ni des paysans; voilà ce que prouvaient leurs armes. Il était certain qu'un meurtre venait d'être commis dans la maison d'Addrich. On conçoit sans peine que Wirri ne put plus fermer l'œil du reste de la nuit; il lui semblait qu'elle ne finirait jamais, et que le soleil ne reparaîtrait plus à l'horizon.

Aussi sa joie fut-elle extrême quand la pâle lueur du matin pénétra dans sa chambre, et que la vie se répandit peu à peu dans la maison. Ce ne fut qu'alors que, se croyant plus en sûreté, il osa fermer les yeux et chercher le sommeil qui avait fui ses paupières pendant toute cette terrible nuit. Mais son repos fut bientôt troublé par plusieurs voix d'hommes. Plein de curiosité, il s'élança du haut de son lit pour courir à la fenêtre. L'herbe de la prairie était couverte des perles argentées de la rosée. De gris brouillards enveloppaient les cimes des noirs sapins. Sur une petite place libre, entre la maison et le bois, on voyait trois hommes dans une conversation animée, mais faite à demi-voix, et d'un air mystérieux. Un quatrième était occupé à passer et à repasser un balai sur le gazon teint de sang.

Sous les premiers arbres du bois on apercevait un cinquième individu qui, armé d'une pelle, comblait de terre une fosse fraîchement creusée. Wirri, songeant aux événements de la nuit, n'eut pas de peine à s'expliquer cette scène lugubre.

Bien qu'il ne fît pas encore assez jour pour tout distin-

guer au dehors, le ménétrier reconnut facilement parmi les trois interlocuteurs la figure gigantesque d'Addrich.

L'autre était le Suédois, qui, transformé en paysan, portait le nom de capitaine Gédéon. Il tenait sa main droite en écharpe, fait qui pour notre observateur à la fenêtre ne laissait pas d'être très-significatif.

Le troisième homme, court et trapu, d'une forte carrure, vêtu moitié en paysan moitié en bourgeois, était plus difficile à reconnaître, parce qu'il tournait à la maison son large dos. Ce fut cet individu qui excita le plus la curiosité et l'esprit d'investigation du maître chanteur, car Addrich et le fier Suédois semblaient lui témoigner une déférence toute particulière. Mais Wirri eut beau chercher, rien ne le mit sur la voie, ni le feutre rond avec plumes vertes du personnage, ni son large surtout de laine brune sans manches, qui couvrait un justaucorps et des chausses plissées, descendant sur des bas rouges jusqu'à mi-jambe.

Ce ne fut que lorsque Addrich eut invité de la main l'étranger à partir avec lui, et que celui-ci se tourna, que Wirri put distinguer ses traits. Il lui semblait qu'il avait déjà vu quelque part cette grosse figure sérieuse, terminée par une courte barbe pointue et des moustaches qui retombaient sur des lèvres serrées et pincées. Ils ne lui paraissaient pas non plus inconnus, ce large et haut front, ces cheveux épais et crépus tombant en boucles jusqu'aux épaules, cette cravate blanche nouée légèrement autour du cou et ramenée en double nœud sur une poitrine ornée de deux rangées de petits boutons ronds qui fermaient du haut en bas un pourpoint de couleur brune. Mais quand, en s'en allant, l'étranger parut lancer un regard menaçant vers la fenêtre, Wirri reconnut le personnage et recula d'un pas. Ce n'était autre que le chef des rebelles de Lucerne, Christen Schybi d'Eschlismatt, qu'il avait vu à Wollhausen.

« Maintenant je sais ce que la cloche a sonné, murmura le ménétrier effrayé. Que Dieu nous garde ! partout où cet homme se montre, il arrive quelque malheur ! Ah ! si le baron Mey savait cela à Rued ! il y aurait là une capture à faire dont se réjouirait toute la confédération. Pour moi, je n'achèterai pas de pique pour la guerre, et je veux bien n'avoir rien vu, s'ils me lâchent vivant de leurs griffes. »

Au bout d'un bon quart d'heure la serrure s'ébranla, le

rou cria, la porte s'ouvrit, et Addrich entra dans la mbre. Il était accompagné de deux paysans qui avaient pieux ferrés à la main.

As-tu bien dormi, maître? demanda Addrich, et un sou- équivoque et malicieux passa sur ses traits sévères, ime un rayon du soleil couchant éclaire subitement le enveloppé de sombres nuages.

- Je mentirais si je disais oui; car je te connais mainte- t, Addrich. Mais que t'avais-je donc fait pour m'avoir npé ainsi hier toute la journée et m'avoir gardé la nuit sonnier?

- Tu es fou, répondit le vieillard; il ne t'est pas arrivé ioindre mal. Mais ne te charge plus de missions perfides, e te mêle pas de choses qui ne te regardent pas. Je te serais bien aller si ta langue pouvait rester aux Mousses.

- Laisse-moi partir en paix, Addrich, et la chemise que sur moi ne saura pas que j'ai été chez toi. On s'instruit es dépens. J'ai payé assez cher la leçon, je saurai me e!

- Quand tu te seras tu pendant trois jours, je te croirai iite, et j'enfermerai le renard dans le poulailler. Mets-toi ntenant en route; mes gens t'accompagneront. Tu n'auras loin à aller pour trouver ton déjeuner.

- Où me conduira-t-on?

- Au delà de la Bampf, le long des lacs jusqu'à Hochdorf, ondit Addrich en poussant Wirri hors de la chambre et e menant par plusieurs chambres jusqu'à la porte de la son. En Argovie, ajouta-t-il, tu ne serais pas un instant sûreté. Le premier que tu rencontrerais te tuerait comme Caïn. Tout le peuple est soulevé contre Berne; il se ré- l comme un feu qui prend dans un bois ou comme un ent qui déborde.

- Le feu et l'eau sont de bons serviteurs, mais de mau- maîtres, » répondit le ménétrier; et il ajouta à voix e : « De même que les paysans.

- Pars, dit Addrich d'un ton sec. Que Dieu te garde! On che bien sur un sol couvert de gelée blanche. Ne cherche à fuir ni à crier, autrement tu aurais sur-le-champ deux s de couteau dans les côtes. Entendez-vous, vous es? »

ces mots, le vieillard mit le ménétrier à la porte de cher

lui, et les paysans le forcèrent de marcher au milieu d'eux et de gravir le col de la montagne. Addrich les suivit des yeux tant qu'il put les voir. Puis il rentra dans la maison, demeura quelque temps indécis au bas de l'escalier, le monta et ouvrit doucement la porte d'une chambre.

X

Les hôtes.

Aenneli vola au-devant d'Addrich sur la pointe des pieds, l'index de la main gauche sur les lèvres, et la main droite levée en l'air.

« Doucement, doucement, ta fille est assoupie, lui murmura-t-elle à l'oreille. Fanny aussi, qui a passé toute la nuit au chevet de Lorely, repose depuis deux heures. »

Et en disant ces derniers mots elle désignait la porte d'un cabinet contigu à la chambre.

Addrich fit un léger signe à la jeune fille, qui sortit aussitôt.

Resté seul, il avança lentement vers le lit de son enfant malade. Pas le moindre petit grain de sable ne cria sous ses souliers. Il contempla Lorely en silence.

Elle était couchée les bras étendus au-dessus du drap de lit, comme si on allait la mettre dans la bière. On découvrait encore des traces de beauté sur ses traits flétris, et d'un blanc de marbre. De dessous son bonnet sortaient quelques boucles de cheveux aplatis et noirs comme de l'ébène. Si autrefois ils avaient rehaussé l'éclat de cette tête de vierge, ils ne faisaient aujourd'hui qu'augmenter la triste impression de ce spectacle navrant. Ils tombaient sur son front pâle et descendaient le long de ses joues bleuâtres, comme pour mieux indiquer que la vie était éteinte dans ce corps immobile. Son sein ne palpitait pas, aucun souffle n'agitait ses lèvres décolorées; ses yeux caves semblaient à tout jamais fermés à la lumière du jour.

Addrich, les mains jointes et la tête baissée, regardait fixement la figure de cet ange près de s'envoler de la terre. Levant les yeux et les abaissant de nouveau sur sa fille assoupie, il dit en soupirant et d'une voix à peine intelligible : « O mon enfant, ma pauvre enfant! Toute ma joie, toute ma vie! Pourquoi personne ne peut-il t'arracher au pouvoir fatal de la destinée? »

Accablé par le chagrin, sa poitrine se gonfla et il eut de la peine à respirer. Il leva sa tête vers le ciel avec l'expression d'un désespoir muet, et serra convulsivement ses mains contre son cœur. De grosses larmes lui tombèrent une à une des yeux, et il poussa de sourds gémissements. Quand sa douleur fut calmée ou qu'elle céda à son épuisement moral, ses lèvres agitées semblèrent adresser d'ardentes supplications au maître suprême et invisible de toutes choses. La stature élevée de ce vieillard vigoureux, courbé avec humilité, avait quelque chose du chêne orgueilleux brisé par la foudre, dont le feuillage fané frémit au moindre souffle du vent, et la rougeur de ses yeux embrasés semblait indiquer la flamme qui le consumait.

De temps en temps il proférait des mots incohérents, qui ressemblaient aux discours d'un insensé, mais qui n'étaient au fond que les accents de son âme déchirée, et marquaient l'enchaînement de ses idées et de ses douleurs, comme on distingue une chaîne de montagnes éloignées par quelques pics saillants à l'extrémité de l'horizon.

« O douce proie de la mort, disait-il, fallait-il que ta mère te mît au monde pour m'être enlevée sitôt? Je te reconnais avec épouvante, monstre insatiable qui dévore ses propres intestins et qui les reproduit pour avoir une nouvelle pâture! Ah! pauvre belle rose des Alpes, qui se fane ignorée du monde! Pourquoi as-tu fleuri? Le ciel est bon et juste, dit-on ; je voudrais le croire. Mais ce corps inanimé dit que non. Il n'existe rien de plus affreux que le sentiment à côté d'un rocher insensible, que la vie à côté du muet anéantissement. L'amour est la seule chose qui par aucun lien ne se rattache au monde! O pieuse et sainte enfant, pourquoi t'avoir fait goûter cette douce existence pour te l'enlever au milieu des douleurs? Qu'as-tu fait pour que la nature puisse se permettre ce crime de te détruire? O crime sans nom! Laisse-moi, Satan! Le monde porte en lui la conscience de son éter-

nité! Ah! si tu t'en vas avant moi, je te suivrai, ange! Nous ne nous séparerons pas! »

Ici ses sanglots étouffèrent sa voix; il s'agenouilla en gémissant tout bas, jusqu'à ce que ses larmes se tarirent. Il se releva, et, jetant encore un regard désespéré vers le ciel, il dit: « Que ta volonté se fasse! » Il s'essuya les yeux, posa une plume de duvet sur les lèvres de son enfant, et reconnut avec un douloureux plaisir les traces de la vie dans le balancement du duvet. Il se pencha sur le lit, baisa doucement la robe de sa Lorely et sortit le plus doucement possible de la chambre.

« Ne quitte point Lorely que Fanny ne soit réveillée, dit-il à Aennell qui parut sur l'escalier. Je me rends auprès de mes hôtes, et je ne verrai pas beaucoup ma fille aujourd'hui. Souhaite-lui le bonjour de ma part. »

Sur ce, il descendit, traversa rapidement la cuisine et deux grandes pièces contiguës, pour se rendre dans une chambre tout au fond de la maison. Ici se trouvaient les individus que maître Wirri avait aperçus à la pointe du jour. Gédéon et Schybi d'Eschlismatt étaient assis près d'un homme vieux, mais encore vert, à qui sa chevelure et sa barbe blanches donnaient un aspect très-vénérable. Ils étaient engagés dans une conversation animée.

« Sur mon honneur, disait Gédéon, je ne regarderais pas à vingt doublons, si je pouvais savoir quelles étaient ses intentions. Il maniait parfaitement la lame; dès la première botte, il m'obligea à me tenir sur la défensive, tandis qu'en rompant la mesure, il marchait lentement en arrière pour prendre sa retraite bien calculée vers le bois. »

Christen Schybi secoua gravement la tête et dit:

« Je vous le répète, quelque isolée que soit la maison d'Addrich, et quelque secrète que soit tenue cette conférence, vos seigneurs de Berne se doutent de quelque chose. C'était pour sûr un de leurs espions. Si tu avais pu lui fendre le crâne! Mais tu as été trop tard sur sa piste.

— Je n'y ai pas mis plus de temps qu'il ne faut pour un *Pater noster*, répondit Gédéon. Aussitôt que le chien d'Addrich aboya, j'étais à bas de mon lit, sur mes jambes; et, habillé ma bonne épée à la main, je m'élançai hors de la chambre. J'en suis fâché pour la pauvre bête; à peine l'avais-je lancée contre l'individu suspect, qu'elle tomba morte à terre et que le drôle disparut dans le bois, au milieu des brouillards.

— Et tu ne le poursuivis pas, Gédéon Renold? demanda l'homme aux cheveux blancs.

— Il faisait si obscur, répondit Gédéon, que je ne distinguais la figure que comme une ombre au milieu des brouillards. Je suivis longtemps le bruit fait par les branches qui arrêtaient la course du fugitif. Mais, privé de l'assistance du chien tué, je dus renoncer à lui donner la chasse.

— Brisons là-dessus, mes chers voisins et amis, reprit Addrich. Nous avons aujourd'hui des affaires importantes à traiter; cela vaudra mieux que de nous creuser la tête pour deviner qui a marqué la main vaillante de Gédéon et tué mon vieux *Packan*[1]! Aujourd'hui ou demain, les forces réunies des villes entreront dans l'Argovie. Il faut agir résolûment, si vous ne voulez pas être tous pris et pendus après-demain. N'est-ce pas, Ulli Schad, tu as vu de tes propres yeux partir la levée de Bâle? »

L'homme aux cheveux blancs répondit :

« Certes, c'est comme je vous l'ai dit. J'allais de Waldenbourg à Bâle. Avant-hier, quatre cents hommes enrôlés dans la ville, et des compagnies prises dans les campagnes, sont sortis de la ville, musique en tête. Les capitaines Louis Krug et Paul Bekel faisaient caracoler fièrement leurs chevaux; et ces coquins portaient, je vous l'assure, des chapeaux ornés de plumets si longs, qu'ils furent forcés de se baisser pour passer sous la porte Saint-Alban. Le cortége était ouvert par cent hommes de Mulhouse qui n'avaient pas l'air de venir seulement pour abattre des choux. On racontait en outre que quinze cents hommes de Zurich allaient entrer en même temps sur le territoire de Berne.

— Ma foi, Gédéon, Leuenberg paraît nous abandonner, dit alors Addrich au capitaine Suédois; ou bien lui serait-il arrivé quelque malheur en route? Selon ton rapport, nous aurions déjà dû le voir la nuit dernière. »

Gédéon Renold répondit :

« Leuenberg tiendra parole, bien que des affaires importantes aient pu le retarder. A toute heure il lui vient des députations des communes des divers cantons, et il est obligé de donner des instructions à droite et à gauche. C'est chez lui comme un quartier général avant la bataille, quand le

1. *Packan*, littéralement *tombe sus*. (*Note du traducteur*.)

généralissime envoie des ordres sur tous les points. En attendant, commençons nos délibérations; il ne s'opposera en rien à vos décisions.

— Que le diable l'emporte! s'écria Schybi. J'avais chez moi bien des gens sur les bras, et cependant me voici. Il nous plante là. Nous autres de l'Entlibuch et du pays de Lucerne, nous pouvons attendre tranquillement la fin de vos débats. Nous avons commencé par mettre à couvert nos moutons un peu écorchés, en acceptant les conditions plus ou moins honorables des arbitres. Nous ne payons que dix schellings pour le droit de tonnage, sans parler d'une foule d'autres priviléges et faveurs qu'on veut bien nous octroyer. Nous n'aurons point un kreutzer des frais de la ville à payer. A la rigueur, cela peut nous suffire. Si vous autres, vous voulez vous donner au diable, je ne m'y oppose pas; mais nous ne voulons pas vous servir de guides.

— J'aime à espérer que tu ne parles pas sérieusement, reprit Renold. Il faut que tu saches, Schybi, que Nicolas Leuenberg est un confédéré aussi respectable que qui que ce soit dans toute l'Helvétie; toutes ses actions brillent par la foi, la justice et la vérité, et il a le caractère aussi mâle que ses manières sont nobles et imposantes. S'il n'avait pas fait prendre le harnois en votre faveur à tout l'Oberland jusqu'aux montagnes de neige du Valais, il est plus que certain que vous auriez été tous enveloppés dans la même ruine; et, au lieu du pardon accordé par les autorités catholiques, le bourreau de Lucerne vous aurait déjà séparé la tête du tronc, ainsi qu'à tant d'autres patriotes.

— Ne te mets pas en colère, capitaine Renold; tu t'époumones sans rime ni raison, répondit le chef de l'Entlibuch. Nos dix bailliages avaient déployé leurs bannières et juré l'alliance de Wollhausen sans Leuenberg et ceux de Berne; et c'est aussi sans eux que nous avons fait la paix avec l'autorité. Du reste, je m'accommoderai fort bien de Leuenberg s'il n'est pas maladroit, et il aura certes assez d'occasions de montrer s'il sait faire autre chose que descendre la brouette du haut de la montagne.... »

Addrich, voyant que Gédéon se frottait le front et craignant quelque sortie violente de sa part, s'empressa d'intervenir :

« Vous êtes tous des braves, dit-il, et vous êtes tous, si je ne me trompe, venus dans cette vallée déserte, non

ıas pour vous diviser, mais pour vous réunir dans l'intérêt ommun contre les oppresseurs de notre pays. Mais, à vous lire vrai, vous perdez votre temps à vous chamailler pour ien et à épiloguer sur des mots; c'est, ma foi, brider un cheral par la queue. Si vous n'êtes pas décidés à délibérer avec alme et à agir en commun, il vaut mieux abandonner tout le suite une entreprise qui ne peut réussir que par l'union. Il ıe s'agit pas, vous le savez, d'abattre des noix vertes; mais l se joue ici des têtes parmi lesquelles figurent aussi les ôtres. Si les paysans de tous les cantons ne se lèvent pas omme un seul homme pour briser la tyrannie des villes, out est perdu! C'est pour amener cette insurrection généale que vous vous êtes réunis, et pour empêcher que tout ıe se termine comme il y a dix ou douze ans. Dans ce temps-là, es hommes de l'Oberland et ceux de l'Argovie avaient aussi oulu compter avec les Bernois; on commença d'abord par arler bien haut à Langnau, mais on baissa bien vite le ton uand on vit que les hommes de Lucerne et de Soleure resaient chez eux, et que les députés de Berne à Thun saaient les capter par des paroles mielleuses et de magniiques promesses; ensuite, dans le territoire de Zurich, eux de Wodenschwyl et de Knonau levèrent la tête; mais, omme personne n'osa les soutenir, ils durent se soumettre, emander merci, voir sept chefs décapités, et payer quatre onnes d'or aux seigneurs de Zurich. Ce fut la fin de cette ıauvaise farce. Puisse-t-elle vous servir de leçon!

— Bien parlé, Addrich, dit Gédéon. Des coups forts frapés à la fois de tous côtés brisent seuls le joug et désarment es villes! car l'ours se dépouillerait plutôt lui-même de sa eau que le patricien ne renoncerait à son ambition et à saoif du pouvoir. Mais *ecce lupus in fabula*, voici Leuenberg ui approche avec un de ses amis. »

Addrich alla au-devant des nouveaux venus et les amena ans la salle. Tous les assistants se levèrent de leurs siéges, ffrirent la main à l'étranger, et prêtèrent toute leur attenon à Leuenberg, dont la renommée publique s'occupait lors beaucoup, et qui se mit aussitôt à causer avec Gédéon.

Il y avait dans toute sa personne et dans tout son maintien uelque chose d'impérieux. Sa figure, qui se distinguait par n beau nez aquilin et par des yeux étincelants et des sourils parfaitement arqués, portait l'empreinte de la gravité,

de la fermeté et de la prudence. Agé de plus de cinquante ans, il semblait attacher quelque prix à ses avantages extérieurs. Il avait les cheveux noirs, coupés courts, comme ses moustaches; son menton était orné d'une impériale taillée avec soin; un col étroit et blanc comme la neige était rabattu sur son pourpoint noir d'un drap très-fin, dont les coutures, aux épaules et aux manches, étaient garnies de franges et de lisérés de velours; une rangée serrée de boutons de soie ornait le devant de son justaucorps.

« Mes chers maîtres et amis, dit Leuenberg, permettez-moi de vous présenter mon compagnon de voyage. C'est sire Adam de Zeltner, sous-bailli de Buchsiten, un zélé et fidèle confédéré qui vous amène tout le pays de Soleure. Vous ne lui refuserez pas, j'espère, votre confiance. »

Les assistants offrirent de nouveau et avec plus d'expansion la main au sous-bailli, dont la contenance était des plus convenables.

« Maintenant, continua Leuenberg, rendez-moi la pareille. Je connais déjà le brave Schybi d'Eschlismatt et mon compagnon Gédéon Renold; mais dites-moi le nom de ce digne Suisse à qui ses cheveux blancs donnent la préséance sur nous.

— C'est Ulli Schad de Waldenbourg du pays de Bâle, dit Gédéon, l'homme de ce canton le plus renommé par sa sagesse et son expérience, *præclarissimus et prudentissimus*.

— Eh bien, dit Leuenberg en serrant la main du vieillard, dites-moi, père Ulli, comment vont les choses chez vous? J'ai appris avec beaucoup de peine que le colonel Zœrnli de Bâle marchait contre Aarau à la tête de beaucoup de gens recrutés dans votre canton.

— Cela se peut, répondit Ulli; mais, sire Leuenberg, soyez sûr que nos gens ne tueront pas un moineau sur le territoire de Berne. Personne de nous ne veut combattre des hommes du même pays, qui ont comme nous à souffrir des vexations des autorités. Il n'y a que Bratteln, Multenz et d'autres lieux du bailliage de Münchenstein voisins de la ville, qui tiennent pour Berne. Mais les autres bailliages sont déterminés à dégainer et à faire voir aux bourgeois qui est-ce qui est le maître. Il est vrai que le bourgmestre Rodolphe Wettstein et le prévôt du corps des métiers Jacob Hummel sont allés le jour de mon départ à Lerstul pour chercher à accommoder les affaires, mais ils en sont revenus tout penauds.

— C'est là une nouvelle d'or, dit Leuenberg. Je voudrais, Addrich, que tu pusses m'en donner d'aussi bonnes d'Argovie ; car l'ennemi avance de tous côtés.

— Ne t'inquiète donc pas, Claude, lui répondit Addrich. Le landsturm de tout le comté est mis sur pied, ainsi que de l'autre côté de l'Aar, dans les bailliages de Biberstein et de Schenkenberg. Tout y semble encore tranquille comme au sermon. Mais les armes sont aiguisées ; au premier roulement de tambour le tocsin sonnera dans toute l'Argovie, comme au premier son d'un cor de chasse toute une meute de chiens se met à aboyer.

— Eh bien, dignes et chers confédérés, reprit Leuenberg, occupons-nous sans retard de la grande affaire pour laquelle nous sommes assemblés ; levons la main et jurons d'exécuter ce que nous aurons résolu d'un commun accord. Car ce n'est pas sans raison que le temps est représenté les ailes déployées, et une fois dispersés sur différents points, rien ne nous garantit que nous nous revoyions de sitôt. Dis-moi, Addrich, as-tu pris soin que nous nous trouvions en sûreté chez toi?

— Leuenberg, s'écria Gédéon, une telle question est déplacée là où, comme on sait, demeure un soldat. J'ai posté moi-même tout autour des sentinelles sûres, qui observeront avec soin tout individu suspect : car le bailli de Lenzbourg, qui a toujours l'œil au guet, nous dénicherait bien vite s'il avait le moindre vent....

— Ne vous tourmentez pas, dit Addrich. Le chevalier Mey de Rued lui-même ne se doute nullement de nos projets. Il a bien envoyé hier en ce lieu un émissaire, non pas pour savoir ce qui s'y passe, mais seulement pour m'enlever ma nièce. »

A ce mot, Gédéon ne put dissimuler une profonde émotion. Il jeta des regards flamboyants et inquisiteurs sur Addrich, qui, sans se laisser émouvoir, continua tranquillement :

« Ce n'est, comme vous voyez, qu'une affaire de cotillon. L'émissaire, un ménétrier d'Aarau, ne me connaissant pas, a été assez bon enfant pour me prendre pour son confident. Par précaution nous l'avons envoyé sur le territoire de Lucerne, pour qu'il y rende de nous tout le témoignage qu'il voudra. »

Schybi éclata de rire.

« Je crois en outre, dit-il, que tous les sergents et valets

du bailli n'oseront pour rien au monde s'aventurer dans cette vallée; car dans tout le voisinage Addrich est redouté comme s'il était le frère jumeau du diable.

— C'est vrai, s'écria le sous-bailli de Buchsiten. Si je ne savais pas que tu es un homme de bien, Addrich, je n'aurais pas osé venir te trouver, tant on dit de mal sur ton compte. J'ignore d'où viennent tous ces commérages. Peut-être cela tient-il à ce que tu regardes les gens comme si tu allais les manger. »

Addrich répondit avec un peu d'humeur :

« Est-ce qu'il n'y a donc pas d'ânes dans ton pays? Tant que j'ai été pauvre on me traitait de voleur et de chenapan; une fois que j'eus amassé quelques écus, j'étais un sorcier et j'avais déterré des trésors. Parce que je prends ma raison pour guide et que je ne sonne pas du même cor que les sots, j'ai fait un pacte avec l'enfer. Parce que je ne viens pas écouter le latin de cuisine du curé, il fulmine contre moi du haut de sa chaire et me gratifie chaque dimanche d'un nouveau nom, m'appelant hérétique, anabaptiste, athée, que sais-je? Quand une fois l'envie et la méchanceté se sont attachées à noircir un homme, toutes les vertus du monde ne le blanchiraient point. Mille et mille fois j'ai maudit le jour où j'ai quitté la vallée de Simmen pour venir me fixer au milieu de cette stupide engeance.

— Cependant, dit Schybi, tous ces gens t'obéissent comme si tu étais leur bailli.

— Cela vient de ce qu'ils ne craignent pas Dieu, mais le diable, répliqua Addrich. Les gentils n'étaient pas plus païens que ne le sont ces bêtes à face humaine. Aussi combien de ces misérables sont venus mystérieusement me supplier pour l'amour de Dieu de vouloir bien les mettre en rapport avec le diable! Ils étaient tout prêts à se donner à lui corps et âme et à le signer de leur sang, s'il leur assurait ici-bas une vie joyeuse ou bien s'il mettait seulement un écu volant dans leur escarcelle. Bien que ces malheureux dorment au prêche du dimanche après s'être égosillés à chanter les psaumes, le curé les cite comme de bons chrétiens, car ils ont soin, quand leurs truies mettent bas, de garnir sa cheminée de boudin et de jambon. Mais laissons cela, la soupe du matin nous attend dans la pièce à côté. J'espère que vous me ferez l'honneur de vous asseoir à ma table. Quand

nous aurons restauré nos forces, nous n'en délibérerons que mieux. »

Sur cette offre, le conseil se trouva suspendu. Les hôtes d'Addrich, après quelques excuses et quelques refus dictés par la politesse, finirent par le suivre et par prendre place autour de la soupière fumante.

XI

La demande en mariage.

A ce repas du matin où parurent des langues fumées et de belles tranches de venaison, ne manqua pas non plus cette généreuse liqueur que le paysan suisse savait déjà alors extraire des cerises sauvages et noires dites merises. Aussi la bonne humeur se répandit-elle bientôt parmi les convives, dont les regards et les plaisanteries s'attachaient aux formes élancées d'Aenneli, chargée de les servir à table.

Gédéon Renold seul, contre son habitude, resta taciturne et sans appétit. Aussi, avant la fin du repas, il prit Addrich à l'écart et sortit avec lui de la salle à manger.

Quand ils eurent quitté la maison et qu'ils furent entrés dans le bois, Addrich demanda :

« Pourquoi m'amènes-tu ici? Qu'as-tu de secret à me dire?

— De secret? rien. Tu me connais par cœur, car autrement tu ne me conduirais pas à la chaîne comme un ours dressé à la danse, répondit Gédéon en fixant ses yeux noirs et étincelants sur ceux du vieillard. Mais toi, Addrich, tu gardes toujours ton masque et tu ne te montres jamais franc et sincère. Pourquoi m'avoir fait mystère des intentions du chevalier Mey de Rued au sujet de ta nièce? Il voulait donc l'attirer auprès de lui? Et tu ne m'en informes qu'après avoir mis son émissaire hors de ma présence! Allons, Addrich, parle-moi sans feinte et sans détour. Où en sommes-nous l'un avec l'autre? Dans les circonstances présentes, je demande que tu me parles à cœur ouvert. Si tu ne m'accordes pas la main de l'incomparable Épiphanie....

— Continue! s'écria Addrich.

— Alors.... Eh bien! j'ai vu d'autres majestés!....

— Ta langue bat de la fausse monnaie. Voyons, pas d'ambages!

— Eh bien oui! j'envoie alors toute l'affaire à tous les diables!

— Ah! je t'entends! Ne rougis-tu pas? Tu seras donc toujours un vrai mercenaire qui ne sert que pour du vil argent, qui fait bon marché de la patrie, de l'honneur, et de tout ce qui est grand et noble, s'il peut en faire une schabraque à la vilaine rosse qui le porte et qu'on appelle égoïsme? Ce n'est donc que pour t'assurer la main de cette jeune fille que tu loues ton bras à la bonne cause?

— A la bonne cause! Distinguons, Addrich. Ton ambition et celle de tes consorts n'est pas précisement pour moi la bonne cause comme tu l'entends! Épiphanie est pour moi la vie, le monde, le ciel. Pour elle seule je mets tout au jeu, car elle est tout pour moi! Je suis d'avis qu'aux yeux des gens sensés le motif qui me fait agir a plus de prix que le désir qui vous anime, toi et tes consorts, d'acquérir les titres de seigneurs paysans, de conseillers et de baillis!

— O misérable damoiseau! crois-tu que je sois mû par le vain orgueil du monde? T'imagines-tu que Leuenberg, Schybi ou moi, nous aurions la présomption d'arracher toute une nation à ses coutumes sanctionnées par l'usage de plusieurs siècles, pour satisfaire une folle ambition? Oui, l'insurrection existe. Mais sais-tu qui l'a provoquée? Les premiers moteurs et les vrais chefs de la rébellion siégent dans les conseils des villes. C'est leur injustice aveugle et cruelle qui a soulevé le peuple et qui a fait prendre le mors aux dents à un coursier jusqu'alors si docile! C'est Gessler qui a fait de Guillaume Tell le libérateur de la Suisse! Ne le sais-tu pas? Le fumier fait sortir de la terre les plus belles fleurs et les fruits les plus savoureux, et c'est la tyrannie qui fait sortir la liberté de son tombeau et la rappelle à la vie.

— *Verba! Verbalia!* C'est connu! Moi aussi je sais appliquer toutes ces belles phrases en temps et lieu! Toi et tes consorts vous avez effarouché le coursier, et maintenant vous voudriez l'arrêter et vous mettre en selle à la place des vieux seigneurs que vous avez désarçonnés! C'est parfait,

Addrich; je m'engage même à te tenir l'étrier, si tu acceptes mes conditions !

— Va, vil mercenaire, je ne demande rien ni à toi ni au reste du monde ! J'aimerais mieux que le monde n'eût jamais existé. Nous ne serions pas là face à face, et je n'aurais point à souffrir de tes folies !

— Addrich, un homme intelligent et plein d'expérience comme toi, qui as été aux Indes orientales et occidentales, ne devrait pas parler à tort et à travers. Je veux faire ta fortune, et en échange je te demande Épiphanie. Qu'y vois-tu de déraisonnable ou de malhonnête? Donne-moi ce qu'il y a de plus beau sur la terre, et je t'aiderai à bouleverser Berne, si bien que les tours de son grand moutier descendront dans l'Aar, tandis que ses fondements toucheront au ciel !

— Voyez donc ce coq de bruyère que l'amour aveugle. Dans ce pays-ci le dernier pâtre sacrifierait son bien et sa vie pour un motif plus noble que le tien.

— Ma foi, c'est miraculeux ! Mais pour te croire, dis-moi ce qu'il peut y avoir de plus précieux au monde que de posséder la céleste Épiphanie?

— C'est ce que l'homme poursuit sans cesse comme son ennemi héréditaire, et c'est ce qu'un Dieu ne laisse pas mûrir sur la terre : c'est la vertu forcée de mendier dans la honte et l'opprobre ; la liberté pour qui l'on élève des donjons ; la vérité pour qui l'on allume des bûchers, et le droit désarmé que l'on réduit au silence par la torture, la roue et le gibet. Gédéon, je ne sais réellement pas pour quoi le monde est fait, si on n'y trouve rien de meilleur que lui-même, ou si la volonté de l'homme y est ce qu'il y a de plus sacré. Mais soit qu'au delà de ce monde une autre vie nous attende, soit que tout finisse pour nous avec les derniers battements de notre pouls, je veux m'élever au-dessus de la création et de l'aveugle destinée. Ainsi, là où il n'y a rien de supérieur, je suis un dieu, et je suis plus saint que tout ce qui existe.

— Halte-là, s'écria Renold en fixant sur la sombre figure d'Addrich un regard effrayé et investigateur. Je n'entends rien à ce galimatias. Est-ce l'esprit de la boisson ou un esprit encore plus fatal qui parle par ta bouche? Cela ressemble en partie à la folie, en partie à des blasphèmes. Père Addrich, si tu es de mauvaise humeur, jure plutôt par quelques mil-

lions de diables ! Cela vaudra mieux pour ton âme que de pareilles hérésies. Deux pintes d'eau-de-vie sont moins dangereuses qu'une seule goutte de poison. Sans doute la maladie de ta fille te cause un grand crève-cœur, mais ce n'est pas une raison pour désespérer !

— Oh ! non ; que dis-tu? Ce vieux cœur aura bientôt cessé de battre. J'ai renoncé au monde ; c'est pourquoi je veux agir en pleine liberté ! Je ne suis plus qu'un revenant. Les fantômes ne s'amusent pas avec des coquilles de noix dorées, et ils ne craignent plus les huissiers, les bourreaux, les exécuteurs et autres épouvantails et croquemitaines !

— Arrête, Addrich, tu es dans un mauvais moment. Je ne veux pas plus longtemps te parler seul à seul. Rentrons. Dis à Épiphanie de te jouer du luth pour bannir le mauvais esprit de Saül, comme le fit jadis David avec sa harpe.

— Tu me comprends bien mal, pauvre sot ! Jamais l'Esprit saint ne m'a mieux inspiré qu'en ce moment ! Mais en voilà assez, je me suis trompé. Point de perles devant les pourceaux. Que me voulais-tu?

— L'as-tu déjà oublié? La main de ta belle nièce. A cette condition je veux bien t'aider à jouer à ton jeu de hasard. Il te faudra un homme comme moi dans tous ces troubles. Parmi tous ces paysans insurgés il y a peu de gens du métier et peu d'hommes qui aient servi ! car messeigneurs de Berne ont eu de tout temps la précaution de ne donner des épaulettes d'officier dans les milices qu'aux fils des patriciens de la ville, pour que la troupe privée de ses chefs ne pût jamais tenter un coup de main. Ainsi, Addrich, fais-moi connaître ta résolution. Le moment est venu de se décider. Si tu contrecarres ma passion, je te dis adieu pour toujours ! En ce cas, je ne suis pas obligé de réparer les désastres que tu pourrais essuyer !

— Gédéon, agis comme tu voudras ! Tu sais que je ne te suis pas contraire. Prends Épiphanie, si elle veût de toi. Elle est libre et maîtresse de sa personne. Tu ne me demanderas pas, je pense, que je te l'amène par les cheveux.

— Ta main, père Addrich. Je ne te demande dans cette affaire que la neutralité ; je ne te prie même pas d'intervenir dans les négociations. Il y a déjà longtemps que je bloque la forteresse, et je crois que la belle n'est pas loin de capituler. Cependant jusqu'ici elle en a toujours appelé à

iment, comme indispensable pour la ratification
ı.
ɪn, es-tu déjà si certain du cœur de cette jeune
sur tes gardes. Tu devrais connaître les femmes!
ɛnant que j'ai ta parole, Addrich, et que tu con-
e mon oncle, je te promets que ta nièce sera ma
le ne fera point de résistance! Épiphanie m'aime,
j'ai déjà lu plus d'une fois cet aveu sur ses joues
ɪmbrassais.
réellement si avancé? Jusqu'ici il m'a toujours
elle t'évitait et qu'elle fuyait quand elle t'aper-

ɪnemi qui bat en retraite n'est pas dangereux,
e connais les femmes.
ce n'est guère le moment de s'occuper d'amou-
sembles oublier que le landsturm se mettra peut-
d'hui même en marche. Trêve de jeux et d'amours!
ı pique en avant! La porte nuptiale d'Épiphanie
a pas pour toi avant que nos drapeaux victorieux
les créneaux des murs de Berne.
Addrich, c'est là le *gaudium* d'un soldat et le gai
noces. J'espère que les tambours battront bientôt
ı, et je compte rapporter tant de foudres de vin du
nt de pièces de Malvoisie, que je pourrai encore
mes hôtes quand je fêterai le cinquantième anni-
mon mariage.
udrais te voir briser à Berne les portes d'un autre
renferme un trésor plus précieux que du vin du
Malvoisie. Bien que le brave Fabien der Almen,
lait de Fanny, ait toujours été ton rival, il mérite
quelque pitié. Passer tout l'hiver en prison, pour
voulu consentir à prendre sur soi la faute d'un
ɪilli et pour lui avoir donné une paire de souf-

ɡardes donc toujours ton Fabien comme un ange,
e soit un mauvais sujet qui courait après tous les
e ne dis pas cela parce qu'il a voulu m'enlever ma
ɪe. Un homme de ma trempe ne craint pas un tel
J'ai vu d'autres majestés; mais ce fanfaron a bien
sort. On disait qu'on l'enverrait aux galères. Dans
s de l'enfantement, la péronnelle a déclaré formel-

lement que Fabien était le bon apôtre qui lui avait enlevé avant le temps la couronne virginale. N'oublie pas cela, Addrich, n'oublie pas cela ! et l'effronté drôle voulait mettre le bâtard sur le dos du bailli !

— Tu diras ce que tu voudras, Gédéon, mais je me porte garant avec ma tête grise que Fabien est innocent. Il a été toujours un bon et brave garçon, vif et pétulant comme du salpêtre quand un blanc-bec lui marchait sur le pied, mais honnête et sage s'il en fut jamais. Tu n'as plus rien à me dire, Gédéon ?

— Nos conventions sont faites. Je suis content et heureux, et je ne refuse plus de prêter la main à toutes tes entreprises.

— Retournons donc auprès de nos hôtes. Aujourd'hui nous devons être avares de chaque minute, » dit Addrich ; et aussitôt il se dirigea à grands pas vers la maison, tandis que Renold se pressait moins de le suivre.

XII

Le bouquet.

« Vois, Addrich, vois ! » dit une jeune fille en accourant du fond de la maison au-devant du vieillard.

La figure rayonnante, le bras droit étendu, elle ressemblait à la déesse de la joie ; dans sa main droite, elle tenait un verre de cristal blanc, et dans la gauche un bouquet de fleurs.

« Bonjour, Fannely, répondit Addrich en souriant.

— Oh ! ce bonjour, tu me le souhaites trop tard, s'écria la jeune fille transportée. Oui, certes, ce jour est beau, et un des plus beaux que j'aie jamais vus depuis que je respire. Ne l'ai-je pas prédit ? C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et j'entre dans ma dix-huitième année. Nous sommes au dix-huit mars. Ce nombre sacré et merveilleux renferme six fois le nombre trois. Eh bien ! trois fois trois font neuf. En doublant ce chiffre on obtient encore dix-huit.

! pour *lui* aussi le nombre neuf est sacré! Vois-tu, Addrich, que je porte?

– Si je le vois? sans doute, c'est un bouquet! reprit le illard. Mais ne te réjouis pas si haut. Il est tout près i. Une jeune fille ne doit pas trahir....

– Tout près d'ici!» fit-elle tout éperdue; et s'élançant vers ontaine elle posa le verre et les fleurs sur le bord. Mais revint aussitôt près d'Addrich, et d'une voix tremblante put à peine articuler ces mots : « Où est-il? Est-ce qu'il se se montrer? Échappé de prison, vient-il en fugitif?... le, parle donc.

– Je parle du capitaine Renold; il est tout près d'ici dans ois, repartit Addrich.

– Non, non! dit Épiphanie avec une profonde conviction, is toujours à voix basse, en appuyant ses deux mains sur ras d'Addrich. C'est mon pauvre frère qui doit être tout s d'ici. Il est libre, lui, et nul autre n'a placé, la nuit der- re, ces fleurs sur ma fenêtre. Lui seul connaissait cette e. Te rappelles-tu, Addrich, qu'il m'envoya une fois d'Al- agne des fleurs toutes pareilles, séchées et collées sur papier, quand il était encore à l'université de Wittem- g?

– Voyons, Fanny, crois-tu réellement que ce soit Fabien, cette nuit.... »

ddrich, vivement ému, s'interrompit tout à coup.

l songeait à l'aventure de Gédéon blessé par un étranger, la mort de son gardien vigilant.

« Il n'y a pas à en douter. C'était le bon Faby. Ces fleurs, témoins innocents et fidèles, qui m'ont saluée à mon ré- l, le disent suffisamment. »

lle courut de nouveau à la fontaine, prit les fleurs et les ntra au vieillard, qui semblait faire peu d'attention aux oles enthousiastes de Fanny.

Regarde, je t'en prie, ces messagers tremblants du prin- ps. Ces jolies fleurs, toutes mes favorites, qui, s'éveil- au premier chant de l'alouette, lèvent leurs petites têtes nd la douce et chaude main de leur mère a balayé leur de glace! Vois cette délicate boule de neige à laquelle y me comparait, parce qu'elle penche sa tête toute rê- se; et puis sa sœur, la giroflée blanche, auprès de la r jaune du glaïeul, qu'un baiser du vent fait éclore sur

le pré marécageux. Compte-les, compte-les bien toutes, depuis la petite marguerite jusqu'au superbe narcisse blanc, dans le calice duquel se reflète amoureusement l'aurore naissante. Compte, et je suis sûre qu'elles te donneront fidèlement le nombre mystérieux de ce jour. Fabien est certainement libre!

— Et où est-il? demanda Addrich. Il viendrait aujourd'hui fort à propos! Mais tes rêves habituels se seront encore joués de toi et t'auront encore détraqué la tête pour toute la journée. Si Fabien s'était échappé de sa prison, il ne rôderait pas timidement autour de ma maison : car il sait que le pouvoir de Berne ne s'étend pas jusqu'aux Mousses, et qu'ici, où je suis ainsi que toi, il y a pour lui un refuge assuré. Et si ses juges, reconnaissant son innocence, lui avaient rendu la liberté, pourquoi resterait-il la nuit dans les bois, avec les loups et les voleurs, et pourquoi fuirait-il la clarté du jour? Ou bien, aurais-tu vu sa figure ou entendu sa voix? »

Elle secoua la tête, et, levant les fleurs en l'air, elle dit : « Oui, Fabien est libre ; ces fleurs me l'affirment!

— Mon enfant, dit Addrich d'un ton persuasif, si Fabien était libre, j'en aurais plus de joie que toi-même. Si tu découvres sa retraite, si tu le vois aujourd'hui ou demain, engage-le à venir me trouver sans retard. Je porte pour lui le glaive vengeur; n'oublie pas de lui dire qu'il se hâte. Il se passe des choses très-importantes!

— Mon cher oncle, murmura Épiphanie tout bas, et sur sa gaie figure se répandit soudain une teinte noire et sombre, je t'en prie, écoute mes avis ; tu suis une mauvaise route. Cette nuit, Lenore a chanté en se réveillant.

— Qu'a-t-elle chanté?

— Des choses étranges et effrayantes! Il m'est impossible de les répéter, Addrich. Elle parlait de sang et de larmes, d'angoisses, de flammes et de mort! Moi aussi, j'ai vu en passant là-bas tous ces étrangers. Tu es en mauvaise société. Ce sont des figures sinistres, dont chaque trait dénote la ruse ou respire le meurtre. J'ai eu peur quand je les ai aperçus; à ma vue, ils se sont tus et ils se sont regardés avec embarras. On aurait dit que sur leurs lèvres étaient encore suspendus les derniers mots d'une sentence de mort qu'ils étaient en train de prononcer. »

Le visage d'Addrich se contracta, et, souriant d'un air sombre, il dit :

« Ce sont des balivernes et des folies de femmes! Je n'ai pas à présent le temps de les écouter. Nous en causerons quand mes hôtes seront partis. Il se peut que je sois forcé de m'absenter pendant quelques jours avec Renold. En ce cas, je te donnerai quelques instructions au sujet de Lenore et de la maison. Ici vous n'avez rien à craindre!

—Oh! je le sais, dit Épiphanie; on parle de guerre et d'une levée en masse contre Berne. Addrich, réfléchis bien à ce que tu comptes faire. La comète qui, le mois de décembre dernier, a montré sa queue de flamme, était un avertissement du ciel! Elle avait été précédée d'avalanches, de tempêtes et d'un tremblement de terre! Sois-en sûr, Addrich, la nature est l'œuvre de Dieu. La terre tressaille et le ciel s'épouvante, quand la mesure de la méchanceté des hommes est comblée, et qu'elle provoque le châtiment céleste.

— Va, mon enfant, rends-toi auprès de Lenore, répondit Addrich d'un air aimable, garde-toi bien de laisser échapper devant la malade la moindre parole sur toutes ces choses que tu ne connais pas et auxquelles tu n'entends rien. Aie confiance en moi. Nos affaires ne vont pas mal! Tu te livres à de vaines inquiétudes. Ne crains rien. J'ai vécu plus longtemps que toi, et j'ai de l'expérience.

— Non, Addrich, je ne me fie pas à ton expérience. Ne te repose pas sur ce frêle roseau. Tu enfonceras dans le bourbier et tu y périras. Il y a dans le cœur une voix secrète qui nous guide mieux que l'expérience, et ce sentiment est supérieur à la prudence des plus sages vieillards.

— Va auprès de Lenore, » répéta Addrich avec douceur; puis, quittant Épiphanie, il retourna auprès de ses hôtes.

La jeune fille soupira, mais il lui semblait qu'avec ce soupir, tous les soucis que lui inspiraient le présent et l'avenir s'envolaient. Elle regarda avec une vive tendresse les fleurs qu'elle tenait à la main. S'approchant de nouveau de la fontaine, elle plongea le verre dans le flot jaillissant, et, après l'avoir laissé égoutter, elle le remplit d'une eau claire et limpide, et plaça les fleurs l'une après l'autre avec ordre et symétrie dans le cristal.

C'est au milieu de cette occupation que l'aperçut Renold, qui, sorti du taillis, s'arrêta pour prolonger le plaisir qu'il

éprouvait à la regarder. Bien que la roideur du costume féminin de ce temps ne fût guère propre à faire ressortir une belle taille élancée, il ne pouvait cependant pas masquer tout à fait la grâce de Fanny et le charme de ses mouvements. Ses cheveux blonds dorés, légèrement bouclés et séparés en deux sur son front, étaient réunis derrière sa tête en longues nattes, sous une aiguille d'argent en forme de cuiller.

Les manches longues et bouffantes de sa chemisette couleur de perle élevaient, il est vrai, beaucoup ses épaules et semblaient s'être conjurées avec une collerette plissée, de toile blanche, pour ensevelir les gracieux contours de son cou d'albâtre; il perçait à travers les nombreux plis, et on découvrait les formes pures et arrondies de ses bras. Un corset bleu d'azur, lacé par devant au-dessus d'une piécette de velours noir avec des chaînes d'argent, dessinait une taille légère, à laquelle une longue jupe noire, garnie au bas d'une bordure bleu pâle, prêtait un certain air de dignité.

A la vue du capitaine, Épiphanie rougit de confusion. Elle baissa les yeux, détourna la tête, et répondit à peine à ses saluts et à ses paroles aimables.

« Fanny, dit-il, j'ai parlé à Addrich. Permets-moi de t'entretenir un instant dans ta chambre. J'ai bien des choses à te dire. Sais-tu, ma douce madone, qu'à présent toute ma félicité repose dans ta belle main? Tous les autres obstacles sont surmontés.

— Je ne te comprends pas, Renold, répondit-elle à demi-voix. D'ailleurs, je n'ai pas le temps d'écouter tes déclarations.

— Permets-moi de t'accompagner chez toi. Ma demande presse plus que tu ne penses. Oh! belle rose trop piquante, daigne m'accorder un gracieux sourire et m'écouter favorablement.

— Je ne veux ni ne dois t'écouter. Retourne auprès des étrangers.

— Ta main tremble, Fanny. Laisse-moi porter ce verre plein de fleurs. »

A ces mots il prit hardiment le verre de ses mains, gagna la maison et monta l'escalier. La nièce d'Addrich le suivit rapidement, mais en silence et les yeux baissés vers la terre. Elle se sentait comme entraînée involontairement par le talisman qu'il emportait dans sa main droite. Sans regarder au-

d'elle, elle marchait d'un pas léger, avec une inquié-
sérieuse peinte sur ses traits, comme si elle eût craint
surprise par des yeux étrangers au moment de com-
e une mauvaise action.

XIII

Le charme.

présent prête-moi ton attention pour quelques minutes,
ɜ Épiphanie, dit Gédéon quand il fut entré dans la simple
e chambre habitée par la jeune fille, et qu'il eut posé
·re sur une petite table que couvrait presque entière-
un grand sermonnaire ouvert.

Ne parle pas si fort, dit-elle, pour ne pas troubler le
eil de la malade qui repose dans la chambre voisine. »
s'approchant d'un pas, elle le regarda d'un air fier et
ırié, et dit : « Gédéon, qui te donne le droit d'abuser à
ınt de mon indulgence et de mon amitié? Comment
assez téméraire pour t'arroger un pareil pouvoir sur
ırsonne ?

Si c'est un crime, ravissante Épiphanie, de t'avoir forcée
écouter malgré toi, il ne faut t'en prendre qu'à toi-
et au pouvoir surnaturel de tes charmes. Toi seule tu
ıes de moi et tu me rends capable des plus grandes ver-
u des plus grands crimes. Ce que l'éloquence de Sua-
obtiendrait à peine de moi, je le fais au plus léger
de tes yeux.

Si tu disais vrai, tu comprendrais la répugnance avec
le je t'écoute, et tu quitterais à l'instant cette chambre.

Je suis prêt à t'obéir; mais sache, Épiphanie, que ce
envoyer à la mort ton plus fidèle ami. Je n'ai pas mé-
ette cruauté. La guerre est imminente; aujourd'hui
je quitte cette maison dont tu as fait pour moi un

uadéla ou *Suada*, fille ou compagne de Vénus, déesse de la per-
. (*Note du traducteur.*)

temple, un sanctuaire. Demain peut-être je puis tomber sur le champ de bataille. Accorde-moi au moins un de tes gracieux regards comme dernière consolation. Autrefois tu me traitais avec plus de douceur. Toi-même tu as allumé la flamme qui me consume, et tu m'as fait concevoir l'espérance qu'un jour tu unirais ton sort au mien !

— Ce n'est pas vrai, Gédéon, dit Épiphanie d'un ton plus doux et avec un regard qui ne peignait plus de courroux.

— Il n'y a pas plus de trois semaines, Fanny, quand je pris congé de toi, tu ne voyais d'autre obstacle à mon bonheur que l'opposition de ton oncle. Eh bien ! il vient de me déclarer solennellement qu'il consentait à notre union. Ne m'aurais-tu jamais aimé ? As-tu seulement voulu m'attacher à ton char et puis rejeter mes vœux ? Me serais-je si cruellement trompé sur tes sentiments ? Voyons, parle. »

Il prononça ces dernières paroles d'une voix tremblante et d'un ton si suppliant qu'il semblait vouloir s'insinuer dans le cœur de Fanny. Une larme brilla dans son œil noir fixé sur la jeune fille, comme si elle allait décider de sa vie ou de sa mort.

Pleine de trouble, elle se tut en baissant les yeux et en cherchant à étouffer un soupir.

« Que dis-tu ? » répéta-t-il en lui prenant la main et en la portant à ses lèvres avec amour et avec respect.

Épiphanie devint pourpre et leva timidement les yeux vers Gédéon; mais, comme si elle n'eût pu soutenir son regard perçant et flamboyant, elle les baissa aussitôt en disant : « Laisse-moi ! non, cela ne se peut pas ! »

Cependant Renold retint la main de la jeune fille serrée dans la sienne.

« Je ne m'attendais pas à être ainsi repoussé par toi, dit-il. Fanny, qu'est-ce qui a provoqué ce changement ? Ne jouissais-je pas jusqu'ici de toute ta confiance ? Pourquoi me retirer une faveur qui me rendait le plus heureux des hommes, Fanny? » ajouta-t-il d'un ton suppliant, en l'attirant doucement à lui.

Elle se défendait mollement et le regardait à la dérobée dans un trouble extrême, ce qui ne faisait que rehausser le charme répandu sur toute sa personne. Sa physionomie exprimait le mélange des sentiments les plus opposés : la tendresse succédait à la défiance craintive, la crédulité à l'inquiétude,

l'abandon à la réserve. Son sein palpitait, son souffle haletant, ses joues brûlantes, trahissaient la lutte de son cœur, lutte que Gédéon, comme l'aurait fait d'ailleurs tout autre, interprétait à son avantage.

« Tu as donc juré ma mort, Fanny? Pour moi, il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre que j'adore avec autant d'amour et de dévotion que toi. Ne me repousse pas, ce serait me repousser du monde et m'anéantir ! Tu veux donc me tuer?

— Gédéon, moi te tuer? balbutia-t-elle. Mais, tu me condamnes à mourir, si tu ne renonces pas à moi! Oh! que le vaste Océan n'est-il entre nous! Je voudrais que tu ne m'eusses jamais vue, car tu m'entraînes avec toi dans l'enfer!

— Fanny, s'écria-t-il, que signifie cet horrible reproche? Regarde-moi, je suis Gédéon, qui mourrait dix mille fois pour assurer à tout jamais ta félicité. Tu seras ma femme, la maîtresse de ma destinée; et moi, je te servirai comme un esclave! Parle, idole de ma pensée. Qui donc m'a calomnié auprès de toi? Ma justification sera plus éclatante que la lumière du jour!

— Personne ne t'a calomnié, répondit-elle doucement, tandis que d'un regard timide elle examinait la figure du beau capitaine, qui prenait devant elle un air triste et soucieux.

— D'où vient alors que tu me repousses? continua-t-il. De cette heure dépend ton sort et le mien. J'attends ta décision. C'est pour moi une question de vie ou de mort. Il fut un temps où tu ne semblais pas payer mon amour d'indifférence. J'ai passé auprès de toi des instants que je n'échangerais pas contre la félicité des séraphins. Je le vois, tu m'as aimé, et... tu m'aimes encore! Pourquoi nous tourmenter ainsi l'un l'autre? »

Il passa son bras autour de la taille de Fanny et l'attira contre son sein.

Elle tressaillit, et, cherchant à se soustraire à son étreinte, elle dit :

« Si tu ne me laisses pas, tu me forceras à me donner la mort. Je te hais parce que je sais que je suis en ton pouvoir. Ton souffle m'enivre et m'enflamme! Quand tu me touches, ma raison m'abandonne et le sang de mes veines reflue avec force vers mon cœur. Malheureux! ne crois pas que

le trouble de mes sens soit l'effet de l'amour. Je t'abhorre et mes lèvres te maudissent. Beau et séduisant, tu es le serpent qui me ferme les portes du paradis. Mes prières mêmes ne peuvent t'exorciser. Je ne sais plus ce que je dis; mais, pour l'amour de Dieu, n'ajoute pas foi aux tendres paroles que ma bouche pourrait proférer. C'est un instrument infidèle, qui cède à ta volonté et non à la mienne. Les termes de répulsion expirent sur mes lèvres qui, malgré moi, n'exhalent que des sons flatteurs et caressants.

— Tu m'aimes, Fanny, murmura Gédéon au comble de l'extase.

— Oui, je t'aime comme la colombe aime le serpent. Elle a beau se débattre, il la fascine du regard, et attire à lui la pauvre victime. C'est en frémissant que je reconnais ta victoire. O Gédéon, rends-moi à moi-même! Fuis, que je recouvre ma raison, mon repos! Je t'en conjure, cher Renold, quitte-moi au moins un instant, que je recueille mes esprits. »

Elle avait appuyé sa tête sur la poitrine du capitaine et prononçait ces paroles avec un violent effort, à voix basse et d'un ton insinuant.

Gédéon imprima ses lèvres sur les beaux cheveux blonds de Fanny.

« Te quitter? dit-il; plutôt abandonner la porte du ciel et me plonger avec les damnés dans le soufre de l'enfer! Oh! ange par trop pieux, comment peux-tu me haïr et m'aimer en même temps? Répète-moi encore une fois que tu es en mon pouvoir. Laisse là toutes ces contradictions; avoue ce que ta pudeur et un caprice inexplicable voudraient nier en vain. Dis que tu veux être à moi!

— Non, je ne le dirai pas! répondit-elle en soupirant. Je suis folle, je ne sais pas ce que j'éprouve! Mais je t'exècre, toi et ton pouvoir infernal! Fuis! »

Elle fit un faible effort pour se dégager; mais, tremblante d'émotion, elle laissa de nouveau tomber sa tête sur l'épaule de Renold.

« Si tu veux te racheter, donne-moi ta main et ton cœur pour rançon; lui dit-il tout bas à l'oreille.

— Gédéon, répondit-elle en tressaillant, n'abuse pas de ma confusion. Quand je prêterais tous les serments, je les romprais, et je ne serais pas parjure! Je meurs, barbare, un feu

fatal m'embrase sur ton sein! Je me fais horreur, et je ne puis triompher de ma faiblesse. Je sens un transport infernal et je ne puis m'arracher de tes bras. Oh! tu n'as pas bien agi envers moi. Tu n'avais pas besoin, pour gagner mon cœur, de recourir aux artifices de l'enfer!

— Fanny, tu m'accuses à tort. Je suis un homme loyal, et je sens pour toi l'amour le plus pur. Le ciel m'en est témoin!

— Oui, tu m'as fait prendre un philtre, Gédéon. Que Dieu te le pardonne. Et quand même mes bras t'enlaceraient plus fortement que des chaînes, mon cœur cependant te repousserait. Tu es tout autre que le reste des hommes! Je me sens comme enchaînée à toi. Dès que je m'approche de toi, un trouble inconnu s'empare de mon âme; mon esprit se brouille, et je me sens consumée d'un feu.... Oh! je me tais; j'oublie mon devoir et ma dignité.... La prière même ne me sauve pas!

— Ne méconnais pas ton cœur, charmante Fanny. Tu m'aimes! c'est le doux et naturel pouvoir de l'amour, et non pas l'effet d'un maléfice!

— Tais-toi, Gédéon, pas un mot de plus! Quand même tu me traînerais à l'autel, je ne t'en haïrais que davantage! Tu achèverais ta victime, tu ne me posséderais que morte! Ma honte ne fera pas ta gloire; ce n'est ni ta vertu ni ta beauté qui m'ont séduite; c'est ton philtre qui m'a enivrée et qui m'a ôté jusqu'à la raison.

— Par le ciel qui nous éclaire, s'écria Gédéon, ceci passe mon intelligence. Que parles-tu de philtre? je croirais plutôt qu'un fils de Bélial, jaloux de mon bonheur, a employé quelque moyen magique pour m'enlever ton cœur. Car tu ne m'as jamais montré tant de rigueur. Tu me repoussais quelquefois par pruderie, mais il n'y avait jamais eu de rupture formelle entre nous! Tu m'aimes. Calme-toi, mon trésor; songe que tu es l'unique bien de ma vie!

— Laisse-moi donc libre. Fuis cette maison, cette vallée, évite ma présence pour toujours! Ne m'apparais plus dans mes rêves que tu fais naître par tes sortiléges criminels! Tu veux faire de moi un enfant de damnation. Je ne le suis que trop. Mais Dieu ne le souffrira pas. Mon bon ange ne m'a abandonnée que pour peu de temps! Toi, tu es mon mauvais génie! »

Rassemblant aussitôt toutes ses forces, elle s'arracha des bras de Gédéon et recula de quelques pas. Son sein se soulevait impétueusement, ses joues étaient brûlantes, et ses regards étaient attachés fixement sur lui avec l'expression de la plus vive passion et de la plus profonde terreur.

« Je suis ton mauvais génie, dit-il en souriant. Oh! enfant folle et superstitieuse! Qui donc serait ton bon ange si ce n'est moi?

— Oh! non, pas toi, Gédéon. Tu es le tentateur, et toute pensée que je t'accorde est un péché. Pourquoi dissimuler? Tu le sais bien, ton regard, ta voix, ton souffle et ton approche suffisent pour me métamorphoser et pour me rendre l'esclave de ta volonté! Abandonne-moi, et je reviendrai à moi et à Dieu!

— Tu me ferais presque croire qu'on a jeté un charme sur nous deux. Tu m'aimes et tu me hais en même temps! comment est-ce possible? Tout en m'aimant, tu es tourmentée par de folles imaginations et de vaines chimères. Quand même je te quitterais, tu penserais toujours à moi!

— Non, Gédéon, crois-moi, chaque fois que tu m'as quittée, ma fièvre s'en allait avec toi. Je t'oublie aussitôt, comme si Dieu ne t'eût jamais créé. Quand ton nom venait alors frapper mon oreille, ce n'était plus pour moi qu'un son inconnu, un mot d'une langue étrangère! Je n'aurais plus ressenti que le martyre de la honte et du repentir, si je n'avais pas su que ma folie passagère était l'œuvre de tes maléfices.

— J'atteste le ciel et tous les saints que je suis innocent, s'écria Gédéon profondément blessé, en serrant de nouveau Épiphanie dans ses bras. Mais j'aimerais mieux cesser de vivre que de renoncer à toi, mon trésor et mon bien suprême! Étrange enfant, tu as peur des traits de Cupidon, et tu tressailles au réveil de ton petit cœur. Je présume que presque chaque matin, en te regardant modestement dans ta glace, tu t'effrayes devant toi-même, en te voyant toujours plus belle et plus attrayante. Ne tremble donc pas ainsi. Tu m'avoues avec la plus charmante candeur du monde qu'aucun homme ne t'a encore été cher!

— Certes non, dit-elle en soupirant et en cachant son visage contre le sein de Gédéon. Mon frère Fabien seul fait mon bonheur, tandis que toi, tu es mon tourment.

— Fabien ! fit Renold en écartant loin de lui Épiphanie. Ne prononce plus le nom de ce coquin enfermé à Berne. Comment ne rougis-tu pas de honte? Tu n'ignores pas sa vie scandaleuse et le crime qui le conduira aux galères ! Comment une honnête fille ose-t-elle encore donner le nom de frère à un vagabond qui n'a jamais respecté l'honneur de la famille, les liens sacrés du sang et du mariage? En entendant ce nom dans ta bouche, je serais tenté de te haïr.

— Hais-moi, hais-moi, dit-elle violemment. Quoi ! ce nom si pur serait le talisman mystérieux capable de rompre tes enchantements et d'effacer ma honte ! Je le ferai donc retentir sans cesse à ton oreille. Fabien est libre et innocent. Tu m'entends? Il est resté pieux et honnête. Quand Fabien est présent, je crois voir un ange de lumière et mon âme jouit du calme le plus parfait. Ce n'est que quand il est absent, que je suis affligée et languissante.

— Il faut donc que j'aie compassion de toi ; tu mourras de langueur, car tu ne le reverras pas de sitôt. C'est par grâce spéciale, m'as-tu dit, qu'il a été condamné aux galères. Il avait mérité la corde.

— Fabien est libre, Gédéon. Il n'est pas loin de nous, témoin ces fleurs. C'est lui qui les a apportées la nuit dernière ! »

Gédéon tressaillit et regarda Épiphanie en silence. Puis il rejeta lestement d'une main ses boucles noires, tandis qu'il serrait l'autre convulsivement. De grosses et sombres rides s'amoncelèrent sur son front; une rougeur extraordinaire couvrit ses joues, et ses yeux lançaient des éclairs. Épiphanie contemplait avec plaisir et avec effroi le changement opéré par la colère dans la belle physionomie du jeune capitaine.

« Si tu ne mens pas, Fanny, dit-il d'une voix étouffée, toutes les puissances de la terre et toutes les légions célestes ne le feraient pas échapper à ma vengeance. Mort et enfer ! Il est venu ici dans ta chambre cette nuit, et tu t'en vantes encore !

— Vois, Gédéon, ces signes infaillibles; les fleurs de Fabien s'épanouissent dans cette eau claire et pure comme son âme. C'est ainsi qu'il me les apportait déjà quand dans notre enfance nous jouions dans la vallée le long des bords de la Lenk. Il ne cueillait pas les fleurs qui se trouvaient sous sa

main; il les dérobait toujours, aux dépens de sa vie, aux lieux les plus inaccessibles, où la nature ne les fait pousser que pour elle-même et pour les esprits des montagnes. Quand nous touchions aux nuages dans les Alpes de Rawyl, il grimpait encore aux aiguilles bleuâtres du glacier de Rœtzlig. Le jour de saint Oswald, quand le peuple s'amusait à monter sur les cimes les plus élevées, lui, plus agile que le chamois, il gravissait le long des rochers qui vous donnent le vertige, jusqu'aux pics verts des monts Grindel, pour en rapporter un œillet des Alpes, des mûres sucrées, des boutons d'or ou de petites antianes aux fleurs bleues, qu'il aurait pu trouver plus près de lui et sans courir aucun danger.

— En voilà assez, dit Gédéon en se mordant les lèvres de colère. Peut-être t'a-t-il aussi apporté ce bouquet, non sans courir risque de se casser le cou. C'est donc à ce drôle mal famé que tu sacrifies l'amour et la fidélité de Gédéon? Aussi soyez les bienvenues, rébellion et guerre civile! Puissent toutes les furies se déchaîner, et puisse l'homme vaillant faire preuve de la force de son bras! J'ai vu d'autres majestés! Ton bien est perdu, et tu seras à moi! Addrich m'a accordé ta main! Tu es le prix qui m'attend après la campagne, et je te disputerai, s'il le faut, à tous les démons de l'enfer.

— Dis à tous les anges du ciel, murmura Fanny en se dirigeant pleine d'anxiété vers la porte.

— Des anges, oui, des anges déchus, dit-il avec un sourire amer. Tu m'appartiens à tout jamais. Malheur à celui qui osera mettre la main sur toi! Il aura à se défendre! Tes sottes paroles m'ont rappelé à moi-même et m'ont rendu toute mon énergie. On verra bientôt de quel bois je me chauffe! *Addio*, mon trésor. Prépare ta toilette de noces. Si la fortune me sourit, je ferai pour toi la conquête d'un château de Berne! *Addio!* »

Il l'enlaça de ses bras et la baisa sur les joues, tandis qu'elle détournait la tête avec effroi.

« Laisse-moi, dit-elle, ou bien mes cris appelleront Addrich et toute la maison pour me défendre contre ton audace!

— Petite folle! t'imagines-tu par hasard que tes cris et tes lamentations m'épouvantent? Je crois, ma foi, que tu trembles! Fi donc, Fanny! cela ne convient guère à la femme d'un soldat. Je veux te voir brave au milieu d'une

bataille, et je prétends que tu ne sourcilles pas à la fumée de la poudre et au feu de la mitraille. »

Elle le repoussa avec indignation.

« Effronté soldat ! comment oses-tu m'insulter de la sorte par tes paroles et tes actes ? »

Gédéon répondit en riant :

« Ma belle enfant, un baiser n'est pas une insulte pour une jeune fille. Je ne puis plus me poser en adorateur ni jouer devant toi le galantin, comme tu avais l'habitude de me voir faire, car le candidat des galères a éclipsé ta gloire ! Tu es descendue du ciel jusqu'à moi ; mais, soit dit en passant, tu es toujours restée fille, rien de plus, une fille comme toutes les autres. Cependant j'espère qu'une fois que tu seras ma femme on ne m'appellera pas coucou, ni cornard, ni Jean au chapeau pointu. »

Épiphanie se détourna de lui en frissonnant.

« Je vois, dit-elle, que le génie du mal qui est en toi montre ses griffes et qu'il ricane derrière ton masque. Le prestige est tombé. Invective le bon et honnête Fabien : tu ne peux pas plus faire son éloge, que l'enfer ne peut exalter le ciel. Je ne suis pas sa fiancée, et je serai encore moins la tienne. J'aimerais mieux être morte que de t'appartenir !

— Hein ! dit-il ironiquement. Toutes les fiancées tiennent le même langage. On déprécie la marchandise qu'on veut avoir. Mais tu changeras de ton quand on te nommera *madame la capitaine*, et que tu viendras demeurer avec moi dans quelque résidence d'Allemagne ou dans un château. On y jouera, on y dansera, on y banquettera; on rabattra le gibier et il y aura des chasses à courre pour nous autres cavaliers. On y trouvera de beaux appartements dorés, ornés de pendules, de peintures, de coussins brodés; des jardins de plaisance, des feux d'artifice, toute espèce d'amusements, une excellente chère et le reste à l'avenant !

— Oh ! s'écria Fanny, mes yeux se dessillent, le voile qui enveloppait ma raison se déchire ! Tu n'es pas seulement un mercenaire grossier, arrogant et gourmand, un homme sans foi ni loi, un impie; mais tu m'inspires encore un profond dégoût !

— Pardon, mille excuses ! Fanny, repartit Gédéon. Gronde-moi comme il te plaira, mais parle plus respectueusement de l'état de soldat. Celui qui est toujours prêt à verser son sang

pour défendre la patrie, l'Église et la propriété d'autrui, plane autant au-dessus d'un misérable galérien, qu'un aigle au-dessus d'un vil scarabée, et il a droit au respect du monde et de la postérité, quand même il ne serait pas l'enfant gâté du bon Dieu ! Au reste, ma chère enfant, notre affaire est arrangée une fois pour toutes. *Basta*. Je maintiendrai mes droits sur ta personne. *Addio*, mon trésor. Au revoir !

— Emporte mon mépris avec toi, lui cria-t-elle quand il ouvrit la porte pour sortir.

— Ne t'attends plus à des compliments de ma part; tu t'en es rendue indigne; tu t'es jouée de mon adoration, de mon culte, et tu me sacrifies à un échappé des galères. Je te promets que je ne le ferai pas languir, et que j'aurai soin qu'il descende bien chaudement aux enfers. Si je le prends vivant, je lui parlerai en bon suédois. Une fois chaussé des brodequins de Brunswick, coiffé de la cape danoise et revêtu du manteau espagnol [1], il entonnera, je t'en réponds, bien vite le *Kyrie eleison*. *Addio*, mon trésor, au revoir. »

Puis fermant la porte derrière lui, il descendit dans une si violente agitation qu'il put à peine s'en rendre maître quand il entra dans la chambre où Addrich et ses hôtes étaient réunis. Il alla se chauffer au poêle et ne prêta pas d'abord une grande attention aux discours des assistants.

1. Tous ces différents termes servaient à désigner des instruments de torture. Le *manteau espagnol* ressemble au carcan (*cangue*) des Chinois. Ce carcan, dans lequel sont emprisonnés les coupables qu'on promène par les rues, se compose de deux gros morceaux de bois qui s'emboîtent l'un dans l'autre et qui ont deux ou trois ouvertures à travers lesquelles on fait passer au délinquant, selon la gravité du délit, la tête avec une main ou avec les deux mains. Le poids du carcan est de 35 ou 40 kilogrammes; il pèse si lourdement sur les épaules du patient qu'il ne peut pas porter lui-même la nourriture à sa bouche, et qu'il est obligé d'attendre qu'une âme compatissante veuille bien le faire manger. La durée de ce supplice varie de quelques jours à plusieurs mois. Dans ce dernier cas, le malheureux succombe presque toujours. (*Note du traducteur*.)

XIV

Conseil des conjurés.

« Aucunement, messires, continua le sous-bailli de Buchiten, qui avait justement la parole et qui ne se laissa pas roubler par l'entrée du capitaine. Des traités et des capitu- ations avec les villes, c'est de l'encre et du papier perdus! lous gens des campagnes, nous ne restons unis et redou- ables qu'autant que nous demeurons sous les armes. Sans oute, dans leur premier effroi, messeigneurs des villes ouscriront à toutes nos demandes. Ici ils réduiront les oc- rois et les taxes des collecteurs; là ils accorderont la liberté lu commerce; ailleurs ils rétabliront les franchises des bail- iages, et restreindront le pouvoir des gouverneurs. Mais pour ombien de temps? Quand ils n'auront plus à nous craindre, ls ne nous respecteront plus. Ce ne sera plus qu'un jeu pour ux, fins comme ils sont, de nous diviser soit par des pro- nesses, soit par des menaces. A l'un ils donneront quelque écule, à l'autre quelque place; celui qu'ils ne pourront pas nettre à l'ombre, ils le gagneront par des cajoleries. Mal- eureusement il y a des gens qui tournent à tout vent et ui nagent entre deux eaux. En peu d'années tout se trou- era rétabli sur l'ancien pied. Personne ne voudra plus en- endre parler des traités et des capitulations. L'honnête omme qui les rappellerait passerait pour rebelle, et pour exemple des autres aurait la tête tranchée. Certes le père lli Schad de Waldenbourg aurait raison, si tout le monde ensait loyalement comme lui; mais les seigneurs des villes nt la conscience large, et ils ne manquent pas à leur parole nt qu'on les tient par la corde. Ils ne regardent pas à un arjure. Nous avons pour nous notre bon droit et nos fran- hises; mais les villes ont pour elles la force et des murs ien fortifiés. A moins d'une bonne caution armée, une capi- ulation avec les villes ne vaut pas plus que cela. » Et ce di- ant il souffla sur sa main nue.

Tous donnèrent leur assentiment par des signes et des murmures d'approbation.

« Par saint Nicolas! s'écria Schybi, qu'ai-je demandé, si ce n'est cela? Pourquoi Ulli Schad m'a-t-il contredit? Si l'on veut qu'un chien ne vous morde pas, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de lui casser les dents. Rasez les remparts et les murs d'enceinte, jetez les bastions dans les fossés, que le paysan puisse passer jour et nuit aussi librement que l'air dans les rues des villes. Alors l'aristocratie mourra d'elle-même. Pour jouer le rôle de Gessler il faut des châteaux forts. Point d'armures, point de chevaliers, point de châteaux, partant point de tyrans!

— N'allez pas si vite, dit le sous-bailli. Le père Ulli n'avait pas tout à fait tort. Raser les fortifications des villes, c'est en d'autres termes prendre les villes elles-mêmes. Cela amènerait des guerres interminables et ferait verser des flots de sang! Et où prendrons-nous notre artillerie de siége? Ensuite, en abattant les murs des villes, agirions-nous bien dans notre intérêt? Schybi, ta comparaison est plus juste que tu ne penses. Sans doute le chien à qui l'on a cassé les dents ne mord plus; mais aussi il ne fait plus peur aux voleurs. Il nous faut des forteresses pour empêcher l'ennemi du dehors d'envahir tout le pays à la première agression. »

Schybi le regarda d'un air narquois. « C'est, dit-il, comme si tu voulais embellir le magnifique pays de Suisse avec quelques arbres taillés artistement, et fortifier nos défilés inabordables, nos montagnes et nos lacs avec quelques taupinières.

— Il faut, reprit Adam Zeltner, nous donner des garanties moins sanglantes, mais plus certaines. Nous n'en rencontrerons nulle part d'aussi sûres que dans l'appui de notre voisin, le puissant roi de France. S'il se porte médiateur entre nous et les villes, nos droits et nos franchises se trouvent garantis. Pourquoi secouez-vous la tête? Messires, permettez-moi d'ajouter que cette voie est déjà ouverte, et que le roi, je pense, ne nous refusera pas aide et assistance. Qu'en dites-vous? Écoutez-moi. J'ai un libre accès auprès de sire Jean de La Barde, ambassadeur français, que l'on peut regarder comme le plus fin politique de la chrétienté. Il est tout disposé à intercéder en notre faveur auprès de son maître, si nous l'en prions. Sur un mot, un signe de Paris,

nos patriciens s'inclineront jusqu'à terre et lécheront avec autant de souplesse les pieds de l'étranger, qu'en face de nous ils roidissent le dos avec *grandezza*. Car chacun d'eux espère obtenir quelque décoration, quelque chaîne d'or ou quelque pension. Cela les rendra parfaitement dociles !

— Puissent ces rubans et ces chaînes se transformer en lacets de chanvre pour pendre tous ces misérables ! s'écria Christen Schybi irrité. Nous autres gens des campagnes, nous devons et nous voulons agir plus honnêtement, et ne pas courir, comme tu nous le conseilles, après les étrangers. Quand les gentilshommes font la cour à une jolie paysanne, et les princes à un État libre, ils n'ont pas des intentions bien pures. Crois-tu qu'on envoie des rubans et des chaînes pour rien? C'est pour traîner nos conseillers à la remorque. Tous les titres et toutes les pensions qu'ils ont distribués ont été autant de coups de grâce donnés à l'indépendance de la Suisse ! Par saint Nicolas, nous autres confédérés nous serions dignes de manger des chardons, si nous faisions garder nos moutons par des loups, et notre liberté par des potentats étrangers ! »

Tous acclamèrent Schybi, et appuyèrent ses paroles à l'unanimité.

« Avec votre permission, messires, s'écria alors Gédéon Renold, je crois Jean de La Barde, marquis de Marolles, tout disposé à nous caresser; car son maître a l'ambition d'occuper les passages des Alpes, de prendre pied sur le Rhin, et de tenir ainsi en échec l'Allemagne et l'Italie. Ne vous fiez pas à de fausses promesses, *à l'eau bénite de cour*, nos vallées fourmilleraient bientôt de Français. Avec la légèreté de leur caractère ils nous inculqueraient bientôt l'esprit de servitude à la place de celui de la liberté, et nous infecteraient bien vite de leurs mœurs et de leurs vices. Nous devrions au contraire garder nos frontières et nous unir aux braves Allemands, pour échapper aux dangers de l'intervention française. »

Le sous-bailli, l'interrompant avec fureur, s'écria : « Bravo ! capitaine Renold. Tu finiras par appeler les Suédois dans le pays. Évoque tout de suite Béelzebut avec ses légions infernales. Que Dieu et ses saints préservent la Suisse de pareils protecteurs de la liberté. Comment se sont-ils conduits en Allemagne? En blasphémateurs de Dieu, en chenapans, en bandouliers, en brigands de grands chemins, en coupe-jarrets,

qui pour ainsi dire volent déjà en sortant du sein de leur mère; mais certes non pas en soldats! De leurs rangs sont sortis ces impies sacriléges, qui ont pillé les ostensoirs, les calices, les ciboires d'or et d'argent, et qui les ont fondus pour en faire des gobelets à boire. Avec les étoles, les chasubles et les draps d'autel ils se sont fait des habits. Jusqu'aux saints et jusqu'à la cire, ils ont tout fondu dans le creuset. En violant les religieuses dans le cloître, ils ont poussé l'audace jusqu'à dire qu'ils s'étaient bornés à faire connaissance avec les sœurs de Notre Seigneur. D'autres ont déterré les morts pour voler leurs suaires, et joué à la balle et à la boule dans les cimetières avec les têtes des morts. »

A ces diatribes, le feu de la colère monta aux yeux et aux joues du capitaine Gédéon.

« Sous-bailli, s'écria-t-il plein de rage, pourquoi me regardes-tu ainsi en parlant de toutes ces horreurs? »

Leuenberg, qui jusque-là avait toujours gardé le silence, l'interrompit à ce moment et s'écria d'une voix retentissante :

« Songez au proverbe : L'union fait la force, et la désunion amène la ruine. Permettez, messires, que je vous donne au préalable mon avis; car le temps s'envole avec la rapidité de l'éclair. De même que jadis, du temps de Tell, nos pères défendirent leur indépendance avec un mâle courage et au prix de leur sang, et ne cherchèrent pour appui de leur cause que Dieu, leur droit et leur épée; de même nous devons prendre pour guides de nos actions la vérité, la foi et l'honneur, et ne compter que sur nous-mêmes, sur notre bon droit, sur nos armes et sur le Dieu de nos pères. Tout État qui ne se soutient qu'à l'aide d'étrangers ressemble à un moribond qui ne vit plus que par des moyens factices. Puisque nous avons des membres forts et sains, pourquoi marcher sur des béquilles avec l'assistance des Français ou des Allemands? Les princes ne prêtent jamais leur concours sans en tirer un large bénéfice. Le ciel n'accorde pas la couronne de la liberté à celui qui ne se sent pas le courage de la conquérir même aux dépens de sa vie. Il n'a qu'à baiser la chaîne de la tyrannie, si la mort lui semble plus ignominieuse!

— C'est parler en homme d'honneur, interrompit Addrich.

— Entendons-nous toutefois, continua Leuenberg. Que de-

mandons-nous aux villes? de nouvelles franchises? Non, nous ne réclamons que les droits dont jouissaient déjà nos ancêtres, les droits qui leur ont été accordés par lettres scellées, et qui leur ont été escamotés peu à peu dans le cours des temps. Refusons-nous de reconnaître l'autorité des magistrats et des gouvernements? nullement! Encore à cette heure nous respectons fidèlement le pouvoir dans tout ce qui est conforme à la loi! Pourquoi nous nomme-t-on rebelles? On prétend que nous devrions présenter nos griefs par les voies légales! Ne nous sommes-nous donc pas plaints quand on a écorné nos libertés, quand on nous a imposé de nouvelles charges et des taxes nouvelles? N'avons-nous pas réclamé contre la dureté et les vexations des gouverneurs? Pourquoi nos humbles pétitions ont-elles été foulées aux pieds? Pourquoi nos députés ont-ils été chassés honteusement avec injures et menaces? Que nous reste-t-il donc à faire? Le droit des campagnes a autant de force que celui des cités souveraines. Le paysan est, ma foi, aussi bien un homme que le patricien! Si nous sommes, nous, des rebelles, des traîtres et des gens sans foi et sans loi, comme le dit le manifeste de Bade, qu'étaient-ils donc, les anciens héros qui, pour reconquérir leurs droits, ont soulevé les trois cantons? »

Le sous-bailli de Buchsiten, impatienté, interrompit ici Leuenberg :

« Pourquoi rappeler des choses connues de tout le monde? A la question, à l'ordre du jour.

— Eh bien! soit, répondit Nicolas Leuenberg avec sang-froid. Les prétentions ambitieuses que les villes se sont arrogées dans la confédération datent de la coalition de Stanz en 1481. A cette époque, elles s'engagèrent par serment à s'entr'aider en toutes choses contre le peuple. Dès lors, les villes rognèrent selon leur bon plaisir les droits, comme les troupeaux broutent l'herbe. Et elles ont tenu plus fidèlement leur ligue contre leurs propres vassaux, que les traités qu'elles ont contractés contre les ennemis du dehors. On vit le démocrate s'associer à l'aristocrate, le protestant au catholique, quand il s'agissait d'écarter les justes réclamations des habitants des campagnes. Vois plutôt, Schybi, comme le peuple libre d'Unterwalden montre aujourd'hui les dents à celui de l'Entlibuch par-dessus les murs des seigneurs de Lucerne. »

Schybi, contrarié, fronça les sourcils.

« Ceux d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, dit-il, ne sont pas plus démocrates que ne le sont ceux de Berne, de Zurich et des autres villes, derrière leurs murs d'enceinte. Mais vis-à-vis des vassaux, ils agissent tous comme s'ils étaient cousins et compères.

— Eh bien! donc, s'écria Leuenberg, les seigneurs ont fait leur coalition, nous avons le droit d'en faire une pour défendre nos franchises. Opposons à la *Confédération des nobles* la *Confédération des paysans*. Invitons toutes les communes de Suisse à entrer dans cette alliance qui garantira à chacune ses franchises, mais rien de plus que les droits concédés par lettres patentes de son seigneur et maître. Aucune commune n'aura plus le droit de traiter à part avec les villes. Entlibuch et Emmenthal, les campagnes de Lucerne, de l'Oberland, de l'Argovie, de Soleure et de Bâle, entreront les premiers dans la confédération et prêteront serment. Ceci doit être annoncé par des manifestes répandus dans tous les cantons et les bailliages. L'autorité des gouvernements dans les villes et dans les campagnes sera respectée. C'est là mon avis. Qu'en dites-vous? Toi, Addrich, tu ne t'es pas encore prononcé?

— Que puis-je dire à toutes ces folies? repartit Addrich avec un sourire où se peignaient l'amertume et la contrariété d'une espérance déçue. Vous autres, vous n'êtes bons ni pour la guerre ni pour la paix. Vous ne savez ni commander ni obéir. Aussi, l'issue de tout cela est facile à deviner. Je vous vois tous en costume de patients, les yeux bandés, au lieu du supplice; je vois vos têtes rouler sur le sable, sous le glaive du bourreau. Vous avez levé et lancé la pierre. Maintenant qu'elle est hors de votre main, vous vous demandez où elle ira, et qui elle atteindra. Allez, allez, vous avez perdu la partie à la première carte, et moi avec vous. Je croyais que vous saviez mieux calculer et que vous aviez plus d'atouts. »

Après cette rude apostrophe, le vieillard se leva en colère de sa chaise et la renversa.

Tous les autres, consternés, s'élancèrent au-devant de lui et le conjurèrent de donner son avis.

« Peine perdue! Quand la nécessité ne vous apprend pas à prier, le curé ne vous l'apprend pas. Il s'agit de vos droits, de vos biens et même de vos têtes, et vous politiquez absolument comme des échevins nouvellement élus. Le peuple est

soulevé, le rocher roule du haut de la montagne, le torrent déborde, il n'y a plus moyen de le faire rentrer dans son lit. Il ne faut plus songer à se tenir sur la défensive. Chacun doit payer de sa personne. Il faut marcher en avant et aller jusqu'au bout. Les villes sont trop entières et trop opiniâtres pour céder en rien. Il faut qu'elles triomphent ou qu'elles succombent. Il n'y a pas de milieu ; c'est une question de vie ou de mort ! Vous brillerez comme de nouveaux Tell, ou vous périrez comme de misérables rebelles ! Le peuple payera les frais de la guerre, et on le musèlera plus que jamais.

— Eh bien ! Addrich, ton avis ? cria-t-on de tous côtés. Ton avis ?

— Mon avis ? reprit le vieillard. Faites battre le tambour, déployez les bannières. Marchez en avant, et dites-vous : Il faut vaincre ou mourir ! Appelez aux armes les vassaux et les serfs de tous les cantons. Il s'agit de votre liberté ou de votre esclavage à tous ! Bouleversez tout le pays. Plus la stupeur des villes sera grande, plus leur défaite sera facile. Que rien ne reste en place ! Labourez bien les champs, mais attendez que la terre soit remuée de fond en comble pour y jeter de nouvelles semences. Arrive alors ce qui pourra.

— Diable ! Il faut jeter nos glaciers dans les lacs, et aplatir les Alpes avec l'ongle de son pouce comme un papier ratatiné, s'écria Schybi en riant. Par saint Nicolas, c'est un vrai jugement dernier !

— Schybi, dit Addrich d'un air sombre, tu te rappelleras cette heure quand tu entendras sonner la cloche des morts et qu'on te conduira au supplice en récitant les prières des agonisants. »

Leuenberg passa la main sur son front et dit :

« Addrich, sur ma tête, tu n'as pas mal parlé ! Mais quelle sera la fin de tout cela, si nous nous élevons ainsi au-dessus de tous les droits ?

— Le droit est toujours pour le vainqueur, et le tort pour le vaincu ! répondit le vieillard. Vous autres de l'Emmenthal, vous avez toujours été des serfs de Berne, et jamais de vrais Suisses libres. Ce n'est pas pour vous que Guillaume Tell a tiré sa flèche. Est-ce que vous croyez que je sacrifierais ma vie pour des misères comme le droit de tonnage et vos batzen rognés ? Il s'agit de la liberté, depuis le lac Léman jusqu'au Rhin. Il faut que le paysan, qui a autant de droits que

le bailli et le patricien, soit affranchi du vasselage et du bon plaisir des villes. C'est par la même porte que nous entrons tous en ce monde et que nous en sortons. Un homme n'est qu'un homme, en blouse de coutil ou en robe de velours. Dieu n'a pas inventé le droit d'aînesse, et un frère ne saurait être le serf de son frère. Il est conforme au droit et à la nature de détruire ce qui est opposé à ces deux principes. C'est pourquoi je marche avec vous à la victoire ou à l'échafaud. Devant Dieu et aux yeux du monde, l'un sera aussi glorieux que l'autre. »

Tout le monde se tut après ce discours. Ulli Schad seul balbutia avec effroi :

« Comment dis-tu, Addrich? Toute autorité nous dit la sainte Écriture, vient de Dieu. Et l'autorité doit avoir du pouvoir.

— Oui, il faut qu'il y ait une autorité et des sujets. Mais la loi règne sur tous deux, comme Dieu règne sur tous, » répondit Addrich.

A ce moment on frappa à la fenêtre, où un homme des Mousses, comme on nommait les gens d'Addrich, était placé en sentinelle. Ses hôtes restèrent debout, plongés dans leurs réflexions. Gédéon rompit le premier ce morne silence :

« Sauf votre permission, vous demeurez là tous ébahis à regarder en l'air, et il vous arrive ce qui arriva à l'écuyer Rupert. Quand il voulut se faire cavalier, il n'avait pas de cheval; quand il eut un cheval, il manqua de selle; quand il eut une selle, il manqua de bottes et d'éperons, et enfin, quand il eut cela, il manqua de courage et il resta là penaud comme Matthieu de Dresde. Il me semble qu'Addrich a dit vrai. Pour le moment vous n'avez qu'à vous occuper d'avoir de l'argent et de bons soldats pour offrir partout le combat à l'ennemi. Une fois que les villes seront à vos pieds, vous aurez tout le temps de tenir des conseils et de vous entendre sur la conquête. Mais où en êtes-vous de vos munitions de guerre? Tout devrait être prêt, argent, vivres, armements, artillerie, levées de troupes.

— Ce serait là le moindre de mes soucis, répondit Leuenberg. Une guerre de peuples n'est pas une guerre de princes! L'arsenal, les caisses, les provisions et les lieux d'enrôlement d'un peuple armé, se trouvent partout, dans ses propres villages, dans ses fermes et dans ses chaumières.

— Tout n'est pas fini par là, s'écria Gédéon ; mettre une ée dans la main d'un paysan, ce n'est pas en faire aussitôt ı soldat. Et la discipline, donc? Où sont vos chefs, vos capitaines, pour entrer en campagne? Qui a rangé vos hommes ır escouades et par compagnies, pour que chacun connaisse place et sa tâche? Que ferez-vous d'une masse de paysans ıtêtés, braillards, furieux et inaguerris?

— Rien, sans doute, si c'étaient des paysans allemands ou ıédois, répondit aigrement Schybi. Mais il n'en est pas de ême du Suisse, qui naît soldat. Il lui faut peu de jours ıur apprendre le maniement de la pique, de l'épée, du ousquet, pour savoir se servir d'une mèche allumée, pour mettre au pas de la marche et pour prendre le pas de ıarge, le havresac sur le dos. Toute la tactique et toute la scipline du duc Léopold et de Charles le Téméraire ont houé à Morat et à Murten.

— Holà, Schybi! le monde n'est plus à la place où il se ouve dans ta chronique, s'écria Gédéon en riant. Le and roi Gustave-Adolphe et l'invincible héros Torstenıhn ont porté l'art de la guerre à son apogée, ce dont ıus ne vous doutez pas le moins du monde. De nos jours, première des dix qualités nécessaires à un homme de ıerre est.... »

XV

Diverses nouvelles.

Ici Gédéon fut interrompu par la voix d'Addrich revenu ı milieu des conjurés.

« Allons, mes braves! Maintenant il faut remuer les bras les jambes au lieu de la langue. Prenez des forces pour la oute. On va servir le déjeuner; midi approche, nous ne ıanquerons pas de musique de table. On entend sonner le ocsin dans toute la vallée de Kulm.

— L'ennemi est-il entré en Argovie? demanda Leuenberg 'un ton sérieux et le visage un peu décoloré. Que chacun

coure alors à son poste! mais auparavant prenons une décision, pour agir tous de concert : car c'est dans ce but que nous nous sommes réunis dans ce pays écarté des Mousses.

— Eh! Leuenberg, dit Renold avec ironie, que tu reçois froidement ce message! On dirait que ces paroles tombent sur ton visage comme de pâles flocons de neige.

— Que ne vois-tu pas? repartit Leuenberg avec un rire forcé. Des étincelles te sautent-elles par hasard aux yeux? Allons, messieurs, au fait. Le temps est trop précieux pour le perdre en mauvaises plaisanteries.

« Hâte-toi, père Ulli! donne le coup d'alarme et marche avec ton monde sur le Rhin contre la ville de Bâle. Ses riches habitants ne sont pas pour la guerre, s'ils ne peuvent pas la faire avec des balles d'or et d'argent. Le premier qui se présente, soit ami, soit ennemi, ils lui apportent les clefs de la ville, pourvu qu'on ne leur demande pas celles de leurs coffres-forts!

« Toi, Renold, tu resteras près d'Addrich et tu organiseras avec les autres capitaines le landsturm de l'Argovie.

« Quant à toi, brave Christen Schybi, dont le nom connu de tout le monde est prononcé avec respect par les femmes et les enfants dans les montagnes et les vallées de l'Oberland....

— Par saint Nicolas! tu entendras bientôt parler de moi, s'écria Schybi. Je te tiendrai parole!

— Tu maintiendras avec énergie l'alliance des dix bailliages, reprit Leuenberg; et tout ce qui a pu être traité, arrêté et conclu entre votre peuple des campagnes et des villes de Lucerne par les députés des six communes catholiques, sera forcément nul et de nul effet.

— Certes, si vous vous étiez dépêchés un peu plus, vous autres de l'Oberland et de l'Argovie, dit Schybi, nous n'aurions jamais prêté l'oreille aux négociations et aux propos de paix! Aujourd'hui je serais avec mes têtes brunes de l'Entlibuch dans les murs de Lucerne, et j'y réglerais mes comptes avec le bailli, le conseil et les Cent.

— Tiens, dit Addrich en ouvrant la petite fenêtre double, j'aperçois là-bas Félix qui descend du haut de la Bampf comme un trait. Qu'apportes-tu de nouveau, mon garçon? Entre vite. »

Et presque aussitôt la porte s'ouvrit, et il entra un jeune homme tout essoufflé.

Tous se pressèrent autour de lui.

« Holà ! alerte ! petit drôle ! dit Gédéon ; la frayeur a-t-elle élargi tes chausses et resserré ton gosier ? Attends donc que les balles nous sifflent aux oreilles. On verra alors plus de dyssenteries que pendant le temps des grosses pluies en automne.

— Il me semble, capitaine, répondit Félix, que tu en as déjà fait l'expérience sur toi-même, et que tu as filé du lin jaune. Mais on voit bien que tu ne nous connais pas, nous autres montagnards ! Monte jusqu'à la Bampf; tu découvriras de là toute l'Argovie, et tu verras comme le peuple s'y remue.

— Voyons, Félix, dis-moi, quelles nouvelles nous apportes-tu ? demanda Addrich.

— Maître, on sonne le tocsin. Je l'ai d'abord entendu à droite, du côté de Brugg, comme dans le lointain ; puis davantage du côté de Lenzbourg ; mais bientôt les cloches ont sonné à gauche du fond des vallées de Kulm et de Grænichen ; et enfin encore à droite près de Sion et de Birrwyl. C'est leur fête, ça. Tantôt elles se taisent toutes, tantôt elles carillonnent séparément, ou bien elles tintent de nouveau toutes à la fois. Dans les intervalles on entend parfaitement le roulement des tambours, des cris qui se croisent, et enfin un tapage comme si le feu était partout.

— Distingue-t-on quelques mouvements dans le fond des vallées ? demanda Leuenberg.

— Rien, répondit Félix. Il n'y a que les gens travaillant aux champs qui traversent la plaine pour gagner le chemin le plus proche du village. Sur les grandes routes on voit passer çà et là un cavalier, comme une fourmi égarée. Ce sont sans doute des garçons meuniers qui portent des dépêches.

— Il est temps que nous partions, s'écria le sous-bailli de Buchsiten, pour retourner chez nous sains et saufs, et pour ne pas nous jeter au milieu de l'ennemi.

— Avant de vous mettre en route, messieurs, dit Addrich, prenez un léger repas. Vous êtes ici aussi bien en sûreté que si vous étiez dans l'église. Les chemins sont longs ; d'ailleurs vous ne serez peut-être pas longtemps sans être mieux informés de ce qui se passe.

— Ne précipitez rien, mes amis, Addrich a raison, ajouta Leuenberg ; nous avons bien des choses à arrêter ensemble, et nous n'allons pas nous embarquer aujourd'hui dans le

bateau de Zurzach. Je suis d'avis d'accepter l'offre courtoise de notre hôte. »

Tous partagèrent l'avis de Leuenberg. Les servantes apportèrent le repas, qui, entremêlé de nombreux discours sur les événements auxquels on devait s'attendre et de libations interminables, se prolongea bien au delà du temps assigné par le prudent Leuenberg. Ils étaient encore tous à table, plaisantant et discutant avec beaucoup de bruit, à l'exception d'Addrich qui, selon son habitude, était sombre et silencieux, lorsqu'une servante vint le prévenir qu'Épiphanie était à la porte et demandait à lui parler. A ces mots, le sous-bailli de Buchsiten s'écria : « Fais entrer ta nièce, Addrich ! Pourquoi la cacher à nos yeux ? Nous avons reconnu la vérité de la renommée publique qui court sur ton compte, que tu es servi par les plus jolies filles de l'Argovie; mais ta fille et ta nièce surpassent, dit-on, toutes les beautés du pays !

— C'est facile à concevoir, reprit Leuenberg, car le capitaine Gédéon Renold, ce vaillant héros qui a fait la cour à tant de belles en Allemagne, en Hongrie, en Suède, a fini par se laisser captiver par une jeune fille suisse. Aussi je ne conseillerais à personne de le rendre jaloux ! »

Sur l'ordre d'Addrich, Épiphanie entra. Elle s'inclina avec timidité et en rougissant devant tous ces hommes, mais pourtant avec une sorte de dignité qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les jeunes filles élevées à la campagne. Aussi les étrangers, frappés de son gracieux maintien, se levèrent avec un respect involontaire de leurs chaises de paille aux couleurs variées : Gédéon remarqua la surprise de ses amis avec un secret triomphe, et fit un signe avec un sourire familier à la jeune fille ; mais elle passa devant lui sans l'honorer d'un regard. Son âme paraissait occupée d'un autre objet. Un secret que son sérieux affecté cherchait à cacher se trahissait par le doux transport qui éclatait malgré elle dans ses beaux yeux. Elle se pencha vers Addrich et lui murmura à l'oreille : « Que je te dise un seul mot; mon anniversaire a porté bonheur à ta maison ! »

Addrich se leva pour lui parler à l'écart :

« Dis-moi d'abord, je t'en prie, qui est auprès de ma fille ? Comment va cette pauvre Lenore ?

— Réjouis-toi, Addrich, répondit-elle. Ta fille touche à sa convalescence. Elle reviendra à la santé. Hâte-toi d'aller

la voir. Tu la trouveras sortie d'un long assoupissement, plus calme et plus forte qu'elle ne l'a été depuis longtemps. Ses joues pâles ont repris un doux incarnat, sur ses lèvres brille un charmant sourire; et, comme si elle sentait le besoin de ranimer ses forces, elle a demandé elle-même qu'on lui donnât à manger et à boire.

— Retourne auprès d'elle, répondit Addrich, sans que le nuage qui voilait toujours sa sombre figure se fût dissipé. Aussitôt que les étrangers auront quitté la maison, j'irai la voir. L'ange qui prenait déjà son essor vers le ciel s'abaisse encore une fois vers la terre, pour me dire adieu, à moi pauvre vieillard privé de toute joie. Sois-en sûre, Lenore ne séjournera plus longtemps parmi nous. Mes espérances sont brisées, mon cœur est déchiré, et tes consolations ne sauraient retarder l'œuvre de la destruction.

— Prends courage, mon oncle, je pourrais t'en dire plus long. Je serais peut-être plus incrédule que toi, s'il n'était arrivé des choses extraordinaires qui semblent faites pour fortifier mes espérances.

— Lesquelles, par exemple, Fanny?

— Tu te moqueras de moi comme de coutume; mais interroge Aenneli et Rudi le chasseur. Une voix étrange s'est fait entendre dans la maison et dans ma chambre. Nous l'avons tous entendue.

— Une voix, étrange fille! Et quelle voix?

— Qui saurait le dire? Mais ce qui est certain, c'est que nous l'avons tous entendue. Les murs ne parlent pas, et l'air est muet. Ce n'était pas une voix humaine; elle était douce comme celle d'un tout jeune enfant, mais en même temps elle avait une force qui nous a tous effrayés. Moi je crois, mais ne te moque pas de moi, que c'était la voix d'un esprit des bois. »

Elle prononça ces derniers mots d'une façon presque inintelligible, en levant d'un air timide et craintif les yeux vers Addrich. Celui-ci parut vouloir interrompre cette conversation, et sa figure se contracta, peut-être malgré lui, en un rire sardonique et méchant.

« Oh! je le pensais bien, Addrich, dit-elle vivement et d'un ton sérieux. Tu te moques de moi, mais ne te joue pas des esprits; crains leur colère. Sais-tu que je les ai vus la nuit du mercredi des Cendres, quand je veillais auprès de Lenore,

et que pour aérer la chambre je fus forcée d'ouvrir la fenêtre? Je les vis alors se promener au clair de la lune sur la lisière du bois, dans la prairie, près du platane. Ils ne dansaient pas comme le font d'ordinaire les géniès, mais ils cheminaient lentement avec leurs longs manteaux, comme s'ils cherchaient quelque chose; puis ils rentrèrent isolément et tristement dans le bois. Cela annonce une année de malheurs; tu te rappelles, je te l'ai dit. Eh bien! cela ne s'est-il pas déjà réalisé? Les troubles et la guerre ne sont-ils pas venus?

— C'est bien, c'est bien, Fanny. Et que t'a dit la voix mystérieuse de ton *Schrætteli*[1]?

— Nous entendîmes distinctement ces mots : « Plus le dan- « ger est grand, plus Dieu est proche. » Et figure-toi, quand j'entrai ensuite dans la chambre de Lenore, je la trouvai éveillée; elle me sourit pour la première fois depuis sa maladie, me tendit la main, et sur ses joues brillèrent les pâles teintes roses de la convalescence, comme les premières lueurs du jour au retour de l'aurore! Elle me dit : « Oh! je suis « divinement bien! — La voix étrangère a donc prédit la vé- « rité, » m'écriai-je en lui racontant tout. »

Addrich secoua sa tête grise avec un triste sourire ; mais, comme s'il ne voulait pas affliger Épiphanie par son incrédulité, il lui caressa doucement les joues, et la renvoyant, il lui dit : « Va vite auprès de Lenore, je ne tarderai pas à te suivre. Ton message ne me console pas, quelque merveilleux qu'il me paraisse! Va, mon enfant. Quand une lampe est sur le point de s'éteindre, elle jette encore une dernière lueur. Les glaciers aussi, après le coucher du soleil, avant de disparaître dans les ombres de la nuit, s'éclairent encore parfois soudain au moment où on ne s'y attend plus! Tu me comprends, mon enfant; va, va! »

Épiphanie obéit en silence.

1. Esprit ou génie familier en Suisse. (*Note du traducteur.*)

XVI

La messagère de Sion.

Tous suivirent du regard la belle jeune fille, et en faisant leurs préparatifs de départ ils ne cessèrent d'adresser les paroles les plus flatteuses à Addrich aussi bien qu'à Gédéon sur le compte d'Épiphanie. Mais rappelés bientôt à des idées plus sérieuses par la gravité des circonstances, ils arrêtèrent les dernières mesures et prirent en se serrant la main l'engagement d'exécuter fidèlement ce qui avait été convenu. Si le jour qui baissait de plus en plus ne les eût avertis qu'il fallait songer à la retraite, ils l'eussent oublié au milieu de leurs délibérations et de leurs discours.

Enfin ils venaient de sortir de la maison et, prenant congé d'Addrich, ils étaient sur le point de se séparer, quand un nouvel incident retarda encore leur départ. Du haut de la Bampf, on vit descendre le long du bois une jeune femme accompagnée d'un homme des Mousses. On ne les aperçut que quand ils étaient près d'arriver.

« D'où vient cette femme, Baschi? demanda Addrich au garçon.

— Je l'ai rencontrée là-haut sur la Bampf. Son affaire ne me paraît pas très-claire. Elle s'informait de Mlle Fanny; je l'ai arrêtée parce qu'elle cherchait à se glisser furtivement aux Mousses.

— Eh! menteur et sournois! s'écria la jeune femme en colère. Qu'est-ce qui voulait se glisser? Je puis me montrer en plein jour et sur les grandes routes, tandis que toi tu ne l'oserais pas, avec ta figure de bandit où se peignent les sept péchés mortels. Voyez donc! m'arrêter, et pourquoi? Qu'on arrête des coquins comme toi, cela se comprend, mais non pas d'honnêtes gens.

— Et pourquoi cherchais-tu à m'échapper là-haut et voulais-tu tourner à gauche quand je t'ai barré le chemin? repartit Baschi, un peu abasourdi des nouveaux noms dont le gratifiait la langue déliée de la paysanne.

— Je distingue le pot au son, répondit-elle, et des pendards comme toi, j'aime mieux les voir au gibet qu'à mes trousses. Vrai, mes bonnes gens, je suivais tranquillement mon chemin, sans m'inquiéter en rien de ce lourdaud, qui s'est mis à courir après moi comme un chien échappé.

— Ne croyez pas cette langue de vipère, dit Baschi. Elle a été envoyée pour espionner. Sa mauvaise conscience se trahit dans ses yeux.

— Eh ! que le ciel me garde, s'écria la femme. Espionner! Mais voyez! Qui donc au monde voudrait savoir quelque chose d'un pareil teigneux? Je n'ai pas fait une seule question à ce gibier de potence ; moi je ne touche pas à une charogne ! Mais sa langue allait toujours comme la roue d'un moulin. Il ne se lassait pas de questionner, et il en a été pour sa peine !

— Femme ! je n'ai nulle envie de disputer avec toi, dit Baschi avec dépit : car il faudrait bien de la bouillie pour te boucher le gosier. Si tu te maries, il te faut épouser un homme à moitié sourd, pour que tu ne l'enterres pas dans la quinzaine. Je veux être pendu, messeigneurs, si celle-là, avec sa langue de choucas et ses yeux d'épervier, n'est pas venue aux Mousses pour espionner ! Tout ce qu'elle voit lui sort en sifflant de la bouche aussi vite que s'échappe l'eau par un crible! J'ai aussi appris d'elle en route.... »

La jeune femme, qui suivait des yeux chaque mouvement de ses lèvres, et qui déjà plusieurs fois avait cherché à lui couper la parole, l'essaya encore cette fois. Mais Addrich et ses hôtes l'apaisèrent par prières et par menaces, en s'engageant à l'écouter quand le valet aurait fini de parler.

« Chemin faisant, continua Baschi, j'appris d'elle que derrière Brugg la campagne était couverte d'hommes de guerre de Schaffhouse, que plusieurs milliers de Zurichois les suivraient par Wittingen et le Heitersberg; que ceux de Mulhouse et de Bâle étaient déjà arrivés devant Aarau, que les auxiliaires de Berne approchaient par le Nurgenthal et qu'ils avaient juré de brûler les villages, d'exterminer tout être vivant et de ne pas épargner les enfants dans le ventre de leurs mères. Elle ajoutait que tout était perdu.

— As-tu enfin tout dit? lui cria la paysanne furieuse.

— A présent c'est à ton tour de parler, bonne femme, dit

Addrich d'un ton bienveillant. Voyons, est-ce vrai ce qu'il a raconté?

— Oui et non, répondit-elle. Comment un tuyau pourri vous rendrait-il l'eau claire de la fontaine? Tout est perdu, dit-il. Oui, si tous nos hommes étaient de lâches poltrons comme toi, lièvre à deux pieds. Va, cours, et la crainte te fera trouver quatre pattes. Vous autres, ne croyez pas un mot de ce qu'il vous a débité. Demain tout notre monde marchera avec le landsturm sur Aarau. Nous autres femmes, nous suivrons avec les chariots et les sacs. La petite ville sera pillée, car elle est pour Berne. Les soldats étrangers seront refoulés et écrasés comme des vers, et il n'en retournera pas un seul de l'autre côté des montagnes.

— Vraiment, tu crois, demanda Leuenberg en souriant, que tout ira si vite?

— Cela ne fait pas le moindre pli, répondit-elle. Il est enfin temps que nous réglions nos comptes, une fois pour toutes, avec les seigneurs; car les pauvres gens ne peuvent pas endurer davantage ce régime. Les collecteurs les écorchent tout vifs. Je voudrais bien voir les lettres patentes accordées par le bon Dieu aux seigneurs des villes pour gruger ainsi les gens des campagnes, pour s'arroger les droits de pêche, de chasse, de haute futaie et de glandée. Ils gardent tout pour eux et nous donnent à peine gratis l'air que nous respirons, et une place au cimetière. Tous les saints jours de la semaine, nous sommes pourchassés par les huissiers et les collecteurs: l'un réclame l'argent du tonnage, l'autre l'amende du bois coupé, parce qu'on a pris un manche à balai dans une futaie; un troisième vient percevoir les impôts sur les maisons; un quatrième exige les chapons et les poulets de redevance; celui-ci demande le droit de *rutli* (déboisement[1]); celui-là le droit seigneurial, prélevé sur le sol et les constructions. Voilà encore un huissier qui, pour ses citations en justice, réclame en payement des gerbes de blé.

1. Taxe pour défrichement des terres anciennement boisées, rendues à la culture.

Dans le *Guillaume Tell* de Schiller nous voyons Melchthal, Stauffacher et Walther Furst jurer sur le *Rutli* (lieu déboisé près du lac des quatre cantons) de délivrer leur patrie du joug de l'Autriche.

(*Note du traducteur.*)

Quand une pauvre veuve se trouve réduite à vendre sa dernière vache au marché de Lenzbourg, aussitôt c'est le droit de pondage pour les seigneurs de Berne. Un pauvre diable ensemence-t-il un maigre bout de champ, il se voit obligé de payer la dîme du grain[1]. Et au pauvre orphelin on prend la meilleure bête à cornes, sans compter les vêtements et les ustensiles pour la main-morte. Cela ne peut pas durer plus longtemps comme cela ! Car, ma foi, une pauvre accouchée ne peut pas boire sa tasse de lait sans que le bailli et les huissiers l'aient écrémée. Cela crie vengeance! Aussi j'espère qu'avec l'aide de Dieu on en finira demain avec eux. S'ils redeviennent jamais les maîtres, croyez-en ma parole, mes bonnes gens, la botte de paille se réduira en cendre, et le grand prévôt attachera un cordon à toutes les portes des maisons[2]. Pensez à ce que je vous dis là. Je me nomme Kæthi.

— Nomme-toi comme tu voudras, mais on devrait te donner des chausses, un collet et un *janke*[3]. Tu servirais de prédicateur au landsturm qui marche contre Berne.

— C'est une honnête femme. Laisse-la en repos, Baschi. De quel pays es-tu?

— De Sion. Vous connaissez sans doute tous mon mari, Karli-Marti-Gloor d'Anken Joggli? Nous sommes, ma foi, de bien pauvres gens, et il nous faut payer bien cher aux hommes la grâce que le bon Dieu nous a faite en nous créant. Mon mari va travailler en journée dans les trois petites villes d'alentour, ou bien il colporte des marchandises. Moi, je file du lin et de la laine. Depuis la mort de ma tante, la vieille Tschœpli, comme on l'appelait (elle était sœur du vieux sous-bailli), nous avons ajouté à nos trois chèvres une vache que nous avons achetée au dernier marché de Lenzbourg. La petite succession de notre tante, que Dieu ait son âme, nous est arrivée bien à propos, car avant

1. Celui qui avait défriché assez de terre pour donner comme dîme une gerbe, était en outre obligé de livrer tous les ans à son seigneur un quart d'avoine.

2. Ce n'était plus guère alors qu'un dicton conservé par l'usage. Jadis, disait-on, quand le jour de payer le droit seigneurial était venu, on allumait une botte de paille devant chaque maison. Quand on ne payait pas avant que la paille eût brûlé, le grand prévôt faisait attacher un cordon à la porte, et la maison était adjugée de droit à l'autorité.

3. Costume des prédicateurs réformés en Suisse.

nous savions souvent à peine comment vivre, nous et nos trois enfants. »

Fatigué de cette loquacité, Adam Zeltner l'interrompit par ces mots :

« Bien, bien ; en voilà assez, ma bonne femme. Nous connaissons maintenant toute ta maison et ta basse-cour, mais nous ne savons pas qui t'a appris l'arrivée des gens de Schaffhouse et de Bâle devant Brugg et Aarau.

— Il y a plus d'une heure et demie que les enfants le savent à Sion, répondit la paysanne. Tout le village accourut à l'église, quand on sonna le tocsin et que le trompette Friedi de Hunzenschwyl arriva au galop. »

Quand les hôtes d'Addrich eurent appris de Kæthi tout ce qu'ils voulaient savoir, et que Baschi eut emmené la conteuse dans la maison, sous prétexte de lui donner un bon cordial, on délibéra sur les moyens de quitter les Mousses avec le moins de danger possible : car les nouvelles arrivées de toutes parts n'étaient pas des plus rassurantes.

Leuenberg résolut de prendre le chemin de la Bampf et de gagner Willisson et Hutwyl en compagnie de Schybi.

Le sous-bailli de Buchsiten et le vieil Ulli Schad voulurent essayer d'arriver à Olten par le Schœftland et Uerkheim.

Sur l'avis de tous, Gédéon Renold demeura seul près d'Addrich pour aider à organiser le landsturm de l'Argovie et le conduire à Aarau.

XVII

Un précieux cadeau.

Quand enfin les hôtes d'Addrich furent partis, il rentra dans la maison avec Gédéon. Il trouva Baschi et Kæthi engagés dans une nouvelle querelle, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à rétablir entre eux une trêve momentanée. Il en profita pour demander à Kæthi quelle affaire l'amenait aux Mousses.

« Maître, s'écria Baschi, si Satan est le père du mensonge,

celle-ci en est pour sûr la mère; car elle ne peut pas ouvrir la bouche sans mettre au jour un mensonge aussi gros et aussi grand qu'elle-même. En route, elle m'avait affirmé qu'elle désirait parler à Mlle Épiphanie; maintenant elle prétend que ce n'est pas vrai.

— Qu'ai-je à faire avec ton masque d'espion, rusé compère? reprit-elle avec intrépidité. Qu'est-ce qui te démange? Si tu veux en savoir plus long, viens me voir la semaine des trois jeudis, le jour où les limaces aboieront, tu sauras tout. En ce moment, je n'ai aucune commission pour toi; j'ai à parler à la nièce du maître des Mousses.

— Appelle Épiphanie, dit Addrich au valet.

— Avec votre permission, interrompit Kæthi Gloor, ce que j'ai à lui communiquer, c'est à elle seule que je dois le dire. C'est l'ordre exprès du seigneur qui m'envoie, et si....

— Quel seigneur? s'écria Gédéon dont l'attention commença à s'éveiller.

— Je ne vous dirai pas son nom, je ne le connais pas, répondit la messagère. Mais sachez que je ne me charge pas des commissions du premier venu. Le seigneur qui m'a remis cette lettre vous vaut certes bien tous! Il a acquis honorablement sa fortune, et il est pour le moins aussi riche qu'Addrich.... »

Ici elle s'interrompit elle-même, et demanda :

« Un d'entre vous serait-il le seigneur des Mousses?

— C'est moi, » repartit Addrich.

La jeune paysanne, intimidée par cette réponse, devint plus laconique et ne répondit plus que des monosyllabes aux questions pressantes et réitérées d'Addrich et de Gédéon. La réserve de Kæthi excita la curiosité et les soupçons de ses deux interlocuteurs, qui, après s'être concertés à voix basse, conduisirent la messagère dans la chambre d'Épiphanie. Addrich dit à sa nièce que cette femme avait des communications secrètes à lui faire de la part d'un seigneur étranger. Une légère rougeur colora les joues d'Épiphanie.

« C'est Fabien des Almen qui t'envoie, n'est-ce pas?

— Peu m'importe son nom, répondit Kæthi; d'ailleurs il ne me l'a pas dit. Mais il m'a donné pour ma course cinq florins, et, si tu m'accordes un petit mot de ta main ou quelque autre preuve que je me suis acquittée fidèlement de ma commission, il en récompensera bien autrement ma maison. C'est

un seigneur riche et libéral. Il tiendra certainement sa promesse. Sa figure est l'honnêteté même. Moi et mon mari, nous sommes pauvres; ces largesses nous feront du bien. Nos enfants, il les a caressés tous l'un après l'autre, comme s'ils étaient les siens.

— C'est lui, fit Épiphanie transportée de joie. Tu ne sais pas son nom? T'a-t-il parlé de mon jour de naissance, et t'a-t-il demandé si j'ai trouvé les fleurs? Pourquoi ne vient-il pas lui-même? Qu'est-ce qui l'en empêche? Dépeins-le-moi. Il est pâle et un peu amaigri, n'est-ce pas? Le feu de ses yeux bleus est éteint? Porte-t-il toujours cette barrette brune qui allait si bien à ses cheveux châtains? Ah! le pauvre jeune homme, il a beaucoup souffert!

— Il serait, je crois, convenable, dit Gédéon en jetant un regard sombre sur Épiphanie, de mettre un terme à cette compassion déplacée, du moins devant ton oncle et en ma présence. Ce n'est pas là le langage d'une fiancée qui tient tant soit peu à sa réputation! »

Puis, se tournant vers la paysanne de Sion, il s'écria:

« Va-t'en, entremetteuse, avec ton message. Tu pourrais t'en repentir et le payer cher. Tu as eu affaire à un forçat échappé, dont le signalement est sans doute déjà répandu partout. Tes cinq florins d'arrhes, je parierais, sont des pièces fausses.

— Non, répliqua Kæthi. Vous vous trompez tous deux. Quand même le vieux seigneur eût jamais été aux galères, l'oiseau me plairait beaucoup plus que sa cage; mais, quant à toi, vil pierrot, j'éprouve à ta vue un effet tout contraire. Voyez donc cet impudent soldat, m'appeler entremetteuse! Regarde-toi le premier dans la glace. Je suis la fille d'honnêtes gens, et je me flatte de faire un meilleur métier que toi! Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Et toi, continua-t-elle d'un ton affectueux en se tournant vers Épiphanie et en secouant mystérieusement la tête, sache-le bien, on ne doit pas montrer à tout le monde ce que l'on a dans le cœur ou dans le sac. Ce que je puis te dire, c'est que celui qui m'envoie n'est pas le même que tu penses; mais, malgré ses cheveux gris et sa balafre sur la joue gauche, il n'est pas moins ton ami que s'il avait les joues roses et les cheveux châtains. Il ne me fait pas non plus l'effet de donner des florins faux. Car il est venu à Sion dans une belle voiture; il porte une barrette en velours noir et une superbe

pelisse en soie. On ne peut pas voir d'homme plus distingué que lui. On le prendrait pour un prince ou un avoyer. »

Tous écoutaient ce discours avec surprise ; Épiphanie seule secoua la tête et dit d'un air mécontent.

« Je ne connais pas cet homme. Ce n'est pas à moi qu'il a pu s'adresser !

— N'es-tu pas, reprit Kæthi, la nièce du seigneur des Mousses ?

— Oui, c'est bien là mon oncle ! répondit la jeune fille en regardant Addrich.

— Alors, c'est bien à toi que j'ai affaire, dit la messagère. Viens, que je te parle seule.

— Non, reprit Épiphanie, parle devant tout le monde ; je n'ai de secret avec aucun homme, et je n'en veux pas avoir ! »

La paysanne, embarrassée, parut se consulter. Enfin, après s'être rapprochée d'Épiphanie, elle lui dit à l'oreille :

« Ne sois pas folle. Prends ce que je t'apporte et cache-le bien vite. Va trouver le doyen Rusperli ; auprès de lui tu seras en sûreté, et il te donnera de plus amples renseignements sur ton ami et ton protecteur inconnu. »

En disant ces mots, elle lui glissa dans la main une petite cassette cachetée.

Mais Épiphanie la posa dédaigneusement sur la table.

La cassette était en bois d'ébène. Le couvercle et les bords étaient incrustés avec beaucoup de goût, en or et en cuivre.

« Ce coffret est d'un travail chinois, dit Addrich après l'avoir examiné sans y toucher. Je n'en ai vu de semblables, comme ornement, que dans les maisons les plus riches de Tranquebar et de Batavia. »

Le capitaine Renold prit la cassette dans ses mains, et en la contemplant, il ne put dissimuler son envie et son mécontentement. Le cachet attira surtout son attention. On y voyait figurer une Sainte Vierge, le cœur percé de sept épées. Gédéon secoua la tête et dit à Épiphanie :

« Ceci est d'un mauvais augure. Si tu n'es pas plus au courant des affaires que tu ne veux en avoir l'air, je te prédis qu'un papiste enragé te poursuit, et qu'il cherche à te convertir, ou plutôt à te pervertir ; ou bien ce cadeau t'est envoyé par quelque riche prélat qui a besoin d'une jeune ménagère.

Quoi qu'il en soit, je suis d'avis qu'on ouvre cette cassette. Peut-être son contenu nous donnera-t-il des indices plus précis.

— Faites comme vous l'entendez. Vous en prenez la responsabilité, » répondit Fanny.

Addrich ayant fait un signe de tête affirmatif, Gédéon brisa le cachet et ouvrit la cassette. On y trouva un paquet enveloppé de papier, sur lequel, après l'avoir déployé, se lisaient ces mots d'une écriture fine, mais belle :

« Fanny, ma fille chérie, rends-toi à Aarau, auprès de ton parrain, le vénérable doyen Rusperli, et demeure auprès de lui jusqu'à ce que je vienne te prendre. Exécute mon désir, c'est assurer ton bonheur. Je suis le plus sincère et le plus fidèle ami que tu puisses avoir en ce monde. »

Bien qu'Épiphanie ne sût pas lire, elle regarda avec le plus grand soin les traits des diverses lettres.

« Est-ce bien là ce qui y est écrit? Qui est-ce qui m'écrit? Lis-moi son nom.

— Je l'appelle don Anonymo, reprit Gédéon en riant, attendu qu'il n'y a ni signature ni parafe.

— J'affirme, s'écria la nièce d'Addrich, que je n'ai jamais eu de rapport avec quelqu'un de ce nom. »

Cependant Gédéon déroula un très-léger tissu, qui paraissait d'autant plus grand que son volume était peu considérable. C'était un voile orne de fleurs brodées avec la plus merveilleuse délicatesse. La suprise générale augmenta encore à la vue d'un collier de perles d'Orient, d'une eau jaune et transparente, auquel étaient joints dix ducats de Venise enveloppés dans un papier.

Gédéon fit sonner ces pièces sur la table.

« Diantre! s'écria-t-il. Regardez, ce sont ma foi de vrais écus de saint Marc, armé de toutes pièces. »

Addrich, qui examinait tour à tour les perles et le voile avec une surprise toujours croissante, dit après une courte pause :

« Cet or-là n'est qu'une misère; mais pour ce tissu de l'Inde et ce collier de perles, personne en Suisse ne peut en évaluer le prix. Il est incalculable. C'est là un cadeau de roi. Fanny, de pauvre orpheline que tu étais, te voilà tout à coup devenue, à ton jour de naissance, une riche héritière. »

Épiphanie, après avoir regardé et tâté avec une surprise enfantine le voile et le collier, repoussa l'un et l'autre :

« Que voulez-vous que j'en fasse ? »

Et se tournant vers la messagère, elle lui dit :

« Je n'accepte ces cadeaux ni de toi ni de ton étranger, quand même je pourrais en acheter un royaume. »

La femme refusa de reprendre ce précieux cadeau. On parla longtemps de cette affaire, qui parut à tous plus qu'énigmatique.

Addrich adressa une foule de questions à la messagère, sans en être plus avancé sur le compte de l'étranger.

« Je parie, dit Gédéon à Épiphanie d'un ton amer et d'un air ironique, je parie que, si l'on te prouvait d'une manière sûre et positive que ces dons précieux viennent de Fabien, tu ne les dédaignerais pas comme tu le fais maintenant ? Mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je déchirerais aussitôt ce beau tissu comme une toile d'araignée, et je pulvériserais entre mes doigts ces cerises jaunes de coquillages de verre. »

Il finissait à peine de prononcer ces mots, qu'on entendit une voix crier :

« Fabien ! Fabien ! »

Tous, consternés, jetèrent les yeux autour d'eux, et puis se regardèrent d'un air interrogateur. Cette voix était faible et claire comme celle d'un enfant d'un an, mais elle avait un timbre plus perçant. On ne s'expliquait pas d'où elle venait. Gédéon, l'oreille au guet, examina tout avec soin le long des murs de la salle ; il releva les doubles fenêtres dans leurs coulisses pour voir par-dessus les pots à fleurs, se demandant qui pouvait s'être permis cette plaisanterie, qu'il attribuait à la folle Aenneli ou au hardi Fabien lui-même.

La messagère de Sion, devenue toute pâle, tremblait, et récitait à demi-voix : *Alle gute Geister loben den Herren*[1].

« On sait bien, ajouta-t-elle, dans quelle société on se trouve, quand les rats et les souris parlent si bien allemand. »

Addrich n'avait changé ni de place ni de figure ; mais, souriant d'un air forcé, il se borna à dire :

« A quoi bon nous casser la tête pour savoir qui t'envoie

1. « Tous les bons esprits louent le Seigneur. » Paroles d'un cantique de Luther. (*Note du traducteur.*)

ces précieux cadeaux? Voilà ton *Schrætteli* qui s'annonce lui-même. »

Fanny, avec le sourire d'une inspirée, lui répondit :

« Tu as beau te moquer et nier l'existence du ciel et de toutes les étoiles, le firmament n'en déploiera pas moins sa voûte au-dessus de ta tête. Je sais en qui je crois; je sais que l'armée céleste est plus grande que l'espèce humaine, formée de poussière. J'en suis sûre, c'est la même voix qui m'a déjà parlé. Dis maintenant, Addrich, avais-je rêvé? »

Gédéon, revenu de ses recherches infructueuses, dit en secouant la tête :

« Le diable a juré de nous jouer une pièce, et il rit sous cape. Fanny, je te crois incapable d'actes impies et sacriléges; mais, moi qui vous parle, j'ai vu des exemples de belles jeunes filles qui sont montées sur le bûcher et ont été brûlées comme sorcières, pour s'être d'abord données à Béelzébut la nuit de la Saint-André, puis pour s'être couchées sur un carrefour les bras en croix, et pour avoir cherché la verveine et la mandragore la veille de la Saint-Jean, et pour s'être livrées à d'autres manigances et diableries, dans le but d'avoir de l'argent à remuer la pelle, et de se faire épouser par l'homme dont leur cœur amoureux avait envie. »

Pendant que le capitaine, dans ce langage étrange, continuait à manifester ses craintes superstitieuses, Fanny, sans daigner lui accorder un seul regard, ployait silencieusement le voile, réunissait le collier de perles et les ducats. Elle rangea tout dans le coffret, qu'elle mit dans une petite poche de cuir attachée à sa ceinture par un cordon de soie.

« Pour ne pas pécher par ma méfiance envers les puissances invisibles, dit-elle à la paysanne, j'accepte et je garderai les dons qu'on t'a chargée de me remettre. Retourne chez toi, et dis à celui qui t'a envoyée que tu as fait ta commission, mais que je ne toucherai pas à ses cadeaux tant que je ne saurai pas qui il est, et dans quel but il t'a envoyée vers moi.

— Mais par quel signe, reprit la paysanne, lui prouverai-je que je me suis fidèlement acquittée de sa commission? Il demande ou une ligne de ta main, ou une boucle de tes cheveux.

— Garde-toi bien, Fanny, s'écria le capitaine, de lui envoyer la moindre chose de ce qui tient à ta personne, fût-ce

une rognure d'ongle. Au moyen de son maudit art, ce nécromancien pourrait en abuser singulièrement, et mettre ta santé et ta vie en péril. »

Fanny frissonna.

« Si je savais, dit-elle à demi-voix, dans quelles mains.... »

A ce moment la mystérieuse voix retentit encore, et cria : « Fabien, Fabien. »

Pendant que tout le monde et même Addrich élevaient les regards de tous côtés, Fanny saisit bravement les ciseaux placés sur la fenêtre, coupa derrière son oreille une petite mèche de ses cheveux blonds et la donna à la paysanne avec ces mots : « Prends ! ce n'est pas là le nom que prononcerait le génie du mal.

— Je te le défends, en vertu du droit que j'ai sur toi, s'écria Gédéon. J'aime mieux voir ma fiancée dans un cercueil que dans les griffes de Satan.

— Insensé ! reprit Fanny. Elles ont sur moi aussi peu de pouvoir que tes propres griffes. Avec le saint nom du Dieu tout-puissant je conjure l'enfer; avec le nom de Fabien je déjoue l'art infernal que tu as mis en usage contre moi. Va, va, ils sont brisés les filets dont tu m'enlaçais, et à l'aide desquels tu espérais m'entraîner au péché. Tu n'enivreras plus mes sens par ton souffle, et mes pensées ne seront plus souillées par tes sortilèges !

— Es-tu encore dans le délire ? s'écria Gédéon. Aussi vrai que j'existe, quelque esprit infernal a déjà jeté un sort sur toi, pour que tu m'accuses de choses aussi horribles ! Il n'est pas naturel que ton ancienne affection pour moi se transforme en une haine aussi déraisonnable. Je commence à craindre que le commerce inconsidéré dans lequel tu t'es engagée avec les êtres du monde invisible ne t'ait jetée dans une mauvaise route. Addrich, tu lui tiens lieu de père; ordonne-lui de rendre la cassette suspecte, et redemande les cheveux de ta nièce à cette femme. »

Épiphanie répondit avec fierté : « Je suis la nièce d'Addrich, et non pas son esclave !

— Addrich, reprit Gédéon furieux, tu m'as promis la main d'Épiphanie. Il est de toute convenance que tu en fasses la déclaration devant elle, et que tu exiges qu'elle t'obéisse !

— Juste ciel ! viens à mon secours, dit Fanny. Où suis-je donc pour que l'on ose me donner ou me vendre ? Mais vous

vous trompez l'un et l'autre. Vous pourrez bien me porter au cimetière, mais non me traîner à l'autel! »

La voix invisible fit alors entendre ces mots :

« Plus le danger est grand, plus Dieu est proche. »

Tous portèrent leurs yeux vers la fenêtre qui était restée ouverte, et aperçurent un gentil petit oiseau qui, perché sur un vase de fleurs contre lequel il aiguisait son bec jaune en agitant ses plumes pourpre et vert foncé, répéta ces mots : « Plus le danger est grand, plus Dieu est proche. »

A cette vue Kæthi Gloor se signa : le capitaine consterné parut avoir la langue paralysée. Épiphanie, les yeux brillants de joie et dans une posture de suppliante, étendit ses bras vers la fenêtre. Quant à Addrich, la figure contractée, il dit avec son sombre sourire ordinaire :

« Ah! tiens, ce sansonnet! Par où ce sorcier est-il entré? »

Il s'approcha lentement de la fenêtre et appela l'oiseau : *Matz*, *Matz!* mais le joli petit courrier ailé tourna sa tête de tous côtés et s'envola.

« Que Dieu dans sa grâce me préserve, » dit Kæthi; et saluant Épiphanie de la tête, elle sortit de la chambre en prononçant la formule d'adieu en usage chez les paysans : « Portez-vous bien et ne me gardez pas de rancune! »

« Suis cette femme jusqu'à Sion, dit Addrich vivement au capitaine. La route de Sion ne t'éloigne pas beaucoup de tes affaires. Je tiens autant que toi à savoir quel est celui qui a fait un cadeau de prince à cette jeune fille. Laisse à la femme la boucle de cheveux, tu verras bien à qui elle la remettra. Dis que tu es venu toi-même rendre témoignage qu'elle s'est acquittée fidèlement de sa commission. Tâche en route de gagner la confiance de la paysanne et de la faire jaser. Tu n'as qu'à lui dire que des affaires t'appellent à Sion ou à Hallwyl. Allons, hâte-toi! Demain nous nous reverrons devant Aarau.

— Parbleu, tu as raison, s'écria Gédéon. Le détour à faire est une bagatelle, comparé à l'avantage qu'on peut en retirer. Oui, je la ferai jaser, cette femme, quand elle serait plus rusée que le renard en face d'un piége. »

Il serra la main du vieillard en signe d'adieu; mais, quand il voulut prendre de la même manière congé de Fanny, elle recula avec effroi, et lui dit : « Ne me touche pas! je voudrais qu'il y eût déjà dix mille lieues entre toi et moi! »

Il resta un instant interdit et silencieux, en jetant sur elle des regards de dépit et de tendresse. Puis, d'un ton qui peignait toute l'agitation de son cœur, il dit : « Fanny, tu me navres le cœur. Je me suis toujours conduit vis-à-vis de toi avec la plus grande réserve. Jamais je ne me suis permis la moindre privauté. Nous étions d'accord; nos âmes s'entendaient ! Je ne sais quel mauvais génie s'est placé entre nous !

— Fabien, Fabien ! dit Fanny d'un air malin et d'une voix à faire croire qu'elle prononçait une formule magique pour échapper à un danger.

— Ce drôle-là ne m'empêchera pas plus qu'une ombre sans corps de te retenir. J'ai vu d'autres majestés. Ne me parle pas de ce misérable vaurien ! Tu es sous l'empire d'un pouvoir plus funeste ! Prends garde à toi ! Bien que tu m'aies offensé mortellement, je t'aime cependant toujours, et ta possession m'est plus précieuse que ma vie, que le salut même de mon âme. Adieu ! de gré ou de force tu seras à moi ! Je ne renoncerais point à toi, dussé-je partager avec toi la damnation éternelle. Fais tes préparatifs de noces et songe à moi. Une fois que nous aurons chassé les tyrans, les violons et les trompettes joueront pour que nous dansions. Allons, donne-moi ta main, que nous nous quittions amis.

— Touche-lui la main, folle, dit Addrich en voyant Fanny tourner le dos à Gédéon et se diriger vers la fenêtre, d'où le mystérieux oiseau avait disparu. Donne-lui donc la main, pour qu'il parte enfin et ne perde pas la trace de la femme de Sion.

— Puisse-t-il perdre la mienne en même temps à tout jamais ! repartit Épiphanie.

— Eh bien ! laisse-la, cette fille fantasque, dit Addrich avec humeur. Il ne sied guère à un militaire de roucouler près d'une femme écervelée, lorsqu'il est sur le point de se voir d'un moment à l'autre en face de l'ennemi. Allons, en route ! Je te garderai bien le charmant oiseau ; songe seulement à la cage d'or pour l'y mettre. Prends quelque château bernois, et ta fiancée ne t'échappera plus ! Partiras-tu enfin ? Avec ta malheureuse lenteur nous manquerons la connaissance du rival de Sion. »

Ce disant, il le poussa hors de la chambre de Fanny, lui fit

descendre l'escalier quatre à quatre, lui laissant à peine le temps de passer sa bandoulière et d'enfoncer sur sa tête son large feutre surmonté d'un panache blanc.

Puis après l'avoir accompagné un petit bout de chemin sur la côte que remontait la paysanne, il le quitta pour rentrer en lui criant : « Allons, bonne chance! à demain dans le champ de Suhr, devant Aarau. »

XVIII

Conversation à minuit.

Le vieillard, rentré dans la maison, s'enferma immédiatement dans sa chambre. Il y demeura seul et ne reparut qu'à la chute du jour. Il jeta ensuite dans le feu de l'âtre une quantité de papiers déchirés, alluma la lampe et ordonna que tous les gens de la maison vinssent lui parler chacun à son tour, à mesure qu'il les ferait appeler.

Il avait l'habitude d'en agir ainsi toutes les fois qu'il se mettait en voyage et qu'il devait être plusieurs jours absent. Il était sévèrement interdit aux domestiques de se communiquer l'un à l'autre ce qu'il avait dit à chacun d'eux en particulier. Cela les rendait forcément discrets, tant par crainte que par intérêt (car Addrich payait ses gens plus largement qu'aucun autre propriétaire); ils exécutaient ses ordres, même les moins importants, sans en dire un mot à qui que ce fût. Aussi, grâce à cette mesure rigoureusement observée aux Mousses, on n'y entendait pas le plus petit commérage.

Il était près de minuit quand Addrich fit appeler Épiphanie. Aenneli dut la relever près du chevet de sa fille malade.

Après avoir poussé le verrou de la porte, il lui dit : « Je t'avoue, Fanny, que cet empressement qu'on met depuis hier à s'occuper de toi ne laisse pas de me surprendre. On dirait qu'on s'est donné le mot de tous côtés pour chercher à t'entraîner hors de chez moi. Pourquoi le chevalier de Mey te témoigne-t-il tout à coup un si vif intérêt? Que signifie cette

lettre apportée par le ménétrier Wirri? Pourquoi veut-il te faire conduire à mon insu au château de Liebegg? Quel est le drôle malavisé qui a osé pénétrer de nuit jusqu'à la fenêtre de ta chambre pour y déposer des fleurs et y placer sans doute aussi cet oiseau dressé? Serait-ce par hasard Fabien lui-même? Ce n'est guère probable! Ce bon garçon ne peut avoir oublié que la maison des Mousses lui est ouverte la nuit comme le jour. Mais qui alors? Quel est ce vieillard à la barrette de velours noir et à la pelisse de soie, avec une large balafre sur la joue, qui envoie de Sion à une jeune recluse de la campagne des bijoux à parer une reine, et dont le prix dépasse de beaucoup tout ce que tu peux imaginer? Pourquoi veut-on t'enlever de chez moi et t'attirer chez ton parrain à Aarau? Fanny, dis-moi quelles sont tes conjectures à cet égard.

— En vérité, répondit Fanny, j'aurais moins de peine à approfondir ce qui se passe au-dessus des étoiles ou dans le sein de la terre, qu'à deviner pourquoi on s'occupe tant de moi; mais n'oublie pas que c'était hier la veille de mon jour de naissance; et puis ce nombre mystérieux!... Il n'y a que Fabien qui puisse m'avoir apporté ces fleurs, et si ce n'est pas lui, c'était pour sûr.... Tu le sais, tu l'as vu, tu l'as entendu!

— Voyons, qui? ton schrætteli, n'est-ce pas? Va, crédule enfant! ou peut-être le sansonnet? Quelles billevesées!

— Ne parle pas si haut, les gnomes ont l'oreille fine, et tu sais, Addrich, qu'ils n'aiment pas à entendre dire qu'ils ressemblent en rien à un oiseau.

— Oui, avec cela qu'ils ont, dit-on, de larges pattes d'oie.

— Oh! tais-toi! reprit Fanny à la fois alarmée et irritée. Ne les mets pas en colère! ce sont de bonnes créatures de Dieu! Brisons là-dessus.

— En effet, tu as raison, ce sont de bonnes créatures; aussi je ne les crains aucunement; mais je n'en crains que plus les hommes! Il est certain qu'on manigance quelque chose contre moi. On te met en jeu, tu es le prête-nom; mais c'est moi qu'on veut frapper! Jadis les hommes étaient indignes du paradis; aujourd'hui ils sont si dépravés qu'il ne valent pas même la peine d'être exterminés par un déluge. Le Créateur les laisse sur terre avec les bêtes féroces pour qu'ils s'entre-déchirent.

— Fi donc! Addrich! tu me causes sans cesse de vaines terreurs, et à toi-même tu te donnes d'inutiles tourments. D'ailleurs, il y a parmi les hommes de bien nobles exceptions.

— Ma foi, oui, les fous ou les enfants qui croient trouver le royaume céleste derrière toute haie où ils vont jouer avec les anges, ou, à leur défaut, avec des pieux.

— Crois-moi, Addrich, ceux qui aiment à se trouver avec des anges en rencontrent! Tu peux placer ta pieuse fille, sans crainte, au nombre des anges, et je veux devenir ce qu'est Lenore.

— En ce cas, meurs! Bienheureux les morts! » Le vieillard, baissant ensuite son visage sombre sur sa poitrine, se tut; mais se redressant bientôt après, il dit d'une voix ferme : « Aimes-tu la pauvre Lorely?

— Je l'aime comme si elle était ma propre sœur.

— Eh bien! promets-moi donc de ne pas l'abandonner à son lit de mort! Je suis forcé de faire un voyage. Il se présente pour moi une puissante distraction. Il faut que je m'arrache à ma douleur, ou je deviendrais fou! Je ne saurais dire combien de temps je serai absent, ni indiquer le lieu où je vais. Ma fille est déjà comme morte pour moi, bien qu'elle respire encore; Fanny, reste-lui fidèle. Il n'y a pas de main plus douce que celle d'une bonne sœur comme toi pour fermer ses yeux fatigués qui aspirent au sommeil éternel.

— Je vous promets, mon oncle, de ne pas abandonner Lenore.

— On veut t'enlever de cette maison et t'arracher du lit de ta sœur. Pour me mettre l'âme en repos, place ta main dans la mienne et promets-moi à la face de Dieu et de tous ses anges que, sous aucune condition, en dépit de la ruse et même de la violence, tu ne quitteras cette maison tant que Lenore aura encore besoin de tes soins.

— Addrich, voici ma main.

— Ne donne pas ta main sans la ferme résolution de garder ta promesse. Cette promesse te lie comme un serment qui monte au ciel! Si tu manquais à ta parole, cela te coûterait ta félicité éternelle.

— Voici ma main, Addrich.

— Souviens-toi, Fanny, que tu seras mon héritière aussitôt que Lenore ne pourra plus l'être. Toutes les disposi-

tions sont prises, et tu peux aller au-devant de l'avenir sans inquiétude.

— Je ne l'ai pas encore redouté, Addrich. Je sais que l'avenir se lie intimement au passé. Celui seul qui a à déplorer ses antécédents peut trembler devant l'avenir !

— Le capitaine Renold sera ton protecteur quand je ne pourrai plus l'être. C'est un bel homme, tu ne saurais le nier. De plus, il est brave et loyal et n'est pas sans fortune. Il a bien quelques défauts : il est vaniteux, suffisant et maniéré, parfois emporté; il a l'arrogance d'un troupier fanfaron. Que te dirai-je? tu le connais aussi bien que moi. Mais il brûle pour toi du plus ardent amour, et le fer le plus dur s'amollit tellement au feu qu'il s'assouplit jusqu'à prendre la forme d'une épingle. Je lui ai promis ta main.

— Ma main? moi je serais sa femme! Tu as mal fait. Je le déteste, et je ne saurais t'obéir, car....

— Comptes-tu sur Fabien? interrompit le vieillard contrarié. Il ne songe pas à toi. Il ne m'a jamais demandé ta main.

— Que dis-tu, Addrich? Comment un frère épouserait-il sa sœur?

— Il n'est pas plus ton parent que ne l'est le Grand-Mogol!

— En suis-je moins sa sœur? Les premiers jeux de l'enfance, dont j'ai gardé le souvenir, nous ont rendus frère et sœur. Nous n'avons qu'une pensée, qu'une volonté. Je ne vis qu'en lui et par lui. Liés l'un à l'autre par les mêmes idées, les mêmes espérances, nous ne sommes réellement qu'une âme en deux corps. Dieu nous a séparés en deux parties, dont il est évidemment la meilleure! »

Addrich passa en souriant la main sur les yeux si vifs et si purs de la jeune fille, qui le regardait d'une manière franche et ingénue.

« Fanny, dit-il, tu es encore bien enfant. Lorsqu'on vous voit ensemble, Fabien et toi, on vous prendrait en effet pour le frère et la sœur, tant vous vous occupez peu l'un de l'autre.

— Comment deux moitiés s'occuperaient-elles l'une de l'autre? Quand elles sont réunies, ne constituant qu'un seul tout, elles sont tranquilles et heureuses; mais quand elles vivent séparées l'une de l'autre, elles languissent, et ne jouissent que de la moitié de leur existence; elles se consument de chagrin et de douleur; se cherchant tou-

jours en pensée, elles aspirent sans cesse au bonheur d'être réunies.

— Cependant, Fanny, je crois que tu ne détestes pas le capitaine Gédéon autant que tu voudrais me l'insinuer. Sois franche avec moi. J'en sais plus long que tu ne veux m'en avouer! Ton embarras, ton changement de couleur, tes fréquentes distractions, tes oublis, quand tu es avec lui.... rien de tout cela ne m'a échappé. Je pourrais t'en dire encore davantage. L'amour se trahit par les yeux et dans tous les mouvements du corps!

— Tu ne t'en es pas moins trompé. Pour me soustraire à Gédéon, je chercherais un refuge dans la tombe!

— Eh bien, moi, je connais cela. Les amoureux ne peuvent pas vivre sans se quereller; c'est là l'amour!

— L'amour! s'écria Fanny agitée et avec une horreur qui n'avait rien de simulé. N'appelle pas cela de l'amour, Addrich, ce serait calomnier tout ce qu'il y a de plus saint au monde! Ah! si c'est là de l'amour, je n'ai jamais aimé ni mon père, ni le bon Fabien, ni personne au monde! Ce n'est pas de l'amour, c'est une fascination de l'esprit, une ivresse des sens, un embrasement de l'âme, une fièvre brûlante, en un mot, un mal qui vous consume jusqu'à la moelle de vos os. Garde-toi bien, mon oncle, de Gédéon : il use de sortiléges ; il est versé dans un art occulte. Quelque résistance que je lui oppose, il a le pouvoir de m'attirer à lui; à son gré il maîtrise ma volonté, captive ma pensée et fait de moi son esclave. Mais, au milieu du trouble de mon âme, j'entends la voix de mon génie tutélaire qui me crie : « Péché! « péché! »

— Parle plus clairement, Fanny! je ne te comprends pas.

— N'as-tu jamais entendu dire que des hommes pervers peuvent priver une jeune fille de sa raison, par des breuvages d'amour, des philtres, ou d'autres sortiléges; qu'ils peuvent la mettre sous leur dépendance et l'attacher à eux comme un chien; enfin que l'ensorcelée ne trouve plus de repos ni le jour ni la nuit, et finit par mourir à petit feu?

— Dans combien de veillées de vieilles fileuses as-tu recueilli cette ridicule science? Débarrasse ton esprit de ces sottises! Il ne faut pas qu'une belle maison neuve soit un

magasin de vieilles guenilles, et un esprit aussi sain et aussi pur que le tien ne doit pas faire sentinelle devant l'arsenal de la superstition. »

Tandis qu'il parlait ainsi d'un air à moitié moqueur, à moitié mécontent, on entendit frapper légèrement à la porte. Addrich y courut, et il trouva Aenneli qui lui dit :

« J'ai peur de rester seule avec Lenore. Tout en dormant, elle parle et elle dit les choses les plus singulières. Fanny ne voudrait-elle pas veiller avec moi ? »

A ces mots, la figure d'Addrich se rembrunit de nouveau. Il fit signe à Épiphanie, et ils se rendirent tous les trois auprès de la malade.

XIX

Les chants du cygne.

Les deux jeunes filles, marchant sur la pointe des pieds, entrèrent dans la chambre de Lorely. Quant à Addrich, il déposa devant la porte de sa fille ses souliers à semelles épaisses garnies de clous. Une lampe, posée sur une petite table devant le lit, répandait une pâle lueur. Les jeunes filles s'assirent dans un coin de la chambre et se serrèrent l'une contre l'autre, comme pour se rassurer en se rapprochant le plus possible. Tandis qu'elles causaient à voix basse, Addrich s'avança vers le lit. Le soulèvement de sa large poitrine et de ses fortes épaules trahit la profondeur du soupir qu'il exhala en écartant doucement le rideau de lit qui lui masquait la figure de son enfant.

Lorely, les yeux fermés, était étendue, et ressemblait à une statue d'albâtre sur laquelle tombe un faible reflet rose. Elle respirait visiblement, mais l'immobilité de ses beaux traits indiquait que l'âme avait rompu avec une vie à laquelle rien ne l'attachait plus. A voir l'insensibilité de son visage, on aurait dit que la lumière n'avait jamais pénétré dans ses yeux et qu'aucun son de la terre n'avait jamais frappé ses oreilles.

Addrich se retira auprès d'une fenêtre, appuya son bras sur l'embrasure et cacha son visage dans ses mains. Il régna dans la chambre un si long et si profond silence que tout semblait avoir fui d'ici-bas avec Lenore. Quant à Fanny et Aenneli, elles priaient avec ferveur, la tête baissée et les mains jointes sur la poitrine. De temps en temps, l'une ou l'autre s'agitait un peu, comme pour interrompre par ce léger mouvement le profond et lugubre silence de la chambre; puis toutes deux tressaillaient au frôlement de leurs robes ou au craquement de leurs siéges. Ce pénible état pouvait avoir duré un quart d'heure, quand les deux jeunes filles levèrent en même temps la tête pour prêter l'oreille au murmure échappé des lèvres de la malade. Fanny s'approcha du lit et appliqua son oreille contre la bouche de Lenore, puis elle retourna à sa place en disant :

« Elle reprend sans doute son chant. »

La fille d'Addrich semblait désignée comme la victime d'une de ces maladies dont les symptômes étranges bouleversent tous les esprits et font le désespoir des médecins.

L'ancienne Grèce leur dut les oracles sortis de la bouche des prêtresses d'Apollon ou de Jupiter; mais les enfants d'Israël, dégénérés à Babylone sur les bords de l'Euphrate, n'y virent que des tours de Satan. Et comme les chrétiens ont mêlé le levain juif au pain de la vie, Lenore passa aussi dans le peuple pour possédée du démon. D'ailleurs, les bruits répandus sur la vie d'Addrich paraissaient confirmer cette opinion plus encore que les efforts inutilement tentés pour combattre ce mal par les médecins que le père, à bout de ressources, avait fait venir de tous les côtés. Si Addrich, abandonné des disciples d'Esculape, eût eu recours aux frères capucins d'un couvent voisin pour faire exorciser le diable, il se serait peut-être réhabilité dans la ville et dans le pays comme homme religieux. Il avait dédaigné ce moyen, non pas qu'il fût de l'Église de Zwingli (car dans la montagne bien des paysans évangéliques ont conservé ces croyances comme de vrais articles de foi), mais parce qu'il semblait être malheureusement un des esprits forts les plus enragés. C'est ainsi que la pauvre Lenore fut toujours considérée par la multitude comme une possédée, tandis que dans la maison de son père on la regardait comme un ange qui parlait parfois des

choses du ciel, ou du moins comme une prophétesse à l'instar de la malheureuse fille de Priam, Cassandre.

Les sons d'abord faibles et sourds échappés des lèvres de Lorely (phénomène ordinaire de cette maladie) devinrent peu à peu plus distincts. La voix de la jeune fille endormie rappelait les sons argentins d'un harmonica, qui passent insensiblement, sous la pression du doigt, jusqu'au *trémolo* dont la vibration agite tous vos nerfs; un murmure presque inintelligible d'abord se transforma en un fredonnement, puis en un chant assez clair avec des mots cadencés.

Le silence funèbre de la nuit et la pâle réverbération de la lumière sur les meubles et les ornements de la chambre donnaient un caractère plus effrayant au chant qui semblait s'échapper involontairement de la poitrine de la malade. Sa voix avait quelque chose de doux et de suave, qui ne pouvait se comparer qu'au son d'une harpe éolienne. La mélodie était monotone et mélancolique.

Enfin on distingua les paroles suivantes :

Leurs étendards brillent sur les hauteurs;
Ils brillent bleus, blancs, de toutes couleurs.
En rangs serrés leurs bataillons s'étendent;
De tous côtés vers la Reuss ils descendent.

Mais le vautour plane du haut de l'air,
Prêt à tomber comme un rapide éclair;
Et vers la Reuss son aile se déploie :
Il sent la mort, il va chercher sa proie.

Dans leur arc rouge ils mettent confiance;
En un moment le sort l'a fracassé.
Comme un torrent de feu leur corps s'avance;
Des flots de sang l'ont soudain remplacé.

Les derniers sons expirèrent presque sur les lèvres de Lorely avant de parvenir à l'oreille des auditeurs. Les autres accents redevinrent inintelligibles et s'exhalèrent en doux murmures comme les premiers mots de son chant. Addrich, qui pendant tout le chant avait tourné la tête vers Lenore et l'avait écoutée avec une religieuse attention, se retira alors dans son coin; et les bras croisés d'un air réfléchi, il répéta à plusieurs reprises les paroles de sa fille, qui semblaient refléter les images dont l'âme de la malade était

poursuivie. Mais il n'y trouvait aucune liaison, ni commencement, ni fin. Il voulut effacer le chant de sa mémoire, mais la voix à la fois douce et effrayante de son enfant lui revenait toujours à l'oreille.

Aenneli demanda tout bas à sa voisine :

« As-tu tout compris? Elle parlait de sang et de combats! Quand les morts chantent, cela présage de grands maux. Et Lorely n'est-elle pas déjà vraiment une fiancée de la mort? On parle de cent mille soldats qui ont envahi le pays. Le peuple, dit-on, s'est soulevé et veut la guerre! Que Dieu nous vienne en aide! Pendant la guerre chacun agit à sa guise!

— Tais-toi, reprit Fanny. Peut-être en entendrons-nous davantage! La guerre n'a plus à venir, nous l'avons déjà. Mais ne te tourmente pas sans raison, prie Dieu plutôt. Crois-moi, celui qui peut prier avec joie est aussi en état de mourir avec joie! Qu'as-tu de plus que moi dans ce misérable monde? Pauvre fille, n'es-tu pas orpheline de père et de mère comme moi? Ainsi, sois préparée à tout. Le malheur ne fond pas sur les hommes sans qu'ils aient reçu un avertissement du ciel! C'est ainsi que se manifeste la miséricorde de Dieu. Songe à la terrible queue de la comète du mois de décembre dernier!

— Ma foi, j'y pense souvent, répondit Aenneli, mais j'aimerais mieux ne pas y penser et ne rien savoir. Je ne me tourmenterais pas alors avant que le malheur fût arrivé. Sans ces inquiétudes, on supporterait le mal moitié plus facilement!

— Enfant, reprit Fanny tout bas, on échappe sans doute aux inquiétudes quand on ignore tout; mais il vaut mieux tout savoir, et ce qu'il y a de mieux encore, c'est d'aimer Jésus-Christ. En priant, tu te trouveras en présence de Dieu et tu ne t'attacheras qu'aux choses éternelles! La guerre, les tempêtes et les tremblements de terre, que détruisent-ils? Des biens périssables, les œuvres de la poussière! Que détruit la mort? Rien que l'enveloppe passagère de notre âme, enveloppe qui tombe en poussière!

— Silence! » dit Aenneli en levant l'index en l'air et en dirigeant ses yeux vers le lit.

En effet, il échappa de nouveau des lèvres de Lorely des sons inarticulés qui, au bout de peu d'instants, se changèrent

en mots et en chants. Ce furent les mêmes sons suaves et pénétrants, avec la même mélodie monotone et mélancolique. Voici ces paroles :

A sa lèvre où brillait la vie
La pourpre éclatante est ravie;
D'un glaive il a le flanc ouvert,
De son sang le sol est couvert.

Pour lui ton assistance est vaine,
Il ne sent plus douleur ni peine.
Il dort pour ne plus s'éveiller,
Une pierre est son oreiller.

Quelle nuit sur ton existence,
Où ne luit plus nulle espérance !
Ton enfant dort sous le gazon,
Et sous la cendre est ta maison.

Pour pleurer tu n'as plus de larme :
Ce qui se montrait plein de charme
A cessé d'être, et pour ton cœur
Il n'existe plus de bonheur.

Quand la mort menace, t'appelle
Et veut te voir venir vers elle,
L'amitié te conseille en vain
De tout oublier dans le vin.

Le fond du précipice est sombre,
Et le rocher se perd dans l'ombre.
Pourquoi, dis-moi, tant t'approcher
Du bord glissant de ce rocher ?

Après ces derniers mots, la malade poussa un cri court, mais si perçant, que tous trois tressaillirent et sautèrent en l'air. Addrich lui-même pâlit d'effroi. Tous approchèrent en toute hâte, et dans la plus vive angoisse.

Lenore était là, comme tantôt, assoupie, mais sa figure était animée d'une douce teinte rose. Elle poussa un long et profond soupir, et un sourire d'un charme ineffable effleura ses lèvres, et répandit sur ses traits l'air de la plus pure félicité.

C'était le sourire vainqueur d'une bienheureuse dont l'âme se sent dégagée de tous les liens qui l'attachent à la terre. Cependant sa respiration faible, mais régulière, annonça

bientôt que cet état anomal avait cessé, et que la malade jouissait d'un sommeil naturel et paisible.

A cette vue, Addrich et les deux jeunes filles se sentirent rassurés. Ils connaissaient les crises et les variations qui se produisent dans la marche de cette maladie. Minuit était passé; Fanny s'offrit pour veiller Lorely jusqu'au jour. Addrich et Aenneli se retirèrent un peu plus tranquilles.

XX

L'auberge de Græniche n.

Déjà le jour commençait à poindre et, perçant à travers es petits carreaux ronds de la double fenêtre, éclairait de ses aibles lueurs la chambre de la malade, où la flamme rougeâtre de la lampe pâlissait de plus en plus, quand Épiphanie, ue le sommeil avait surprise près de son rouet, fut réveillée n sursaut par une main étrangère qu'elle sentit sur sa figure. En ouvrant les yeux elle vit devant elle son oncle en costume le voyage; il avait au côté une épée, et dans un large einturon au-dessus de ses amples chausses brillaient deux istolets à moitié cachés par son pourpoint gris.

Quand il apprit que sa fille avait été deux ou trois heures veillée et qu'elle avait pris quelques rafraîchissements, il aisa Fanny sur le front, lui rappela la promesse solennelle u'elle lui avait faite, et s'engagea, en cas d'une absence prolongée, à lui donner de temps en temps de ses nouvelles.

« Addrich, lui dit sa nièce, tu suis une mauvaise route, tu arches dans le sang.»

— Mon enfant, dans ce monde dégénéré, le chemin de la istice passe par des forêts sauvages et non par des allées e jardin bien tracées. De temps à autre, des hommes de eur sont obligés de se réunir pour frayer aux autres une oie au milieu de ce labyrinthe couvert de broussailles et épines.

— Addrich, tu as oublié les prophéties de cette nuit? C'étaient des chants de cygne pleins de sens et d'éloquence.

— En effet, des chants de cygne, reprit le vieillard en soupirant. Oui, ce sont peut-être les derniers accents que j'entendrai de cet ange près de quitter ce monde! Voudrais-tu, comme un nouveau Joseph, m'interpréter le sens mystérieux des rêves de Lorely?

— Sa voix mélancolique ne présage certes pas des jours de joie et de bonheur!

— Tu as raison. Je n'espère plus pour moi des jours heureux sous le ciel; mais, je voudrais, pour ma faible part, aider à en assurer aux autres! Adieu, mon enfant, ne crains rien, tu es bien gardée. Adoucis par ton amour les dernières gouttes amères qui restent à boire à Lorely dans cette coupe de la vie! »

Il tendit la main à Fanny en signe d'adieu, puis, se penchant sur sa fille assoupie, posa un léger baiser sur sa joue pâle et cave, et sortit en toute hâte. En bas de la maison, il adressa encore quelques paroles aux domestiques assemblés. A sa vue, les chiens aboyèrent gaiement et sautèrent au-devant de lui; mais il les repoussa et, d'un air morne, descendit seul dans la vallée le long du taillis.

C'était un dimanche. De loin en loin on entendait retentir les cloches des églises. Elles n'appelaient point les fidèles à la prière, mais aux armes! Parfois, on distinguait le sourd roulement des tambours, ou le son aigu des fifres.

Quand Addrich passa entre les cabanes de la vallée du Diable, il n'aperçut que quelques femmes qui lui crièrent: « Nos hommes sont partis à la pointe du jour. Que Dieu vous comble de bénédictions, et rapportez-nous beaucoup de butin! »

Dès qu'il eut passé les ruines du château de Trotsbourg et qu'il fut entré dans le lointain de Kulm, d'où l'on domine la plaine, il vit briller, aux rayons du soleil qui perçaient les nuages gris, des armes se dirigeant du même côté que lui. Derrière lui, dans la vallée, il distingua mieux le son des tambours et des flageolets. Près du village de Kulm, il vit marcher une troupe d'hommes armés, bannières en tête. Il laissa à sa droite le château de Liebegg, placé sur une saillie de rocher, qui, abandonné et fermé, comme s'il craignait la rage sauvage des insurgés, semblait vouloir s'ensevelir dans les sombres bois de sapins dont il était entouré.

Addrich, toujours pensif, traversa la plaine et s'achemina d'un pas rapide vers Græníchen, situé à l'issue de la vallée

de Kulm. Déjà, à une grande distance, il avait entendu les acclamations, les cris d'allégresse, les clameurs confuses de mille voix qui se croisaient dans tous les sens. Le village fourmillait de paysans armés. Ici, un homme agitait le drapeau de sa compagnie d'arquebusiers. Là, un autre cherchait à mettre en rang des hommes courant çà et là en désordre. Ailleurs, les uns nettoyaient leurs carabines, d'autres aiguisaient des sabres rouillés. Dans quelques groupes, on discutait gravement les questions brûlantes du jour. Quelques-uns se portaient des toasts et vidaient des gourdes. D'autres s'escrimaient pour s'exercer.

Mais la foule la plus compacte et la plus bigarrée se pressait autour de l'auberge, comme un essaim d'abeilles prêt à quitter sa ruche.

Addrich, espérant trouver à l'auberge les chefs des insurgés et les anciens des communes, ne parvint pas sans peine à se frayer un passage à travers les flots de monde qui montaient et descendaient, et à pénétrer dans l'une des salles où il y avait le plus de gens réunis.

« Où sont les chefs ? » demanda-t-il à ceux qui étaient le plus à même de l'entendre.

Mais personne ne répondit à sa question.

« Maudite maison, cria un paysan, où l'on ne peut pas même avoir une goutte d'eau-de-vie ! Ce gueux d'aubergiste, si je peux lui mettre la main dessus, je lui tordrai le cou !

— Tais-toi, Balz, lui répliqua un autre. Il n'y a pas, ma foi, plus d'une lieue d'ici à Aarau. Là, tu pourras en avoir tout ton soûl. Nous mettrons nous-mêmes les pièces en perce, et nous payerons notre écot par un *Dieu vous le rende !* tout en nous essuyant le groin avec la manche. J'espère que nous payerons une bonne fois toutes nos dettes, et que nous découvrirons les cachettes où les gens de la ville fourrent leur magot et leur argenterie.

— Sortez, vous autres, vociféra un troisième qui parvint à fendre la foule ; sachez que je suis le *trullmestre*[1] de Rynach. Mettez-vous tous en rang, là, dehors, je vais vous passer en revue.

— Qu'as-tu à commander ici ? répondit un homme trapu,

1. Maître instructeur chargé de faire faire les exercices militaires. (*Note du traducteur.*)

à la tête crépue. Déloge au plus vite, ou bien tu sentiras les semelles de mes souliers dans ton estomac. C'en est fait du commandement. Nous autres Suisses, nous ne voulons plus d'autorité. C'est pour cela que nous sommes ici.

— Bien, très-bien, répliqua le trullmestre en prenant aussitôt un air affable et entendu, et frappant d'une manière cordiale sur l'épaule du récalcitrant. C'est parfaitement juste; mais, après tout, il faut de l'ordre, dans ce monde! On ne peut marcher sans discipline et sans soumission! Sans elles, tout s'écroule, les maisons comme les États.

— S'il s'agissait de soumission, répondit l'homme trapu, nous serions restés chez nous, comme nous le conseillait le curé, et nous aurions laissé à leur place l'avoyer, les échevins, le conseil et les bourgeois de Berne. Mais, puisque nous sommes maintenant les maîtres, personne n'a d'ordre à nous donner; à plus forte raison, nous ne voulons pas, pour nous gouverner et nous régenter, un bout d'homme qui, des pieds à la tête, serait trop payé de six kreutzers. La boue et les immondices vont bien ensemble, ce qui fait que le trullmestre veut un peu trancher de l'avoyer. »

Aussitôt qu'Addrich trouva moyen de passer, il en profita pour ne plus écouter cette discussion et pour avancer jusqu'au fond de la pièce. Il se trouva bientôt arrêté par un autre groupe qui entourait une table, et dont l'attention était absorbée par un jeune étranger occupé à manger avec grand appétit sa soupe du matin, et à déguster son vin, sans s'inquiéter des spectateurs assemblés autour de lui. Ce jeune homme approchait de ses vingt-cinq ans. Sa figure presque aussi délicate que celle d'une jeune fille, et sur laquelle aucune passion n'avait encore laissé de traces, prévenait en sa faveur du premier abord. Il eût été difficile de décider si le calme inébranlable de ses traits dénotait l'innocence de son cœur ou bien la confiance qu'il avait en ses forces. Ses cheveux blond châtain, séparés en deux sur le front, retombaient en longues boucles sur ses épaules, et lui donnaient, pour ainsi dire, l'air de l'apôtre saint Jean, tel que nous le représentent les peintres. Par un contraste assez frappant, mais qui n'avait rien de choquant, il avait les membres fortement découplés, de larges épaules, une poitrine bombée, et des mains d'une forte complexion.

Mais c'était sans doute moins la figure du jeune homme

que son costume de citadin, qui avait excité la curiosité soupçonneuse de la foule ameutée. Il avait déposé sur la table une barrette de velours brun; par-dessus son court manteau bleu jeté en arrière, et sur son pourpoint jaune brodé, se rabattait une fraise de la toile la plus fine; son haut-de-chausses à larges plis était orné de nœuds de soie, à l'endroit où il se resserre autour du genou; et selon la mode d'alors, sans doute imitée des Flamands, une garniture large comme la main tournait au-dessous du genou, et le haut-de-chausses, en se resserrant, descendait jusque par-dessus le mollet.

« Tudieu! si tu n'es pas sourd-muet, desserre donc les dents, dit quelqu'un non loin d'Addrich. Il faut ôter le couvercle de la marmite!

— C'est un *linder*[1], dit un autre, on sent cela de loin. Il n'y a qu'à le regarder.

— Oui, il fait le monsieur, le mirliflor, s'écria un troisième.

— Si c'est un linder, reprit un quatrième, jetons-le par la croisée. Il lui faut du plomb dans la tête! Si c'était par hasard quelque espion des villes? eh bien! qu'on le pende! De tout tablier on peut faire un sac, et de toute cravate, une corde!

— Hé! mon gars, s'écria enfin un autre qui était tout près de la table, réponds-nous tout de suite. D'où-viens-tu, et où vas-tu? Voyons, parle! »

L'etranger leva tranquillement la tête et dit avec beaucoup de sang-froid :

« Eh bien! je parle comme il me plaît, où il me plaît, et quand il me plaît!

— Blanc-bec, crois-tu que ce soit aujourd'hui le premier avril? demanda le même interlocuteur. Je ne consentirai pas à être le plastron d'un mauvais farceur! Si tu ne parles pas, je saurai bien te délier la langue.

— Fais une question sensée, et je te répondrai mieux, répliqua le jeune homme en versant dans son verre ce qui lui restait de vin. N'est-ce pas, tu voudrais savoir si je viens d'Aarau? si je suis chargé de commissions? enfin, si je remonte la vallée? Tu as deviné juste.

1. *Linde* signifie doux, tiède. Dans les troubles civils de la Suisse on donnait le nom de *linde* à tous ceux qui étaient pour l'autorité, et celui de *harte* (durs) à ceux qui avaient embrassé la cause de l'insurrection.

— Allons, fais-nous voir si tu es porteur de quelques lettres, continua l'orateur de la bande. Car, voir vaut mieux qu'entendre. Eh! qui de vous autres sait lire des papiers écrits? Voyons, étendez-le sur la table, et fouillez-moi ce drôle!

— Ne me touchez pas, vous pourriez vous piquer les doigts, » reprit le jeune étranger en posant sa barrette sur la tête et en se levant de son banc.

Ce ne fut qu'en ce moment qu'Addrich fut à même de voir l'étranger.

« Arrêtez, braves gens, s'écria-t-il aussitôt en se pressant d'arriver jusqu'à la table. Pas de précipitation! C'est Fabien der Almen. C'est un des nôtres, vous pouvez en être sûrs, et dont nous aurons bientôt tous besoin à l'armée. Il sera notre chirurgien. Certes il ne manquera pas d'ouvrage; il y aura assez de jambes à couper et des têtes à raccommoder!

— Laissez-le, laissez-le en repos, s'écrièrent alors plusieurs voix à la fois. Le maître des Mousses le connaît, cela suffit; d'ailleurs, il nous faut un docteur! »

Le jeune homme tendit amicalement la main à Addrich par-dessus la table et dit aux paysans :

« Si je ne savais pas d'avance, mes bonnes gens, que c'est perdre aussi bien son temps de parler à vous autres ou à un torrent, je vous conseillerais de compter le moins possible sur mon art et de chercher plutôt sur-le-champ contre tous les coups de sabre, de pique ou de mousquet, le seul et unique remède infaillible!.. »

Addrich, qui tenait encore la main de Fabien dans la sienne et qui craignait que le propos inconsidéré du jeune homme n'amenât une nouvelle scène, l'attira à lui par-dessus la table.

« Sapristi! s'écria un grand colosse à qui une énorme paire de moustaches et deux balafres donnaient un air redoutable, je veux que le Moloch me déchire devant vous en mille fois mille morceaux, si le camarade n'a pas raison. Tant que j'ai porté sur moi dans le régiment français une boule de poil de chamois, ni mitraille ni boulet n'y faisaient rien! Ma peau resta lisse comme le visage d'une jeune fille, bien que mon chapeau et mon habit fussent criblés de balles. Mais trois jours avant la bataille de Rocroy (il y a maintenant dix ans de cela) je perdis mon talisman, et dès lors les

sabres des Espagnols me hachèrent comme une tête de chou. Enfin je maintiens mon dire. Des talismans valent mieux que des moyens curatifs; cela ne se demande pas! Qu'on puisse me recoudre le ventre après qu'un coup de sabre me l'a fendu, ou bien me mettre un emplâtre sur une blessure que m'a faite une balle, c'est là, ma foi, une triste consolation! Mais nous avons maintenant au milieu de nous l'homme qu'il nous faut. Addrich des Mousses, c'est à toi de bien nous pourvoir tous! Nous savons qu'il ne tient qu'à toi de le faire. »

Les assistants tournèrent les regards avec curiosité, et même quelques-uns avec effroi, sur Addrich, qu'ils connaissaient tous sinon de vue, du moins de réputation.

En fronçant les sourcils, Addrich dit d'un ton sombre au nouvel interlocuteur: « Je ne comprends rien à ton verbiage.

— Millions de diables, Addrich, s'écria le vieux troupier réformé, ne fais pas le dissimulé avec nous. On te connaît de reste. S'il le faut, tu navigues sur ton manteau comme sur un navire à voiles; tu es un maître consommé dans l'art de Passau : dans les escarmouches et les combats tu sais rendre un homme ferré à glace et si invulnérable que ni taillade ni coup d'estoc ne peut l'entamer, quand l'épée aurait été enfoncée d'abord dans un pain chaud et que la lame en aurait été dorée jusqu'à la garde. Ou bien apprends-nous au moins le moyen de demeurer vingt-quatre heures garanti contre toute arme meurtrière! C'est là une chose capitale dans les batailles. Ce qui ne serait pas non plus à dédaigner, ce serait d'avoir chaque jour trois coups francs, de telle sorte que, sans viser, la balle allât frapper celui que l'on veut atteindre. »

Addrich interrompit le bavard; il se jeta brusquement et comme en colère sur lui, en levant la main et en criant d'un ton significatif : « Tais-toi, vieux fou, nous parlerons de cela un autre jour. On ne traite pas de pareils sujets devant toute une commune. »

Le soldat s'inclina gravement de la moitié du corps devant Addrich, sans proférer une seule parole; mais sa pantomime indiqua un air d'intelligence et donna à entendre qu'il avait parfaitement compris l'avis qu'il venait de recevoir.

Cependant Addrich s'adressa de nouveau à Fabien et lui demanda :

« Où comptes-tu aller?

— J'allais chez toi, aux Mousses.

— Eh bien, en ce cas, je t'ai épargné la moitié de la route, repartit Addrich. Accompagne-moi jusqu'à Aarau. Allons-y avant que le gros de la troupe se mette en marche. »

Tout en causant ainsi, ils se dégagèrent tous deux de la foule et sortirent de la chambre. Les paysans se rangèrent de côté pour les laisser passer et suivirent le sombre magicien d'un regard à la fois craintif et envieux : les uns secouaient la tête, d'autres se grattaient derrière l'oreille, tandis que d'autres encore se faisaient des signes mystérieux.

XXI

Conversation dans le Gœnhard.

Pendant qu'Addrich et Fabien formaient à l'auberge de Græpichen le sujet général de la conversation, ils quittèrent le village et se dirigèrent vers Suhr à travers les prés humides. On apercevait partout des paysans armés qui marchaient ou isolés ou par bandes. Cependant, préoccupés de leurs idées ou causant ensemble, ni l'un ni l'autre ne fit attention à ce qui se passait autour d'eux.

Addrich, par son âge et son expérience, plus disposé à calculer que son jeune compagnon, réserva pour la fin les questions les plus importantes qu'il avait à lui faire, tandis que Fabien agita en premier lieu les choses auxquelles il attachait le plus d'intérêt.

Une fois qu'on eut parlé de la maladie de Lenore, Fabien dit au vieillard :

« Ainsi donc le jour de naissance de ta nièce n'a pas été très-gai pour elle?

— C'est vrai. Cependant les cadeaux n'ont pas manqué du matin au soir : elle a eu par exemple des fleurs et un sansonnet qui parlait, mais qui s'est envolé....

— Et on ne l'a pas rattrapé? reprit Fabien vivement.

— C'est ta faute. Tu es venu de nuit et comme un voleur dans ma maison; cependant avec cette différence que tu n'as

rien dérobé, mais que tu as au contraire apporté quelque chose ! Mais mon fidèle chien, tu n'aurais pas dû le tuer !

— J'ai donc été reconnu par Renold ; car il excitait la bête contre moi. Je me suis trouvé forcé de défendre ma vie.

— C'est encore ta faute. Si tu crains la lumière du jour, tu n'as qu'à frapper à la porte quand tu viens de nuit. Tu sais bien qu'aux Mousses tu seras toujours bien accueilli.

— Je ne pouvais pas m'arrêter. J'avais donné ma parole d'être à Aarau avant la pointe du jour. Franchir quelques montagnes, ce n'était pas ce qui pouvait m'empêcher d'offrir des fleurs à Fanny pour l'anniversaire de sa naissance ! Et de plus le fiancé si jaloux, qui n'a jamais été de mes amis, se trouvait juste à la maison. Il est donc bien vrai, Addrich, qu'elle est promise à Renold ?

— Elle est à moitié fiancée avec lui.

— Puisse-t-il au moins lui apporter la moitié du bonheur céleste qu'elle lui donnera tout entier ! Je ne le connais pas bien, ce Renold ; mais Épiphanie l'aime. Elle a parcouru avec lui les montagnes, comme elle les avait parcourues autrefois avec moi, sans s'apercevoir à côté de lui du vent glacé qui souffle sur leurs cimes. Elle a visité avec lui ces retraites boisées que la présence de Renold a changées pour elle en délicieux jardins. Il a pressé cet ange si pur contre son cœur. Ah ! je sais tout, j'ai tout appris. Aux yeux du ciel et de la terre, l'amour de Fanny ennoblit et purifie de tout péché. Et quand même celui à qui elle accorde son amour aurait été un scélérat, il devient pur comme un ange ! Je ne le connais pas assez, ce Renold ; peut-être ne nourrit-il des sentiments hostiles que contre moi ; peut-être aussi je juge sa conduite avec les sentiments d'une antipathie secrète ? Peut-être même l'aimerais-je si j'étais une femme. Car, vrai ! il est beau ! Je n'ai jamais vu d'homme plus insinuant et plus aimable ! Seulement il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de trop affecté, je dirais même d'étrange, dans sa manière d'être, de s'habiller et de s'exprimer ; mais toutes ses excentricités ne sont, au demeurant, que des bagatelles !

— Parle-moi sans feinte, Fabien. Aimerais-tu sérieusement Épiphanie ?

— Si je l'aime ? Quelle question ! Tant que j'aurai un souffle de vie.... Mais n'interprète pas mal mes paroles !

— Tu n'avais donc pas des vues sur elle ?

— Pas d'autres que celles qu'un frère peut avouer. Pour moi, tout en elle diffère de ce que je vois chez les autres femmes! Elles auraient beau être plus belles, qu'aucune ne saurait lui être comparée! Auprès d'elle se taisent les sens et la passion. J'aurais regardé comme un péché de demander sa main. Fanny n'a pas été pour moi d'un autre sexe que le mien; je ne l'ai pas regardée comme une femme, mais comme une part de mon être, comme mon corps et mon sang. As-tu jamais entendu dire qu'un homme éprouve des désirs pour lui-même, bien qu'il ne cesse de s'aimer? En effet, je dois t'avouer que je ne m'explique pas dans Épiphanie comment elle a pu concevoir l'idée de fiançailles, de noces, de mariage. Il me semble qu'en agissant ainsi elle se dégrade, elle se profane et sort entièrement de sa nature! Comment se peut-il que Fanny consente à être la femme d'un homme? Explique-moi cela. »

A ces mots un sourire ironique se répandit sur la physionomie d'Addrich. « Il me semble au contraire, dit-il, que par cette conduite Fanny est rentrée dans la nature d'une jeune fille. Mon pauvre Fabien, tu n'entends rien à toutes ces choses; si tu as la taille d'un homme, tu n'en as pas encore l'esprit; tu parles comme un enfant de trois ans. Et si je t'avais offert la main d'Épiphanie?

— Cela aurait été un véritable sacrilége, tout à fait digne de toi. J'aurais compris que tu eusses dit cela de toute autre femme! mais de Fanny.... Ne me parle plus de cela! Tu blasphèmes facilement; mais cela ne te va pas! »

Cette conversation continua jusqu'à ce qu'ils furent en vue de Suhr. Quand ils approchèrent de ce village, Addrich prit à gauche avec son compagnon, et le conduisit à travers les prés vers les longues et sombres collines boisées du Gœnhard, pour éviter les hommes du landsturm qui se rassemblaient à Suhr.

Cependant Fabien avait appris tout ce qu'il pouvait désirer de savoir au sujet du message du baron Mey de Rued, de la visite de la femme de Sion, des riches présents qu'elle avait apportés pour Épiphanie, et de la mission qu'elle avait reçue d'engager celle-ci à se rendre à Aarau auprès de son parrain.

« Eh bien, dit Addrich pendant qu'ils montaient un sentier sablonneux entre les sapins, le temps fera voir pourquoi on s'acharne de toutes parts à m'arracher cet enfant!

— C'est pour qu'elle ne soit pas entraînée dans ta ruine, Addrich, elle qui n'a pas trempé dans tes projets. Car on te regarde comme le chef de la révolte de l'Argovie. C'est pourquoi je me rendais aux Mousses. Je ne pouvais ni voulais le croire ! Mais ta présence au milieu des rebelles à Græenichen, ton accoutrement militaire, l'autorité dont tu jouis parmi ces hommes égarés et grossiers; tout cela malheureusement ne me laisse plus le moindre doute !

— Malheureusement! s'écria Addrich étonné en regardant Fabien comme pour lui demander s'il plaisantait. D'où viens-tu? des cachots de Berne? La captivité a-t-elle éteint en toi jusqu'aux dernières étincelles du courage de l'homme, pour oser te faire le défenseur de la servitude sous laquelle gémit la Suisse? Ou bien la prison de Berne t'a-t-elle tellement plu que tu désires témoigner ta reconnaissance aux puissants seigneurs qui t'y ont enfermé? Fabien, as-tu été en prison ?

— Oui.

— Étais-tu coupable ou innocent?

— Cela dépend de la manière d'envisager la chose. Pour moi, je passe là-dessus. Dans ma prison, je vivais heureux avec le sansonnet que je dressais pour Fanny. A un fou, l'univers peut devenir trop étroit, tandis que la prison peut être l'univers pour un homme de bien et de cœur.

— Fort bien ! Mais la honte, le déshonneur?

— Addrich, tu devrais pourtant savoir qu'il ne découle pas plus d'honneur du marbre d'un palais que de honte des murs humides d'un cachot.

— A la bonne heure, mon garçon. Te voilà réhabilité dans mon esprit. Pourquoi as-tu été mis en prison? Nous avons entendu raconter à cet égard les choses les plus contradictoires.

— Il y a aujourd'hui un an, je me trouvais depuis quelques semaines chez moi, dans mon pays, lorsque je fus appelé à donner des soins à une chambrière malade du gouverneur. Enfin, l'automne dernier, étant encore retourné au pays, je fus cité devant le consistoire. La femme que j'avais traitée avait eu l'effronterie de déclarer que je l'avais séduite. Tout en pleurant elle osa soutenir cet abominable mensonge en face de moi; elle persista même dans son dire pendant ses couches. Le bailli, homme altier et violent, qui

sur mes dénégations constantes m'avait fait appeler au château, s'emporta dans la discussion au point de me frapper au visage. Moi, en présence des échevins, greffiers et huissiers, je ripostai par un soufflet si rude qu'il alla choir en arrière à cinq pas de là. J'avais sans doute manqué à un magistrat, mais il s'était conduit envers moi comme un butor.

— Ce sont là des gentillesses de Berne! Cela te fit jeter en prison jusqu'à ce que, gagné par l'ennui, tu te sauvas.

— Non, Addrich. La chambrière, au moment de mourir des suites de ses couches, rétracta sa fausse déposition, déclara que j'étais innocent, et que le fils du bailli était le père de son enfant. Les Bernois sont justes. Le bailli prit dès lors lui-même ma défense, et je ne tardai pas à être absous et rendu à la liberté. Quant au fils du bailli, il fut assez noble pour venir me trouver en prison, et pour me demander mon amitié avec l'oubli du passé.

— Et cette douceur hypocrite, cet acte prétendu de justice arraché à l'angoisse que le réveil du peuple cause aux Bernois, t'ont fasciné et ébloui au point de te faire embrasser leur cause? Parce qu'un misérable gentillâtre a poussé la condescendance jusqu'à s'avouer coupable d'un outrage fait à un homme d'honneur, tu trouves douce la patte de l'ours qui dans son insensibilité écrase tout un peuple!

— Si peu, Addrich, que je compte au contraire revendre la petite propriété que j'avais achetée, il y a quelque temps, sur les bords du lac de Thun, et que je suis décidé à me retirer dans le pays de Bade.

— Pourquoi ne prêterais-tu pas plutôt ton bras, dans ces jours de tourmente, à la cause du peuple contre l'arrogance des villes?

— Mon bras ne se fera pas le défenseur de la bassesse ni de l'orgueil!

— Jeune homme, respecte un peuple qui a pris les armes pour la défense de ses droits! Le désespoir aussi peut être respectable....

— Comme la fureur!

— Ta raison admet donc qu'il est conforme à la justice qu'un égoïsme machiavélique mette peu à peu en doute les antiques droits des villages, et finisse par les abolir parce que la moisissure, les vers et les souris, ont rongé les parche-

mins des communes? Est-il juste que, dans sa cupidité, la ville fasse du gouvernement un métier, batte monnaie pour gagner dessus, envoie dans les campagnes des baillis qui se gorgent comme des sangsues du sang et des sueurs du peuple? Est-il juste que l'on punisse un gentilhomme par un regard aigre-doux du même crime pour lequel le manant est jeté en prison, mis à la torture ou conduit au gibet?

— Non, Addrich; mais, d'un autre côté, il est pour le moins aussi injuste de faire ruer la canaille sur les innocents comme sur les coupables, sous le prétexte banal de se venger de l'injustice de quelques hommes; que dirais-tu de celui qui, pour sécher son linge, mettrait le feu à tout un village? Pour punir le gouvernement de quelques maladresses, de quelques fausses démarches, vous accumulez fautes sur fautes, vous poussez le pays dans une route funeste qui doit le ruiner pour plusieurs générations! Prenez garde à ce que vous faites. Pour gagner un kreutzer, vous risquez un écu. Celui-ci perdu, vous voulez le rattraper par un doublon. Ainsi, suivant la pente fatale, vous faites votre tout et vous finissez par perdre tout votre avoir!

— Non, nous ne finissons pas par là. Tout notre avoir est déjà aujourd'hui en jeu, repartit Addrich avec un sourire amer. Nous savons aussi bien que toi que l'or et le sang dépensés pour cette guerre valent beaucoup plus que le retrait d'une ordonnance sur les monnaies. Mais puisque nous en sommes venus une bonne fois à régler nos comptes avec l'autorité suzeraine des villes, on mettra encore d'autres choses sur le tapis. Peu nous importe que les villes reconnaissent les abus existants; il faut rendre le retour de ces abus impossible, en établissant l'égalité des droits du paysan et du gentilhomme. Les villes, dit-on, sont maîtresses des campagnes par droit de conquête. S'il en est ainsi, les campagnes ont le droit de se reconquérir aussi bien que celui de se laisser subjuguer. Les villes, dit-on, ont acheté, à beaux deniers comptants, les gens des campagnes pour en faire des serfs. Je demande si des hommes peuvent être légitimement achetés et vendus comme des bœufs et des moutons. Il faut rétablir en Suisse un état de choses qui soit agréable à Dieu et à la raison; en un mot, il faut que le peuple soit libre comme le seigneur des villes. Ma foi, les fils de Tell dans les petits

cantons et dans le pays des Grisons sont bien libres! Ton cœur ne se dilate-t-il pas au seul nom de la noble liberté?

— Sans doute, Addrich, mais il se resserre quand je pense aux moyens mis en usage pour l'acquérir! Les petits cantons et le pays des Grisons ont acheté loyalement, à prix d'argent, des droits appartenant à des étrangers; mais vous achetez sans bourse délier, comme des brigands, en mettant le couteau à la gorge du marchand, et puis vous avez recours au diable pour vous assurer l'entrée du ciel! A ce manége, je ne prêterai jamais mon bras.

— Ainsi, à ton avis, Fabien, il nous faudrait encore remercier poliment les Bernois de ce qu'ils veulent bien nous écorcher tout vifs! Non, mille fois non, mon garçon. Il y a des bornes à tout! Il est sous le ciel un droit qui n'a pas été conquis par le glaive, qui ne se lie point avec des chaînes et qui n'est pas fondé sur l'arbre généalogique. Ce droit appartient aux hommes de toute éternité; il est imprescriptible; il ne saurait être ni octroyé ni retiré par qui que ce soit! Le sixième jour de la création, Dieu, notre Seigneur, écrivit de sa main la lettre de franchise du genre humain, quand il créa l'homme à son image. Il a déposé la copie de cet acte dans le cœur et dans la raison de tous les hommes, et il en conserve l'original dans le ciel. Mais ceux qui ont ici-bas le pouvoir dans leurs mains ne reconnaissent pas ce droit; ils le contestent au faible, comme le loup fait la guerre à l'agneau. Mais, ma foi, l'intérêt de tous l'emporte sur celui d'une fraction. Il vaut mieux assurer le bien-être d'un demi-million d'hommes que de veiller à rendre plus douce l'existence de quelques patriciens des villes.

— Je suis fâché de te détromper, Addrich. Regarde bien tes gens dans le blanc des yeux. Connais-tu ce peuple, si leste aujourd'hui à mettre la main à la pâte? Pour moi, je sais ce qu'il vaut. Les gens de bien, les propriétaires paisibles et laborieux, voient votre entreprise avec douleur, ou du moins secouent la tête. Mais les gueux qui vivent au jour le jour, les banqueroutiers, les piliers de cabaret qui ont le nez couperosé et le gousset vide; les soldats réformés qui sont rentrés dans leur pays plus mauvais qu'ils n'étaient en le quittant pour servir l'étranger; les hommes aux culottes déchirées qui battent toujours les cartes ou font rouler les dés; tous ceux qui, n'ayant rien à perdre, vou-

draient faire fortune à tout prix, lèvent fièrement la tête; des drôles, qu'autrefois on ne recevait pas dans une bonne société, portent le verbe haut. Et que penses-tu qu'ils entendent assurer au pays? Le bien-être de tous? Non, vraiment, non! Ils tiennent tout prêts leurs sacs, leurs paniers et leurs caisses vides, pour y mettre l'argent et les marchandises des gens des villes qu'ils comptent piller. Ils s'apprêtent à mettre le feu aux maisons de leurs créanciers, pour que les titres de créance s'en aillent en fumée. Des hommes comme toi leur serviront de manteau pour cacher et pallier leurs brigandages. Regarde bien tes gens en face, Addrich! Tu penses que ce sont l'orgueil, l'ambition et la cupidité qui rendent le régime des patriciens si odieux! Je le veux bien. Mais ceux qui cherchent à renverser ces patriciens montrent-ils beaucoup de désintéressement, beaucoup de modération et d'humilité? Place le paysan à califourchon sur le gentilhomme, et tu verras un lutin assis sur un dragon traverser le pays pour le dévaster! Ai-je tort, Addrich?

— Et quand tu aurais raison, repartit Addrich d'un air contrarié, l'œuvre entreprise ne s'en accomplirait pas moins! Mais je n'accorde guère que le dixième de ce que tu avances. Le torrent le plus clair entraîne du limon dans son cours, comme toute médecine vous laisse un goût désagréable. Je dis que la paix est un crime, lorsqu'un lâche égoïsme l'achète au prix des libertés et des droits les plus sacrés. La guerre est un ange vengeur du ciel, lorsqu'il écrase la tête de l'hydre de la tyrannie. Va, Fabien, nous suivons des routes tout opposées. »

En effet, bien que chacun d'eux fît encore quelques efforts pour convertir l'autre, ils ne réussirent qu'à s'affermir de plus en plus dans leurs opinions respectives. Ainsi l'ouragan, tout en ébranlant les arbres de la forêt, ne sert qu'à enfoncer plus profondément leurs racines dans le sol.

Quand nos deux antagonistes eurent épuisé de part et d'autre tous les raisonnements et tous les arguments les plus décisifs, ils cherchèrent dans les menaces et dans les promesses un moyen de se circonvenir l'un l'autre.

Fabien, habitué dès son enfance au sombre Addrich et à sa maison, ne pouvait pas voir de sang-froid l'oncle de Fanny embrasser une cause injuste, et courir selon toutes les probabilités à une ruine inévitable. Il lui peignit sous les cou-

leurs les plus noires le triste sort qu'il se préparait, ainsi qu'à Fanny et à sa propre fille. Il lui répéta qu'à Aarau le maître des Mousses passait pour l'instigateur et le principal meneur des troubles de l'Argovie. Il lui avoua que son intention en allant aux Mousses avait été ou de le ramener à de meilleurs sentiments ou, dans le cas contraire, d'engager Fanny à chercher un refuge chez son parrain.

Addrich réfuta de son mieux les arguments du jeune homme et lui démontra combien les espérances qu'il avait conçues étaient peu fondées. Quant aux dangers qu'il pouvait courir lui-même, il l'assura qu'il ne les redoutait pas. Il ajouta qu'Épiphanie lui avait solennellement promis de rester auprès de sa fille mourante et de ne pas la quitter qu'elle ne lui eût fermé les yeux. Enfin il essaya auprès de Fabien le dernier moyen de le gagner à son parti, en lui montrant comme récompense la main de Fanny.

« Ce n'est pas à toi de disposer de Fanny, s'écria Fabien indigné; elle est libre et maîtresse de sa personne. Mais, pure et vertueuse comme elle l'est, elle ne saurait vouloir se sacrifier elle-même pour récompenser une mauvaise action ! Cependant si elle le pouvait !... mais non, comment supposer ce qui est inadmissible ? Si elle le pouvait, j'aimerais mieux toucher la main d'une pestiférée que la sienne. Mais après tout, pourquoi m'offrir la main de Fanny ? peux-tu donner à un frère le cœur de sa sœur ? Peux-tu le lui ravir ? Elle est promise à Renold... Elle l'aime... Oui, je sais qu'elle l'aime ! mais je ne la perds pas pour cela. Un frère et une sœur s'aiment autrement qu'un mari et une femme.

— Eh bien donc, pars, dit Addrich. Mais je ne saurais te cacher le chagrin que j'éprouve de suivre une autre route que toi. C'est là ma destinée. Tout ce que j'aime m'abandonne, et tout ce que je hais se cramponne à moi. Je suis naturellement bon, et cependant les gens de bien me fuient ! On dirait qu'il y a en moi un aimant qui attire tout ce qui est mal ! »

XXII

Le nouveau Job.

« Écoute, Addrich, dit Fabien qui s'arrêta et retint le vieillard. Comment! toi qui es bon et prudent, tu n'as pas trouvé le mot de cette énigme? Oui, tu es bon et prudent; mais comme tu te piques souvent de plus de prudence que de bonté, ta vertu même ne passe que pour de la finesse, ce qui fait que tu es méconnu par les bons aussi bien que par les méchants.

— Où en veux-tu venir avec ce verbiage? Quand ai-je montré plus de prudence que de bonté?

— Chaque fois qu'une route tortueuse t'a paru plus courte que le chemin droit. Ainsi, pourquoi avoir confirmé tout à l'heure ces sots paysans dans la ridicule idée que tu es un sorcier? Pourquoi te servir de la main de Fanny comme d'un appât pour me faire abandonner mes convictions? Tu as peut-être agi de même vis-à-vis du capitaine Renold? Addrich, je t'en supplie, oppose une digue à l'insurrection du peuple, qui comme un ouragan menace de tout bouleverser! Allons! agis avec plus de bonté que de finesse!

— Quelle sagesse dans un enfant imberbe de vingt-six ans, affublé du chapeau de docteur! Quand tu auras passé deux tiers d'un siècle à contempler les fils déliés du tissu de la vie, tu pourras t'asseoir alors sur la tombe d'Addrich et méditer sur les paroles que tu viens de prononcer. Il te sera plus facile de trouver la ligne de démarcation qui existe entre les ombres projetées par deux lumières que de déterminer dans les actions des hommes la part de la justice et de la prudence! Non, Fabien, l'homme n'est pas le chef-d'œuvre du Créateur!

— Addrich, ne blasphème pas le ciel!

— Si cette pensée est un blasphème, pourquoi est-elle éclose de mon cerveau? Est-ce moi qui l'ai créée, ou bien est-elle sortie seule et naturellement du sol où elle a poussé?

Fabien, crois-en un vieillard. L'homme a une bagatelle de trop, c'est-à-dire sa raison, pour être jamais heureux! Privé de raison, il serait un animal assez supportable ; tandis qu'il n'est à présent qu'un misérable hermaphrodite, dont tous les mouvements sont gênés par des membres noués et contournés. Il ne veut ni ne peut être un animal. Avec sa raison qui lui sert de lanterne il ne découvre que les ténèbres, et ne pénètre ni d'où il vient, ni où il va, ni pourquoi il mange et boit. Il voit qu'autour de lui tout est nuit, qu'il ne se connaît pas lui-même, et que ce sont les contradictions de son existence qui en font le malheur éternel! Va, Fabien, j'ai examiné ce monde sous toutes ses faces, et j'ai fini par reconnaître qu'il ne vaut pas le premier regard qu'on lui donne en naissant. Mais je suis fatigué, j'ai besoin de me reposer un peu : la nuit dernière, je n'ai pas fermé l'œil. Laisse-moi! »

Ce disant, Addrich s'assit sur l'épaisse mousse à l'ombre d'un des plus vieux sapins du Gœnhard, et baissa ses regards à terre. Pour Fabien, il prit place auprès de lui et dit :

« Te voilà encore retombé dans tes idées noires, et, comme Job, tu doutes du ciel et des hommes, et tu maudis le jour qui t'a vu naître! Laisse-moi remplir auprès de toi les fonctions d'Élihu, fils de Baracheel. »

Le vieillard se tut et fut longtemps sans relever la tête. Enfin il dit après un profond soupir : « J'ai été simple et juste comme Job ; cependant j'ai été traité comme un homme injuste, et je suis repoussé comme un malfaiteur. Tu ne saurais être Élihu, car je ne suis pas Job. Si l'homme du pays d'Ur a subi de mauvais jours, Dieu lui a aussi réservé des jours heureux! Moi au contraire je n'ai jamais connu le bonheur, et je ne le connaîtrai jamais! Dieu lui a parlé; mais moi, j'ai beau l'invoquer, il est muet pour moi. Quelle reconnaissance lui aurais-je d'une vie que je maudis?

— Tais-toi, Addrich! Dieu dans sa juste colère pourrait lancer ses foudres sur la terre et te châtier de tes blasphèmes insensés, s'écria Fabien en frappant doucement sur l'épaule du vieillard comme pour le calmer.

— Que ne le fait-il? Je saurais du moins qu'il existe!

— Comment, vieillard! tu douterais de l'existence de Dieu?

— Je ne suis que l'écho de ma vie.... C'est elle qui me fait douter de lui. Jamais il ne s'y est montré! Ma mère mourut

en couches, ce qui me priva de l'amour maternel. Mon père me repoussa de ses bras comme le plus laid de ses enfants. Il me donna une belle-mère. Son fils à elle fut beau. Lui devait être Abel et moi Caïn. Mon enfance se consuma dans les larmes et dans les malédictions. Je n'eus point, comme les autres enfants, des compagnons de jeu, et, pour satisfaire aux besoins de mon cœur aimant, je me fis des amis des chiens attachés à la chaîne !

— Addrich, tout cela m'est connu ! Pourquoi évoquer sans cesse ces tristes souvenirs ?

— Écoute-moi jusqu'au bout, reprit Addrich avec véhémence. Examine bien mes blessures, vois si Dieu est venu à moi, et puis condamne-moi ! Arrivé à l'âge de puberté, un rayon de soleil brilla dans mon cœur. J'aimai et j'oubliai que j'étais laid ; mais Diethelm, le fils de ma belle-mère, était beau, et celle que j'aimais devint sa femme. Depuis le soleil se cacha pour moi ! Mon père me força de prendre une autre femme pour son argent. Peut-être aurais-je pu me réconcilier avec ma destinée ; mais je lisais chaque jour le chagrin peint dans les yeux de ma femme. Depuis longtemps son cœur appartenait à un autre. Elle donna le jour à Lenore et, minée par la douleur, s'éteignit bientôt après. Le monde m'accusa de l'avoir empoisonnée, et, depuis cela, l'horreur s'attacha de plus en plus à mon nom.

— La réputation de plus d'un homme de bien a été flétrie comme la tienne par le souffle pestilentiel de la calomnie ! Mais, lors même que la vérité reste longtemps voilée, les nuages qui l'enveloppent se dissipent enfin, et elle reparaît brillante au ciel comme l'astre du jour !

— Pour moi tout est nuit et ténèbres ! La calomnie vit dans la bouche du peuple sans aliment, comme le crapaud dans la pierre ! Enfin, ne pouvant plus supporter la terreur que j'inspirais aux hommes, je confiai mon enfant ainsi que ma maison aux soins de mon vieux père. Je descendis le Rhin et je m'embarquai avec des Hollandais pour les Indes orientales. Je vis les richesses, la vie, le commerce de beaucoup de pays, les mœurs, les coutumes et le caractère de bien des peuples ; mais, sous toutes les zones et dans toutes les régions que je visitais, je rencontrai l'égoïste brutalité que j'avais laissée dans les montagnes de l'Oberland. C'étaient les mêmes passions avec des hommes d'une autre couleur, portant d'autres

costumes et parlant d'autres langues. A la longue, après bien des années de peines et de fatigues, j'avais fini par amasser une fortune assez considérable pour moi. J'eus hâte de retourner en Europe auprès de mon enfant. Mais à peine embarqué je tombai dans les mains des pirates de la côte d'Afrique. Après que j'eus travaillé deux ans comme esclave, un moine italien me racheta, dans l'espoir de me convertir et de s'assurer par là l'entrée du ciel. Enfin je rentrai dans mon pays en mendiant; je trouvai mon père mort, ma fille malade, et mon petit héritage à moitié dilapidé par des curateurs infidèles....

— Certes, Addrich, la fortune t'a été contraire. Mais je serais fier à ta place si, regardant derrière moi, je pouvais dire: « J'ai lutté contre l'adversité, et j'en ai triomphé. »

— Oui, si je pouvais le dire! Mais, dévoré par les soucis, écrasé sous le poids des mépris et des terreurs que j'inspirais au peuple, je n'eus, pour me soutenir, que l'amour de mon enfant et les illusions de l'espérance. Je voulus poursuivre en justice ceux qui m'avaient frustré de ma modeste succession ; mais je fus éconduit partout, et, fiers de l'appui des puissants seigneurs de Berne, ces indignes prévaricateurs me bravèrent impunément. Aux abois, je partis pour aller consulter mon frère Diethelm. Je le trouvai veuf, vivant pauvrement avec sa fille, sur les bords de la Lenk. Moins par sa faute que par la méchanceté du gouverneur qu'il servait, il avait perdu, avec son honneur, son emploi et son avoir. Au lieu de me donner des conseils, il ne me parla que de sa fâcheuse position, et de l'espérance qu'il avait d'obtenir une nouvelle place, s'il pouvait éteindre le reste d'une dette qui se montait à peu près à la somme que je possédais encore. Il chercha à me convaincre que notre fortune à tous deux était assurée, si j'avais le courage de le sauver. Sur mon refus de réduire pour lui mon enfant à la mendicité, il me jura de ne pas me tromper, et protesta que mon assistance était sa dernière ancre de salut. Dans son désespoir, il tomba à mes genoux. Mais songeant à mon pauvre enfant, j'eus le triste courage de lui résister. Cependant la nuit d'ensuite, après avoir longtemps lutté avec moi-même, je me décidai enfin à tout sacrifier pour sauver mon frère. J'allai chez lui de grand matin pour lui annoncer que je consentais à ses désirs. Je ne le trouvai plus, mais je trouvai un billet

renfermant ces mots : « Ne cherchez pas mon cadavre, ayez « pitié de ma fille ! »

— Je connais cet horrible événement. J'avais alors, je crois, quinze ans. Le curé recueillit chez lui la petite Épiphanie. Je sais tout cela.

— On chercha longtemps le corps de mon frère. A moitié fou de douleur, je parcourus toute la contrée et toutes les montagnes. Je maudissais ma propre dureté. Ce n'est que sept semaines après cette catastrophe, qu'un chasseur de chamois de la vallée de Simmen aperçut le chapeau de Diethelm suspendu sur l'orifice d'un des gouffres du glacier de Rawyl, où personne n'a jamais osé descendre. J'étais donc devenu Caïn, mais non pas par ma faute. Ma douleur n'en fut que plus poignante. On ne m'en imputa pas moins une part plus grande à ce malheur que celle que j'y avais eue réellement. Je quittai pour la seconde fois mon pays inhospitalier, et, après avoir vendu tout ce qui me restait, j'allai m'établir dans la vallée des Mousses. Je travaillai plusieurs années aussi rudement que pendant mon esclavage en Afrique. Mais cette fois-ci, au moins, c'était pour mon enfant. Je défrichai des terres jusqu'alors boisées; je desséchai des marais, et je répandis la culture dans un désert. Je gagnai au commerce que je fis à Sempach, à Willisau et à Lucerne. Quand je fus arrivé à quelque aisance, on me gratifia des noms de chercheur de trésors, de brigand de grande route et de suppôt de Satan. Pour mon enfant, pour la dernière, la seule de mes joies, j'eusse supporté les choses les plus pénibles, les plus cruelles des avanies. Mais Lenore était chétive et faible; je la voyais dépérir. Aujourd'hui, elle ne vit pour ainsi dire plus, bien qu'elle respire encore. Mes forces se brisent. Pour ne pas finir comme mon frère Diethelm, il faut que je me crée des distractions et que je me jette dans de grandes entreprises qui m'étourdissent et m'enivrent.

— L'insurrection, Addrich, était de toutes la plus mauvaise, et c'est elle que tu as choisie!

— Jeune homme, nous ne suivons pas les mêmes voies. Si tu avais, comme moi, sondé l'abîme de misère et de détresse où le peuple est plongé par ses gouvernants et par les exacteurs qui vivent de ses labeurs et profitent de son ignorance, tu ne connaîtrais pas d'ivresse plus grande et plus sainte que celle de briser les chaînes de ses oppresseurs !

Va, tu ne me comprends pas, personne de vous ne me comprend! Le langage que je parle n'est pas celui de ce monde! Ma plus belle vertu ressemble à un crime. Tout se flétrit et meurt sous mes doigts, comme si la peste les animait de son souffle. Mon haleine ternirait même l'or le plus pur, que la rouille respecte! Mais je ne puis être autrement que je suis. Si les choses de ce monde ne se meuvent pas d'après une volonté divine, moi, j'aurai cette volonté contre le monde, et je serai la lumière qui éclaire le vide et le néant! Viens, jeune homme, je te le répète, tu ne me comprends pas. Allons rejoindre ces gens; je leur parlerai le langage que tu comprends et qu'ils comprennent, pour que vous ne vous figuriez pas que j'ai perdu la tête, que vous ne me fassiez pas garder à vue, et que vous ne m'enchaîniez pas. Viens! »

Addrich se leva vivement et suivit à grands pas le sentier sur le col de la montagne.

Fabien lui prit la main en marchant à côté de lui, et lui dit cordialement :

« Addrich, tu marches à ta ruine, et tu y entraîneras ton pays! »

A ce moment, ils sortirent du taillis, et un vaste et magnifique paysage se déroula devant leurs regards. Des prés, des bois, des villages et des bourgs, entourés par l'amphithéâtre des hautes montagnes du Jura, paraissaient éclairés du soleil levant, dont les rayons se reflétaient dans les flots sinueux de l'Aar.

« Abaisse tes yeux, Addrich, s'écria Fabien. Est-ce là une œuvre de Dieu, que de porter le feu et la destruction dans cette contrée si paisible?

— Insensé, répliqua le vieillard, qu'appelles-tu œuvre de Dieu? La campagne autour de nous, ou la poussière qui s'y attache et que nous foulons sous les pieds? Que ces chaumières et ces cachots tombent en cendres, si les serfs qui y sont renfermés recouvrent leur liberté! Vois ces prés, comme ils verdissent à l'approche du printemps; ces cimes de montagnes qui secouent leurs manteaux de neige, et ces bois près de se couvrir de vert feuillage. L'homme demeurera-t-il seul engourdi sous les glaces de l'hiver, sans se ressentir du réveil du printemps?

— Addrich, pour la dernière fois....

— Oui, pour la dernière fois, je te le dis, que je succombe, ou que la liberté renaisse ! »

Après ces mots, le vieillard descendit promptement de la montagne pour aller au-devant d'une bande de paysans armés de piques et de massues, qui, le long de Suhr, marchaient dans la direction de la ville d'Aarau.

XXIII

Le landsturm.

Fabien laissa passer la bande bruyante. Il contemplait non sans une certaine inquiétude la ville menacée, qui semblait élever avec une curiosité mêlée de crainte, au-dessus des remparts, ses sombres tours et ses toits à pignons, pendant que la plaine de Suhr, entre le mont Gœnhard et la rive de l'Aar, fourmillait de bandes rebelles. Quelques milliers d'hommes étaient ou campés ou placés en désordre sur les prés ou dans les champs, et couraient çà et là dans la campagne. On entendait le tumulte de leurs délibérations, auquel se joignaient de temps à autre, à titre d'exercices militaires, quelques coups de mousquet ou le roulement des tambours. Comme si les arbres des sombres bois et des vallées d'alentour eussent pu se transformer en autant d'hommes, on voyait se détacher à chaque instant, de dessous leurs ombrages, de nouvelles troupes armées, qui, avec leurs bannières déployées, venaient grossir le nombre des combattants.

Fabien descendit avec précaution du haut de la montagne, et suivant les sinuosités du cours d'eau qui, de temps immémorial, donne de la vie aux rues et aux métiers d'Aarau, arriva au faubourg de la haute ville. Il rencontra partout les figures hardies et insolentes des recrues du landsturm. Sur la place, devant le *Grand-Lion*, était arborée la bannière de Rynach. Les rangs des paysans y étaient plus nombreux et plus serrés qu'ailleurs, et du sein de cette foule

des voix animées se faisaient entendre, comme dans une délibération ou une dispute.

Quand Fabien eut pénétré au milieu de cette multitude, il distingua, parmi plusieurs figures farouches et à lui inconnues, Addrich, qui s'élevait au-dessus de ses voisins par sa taille gigantesque, et aperçut en face de lui le chevalier Mey de Rued, assisté de quelques conseillers de la ville.

« Nous avons donc déclaré formellement notre opinion et notre volonté, dit un paysan bien mis, dont les paroles étaient écoutées avec une religieuse attention. Pour les soutenir, dix mille épées, s'il le faut, sortiront du fourreau. Nous ne nous sommes pas levés contre vous, mes dignes seigneurs d'Aarau ; vous n'avez donc aucune résistance à nous opposer. Mais, si vous accordez à des troupes étrangères le droit de passer par votre ville, vous ne pouvez le refuser à des compatriotes ! Nous ne souffrirons pas que vous gardiez chez vous une garnison qui nous serait hostile. Si les gens de Bâle et de Mulhouse ne se retirent pas d'ici à midi, nous les attaquerons et nous les chasserons. Mais en ce cas, mes bons seigneurs d'Aarau, comment répondre de la fureur de nos hommes ? Vous savez que, quand des malheureux poussés à bout sont maîtres d'une place, on ne les fait pas déguerpir comme on veut ! Ainsi, songez à vos intérêts !

— Vous, hommes des campagnes, reprit le seigneur de Rued, écoutez-moi encore une fois, car je frémis au fond de mon cœur, en vous voyant l'esprit si fasciné pour courir au-devant de votre perte et de votre ruine ! Si votre bon ange vous réveillait tout à coup de l'ivresse dangereuse où vous êtes plongés, vous seriez saisis d'épouvante de vous trouver ici devant Aarau, au lieu d'être chez vous avec vos femmes et vos enfants, et de vous voir, au milieu de la paix, les armes à la main, au lieu de vous livrer aux travaux champêtres ! Ne vous demanderiez-vous pas alors les uns aux autres, d'un air consterné, quel est le sortilége qui nous a tous assemblés et amenés ici comme par un coup de vent ? Tout ce qui vous arrive ne vous semble-t-il pas aussi incroyable qu'un rêve ?

— Oui, cela peut bien sembler un rêve au chevalier Mey, s'écria un homme de la foule; mais pas à nous autres, qui venons de nous réveiller !

— Si vous êtes vraiment éveillés, continua le chevalier,

agissez donc comme des gens sensés. Ne grimpez pas les yeux fermés, comme des somnambules, aux faîtes des maisons, au lieu de suivre une route toute frayée. Que voulez-vous? Vous êtes mécontents de perdre quelques batzen par la nouvelle ordonnance sur les monnaies. Mais serez-vous bien contents, quand des soldats étrangers envahiront votre pays, que vos champs resteront incultes, que vos provisions vous seront enlevées, vos chaumières brûlées, vos femmes et vos enfants livrés à la honte et à la misère, et vous-mêmes exposés sans cesse à la mort? Encore une fois, que demandez-vous? Admettons que notre gouvernement ait commis quelques fautes. Eh bien! ce serait une erreur à laquelle n'échappe pas même le plus sage! Et cette erreur, vous prétendez la réparer par le crime de rébellion et de haute trahison? Si vos griefs sont fondés, pourquoi ne vous présentez-vous pas avec le respect convenable devant l'autorité instituée par Dieu, devant les chefs de l'État et les pères du pays? Ou bien, enseignerez-vous à vos enfants à vous demander du pain en vous mettant le couteau sur la gorge? Que vous proposez-vous? Conquérir la ville et la citadelle de Berne, qui opposera à vos bandes mal armées et inaguerries, des troupes bien disciplinées, pourvues d'excellentes munitions de guerre, et commandées par des capitaines habiles et éprouvés. Croyez-vous qu'à vos clameurs et vos imprécations ils crouleront, ces murs et ces remparts de Berne, qui pourraient riposter d'une manière foudroyante, par d'innombrables bouches à feu? »

Bien que le chevalier eût prononcé ce discours avec calme et avec dignité, et avec cette bienveillance et cet abandon que les paysans suisses aiment à trouver dans la bouche de leurs magistrats, la multitude assemblée parut cependant lui accorder peu d'attention. Des chuchotements, des cris et des ris moqueurs l'avaient interrompu plus d'une fois.

« Avec votre permission, noble seigneur, s'écria alors Addrich d'une voix rauque, si chez vous, à Berne, la justice est molle et flexible comme la cire, dans la main de l'homme intègre elle est ferme comme la pierre et le fer! A Sempach, les Suisses n'étaient couverts que de leurs blouses, tandis que les chevaliers étaient défendus par leurs armures de fer. Cependant, les boucliers se montrèrent plus minces que la toile, et les blouses plus épaisses que les cuirasses! Si vous

croyez à une justice divine, et celle-là ne craint pas de se brouiller avec les magnifiques seigneurs de Berne, soyez sûrs qu'elle marchera devant nos bannières, renversera vos murailles, et abattra vos têtes superbes du glaive de sa vengeance! »

Pendant que le vieillard parlait ainsi, tous serrés les uns contre les autres avaient gardé un religieux silence, et avaient écouté la bouche béante, l'oreille tendue, pour ne pas perdre une seule syllabe.

Le chevalier de Rued, immobile et l'œil fixé sur l'orateur avec une gravité aristocratique, l'écoutait avec un sang-froid apparent. Mais au changement de couleur de sa figure on voyait bien qu'il étouffait intérieurement de colère.

« Tais-toi, l'homme des Mousses! dit-il en s'efforçant de conserver sa patience affectée. Car de tous ces honnêtes gens égarés, c'est à toi qu'il sied le moins de parler des châtiments du ciel! Tu as épuisé toute sa clémence! Et il faut que ce soient des hommes de ton espèce, des hommes sans foi ni loi, qui, après avoir fait périr de mort violente femme et frère, s'être enrichis par des moyens illicites et réprouvés, osent encore entraîner le pauvre peuple à sa ruine, dans l'espoir d'usurper la place de l'autorité légitime! Va, Dieu t'a marqué au front, et dans ta figure de Satan on reconnaît les traces du marché que tu as signé avec l'enfer! Mais ta vilaine peau vaut encore mieux que ton cœur. Ton âme vendue au génie du mal ne connaît rien du repentir dont ta tête grise cendrée porte l'empreinte!

— Seigneur Mey de Rued, répliqua Addrich du ton le plus calme, insultez-moi tant qu'il vous plaira. Je vous le pardonne. Mais jugez mieux ces braves gens! Votre froid égoïsme, votre ambition insatiable, à vous autres seigneurs, ont précipité ce malheureux peuple dans le gouffre de l'illégalité, et ont fait d'hommes libres des esclaves abrutis! Ni moi ni personne ne peut faire descendre la Suisse plus bas qu'elle l'est aujourd'hui. Ces paysans, permettez-moi de vous le dire, à vous maîtres et dieux de la terre! voudraient bien redevenir des hommes. Ils reconnaissent un Dieu au ciel, mais non deux cents à l'hôtel de ville de Berne! »

Ces paroles électrisèrent toute la masse du peuple. Les paysans acclamèrent le vieil orateur. « Bien parlé, c'est cela! cria-t-on de toutes parts. L'homme des Mousses a tranché le nœud, il a touché le but! »

Le feu de la colère monta à la figure du chevalier, et l'œil étincelant il s'écria :

« Tais-toi. Tu es fin et rusé, tu glisses sous la main comme une anguille, tu es froid et venimeux comme un serpent ; mais tu n'échapperas pas à la potence ! Pour vous autres, vous êtes sans doute coupables, mais égarés ! Je vous accorde votre pardon. Obéissez à l'autorité à laquelle vous avez prêté serment et rendu hommage ! Saisissez ce vieux coquin, cet Addrich ! garrottez-le et conduisez-le prisonnier à la ville. Obéissez ! »

Le ton impérieux du chevalier, la fierté dépouillée de crainte dont il faisait preuve parurent ébranler un instant le peuple. Plusieurs des paysans ôtèrent leurs chapeaux et leurs casquettes. Le sourire le plus sardonique effleura les lèvres d'Addrich.

Soudain une voix forte se fit entendre du milieu de la foule :

« Laissez-moi passer, que j'apprenne à vivre à ce misérable embaucheur qui manque à toutes les coutumes et à toutes les lois de la guerre ! »

Un beau jeune homme, l'œil flamboyant, entra dans le cercle.

C'était le capitaine Gédéon, qui vint se placer droit devant le chevalier, le bras gauche appuyé sur son côté et l'index de la main droite levé en signe de menace.

« Rendez grâce à votre position, sire chevalier, et au caractère sacré que vous donne le titre d'ambassadeur de l'honorable ville d'Aarau, dit-il, sans quoi on vous aurait traité de la belle façon, pour observer si mal les égards que l'on doit aux capitaines et aux gens de guerre. Si vous vous entendez si peu à exécuter vos instructions, et si vous croyez pouvoir débaucher notre monde, décampez au plus vite, car autrement nous vous payerions vos demandes exorbitantes en une monnaie un peu dure !

— Qui es-tu ? reprit le chevalier en toisant ce nouvel orateur depuis la tête jusqu'aux pieds. N'oublie pas, rebelle, à qui tu parles !

— Avec votre permission, sire chevalier, je suis le capitaine Gédéon Renold, et, soit dit sans vanité, j'ai vu d'autres majestés que Leurs Magnificences de Berne. Le général Torstensohn et le célèbre prince Ragotzki me disaient après la bataille de Jankowitz....

— Paix, drôle! lui cria vivement le chevalier, qui se rappela sa rencontre avec ce personnage. Si mes gens avaient pu t'attraper dernièrement, tu raconterais aujourd'hui tes fanfaronnades aux rats affamés de la tour de Rued. Ote-toi de devant mes yeux, misérable rodomont! Je n'ai à parler qu'à ces honnêtes gens, là-bas. »

Avec une rage ironique Renold repartit :

« Si je ne craignais de déroger à ma dignité, et si je ne respectais votre titre d'ambassadeur, je vous aurais déjà renversé à mes pieds. Mais ce qui me console, c'est que j'espère vous rencontrer bientôt dans quelque escarmouche ou quelque combat à l'épée ou au pistolet; et, foi de cavalier, la première fois que vous me tomberez sous la main je vous enverrai ma lame dans le corps; ou bien la fumée de ma balle vous sortira de la bouche! »

Le capitaine accompagna ces paroles de gestes si expressifs et si menaçants que son poing fermé passa bien près de la figure du chevalier. Celui-ci indigné repoussa avec mépris le bras de Gédéon et le traita d'impudent coquin. Le capitaine porta aussitôt la main à son épée; mais, se ravisant, il la lâcha pour saisir la pique du paysan le plus proche.

« Il faut que je traite ce gentillâtre comme un chien et non comme un soldat, » dit-il en rugissant de fureur, et il frappa si fort la tête du chevalier, qu'il en cassa le bois de sa pique.

Addrich retira en arrière le forcené qui se disposait à frapper de nouveau. Les conseillers d'Aarau interdits entourèrent le chevalier, et l'entraînèrent vers la ville. Fabien se joignit à eux. Des huées, des vociférations mêlées à quelques coups de mousqueterie suivirent les fugitifs jusqu'au faubourg d'Aarau, où l'on se hâta d'ouvrir à l'ambassade confuse le petit guichet de la porte. Beaucoup de curieux accompagnèrent les députés jusqu'à l'hôtel de ville.

Ce grand et spacieux édifice étendait ses ailes noircies par les siècles sur la place du vieux château et du fort Rore. Les murs d'enceinte et les fossés qui l'entouraient jadis avaient été rasés et comblés pour en élargir les abords. L'extérieur de l'hôtel de ville brillait de tout l'éclat de ce temps, et les murs étaient décorés de grandes peintures représentant les principales vertus de magistrats chrétiens sous des figures allégoriques.

Par l'escalier tournant de pierre d'une des rondes tourelles, les députés pénétrèrent dans la grande salle où siégeaient l'avoyer, les échevins, les conseillers, les colonels et les capitaines des troupes étrangères. Les huissiers vêtus aux couleurs de la ville, portant les insignes de leur dignité, la baguette noire à bouton d'argent, étaient placés en face de l'avoyer, qui, assis sous un dais aux armes de la ville, présidait gravement les délibérations du conseil.

Fabien, désireux de connaître l'issue de l'affaire, demeura avec le reste du public à l'entrée de la porte.

XXIV

Premières hostilités.

Aussitôt que les députés, après les salutations et les cérémonies usuelles, eurent rendu compte du résultat de leur mission, l'avoyer demanda aux capitaines de Mulhouse et de Bâle s'ils voulaient acquiescer aux demandes des paysans rebelles, ou s'ils étaient décidés à leur résister.

« Ma foi, s'écria le colonel Zœrnli de Bâle, c'est une question oiseuse. Envoyé par ordre supérieur avec mes braves soldats dans cette ville, je m'inquiète peu des criailleries de la canaille du dehors. Quand ils seraient au nombre de dix mille, nous nous défendrons tant qu'une seule maison sera debout. Personne ne m'enlèvera vivant de mon poste, et on ne m'arrachera d'ici que par lambeaux.

— C'est parfait, colonel, et c'est très-beau, dit l'avoyer d'Aarau. Et vous pensez bien que les bourgeois ne se croiseront pas non plus les bras et ne vous laisseront pas toute la besogne quand il s'agira de repousser un ennemi quelconque de leurs murs. Mais il ne faut pas trop tendre la corde ; voyez d'abord si vos braves soldats voudront bien exécuter toutes vos volontés, car ils n'en font pas mystère et ils ne se gênent pas pour vous dire qu'ils aimeraient bien mieux se battre contre les bourgeois que contre les paysans. Aarau se trouverait avoir sur les bras des ennemis au dedans et au dehors.

— Colonel, dit le chevalier Mey de Rued, les craintes du sire avoyer me semblent fondées. Le courage et la fidélité de vos soldats sont douteux. Une grande partie d'entre eux est pour les rebelles ! Si vous voulez m'en croire, joignez-vous à moi et conduisez vos hommes au château de Lenzbourg. Je vous accompagnerai et je prends sur moi toute la responsabilité. Aarau n'est pas une place où l'on puisse se défendre longtemps. Vous vous sacrifieriez en pure perte, et vous ruineriez en même temps la pauvre ville. Les rebelles ne s'attaqueront jamais au château de Lenzbourg. Bien postés et en rapport avec les gens de Schaffhouse par la ville voisine de Brugg, vous pourriez vous prêter un secours mutuel. »

Le colonel secoua la tête. « Ma place est ici, dit-il. Je m'y tiens et j'y reste comme un vieux clou rouillé. Mes braves soldats sont tous aussi résolus que moi. N'est-ce pas, capitaine Paul Bekel ? »

Celui-ci répondit par un geste d'ironie et de dépit qui indiquait assez son opinion : il releva sa lèvre inférieure et baissa ses sourcils jusqu'à la racine du nez. « Certes, nos soldats sont aussi braves que qui que ce soit. Il n'y en a pas un seul qui n'ait une cicatrice reçue en courant après une fillette, ou bien derrière une table d'auberge, d'un coup de tabouret ou d'un éclat de bouteille lancé contre sa tête. Mais ces marauds, qui à l'école n'ont jamais pu apprendre à calculer, confondent toujours dix avec cent, et ne veulent pas sortir de la ville, parce qu'ils disent que dans la campagne il y a un millier de paysans qui les attendent. Ils font comme des juges privés de sens, qui estiment les raisons non pas selon la valeur, mais selon le nombre.

— Quoi ! s'écria le colonel contrarié, ils ne veulent pas sortir de la ville ? Capitaine Bekel, vous êtes aujourd'hui d'une humeur.... »

A ce moment il fut interrompu par l'arrivée d'un officier qui vint annoncer à haute voix que les soldats couraient tous aux armes; que tout était dans le plus grand désordre; que les paysans rebelles avaient reçu des renforts et marchaient par grandes bandes contre la ville.

« Eh bien ! la tête meurtrie, ils feront conversion à gauche, dit le colonel. Vous voyez, capitaine Bekel, de quel esprit sont animés nos braves soldats de Bâle et de Mulhouse.

Allons donner une sage direction au courage indomptable de la garnison. En avant! Où est le point de ralliement de nos soldats, lieutenant? »

L'officier porteur du message répondit : « Mon colonel, partout et nulle part ; ou plutôt, où chacun se croit le plus en sûreté : les uns sous des bottes de paille, les autres dans des écuries et des caves. Beaucoup courent en désordre de l'autre côté du pont de l'Aar. Personne ne croit qu'il en échappera sain et sauf. La plupart ne voient ni n'entendent plus! Mon colonel, j'ai été à plus d'une bataille, à plus d'un combat ; mais je consens à servir de balai à la plus affreuse sorcière, si j'ai jamais vu autant de crétins réunis! »

A cette nouvelle le colonel demeura tout ébahi, tandis que le capitaine faisait à côté de lui les grimaces les plus plaisantes.

« Messires, il y a là de la trahison! suivez-moi, » dit enfin le colonel en quittant la salle, suivi de plusieurs membres du conseil.

En effet dans les rues tout semblait annoncer que l'ennemi était déjà entré par toutes les portes. Les soldats, avec leur sac sur le dos, couraient çà et là sans prendre garde à leur colonel et à ses jurons. Les bourgeois armés se criaient l'un à l'autre vers quelle porte on devait se porter pour défendre l'entrée de la ville. Des femmes pâles et tremblantes couraient comme folles, appelant à grands cris leurs enfants, qui jouaient tranquillement devant leurs maisons. Cependant on apprit bientôt que tout cela n'avait été qu'une fausse alerte, et que les paysans n'avaient nullement songé à faire la moindre attaque.

Quand le colonel Zœrnli, accompagné du chevalier Mey de Rued et de quelques conseillers, arriva sur les bords de l'Aar pour engager ses soldats à revenir sur leurs pas, il les trouva prêts à abattre le pont ou à le brûler.

Une autre troupe armée de piques et de mousquets était assemblée autour d'un jeune homme qui, le dos appuyé contre un mur, l'épée à la main, semblait vouloir tenir tête à cette bande de forcenés. C'était le jeune Fabien der Almen.

« Prêtez-moi votre secours, cria-t-il aux officiers qui arrivaient. Vos gens veulent m'assassiner, parce que je m'oppose à ce qu'ils détruisent sans motif le pont de cette ville.

— Non, non, criaient les hommes qui le cernaient de tous

côtés, c'est un coquin fini, un espion, un chef de rebelles. Il faut le pendre ! »

Le colonel se jeta au milieu d'eux.

« Jeune homme, dit-il à Fabien, qui que tu sois, rends-toi, donne-moi ton épée. Quatre hommes et un caporal en avant. Emmenez-le au poste ! Malheur à celui qui touchera à un de ses cheveux ! Je le prends sous ma protection jusqu'à ce que je sache s'il est coupable ou non. Jeune homme, rends-moi ton épée. Si tu as la conscience pure, tu auras la vie sauve Je t'en donne ma parole, moi, le colonel Zœrnli de Bâle.

— Colonel, dit Fabien en lui remettant son épée, je m'en rapporte à votre parole d'honneur. Maintenant sauvez le pont. »

Quelques soldats entourèrent le jeune homme, et, malgré les ordres et les menaces du colonel, qui voulait qu'on le conduisît au corps de garde de la ville, ils le menèrent sur l'autre rive à la maison du garde du pont, en criant : « Nous ne retournons plus dans la ville. Nous sommes trahis. Les bourgeois s'entendent avec les rebelles. »

Le colonel, obligé de laisser faire ce qu'il ne pouvait empêcher, put encore s'estimer fort heureux qu'à l'aide du chevalier de Rued et des conseillers il obtînt des soldats qu'ils ne détruiraient pas le pont.

« Messires de Bâle et de Mulhouse, dit le chevalier Mey quand le tumulte eut cessé, combien êtes-vous d'officiers en tout ?

— Vingt-sept pour cinq cents soldats, répondit un des capitaines.

— En ce cas, messires, je vous souhaite le bonjour. Moi je vais à Kœnigsfelden où je serai en sûreté. Vous êtes, à ce que je vois trop faibles, puisque vous n'êtes que vingt-sept hommes pour obéir à cinq cents chefs. »

Après ces mots, le baron de Rued retourna à la ville.

Le colonel, tout en recevant ce mauvais compliment, murmura quelques jurons entre ses dents, fit choix d'un nouveau quartier général entre les deux ponts de l'Aar, et rangea les soldats autour de la maison du garde. Ils apprirent avec plaisir qu'on allait leur envoyer des provisions de la ville Revenus de leur effroi, ils se livrèrent alors à une gaieté folle. Ils dansèrent, jouèrent aux dés, chantèrent et burent; tous s'exaltèrent en raillant les bourgeois d'Aarau qui gar-

daient eux-mêmes leurs portes contre les rebelles, et envoyaient cependant des provisions à la garnison qui désertait la ville.

Mais ces cris d'allégresse cessèrent tout à coup, lorsque vers le soir le canon d'alarme du château de Gœsgen gronda au loin du côté de l'ouest, et que le bruit courut que douze cents rebelles du pays de Soleure avançaient de ce côté de la rivière. On fit les bagages en toute hâte, et, après avoir tenu un conseil de guerre, on opéra sans retard une retraite sur les bailliages de Schenkenberg et de Biberstein.

Fabien demanda en vain à être jugé et mis en liberté. Le colonel l'emmena avec lui comme prisonnier de guerre, en lui promettant de faire le lendemain droit à sa réclamation.

Mais, avant ce temps, le tocsin sonnait déjà aussi le long des montagnes du bailliage de Schenkenberg. Peu d'heures ensuite on aperçut, sur les hauteurs, des bandes armées se préparant à l'attaque. Le colonel de Bâle rangea aussitôt ses hommes en ordre de bataille, et il délibérait justement avec ses officiers quand on lui annonça une députation des rebelles. L'embarras des capitaines se peignit dans leurs traits et dans leurs paroles. Ils comptaient aussi peu sur le courage et la fidélité de leurs soldats que sur la générosité des paysans révoltés. Trop faibles pour tenir tête à une insurrection générale, ils n'avaient d'ailleurs pas de soldats mieux disciplinés que les rebelles, et devaient s'attendre à une défaite inévitable.

« D'honneur, je n'ai jamais vu de si pitoyable campagne ! » s'écria enfin le capitaine Bekel en regardant les figures consternées de ses compagnons d'armes. Il rit si fort que les larmes lui en vinrent aux yeux. « Allons, messieurs, il faut prendre gaiement son parti et faire comme le *Hanswurst* [1], quand le diable entre en campagne contre lui avec les sept péchés mortels. Mettons-nous sur la pointe des pieds, prenons l'air de géants, ayons toujours la bouche pleine d'armes, de mitraille, de grenades; métamorphosons notre misérable troupe en une avant-garde d'un corps de vingt mille hommes prêts à nous joindre, et faisons passer nos

1. Mot à mot *Jean-Saucisse*, bouffon de l'ancienne comédie allemande qui répond au paillasse français et au *pulcinella* (polichinelle) italien.
(*Note du traducteur.*)

gens pour des ferrailleurs enragés. Cela seul peut nous sauver. Il faut faire peur aux paysans et les traiter de haut en bas comme des baillis de Berne. Je parie qu'ils s'inclineront bien humblement et nous tireront leur bonnet. »

Pendant ces lazzi et les rires du capitaine Bekel, tous les autres, entraînés par l'exemple, ne purent garder leur sérieux et éclatèrent. Dans des situations critiques, une gaie insouciance produit souvent plus d'effet qu'un morne désespoir. Les extrêmes se touchent. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

La gaieté du capitaine Bekel agit favorablement sur l'esprit des soldats de Bâle et de Mulhouse qui, rangés en ordre de bataille sur le Leuenfeld[1], devant la route d'Aarau, du côté des villages de la montagne, attendaient avec une certaine inquiétude l'issue de l'affaire. Les rires des chefs leur firent croire que le danger ne devait pas être si grand. Mais cette hilarité bruyante parut produire un effet tout opposé sur la députation des paysans qui approchait. Les vingt hommes dont elle était composée s'arrêtèrent, se consultant entre eux et se resserrant dans un cercle plus étroit.

A l'approche des paysans, le colonel Zœrnli, entouré des autres officiers, prit un air sérieux, et dit en se redressant avec fierté :

« Eh bien, vous autres, où en sont les choses ? Venez-vous faire votre soumission ? »

Un paysan d'une belle apparence, en habit des dimanches et portant un chapeau surmonté d'un long plumet noir, sortit des rangs, salua poliment et répondit :

« Nous vous souhaitons un bon et heureux jour, messires. Si vous, qui portez la parole, êtes le colonel Zœrnli, je suis enchanté de me rencontrer avec vous. Sachez donc ce que je vous annonce, pour que vous ne vous figuriez pas que je ne suis que le forgeron de Veltheim. Je suis encore le général de notre armée.

— Tu es un bon enfant, forgeron, répondit le colonel, et tu sais bien ton métier, au dire de tout le monde. Voyons, combien as-tu d'ouvriers ? car, si tu es raisonnable, je te procurerai de l'ouvrage plus que tu n'en pourras faire. Quatre mille cavaliers et quarante canons avec artilleurs arrivent

1. Champ du Lion. (*Note du traducteur.*)

aujourd'hui par la Schafmatt et le Hauenstein. Tu penses bien que dans ces épouvantables routes on perdra bien des clous de roue et des fers de cheval. »

Le colonel dit cela avec tant d'assurance et de distinction que le forgeron de Veltheim, tout décontenancé, souleva un peu son chapeau et se mit à se gratter derrière l'oreille d'un air embarrassé.

« Vrai de vrai, colonel, vous n'auriez pas là une si mauvaise idée. Trouver à gagner quelque argent, c'est une bonne aubaine, car les temps aujourd'hui sont bien durs ! Cependant il faut vous dire que je viens vous annoncer que....

— Au reste, nous payons comptant, interrompit le colonel; c'est là l'ordre exprès du gouvernement. Je n'ai été détaché qu'avec l'avant-garde pour prendre position. Les bagages et les fourgons pour dix mille hommes ne tarderont pas à arriver à Veltheim et à Schinznach. Mais tu as des ennemis, maître, je le sais. On a voulu me faire croire que tu étais maladroit, que tu ne savais pas raccommoder une charrue, que ton fer cassait au feu et à l'eau....

— Colonel, s'écria le forgeron de Veltheim plein de colère, voilà un mensonge puant, que le maréchal ferrant de Thalheim, qui est toujours gris, a répandu partout depuis que j'ai eu la pratique du château de Kastelen. Mais n'est-ce pas, colonel, il vaut mieux faire envie que pitié.

— Sans doute, maître, reprit le colonel. Mais qui sont ces bonnes gens que je vois là avec toi? Y aurait-il parmi vous des meuniers et des boulangers, des cordonniers et d'autres artisans? Quelqu'un aurait-il des provisions de grains, du bétail ? J'achète tout pour la fourniture de l'armée. »

A ce moment un paysan taillé en Hercule sortit de la foule et, lançant autour de lui des regards furieux, s'écria d'une voix rauque :

« Nous sommes tous des garçons forgerons, sire, et en train de rabattre votre orgueilleux caquet sous nos marteaux.

— Mille tonnerres ! s'écria le forgeron de Veltheim, laissez-moi donc parler ! C'est moi qui suis le général, et toi tu ne fais pas partie du bailliage de Schenkenberg. Va-t'en parler de l'autre côté de l'Aar pour ta vallée de Kulm. Tu n'as rien à dire ici !

— Paix, forgeron ! silence! La parole est au maître des

Mousses, s'écrièrent à la fois tous les autres députés avec véhémence. Il s'y entend, lui. Allons, parle, Addrich, parle!

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? dit le colonel en fronçant le sourcil. Qui es-tu, bon vieillard ? »

Addrich, s'étant avancé, dit d'une voix ferme :

« Vous êtes entouré des bannières du bailliage de Schenkenberg. La retraite par la Schafmatt jusqu'à Erlisbach vous est coupée par deux mille hommes de Soleure. Nos gens sont entrés cette nuit à Aarau ; ceux de Schaffhouse ont déjà commencé à battre en retraite de Brugg. Pour votre armée de quatre mille cavaliers avec ses quarante canons et artilleurs, elle n'est pas encore sortie du four du pâtissier de Bâle. Rendez vos armes, vous êtes prisonniers, sinon nous vous hacherons tous comme de la chair à pâté, sauf un seul que nous renverrons sans nez et sans oreilles, pour qu'il dise où ses compagnons ont mordu la poussière ! »

Un peu surpris par cette apostrophe, le colonel se recueillit promptement, jura, pesta et menaça de brûler tous les villages et de ne pas épargner les enfants même dans le sein de leur mère.

Addrich répondit froidement :

« Viens l'essayer, colonel. Mais si tu veux d'abord connaître à fond la fidélité de tes gens, laisse-moi leur dire deux mots. S'ils ne te font pas sur-le-champ prisonnier, toi et tes capitaines, et s'ils ne vous fusillent pas tous, je consens à être ton prisonnier et à être pendu au gibet de Bâle.

— Si ce gaillard-là n'est pas le diable lui-même, c'est au moins son frère jumeau, dit le capitaine Bekel tout bas au colonel. Il connaît la bravoure de nos hommes. Ne tenez pas le pari. »

Le colonel passa la main sur sa moustache, prit ses officiers à l'écart et délibéra avec eux.

Quelques coups de feu partis du sein des troupes des révoltés qui descendaient de la montagne, et le roulement du tambour, mirent bientôt un terme à la délibération.

« Mon bon ami, dit le colonel à Addrich, c'est contraire à tous les usages de la guerre que vos gens marchent sur nous, tandis que nous sommes encore à négocier. Si vous voulez la paix, ne commencez pas les hostilités.

— Nous ne voulons pas la paix, répliqua Addrich, mais bien la guerre ! Nous vous accordons, comme dernier délai,

le temps qu'il faut à nos gens pour venir frotter leurs piques contre vos côtes. C'est à vous de choisir! Les paysans de Bâle sont à présent comme nous sous les armes, et ils règlent leurs comptes avec votre bourgmestre et vos conseillers!

— Est-il bien certain que les gens de Schaffhouse se soient retirés de Brugg? demanda le colonel après un moment de réflexion.

— Aussi vrai que votre fin est proche. Ils ont attendu l'arrivée des gens de Zurich, comme la vache attend de l'herbe fraîche le jour de Noël.

— Mort et enfer! dit le colonel en s'adressant à ses officiers. On nous avait aussi promis que quinze cents hommes de Zurich viendraient se ranger sous nos bannières à Aarau. Le meilleur parti à prendre est de nous replier sur le territoire de Bâle. Voyons, mes enfants, épargnons-nous l'un à l'autre l'effusion du sang! Accordez-nous une retraite pacifique, et nous nous séparerons en bons amis! »

Cette proposition provoqua de longs pourparlers parmi les députés des campagnes. Enfin tous, à l'exception d'Addrich, y accédèrent. Ils donnèrent leur parole au colonel, et se dispersèrent de différents côtés pour prévenir leurs hommes de la convention qui venait d'être conclue. En même temps, les bannières de Bâle et de Mulhouse se portèrent en arrière, et, passant derrière Aarau, longèrent les coteaux de vignes d'Erlisbach. Les paysans armés les suivirent sur une longue ligne. Sur les côtés, le long de la lisière du bois du Hungerberg, on en voyait qui, au pas de course, prenaient le devant. Au fond de la vallée brillaient les armes du landsturm de Soleure.

La troupe de Zœrnli avançait en silence vers les frontières. Elle fut obligée de faire halte dans le village jusqu'à ce que les hommes d'Argovie et de Soleure se fussent rangés sur deux longues lignes, musique en tête et bannières déployées.

Pendant ce temps, les femmes et les enfants du village s'amusaient de la mine piteuse des soldats et leur adressaient toutes sortes de mauvais compliments.

« Si nous nous étions fait hacher tous depuis le premier jusqu'au dernier, dit le colonel à ses officiers, cela aurait mieux valu mille fois que de subir cette honte! Au moins nous serions morts avec honneur.

— Qu'à cela ne tienne, » répliqua alors une voix rauque qui ne lui était que trop connue.

Addrich se trouvait tout près de lui.

« Tu traînes à ta suite un prisonnier. Cela ne convient pas au vaincu! Vous ne devez pas emporter d'Argovie un bouchon de paille comme trophée de victoire. Rends sur-le-champ la liberté à ton jeune prisonnier!

— Tout doux, sire commandant de paysans, s'écria le colonel. Quand tu crierais comme une fouine, tes yeux rouges comme du sang ne m'effrayeraient pas. Je me retire de mon propre gré; mais, sache-le bien, je ne suis pas battu, et je puis encore me défendre!

— Oui, comme un insecte qu'on tient entre ses doigts, » repartit Addrich en ricanant.

Puis, l'épée nue, il traversa les rangs jusqu'à ce qu'il arrivât à un groupe dans lequel se trouvait Fabien. Il repoussa ses gardiens, et attirant à lui le jeune homme, il lui dit:

« Fabien, tu es libre. Regarde, mon garçon, voilà tes amis, les gens des villes et leurs misérables mercenaires, auxquels tu t'es associé comme un fou que tu es. Il t'en ont bien récompensé. Va, tu es libre. Viens avec moi, ou bien cours rejoindre tes Bernois, peu m'importe! La bonne cause triomphera bien sans toi! En attendant, on t'a donné l'avant-goût des dons qu'on te réserve!

— Je te remercie, Addrich, répliqua Fabien. Peut-être trouverai-je tôt ou tard l'occasion de te rendre le même service. Pour moi, rien ne me presse à prendre plutôt parti pour vous que pour les villes! Tu connais mes idées. Ne perdons pas notre temps à parler sur ce sujet. »

Pendant qu'ils causaient ensemble, les soldats avaient commencé à se mettre en marche. Le colonel Zœrnli avait bien remarqué comment Addrich avait délivré le prisonnier sans trouver la moindre résistance; mais la prudence lui conseilla de se taire, et d'ailleurs la nouvelle scène dans laquelle lui et les siens n'allaient pas avoir le rôle le plus brillant, absorba bientôt entièrement son esprit.

A sa gauche se dessinait, sur une ligne à perte de vue, le landsturm de Soleure; à droite, celui de l'Argovie. Tous ces hommes étaient rangés en ordre, mais habillés de la manière la plus bariolée et la plus grotesque, avec les armes les plus disparates et les bannières flottant en l'air. Le roulement des

tambours se fit entendre. Les soldats de Mulhouse et de Bâle, contraints de passer entre les deux lignes des paysans, et d'avancer vers les hauteurs de la Schafmatt, étaient conduits comme des prisonniers jusqu'à la frontière. Une quantité prodigieuse de peuple, de femmes, d'enfants et de vieillards, formait en riant ce singulier cortége.

Fabien aussi, soit qu'il fût entraîné par le torrent ou par sa curiosité, soit qu'il ne voulût pas éveiller les soupçons en s'éloignant trop tôt, suivit la foule jusqu'aux maisons isolées du village de Rore, placées au fond d'une petite vallée au pied de la montagne qui devenait plus roide. Là, inaperçu, il se glissa entre les cabanes jusqu'au chemin qui conduit au village de Stussingen, dans l'espoir d'arriver encore à Aarau avant la nuit.

L'étroite vallée se resserrait devant lui à mesure qu'il avançait. Bientôt elle prit la forme d'une gorge obscure, au-dessus de laquelle s'élevaient de chaque côté des pins dont les branches noires formaient un véritable toit. Fabien vit quelques figures s'agiter dans l'ombre; en approchant davantage, il reconnut que c'étaient trois hommes armés et vêtus d'une manière riche, mais étrange, qui étaient descendus de cheval et s'entretenaient ensemble.

L'un d'eux était un Maure couvert d'une belle pelisse; l'autre portait un petit chapeau tricorne orné d'une longue plume, un long habit de chasse vert qui lui descendait jusqu'aux genoux et qui était fermé par des boutons d'or et des boutonnières entourées de galons d'or; il avait des bottes à l'écuyère relevées jusqu'aux cuisses.

Le troisième, qui semblait le plus distingué de tous, portait une espèce de bonnet de velours noir et une longue tunique de même étoffe, qui lui eût donné l'air d'un prêtre romain, si l'on n'eût vu briller à sa ceinture le manche de nacre d'un poignard incrusté d'argent.

XXV

La nuit dans une chaumière des montagnes.

Bien que sans armes, Fabien avança courageusement dans le clair-obscur du ravin suspect, presque tout à fait obstrué par le Maure, le prêtre et le chasseur.

Il passait près de ces étrangers en les saluant et en jetant un regard furtif sur leur costume bizarre, quand l'individu en soutane de velours noir l'arrêta par ces mots :

« Eh ! mon jeune compagnon, si vous n'êtes pas trop pressé, donnez, je vous prie, un bon conseil à des voyageurs égarés. Vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Vous vous êtes trompé de route. Où voulez-vous aller par ces montagnes? demanda le jeune homme.

—Si l'on pouvait le faire sans ailes, répliqua l'étranger, je désirerais être au delà de ces montagnes, et au delà du Rhin. Je suis étranger au pays, et je ne suis arrivé de Bâle que depuis avant-hier. Ces gens-là qui sont avec moi, je les avais laissés au pied du Bas-Hauenstein, dans la petite ville d'Olten, pour mettre ordre à quelques affaires qui m'avaient appelé en Argovie. Enfin, revenu à Olten, je m'étais remis ce matin en route avec ma suite pour Bâle. Mais ayant rencontré beaucoup de fugitifs qui descendaient les montagnes et qui nous engagèrent à rebrousser chemin, parce que, disaient-ils, les paysans étaient en pleine insurrection dans tout le canton de Bâle et que les voyageurs n'étaient plus du tout en sûreté, après mûre réflexion, nous nous rangeâmes à cet avis. Comme nous approchions vers midi d'Olten, des paysannes nous engagèrent fortement à ne pas pénétrer dans la ville, parce qu'elle était pleine de gens armés, et le pont gardé par les rebelles, à qui tout bourgeois bien mis était suspect. Nous fûmes bientôt à même de nous convaincre de la vérité de ce récit. Les femmes, nous prenant pour des marchands de Bâle, nous indiquèrent un chemin à l'ouest le long de la montagne, par lequel, bien qu'il fût assez mauvais pour les chevaux, nous parviendrions sans danger, disaient-elles,

aux défilés de Benken ou de la Schafmatt. Arrivés ici par la route pierreuse de la montagne, nous nous trouvons encore arrêtés par le mouvement insurrectionnel. Au-dessous de nous, dans la vallée, et au-dessus de nos têtes, au haut de la montagne, nous ne voyons que des bandes armées. Leurs hurlements dans le lointain présagent à de paisibles voyageurs autant de sûreté que le rugissement de lions affamés. Ou bien croyez-vous, jeune homme, que nous puissions nous confier à l'hospitalité de ces gens, qu'après tout nous n'avons pas offensés?

— Sire, reprit Fabien, je ne voudrais pas, à la légère, charger ma conscience du malheur qui pourrait vous arriver. Agissez à votre guise; mais demandez plutôt l'hospitalité aux renards et aux blaireaux de ces gorges qu'à ces paysans animés d'une fureur aussi stupide qu'aveugle.

— Quel est le commandant en chef? reprit l'étranger. Je pourrais m'adresser à lui.

— Un peuple qui n'admet ni autorité ni loi a autant de chefs qu'il compte d'individus, répondit Fabien. Cependant un de ces hommes que je connais, pourrait peut-être, s'il le voulait, vous procurer un sauf-conduit. Mais....

— Je ne regarderais pas à quelque argent. Où puis-je le trouver? Quel est son nom?

— Addrich des Mousses. » Fabien, ayant cru remarquer que l'étranger, qui regardait devant lui d'un air pensif, avait levé vivement la tête à ce nom, ajouta : « Le connaissez-vous déjà?

— Seulement pour avoir entendu parler de lui, si toutefois c'est le même qui demeure dans un coin isolé des montagnes, de l'autre côté de l'Aar, répondit l'étranger avec sang-froid et en indiquant de la main la contrée dont il parlait. Hier, pour la première fois, j'ai souvent entendu répéter ce nom dans les auberges du pays, au milieu du choc des dés et des verres et au bruit des querelles. Mais, ma foi! par tous les saints du ciel! il me semble que sa renommée ne pourrait qu'y gagner si son nom était moins célèbre. Je ne mettrais pas mon cheval dans son écurie, encore moins lui confierais-je ma vie!

— Cela se peut, sire, répondit l'ami d'Addrich. Moi, je le connais; c'est un de ces malheureux dont personne, si ce n'est Dieu, ne pourrait dire du bien.

— Comment l'entendez-vous, jeune homme? I
du poison; et l'homme doit le repousser, quoiqu
seul connaisse la vertu salutaire qu'il y a renfer
sans doute aussi votre opinion sur Addrich!

— Sire, je crois seulement que nous ne devo
notre semblable d'après les commérages du peu
pas dans le monde de route plus large ni mieux
celle des méchants propos; mais, comme elle es
vents, il n'y en a pas non plus, croyez-le bien, o
plus facilement. Faites à votre guise. Cependa
considéré, moi-même je ne vous conseillerais p
en ce moment Addrich pour votre protecteur.

—Mais dites-moi, jeune homme, que deviendro
nuit, moi et mes gens, puisque je ne puis aller
ni en avant?

— Sire, à mon avis, vous ferez bien de vous
le premier toit que vous rencontrerez, si toutef
préférez passer à la nage l'Aar profonde ou fran
chers élevés. Un tumulte populaire est comm
déchaîné après une pluie d'orage : aussitôt gro
écoulé. Attendez un peu sur la rive. Demain v
peut-être sans vous mouiller les semelles.

—Dans les conjonctures présentes votre avis, je
me semble plein de sens. Mais vous oubliez qu'
pays je ne puis m'orienter. Où trouver un villag
berge? Voilà en outre la nuit qui approche à gr

— Sire, je ne connais pas mieux que vous les
je suis comme vous en quête d'un abri. Les nu
sont froides sur la montagne; mais, dans l'efferv
sente des paysans, je crois qu'il est plus sage
villages et les auberges que de les chercher.
nous de quelque grange isolée dans la montag
sommes assez heureux pour en rencontrer une.
convient, suivez-moi. »

Les étrangers remontèrent aussitôt à cheval. I
cha lestement en tête dans le chemin creux. Il é
maître et de son Maure. La marche de la carava
par le chasseur, qui poussait devant lui un mul
bagages.

A l'extrémité de la gorge se présenta une mon
et déserte qui, après une assez longue marche, s

en un plateau nu et pelé, au-dessus duquel la montagne projetait à droite ses froides ombres. Au fond apparut un pic de rocher noir, sur la crête duquel était assis le château de Wartenfels. A gauche, les aiguilles des glaciers brillaient à l'horizon aux teintes roses du soleil couchant, effacées bientôt par les ombres grisâtres de la nuit.

A cet endroit Fabien abandonna la route tracée et, traversant la bruyère, il inclina à droite vers la montagne voisine; puis il pénétra dans une vallée boisée où, dans un enfoncement, il croyait avoir distingué quelque chose de semblable à une cabane. Les cavaliers le suivirent lentement dans cette solitude, parlant ensemble tout haut, mais dans une langue que Fabien ne comprenait pas.

Enfin ils aperçurent, derrière les broussailles qui avaient poussé entre les roches éboulées, un toit de chaume à moitié dégradé, supporté par des troncs d'arbres, et qui semblait avoir été élevé pour abriter le bétail. Pendant que les cavaliers descendaient, Fabien faisait le tour de la masure. Ayant reconnu qu'elle était habitée, il en informa ses compagnons d'infortune. On conduisit les chevaux dans une écurie vide et on suivit le jeune guide dans l'intérieur de la maison. Mais aucune voix hospitalière ne souhaita la bienvenue.

Ils entrèrent, en se courbant sous une porte basse, dans une chambre étroite et enfumée, où une sale paysanne et quelques petits garçons et quelques petites filles étaient accroupis auprès d'un gros homme, vêtu comme un bourgeois. Tous se tenaient immobiles; les yeux fixes et silencieux, ils ressemblaient à des momies couvertes de haillons. Pas une tête ne remua, pas un trait ne s'anima, aucune lèvre ne s'ouvrit pour répondre au salut de Fabien. Soudain les regards de tous les gens se dirigèrent sur les dents et les yeux blancs du Maure. Au silence profond succéda le cri général : « Jésus, Marie, Joseph et saint Urs ! » Au même instant femme, enfants, tous se levèrent de leurs siéges, et avec la rapidité de l'éclair se précipitèrent hors de la chambre et s'enfuirent dans le pré. Le gros monsieur aussi fit un bond en l'air, et chercha à se sauver par la petite fenêtre.

Bien qu'au premier choc le châssis vermoulu eût cédé et fût tombé brisé avec les carreaux de vitre, le cadre étroit de la fenêtre refusa de livrer passage à la rotondité respectable

qu'offrait l'abdomen du fugitif. Cependant Fabien ava
ché en vain à rattraper les autres fuyards. Personne n
et ne se retourna à ses cris. Il fallait bien alors rec
celui que la croisée retenait seul comme bonne prise.

Le captif s'était démené tant qu'il avait pu pour re
sa liberté. Ceux qui étaient là vinrent alors aussi lui
aide et assistance. Mais comme, malgré tous les effo
nis, il n'avait pu avancer ni reculer d'une ligne, il
gémissant :

« Je vous remercie, messires, mais je vois que je s
au piége. Je tiens là absolument comme un boucho
dans le goulot d'une bouteille. Si vous n'abattez pas
cloison, je resterai jusqu'au jour du jugement derni
cette maudite souricière. Je sens même, ma foi, que
infernal se rétrécit de plus en plus. »

Quelle que fût leur pitié pour le prisonnier, ils ne
s'empêcher de rire. Le prêtre ou le marchand, qui sa
bouger et sans aider les autres, avait conservé t
flegme, lui demanda : « Comment vous y êtes-vous p
passer là dedans votre tête, et surtout vos larges ép

— Oui, certes, celui qui se rappellerait tout ser
savant ! Vous autres, je vous conseille de rire ! Il y
temps que je sais que les battus payent l'amende. Mai
vrai que j'existe, ma mère ne m'a pas mis au mon
servir de volet de fenêtre. Allons, messires, remett
encore à l'ouvrage ! Il ne faut pas rentrer le fléau tan
blé n'est pas battu !.... Je ne suis pourtant pas poltro
nature, dit le malheureux enfin délivré, après beau
peine, de son étroite prison, en respirant profondéme
rabattant son pourpoint chiffonné sur son gros ve
ces sots paysans ne s'étaient pas tous sauvés à la
cette figure noire, du reste assez belle, je n'aurais pa
passé mon petit doigt par la fenêtre. Il y a huit jo
m'aurait plutôt tiré la peau sur les oreilles que le po
par-dessus la fraise. Il est certain qu'avant de revoi
je me trouverai réduit à l'état de squelette. Mais, m
l'inquiétude et le chagrin mangent plus de lard qu
souris ! Je parie qu'on ne me reconnaîtra plus à Aara

— Quand avez-vous donc quitté la ville ? demanda l
du Maure, moins par curiosité que pour dire quelqu

— Si vous aviez jamais été à Aarau, mon digne am

sauriez chanter une gamme à ma louange ! Je suis le ménétrier et maître chanteur Heini Wirri, ou plutôt son fantôme ou son ombre ! Il peut y avoir quatre.... six.... ou onze jours.... en vérité ! un malheur ne vient jamais seul ! voilà que ma mémoire baisse aussi !... que je me suis chargé d'une petite mission auprès du chevalier Mey de Rued, pour être agréable au vénérable doyen Rusperli. Depuis ce moment....»

Son interlocuteur l'interrompit pour le prier de retarder de quelques instants la suite de son récit, car il commençait à faire tout à fait nuit. La maison étant fort peu hospitalière, et tout le monde y étant étranger, ajouta-t-il, il se proposait de jouer l'office de l'hôte. Aussitôt il dit quelques mots en langue étrangère à son chasseur et à son Maure, qui s'éloignèrent immédiatement.

Pendant que l'étranger et le ménétrier continuaient à causer dans l'obscurité, Fabien sortit de la chambre, et, pour empêcher l'air froid d'y pénétrer, il replaça tant bien que mal les débris de la fenêtre dans le châssis, et ferma le volet extérieur. Puis il alla dans l'écurie, aida les gens à desseller les chevaux et mit du foin dans le râtelier.

Pendant ce temps le chasseur avait allumé une lanterne de voyage, et le Maure avait apporté dans la chambre en plusieurs fois les bagages amenés par le mulet.

Une grande lampe qu'on découvrit dans la cuisine fut aussi allumée et posée sur la table, sur laquelle le Maure étendit un beau tapis. Il servit ensuite des viandes froides et de la pâtisserie, et sortit un petit baril de vin entouré de cercles dorés et deux gobelets d'argent.

De tous les assistants, personne ne voyait ces agréables préparatifs avec plus de satisfaction que le maître chanteur d'Aarau, bien qu'il cherchât à cacher le plaisir qu'il en éprouvait en affectant un air d'indifférence et en faisant toutes sortes de questions. Il n'attendait plus que l'invitation de son noble hôte pour commencer l'attaque, quand un profond silence autour de lui le désappointa d'une manière peu agréable. En se retournant il vit l'étranger et ses gens, tête nue, réciter à voix basse le *Benedicite*. Fabien aussi avait suivi leur exemple. Wirri ne voulut pas demeurer en reste de savoir-vivre. Mais il commença trop tard et n'ôta sa toque que quand les autres se couvraient de nouveau, et faisaient, à l'exception de Fabien, le signe de la croix sur le front, la bou-

che et la poitrine, montrant ainsi leur attachement à l'Église catholique romaine. Enfin on se mit à table et on commença à manger. Le Maure et le chasseur se tinrent debout derrière leur maître pour le servir. De temps à autre ils rinçaient dans l'eau fraîche le gobelet d'argent dont se servaient à tour de rôle Fabien et le ménétrier, et le remplissaient de vin quand l'un d'eux l'avait vidé.

« Encore un mot, maître Wirri, dit l'aimable amphitryon, en mettant ainsi un terme aux louanges emphatiques que le maître chanteur donnait à l'invention de cette cuisine et de cette cave portatives. Tantôt, quand nous causions dans l'obscurité, vous avez oublié de vous expliquer sur un point essentiel. Supposé que vous eussiez réussi à enlever Épiphanie de chez Addrich, et à gagner avec elle le château de Liebegg, l'auriez-vous conduite au château du baron Mey, ou bien l'auriez-vous menée auprès du doyen d'Aarau, qui vous avait chargé de cette mission ?

— Hein ! répondit le ménétrier. Cela dépend. J'aurais agi selon les circonstances. Je vous ai déjà dit, et, s'il n'avait pas fait noir comme dans un four, vous auriez dû l'entendre, que ce vieux sorcier m'avait enfermé, et que je n'ai même pas aperçu cette jeune fille.

— Mais, en admettant comme un fait établi que vous fussiez parvenu à l'enlever, où l'auriez-vous conduite?

— Sire, cela n'est pas bien facile à dire. Si j'avais vu la pauvre orpheline, et que par supposition je lui eusse plu et qu'elle m'eût plu.... il se voit des choses si extraordinaires!... j'aurais bien pu me dire aussi que, quand on tient une belle, il ne faut pas la laisser échapper, et que tenir vaut mieux que courir ! Vous saurez que je suis encore garçon. Le baron a son affaire, et le doyen a eu la sienne ! Eh bien, vous me comprenez ; à bon entendeur peu de paroles, mon révérend père.... Il faut convenir que vos rôtis et vos pâtés sont excellents ! Trinquons encore une fois, mon père. De l'argent, cela sonne autrement que du verre ! Du vin de Saint-Michel, ma foi, c'est du vin de seigneur !

— Maître, vous vous trompez. Je ne suis pas ecclésiastique, mais laïque.

— L'un ou l'autre, marteau ou enclume ! peu importe ! Trinquons, sire Anonymo, nom inconnu ! Mais vos parrains ont bien aussi demeuré dans la chrétienté, n'est-ce pas ?

— Nommez-moi comme vous voudrez. Je m'appelle don
ırdo, ou, du nom de ma terre dans les Pays-Bas, Grœn-
rkenbosch.

— Celui qui nierait que votre nom est beau, sire, celui-là
merait mieux entendre le chant d'une grenouille que celui
ın merle! Mais, pour ne pas m'enrouer ni m'écorcher le
sier, permettez du moins qu'en mangeant je vous donne
tre premier nom, qui est beaucoup plus court. Comment
tes-vous déjà? Bombardo? Bombardement?

— Don Nardo.

— C'est juste, digne ami! Trinquons à votre santé! De
oi parlions-nous donc?

— Nous nous demandions chez qui vous auriez conduit la
ıne fille en sortant de la maison d'Addrich, si....

— Vous avez raison. Mais cela se comprend. En droite
ne, comme il a déjà été dit, à Aarau, dans la maison du
ëte qui jusqu'ici n'a eu de commerce, en tout bien et tout
nneur, qu'avec les neuf sœurs célestes, mais qui aurait
nné toutes les muses pour avoir la chair de sa chair, les
de ses os. Supposé qu'elle m'eût plu seulement moitié au-
ıt que la petite Aenneli, qui dans le repaire d'Addrich
avait servi de si bon jambon, l'affaire aurait été bientôt
clée!

— Et son consentement?...

— Hein! très-digne *Tonnero* ou *Tonnerdo*.... un ver à l'an-
ille, un mari à la fille; toutes deux, je vous le dis, mor-
nt à l'hameçon. Je connais cela. Quand on est jeune, on
se fait pas tant prier pour se marier!

— Maître, si vous êtes homme de cœur, je vous engage-
à tenter de nouveau l'entreprise dans laquelle vous avez
ıoué. Je m'intéresse beaucoup à vous. Au dire de ce jeune
mme, Addrich est justement éloigné de chez lui. Mainte-
nt ou jamais c'est le moment de délivrer la pauvre jeune
e! Essayez! S'il faut de l'argent, il s'en trouvera! Qu'en
es-vous? Auriez-vous envie?

— Croyez-moi ou ne me croyez pas. Je suis à toute heure
à tout instant homme à m'attaquer au diable, digne sire
nnebardo, et capable, s'il le fallait, de lui couper la queue....
ıis pardonnez.

— Allons, pas trop de présomption, maître, dit Fabien en
nt. Personne ne doute de votre héroïsme, mais Bélial

pourrait malicieusement vous prendre au mot. Rien que de penser à lui, cela lui fait dresser l'oreille. »

Le ménétrier effrayé jeta des regards craintifs autour de lui et dit à voix basse : « Ma foi ! vous n'avez pas tort, il ne faut pas peindre le diable sur le mur, il vient bien tout seul; mais toute parole dite auprès d'une bonne bouteille de vin n'est pas parole d'Évangile. Je voulais seulement dire qu'au prix d'une tonne d'or je ne me frotterais pas contre Addrich, surtout dans ces malheureux temps, où lui et ces coquins de paysans font les maîtres, peuvent couper le nez et les oreilles à un honnête homme, et vous éventrer. Mais par bonheur ils n'ont pas encore mis dans le sac tout ce qu'ils ont dans la tête.

— Comment le doyen d'Aarau vous recevra-t-il, reprit don Nardo, si vous revenez les mains vides avec votre courte honte? Un homme d'honneur, comme vous semblez l'être, doit tenir sa parole.

— C'est juste, mon digne ami. Cependant l'honnêteté chez nous vaut encore plus que la gloire ! A l'impossible nul n'est tenu. Je lui dirai tout bonnement : il faut faire comme on peut, et ne pas vouloir couper l'herbe avant qu'elle ne soit poussée. L'empereur lui-même ne peut que ce qui est possible. Mais vous autres, humectez donc un peu ce gobelet, il est sec comme un trou de scarabée !

— Maître, reprit le seigneur de Grœnkerkenbosch, à votre place je ne voudrais pas avoir fait pour rien cette longue route.

— Cela se peut. Mais le meilleur chasseur et le meilleur chien n'attrapent pas toujours du gibier !

— Le baron Mey vous eût rendu riche.

— Riche ! Une souris d'église bien grasse, une hirondelle blanche et un riche ménétrier, voilà trois choses qu'il faut chercher dans le paradis. Quand tous les arbres de la forêt Noire viendraient à mourir, cela ne donnerait pas une seule pomme de pin ! Non, je ne suis pas né coiffé, et, quand on mettrait dans mon sac tout l'argent qui appartient au Grand-Mogol, je ne rapporterais chez moi que de la paille !

— Laissez-vous dire un mot, maître. Rappelez-vous qu'Addrich est absent et que les accès sont maintenant libres ! Ne retournez pas auprès du doyen sans Épiphanie. Tentez encore une fois l'aventure. Que craignez-vous d'Addrich ? Il

est, dit-on, à la tête des rebelles, et sauvera difficilement sa peau.

— Non, sire, celui-là tient du chat; jetez-le comme vous voudrez, il retombera toujours sur ses pattes. Et quand il aurait tout le pays sur les bras et sur le dos, il n'étoufferait pas plus pour cela qu'un rat sous une meule de foin! Non, non, j'ai appris à le connaître, et je n'ai pas envie de porter moi-même ma peau au marchand de fourrures!

— Mais il pourrait se trouver des gens, maître, qui en cas de besoin ne vous abandonneraient pas!

— Oh! oui, quand la voiture roule, tout le monde y monte volontiers; mais quand elle verse chacun se sauve. Sire, je connais le monde et j'ai de l'expérience! »

Pendant cette conversation, qui se prolongea encore quelque temps, Fabien resta muet et frappé de surprise d'entendre deux hommes étrangers parler ainsi de l'enlèvement d'Épiphanie. Ils lui semblaient être les individus dont Addrich lui avait parlé quand ils avaient fait route ensemble de GræNichen à Suhr et au Gœnhard : Wirri, le messager du chevalier de Mey, et don Nardo, sans doute cet inconnu qui avait envoyé aux Mousses la femme de Sion avec de précieux cadeaux. Mais quel rapport pouvait-il y avoir entre un catholique néerlandais et le vieux doyen d'Aarau? se demandait le jeune homme. Pourquoi ces magnifiques présents faits à Épiphanie? Avait-il des projets sur cette jeune fille? Et avait-il fasciné le vieux doyen avec son or et son air dévot?

Fabien, dont le cœur battait plus fort à mesure que la conversation se prolongeait, ne quitta pas des yeux le mystérieux don Nardo. C'était un homme qui approchait de la cinquantaine, mais dont les traits fins et pâles avaient encore toute l'expression de la jeunesse. D'une complexion délicate, d'une taille moyenne, élancé et adroit, il aurait encore pu passer pour jeune, malgré ses cheveux minces et rares et sa tête chauve au sommet. Une cicatrice rougeâtre, trace d'une ancienne blessure à la joue gauche, ne le défigurait pas. Si sa figure n'indiquait pas son véritable âge, sa physionomie décelait encore moins son caractère. Elle était régulière, mais sans expression. On aurait juré que cet homme n'avait jamais ni ri ni pleuré dans sa vie. Dans ses paroles n'éclataient ni la joie ni la tristesse. Tout portait chez lui le cachet du calme et de l'indifférence.

Rien ne l'émouvait. Son regard même presque éteint semblait indifférent à tout ; le son de sa voix avait quelque chose de monotone et de traînant qui dénotait que cela l'ennuyait de parler.

Quand le favori d'Épiphanie eut cherché en vain à pénétrer l'étranger et ses projets, il s'avisa de feindre le sommeil, pour faciliter ainsi les confidences et les épanchements des deux interlocuteurs. Il se leva donc de sa place en bâillant, réunit quelques vêtements de paysan éparpillés dans la chambre, s'en fit un oreiller, et s'étendit par terre comme pour dormir. Mais il manqua tout à fait le but qu'il s'était proposé : car don Nardo fit desservir la table, et s'éloigna doucement avec maître Wirri et ses gens pour se coucher dehors sur le foin.

XXVI

Nouvelles énigmes.

Fabien, déçu dans ses espérances, fut bientôt amplement dédommagé par un sommeil bienfaisant. Bercé vers le matin dans les rêves les plus doux, il se trouva, grâce à la baguette de Morphée, transporté dans un monde féerique, où le mendiant se crée un palais, où la mère éplorée retrouve l'enfant qu'elle a perdu, et où le génie de la commisération accueille les désirs de ceux qui soupirent après le bonheur.

On devine sans peine quel ange Fabien rencontra dans cet Éden toujours vert, au sein de hautes montagnes, de vallons fleuris, de torrents écumants, qui tous lui retraçaient le souvenir de son heureuse enfance. Mais le dieu des songes parut cette fois traiter Fabien avec autant de bonté que de malice : car, en le conduisant à l'ancienne place favorite d'Épiphanie, dans la délicieuse vallée où le torrent Simmen prend naissance, et où, sous la pyramide nue du Seehorn, jaillissent sept sources limpides du pan de rocher escarpé, il lui fit voir la compagne de ses jeux sous un aspect tout nouveau.

Il tressaillit et fut saisi d'un transport de ravissement, car

il s'aperçut que, de toutes les mortelles, elle était peut-être la plus belle. D'une forme aérienne, son enveloppe terrestre semblait faite de lumière, et tout y était pour ainsi dire si transparent, qu'on y reconnaissait sa nature céleste.

Que Fabien ne fît cette découverte qu'à l'aide d'un rêve, cela peut bien au premier abord avoir l'air d'un conte, mais cela ne surprendra pas celui qui est initié aux mouvements mystérieux de l'âme.

Notre jeune homme n'avait jamais vu dans Fanny qu'une douce et bonne sœur. Et quel est le frère qui se laisse jamais enthousiasmer par la beauté de sa sœur?

A la vue de tant de charmes, il trembla, et son cœur battit avec force.

« Fanely, Fanely, dit-il dans son rêve, qu'est-ce que j'éprouve? Où avais-je donc mes yeux? Que tu es belle! Quel charme est répandu sur toute ta personne! »

Mais elle, lui tournant à moitié le dos, lui répondit avec un sourire plein de dépit :

« Veux-tu encore me taquiner, Faby? Ne pouvons-nous donc pas vivre sans nous quereller? Le langage que tu me tiens là, Renold me le tient sans cesse, et il sait cependant que cela me déplaît. »

Au même moment, le beau Suédois qu'elle venait de nommer sortit des broussailles derrière le rocher.

A cette apparition, une vive douleur se glissa dans la poitrine de Fabien : c'était le tourment de la jalousie, qui jusqu'ici lui était resté inconnu.

Il se réveilla avec cette douleur, mais aussi avec le souvenir de la beauté d'Épiphanie. Il se mit sur son séant et se frotta les yeux. La lumière du jour pénétrait dans la misérable chambre, à travers les fentes du volet de bois. Fabien soupira profondément, et, toujours préoccupé de son rêve, il sortit de la chaumière.

La vue du ménétrier qui, près du puits, passait ses doigts en guise de peigne dans ses cheveux crépus, lui rappela l'entretien de la veille. Il s'approcha d'un pas rapide de Wirri, et l'aborda par ce salut :

« Avez-vous beaucoup dormi et bien rêvé?

— Eh! bien et beaucoup ne se trouvent jamais ensemble, répondit Wirri. Mon lit de plumes, comme vous voyez, avait poussé dans les champs. Il faut que je secoue les duvets qui

me sont restés dans les cheveux, pour me préserver de l'attaque de quelque vache affamée. Notre sire don Nardo dort encore à qui mieux mieux avec son diable noir qui m'a mis hier tout en chiffons, à l'aide desquels les pauvres épargnent les frais de vitrier, quand ils ont cassé leurs carreaux. Souhaitez le bonjour à tout le monde. J'ai de la besogne à abattre. Il me faut jouer des jambes.

—Un mot seulement, maître! Il n'y a pas longtemps, vous étiez aux Mousses, chez Addrich? Comment Épiphanie a-t-elle accueilli le message du baron de Rued? A-t-il paru lui faire plaisir?

— Autant qu'un arc-en-ciel peut en faire à un aveugle. Je ne l'ai jamais vue, et elle ne m'a jamais parlé. Que le diable emporte Addrich avec son nez rouge! Il agit avec les honnêtes gens comme le Savoyard traite l'ours à qui il apprend à danser. Pour faire quelque chose de bien de cet homme-là, il faudrait commencer par le tuer tout roide.

— Vous n'êtes donc pas tenté de recommencer, et de faire ce que désire le seigneur de Grœnkerkenbosch?

— Nullement, mon digne ami! Je n'ai pas volé ma peau; qu'il porte la sienne au marché, s'il tient à la vendre! Le fin matois ne voulait-il pas absolument me décider à retourner dans ce repaire des Mousses? Il promettait monts et merveilles! tenter pareille chose, autant s'attacher aux cornes d'un taureau! Merci! Mais, heureusement, j'avais plus d'une défaite. Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise! Que n'y va-t-il lui-même? Pour mes courtes jambes, ses désirs vont un peu trop loin. L'homme des Mousses est un rusé compère. S'il m'arrivait quelque malheur, notre seigneur Tonnerdardo se moquerait encore de moi. D'ailleurs, il ne pourrait pas me venir en aide. Il est trop tard de crier au feu quand la maison est brûlée. Je retourne à Aarau, et je dirai à mon révérend doyen : C'est partie remise! On ne sonne pas les cloches pour tous les morts. Là où il n'y a pas de brèche dans un mur, on ne passe pas! Quand on ne peut pas arrêter une voiture, on la laisse rouler!

— Maître, vous parlez en homme sensé. Mais qu'est-ce que cela peut faire à un étranger, qu'on enlève Épiphanie de chez Addrich? Vous a-t-il donné à entendre pourquoi il prenait tant d'intérêt à votre récit?

— Il voulait me faire croire qu'il ne s'y intéressait qu'à

cause de moi, et qu'il voulait me tenir l'échelle pour m'aider à monter dans le lit nuptial. Cela m'irait bien, car on dit la filleule du doyen belle et vertueuse. Mais il me semblait toujours voir passer la queue du renard, et je me disais : On n'est pas un âne pour porter le bât !

— Voilà de sages réflexions. Cet homme commence à m'être suspect. Je me figure qu'il aura vu la jeune fille quelque part, et que le vieux pèlerin aura pris feu sans songer qu'il est d'âge à glacer l'amour. Ne croyez-vous pas?

— C'est bien possible ! On veut bien devenir vieux, mais on ne veut jamais l'être. Cependant :

Noix dure et dent gâtée,
Jeune homme et femme âgée....

Bref, j'ai coupé court et je l'ai planté là. Il fit alors une figure comme s'il avait mangé du chicotin. Puis il se tourna de l'autre côté sur le foin, et me souhaita une bonne nuit. Souhaitez-lui en échange, de ma part, le bonjour ; car je file au plus vite, *per pedes*, à Aarau.... Adieu, sire ami, portez-vous bien ! »

A ces mots, le ménétrier tourna à gauche, et traversa la plaine sans écouter Fabien, qui cherchait à le retenir. Presque au même instant parut le seigneur de Grœnkerkenbosch, accompagné de ses gens. Ayant aperçu le maître chanteur qui faisait de grandes enjambées, il se mit aussi à l'appeler, mais sans succès. Wirri ne se laissa pas arrêter, et marcha toujours sans tourner la tête.

Cependant Fabien ne voulait pas quitter le Néerlandais sans avoir l'explication d'une énigme qui intéressait son repos et la sûreté d'Épiphanie. Il s'approcha de lui, et, tout en lui parlant de choses indifférentes et en le remerciant de l'hospitalité de la veille, il le prit à l'écart, et lui dit sans détour:

« Avant de nous séparer, don Nardo, veuillez répondre à une question. Quel dessein avez-vous formé sur la nièce d'Addrich ? Votre conversation avec le ménétrier d'Aarau fait supposer que vous tenez beaucoup à la tirer des mains de son oncle, pour la remettre dans celles du doyen?

— Hem ! en effet, j'y tiens assez, répliqua le seigneur Grœnkerkenbosch avec son flegme imperturbable, tout en

regardant Fabien d'un air investigateur. Mais vous-même, ajouta-t-il, vous n'avez pas trop fait l'éloge d'Addrich. Cette pauvre jeune fille m'inspire un vif intérêt. Je voudrais la savoir libre.

— Pardonnez-moi, sire, vos désirs vont plus loin que cela : car vous poursuivez cette jeune fille par tous les moyens possibles, et non pas d'hier seulement. Je sais que vous avez adressé à la nièce d'Addrich, par une femme de Sion, un voile précieux, des perles d'Orient, et dix ducats de Venise. Un prodigue même ne fait pas sans motif de si magnifiques présents. Cependant, si vos intentions sont honnêtes, vous pouvez me les confier et être sûr que je vous prêterai aide et assistance.

— Jeune homme, répondit le Néerlandais avec le plus grand calme, je puis affirmer et même, s'il le faut, prouver que mes intentions sont honnêtes ; mais, pour que je me fie à vous, il faudrait que nous eussions fait plus ample connaissance. Certes, votre physionomie franche et ouverte vaut la meilleure lettre de créance. Aussi ma reconnaissance ne vous manquera pas, si vous voulez me prêter votre appui.

— Et que désirez-vous, sire ?

— Rien que la délivrance de cette malheureuse jeune fille des mains d'un homme si mal famé ! Plus tôt elle sera délivrée, mieux cela vaudra ! Je vous dirai en outre qu'il est indifférent qu'elle soit conduite chez le doyen d'Aarau ou ailleurs, ou bien qu'elle me soit remise à moi-même !

— A vous, don Nardo ? Connaissez-vous cette Épiphanie ? »

Après avoir regardé un instant le jeune homme en silence, le Néerlandais répondit d'une voix ferme :

« Oui, je la connais, et beaucoup.

— Vous, don Nardo ? Il y a là quelque chose qui cloche. Si vous la connaissez, comment pouvez-vous croire qu'elle quittera son oncle pour suivre un étranger dont elle n'a jamais entendu parler ?

— Croyez en ma parole, jeune homme, elle aussi me connaît. »

L'étranger prononça ces paroles d'un ton si sérieux et si assuré, que Fabien, qui avait encore bien des choses sur la langue, resta muet, tout interdit, et recula d'un pas. Mais

bientôt sa surprise se transforma en indignation, et, jetant à don Nardo un regard du plus profond mépris, il lui dit au moment de le quitter :

« Oui, vous pouvez la connaître.... Oui, comme le vautour connaît la colombe. Convoitant sa proie, il tourne autour d'elle, dans l'air, jusqu'à ce qu'elle ait quitté le toit qui l'abrite. Mais elle ne vous connaît pas. Jamais votre nom n'a frappé sa chaste oreille, jamais il ne s'est échappé de ses pieuses lèvres ! Car sachez que je suis le frère d'Épiphanie ! »

La véhémente apostrophe de Fabien ne décontenança en rien l'impassible Néerlandais. D'un ton aussi calme que s'il ne s'était agi que de la pluie ou du beau temps, il lui répondit :

« Jeune homme, ne payez pas ma franchise par une fausseté. Bien qu'étranger au pays, je connais votre fausse monnaie. Épiphanie n'a pas de frère.

— Si je ne suis pas son frère par le sang, du moins.... »

Fabien demeura court; il se sentit tant soit peu embarrassé en face de son interlocuteur, qui, avec raison, lui donnait un démenti.

« Mais, je suis bien bon, continua-t-il d'un ton impétueux, comme pour donner le change sur la faute dont il se sentait coupable, ou bien parce qu'une nouvelle contrariété avait ravivé son indignation. Qu'ai-je à démêler avec vous ? D'ailleurs, qu'est-ce qui m'oblige de vous révéler les rapports que je puis avoir avec cette jeune fille ?...

— Doucement, doucement, jeune homme ! Notez bien que je ne vous ai demandé aucune confidence. On devine sans peine que vous devez être son fiancé. Le portrait qu'on m'a fait de vous est assez exact. Avec un maintien hardi et un minois comme le vôtre, on peut bien disputer le cœur d'une jeune fille !

— J'espère, dit Fabien d'un air menaçant et en se rapprochant, j'espère, sire, que vous n'avez pas envie de vous moquer de moi !

— Au contraire, jeune homme, répliqua le Néerlandais avec le plus parfait sang-froid. Je rends grâce au hasard qui nous a réunis d'une manière si inattendue. Rapprochons-nous ! Si vous m'aidez à parvenir à mon but, je pourrai peut-être aussi vous donner un bon coup d'épaule. Délivrez d'abord Épiphanie, puis nous verrons !

— A vous entendre, on dirait que vous nous prenez tous, nous autres Suisses, pour des gens bien stupides! Hier, vous avez tenu à peu près le même langage au ménétrier. De quel droit, dites-moi, disposez-vous de la main d'Épiphanie?

— Ce droit, vous le connaîtrez quelque jour. Mais en attendant, soyez sûr que celle du moins que vous appelez votre fiancée ne le contestera jamais.

— Allons, en voilà assez, seigneur de Grœnkerkenbosch. Pas un mot de plus, si vous ne voulez pas me pousser à un crime, dit Fabien plein d'une noble colère. Qui êtes-vous, pour oser vous jouer de moi?

— Doucement, jeune homme, doucement! Il n'est nullement question de jeu ni de plaisanterie. Vous devriez bien voir à mon air sérieux que je ne suis pas homme à jouer de méchants tours! Qui vous êtes, je le sais; mais qui je suis....

— Moi aussi je le sais. Vous êtes un Néerlandais espagnol, qui croyez que vous n'avez qu'à frapper sur votre sac d'argent pour faire le maître en Suisse; un catholique, peut-être un prêtre déguisé, qui avez besoin d'une jolie nièce pour gouvernante. Partez avant que ce bras ne vous brise la nuque, et cherchez parmi vos propres dévotes un palliatif contre votre serment de chasteté.

— Jeune homme, s'écria don Nardo, dont la froide impassibilité fit tout à coup place à une colère concentrée; jeune homme, je pardonne à votre fougue irréfléchie l'outrage que vous me faites; mais n'insultez pas les croyances d'une Église à laquelle vous seriez digne d'appartenir. Vous me jugez mal, mais moi je sais vous apprécier. Au nom de Dieu et de tous ses saints! je veux le bonheur d'Épiphanie, son salut temporel et éternel, et, s'il se peut, aussi le vôtre!

— Comment! s'écria Fabien avec un sourire amer, mon salut éternel et le sien! Dans votre fanatisme religieux, courez-vous par hasard le monde pour opérer des conversions et faire des prosélytes? Je vous conseille en ami de veiller à votre peau dans le pays de Berne, et de ne pas laisser soupçonner au doyen d'Aarau quelle chasse vous faites aux âmes. Malgré tous vos saints, vous n'échapperiez pas au pilori et au carcan!

— Brisons là-dessus, dit don Nardo qui avait repris tout son sang-froid. Ce sont là des coups d'épée dans l'eau. Soyez

sans crainte pour votre religion, je ne cherche point à vous convertir. Si le Dieu de miséricorde veut ramener les brebis égarées à la vérité de la vie éternelle et dans le giron de l'Église, il n'a pas besoin de moi. Je serais l'instrument le plus indigne dont il pût se servir! Je ne m'inquiète pas davantage du sort de la nièce d'Addrich, votre fiancée. Ce que je sais d'elle me montre qu'elle n'est peut-être pas si éloignée que vous semblez le croire de la foi qui seule peut nous sauver! Une âme pieuse, pure, et aspirant comme elle à la vraie félicité, ne résistera pas longtemps à sa mère divine, quand elle entendra sa voix. Mais laissons cela. Quant à vous, jeune homme, réprimez cette fougue juvénile, et abandonnez ces odieux soupçons! Vous me méconnaissez. Passons encore cette journée ensemble, et je ne doute pas que nous ne devenions amis. Alors je travaillerai de mon côté à votre bonheur. »

Fabien contemplait en silence cet homme, dont les discours ne servaient qu'à augmenter ses doutes et ses incertitudes. Il y avait des instants où il croyait que l'étranger n'avait pas tout à fait son esprit à lui; mais il revenait bien vite à d'autres sentiments, quand il considérait le sens et la liaison qu'il y avait dans ses paroles, l'assurance et jusqu'à la cordialité de ses manières, qui dénotaient une conviction profonde et une bienveillance réelle. En outre, la gravité constante de don Nardo, quand même elle n'aurait été que simulée, contrastait tant avec l'impétuosité naturelle de Fabien, qu'elle donnait à tout son être une dignité et une conviction qui avaient quelque chose d'écrasant.

« Eh bien, continua don Nardo, décidez-vous; restez cette journée avec moi. Je désire faire votre connaissance; accompagnez-moi jusqu'au Rhin. Nous causerons ensemble de votre fiancée; des choses importantes l'attendent, vous pourrez l'en instruire vous-même. Peut-être serez-vous le premier à me l'amener, si le bonheur de cette orpheline vous est réellement aussi cher qu'à moi.

— Que Dieu m'en garde! s'écria Fabien. Qu'y a-t-il de commun entre elle et vous? Je sens, sans pouvoir me l'expliquer, que, malgré votre extérieur respectable, tout n'est pas chez vous comme cela devrait être. Mais, quoi qu'il en soit, que le mal chez vous réside ou dans la tête ou dans le cœur, il faut que je vous avertisse! Gardez-vous bien de

courir après une jeune fille dont vous ne pouvez pas honnêtement rechercher la société. Par le salut de mon âme! si jamais je vous rencontre dans le mauvais chemin, soit dans le voisinage des Mousses, soit du côté d'Aarau, vous aurez dit votre dernier *Ave*. Maintenant vous voilà prévenu. Je suis homme de parole. Portez-vous bien! »

Fabien se disposait à partir; don Nardo le saisit vivement par le bras et lui dit : « Il y a un malentendu entre nous deux. Vous rejetez votre bonheur! »

Le jeune homme repoussa loin de lui le Néerlandais. « Laissez-moi, dit-il; à votre vue je frissonne comme devant Satan, le tentateur dans le désert!

— Devant moi? dit don Nardo d'un air d'humeur que vint adoucir un sourire moqueur. Ma foi! vous devez avoir été bien mauvais soldat, et avoir bien peu appris à connaître le monde et les hommes au service de la Suède. Adieu donc, sire capitaine, et oubliez la nièce d'Addrich. Dieu ne l'a pas créée pour des gens de votre acabit! »

Fabien le regarda de côté et dit: « Il me semble que vous vous méprenez singulièrement sur ma personne.

— Non, plus maintenant. J'ai été trompé un instant, quand ma courte vue m'a fait prendre un tambour pour un canon. N'en parlons plus. Allez avec Dieu. »

XXVII

Prisonniers de guerre.

A ces mots, le Néerlandais tourna le dos à Fabien et reprit le chemin de la chaumière. En y arrivant, il ne fut pas peu surpris de voir ses gens et ses chevaux entourés de paysans armés. Il ne tarda pas à être enveloppé, ainsi que Fabien, par une autre bande de rebelles.

Aux cris perçants d'une femme, et aux gestes multipliés qu'elle faisait pour indiquer la fenêtre brisée de la chaumière, on reconnut que c'était la propriétaire, furieuse de ce dégât,

qui était revenue. Les paysans se saisirent de nos quatre voyageurs en poussant de grands cris.

« Qu'est-ce que cela signifie, mes braves gens? leur dit Fabien d'un ton exaspéré. Est-ce là la manière de faire une guerre franche et loyale, que d'attaquer des voyageurs sur la grande route et de faire prisonniers des hommes inoffensifs? Ou bien aurions-nous par hasard l'air de vagabonds ou de bohémiens? Je suis Suisse comme vous, de l'Oberland de Berne. Si je vous parais suspect, je suis là pour vous répondre à toute heure. Quant à ce noble étranger que voilà, il ne sait rien de nos querelles. Laissez-le donc suivre paisiblement son chemin avec ses domestiques. J'espère que vous n'aurez pas le courage de le dévaliser. Il irait ensuite dire dans son pays que nous autres Suisses, nous ne savons pas ce que c'est que l'hospitalité, et que nous sommes tous des coquins et des brigands.

— Que nous raconte là ce blanc-bec? cria un des paysans les plus proches de lui, tandis que les uns chantaient et sautaient de joie, et que d'autres se disputaient et vociféraient. Montrez-lui donc son béjaune. Ne voyez-vous pas au plumage de l'oiseau d'où il vient? C'est un espion des villes, envoyé pour nous vendre.

— Terrassez-le, ce drôle, criait un troisième. Nous autres, qui avons remporté cette grande victoire, et qui pouvons nous vanter d'avoir chassé du pays les soldats de Bâle et de Mulhouse, nous nous laisserions traiter de brigands par ce mauvais chenapan!

— Non, non! reprenait un autre. Nous avons déniché là de fameux merles! Avant de les rôtir, il faut bien les plumer, jeunes et vieux. Emmenons-les tous à Olten, chez le sous-bailli de Buchsiten. Il leur fera siffler un air. »

Pendant que la foule jurait et pestait, que Fabien tenait toujours tête à ces braillards, le seigneur de Grœnkerkenbosch, à qui on avait enlevé son magnifique poignard de sa ceinture, conservait toujours son flegme, et paraissait être un simple spectateur au milieu de cette bagarre.

Il se tourna enfin vers Fabien et lui dit:

« Nous sommes, à ce qu'il me semble, condamnés malgré nous à nous tenir compagnie l'un à l'autre. Laissez faire à ces bonnes gens ce qu'ils considèrent comme leur devoir, et ne les exaspérez pas par des bravades inutiles. D'avoir voulu

prendre fait et cause pour un étranger, cela vous fait honneur comme Suisse. Mais moi, je ne cours aucun danger. Occupez-vous donc de vous-même, je vous prie. »

Fabien ne répondit pas, et continua à discuter avec les paysans qui, outre les gens de don Nardo, avaient aussi amené ses chevaux.

Les cris des insurgés augmentaient sans cesse avec le nombre grossissant des paysans arrivant de tous côtés. C'étaient, en grande partie, des hommes détachés de la bande de Soleure, qui, la veille, avait assisté à la retraite du colonel Zœrnli, près d'Erlisbach et sous la Schafmatt. Tous, encore enivrés par la boisson et la victoire, entouraient avec curiosité les voyageurs, dont le costume étranger occupait toute leur attention. Mais ce qui excitait le plus leur surprise, c'était la peau noire du Maure.

« Eh! s'écrièrent tout à coup quelques paysans qui se rangèrent à l'arrivée de nouveaux venus. Voilà qu'on amène encore un prisonnier! Allons, il faut continuer les battues. La montagne fourmille d'espions et de gars des villes!

— Vivat, nous avons pris le plus gros! s'écria avec une fière gaieté un des arrivants. Parlez-moi de celui-là! Mais je suis sûr qu'aujourd'hui il a dû pester pour la première fois contre sa belle panse, qui l'a empêché de nous échapper. »

La personne dont on parlait n'était autre que le respectable maître Wirri, occupé à essuyer la sueur qui lui coulait du front et à respirer de toute la force de ses poumons.

« Comment allez-vous, maître? lui demanda don Nardo. Ce n'était guère la peine de vous mettre sitôt en route.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, » répondit le ménétrier en soupirant. Puis il se mit à hausser les épaules, et, passant en revue toutes les figures qu'il voyait autour de lui, il ajouta : « Les choses vont comme elles peuvent, et elles ne vont jamais bien! Je crois qu'en allant *piano* on va loin! Allons, soit!... Le diable est déchaîné dans le pays. Aussi personne ne sait où donner de la tête. Jamais, au grand jamais, je n'ai vu le monde si bouleversé! Si les hommes ne sont pas fous, le jugement dernier ne doit pas être loin!

— Paix, gros boudin! interrompit un des paysans, ou bien l'on te servira un plat d'une autre façon. Tu ne serais pas gros et gras comme tu l'es, si tu n'avais pas mangé nos œufs

et nos poules à la table du gouverneur. Enfin, nous voilà les maîtres, maintenant. Vous autres, gens des villes, vous vous tairez, et vous vous tiendrez, je vous le dis, chapeau bas devant nous!

— Mes beaux sires, vous voilà montés sur vos grands chevaux, répondit le ménétrier, mais prenez garde qu'on ne vous fasse redescendre sur des ânes. Pour ce qui est de ma personne, vous avez fait là une capture qui ne gonflera pas trop votre bourse! Je ne suis pas un conseiller, comme vous avez l'air de le croire, mais de ma profession, ménétrier et maître chanteur. Pour me prendre quelque chose, il faudrait d'abord commencer par me donner! Ne tuez donc pas un chat pour avoir un lièvre. Je vous conseille, messires, de procéder avec douceur, et de ne pas trop tendre l'arc. Laissez-moi partir, car je ne vous ai fait aucun mal!

— Mais non plus aucun bien, lui cria un homme à large carrure. Vous autres citadins, vous tenez ensemble comme la poix et le ligneul. Les loups, comme on dit, ne se mangent pas. L'un vaut l'autre. Tu viendras avec nous à Olten. Si tu n'es pas un traître, tu pourrais le devenir. C'est pourquoi il faut t'ôter les moyens de pécher. A te regarder seulement, on s'aperçoit que ton chapeau pointu et ta tête de fripon sortent de chez le même fabricant.

— Dites-moi des injures tant qu'il vous plaira, répondit Wirri avec humeur. Il n'y a pas de cuirasse qui tienne contre une mauvaise langue! Mais écoutez toujours le conseil d'un honnête homme : n'aiguisez pas trop vos couteaux! Vous vous êtes embarqués dans une mauvaise affaire! S'attaquer à ses maîtres et seigneurs, c'est vouloir attraper des coups. C'est l'histoire des pots de terre et des pots de fer. Vous en ferez bientôt l'expérience! Les vilains ne forcent pas les seigneurs à mettre les pouces.... Quand on bâtit au-dessus de sa tête, il vous tombe du plâtre dans les yeux.

— Grosse masse de chair, nous n'avons que faire de tes conseils. Tu n'es bon qu'à mettre à la broche, cria le même paysan. Aujourd'hui, c'est nous, et non pas les villes, qui avons les atouts. Nous leur ferons entendre raison. Le droit est de notre côté, et nous sommes cent mille. Ainsi, *motus!*

— Je crois que j'ai un bec comme vous autres, pour m'en servir, répondit le ménétrier. Que cent mille prennent fausse

route, ils ne s'en trouvent pas plus pour cela dans la bonne voie.

— Silence, vous autres, la paix! Ne maltraitez pas ces prisonniers. Conduisez-les à Olten, » dit tout à coup un petit homme maigre et pétulant, qui était bien mis.

Tous les assistants lui firent aussitôt place; c'était le sous-bailli de Buchsiten.

« Et vous, mon ami, dit-il en se tournant vers maître Wirri, gardez vos proverbes dans votre sac, ils ne s'en gâteront pas davantage : car, sachez-le bien, vous n'instruirez ni ne convertirez personne.

— Sans doute, reprit Wirri. *Asinus asinum fricat*. Deux ânes ne peuvent pas se faire docteurs l'un l'autre. Mais je ne demande que ce qui est juste et bien. Je suis un homme d'honneur. Pourquoi m'emmener de force? Si vous avez ici un peu plus d'autorité que moi, faites-moi rendre justice. Je n'irai pas à Olten, je ne bougerai pas.

—Mais tu n'iras pas non plus à Aarau, reprit le sous-bailli d'un ton rude.

— Il n'y a qu'à le pendre ici à un arbre, entre les deux villes, cria le premier paysan.

— Malheureusement il n'y a pas de branche assez forte pour porter un tel fardeau, » répondit le sous-bailli.

Tous les assistants rirent à gorge déployée et s'écrièrent :

« Si, si! »

Le maître chanteur pâlit, et, à la vue d'un gros chêne qui se trouvait tout près de là, il se rapprocha de ses compagnons d'infortune, comme pour se mettre sous leur protection.

« Soyez prudent, maître, lui dit don Nardo. Demandez plutôt grâce que justice.

— En effet, répondit le ménétrier effrayé. Une once de faveur pèse toujours plus qu'un quintal de justice.

— Marche! » cria le sous-bailli de Buchsiten; et toute la troupe se mit en route au bruit du tambour et au milieu des cris d'allégresse.

Il semblait que c'était à dessein qu'on avait séparé les prisonniers. Fabien marchait entre ses gardiens, plein de dépit et d'un air résolu.

Il s'était proposé de se rendre ce jour-là même aux Mousses, pour voir la belle Épiphanie, et pour la prévenir des desseins

du Néerlandais, dont les discours lui avaient inspiré les plus grandes inquiétudes. L'assurance qu'avait montrée cet étranger lui faisait présumer qu'il était d'intelligence avec elle, et qu'il visait à la faire changer de religion.

La défiance avec laquelle les partis religieux s'observaient alors, après les longues guerres de la religion, et l'ardeur qu'ils mettaient à s'enlever mutuellement des prosélytes, ne pouvaient qu'augmenter les craintes du jeune homme. Pendant tout le trajet, il observa l'étranger avec le plus grand soin, et il aurait même voulu renouer avec lui l'entretien pour sonder ses projets; mais don Nardo, sans prendre garde à Fabien, marchait dans les premiers rangs, et parla toujours, jusqu'à Olten, avec le sous-bailli de Buchsiten. Les paysans, montés sur les chevaux qu'ils venaient d'enlever, firent leur entrée triomphale dans la petite ville d'Olten.

Là, on répartit les prisonniers en différents quartiers. On enferma Fabien dans une petite pièce sombre, éclairée par une fenêtre grillée; on plaça une sentinelle devant sa porte, et on lui donna pour lit un sac plein de feuilles.

Il ne sut pas ce qu'étaient devenus ses compagnons. Mais le lendemain matin, étant à sa fenêtre, il aperçut, non sans quelque surprise, le seigneur de Grœnkerkenbosch accompagné de son nègre et de son chasseur, qui, rendus à la liberté, sortaient à cheval de la ville.

« Bon voyage ! » lui cria Fabien avec un vif dépit.

Don Nardo leva la tête et, sans changer de figure, le salua de la main comme pour lui dire adieu, et disparut.

Fabien se livra à l'espoir que lui aussi allait bientôt recouvrer sa liberté. Mais il se trompait beaucoup, car de jour en jour sa détention devint plus sévère. Son gardien lui parla d'espions des villes qui avaient été pris et pendus; et quelquefois, en bon catholique, il lui conseillait d'abjurer son hérésie luthérienne et de retourner à la vraie foi, pour faire au moins une fin bienheureuse.

pureté angélique de la jeune fille. Mais à mesure qu'il se familiarisait avec la possibilité de s'attacher Épiphanie par les liens les plus sacrés, et de l'emmener avec lui de la Suisse comme sa femme, il sentait aussi augmenter la crainte que lui inspirait le Néerlandais catholique, et la jalousie qu'il éprouvait en pensant au beau Renold. Dans son impatience de se voir libre, il se laissait quelquefois aller jusqu'au désespoir. Il se parlait souvent à lui-même à haute voix; il frappait du poing contre les murs, et remuait les gros barreaux de fer de manière à faire trembler les entablements de pierre. Les heures lui duraient comme des jours; les jours lui paraissaient des semaines, et les semaines lui semblaient aussi longues que des années. Ses gardiens craignaient sérieusement qu'il ne perdît la raison.

En effet il aurait pu devenir fou, si enfin, après plus d'un mois, la porte de sa prison ne se fût ouverte.

Des paysans armés le conduisirent dans une autre pièce, où plusieurs villageois bien mis étaient assis autour d'une grande table ronde, et, bien qu'il fût encore grand matin, mangeaient du pain et buvaient du vin. Parmi ces hommes Fabien distingua aussitôt la figure athlétique d'Addrich, et celle de l'homme qui, pendant la marche d'Olten, s'était fait connaître comme sous-bailli de Buchsiten.

A l'entrée de Fabien dans la salle, l'assemblée interrompit une conversation bruyante; tous, prenant tant bien que mal un air grave, cherchèrent à se donner un maintien aussi digne que possible.

L'un posa vivement sur la table le verre de vin qu'il allait porter à sa bouche; l'autre laissa échapper des mains son couteau et son pain et se croisa les bras. D'autres encore joignirent les mains ou bien reculèrent leurs siéges pour se croiser les jambes.

« Fabien der Almen, dit le sous-bailli Adam Zeltner, bien que nous sachions que tu t'es follement attaché à la cause de Berne, et que, tout fils de bon paysan que tu es, tu tiens honteusement pour les villes, nous sommes cependant disposés à agir envers toi avec clémence. Tu verras par là que nous autres paysans libres, nous sommes plus généreux que les seigneurs de Soleure et de Berne qui se donnent le nom de *gracieux* et de *cléments* et qui cherchent toujours à nous trouver en défaut, pour nous infliger des

pas le contenu de ces lettres, et je savais encore m
j'eusse à refuser ce service à des hommes qui sont
gneurs et maîtres.

— Silence! C'est nous qui sommes maintenant
gneurs et maîtres; c'est pourquoi nous te faisons gr
nous te demandons, en échange, de la soumission et
connaissance. Tu promets donc de nous obéir.

— Oui, dans tout ce qui est licite et honnête.

— Il n'y a rien de licite que ce qui est juste, et
demanderons jamais de toi que des choses justes d'a
serments et en vertu de la ligue nationale conclue à
wald. Cependant il y aurait, je pense, peu de fond à
ta parole, si notre bonne cause, c'est-à-dire celle
n'avait pas déjà triomphé de tous les obstacles. Aus
pouvons te relâcher sans crainte, quand même tu r
rais en droite ligne à Berne. De plus, notre cher v
honorable confédéré que voici (le sous-bailli désig
main Addrich des Mousses) a répondu de toi, ce qu
devras jamais oublier de ta vie.

— Je me fais un plaisir d'en remercier Addrich
vous tous, car il me connaît et je sais qu'il me
bien. Pour vous, si, au lieu de me retenir ici prisonn
sieurs semaines contre toute justice, vous m'aviez in
et vous aviez cherché à vous convaincre plus tôt de mo
cence, si vous m'aviez confronté avec mes vils accusate
que j'eusse pu me justifier et les confondre, il m'eût ét

ıseillé de ne pas te lâcher, était un noble étranger digne
ıi qui ne t'avait vu que peu de temps, mais qui nous a
is assez de choses sur ton compte. Tu dois te rappeler le
ıeur de Grœnkerkenbosch, arrêté au même moment que
ll n'avait certes aucun intérêt à....

· L'infâme! c'est donc lui? s'écria Fabien furieux. Et vous,
vous dites justes et prudents, vous croyez les faussetés
vous débite le premier aventurier venu, et sans aucune
ıve vous traitez en criminel un de vos compatriotes!

· Écoute, mon petit blanc-bec, lui cria un vieux paysan
ılé, ne perds pas le respect que tu nous dois. Songe à
ıu parles, et à faire rentrer dans ta gorge tes paroles in-
renantes. Il ne t'en poussera pas pour cela de goître! »

ı sous-bailli fit signe au vieux paysan de se taire, et se
nant vers Fabien, il continua ainsi :

Si le premier témoin qui s'est produit contre toi pouvait
récusé, nous t'en opposerons un autre qui à lui seul en
ı cent. C'est un patriote bien éprouvé, pour qui l'intérêt
ıien public est au-dessus de toute considération person-
ı et de toute l'amitié qu'il semble avoir eue pour toi. C'est
ıui nous a appris d'une manière positive ce qui t'amène
ırgovie, et ce que les Bernois t'ont donné pour le ser-
que tu leur rends. Ce témoin que tu ne récuseras pas, je
ıe, est le brave et vaillant capitaine Gédéon Renold.

- Pour celui-là, je vous le donne comme un vrai coquin
ıis la tête jusqu'aux pieds. Ce Judas et moi nous avons
de tout temps amis comme le sont le chat et le chien.
rquoi ne me mettez-vous pas face à face avec ce merce-
e suédois, avec cet être d'une nature si méchante, qu'il
sa mère quand elle lui donna le jour?

- Si tu ne crains pas de déverser l'outrage sur les hommes
ılus honorables, continua le sous-gouverneur avec amer-
e, récuse donc le témoignage de celui-ci, qui s'accorde en
point avec tous les autres. La vérité n'a qu'un langage,
ıensonge en a mille. Cependant le troisième a bien voulu
ındre de ta conduite à venir et se rendre ta caution.

Oui, Addrich, et toi aussi? » dit Fabien en jetant un re-
l de douloureuse surprise sur le vieillard.

éjà, pendant les dernières paroles du sous-bailli, Addrich
t froncé ses sourcils épais, et avait lancé un regard per-
ı à l'orateur de l'assemblée.

A ce moment il dit d'un air mécontent :

« Il est rare de voir quelqu'un qui parle à la fois beaucoup et bien ! »

Puis se tournant vers le jeune homme il ajouta :

« Non Fabien, je n'ai nullement porté mauvais témoignage contre toi; car tu m'avais dit toi-même que tu n'étais ni tiède ni bouillant, et que tu tenais aussi peu pour les villes que pour le peuple. Tu es un enfant sans expérience, et tu as bien mérité le fouet. Les gens de Bâle avaient commencé par te pincer; je t'ai délivré. Puis tu t'es laissé prendre par le peuple. Quand les loups et les chiens sont aux prises, il ne faut pas vouloir passer au milieu d'eux et dire : « Cela ne me « regarde pas. » Celui qui dans les guerres civiles ne se range d'aucun parti, se met tout le monde à dos. Du reste, garde-toi de Gédéon, tu auras encore bien des choses à démêler avec lui. Pour moi, c'est le hasard qui m'apprit que tu avais été mis en prison. Je n'en fus pas fâché pour toi : car de cette manière au moins ta vie ne courait aucun danger, tandis que dehors les paysans ou les gens des villes t'auraient déjà mis à l'ombre. Maintenant que tu es libre, accompagne-moi aux Mousses. On ne viendra point t'y chercher. Quant à Gédéon, il a assez d'occupations sur les bras. »

Cela dit, Addrich regarda l'affaire comme terminée. Il se leva et mit fin à la séance. Personne n'osa élever la moindre contradiction. Puis après être allé de l'un à l'autre pour concerter les mesures générales, il s'empara de Fabien et l'emmena avec lui hors de la maison.

XXIX

Le retour au foyer domestique.

Ils traversèrent sans obstacles la rue étroite et obscure jusqu'à la porte de la ville, et passèrent en silence par le pont de bois qui joint les deux rives de l'Aar. Mais quand Fabien vit briller les flots de la rivière aux rayons du soleil, qu'il aperçut les rochers escarpés couronnés de buissons et

dorés par l'aurore, les cerisiers en fleur, les prés verdoyants parsemés de primevères, de bluets, de marguerites et de renoncules ; quand il entendit le doux gazouillement de l'alouette, le gai chant du pinson dans les bosquets d'alentour, il s'attendrit et poussa un profond soupir. Il étendit ses bras comme s'il avait voulu attirer le ciel et la terre sur son cœur palpitant; il cueillit une branche d'aubépine fleurie, et en porta un frais bouquet argenté à ses lèvres, tandis que quelques larmes coulaient le long de ses joues.

« Fabien, tu te conduis comme une fille, dit Addrich, ou plutôt comme un enfant.

— Tu ne t'en trouverais que mieux, si tu pouvais devenir aussi enfant que moi et comprendre la joie qui m'enivre. Oh! qu'il est léger, le souffle de la liberté, et qu'il est doux, le baiser de la nature! Tu me fais de la peine, Addrich! Tu ne jouis plus du charme répandu sur toute la création divine, et tu n'entends plus les voix mélodieuses de cette vie qui me transportent!

— Tu as raison, Fabien, reprit Addrich. Je n'ai jamais compris la vie, et elle aussi ne m'a pas compris. Ma naissance a été une fatale erreur de l'aveugle destinée.

— Ne parle pas ainsi, Addrich. Ne blasphème pas, du moins aujourd'hui!

— Eh bien, dis-moi donc, Fabien, quelle est la sagesse qui a placé des aveugles dans un si beau pays, des sourds-muets, des crétins et des imbéciles au milieu de créatures raisonnables! Et pourquoi faut-il que, doué de bon sens et plein d'affection, j'aie été jeté au milieu de cette engeance d'ânes et de tigres à figure humaine? Qui me connaît? Qui tient à moi? Qui me dédommage de la douleur d'être condamné à habiter ce monde, de m'y trouver attaché contre ma volonté par des liens que je ne puis briser, et de partager le sort de Lenore, de ne pouvoir vivre ni mourir? Fabien, je hais la vie; mais une voix intérieure me défend de la quitter. Je ne puis en finir! Dans ce bagne, qu'on nomme le monde, l'homme est l'esclave d'un inconnu; il maudit sa chaîne, mais il ne peut la briser, et il est forcé de supporter sans défense les coups impitoyables de son cruel gardien, le destin!

— Écoute, Addrich, s'écria Fabien en s'arrêtant tout à coup et en retenant le vieillard de ses deux bras, tandis que

ses yeux brillaient d'un joyeux éclat; écoute, Addrich. Je me charge de te guérir. Suis-moi en Allemagne, quitte la Suisse avec moi. Épiphanie et moi, nous serons tes enfants, nous prendrons soin de toi comme d'un père, quand tu n'auras plus ta Lenore. Tu te réconcilieras avec le monde et les hommes dans une riante et paisible solitude, quand tu ne vivras plus au milieu de ces troubles et de ces haines qui désolent ton pays! Crois-moi, Addrich, le bonheur pourra encore te sourire! Nous te préparerons une douce et agréable vieillesse!

— Oh! tout mon être au dedans et au dehors n'est plus qu'une grande plaie. Quand vous me coucheriez sur la plume, sur la soie, ou sur les roses, je n'en souffrirais pas moins. Allons, en marche, Fabien! allons aux Mousses, s'écria-t-il après un moment de silence, en s'arrachant à l'étreinte de son jeune compagnon et en marchant à pas précipités sur la grand'route.... Laissons cela. Je puis te donner de meilleures nouvelles: le succès du peuple est assuré. Les villes tomberont dans la poussière. Je ne quitterai pas ce monde sans laisser derrière moi une grande œuvre, et j'aurai la satisfaction de lui rendre plus qu'il ne m'a jamais donné.

— Addrich, ne t'aveugle pas. Tu cours au-devant d'une perte certaine, et tu entraînes avec toi des milliers de malheureux! Je parie que les villes n'ont pas cédé d'un brin aux paysans.

— Tu ne sais rien. Pressée par son propre poids, l'affaire suit son cours naturel. Les villes n'arrêteront pas cette avalanche qui, roulant du haut de la montagne, brisera tout ce qui s'opposera à son passage. Soleure et Berne, Bâle et Lucerne, l'Argovie et les bailliages libres, sont en pleine insurrection. On verra bientôt un nouveau ciel et une nouvelle terre!

— Addrich, ne t'y fie pas. Les seigneurs ont plus de tête et plus d'argent que vous autres.

— Et nous, Fabien, nous avons le poing plus fort et de meilleurs droits. C'est Zurich qui veut se donner aujourd'hui l'air le plus important. Il est venu dans la ville, il y a quelques semaines, cinq compagnies, chacune forte de deux cents hommes. Mais, malgré les allures menaçantes qu'elle prend, Zurich sait que le long du lac les esprits fermentent, et elle a renvoyé les troupes, bien que les hommes de Wædenschwyl

et de Knonau lui aient adressé des députés pour l'assurer de leur fidélité et de leur soumission. Zurich a aussi dépêché à Berne le bourgmestre Waser et le chancelier Hirzel, pour négocier avec les députés de Glaris et de Schaffhouse. Mais ceux-là, à l'instar du tailleur aveugle, ont mis la pièce à côté du trou !

— Comment? Ils n'ont rien fait?

— Si fait. On a traité de guenilles avec Leuenberg, des taxes d'exportation, des quotes-parts des communes, des maîtrises, du monopole du sel, des salaires de collecteurs et d'huissiers, et d'autres choses semblables. Les conseillers des villes ont réduit en poudre les députés des campagnes ; on a pris aux paysans leurs lits et on leur a laissé la paillasse. Bref, on a si bien manœuvré que les députés des communes ont souscrit à toutes les demandes du grand conseil, ont remercié en toute humilité nos magnifiques seigneurs de leur clémence extrême, et ont demandé, avec des génuflexions, pardon des désordres arrivés. Là-dessus les Bernois licencièrent aussitôt les troupes qu'ils avaient fait entrer dans la ville, persuadés qu'ils étaient d'avoir abattu les neuf quilles. Mais ils s'étaient trompés dans leur calcul. Nous autres, nous étions encore là. Les communes désapprouvèrent leurs députés quand elles virent la pacotille qu'ils avaient rapportée de la foire de Berne. Mais ce qui mit le comble à leur indignation, et qui fit déborder leur bile, ce furent les misérables génuflexions. La soumission fut refusée, et le peuple est plus irrité que jamais. Cela a donné beau jeu à Christen Schybi pour souffler le feu dans l'Entlibuch. »

Fabien secoua la tête, et reprit :

« Voulez-vous donc, pour faire reconnaître vos droits, vous mettre au-dessus de toute justice et renoncer à toute soumission? Les campagnes de Lucerne n'ont-elles pas signé et scellé leur traité avec la ville?

— Non, pas les campagnes, mais leurs députés. Les gens de l'Entlibuch, de Willison, de Rothenbourg et de Hutwyl, ont au contraire déclaré que le mot *faute* devait être biffé dans le traité. Car comme les conseillers et les cent de Lucerne ont reconnu les droits des paysans, on ne pouvait leur imputer comme faute de les réclamer. On doit aussi rétracter publiquement les noms injurieux donnés par le manifeste de Bade aux paysans. Tout le monde s'accorde en outre à main-

tenir la ligue de Wollhausen comme libre et nationale. Quand les seigneurs ont appris cela, ils ont convoqué une assemblée à Bade, où ils sont peut-être déjà aujourd'hui occupés à couver leurs œufs de basilic.

— Addrich, écoute ma prédiction. Cette diète de Bade ne se terminera pas sans qu'on ait vu tomber des têtes.

— Tu crois? Les nôtres ou les leurs. Mon garçon, sache-le bien, on va plus loin avec un dé plein de bon sens qu'avec un muid de science! Nous autres, nous avons aussi tenu notre grande diète en plein air sur le pré de Summiswald, avec les comités du peuple de Berne, de Lucerne, d'Argovie, de Bâle et de Soleure. J'en arrive justement; il y est aussi venu des députés de l'autorité qui voulurent, à leur manière ordinaire, tout concilier en caressant, en négociant, en flattant, en biaisant, en rapportant et en divisant. Mais ils en ont été pour leur peine. Leuenberg a déployé cette fois beaucoup d'énergie. Aussi l'avons-nous nommé à l'unanimité capitaine de la confédération des campagnes.

— Et qu'est-ce qui a été résolu? Quel est votre but?

— Nous ne voulons que ce qui est juste pour tous. Le peuple doit respecter l'autorité, et il faut que l'autorité de son côté respecte les droits du peuple. Aucun canton ne devra prendre les armes contre le gouvernement à l'insu et sans l'assentiment de tous les autres cantons; mais il ne sera pas non plus permis à l'autorité de faire marcher contre le peuple des soldats du pays ou de l'étranger.

— Et si le conseil de Berne, celui de Lucerne ou de quelque autre ville, ne se soumettent pas à vos lois de Summiswald? si les autres États de la confédération envoient leurs troupes contre vous?

— Eh bien, en ce cas, nous repousserons la force par la force. Cela a été juré solennellement à Summiswald, sous la voûte du ciel, et cela sera confirmé dans huit jours à la grande diète de Hutwyl. Les sujets de toute la confédération sont invités à s'y rendre. Ils y viendront.

— Comment, Addrich, toi qui as tant d'esprit, peux-tu te tromper si grossièrement et prendre ainsi le couteau par le tranchant? Votre ligue de Summiswald n'est-elle pas une révolte ouverte contre l'autorité? Crois-tu que le gouvernement répondra autrement que le glaive à la main? Oh! ne te fie pas aux paysans. Tu les connais bien : ils sont braves tant

que tu remplis leurs verres, tant que tu leur donnes de l'argent, unis tant que tu parles seul, et obéissants comme le taureau tant qu'il ne sait pas qu'il a des cornes.

— Et quand même je dirais que tu as plus que raison, Fabien, qu'est-ce que cela ferait? Qui a si mal dressé le peuple pour en faire une bête brute? Qui a étouffé l'âme dans l'homme créé à l'image de Dieu, si ce n'est la politique infâme de ces despotes? Ils ne songent pas au bien-être du peuple, mais à engraisser des troupeaux pour avoir du bétail, de la laine et du lait. Ils ont fait de nos églises et de nos écoles des instruments pour déraciner dans l'esprit de leurs sujets la raison comme une fille de l'enfer. Vois, l'autorité ressemble à la luxure qui creuse elle-même sa propre tombe. Elle travaille à sa potence avec la hache des bourreaux. Fabien, ne me poursuis plus avec tes lieux communs! La cause de l'humanité est la cause de Dieu! je veux la venger, et, au moyen de la ligue de Summiswald, faire tomber la diète de Bade!

— Prends garde, Addrich, de faire comme Samson, et, en voulant écraser les seigneurs, de faire écrouler sur ta tête et sur celle du peuple les colonnes de l'édifice!

— Eh! la vie, qu'a-t-elle donc de précieux, pour qu'on ne puisse l'ennoblir par une mort glorieuse? »

Tout en causant et en discutant ainsi, nos deux voyageurs arrivèrent près des champs de Denikon. Ici Addrich voulut prendre un sentier à travers les champs et les bois de la montagne pour aller en ligne directe aux Mousses; mais Fabien ne suivit pas son compagnon : il voulait d'abord, disait-il, se rendre chez le doyen d'Aarau, et s'informer auprès de lui des rapports qui existaient entre Épiphanie et don Nardo.

Addrich sourit ironiquement au récit de l'aventure de Fabien avec le Néerlandais et lui dit :

« Ce noble seigneur s'ennuyait dans les bruyères de Stussling, et, te trouvant si jeune et si fougueux, il a voulu s'amuser un peu à tes dépens. » Après ces mots, Addrich prit le chemin de traverse sans répondre aux adieux de son compagnon.

XXX

Les députés de l'Entlibuch.

Fabien, agité par de fâcheux pressentiments, suivit quelque temps Addrich des yeux; puis, favorisé par la fraîcheur de la matinée, il reprit d'un pied léger le chemin d'Aarau, le long des collines boisées. Renonçant dès lors à l'espoir d'amener un changement d'idées dans l'esprit de ce vieillard aussi chagrin qu'obstiné, il réduisit toute son ambition à sauver Épiphanie dans le naufrage général dont le repos de la Suisse était menacé.

Après une heure et demie de marche, il atteignit la lisière de la vallée ombragée de Wœschnau, et gravit la montagne couverte de sapins, du haut de laquelle il découvrit Aarau avec tous ses clochers, ses murs d'enceinte et ses grosses portes. Tout alentour, dans les campagnes, l'ancienne vie paisible était revenue. Des femmes et des filles étaient occupées à bêcher, à houer et à sarcler les champs, les jardins et les prés communaux. Elles causaient et riaient entre elles, et paraissaient avoir perdu tout souvenir du terrible landsturm, comme on oublie vite l'orage d'été au retour du soleil. A la porte de la ville personne ne lui refusa l'entrée, et il enfila aussitôt une ruelle étroite qui le conduisit à la cathédrale et au presbytère qu'il connaissait parfaitement.

Quand Fabien eut pénétré dans le sombre et froid vestibule, il fut saisi de ce léger et agréable tressaillement qu'on éprouve à l'approche de la demeure paisible d'un homme de Dieu, qui, tout adonné aux œuvres pies du ciel, ne sent pas son cœur agité par les passions terrestres de ce monde. Il s'arrêta un instant avec une certaine timidité pour songer à la manière la plus sage d'entrer en matière; mais il fut dérangé dans ses réflexions par un bruit de pas sur les marches de l'escalier; il leva les yeux et aperçut le respectable doyen Henri Rusperli en personne, revêtu du costume officiel qu'il avait l'habitude de porter quand il montait en chaire.

Fabien découvrit sa tête, et saluant respectueusement le doyen, s'excusa d'être venu à une heure peut-être inopportune, et le pria de vouloir bien lui dire à quel moment il pourrait l'entretenir. Mais aussitôt que le doyen eut reconnu Fabien, il lui tendit la main d'une manière gracieuse et cordiale et l'engagea à demeurer.

« On dirait, mon fils, que Dieu t'envoie, lui dit vivement le vieillard; tu ne pouvais pas venir plus à propos. J'ai à te parler de bien des choses, et ce n'est pas sans inquiétude que j'ai souvent pensé à toi. Mais à présent que te voilà, viens avec moi dans la pièce à côté; j'y suis attendu par une députation des paysans rebelles de l'Entlibuch, à laquelle je dois donner une réponse. Tu ne seras pas de trop, et tu entendras de bonnes choses dont tu pourras faire ton profit.

— Des députés de l'Entlibuch? des papistes? dit Fabien surpris, à qui vinrent soudain à l'esprit les rapports qu'il y avait entre le Néerlandais catholique et le doyen réformé.

— De nos jours et dans ces malheureux temps, rien ne doit nous surprendre, mon fils, dit le vieillard. C'est souvent au milieu des tourmentes et des dissensions que se manifestent les voies du Seigneur. Ceux qui, dans leur fanatisme religieux, ont persécuté l'Église de Jésus avec le plus d'acharnement, viennent aujourd'hui, dans l'angoisse de leur cœur, chercher des conseils et des consolations auprès d'un indigne serviteur du saint Évangile. Ils s'étaient déjà adressés, il y a quelques semaines, dans une lettre pleine de doléances, au doyen et aux autres membres du consistoire de la ville de Berne. Mais l'excellente réponse du docte professeur Leuthard a bien trompé leur attente et déjoué leurs projets. Maintenant que Dieu veuille m'inspirer. Suis-moi, mon fils! »

Le doyen conduisit Fabien dans une salle spacieuse, où six ou sept paysans assis le long du mur se levèrent à son entrée et l'accueillirent avec les démonstrations d'un profond respect. C'étaient des hommes forts, à large carrure, mais adroits, dont les traits décelaient la fierté et la finesse. A les voir vêtus du même costume, un petit chapeau rond, une blouse courte et de laine écrue, et de larges chausses brunes et plissées, on aurait cru qu'ils étaient tous membres de la même famille.

Le doyen leur donna à tous en silence une poignée de

main, et leur adressa la parole avec la dignité et l'onction naturelles à son état.

« Avant tout, mes très-chers frères, recevez mes salutations amicales et mes vœux sincères pour votre félicité temporelle et spirituelle. Pieux, respectables et bien-aimés voisins de l'Entlibuch, puisque vous avez témoigné le désir de me consulter au sujet de questions d'un haut intérêt pour vous, veuillez me les faire connaître. »

Le plus âgé des députés s'inclina de nouveau en se courbant presque en deux, et d'un ton empreint d'un certain embarras il répondit :

« Très-révérend doyen, notre cœur est profondément affligé de la colère que l'illustre confédération a conçue contre nous. Cependant, ce n'est nullement par orgueil, mais par nécessité que nous nous sommes soulevés, et dans le seul but d'obtenir justice de notre gouvernement.

« Les fonctionnaires se sont livrés aux plus affreuses exactions. Ils ont poursuivi, frappé d'amendes exorbitantes les pauvres paysans, et jusqu'aux morts à leur sortie de ce monde, et ils nous ont frustrés de plusieurs de nos franchises, que nous conservons dans de vieux actes et diplômes légués par nos pères. Toutes les fois que nous avons exposé en toute humilité nos griefs à nos gracieux seigneurs de Lucerne, ils n'ont écouté que leurs perfides gouverneurs, et ont jeté en prison les députés des malheureux opprimés. Une telle injustice nous a révoltés. Les six cantons de la confédération ont reconnu eux-mêmes, dans leur assemblée, notre bon droit en vingt-six articles. Et voilà qu'aujourd'hui on nous décrie dans toute la Suisse, comme des rebelles pervers. On nous menace de nous faire la guerre, et on veut nous reprendre ce que nous tenons de la grâce de Dieu. Comme toutes les autorités temporelles se donnent la main pour nous écraser, nous venons supplier l'autorité spirituelle de défendre notre cause par ses prédications, et d'exhorter les gracieux seigneurs de la confédération à la paix et à la justice. »

Le doyen répondit :

« De même que le peuple de Dieu, comme il est dit dans l'ancien Testament, consultait Dieu par la voie des prophètes, dans les circonstances graves et critiques ; de même, vous venez nous trouver. Il est vrai, les juges et les rois d'Israël

ont souvent péché, et Dieu les a repris par la voix de ses prophètes.

« C'est ainsi que dit Isaïe :

« Le Seigneur jugera les anciens et les princes du peuple; « mais vous avez saccagé la vigne, et vous vous êtes enri- « chis des dépouilles du pauvre. Pourquoi affligez-vous et « écrasez-vous mon peuple, dit le Seigneur des armées? »

« Cependant, je ne vois pas que le peuple d'Israël se soit jamais révolté comme vous contre les autorités.

« David dit, lorsque son serviteur Abisaïe voulut tuer le roi Saül :

« Qui oserait mettre la main sur l'oint du Seigneur? »

« Mais je vois que Dieu a puni les princes tyranniques par l'invasion des peuples étrangers et la captivité de Babylone. »

A ces paroles du vénérable doyen, l'orateur de l'Entlibuch haussa légèrement les épaules, et un sourire ironique effleura les traits de son visage froid et impassible.

« Cela peut avoir convenu au peuple de Dieu, dit-il, mais cela ne nous irait pas à nous autres, gens du nouveau Testament et du bon pays de Suisse. Car, si des peuples étrangers venaient dans le pays, nos gracieux seigneurs à perruque s'en tireraient facilement en sacrifiant les pauvres gens du commun! Et si l'avoyer, les conseillers, et les Cent, s'en allaient dans la captivité de Babylone, nous autres, nous serions obligés de payer les frais du voyage; on n'épargne pas les avanies au vilain. C'est lui qui paye les pots cassés. Cependant, ne vous en déplaise, le florin du paysan vaut aussi ses soixante kreutzers. »

Cette réponse, à laquelle le doyen ne semblait pas s'attendre, le déconcerta un instant; mais, se remettant bientôt, il reprit :

« Mes chers voisins, pour l'amour de Dieu, rentrez en vous-mêmes, et rappelez-vous comment le Seigneur parle des autorités dans la sainte parole écrite. Il les nomme des dieux, c'est-à-dire les vicaires du Seigneur, comme les appelle l'apôtre saint Paul. C'est pourquoi il faut, suivant l'apôtre saint Pierre, respecter les autorités et leur obéir, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

— Vous avez parfaitement raison et les apôtres aussi, répliqua le député de l'Entlibuch. Mais, pour des vicaires de Dieu,

ils agissent par trop mal! Ils ne sont pas seulement revêches, mais aussi hargneux. Ils ne rougissent pas même de honte, quand on les nomme gracieux et cléments seigneurs, quoiqu'ils sachent combien ils sont impitoyables et iniques envers leurs pauvres sujets.

— Eh, eh! révérend doyen, s'écria tout à coup un petit homme vif et impétueux. Je me souviens aussi qu'à la mort de Salomon, tout le peuple vint à son fils Roboam et lui dit :

« Allége le joug que ton père faisait peser sur nous! »

« Et quand il les eût renvoyés avec cette dure réponse :

« Mon père vous a fouettés avec des verges; mais moi, je « vous fouetterai avec des scorpions; » dix tribus abandonnèrent ce vicaire de Dieu!

— Vous ne pouvez pas vous appuyer sur cet exemple, répondit le doyen; car, après avoir exposé vos griefs à vos autorités chrétiennes, elle a, à peu de choses près, accédé à toutes vos demandes, et c'est ce que Roboam, selon votre propre dire, n'a jamais voulu faire!

— Certes oui! la nécessité est une dure loi, dit le premier orateur. Quand les arbitres des six anciens cantons reconnurent la justesse de nos réclamations, ils acquiescèrent à toutes nos demandes. Mais pourquoi élève-t-on aujourd'hui des clameurs contre nous? pourquoi nous a-t-on accusés si violemment devant les seigneurs de la confédération à Bade? et pourquoi nous a-t-on stigmatisés injustement du nom de rebelles à la face de l'univers, dans un manifeste imprimé? Aussi nous demandons que, par une autre lettre patente, nos autorités rétractent publiquement toutes les odieuses accusations portées contre nous. Il y a, ma foi, autant d'honneur sous la cape du paysan que sous le chapeau du conseiller.

— Mes chers voisins, dit le doyen d'une voix douce et d'un ton conciliant, il ne faut pas perdre de vue les convenances! Quel effet cela produirait-il aux yeux du monde, si vos autorités allaient faire une pareille rétractation? D'ailleurs, elles ne vous ont pas accusés, mais seulement quelques-uns d'entre vous! Je vous conseillerais donc, moi qui, Dieu le sait, n'ai en vue que votre intérêt, de présenter une requête respectueuse à vos gracieux maîtres et seigneurs, ou aux autorités de toute la confédération, pour demander la suppression du manifeste de Bade. Au reste, il n'a été publié qu'à une époque où vous

tiez brouillés avec Lucerne. Mais aujourd'hui que le différend st accommodé, tout s'arrangera sans peine.

— Aussi, nous nous adressons humblement à vous, pour ue vous, et le très-respectable clergé, par l'entremise des sei-neurs de Berne, vous nous réconciliiez avec nos autorités. ar nous-mêmes, nous ne pouvons plus rien obtenir d'elles. lles savent commander parfaitement, mais non convaincre. u reste, si elles ont toujours le fléau à la bouche, nous avons, nous, bien vite sous la main. Il n'est pas défendu, it-on chez nous dans l'Entlibuch, de repousser les coups ar les coups!

— Ce n'est pas là, mes voisins, le langage de sujets chré-iens envers des autorités instituées de Dieu, dit le vieux oyen indigné. C'est ainsi qu'ont parlé les rebelles de Ko-ah, de Dathan et d'Abiram, et la terre s'est ouverte sous urs pas et les a engloutis avec tous leurs biens. Quand ils irent descendus vivants dans l'enfer, la terre se referma sur ux! Mes chers voisins chrétiens, prenez garde de ne pas uivre les traces de la bande de Korah. Le noir abîme est uvert sous vos pieds. Sachez-le, sur ce point du moins nous ommes tous d'accord, vous autres catholiques, et nous vangéliques réformés : il est un Dieu, et ce Dieu est l'au-orité suprême, le souverain maître de tous les êtres et de outes choses. Pour le maintien de l'ordre, il a institué des eprésentants de sa volonté, afin que les créatures vivantes t les corps inanimés fussent soumis les uns aux autres. insi, le soleil, la lune et toutes les étoiles du firmament ervent notre terre, qui est le centre de tout ce qui a été réé. Et sur la terre, les peuples ont pour centre les trônes t les siéges de leur autorité qui représente celle de Dieu. 'oulez-vous aujourd'hui vous soulever contre cet ordre es choses, et vous faire les juges de votre gouvernement? 'est vouloir être rois, et mettre vos magistrats sous vos ieds. C'est renverser la loi et l'ordre établis par le créa-ur de toutes choses; c'est vous révolter contre la haute sa-esse et la toute-puissance de Dieu, et appeler les terribles iâtiments du jugement dernier, où les étoiles descen-ront du ciel et foudroieront tout sur la terre. Prenez garde vous, insensés. Les anges et les archanges, séduits par atan, ont aussi voulu se révolter, et le Seigneur les a plon-és et enchaînés dans les ténèbres de l'enfer. Si Dieu n'a pas

épargné les anges rebelles et déchus, pensez-vous qu'il vous épargnera? ou bien, dans votre coupable folie, croyez-vous pouvoir le braver impunément? Tremblez, malheureux! Je vois une épée flamboyante semblable à une verge de feu au-dessus de vos têtes! C'est le glaive du Dieu tout-puissant en courroux! »

Le vieillard se tut, comme s'il s'attendait à une réponse; mais tous demeurèrent silencieux. Sa voix foudroyante semblait encore résonner à leurs oreilles. Il paraissait aux yeux des rebelles avec la majesté d'un messager de Dieu. Un rayon de soleil qui, pendant ses dernières paroles, vint éclairer sa respectable tête comme d'une sainte auréole, témoignait de la noblesse et de la pureté de son âme. Les plis nombreux d'une soutane noire, dont les manches largement fendues s'agitaient comme de sombres ailes, faisaient ressortir sa forte stature. Quoi qu'il eût déjà vécu bien plus d'un demi-siècle, il avait encore toute la fraîcheur et l'énergie d'un homme à la fleur de l'âge. Sa chevelure brune, relevée en boucles naturelles et couverte en partie par une petite calotte de velours noir, commençait à prendre ces teintes argentines que toi, mon cher Troxler[1], tu me désignais un jour sous le nom de fleurs de la tombe. Son large front découvert, son nez aquilin, la bienveillance peinte sur sa belle figure, le soin avec lequel était coupée sa barbe taillée en cœur, pour laisser voir une fraise bien plissée et d'une blancheur éclatante, présentaient cette dignité et cette humilité par lesquelles le pasteur des âmes inspire à la fois le respect et la confiance.

« Retournez chez vous, mettez bas les armes, et restez en paix, reprit-il d'un ton plus doux, après une assez longue pause. Quant à moi, je ne cesserai pas de prier Dieu qu'il pénètre de son saint esprit les sujets aussi bien que les autorités, pour que toutes leurs idées et toutes leurs pensées tendent à rétablir la paix et la tranquillité dans notre chère patrie. »

L'orateur des paysans lui répondit :

« La sage et pieuse exhortation de Votre Révérence mérite sans doute de grands remercîments. Nous n'en voulons pas aux autorités, mais à leurs misérables baillis et employés, qui

1. Philosophe et savant médecin d'Aarau, ami de l'auteur.

les trompent, ainsi que le pauvre peuple. Nous savons, sans qu'on ait besoin de nous le dire, qu'il faut un gouvernement; mais nos droits, reconnus depuis un temps immémorial, doivent aussi être respectés. Le bien volé, on le reprend, quand même on le retrouverait dans la poche de son maître. Le ver qu'on écrase se redresse bien! Dieu, dans sa miséricorde, a bien donné à l'abeille l'aiguillon pour qu'elle pût se venger, et à nous autres, pauvres gens, il nous a donné une tête et des poings!

—La vengeance est à moi et non pas à toi, a dit le Seigneur, repartit le doyen d'une voix tonnante. Ne suivez pas la route de Caïn, et ne tombez pas dans l'erreur de Balaam! L'archange Michel lui-même, lors de sa lutte avec le diable pour le corps de Moïse, ne prononça pas la parole de la malédiction, et il se contenta seulement de dire :

« Que le Seigneur te punisse ! »

« Allez donc, et abandonnez l'office de juge à celui qui viendra juger les vivants et les morts ! »

Le petit homme à tête pointue, qui avait déjà porté une fois la parole, prit alors un air narquois et dit :

« Après la mort, l'argent ne compte plus! Mais je vois bien, ne vous en déplaise, que le curé et le seigneur s'entendent à atteler le paysan au joug.

— Je te trouve singulièrement effronté, s'écria Fabien. Parle en ce lieu avec plus de respect, ou bien tu pourrais t'en repentir. »

Le paysan, toisant Fabien depuis les pieds jusqu'à la tête, répondit :

« Nous avons été envoyés auprès du respectable doyen, et non pas de son sacristain. Prends à ton aise ce ton d'autorité, mais ne me défie pas, tu trouverais à qui parler.

— Silence! dit le doyen d'un air imposant en se tournant vers le chef de la députation. Allons, mes chers voisins, songez à votre bien temporel et éternel! Ne cherchez pas vous-mêmes à entrer en jugement avec les autorités instituées par Dieu. Exhortez les gens de votre pays à se tenir en paix, et rappelez-vous ces paroles : « La douceur produit le « bien, et la violence engendre le mal! » Ainsi, observez vos serments et conduisez-vous comme il convient à des sujets chrétiens!

— C'est ce que nous voulons, répondit le vieux député

d'une voix plus forte qu'auparavant. Cependant, révére
doyen, nous étions venus pour vous prier de ne pas no
prêcher la paix à nous seuls, mais aussi, comme il convier
aux autorités chrétiennes. Mais vous nous faites bien vo
que, dans ce pays-ci, messieurs les prédicants sont logés à
même enseigne que nos prêtres. Ils aiment mieux garder l
brebis que les loups. Allons, ne vous fâchez pas, révére
doyen. Notre mission auprès de vous se trouve terminé
Nous n'avons pas fait ce long chemin pour venir entendre
catéchisme. Allons! à la garde de Dieu! Nous ferons comm
nous pourrons. Quand on est en procès avec l'empereur,
ne faut pas aller se plaindre à son cousin, le pape. C'est da
l'ordre. Ainsi va le monde. Louange à notre Seigneur Jésu
Christ! »

Sur ces mots, l'orateur tourna sèchement le dos au doye
et gagna la porte.

Les autres le suivirent, et, sans proférer une parole, so
tirent tous de la maison.

« Voilà ce qui arrive toujours avec des gens de cet
espèce, s'écria le doyen tout interdit après une assez long
pause, quand les paysans eurent quitté la maison. Ce so
des malades qui appellent le médecin, mais qui se croie
plus de science que lui, quand la médecine leur semble u
peu amère sur la langue. Cependant, je suis bien aise q
tu aies été témoin de cette conférence! J'aurais voulu q
quelques-uns de mes confrères eussent pu y assister. Ma
ces bonnes gens m'ont pris à l'improviste. Peu importe, j'
parlé selon la voix de ma conscience : c'est ce qui me co
sole! »

Bien que le révérend père revînt à plusieurs reprises s
le même sujet, il eut de la peine à déguiser le mécontent
ment qu'il ressentait de voir se rompre si vite une conf
rence dont il avait espéré de plus brillants résultats. E
quand Fabien cherchait à changer de conversation, le doye
toujours plus contrarié, revenait comme malgré lui à
qu'il appelait un *colloquium diabolice corruptum et inte
ruptum*.

Quand enfin Fabien, avec toute la réserve possible, devi
plus pressant, informa le doyen du but de sa visite, et l
apprit qu'il était forcé de retourner le plus tôt possible au
Mousses pour prendre des mesures dans l'intérêt d'Ép

phanie, le vieillard se rendit promptement maître de son humeur, et lui dit :

« Tu fais bien, mon fils, de me le rappeler. Épiphanie est dans de mauvaises mains et elle court de grands dangers. Sans doute, les méchants t'ont fait perdre jusqu'au dernier refuge qui te restait. Mais je crains, pour ma filleule, de bien plus grands malheurs encore! Viens, mon fils, suis-moi ! »

Après ces mots, le doyen, de crainte d'être dérangé, conduisit Fabien à l'étage supérieur, dans son cabinet d'étude.

XXXI

La lettre.

Le cabinet du doyen était petit, mais d'un aspect riant. Tout autour des murs, une quantité de livres étaient rangés avec ordre sur des tablettes, et deux tables étaient surchargées de manuscrits et de gros in-folio ouverts.

Des fenêtres, on avait la vue d'un beau paysage encadré par un amphithéâtre de montagnes, et on apercevait les forts de Gœsgen et de Wartenfels, et les deux donjons.

Fabien, que les dernières révélations du doyen avaient rendu pensif, voulut parler; mais celui-ci l'avertit, par un signe amical, de se contenir et de s'asseoir. Lui-même, après avoir retiré d'un tiroir fermé une lettre et un petit rouleau d'argent, plaça l'un et l'autre à côté de lui, sur la table, et s'installa commodément dans un fauteuil rembourré. Il demanda alors au jeune homme d'où il venait, et ce qu'il comptait faire dans ces tristes temps.

Lorsque Fabien se mit à raconter ses aventures avec le landsturm et sa longue captivité à Olten, le doyen l'interrompit brusquement avec une sorte d'effroi en disant :

« Quoi? Peut-être ignores-tu encore ton propre malheur? Dans les troubles de l'Oberland, ta résidence près du lac de Thun est devenue la proie des flammes, et tout ce que tu possédais est réduit en cendres. »

Fabien tressaillit, et apprit comment maison et ferme avaient

été consumées, qu'aucun des voisins n'était accouru porter secours, qu'au contraire, on était venu de nuit, et avec une odieuse méchanceté, détruire le jardin et le verger; que les vieux arbres fruitiers avaient été sciés, et les jeunes, brisés ou arrachés; qu'on soupçonnait ou disait que le dégât avait été commis par une bande de paysans révoltés, sur l'instigation d'un homme qui avait servi dans l'armée suédoise.

Le doyen assaisonna son triste récit de beaucoup de consolations tirées de l'Écriture, quand il vit l'air affligé et sombre avec lequel son jeune ami regardait fixement devant lui.

« *Quando duplicantur lateres, venit Moses!* s'écria-t-il, ou, comme disent les Français, plus le malheur est grand, plus Dieu est proche! Aussi, mon fils, ne te désespère pas, mais songe qu'après le sombre vendredi saint vient le beau jour de Pâques; après la Passion et la descente au tombeau, le dimanche de Quasimodo; après le *Misericordia*, le magnifique *Jubilate;* et après le *Miserere*, l'*Alleluia*. Et dis, plein de foi et de confiance, comme la fille de Raguel dans le livre de Tobie : « Après les pleurs et les sanglots, tu nous as « comblés de joies. »

— Je connais le Suédois! dit Fabien avec calme; c'est Gédéon Renold, un prétendant d'Épiphanie. Il serait un incendiaire? Je ne puis croire que ce soit lui. Ainsi donc, j'ai mille et quelques florins de moins que rien, et le vêtement et la chemise que je porte sur mon corps appartiennent à mes créanciers : car j'avais emprunté sur mon petit bien. Rien ne m'attache plus à ma patrie que cette dette. Je secouerai la poussière de mes pieds, et quitterai la Suisse dès que je saurai où j'en suis avec Épiphanie. »

Le doyen abaissa un regard de bienveillante compassion sur le jeune homme et reprit :

« Mon fils, hélas! je puis aussi te le dire, Épiphanie est perdue sans espoir de salut; elle est dans les griffes de Satan, et ne saurait en être arrachée. J'avais espéré, par la puissante intervention du seigneur de Rued, et peut-être par l'emploi de l'autorité du bailli, pouvoir la délivrer. Il était trop tard. Là, dans les montagnes, les paysans appartiennent plutôt au rebelle Addrich qu'aux autorités régulières. Sur son ordre même, un honnête bourgeois de cette ville, que le gouverneur avait envoyé à cause d'Épiphanie à la val-

lée de Kulm, fut arrêté et emmené, et il aurait sans doute été tué, s'il n'avait su échapper à temps à son gardien ivre, à la faveur de la nuit et du brouillard.

— C'est maître Wirri, dit Fabien.

— Tout juste. Tu dois avoir entendu parler de lui, car il a passé quelques jours, comme toi, dans le cachot d'Olten. Il a eu à y souffrir beaucoup d'avanies. C'est à cette époque que j'ai reçu un soir, d'une main inconnue, cette lettre d'envoi et cet argent ; ce sont deux cents florins en or. La lettre est écrite dans le latin le plus pur, et elle ne ferait pas honte au grand Érasme même, qui avait coutume de dire de lui : *Cedo nulli*. Mais, ce ne sont que *fallaciæ* depuis le commencement jusqu'à la fin ; piéges dorés du diable qui tourne autour de ma pauvre filleule avec de mauvaises intentions, et qui voudrait faire de moi son instrument. Malheureusement, Épiphanie est déjà prise et enveloppée dans ses replis. J'ai réussi, en l'absence d'Addrich, à envoyer une paysanne de la vallée du Diable auprès d'Épiphanie. Mais la jeune fille abusée refuse de chercher un refuge dans ma maison, et elle a déclaré qu'elle avait déjà prononcé des vœux sacrés, et qu'elle n'était plus libre. Et lorsque la femme, sur mon ordre, lui eut parlé de la lettre latine et de l'or que j'avais reçu, et lui eut dit que l'auteur de la lettre devait être un papiste suspect qui conspirait contre le salut de sa pauvre âme, elle a répondu que cet homme était justement l'objet de son attachement.

— Quoi! s'écria le jeune homme plein d'une agitation extraordinaire en s'élançant de son siége; son attachement serait pour ce froc orgueilleux ! Je le connais, c'est à cause de lui que je suis venu vous trouver. Il a aussi voulu m'acheter avec maître Wirri, pour me faire servir à ses infâmes desseins. Je ne puis dire ce que je redoute : car, par ma vie, cet homme n'est pas ce qu'il devrait être. Lui, l'objet de son attachement? Il faut qu'il ait usé d'un art magique et du secours de l'esprit mauvais pour séduire le cœur de la pauvre Épiphanie, et pour charmer et enchaîner sa volonté. Son argent n'a rien fait, il sème son or à pleines mains. Il a bien pu gagner ainsi les paysans qui le gardaient prisonnier à Olten, mais non séduire Épiphanie. Sa beauté a pu moins encore le faire réussir, car il ressemble à un déterré qui sortirait de son cercueil pour venir au milieu des vivants. Il

Le lecteur, cependant, ne se laissa pas troubler par cette sortie du zèle évangélique, mais continua :

« Néanmoins, très-cher Henri, je m'adresse à toi dans la plus grande angoisse d'esprit, pour que tu veuilles avoir pitié d'une orpheline abandonnée, et prendre la fille d'un de tes amis qui n'est plus, sous ta protection et dans ta maison, pour que son corps et son âme soient sauvés. Car elle vit dans la maison d'un homme nommé Addrich des Mousses, dont l'esprit farouche a été exaspéré par la perte lamentable d'une femme et d'un frère ; son fanatisme et l'impiété de cet homme sont un scandale même pour votre Église, et sa révolte contre la majesté des lois est devenue l'objet de la vengeance publique. Sauve-la des mains de ce pécheur perdu sans ressource, avant qu'elle n'ait été entraînée par lui et avec lui dans l'abîme de ses crimes. J'ajoute à ces signes, comme un faible secours, le peu d'or que je possède.

« Je t'en conjure au nom de ton Dieu et du mien, n'hésite point. Souviens-toi que tu as été, dans le saint sacrement du baptême, son répondant vis-à-vis du ciel. Pense à tes paroles au lit de mort de sa mère. Devant le trône de Celui qui juge les morts, ses parents te redemanderont un jour l'âme de leur enfant. Si tu hésitais, je témoignerais là-haut contre toi. Adieu. Songe qu'au milieu de la douleur qui me consume, mes regards inquiets t'observeront et t'accompagneront dans toutes tes voies. Adieu. »

Fabien remit la lettre en silence sur la table, en secouant la tête avec désespoir.

« Il y a longtemps, dit le respectable doyen, que j'aurais été au secours de ma pauvre filleule. Mais qui commande et qui obéit, dans ces malheureux temps de révolte et de guerre? Car je ne sais que trop bien que la servitude dans la terre d'Égypte n'a jamais été aussi cruelle que dans la maison d'Addrich. Aussi, mon fils, c'est Dieu même qui t'envoie. Hâte-toi d'aller vers elle et de l'amener dans ma maison. Mes prières et Dieu seront avec toi.

— Mais elle a de l'attachement pour lui ! » murmura tout bas Fabien ; puis se tournant avec vivacité vers le vieillard, il demanda : « Qui est ce don Nardo? car cette lettre est de lui. Quel intérêt peut l'attacher à Épiphanie? Vous, respectable doyen, vous devez le connaître ; car il vous connaît. N'avez-vous jamais vu cette écriture? Les caractères ne

vous rappellent-ils pas quelque catholique, avec qui vous auriez eu des relations autrefois ? »

Le doyen fit d'un air réfléchi avec sa tête un signe négatif et répondit enfin :

« Excepté l'abbé actuel de Saint-Urbain, avec qui je suis allé souvent à la chasse dans ma jeunesse, à Bowald.... Oui, ma foi, nous étions alors de légers gaillards, et nous nous convenions bien l'un à l'autre.... Pourtant, c'est vrai, il parlait le latin plus couramment alors, bien qu'il fût le plus jeune.... Mais, qu'est-ce qui pourrait maintenant le pousser...? D'ailleurs, ta description ne s'applique pas à sa personne.... Oui, il est plus faible, plus délicat; et puis l'âge! Pourquoi cependant va-t-il en costume recherché et mondain?... Mais les prélats allaient autrefois en campagne avec une armure, et ils font bien encore aujourd'hui plus d'une chose mondaine.... Non, mon fils, tout bien considéré et pesé, ce n'est point l'abbé de Saint-Urbain ! et je ne connais personne autre de sa confession avec qui j'aie jamais eu de rapports intimes. »

Le monologue un peu embrouillé du vieux doyen avait été écouté par Fabien avec une grande attention; et, bien qu'il se fût terminé par l'absolution du prélat, il resta cependant contre celui-ci, dans le cœur du jeune homme, un certain soupçon, parce que le doyen assurait qu'il n'avait jamais eu, de sa vie, de rapports étroits avec aucun autre catholique.

Fabien résolut de se rendre à Saint-Urbain, et de ne pas quitter les environs du couvent, qu'il n'eût pu comparer la personne de l'abbé avec celle peut-être déguisée du sire de Grœnkerkenbosch. Dans la conversation qu'il eut ensuite avec le doyen, il se présenta beaucoup de détails qui pouvaient de quelque manière confirmer le soupçon, bien qu'il s'y joignît beaucoup d'invraisemblance.

Dès que Fabien vit que l'entretien ne pouvait plus rien lui apprendre sur le mystérieux et équivoque ami d'Épiphanie, et qu'il ne pourrait rien savoir de plus de la perte de sa petite fortune sur le lac de Thun que ce qui était rapporté dans la lettre de Berne, il prit congé du doyen. Celui-ci l'engagea en vain, en lui serrant la main, à rester un peu, à se reposer; il eut même de la peine à le décider à ne pas partir à jeun. Ce ne fut qu'après que Fabien eut consenti à prendre quelque nourriture, que le bon vieillard le laissa partir avec de

pieuses bénédictions, et des avertissements répétés de faire tout ce que la prudence permettrait et ce que le courage commanderait pour la délivrance de la petite Gotte[1], comme le doyen nommait avec une tendre pitié Épiphanie.

XXXII

La visite de la Bampf.

Le jeune homme quitta la ville avec un de ces sentiments contradictoires pour lesquels il n'y a pas encore de nom. La capsule d'or de la pomme de Sodome contient une dégoûtante poussière de moisissure. Ainsi Fabien ne sentait que dans sa chair et son sang la fraîcheur de la jeunesse, mais son cœur était vide, mort et froid. Toutes ses espérances avaient reçu le coup de la mort. Il n'y avait plus pour lui d'avenir qui valût la peine qu'il y tournât ses regards. Son existence était comme finie : car il n'y a que l'animal qui se contente de la jouissance du présent sans penser au passé et à l'avenir. L'homme par sa pensée embrasse l'infini, il vit dans l'avenir comme dans le passé, et il n'est jamais renfermé dans le moment présent. La destruction de sa petite propriété par la main des incendiaires le transformait, lui si fier jusqu'alors de son indépendance, en un mercenaire obligé de travailler pour acquérir les moindres nécessités de la vie. La perte plus que probable de sa belle compagne d'enfance lui rendait le monde comme une écorce vide n'ayant plus aucun prix. Et quand même Épiphanie lui serait restée, comment pouvait-il lui offrir un sort supportable?

Il traversa à grands pas le faubourg d'en haut, sans sentiment et sans idée, et se dirigea le long du tranquille ruisseau vers Suhr; il ne vit et ne salua personne, jusqu'à ce qu'un coup assez fort sur l'épaule le réveillât.

1. *Gotte* en Suisse désigne aussi bien la marraine que la filleule, et de même on appelle Gœtti le filleul et le parrain.

gens que le mieux est de ne pas connaître. Mais maintenant, dites-moi, où allez-vous?

— Aux Mousses, chez Addrich; si vous voulez m'accompagner....

— Pouah! Prenez garde. Ne vous laissez pas enfoncer dans l'eau jusqu'à ce que vous soyez au fond. Si vous fréquentez ces gens-là, vous serez puni comme eux. Restez avec nous à Aarau. A un pouce des barrières de la ville, il n'y a plus aujourd'hui de vie en sûreté. Les loups et les vautours sont moins méchants que les paysans. Ils tueraient les poules avec les œufs. Ceux de Bâle ont coupé il y a quelques jours l'oreille à un très-honnête homme, parce qu'il était soupçonné d'avoir bavardé. Puis ils lui mirent l'oreille dans la main en lui disant: « Maintenant on peut t'appeler justement Porte-« Oreille. » Ils arrêtent partout les voyageurs, ouvrent toutes les lettres, occupent tous les passages. Si on est contre eux ils vous coupent le nez avec la barbe, ou ils vous enlèvent la peau sur une roue à aiguiser, ou bien ils vous volent vos vaches ou jettent du feu sur vos toits de chaume. Ce sont chaque jour des horreurs sans fin. Restez à Aarau, je vous le conseille, ou du moins n'allez pas sans armes dans la campagne et sur les maudites montagnes; vous ne portez même pas un chasse-mouches à la main.

— A quoi bon, maître?

— Vous l'apprendrez, quand les mouches vous auront piqué. Lorsque la vache a perdu sa queue, elle commence à voir à quoi elle lui servait. Pensez-y bien, les rebelles ne manquent point de sabres, de hallebardes, de pistolets et de fusils; s'il leur manque quelque chose, ils le volent. Il y a peu de temps, ils arrêtèrent près de la petite ville de Wangen sur l'Aar un bateau chargé; ils trouvèrent un tonneau avec cette suscription: *Vin doux;* ils voulurent y goûter: c'étaient des grenades et des bombes qui devaient être transportées au château de Lenzbourg. C'était une bonne prise, et maintenant je gage que les bandits nous verseront de ce vin doux à la première occasion.

— Je vous conseille de n'en point boire ou de le reprendre aux voleurs. Adieu, maître.

— Mais attendez donc! Pourquoi tant vous presser? Le malheur fait toujours la moitié du chemin pour venir à notre rencontre; il n'est pas nécessaire de courir après lui! »

Maître Wirri le rappela en vain. Fabien n'écoutait point; mais il fit encore de la main comme un geste d'adieu, et descendit en courant le long du ruisseau. Son court entretien avec le digne maître chanteur avait exercé sur lui une heureuse influence et lui avait rendu en quelque sorte ses sens. Si indifférent qu'il pût être, dans sa disposition d'esprit, à toute espèce de danger, il voulut au moins éviter celui d'être fait prisonnier une troisième fois. Il ne recula donc devant aucun détour par les taillis et la montagne pour éviter les villages, et, aussitôt qu'il fut arrivé sous les murs du vieux château de Liebegg, il n'hésita point à gravir le chemin escarpé qui y conduisait, pour traverser en ligne droite le dos de la montagne par la Bampf et arriver chez Addrich des Mousses. La Bampf est un des points les plus élevés de la chaîne de roches boisées qui se dirige du château de Liebegg au sud-ouest jusqu'au lac Hallwyl, et elle offre une vue étendue, mais pourtant moins vaste qu'agréable, sur les alentours.

Fabien, quand il eut atteint la hauteur de l'antique donjon et le sombre bois de sapins qui y touchait, s'enfonça sans hésiter sous les ombrages humides, pour descendre la montagne, en songeant à sa malheureuse destinée. Il n'avait jamais senti si profondément son abandon et sa solitude dans la vie, pas même quand il était dans les cachots de Berne et d'Olten! Sans père ni mère, sans parents, sans amis, il n'y avait qu'Épiphanie à qui il s'était attaché avec un amour de frère; dans la tendresse de sœur de la jeune fille il avait trouvé une compensation à toutes les affections qui lui manquaient, et maintenant elle allait encore lui échapper. Il avait trop d'éducation pour se sentir heureux au milieu de grossiers et superstitieux montagnards, et trop de fierté pour se mettre au service des seigneurs. La Suisse ne lui était pas plus une patrie que tout autre coin du globe.

Il pensa alors à Addrich, et il crut comprendre le malheureux, avec son existence brisée, lorsque, sous les sapins du Gœnhard, il avait crié de l'abîme de sa misère: « J'ai considéré de tous côtés le monde, et à la fin j'ai trouvé qu'il n'était pas digne d'un regard. »

Ces souvenirs assiégeaient comme de noires ombres son esprit. Il avait comme le sentiment de la souffrance secrète de tous les êtres, du malheur général de toutes les créatures,

depuis le ver de terre jusqu'au sage. Il commença lui-même à maudire son existence et s'écria : « Le plus grand bien de la vie est en définitive la liberté de mourir. »

A ce moment, il vit se dresser au-dessus de l'obscurité du bois la crête nue de la Bampf. Les formes gigantesques des Alpes flottaient devant lui dans des teintes violettes, revêtues à la fois du rouge doré du soleil couchant et de leur blanc manteau d'hiver. A droite, où un sentier mal tracé conduisait par la hauteur au village de Durrenæsch et, en inclinant un peu plus de côté, à l'habitation solitaire d'Addrich, la montagne voisine dressait ses noirs murs de rochers dentelés, pendant qu'à gauche, dans le fond, les vagues du lac d'Hallwyl brillaient comme une broderie d'argent étendue sur le velours vert des prairies.

Fabien s'arrêta. La majesté du spectacle avait surpris son admiration. L'air pur du ciel qu'il respirait sur cette hauteur le ranimait ; le silence général le pénétrait. La nature exerçait son droit de souveraineté, auquel aucun esprit pur ne résiste. Il se sentit élevé au-dessus de lui-même et de ses doutes et de ses rêves pénibles, qui lui semblèrent alors comme le vain produit des brouillards de la forêt dont il venait de sortir. En se détournant il aperçut l'horizon, bordé par l'arc immense du Jura, qui élevait jusqu'aux nuages ses cimes, ses pointes et ses arêtes arrondies, de sorte que la terre paraissait se confondre avec le ciel. A gauche, à une distance de quelques heures de marche, brillaient dans toute la fraîcheur du printemps les vertes plaines d'Aarau ; à droite, devant lui, dans le fond, se présentaient les créneaux, les tours et les vieux murs de Lenzbourg, et plus loin, suspendues aux rochers, les blanches murailles de Brunegg.

Avec la légère et changeante humeur de son âge, il rejeta ses soucis et forma de nouveaux projets. « Si je suis pauvre, se dit-il, eh bien ! le monde entier m'appartient. Qu'ai-je perdu, tant que je me reste à moi-même ? je suis abandonné, mais Dieu veille sur moi. Qui a une condition meilleure que moi ? Personne n'est plus riche que celui qui n'a pas besoin du monde ; personne n'est plus puissant que celui qui sait se commander à lui-même. Je ne suis pas encore assez pauvre, je ne suis pas encore assez fort, je veux briser les liens qui me pressent. Adieu, patrie ! adieu, Épiphanie ! je jette maintenant

le défi à la joie comme à la douleur, et je suis prêt à braver le sort. C'est au lâche à plier sous lui; je ne suis pas encore assez pauvre, je veux ne plus rien posséder, je ne veux plus même garder l'espérance qui m'attachait encore à cette contrée; j'en sortirai, j'irai au loin et je m'y construirai de mes propres mains un monde nouveau. »

Relevé par ces pensées, il se remit à marcher fièrement. Son attitude était celle d'un roi du globe, et il lui semblait qu'il l'était réellement, que toutes les magnificences du monde étaient sous ses pieds et qu'il avait le front dans le ciel.

Ce brusque changement de ses dispositions n'étonnera point l'homme qui se rappelle la mobilité du caractère de la jeunesse. L'enfant passe facilement des larmes au rire, et le jeune homme passe de même du plus profond abattement à la plus noble audace. Mais les résolutions que fait naître dans un jeune cœur l'ardeur des sentiments, se dissipent aussi vite que la colonne de fumée au-dessus de la flamme qui s'éteint. Fabien en fit l'expérience, au moment même où il se croyait le plus affermi dans son dessein.

Pendant que son regard se perdait encore dans le lointain au delà de la chaîne du Jura, et que son âme planait, dans le ravissement de son renoncement volontaire, au-dessus de toutes les joies de sa vie passée, des voix humaines retentirent tout à coup à côté de lui à son oreille. Il tourna les yeux vers l'endroit d'où les sons se faisaient entendre. Ils partaient du taillis qui cachait la descente conduisant aux Mousses et à la cabane d'Addrich. C'étaient des voix de femmes qui bientôt se turent. Fabien sentit aussitôt ses joues qui brûlaient et son cœur qui battait bien fort. Une de ces voix lui rappelait celle d'Épiphanie. Il courut vers le taillis couvert encore à peine d'un jeune et léger feuillage.

Elle était là, à quelques pas devant lui, et parut pleine d'un trouble charmant à sa vue.

XXXIII

Le frère et la sœur.

« Faby, Faby ! C'est toi? » cria Épiphanie rayonnante et avec des yeux brillants de joie.

Elle leva les bras, comme pour l'embrasser de loin; mais elle les laissa retomber quand il approcha d'elle. Il lui tendit la main, posa silencieusement la tête de la jeune fille contre sa poitrine, et toucha de ses lèvres l'épaisse tresse d'or relevée sur son front; deux larmes tombèrent de ses yeux et brillèrent sur la chevelure d'Épiphanie comme deux perles de rosée.

« Faby, dit-elle en pleurant en silence, Faby !

— Ne pleure pas, Fanny, répondit-il d'une voix tremblante et étouffée.

— Tu m'as bien effrayée, » murmura-t-elle en le regardant et en lui jetant ses bras autour du cou.

Tous deux se turent; tous deux se considérèrent avec une joie triste et une tendresse profonde, sans parole, comme s'ils ne pouvaient croire au bonheur de s'être retrouvés, ou comme si cette longue contemplation ne pouvait compenser une aussi longue privation. Les yeux de l'un et de l'autre étaient noyés de larmes qui ne coulaient point; leurs lèvres étaient à demi ouvertes, comme pour exhaler plus facilement le ravissement mortel dans lequel leurs cœurs semblaient vouloir se briser. Qui aurait vu l'une à côté de l'autre ces jeunes et belles figures, n'aurait pas, à leur pâleur et à l'immobile expression de leur douleur, supposé qu'il assistait à une réunion, mais à un adieu avant une séparation éternelle.

« Et tu as pu, Faby, prendre sur toi pendant si longtemps de ne pas venir ! soupira tout bas Épiphanie sans détourner son regard des yeux du jeune homme.

— N'étais-je donc pas toujours près de toi, Fanny? Ils n'avaient pris que mon corps, mon âme respirait près de toi.

— Oui, mon oncle Addrich me l'a dit. Tu as raison, bon Faby. Tu es innocent, il me l'a dit. Il m'a annoncé ta prochaine arrivée. Oui, tu étais toujours près de moi. Tu te glissais même la nuit dans tous mes rêves. C'était ton âme, c'était toi. Ne m'as-tu jamais vue?

— Oh! toujours, toujours, Fanny. Où pourrais-je être pour ne point te voir? Oui, Fanny, je te voyais aussi dans tous mes songes. Oh! combien belle, combien inexprimablement belle n'étais-tu pas au pied du Roethliberg, auprès des cascades dont le souffle du vent faisait flotter l'écume au-dessus de la vallée et au-dessus de ta tête comme un blanc voile de fiancée! Mais alors aussi, ô Fanny! Fanny! il m'apparaissait.... »

Ici il s'interrompit tout à coup et laissa tomber sa voix, car dans le récit de ses songes, il était venu à penser à Renold. Épiphanie remarqua à ces derniers mots un changement dans son visage. Il détourna avec embarras ses regards et les laissa errer de côté et d'autre, comme s'il voulait se délivrer d'une pensée, ou au moins ne pas la laisser paraître. Cependant ses sourcils plissés trahissaient son tourment intérieur.

« Eh bien, Faby, eh bien, qui est-ce qui t'apparaissait? dit-elle, observant avec une attention inquiète chacun de ses mouvements.

— Je voyais apparaître ton fiancé, le capitaine Renold, » répondit-il à demi-voix.

Ce nom et ce titre répandirent tout à coup sur la délicate et mobile physionomie de la jeune fille l'expression de la plus vive horreur. Elle retira ses mains du cou du jeune homme, et dit en s'éloignant de quelques pas :

« Pourquoi m'affliger ainsi, Faby? Qui donc te l'a dit?

— C'est Addrich.

— Et toi, Faby, toi, qu'as-tu pensé lorsqu'il t'a dit cela? »

Fabien, qui regardait encore à terre devant lui, hésita un moment à répondre, puis dit enfin :

« Gédéon est un bel homme.

— Oui! » repartit-elle.

Et mettant le pied sur une daphné qui fleurissait à terre devant elle : « Oui, comme ce perfide et vénéneux ziland[1],

1. Nom du Daphne Mezereum en Suisse.

avec son éclat de pêche et son parfum de giroflée; c'est le symbole du péché, c'est l'image de Gédéon. »

Fabien, après avoir regardé le jeu auquel se livrait la jeune fille avec la pointe de son pied, leva les yeux sur son visage. Elle était devant lui, animée d'une sainte colère et d'une grâce indicible, plus ravissante que ses songes ne la lui avaient jamais montrée.

« Vraiment, Fanny, tu n'es pas sa fiancée? Pourquoi Addrich le dit-il? Pourquoi Gédéon s'en vante-t-il? Ne t'es-tu pas promenée avec plaisir à son côté dans cette sauvage solitude? Mais peut-être n'ai-je pas le droit de te faire de telles questions.

— Toi! pas le droit! O Faby! Faby! qui donc alors l'aurait? Ne suis-je plus ta sœur? Faby, veux-tu être le premier à gronder, quand nous nous retrouvons à peine? Non, ne le fais pas; restons en paix. Je ne veux plus jamais de ma vie me quereller avec toi: car, quand tu n'es plus là, il ne m'en reste que le repentir et les larmes. Ne crois ni Addrich ni Gédéon; ils te diront seulement leurs désirs, et non mes sentiments. J'aimerais mille fois mieux mourir. Crois en moi, comme je crois en toi. J'ai bien traité Gédéon de calomniateur, quand il me disait que les magistrats t'avaient fait arrêter pour un crime. Pourquoi n'as-tu pas traité de même Gédéon et Addrich, quand ils t'ont dit du mal de moi? »

Fabien prit la main d'Épiphanie et dit:

« Je n'ai de confiance dans ce monde qu'en Dieu et en toi. Mais Gédéon est un bel homme.... »

Épiphanie le regarda avec le sourire malicieux qui lui était particulier, tandis que les yeux du jeune homme reposaient sur elle avec une tranquille satisfaction. Enfin elle dit en hésitant un peu, mais vivement:

« Et n'es-tu donc pas.... beaucoup plus beau que lui? Et n'es-tu pas aussi.... infiniment meilleur que lui? O âme excellente, dois-je être la première à te le dire? Et ne le savais-tu point déjà? Certes, ce ne serait pas à moi de te tirer d'une ignorance qui te sied si bien. Mais, Faby, tu es encore un vrai enfant, et, malgré toute ton instruction, tu le demeureras toujours, je dois te le dire. »

Fabien devint pourpre. Il regarda au loin, puis reporta ses yeux sur Épiphanie, et reprit:

« Régente-moi bien et amuse-toi. Je ne veux pas non plus

me quereller avec toi, car je n'ai que peu de temps à rester auprès de toi, et j'ai encore à te parler de bien des choses et à t'adresser plusieurs questions.

— Peu de temps? s'écria Épiphanie devenue tout à coup sérieuse. Qui te force à nous quitter? Non, Faby, il faut que tu restes; il le faut! Qui me protégerait contre l'affreuse brutalité de Gédéon, s'il revenait? »

Elle lui raconta alors tout ce qu'elle pouvait dire des manières de Renold et de ses prétentions, et ce qu'elle croyait savoir des artifices qu'il devait avoir employés contre elle pour troubler son cœur. Son récit fut aussi simple et aussi sincère qu'une sœur peut le faire à son frère. Le cœur du jeune homme se révolta contre les grossières prétentions de Gédéon. Il jura, en murmurant entre ses dents, qu'il tirerait de l'orgueil et de la violence de l'officier une vengeance sanglante, puis il s'écria :

« Non, Fanny, tu n'es pas ici à l'abri des ruses et de la fureur de ce coquin. Non, car Addrich même ne te protégera pas. Addrich te vendra à qui l'aidera dans ses malheureuses tentatives contre les autorités du pays. Ah! Fanny, pourquoi n'es-tu pas comme cet air pur que je respire? Une fois que tu serais en moi, personne ne te verrait, personne ne pourrait t'avoir, et pour t'enlever, il faudrait me tuer. C'est ce Renold, l'incendiaire, qui a fait détruire ma petite propriété, pour que je devinsse un mendiant et que je fusse tout à fait hors d'état de te protéger. Il m'a laissé sans ressources, à une époque où, dans le soulèvement du pays, lois, droits et juges sont réduits au silence. Réfléchis, Fanny, vois comment nous pouvons nous tirer tous deux de cette extrémité. A quoi me servirait de le tuer, si je dois fuir loin de la Suisse et de toi? Pourquoi ma bonne épée a-t-elle manqué ce scélérat, dans la nuit qui précéda l'anniversaire de ta naissance? »

Ici Épiphanie interrompit vivement Fabien pour lui adresser plusieurs questions sur les événements de cette nuit. Elle éprouva une grande joie à apprendre que le gentil petit oiseau, qui savait prononcer le nom de Fabien et une sentence, avait reçu son éducation, dans la prison de Berne, de l'amour fraternel. Cependant cela lui fit presque aussi de la peine, que l'être merveilleux fût une créature ordinaire, au lieu d'être un esprit de la montagne ou un génie

des cavernes. Mais quand, dans la suite de l'entretien, elle vit briller dans les yeux de Fabien des larmes de colère, d'amour et de douleur à cause de sa pauvreté, tous ses sentiments se fondirent en pitié. Elle employa toute son éloquence pour le calmer, pour le consoler et pour lui donner de nouvelles espérances.

« Non, chère âme, dit-elle en appuyant familièrement sa main gauche sur l'épaule du jeune homme, pendant que, se défendant à peine elle-même de son attendrissement, elle passait de sa main droite son mouchoir sur ses yeux humides, non, ne t'afflige pas. Nous sommes tous deux sous la protection de Dieu. Attachons-nous à lui, il nous soutiendra. Je suis bien riche quand tu es avec moi, Faby. Ne te sens-tu pas aussi riche avec moi, Faby? »

Elle dit ces mots avec un abandon si serein et si touchant, et toute la tendresse de son âme brillait tant dans ses yeux et dans sa voix, que Fabien ému l'attira contre sa poitrine et dit :

« Comme Addrich, je douterais du ciel, s'il pouvait t'abandonner, Fanny. »

Et il déposa sur la bouche de la jeune fille un fraternel baiser. Mais, sans qu'il y pensât, ses lèvres restèrent sur les lèvres d'Épiphanie, et il sentit une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée.

« O ma vie! soupira-t-il en la serrant plus fortement contre lui.

— O Faby! murmura-t-elle. Veux-tu donc me faire mourir?

— O Fanny! que ne puis-je fondre mon âme avec la tienne!

— Mourir nous deux, Faby! Nous le pourrions maintenant, ô ma lumière, mon âme! Puis nous irions à Dieu ensemble. »

L'enivrement du couple bienheureux dura longtemps avant qu'ils pussent s'en remettre. L'ange gardien de l'innocence vit rarement sur la terre l'amour dans toute sa sainteté au comble du ravissement, comme il le voyait ici. Enfin, ils se séparèrent; leurs mains seules restèrent entrelacées. Les yeux enivrés du jeune homme plongeaient en silence dans les yeux noyés de la jeune fille.

« Quel changement s'est fait en toi, Faby? dit-elle avec un sourire expansif. Je ne t'avais jamais vu ainsi. Tous mes sens sont agités, je ne sais pas moi-même pourquoi. Ou bien

n'ai-je jamais su combien tu m'es cher, et dois-je croire que je ne t'ai jamais aimé comme à présent? Dis-moi seulement si tu m'aimes aussi plus qu'auparavant.

— Qui pourrait t'enlever à moi? Qui? Qui? répéta-t-il. Il y a bien une caverne où je pourrais te mettre à l'abri des loups armés. J'irais seul au milieu des hommes, je travaillerais à la journée, je fendrais du bois, je mendierais. Certes, je ne te laisserais pas sentir le besoin.

— Faby, vraiment tu n'es plus Faby! reprit-elle. N'es-tu pas là devant moi, comme un esprit de feu? De tes mains, il sort une douleur étrange qui me pénètre. Non, pourtant, ce n'est point une douleur. Mais certainement ton souffle était comme une flamme, et dans cette flamme j'aurais voulu mourir. »

Ce singulier entretien avait certes peu de suite, et sera justement blâmé des lecteurs, comme assez déraisonnable. Nous ne le poursuivrons pas aussi loin que nos jeunes gens se plurent à l'étendre. Nous remarquerons seulement qu'ils devinrent enfin tous deux plus calmes, et reprirent le langage ordinaire des enfants des hommes. Ils étaient complétement revenus à eux-mêmes quand Fabien demanda à sa tendre sœur: « Comment as-tu pu savoir que, pour aller aux Mousses, je prendrais plutôt le chemin par la Bampf, ou bien m'attendais-tu plus tard? »

Épiphanie tressaillit, et l'expression de sa figure trahit qu'elle se rappelait le passé.

Elle saisit le bras de Fabien et l'entraîna avec une douce violence par le sentier des Mousses en lui disant d'une voix caressante :

« Allons, descends, cher enfant, descends à la maison d'Addrich. Il t'attend. Va, je te suivrai bientôt.

— Et toi, Fanny?

— Je reste encore, il le faut. Va donc, j'attends ici une personne qui doit m'apporter d'importants messages. Mais il faut que je lui parle seule. Oh! si tu savais, Faby! Va seulement. J'ai promis le secret; j'ai fait une promesse sacrée. C'est pour cela que j'étais venue sur la montagne.

— As-tu des secrets pour moi? Non, Fanny. Il ne doit y avoir rien d'obscur en toi. Mon âme est tout entière transparente à ton regard, comme elle l'est pour l'œil de celui qui voit tout.

— Que te dirai-je, curieux? Je sais quelque chose et je ne sais rien. Il faut d'abord que j'apprenne le secret. Ne m'interroge pas davantage. J'ai promis de garder quelque temps le silence. C'est tout. Je t'en prie, descends dans la vallée.

— Mais, jeune fille, es-tu sûre qu'il n'y ait point de danger? Pourquoi demeurer seule sur cette montagne isolée où il passe rarement des hommes? Tu ne devrais jamais aller seule, jamais.

— Justement, Faby, j'ai promis d'être seule. C'est pourquoi j'ai renvoyé la servante qui m'avait accompagnée. Ne crains rien pour moi. J'ai affaire à une personne bien connue et fort respectable. Mais, ajouta-t-elle en lui mettant le doigt sur la bouche, ne t'avise pas de dire en bas à tout le monde pourquoi je suis restée en arrière sur la Bampf. Je te connais, tu es un peu bavard. Entends-tu? Que personne ne sache que tu m'as vue ici. »

Le débat allait recommencer, quand tous deux aperçurent en même temps une paysanne qui sortait d'un petit bois sur la crête de la montagne, et qui s'arrêtait souvent pour écouter et pour chercher des yeux.

Épiphanie redoubla alors d'instances et de caresses pour décider Fabien à quitter la montagne.

« Allons, Faby, obéis, va-t'en. Je serai près de toi et de Lenore avant un quart d'heure. Va-t'en, te dis-je. »

Et elle lui donna avec un sourire malicieux, en guise d'adieu, une légère tape sur la joue, puis elle s'élança hors du taillis, vers le haut du plateau.

XXXIV

Spectacle muet.

Fabien la suivit des yeux, immobile à la place sacrée où toutes les douleurs de sa vie passée avaient trouvé la plus douce compensation. Il voulait y attendre le retour de sa sœur. C'était un assez grand ravissement pour ses yeux, que de la voir de loin causer avec la paysanne sur la hauteur où

les contours de ses formes charmantes et la grâce de ses mouvements se détachaient sur le fond bleu du ciel.

L'entretien semblait assez vif. La paysanne surtout témoignait par ses gestes qu'elle y prenait beaucoup d'intérêt. Elle montrait souvent un massif de pins d'Italie sur la pente de la montagne du côté du lac d'Hallwyl, d'où elle était venue elle-même; tantôt elle mettait ses mains sur sa poitrine en signe de protestation, tantôt elle semblait faire une confidence et approchait la tête de l'oreille de la jeune fille. Celle-ci paraissait indécise : elle jetait souvent les yeux du côté où Fabien était caché ; quelquefois elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine et semblait réfléchir à des choses importantes. La paysanne fit alors quelques pas vers le bois de pins d'Italie, puis elle revint du côté d'Épiphanie; elle s'éloigna une seconde fois et revint encore avec des gestes de supplication. Enfin, la jeune fille regarda brusquement vers le taillis où elle avait laissé Fabien, puis se retourna et se dirigea d'un pas rapide, accompagnée de la paysanne, vers le vert massif de pins.

Le jeune homme hésita longtemps en la voyant disparaître derrière la hauteur, et se demanda s'il devait la suivre. Le rôle d'espion ne lui semblait pas honorable; il craignait aussi de blesser sa jeune amie par cette apparence de curiosité et de méfiance. Pourtant, la mystérieuse conduite d'Épiphanie lui semblait un manque d'amitié vis-à-vis de lui-même, et surtout un manque de cette confiance entière et fraternelle à laquelle il croyait avoir le droit de prétendre. Mais quel secret pouvait-il y avoir? Peut-être la paysanne connaissait-elle la grotte d'un nain de la montagne, ou le lieu de réunion nocturne d'êtres souterrains, ou bien une fontaine d'or, un signe merveilleux, un monument des esprits, un trou de dragon, une place où se faisaient entendre des voix prophétiques. Fabien connaissait la foi invincible et l'attachement de la belle jeune fille des Mousses pour les choses surnaturelles, dont son imagination, dans sa vie retirée, aimait beaucoup à s'occuper. Il s'était bien souvent permis de railler avec incrédulité ce penchant, mais jamais de le blâmer, parce qu'il lui semblait inoffensif, et que cette superstitieuse aspiration vers les choses invisibles lui semblait la sœur de la religion intérieure.

Cependant, la confiante jeune fille pouvait aussi bien tom-

ber dans les piéges d'un scélérat qui la poursuivait. Tout était possible dans un tel endroit. Il songeait à l'audace de Renold et à l'équivoque Néerlandais don Nardo. A cette pensée, tout le sang lui monta au cœur, et il entendit à ses oreilles un bruit semblable à celui d'un orage dans les sapins. Il quitta la place, en proie à une vive agitation, décidé à veiller de loin sur Épiphanie, sans se laisser voir par elle. Il tourna, dans le bois et le taillis, les parties nues de la montagne, pour s'approcher du massif de pins d'Italie, et il arracha en passant d'un abatis de bois un gros gourdin, pour lui servir d'arme au besoin.

Son anxiété croissait à chaque pas, car il avait à faire un grand détour; tantôt il devait éviter des broussailles inextricables, tantôt il se sentait les pieds embarrassés dans des ronces; mais il devint surtout inquiet quand il aperçut sur le col nu de la Bampf la paysanne seule : Épiphanie n'était plus avec elle.

Enfin, il atteignit l'autre versant de la montagne, et en même temps il s'arrêta immobile comme si son pied eût pris racine dans la terre. Son sang cessa de couler dans ses veines.

Entre les rouges colonnades des pins centenaires, à travers lesquelles le soleil couchant répandait des ombres et des lumières bien tranchées, Épiphanie se tenait les mains pliées dans une humble attitude devant un homme d'une noble contenance, qui levait solennellement ses mains vers le ciel Bien que Fabien fût encore éloigné de quelques pas, la toque noire avec des galons d'or brillant au soleil, la longue robe noire et tous les dehors de la personne avec ses mouvements tranquilles, lui révélaient que cet homme n'était autre que l'étranger qui lui avait déjà, dans le chalet de Stussingen, inspiré de justes soupçons. En vain le jeune homme effrayé retint son haleine pour surprendre les paroles du sire de Grœnkerkenbosch ou d'Épiphanie. Il était trop loin, et se glisser plus près était impossible sans être découvert, car il y avait, entre le taillis qui le cachait et le massif de pins, une clairière découverte.

Toute son attention passa dans ses yeux. Il crut entendre qu'Épiphanie pleurait. Puis, il vit tout à coup avec un étonnement inexprimable, qu'elle s'agenouillait devant l'étranger, qu'elle tendait les mains vers lui en se lamentant, puis, qu'elle embrassait ses genoux et y appuyait son front. L'étranger

ouvrit les bras en se penchant vers la jeune fille agenouillée, puis il fit avec les doigts de la main droite, à la manière des prêtres, trois fois le signe de croix au-dessus de sa tête et se baissa pour la relever. Il s'engagea alors un vif débat entre lui et elle, car elle semblait ne pas vouloir quitter son humble posture.

Enfin, Fabien la vit obéir aux prières répétées. Elle se releva et joignit, en se retournant encore vers lui comme dans une violente et profonde agitation d'esprit, les mains sur sa poitrine avec recueillement, et les leva ensuite avec l'expression de la prière vers le ciel. Don Nardo s'avança alors les bras ouverts vers la jeune fille, et la serra contre sa poitrine. Épiphanie se laissa tranquillement faire. Aucun mouvement ne trahit de sa part la moindre résistance. Un clair rayon de soleil tomba sur leur tête, entre les hauts troncs dont les branches d'un vert pâle formaient comme la voûte d'un temple au-dessus de l'étrange couple.

Cependant tout fut bientôt plongé pour le bon Fabien dans une profonde obscurité. « Elle est perdue, criait en lui comme un pressentiment. Le moine a su s'emparer de ses rêveries et de ses penchant fanatiques. Épiphanie a abjuré sa foi; elle est passée au papisme. Elle est perdue. L'artificieuse hypocrisie du prêtre libertin a triomphé. C'est ce qu'elle me cachait. »

Sa main serrait convulsivement son gourdin, et il était sur le point de se précipiter hors de sa cachette. Il chancelait comme un homme ivre, et il dut, pour ne pas tomber, se retenir à un jeune hêtre. Il resta, et reprit promptement ses sens. Il résolut de se maîtriser et d'attendre la fin de cette scène déchirante, dans laquelle une enfant pure et enthousiaste était la victime de la plus aveugle crédulité et de la ruse hypocrite d'un prêtre.

Il regarda. L'embrassement durait encore; cependant, tandis qu'Épiphanie demeurait contre la poitrine de l'étranger. celui-ci levait de temps en temps la main droite avec l'index étendu, comme quelqu'un qui enseigne. De temps en temps la jeune fille soulevait ses yeux vers lui comme pour l'interroger, et par moments Fabien se sentait pris d'une nouvelle fureur en voyant les lèvres du maître déposer de nouveaux baisers sur le front de la jeune fille. L'entretien avait duré une longue demi-heure; mais il semblait à l'observateur ca-

que le soleil s'était arrêté au ciel, et que pendant ce
ps il aurait pu non-seulement descendre derrière les Al-
, mais reparaître à l'Orient.
piphanie parut penser la première à la séparation. Elle
arta d'un pas de son maître, mais en lui laissant encore
mains. A en juger par les mouvements de sa tête, c'était
maintenant qui parlait. Quelquefois elle regardait der-
e elle, comme si elle cherchait la paysanne, qui faisait
isemblablement la garde sur la hauteur. L'entretien con-
ia de nouveau, et dans la vivacité du discours Fabien
Épiphanie presser avec la plus tendre vénération une
n du Néerlandais sur ses lèvres, pendant que celui-ci
ait l'autre main sur la tête de la jeune fille comme pour
énir. Fabien, dans l'excès de son impatience, murmura
'e ses dents des malédictions très-peu chrétiennes jusqu'à
u'il entendît distinctement la voix d'Épiphanie dans le
. Elle appelait derrière elle la paysanne et elle s'éloignait
on compagnon.
orsque Fabien vit effectivement la femme laissée en ar-
e descendre de la montagne, il se hâta de partir pour
ver à la maison d'Addrich avant Épiphanie et sans être
arqué d'elle. Pour cela il dut refaire les mêmes détours
les taillis; mais il était fermement résolu à ne pas laisser
içonner à Épiphanie qu'il avait été témoin de son rendez-
s. Il voulait l'observer, la sonder insensiblement, et ne
it avoir de repos qu'il n'eût pénétré le triste secret, ou
l n'eût découvert jusqu'où une jeune fille, avec une con-
nce pleine d'innocence, pouvait pousser la dissimulation.

XXXV

L'interrogatoire.

courut d'un pas rapide à travers les taillis et les brous-
es. Au milieu de l'agitation de la colère, de l'amour et
a douleur, il s'oubliait tout à fait lui-même. La vie du
ie homme avait ressemblé jusqu'ici à la surface polie

d'un des lacs de sa patrie, enfermé entre des murs de rochers dont il réfléchit les formes et les plantes, et qui, rarement touché par le souffle du vent, en est ridé à peine, jusqu'au jour où l'ouragan a trouvé dans la montagne une fente qui lui livre passage. Alors ses flots bouillonnent et se soulèvent en mugissant contre les rochers avec un bruit qui ébranle la montagne.

Quelquefois il s'arrêtait dans sa course, mettait la main sur son front et semblait réfléchir, pour ne rien faire dont il pût avoir à se repentir. Il luttait avec lui-même, comme s'il eût été épouvanté de l'état si nouveau de son esprit, et indigné de se trouver semblable à ces furieux enivrés par leur passion, et qui ne lui avaient jamais inspiré jusqu'ici que dégoût ou pitié. Puis il se mit à marcher plus lentement, jusqu'à ce que sa douleur revînt l'aiguillonner de nouveau et le pousser plus vite en avant.

Au moment même où pâle et hors d'haleine, les cheveux en désordre, il quittait le taillis pour entrer dans le sentier qui conduisait à la petite vallée des Mousses d'Addrich, Épiphanie y accourait de l'autre côté avec non moins de précipitation, les joues brûlantes, les yeux brillants de ravissement, la poitrine agitée. Tous deux, surpris de cette rencontre inattendue, restèrent muets à la place où ils se trouvaient. Le rayonnement de bonheur de la jeune fille n'échappa point à Fabien, pas plus que la pâleur mortelle et le désordre de celui-ci n'échappèrent à Épiphanie. Tous deux tressaillirent à la vue l'un de l'autre.

« Encore ici, Faby! dit-elle enfin; je te croyais depuis longtemps chez Addrich. Faby, pourquoi es-tu si affreusement agité? Que t'est-il arrivé? Parle donc!

— Un malheur, un grand malheur, soupira Fabien.

— Un malheur! » répéta Épiphanie en tremblant, et elle s'avança vers lui à pas lents, mit sa main sur le bras du jeune homme, pendant que ses yeux cherchaient les regards de celui-ci qui se détournaient. Mais lui, sans la regarder, la repoussa doucement et dit: « J'ai perdu mon ciel, car tu en es pour jamais disparue.

— Parle, Faby, parle! dit-elle pleine de la plus tendre compassion, et elle revint vers lui. Ton ciel est perdu, et j'en ai disparu! Dis, que t'est-il arrivé? Ne me repousse pas. Ne suis-je pas ta sœur? Fie-toi à moi, Faby.

— Me fier à toi, à toi! s'écria-t-il, plein d'une douleur profonde. Tu as brisé toute ma confiance; tu ne m'as pas rendu fidélité pour fidélité. A quoi bon des explications entre nous? Descendons dans la vallée, et rendons-nous auprès d'Addrich. Dieu l'a ainsi ordonné. Je devais éprouver aujourd'hui l'inconstance des choses terrestres et la vanité de toute espérance. Je suis infiniment plus pauvre que je n'étais quand je suis entré dans la vie. Je t'ai perdue. Demain je quitterai la Suisse et j'irai ensuite devant moi tant que la terre me portera. Descendons dans la vallée. »

Épiphanie demeura pâle et les yeux fixes. Elle prit en silence la main du jeune homme; celui-ci la retira. Elle le contempla avec des regards interrogateurs et inquiets, et balbutia : « Faby, sais-tu ce que ta bouche prononce? Faby, tes yeux m'ont-ils reconnue? Faby, veux-tu briser mon cœur?

— Ce que je sais, c'est que le mien est brisé. Tu devais être mon ange protecteur : Hélas! qu'est devenu cet espoir, et pourquoi mon âme désespérée n'a-t-elle pas encore brisé le dernier lien qui l'attache à la vie? Viens, viens, je ne me sens pas bien.

— Faby! » s'écria-t-elle avec une angoisse indicible en le voyant devenir plus pâle, puis étendre les mains autour de lui comme s'il voulait se soutenir à quelque chose, puis s'incliner et tomber à terre comme quelqu'un qui perd connaissance. Elle s'agenouilla en tremblant à côté de lui, lui prit la tête entre ses mains et l'appuya sur sa poitrine. Elle osa à peine respirer jusqu'à ce que le jeune homme, après un long silence, poussa un profond soupir et dit : « Je suis mieux. Descends, je te suivrai. J'ai honte de ma faiblesse. Va, je ne suis pas fâché contre toi. Mais rien que toi, rien que toi, rien au monde excepté toi.... Ton approche me tue.

— Lève donc les yeux, Faby, regarde-moi! dit-elle en restant agenouillée près de lui, et des larmes coulaient sur ses joues pendant qu'elle relevait de dessus le front du jeune homme ses longues boucles noires qui lui tombaient sur les yeux. Je suis Épiphanie; regarde ta sœur.

— Quoi? Te figures-tu que l'égarement trouble mes sens? s'écria-t-il en s'écartant d'elle. Je te reconnais bien, sois tranquille. Mes sens et ma mémoire sont restés jeunes, bien qu'une *seule heure ait fait* de moi un vieillard, accablé par

l'expérience et fatigué de la vie, comme si je portais un siècle.

—Tu es très-malade, très-malade, ô cher Faby. Tes paroles et ta conduite sont bien changées.

— Ce n'est pas étonnant; j'ai vu ce que je n'aurais jamais pu croire, s'écria-t-il en se relevant. Ne cherche pas à me tromper. Les gouttes d'eau qui sont là sur tes joues ne laveront pas la place qui a été profanée par les baisers de cet homme lorsque tu t'es laissé serrer dans ses bras....

— Dieu du ciel! s'écria Épiphanie en faisant un mouvement d'horreur. Tu nous as vus, Faby? je ne veux pas le croire. Tu m'aurais épiée? Tu m'aurais observée en secret? » Et à ces mots elle s'éloigna brusquement de lui, puis elle revint et dit avec une fière indignation : « C'est affreux. Je t'avais prié de me laisser et de quitter la montagne. Tu as trompé ma confiance, et tu as mieux aimé satisfaire une curiosité coupable que de condescendre à ma prière.

—Tu te trompes. Ce n'est pas la curiosité qui m'a poussé, mais la crainte que ta crédule bonté ne t'exposât au danger. Je ne savais vraiment pas que c'était ta volonté bien arrêtée de chercher le danger.

— Un danger? jamais, Faby. Ainsi, ô Faby, parle-moi en homme loyal, comme ta conscience parlerait à celui qui sait tout, dis, as-tu tout entendu? Le connais-tu?

— Et quand la distance m'aurait empêché d'entendre, ne lisais-je pas mot pour mot dans votre pantomime tout ce que vous disiez? Oui, je le connais, cet aventurier, cet intrigant papiste! Il est poli et froid, calme et perfide, comme la couche de glace du lac gelé qui attire l'enfant en hiver pour se briser ensuite sous ses pieds et l'engloutir.

— Faby, au nom de ton cœur et du mien, ne calomnie pas ce saint, ou je me retire; car je ne dois pas, je ne veux pas entendre la bouche qui me donnait le nom de sœur prononcer d'aussi criminelles paroles contre ce qui m'est plus cher que la vie.

— Malheureuse! Il t'est cher! lui qui nous sépare pour l'éternité!

—Fabien! » s'écria-t-elle.

Elle allait continuer; mais il l'interrompit et demanda d'une voix tremblante : « Dis-moi, en présence du Dieu vivant, dis-moi.... Épiphanie, mon sort entier dépendra de

onse.... pourquoi cet homme s'est-il placé entre toi et
Quel est son but? Il veut te rendre infidèle à la sainte
ıce évangélique de tes pères. Il veut t'entraîner au pa-
! Fanny, le veut-il? Et si le jésuite le veut, pourquoi
Ne refuse pas de me répondre : veut-il te faire entrer
'Église romaine? le veut-il? »
ɔhanie pâlit, baissa les yeux et, sans les lever, éten-
s mains vers Fabien dans une attitude suppliante.
ıne homme chancela et son visage devint plus pâle que
d'un mort dans son linceul. Puis mettant sa figure
ıes deux mains, il appuya sa tête contre le tronc d'un
brisé par l'orage, et se mit à pleurer amèrement et à
ɔter. Elle entendit ses sanglots, mais sans bouger de
Les mains jointes et pressées sur la poitrine, elle res-
ımobile, touchante image de la douleur infinie qui l'op-
ıit. Bien que les pleurs rougissent ses paupières et
ssent en perles sur ses pâles joues, aucun trait de son
visage ne se contracta, elle ne fit entendre aucune
ɔ. On eût dit une statue de marbre en pleurs. Seule-
les soupirs qu'on n'entendait point faisaient trembler
'res.
imé par le bienfait des larmes, le jeune homme se
enfin. Il sécha ses yeux. Sa résolution était prise. Il se
ı, avec la fermeté calme que donne le désespoir, vers
ınie toujours fixe et immobile.
lieu, ma sœur, ma vie! cria-t-il. Mon sort est décidé.
ieu me soit en aide. Je chercherai pour cette nuit un
toit. Je ne puis pas t'accompagner aux Mousses. Adieu.
ure pas. Je t'aime encore. Je suis trop troublé, je ne
en dire davantage. Adieu. Dieu ait pitié de ton âme! »
ne répondit point et le regarda avec une douleur
riptible à travers le voile de ses larmes, mais ne fit pas
uvement. Il se détourna d'elle avec un profond soupir,
ı alla à pas lents par le sentier, droit devant lui,
e plateau de la montagne. Il s'arrêta de nouveau, et
encore une fois son chagrin éclater en sanglots. Puis
rsuivit sa route en chancelant, mais se retourna bientôt
voir encore une fois Épiphanie et pour l'interroger.
ı'il revint, elle était encore les mains pressées sur la
ıe et avec son pâle visage, comme il l'avait laissée, le
suppliant et des larmes sur les joues et dans les yeux.

coup de questions pour apprendre aussi les plus petites choses et les plus insignifiantes.

« Crois-tu maintenant que je le connaisse? » demanda-t-il encore une fois.

Elle secoua sa petite tête avec un triste sourire et répondit : « Non, mon cher Faby, vraiment tu ne le connais pas.

— C'est pourtant le même qui était là-haut près de toi?

— Oui, chère âme, c'était lui.

— Et c'est à cause de toi qu'il a fait des offres au ménérier et à moi.

— Je le sais. Oui, il l'a fait; mais ne lui en veux pas pour cela.

— Dis-moi alors, Épiphanie, qui est-il?

— Mon saint patron.

— Oh ! je te comprends. De quel couvent vient-il? Est-ce un prélat? Qui l'a envoyé ou conduit vers toi?

— Dieu!

— Pauvre enfant, cruellement aveuglée! Ce n'est pas Dieu. Non, c'est lui qui te sépare de Dieu, de l'éternelle béatitude, et de moi malheureux. Quitte-le. Fuis, fuis!

— Je ne le dois, ni ne le puis, ni ne le veux! dit-elle avec une fermeté qui fit tressaillir le jeune homme.

— Tu ne le dois, ni ne le peux, ni ne le veux! répéta-t-il d'une voix éteinte. Ainsi il est trop tard! Est-ce ton dernier mot, Épiphanie?

— Qu'est-ce donc qui m'a fait perdre ta confiance, Fabien?

— Ton secret pour ton frère, Fanny.

— J'ai promis le silence et je tiendrai ma parole, Fabien; aie confiance en moi. Un jour, quand Lenore sera guérie ou couchée dans la tombe, tu apprendras tout; aie confiance jusque-là.

— Non, malheureuse; est-il maintenant trop tard pour te sauver? Épiphanie, quitte-le, quitte ce dangereux séducteur; au nom de ton salut, quitte-le.

— Je ne le puis pas. »

Fabien demeura interdit; il poussa un profond soupir, comme si ses forces eussent été épuisées, et dit enfin : « Il se fait tard. Bonne nuit, pour jamais bonne nuit! salue Addrich et Lenore. Je ne puis plus les voir. Dieu ait pitié de ton âme. Porte-toi bien. »

Comme à ces mots il voulait la quitter, elle poussa un

grand cri, jeta ses bras autour de son cou, et s'écria avec désespoir : « Fabien, ne m'abandonne pas.

— Ne m'as tu pas déjà abandonné ? demanda-t-il tristement. Ne m'as tu pas repoussé ?

— Moi te repousser ! Puis-je repousser de moi mon âme ? Ne m'abandonne pas, Fabien ; mon âme te suivrait, et il ne resterait qu'un cadavre si tu t'en allais. Ne m'abandonne pas, je ferai tout ce que tu voudras, tout ce que tu commanderas. Mais reste près de moi, pour que je ne meure point. »

Elle dit ces mots d'une voix si lamentable et si pénétrante, elle le retint si fortement embrassé, qu'il n'osa faire aucune tentative pour se dégager.

« Et si je te demande de...., » dit-il avec une nouvelle espérance. Mais elle l'interrompit en disant : « Tout, tout, Fabien, excepté cela seul, jusqu'à ce que Lenore soit guérie ou couchée dans la tombe. Alors, alors....

— O ma sœur, alors il sera trop tard !

— Non pas, cruel Fabien, non pas ! aie confiance en moi ! Mon cœur a-t-il jamais pu te tromper ? Seulement ne me demande point cela. Tout ce que tu voudras, mais ne m'abandonne pas. »

Fabien se sentit ébranlé par la douleur de la jeune fille, en même temps que son attachement obstiné au destructeur de sa paix le repoussait.

« Mais qui est-il ? que veut-il ? Pourquoi t'es-tu donnée à lui corps et âme ?

— Tout excepté cela ! cria-t-elle de nouveau. Respecte mon silence. Si je violais le serment que je lui ai fait, comment pourrais-tu jamais me croire ? »

Fabien resta silencieux et pensif. L'obstination d'Épiphanie et l'expression irrésistible de son amour pour lui troublaient entièrement sa pensée. Enfin il tenta une autre voie pour résoudre d'une manière décisive cette contradiction.

« Fanny, dit-il en passant son bras autour d'elle, je veux te faire deux questions. Tes réponses peuvent me rendre tout le repos auquel j'aspire.

— Fabien demande-moi tout, excepté ce qui le concerne.

— Peux-tu me promettre, Épiphanie, de ne jamais consentir, dans quelque situation que ce soit, à renier ta croyance évangélique, de ne jamais entrer dans la communauté des papistes ? »

Épiphanie demanda en hésitant :

« Dans la communauté? Comment l'entends-tu?

— Que tu ne seras jamais de la religion catholique romaine, que tu ne l'es pas encore maintenant? »

Elle parut réfléchir. Fabien sentit un frisson par tout le corps en la voyant tarder quelques instants à répondre.

Enfin elle dit :

« Cela te rassurerait-il entièrement et sur tout si je te répondais? Je ne suis pas encore catholique et je veux demeurer dans la religion évangélique, comme toi, et aussi longtemps que toi-même.

— Oui, cela me rendrait le repos.

— Eh bien donc, tranquillise-toi, je ne suis pas catholique, et je n'aurai jamais d'autre croyance que la tienne. Pourrais-je faire autrement? Eh bien, Fabien, est-ce tout?»

Fabien la pressa sur son cœur et murmura tout bas :

« J'aurais maintenant une seconde question à t'adresser, mais.... je ne la ferai pas. Hélas! j'ai vu.... »

Et ses bras, avec lesquels il l'enlaçait, se détachèrent d'elle et retombèrent comme sans force. Il détourna la tête comme pour se dégager de son embrassement.

« Eh bien, qu'as-tu vu, Fabien?» demanda-t-elle un peu inquiète, et il semblait qu'elle voulût lire sa réponse dans ses yeux.

Il soupira et, regardant au loin, il dit :

« J'ai vu ses lèvres sur tes joues!

— Quoi, tu parles encore de lui? tu manques à ta parole. Ne t'en occupe plus, Fabien! aie confiance. Ne suis-je pas ta sœur?

— Ma sœur, oui, mais sa.... laisse-moi, Épiphanie.

— Fais ta seconde question, Fabien, mais qu'il ne soit point question de lui.

— Eh bien, Épiphanie, dois-je faire cette question?

— Pourquoi nous torturer ainsi tous deux, Fabien? Parle.

— Tu m'aimes encore, Fanny?

— Est-ce là ta question?

— Non, mais.... Fanny, parle moi franchement devant Dieu. Peux-tu promettre de ne jamais être la bien-aimée, ni la fiancée, de ne jamais être la femme, Dieu nous entend, Fanny, d'aucun autre que moi? »

Malgré tout l'effort qu'il faisait, Fabien ne put prononcer ces derniers mots que très-bas.

Un long silence suivit. Le visage rougissant de la jeune fille était tombé sur sa poitrine, dont le mouvement trahissait un combat intérieur ou une crainte qu'elle voulait cacher. Il remarqua cet embarras inattendu, et fit quelques pas pour s'éloigner. Cette fois elle ne le retint pas. Plus durait le silence de la jeune fille, plus croissait l'inquiétude de Fabien. Avec un cœur qui battait bien fort il la pressa plus d'une fois de répondre. Enfin il mit ses deux mains devant son visage et dit dans la plus grande agitation :

« Non, ne réponds point ! »

Alors craintive et honteuse elle tourna son visage vers lui et dit :

« Pourquoi es-tu avec moi aujourd'hui comme tu n'as jamais été ? Tu as le langage, de Renold, l'emportement de Renold et, le ciel me pardonne, tout le damnable caractère de Renold. Ne suis-je pas ta sœur ? »

Il fit en silence un signe de tête.

« N'es-tu pas mon tout ? Ou bien pourrais-je être pour toi plus que je ne suis ?

— Non, tu ne le peux pas, je suis venu trop tard, » repartit-il en laissant tomber ses mains de dessus son visage et il lui prit la main : « Adieu, il faut nous séparer ; adieu, ma sœur. Ce n'est pas ta faute, je suis venu trop tard.

— Faby, s'écria la jeune fille avec angoisse, tu es agité et troublé par un mauvais esprit. Au nom du ciel, ne m'abandonne point.

— Réponds nettement à ma question : La fiancée et la femme d'aucun autre ? s'écria-t-il, et sa main tremblait dans celle de la jeune fille.

— La fiancée ? Faby, reviens donc à toi. Tu parles à ta sœur comme un homme ivre.

— Réponds. Donne moi les droits d'un fiancé, Fanny ! »

Elle leva de nouveau les regards vers lui et les abaissa toute confuse quand elle eut rencontré ceux du jeune homme. Puis elle dit d'une voix qui s'entendait à peine : « Il y a en toi quelque chose du pécheur. » Après un moment de réflexion, elle releva les yeux : « Prends patience, attends seulement quelques jours, et alors je t'apporterai la réponse.

— Ainsi tu n'es plus libre ? Tu es déjà engagée ? Tu es
:jà la fiancée d'un autre?

—Non, répondit-elle vivement. Maintenant sois tranquille.

— Et, si tu n'es pas ma fiancée et ma femme, tu ne seras
mais la femme d'un autre? »

Après quelques instants elle dit en rougissant de nouveau,
ais d'une voix ferme :

« Je puis te le promettre devant Dieu. Non, je ne serai
mais la femme d'un autre, tant que tu ne me le commanras point. »

Surpris et comme s'il se méfiait de ses oreilles, il lui deanda de répéter ces paroles. Elle obéit et dit ensuite avec
ıbandon d'une sœur :

« Eh bien, Faby, es-tu maintenant tranquille ? Me quittes-tu encore?

— Descendons aux Mousses! s'écria Fabien.

— Ah! soupira Épiphanie. Un moment! que je me remette.
ıby, tu n'es plus comme tu étais autrefois, assurément non.
y a en toi un autre être. Je ne t'ai jamais vu comme auurd'hui. Est-ce que je ne t'ai pas toujours aimé par-dessus
ut? je t'aime maintenant d'une manière plus inexprimable
ıcore. Ou bien mon affection est-elle devenue coupable,
ı'elle me semble étrangère et nouvelle? Il n'en était pas
nsi autrefois. Que va-t-il dire?

— Qui, Fanny?

— Descendons aux Mousses, » cria-t-elle; et, le saisissant
ır la main, elle l'entraîna, à travers le taillis, vers la maison
ıns la vallée.

XXXVI

Espérance inattendue.

Fabien alla avec sa sœur, la tenant par la main, vers le
ınd ombragé entre les collines boisées, plein d'un sentiment
e bonheur, comme si, après avoir perdu un monde, il en
vait conquis un nouveau. Il marchait comme sur des nuages.

Épiphanie s'avançait aussi toute légère à côté de lui, pensive et rêveuse, perdue dans des sentiments nouveaux et confus. Elle bénissait l'obscurité qui la cachait aux yeux de Fabien et à ceux de tous les mortels, à ses montagnes et à ses bois familiers, ainsi qu'au ciel.

Un silence de mort régnait dans la maison d'Addrich. Un souper simple était préparé, du pain, du lait et du fromage avec des fruits cuits dans un plat de terre. L'active Aenneli, par attention pour Fabien, y joignit une bouteille de vin. Domestiques et servantes étaient réunis autour de la table; mais Addrich ne parut pas, même quand Épiphanie lui eut annoncé l'arrivée de Fabien. Il demeura dans la chambre et auprès du lit de sa fille Lenore, et demanda à rester seul avec elle et avec son chagrin.

Après un long bénédicité, murmuré alternativement par les servantes et les garçons, à voix basse et d'un ton monotone, on prit place sur les bancs. Personne ne tenta d'égayer le souper par la conversation ou par des plaisanteries; si l'un des convives interrompait le silence, ce n'était que par de courtes paroles et d'une voix sourde. Tel était l'ordre de cette triste maison. Épiphanie semblait n'être présente que pour faire les honneurs. Elle même ne goûtait de rien, mais elle tenait les yeux baissés en silence sur l'écuelle de bois qui lui tenait lieu d'assiette, pendant que sa tête se penchait de côté sur son épaule et que sa main jouait avec une cuiller d'érable. De temps en temps seulement ses cils noirs se soulevaient comme deux voiles délicats, et un lumineux regard, plein d'une joie mystérieuse, tombait sur son bien-aimé assis vis-à-vis d'elle, et qui ne faisait honte ni aux mets ni au vin. Mais quand il la regardait, il voyait se détourner, avec un sourire confus, le regard que l'amour lui avait destiné.

Lorsque le repas fut terminé, la table desservie par les soins diligents d'Aenneli, et la chambre quittée par tous, Épiphanie et Fabien demeurèrent à table, à leur place, et causèrent tous deux à voix basse, à la pâle lueur de la lampe. Ce fut ainsi qu'Addrich les trouva en entrant, et tous deux, se tenant familièrement les mains par-dessus la table, ne remarquèrent point son entrée, jusqu'à ce qu'il fût tout près d'eux et qu'il saluât le jeune homme. Fabien, sans quitter la main de sa sœur, tendit de sa place la main gauche au vieillard.

« C'est ainsi, dit-il, que je voudrais pouvoir vous tenir tous deux toute ma vie !

— Nous sommes, repartit le vieillard, des ombres que tu ne saurais enchaîner. Tout est ombre, ce qui est, ce qui a été et ce qui sera ! Cependant tu as raison. Laisse-toi charmer par les rêves qui te bercent. J'ai été aussi autrefois un enfant comme toi. »

Il dit ces mots avec une profonde agitation intérieure et d'une voix tremblante, comme il était chaque fois qu'il revenait du chevet de sa chère fille. Ses yeux étaient plus rouges qu'à l'ordinaire. Comme si la douleur de l'âme avait consumé toutes les forces de sa gigantesque stature, son corps s'affaissait languissant et épuisé au-dessus de la table, et il était obligé de le soutenir avec ses bras tendus en avant.

Fabien essaya, mais en vain, comme toujours, de le relever et le consoler par les raisons que la conscience, la religion et le sentiment de sa dignité peuvent offrir à l'homme. Addrich répondait, suivant sa coutume, ou par un sourire témoignant de tout son mépris pour de semblables remèdes qui n'ont jamais guéri un cœur vraiment malade, ou par une remarque sur la vie et la destinée qui était encore plus affreuse que son sourire. Enfin il brisa tout à coup l'entretien, et dit à Épiphanie :

« Monte, mon enfant, vers la pauvre Loreli ! Aujourd'hui a été un de ses jours de moindre souffrance. Elle ne tient plus à rien en ce monde qu'à son père et à toi. Va donc, et ne dérobe à ta sœur aucun moment, puisque ta présence et ta douce causerie peuvent lui adoucir le départ. Va, il n'est pas encore tard. J'ai à parler avec Fabien. Je ferai peut-être encore une longue marche ce soir. Va. »

Elle obéit et se leva ; Fabien se leva aussi.

« Peut-être je ne te reverrai plus aujourd'hui, Faby, dit-elle. Bonne nuit. »

Ils se donnèrent la main et se séparèrent.

Addrich s'assit alors auprès de Fabien, sur le banc, le dos tourné à la table, et prit le premier la parole : on eût dit qu'il voulait se distraire violemment par toutes sortes de questions, qui semblaient d'abord n'avoir aucune suite entre elles. Fabien dut lui rapporter beaucoup de choses et aussi sa conversation avec le doyen d'Aarau. En entendant raconter l'incendie de la propriété du lac de Thun, la part qu'y

avait prise le Suédois, et la complète misère de Fabien, le vieillard proféra une horrible malédiction contre Gédéon Renold :

« Si je n'avais pas besoin, murmura-t-il, de cette méchante bête pour attaquer les murs de Berne et de Soleure, je voudrais le voir pendre demain au gibet. Il est déjà déprécié comme un vieux batzen de Coire. Mais on doit aujourd'hui inviter à sa table plus d'un hôte qui depuis longtemps devrait avoir fait le dernier repas du condamné. Patiente quelque temps et tiens-toi sur la défensive; car il te poursuivra jusqu'à ce que nous lui ayons donné son compte. »

Fabien montra, par son indifférence pour l'avertissement d'Addrich, combien il redoutait peu le Suédois, et continua à raconter ce qu'il avait appris au presbytère d'Aarau de la bouche du doyen. Addrich l'écoutait avec un intérêt croissant, surtout lorsqu'il fut question de la lettre latine et de la supposition du respectable doyen, que le mystérieux correspondant et le prélat de Saint-Urbain pourraient bien être une seule et même personne.

« Tonnerre ! s'écria Addrich en bondissant de dessus le banc. Ça devient clair ! Ne m'as-tu pas parlé à Olten d'un Maure qu'il avait avec lui ? Cette figure a encore été remarquée, il y a quelques jours, dans l'ancien couvent des Cîteaux; non, pas là, mais à quelques portées de fusil de là, dans l'auberge de Roggwyl. Les moines haïssent bien les hérétiques, mais non les femmes d'hérétiques, et ils ne se marieront point tant que nous autres paysans nous aurons des femmes. Il faudra, au premier jour, que je dise deux mots à l'abbé par-dessus la haie. »

Fabien fut tenté alors de parler du spectacle qu'il avait vu peu d'heures auparavant sur la Bampf. Cependant son respect et son amour pour Épiphanie lui commandèrent le silence. Mais il avertit le vieillard d'être sur ses gardes, ajoutant qu'on devait redouter autant l'artifice et la violence du moine que la facile crédulité d'Épiphanie.

Addrich tranquillisa le jeune homme.

« Cette maison est bien gardée, ajouta-t-il. Mes domestiques sont des garçons bien choisis, tous armés comme pour un siége. Qui tenterait ici la violence serait un homme mort, et Fanny ne quittera pas mon enfant avant son dernier soupir. Mais, Fabien, quand je n'aurais pas appris tout ce que

je sais maintenant, je devrais pourtant te dire un mot sérieusement et satisfaire à la demande de ma pauvre Loreli. Elle veut voir Épiphanie en sûreté et heureuse. Elle tremble à l'idée de son sort, si le Suédois.... Elle m'a dit ce que je savais moi-même, que ma nièce ne vit que pour toi. Fabien, pour me résumer, tu n'es plus un enfant. Fanny n'est pas ta sœur, tu n'es pas son frère. C'est la dernière joie que tu puisses donner au cœur de ma pauvre fille mourante, de ne point abandonner l'innocente, douce et bonne Fanny, et, avant que Lenore ferme les yeux, d'en faire ta femme. Ne me demande pas, maintenant que tu as tout perdu, comment tu peux nourrir une femme. Je partagerai avec toi ce que je possède, et d'ailleurs, Épiphanie héritera de moi, puisque je ne laisserai point de fille. »

Sa voix s'éteignit, en prononçant ces derniers, mots dans un soupir indistinct. Le jeune homme, surpris d'abord de la proposition, s'abandonna bientôt à tous les transports de sa joie.

« Addrich ! s'écria-t-il, c'est ce que je voulais te dire moi-même. Aujourd'hui ou demain, je t'aurais demandé sa main.

— Tu connais la petite folle. Elle va se révolter, continua Addrich tranquillement.

— Non, je ne le crois pas ! s'écria Fabien. Elle a promis de ne jamais être la femme d'un autre que de moi.

— Tant mieux ! dit le vieillard. Vraiment ces jours ont l'air de devoir faire plus de veuves que de fiancées. Cependant ce doit être la dernière joie de Loreli. Ainsi il faut que cela se fasse ! Mais, Fabien, il y a encore une chose dont il faut convenir entre nous deux. Donne-moi la main et promets-moi de faire ce que je demanderai.

— Parle d'abord, Addrich. Je ne m'engage point avant de savoir à quoi....

— Comment, mon garçon, tu voudrais gagner sans mettre d'enjeu sur les cartes ? A quel prix estimes-tu donc ma nièce ?

— Plus que la vie, Addrich.

— Je ne te demanderai pas tant. Ainsi ta main, et tôpe.

— Non, ouvre d'abord ton sac et laisse-moi voir dedans, avant d'acheter ta marchandise.

— Eh bien, tu me promets de ne jamais engager ni forcer Épiphanie à quitter ma maison, tant que vivra Lenore ?

— Voici ma main, Addrich, et un homme n'a qu'une parole.

— Bien, dit Addrich, en retenant la main de Fabien, je la garde pour un second engagement.

— Non, s'écria Fabien en retirant sa main, dis-moi d'abord en quoi consiste cette seconde promesse.

— Tu resteras secrètement chez moi tous ces jours-ci, Fabien; j'aurai peut-être besoin de toi. Tu as de l'instruction et tu peux tenir ta plume mieux que maint prêtre ou greffier. Tu es aussi médecin et chirurgien. Il y aura prochainement plus d'un estomac malade, si seigneurs et paysans se traitent avec des fèves de plomb. Tu ne me quitteras pas tant que la cause du peuple ne sera pas décidée.

— Non, Addrich, je n'aiderai pas les seigneurs à opprimer le peuple, mais je n'aiderai pas non plus tes grossiers paysans à aboyer contre les seigneurs.

— N'oublie pas, mon garçon, que tu es fils d'honnêtes paysans, et qu'ici la devise est : Qui n'est pas pour nous est contre nous. N'oublie pas qu'il y a en jeu pour toi une belle fiancée et une riche dot. La danse avec les villes sera bientôt terminée, et j'espère qu'avant la Pentecôte nous aurons fait partout maison nette. Jacob a servi quatorze ans pour obtenir Rachel; je ne te demande pas quatorze semaines.

— Le salaire est le même, mais non le travail.

— Qu'est-ce que je demande, mon garçon? Il s'agit de la cause la plus juste; il s'agit de savoir si la liberté de la Suisse n'est pas un mensonge, et si Tell, avec sa pomme, n'est pas un Helzeli [1], que seigneurs et paysans mettent dans leur livre de psaumes pour charmer leurs yeux contre l'ennui. Il faut seulement qu'on permette aux pauvres gens de ces montagnes de vivre en hommes, rien de plus.

— Pour devenir des hommes, vous commencez par agir d'une façon bien inhumaine. Non, Addrich, non, je ne vous aiderai même pas de mon petit doigt.

— Et si Fanny te le demandait?

— Non, Addrich.

— Et tout à l'heure tu voulais donner ta vie pour la pauvre fille.

1. On nomme *Helzeli* en Suisse de petites images de saints coloriées et découpées.

— Oui, ma vie, mais pas ma conscience.

— Ah! nous y voilà. Tu n'as encore connu que les pasteurs et les maîtres d'école; tu n'as pas été encore à la grande diète de la vie; tu sais parfaitement réciter ton catéchisme d'Heibelberg [1], mais tu n'as rien appris des questions que le cœur humain pose au monde. Tu parles l'allemand de Berne, et moi celui de la Suisse. Nous ne pouvons pas nous entendre. »

Addrich se mit à faire plusieurs fois, d'un pas précipité, le tour de la chambre, puis il revint se placer devant Fabien.

« Tu me fais de la peine, Fabien, mais tu ne peux t'abstenir. Il faut que tu sois pour ou contre nous, ami ou ennemi. Tout ce qui est entre les deux lames des ciseaux doit être tranché. Je veux te faire une autre proposition, seulement pour te sauver. Je te donne ma nièce, mais tu m'accompagneras demain à Hutwyl, à l'assemblée générale des confédérés. Tu y entendras ce que le peuple veut, et tu verras si sa volonté est juste ou injuste. Après cela, tu te décideras. Puis tu m'accompagneras et tu ne me quitteras plus que tout ne soit terminé. »

Fabien resta un moment pensif et dit :

« Pourquoi cela ?

— Pour ta sûreté ou pour la mienne, comme tu le voudras.

— Pour la tienne, Addrich, je suis prêt à le faire.

— Tu peux aussi, comme médecin, rendre des services sans exposer ta conscience de catéchisme, car tu peux appliquer tes emplâtres indifféremment aux Juifs et aux Samaritains.

— Je le puis aussi.

— Je ne demande que ton bistouri et ta lancette. Nous avons sans toi assez de piques et d'épées. En tout cas, n'oublie pas ta plume : il y aura à écrire.

— Non, Addrich, pour cette folle rébellion je ne verserai pas plus d'encre que de sang. Le fer et la plume ont un poids inégal. Un coup d'épée peut bien fendre les chairs et les os; mais un trait de plume divise des pays et des peuples. J'irai

1. Le catéchisme à l'usage des paysans réformés, écrit en 1562 par Ursinus à Heidelberg.

où tu voudras, Addrich, comme ton ange gardien; seulement ma plume restera à la maison.

— Eh bien! soit. Ta main! Tu ne me quitteras point. Le reste se trouvera.

— Voici ma main, Addrich. Mais ne cherche pas le reste, tu ne le trouveras pas. »

Fabien donna sa main au vieillard, qui la serra fortement, mais non sans un sourire où se cachait un peu de malice. Addrich le conduisit alors avec la lampe dans une chambre contiguë, et dit :

« Tu dois être fatigué, Fabien. Voici ton lit. Demain nous causerons davantage. Épiphanie est auprès de mon enfant. Ne dérange pas mes filles. Bonne nuit. »

Puis le vieillard se retira aussitôt. Fabien alla à la fenêtre. La soirée était encore peu avancée. La vallée était baignée par la pâle lumière de la lune. Le bruit du vent dans les sapins retentissait comme celui d'un torrent voisin. Une forme humaine passa à ce moment sous la fenêtre de Fabien : c'était Addrich, enveloppé dans son manteau, avec son chapeau et son épée, qui partait encore pour une excursion nocturne. Il disparut bientôt dans l'ombre du bois.

XXXVII

Accomplissement inattendu.

Fabien dormit du sommeil le plus tranquille, et il faisait déjà jour depuis une heure quand il vint le dernier pour manger la soupe du matin. Addrich aussi, en costume de voyage, leur tint compagnie et parla vivement et beaucoup de tout ce qu'on attendait de l'assemblée générale du peuple à Hutwyl, de la conjuration solennelle des alliés et des décisions qui suivraient nécessairement sur le sort de toute la confédération.

« Mes filles, dit-il, savent déjà que tu m'as promis d'être mon compagnon, et elles savent aussi le prix de ta promesse.

Va prendre congé de la pauvre Éléonore, et recueille la dernière joie qui te sourira dans ses yeux mourants. »

Le jeune homme obéit, et le vieillard le suivit.

Tous deux entrèrent doucement dans la chambre de la malade, où les rideaux baissés de la fenêtre ne laissaient pénétrer qu'un faible jour. Épiphanie était debout au chevet de son amie et elle tendit en silence la main à son bien-aimé, qui entrait timidement. Celui-ci n'osa prononcer une parole. Mais Lenore, appuyée sur ses oreillers relevés et presque assise, lui tendit les bras avec un céleste sourire, et, pendant qu'un reflet de joie intérieure éclairait les joues pâles de la malade comme les derniers rayons du soleil de mai rougissant au-dessus des nuages la blanche neige des Alpes, elle dit d'une voix affaiblie : « Faby, cher Faby, tu me retrouves encore. Dieu soit loué que mes yeux aient pu encore te voir avant de se fermer! Donne-moi ta main, Fanny. »

Épiphanie lui donna la main. Lenore la mit dans celle du jeune homme, et les regardant tous deux avec un nouveau sourire, elle dit : « Je ne pleure plus. Vous avez encore des larmes. On pleure de joie, mais non dans la béatitude. La vie est belle; mais elle n'est qu'une ombre.... une ombre de l'éternité. »

Elle parlait d'une voix basse, mais ferme. C'était la voix d'un ange qui planait au-dessus de son cadavre. Sa tête semblait entourée d'une auréole, sa figure avait l'expression de cette volupté intérieure qu'on remarque d'ordinaire dans les traits d'une morte peu d'heures après le dernier soupir. Épiphanie et Fabien, comme poussés en même temps par une force invisible, s'agenouillèrent devant le lit d'Éléonore et baisèrent la froide et pâle main de la belle mourante. Le cœur d'Addrich se brisa à cette vue. Il s'enfuit en pleurant hors de la chambre.

Il régna un long silence. Le couple agenouillé n'osait pas faire entendre un soupir. Enfin Lenore dit : « Retire-moi du doigt mes bagues, Fanny. A toi l'une, l'autre à Faby! Portez-les en souvenir de moi! » Et après que cet ordre touchant fut rempli, la bienheureuse sourit en disant : « Allons! il est temps, il est temps, je vais prier pour vous. »

Épiphanie et Fabien se relevèrent. Tous deux baisèrent les pâles lèvres de la jeune fille, qui ne leur répondit que par un muet sourire. Ils quittèrent alors la chambre, au mo-

Elle disait toutes ces choses, et d'autres encore, avec tant de sérieux et d'assurance, et en même temps elle regardait le jeune homme avec des yeux si suppliants et si tendres, que celui-ci ne pouvait et ne voulait faire aucune objection à ce que lui demandait Épiphanie. Il lui tendit la main et dit en touchant l'arme : « Mort à l'injustice et protection à la justice! »

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée d'Aenneli, qui leur annonça qu'Addrich attendait avec impatience devant la porte de la maison. Aenneli témoignait elle-même d'une façon muette, par son costume des dimanches, qu'elle devait suivre la compagnie pour accompagner ensuite Épiphanie à son retour aux Mousses. On se mit à descendre à travers la vallée. Addrich marchait devant en silence et à grands pas. La main dans la main, sans interrompre un moment leur conversation, Fabien et Épiphanie se hâtaient derrière lui à travers les buissons et les prairies. Aenneli se tenait discrètement à quelque distance derrière, et, pour distraire son ennui, elle cueillait à droite et à gauche de la route des fleurs des champs dont elle faisait de petits bouquets. Les violettes et le muguet, elle les destinait à Épiphanie; les anémones des bois et les hyacinthes au beau jeune homme; et elle réservait une tige de ziland à Addrich, car elle savait qu'il aimait cette fleur. Elle avait attaché elle-même à son corsage quelques primevères dorées qui penchaient la tête comme elle faisait souvent.

On n'était arrivé que trop vite pour le couple perdu dans sa causerie, par les ruines de la Trostbourg et les chaumières de la vallée du Diable, au pied de la montagne de Kulm. Addrich s'arrêta aux premières maisons pour attendre les retardataires. Épiphanie avait cueilli des brins d'herbe. Faby dut les tenir pendant qu'elle essayait d'en nouer les bouts en anneaux prophétiques. « Mais, Faby, cria-t-elle quand ils se furent arrêtés tous deux et qu'elle commença son opération divinatoire, ne pense à rien autre chose qu'à notre prochaine réunion. Entends-tu? Si tous les brins forment ensemble un anneau complet, nous serons bientôt réunis; mais si dans le grand anneau on en voit un plus petit, alors nous serons longtemps, longtemps sans nous voir. Ah! Faby, j'ai un inquiet pressentiment que cela doit arriver ainsi; car tu vas accompagner Addrich dans de terribles entreprises. On parle

toujours de guerre.... mais quand il y a deux anneaux séparés, c'est qu'il se prépare quelque chose de triste. »

Elle noua avec ses petits doigts les brins d'herbe. Tous deux se taisaient. Aenneli s'agitait autour d'eux et attendait avec anxiété. Épiphanie abandonna alors les brins d'herbe. Il se développa un grand anneau. « Ah! s'écria Aenneli, il y en a un plus petit qui est tombé à terre.

— Quoi! balbutia Épiphanie épouvantée. Séparation pour toujours! Tu ne reviendras plus jamais près de moi! O Faby, qu'est-ce que cela signifie? Ne plus te revoir! »

Bien que la chute du petit anneau tombé à terre eût causé au jeune homme une impression désagréable, il voulut pourtant traiter tout cela de superstition puérile. Il rit et plaisanta; mais elle secoua la tête avec des yeux troublés, sans répondre un mot, et soupira enfin : « Tu le verras, Faby, nous sommes menacés tous deux d'un grand malheur. Ne va pas avec Addrich! Faby, ne va pas avec lui. Il t'entraînera dans une ruine affreuse. »

A ce moment, la cloche du village annonçait le service divin. Addrich, qui était déjà loin devant eux, revint vers les retardataires et les avertit de se hâter. En entendant parler de l'oracle des brins d'herbe, Addrich gourmanda la folie de sa nièce et dit : « Je veux, petite fille, je veux te faire voir sur-le-champ quelque chose qui contredit toutes tes rêveries enfantines.

— Suis seul ta voie périlleuse, mon oncle, dit Épiphanie, et laisse Faby aux Mousses!

— Plaisanterie! cria le vieillard involontairement. Des hommes de sens doivent-ils se laisser conduire par le doigt aveugle d'une jeune fille? Venez jusqu'au village. »

En y allant Aenneli distribua ses bouquets. « Pourquoi faistu cela et lui donnes-tu tes pâles fleurs des morts avec ces fleurs à odeur de moisi? » s'écria Épiphanie. Et arrachant d'un mouvement brusque son bouquet à Fabien, elle lui donna les violettes.

Quand ils furent sous les cloches qui continuaient à sonner, Addrich se tourna vers eux avec un sourire étrange et malicieux en disant : « Puisque Fanny croit que nous entrons dans une voie périlleuse, allons dire un pater à l'église. »

— Ne raille pas, Addrich, ne raille pas! dit la jeune fille d'un air sérieux et en l'avertissant du doigt. Tu traites

d'ordinaire l'église comme une auberge. Agis aujourd'hui différemment. Oui, venez, venez, et avant de nous séparer, prions ensemble. La bénédiction de Dieu nous est nécessaire.

— Oui, pour toi et pour Fabien! reprit Addrich. Le pasteur vous attend pour célébrer votre union; je suis convenu de tout avec lui hier au soir. Dans d'autres temps il m'eût éconduit ou reçu avec la fierté d'un bailli; maintenant il est rampant comme un ver de terre; entrez. »

Épiphanie pâlit. Elle voulut parler, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. Fabien considérait avec embarras le vieillard, qui tira d'une petite boîte une couronne de myrte artificielle et la donna à l'interdite Aenneli avec ordre de l'attacher sur la tête d'Épiphanie.

« Non! s'écria Épiphanie. Quel jeu joues-tu avec moi? »

Addrich chercha à force de raison et de tendresse à la calmer : « Veux-tu faire affront à Fabien, à qui je te donne pour toujours parce que c'est la dernière volonté de Lenore? Cette couronne, tu la connais bien, c'est la couronne de fiancée de sa mère! Loreli me la donna hier en me disant ces mots : « Elle doit reposer sur la tête d'Épiphanie avant « d'être mise sur mon cercueil. » Obéis à ta sœur mourante. Qu'elle ne vous ait pas donné pour rien ses bagues d'argent. »

Épiphanie demeurait pâle, sans mouvement et sans voix. La couronne était déjà sur sa tête. Elle jeta un regard lamentable vers le ciel et joignit les mains en silence.

« Tu as voulu nous faire une surprise à ta manière, Addrich, dit le jeune homme; mais tu nous as interdits. Non, Fanny, ne tremble pas! Retire la couronne de tes cheveux et retourne libre aux Mousses. Je veux t'obtenir de toi seule, et non par la volonté de quelque personne que ce soit, ni par ruse ou par force. Retourne-t'en libre. Le rude assaut d'Addrich contre nos cœurs m'a bouleversé comme toi; mais dans mon effroi il a éveillé une joie, dans le tien il n'a éveillé que le désespoir. Je te délie du serment que tu m'as fait sur la Bampf. Sois à qui tu voudras, si tu redoutes de n'appartenir éternellement qu'à moi. »

Elle le considéra avec un triste regard, dans lequel se lisait un reproche, comme si elle voulait dire : « Comment peux-tu parler ainsi, Faby? »

« Rentre, Fanny, continua-t-il, tu es libre. Sans ta paix

il n'est pas pour moi de félicité. Je ne t'accuserai jamais. Tu as été cruellement saisie par l'idée d'Addrich. Tu connais l'oncle : il plaisante d'une rude manière avec les choses les plus saintes. Il ne voit que des murs et une flèche où nous voyons devant nous l'église et l'éternité. Tu ne peux pas me donner ta main. Ton tremblement et ta pâleur t'ont affranchie. »

Il dit cela d'une voix émue et en devenant toujours plus pâle. Épiphanie lui jeta un muet regard de douleur, mais lui prit la main et s'avança lentement, la tête penchée sur la poitrine et les yeux baissés, à travers le cimetière, au milieu des tombes, jusqu'à la petite église dépourvue de tout ornement.

« Épiphanie! dit Fabien tout bas, en s'arrêtant sous le porche de l'église et en regardant sa conductrice avec un regard incertain plein d'anxiété et de joie.

— Faby, dit-elle d'une voix ferme, viens avec moi en présence de Dieu. »

Ils s'avancèrent par le passage du milieu entre les bancs de bois grossier, polis par l'usage et par le temps, vers les fonts baptismaux. Addrich et Aenneli les suivaient; l'un marchait à la droite de Fabien, l'autre à la gauche d'Épiphanie. La piété n'avait réuni sur les siéges de l'église qu'un petit nombre de vieilles gens qui furent les seuls témoins de cette cérémonie inattendue. Le pasteur parut, les cloches se turent. Les prières de l'office nuptial commencèrent. Les anneaux et les oui furent échangés. Chacun retourna à sa place pour entendre les prières du pasteur en chaire qui terminèrent la sainte cérémonie. Épiphanie, à genoux, recueillie en elle-même, perdue dans l'ardeur de ses discours à Dieu, n'entendit pas la parole sainte, et ne s'aperçut même pas que le prédicateur cessait de parler. Le bruit des personnes qui quittaient l'église ne la troubla point. Ses compagnons attendirent longtemps en silence ou en parlant à voix basse avec le pasteur, qui s'était rendu auprès d'eux. Enfin elle se leva et rejoignit ceux qui l'attendaient, avec un visage qui trahissait qu'elle ne se retrouvait point encore tout à fait dans le présent.

XXXVIII

Séparation.

Après que les nouveaux époux eurent reçu les pieuses félicitations du pasteur, ils allèrent ensemble à travers le village et les prairies vers le Steinberg, par le sentier qu'ils avaient pris en venant. Chacun suivait ses propres pensées. Addrich marchait sombre en avant, moins préoccupé du présent que de l'avenir, et souvent il murmurait quelques mots inintelligibles. Fabien regardait souvent Épiphanie dans une sainte contemplation. Ce qui s'était passé devant les fonts baptismaux avait laissé son esprit dans le même état qu'auparavant, et semblait n'avoir rien changé à ses rapports avec sa compagne d'enfance. La soirée sur la Bampf avait eu pour lui une solennité beaucoup plus imposante. Le mariage dans l'église ne lui avait paru qu'une vaine formalité ou la reconnaissance civile de ce qui s'était déjà accompli entre leurs deux cœurs.

Mais cette cérémonie avait produit un tout autre effet dans l'âme d'Épiphanie. Ce n'était point le pasteur, mais le Dieu éternel qui lui avait parlé pour l'éternité. Le oui qu'elle avait prononcé n'avait pas été un aveu public, mais un terrible serment qu'elle avait déposé devant le trône du Tout-Puissant. L'échange des anneaux avait été l'échange de leurs âmes, et de ce moment elle cessait de s'appartenir. Elle avait aimé Fabien. L'amour était resté, mais de terrestre, il était devenu céleste et divin. Elle-même ne comprenait point comment elle avait eu la force de supporter la majesté d'un moment qui devait dominer toute sa destinée, et qui lui semblait avoir plus de prix et de grandeur que sa vie entière. Elle avait besoin de se répéter dans sa mémoire toutes les circonstances de l'événement, pour croire à sa réalité.

Cependant Aenneli suivait le jeune couple, occupée de pensées très-mondaines. Ce mariage impromptu, sans pré-

paratifs, sans accompagnement, sans danse; cette noce sans noce, ces fiancés en costume de chambre et de voyage; tout cela avait d'abord excité son étonnement, puis sa complète désapprobation, et enfin lui avait donné la conviction que c'était un mariage clandestin, sans valeur devant Dieu et devant les hommes. Et en regardant sur elle-même sa vieille robe des dimanches, son corsage usé, elle devait sourire de l'honneur inattendu qui leur avait été fait de devenir toilette de noce.

Lorsqu'on fut arrivé à l'extrémité du bois, au pied du Steinberg, à l'endroit où l'étroit sentier rejoignait dans la prairie la route de Durenæsch, Addrich s'arrêta et donna le signal de la séparation.

« J'espère, dit-il, que vous devez être contents de moi. Tout s'est fait à souhait, et vite. »

Fabien repartit :

« Je ne sais si c'est bien fait, mais certes cela s'est fait vite. C'était comme ces ondées qui tombent après une longue sécheresse, et qui renversent à terre tout ce qui n'était point brûlé. Tu subis l'influence de ta destinée. Ainsi, à l'aumône même que tu donnes, se mêle entre tes doigts un poison destructeur, et la joie que tu apportes ne vient pas avec un sourire, mais avec l'effroi et l'épouvante, comme un malheur.

— Ça peut être, mon garçon, dit le vieillard d'un air sombre; mais je souhaiterais du moins que tu t'entendisses mieux à me remercier.

— Ne te fâche pas, s'écria le jeune homme ému et repentant en saisissant la main du vieillard, qu'il pressa sur sa poitrine. Je te remercie. Tu m'as fait ton neveu, mais je veux faire de toi mon père. Je te suivrai partout où tu voudras. Adieu, Fanny, pense à lui et à moi dans ton amour et dans tes prières. Je pars avec ton oncle. »

Épiphanie, comme si elle n'était pas encore remise des événements de ce moment, considérait son oncle et son nouvel époux d'un air pensif et rêveur :

« Que conspirez-vous contre moi? Où voulez-vous aller sans moi? Qu'entreprenez-vous? »

Addrich répondit doucement :

« Nous allons à Hutwyl. Rentre, mon enfant, veille sur la maison, et soigne ta sœur malade, comme tu me l'as promis.

— Quoi! que dis-tu, Addrich? s'écria Épiphanie. Ne suis-je pas la femme de Fabien, dont j'étais la sœur ce matin encore? Comment veux-tu séparer ce que Dieu a uni? J'ai prononcé devant le ciel un engagement qui délie de tous les serments, et un vœu à côté duquel tous les autres sont sans valeur. Et quand j'aurais mon père et ma mère, je devrais quitter mon père et ma mère pour suivre mon mari. »

Le vieillard secoua vivement la tête, et dit :

« Silence, folle! ne nous retarde pas avec tes caprices. Nous entrons dans une voie par où ne peut aller aucune femme.

— Ah! grand Dieu! s'écria Épiphanie avec un regard douloureux levé vers le ciel, et en serrant ses mains sur sa poitrine. Je connais ta voie, c'est la voie de l'abîme. Tu entraîneras avec toi l'innocent, et tu ne le ramèneras pas de l'enfer. C'est à un mort que je suis mariée, et non à un homme vivant. La même heure m'a rendue fiancée, épouse et veuve. Tu nous as trompés tous deux, Addrich; comment répondras-tu de ce jeu criminel en présence de celui devant qui tu viens à l'instant de me donner à lui? »

Fabien prit d'un air compatissant dans ses mains les mains de la jeune fille éplorée, et chercha à la calmer par quelques paroles de consolation. Addrich sembla perdre patience et se mit à courir quelques pas, puis il revint et dit d'un ton amer :

« Avec les femmes qui ont le cœur trop tendre, comme avec les chevaux qui ont la bouche trop dure, il est impossible d'arriver à rien. En avant, Fabien! Du coton dans tes oreilles! Elle se consolera avant que nous ayons fait cent pas. Je connais les femmes; les mêmes larmes leur servent à pleurer et à rire, et il n'y a rien de si mobile que leurs sentiments. »

Fabien répondit involontairement :

« Tu es un habile peintre, Addrich; quand les anges ne te réussissent pas, tu en fais des diables. Fanny, aie du courage, nous reviendrons bientôt. Je t'en conjure, ne me brise pas le cœur par tes regards lamentables. Encore un seul sourire pour adieu.

— Comment pourrais-je sourire près de ton cadavre, Fabien? soupira-t-elle. Tu ne reviendras point, crois-moi, tu ne reviendras *jamais*. Ne penses-tu plus aux fatales cou-

ronnes qui sont tombées l'une de l'autre, avant que nous fussions unis ? O chant prophétique de Lorély !

— Enfantillage ! interrompit Addrich. N'as-tu pas honte ? Une jeune femme ne doit pas croire à de vieux commérages Tout ne va point dans la vie suivant nos souhaits, même quand nous sommes le mieux partagés. Il faut que tu t'habitues au malheur, car il s'habituera à te visiter. Tu sais bien qu'on n'arrive point au ciel sur des coussins de velours. Allons, porte-toi bien. Salue ma sainte malade. Je te ramènerai avant peu ton petit mari. »

Épiphanie fit un signe négatif de la tête, sans répondre.

« Que veux-tu parier, s'écria le vieillard, que je te le ramènerai au moment où tu nous attendras le moins, et que je vous donnerai une noce telle, qu'un bailli de Berne n'en a jamais eu de plus belle ?

— Non, tu ne le ramèneras jamais, Addrich, soupira la nouvelle épouse. Sa destinée est de périr, et moi avec lui. On ne parle plus de vieux commérages. As-tu oublié le chant que notre prophétesse a chanté à mon jour de naissance ? »

Et d'une voix expressive elle continua :

> A sa bouche, où brillait la vie,
> La pourpre éclatante est ravie ;
> D'un glaive il a le flanc ouvert,
> De son sang le sol est couvert.
>
> Pour lui ton assistance est vaine :
> Il ne sent plus douleur ni peine.
> Il dort pour ne plus s'éveiller,
> Une pierre est son oreiller.

Le visage d'Addrich s'assombrit à ces mots d'une façon effrayante, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Enfin, il se redressa tout à coup en s'écriant :

« Partons, partons ! J'ai besoin de ma raison encore quelques jours ou quelques semaines ! Adieu, Faneli, adieu ! »

A ces mots, il baisa le front de la jeune fille, lui serra la main et s'en alla en s'écriant :

« Suis-moi, Fabien. »

Le jeune homme voulut dire adieu à sa bien-aimée. Il ne pouvait pas parler. Leurs mains étaient fortement entrelacées. Il avait le front appuyé sur celui d'Épiphanie. Ils restèrent ainsi longtemps en silence et sans larmes. Aenneli se

jeta à terre sous un vieux chêne, cacha son visage dans l'herbe, et se mit à sangloter. Tous deux n'entendirent rien de ces bruyantes marques de compassion de la jeune fille.

« Laisse Dieu nous conduire et le monde se mettre entre nous, dit Fabien. Quand mes yeux ne te verront plus, je n'en serai pas moins toujours avec toi. Rien ne peut plus maintenant nous séparer; ni le monde, ni la tombe, ni le pouvoir de l'enfer, ni l'éternité! Le Tout-Puissant est notre père, et il veille sur nous avec amour. Sois pleine de confiance, fille de Dieu. Ta douleur est un doute contre sa sagesse.

— Non, oh! non, ce n'est pas un doute, Faby; c'est l'écho dans mon cœur de l'amour infini avec lequel je dois aimer. Ce n'est que la nature terrestre qui fait résistance. Mais Dieu nous a donné un cœur pour qu'il saigne, et des yeux pour qu'ils pleurent. Laisse-moi pleurer, et laisse mon cœur saigner : car je suis près de ton lit de mort; je ne suis pas ta sœur, ni ta fiancée, ni ta femme, mais ta veuve. Faby, je suis troublée jusqu'à la mort. Combien doit être riche le ciel de la béatitude, pour compenser l'amertume de ce moment!

— Adieu, Fanny, cria-t-il, hors de lui de douleur. Ne nous torturons pas plus longtemps. Reste fidèle à Dieu et à moi. Adieu.

— O Faby, dis-moi plutôt de mourir. Il n'y a plus de bien-être pour moi que dans le cercueil, et non sur la terre. Adieu, chère lumière de mon âme. Maintenant, je tombe dans une éternelle nuit. Je ne suis pas encore morte, et pourtant le monde est déjà pour moi une tombe dont le ciel est la voûte. C'est la volonté de Dieu, Faby; qui pourrait lui résister? Son amour est inexprimable; mais comment ce cœur paternel peut-il me condamner à une si inexprimable souffrance? Ah! je ne pourrais pas être si cruelle, non, je ne le pourrais pas, même pour le plus grand pécheur. »

Puis, après quelque temps, elle continua avec le ton et l'attitude de la résignation et d'un pieux abandon :

« Adieu, ange, retourne heureusement vers les anges du ciel, tu me verras bientôt parmi eux. Vole là-haut le premier à ma rencontre, à l'entrée du paradis. »

Il la baisa au front en silence. Elle s'éloigna. Il fit encore quelques pas vers elle, puis il se retourna pour chercher Addrich, qui était déjà loin. Mais la voix d'Épiphanie le rap-

pelait, et il demeura aussitôt immobile. Elle vint lui mettre les bras autour du cou, et l'étreignant avec force elle dit :

« Dois-je te laisser mourir sans le baiser d'adieu? Donne-moi tes yeux, que je les presse encore avec mes lèvres, avant qu'ils se ferment. Laisse-moi exhaler mon plus profond soupir contre ces joues brillantes, avant qu'elles soient décolorées par la mort. Et puis-je oublier cette bouche par laquelle respirait l'âme d'un frère? Pauvre Faby! cher Faby, ne pleure pas. Quand tout t'aurait oublié, Épiphanie ne t'oubliera jamais. »

Et elle couvrit le visage du jeune homme de baisers, puis elle le considéra encore avec des regards pleins de tendresse et de désespoir, et enfin sa douleur éclata en un torrent de larmes. Elle s'appuya longtemps en sanglotant contre sa poitrine. Enfin elle le repoussa d'elle avec une douce violence, se détourna brusquement sans le regarder, et s'en alla sans jeter un coup d'œil en arrière, dans le taillis, où elle disparut. Fabien, comme hors de sens, s'éloigna en chancelant, dans une direction opposée.

XXXIX

La diète d'Hutwyl.

Addrich s'était arrêté au loin pour attendre. Quand le jeune homme le rejoignit, il fut presque effrayé de sa figure pâle et bouleversée, mais il l'accueillit sans une parole, et se mit à traverser avec lui en silence le village et la charmante vallée de Kulm. Seulement, au bout de quelques heures, quand ils furent parvenus au delà des chalets dispersés de Reinach et de Menzikon, au-dessus des rochers d'où l'on découvrait au premier plan un agréable paysage de vertes vallées et de collines bordées, et dans le fond la chaîne des Alpes, Fabien s'arrêta et dit : « J'ai les jambes brisées et la langue toute dësséchée. »

Addrich répondit :

« Derrière les cimes de ces arbres, en bas devant nous, tu

vois les tours de Beromunster; nous y trouverons un bon dîner pour nous refaire.

— Ce n'est pas cela qui ranime! reprit Fabien, et il s'assit sur le banc de pierre, à la porte d'une petite chapelle devant laquelle ils se trouvaient. Pourquoi Beromunster, Addrich? Ne devions-nous pas passer par Saint-Urbain pour aller voir l'abbé?

— Je le réserve pour le retour, repartit Addrich. Maintenant, je veux écouter quel air chantent ici les oiseaux de la campagne dans le canton de Lucerne. Si Christen Schybi manque son coup, tout est manqué. Quand la grêle tombe dans la cuisine, elle tombe dans toute la maison. Si tu es fatigué, repose-toi, tu me suivras ensuite. Je vais toujours aller en avant dans le village et commander le dîner. » Fabien ne répondant rien, le vieillard descendit la montagne.

Fabien resta sur le banc et jeta ses regards vers les hautes montagnes qui semblaient flotter dans l'air au-dessus de collines placées au-devant d'elles : à droite la majestueuse pyramide de Pilate, sombre comme un immense nuage noir suspendu au-dessus des forêts de sapins ; à gauche le Rigi, la reine des montagnes, de la croupe nue de laquelle se déroulaient des couches de rochers de mille couleurs, qu'elle semblait traîner derrière elle comme un manteau d'or et de pourpre ; et entre ces deux montagnes, la route neigeuse du glacier d'Uri, qui semblait une bande de ruban d'argent déployé entre le ciel et la terre. Cette vue et le paysage des vallées et des collines étendues à ses pieds, dont le vert foncé des premiers plans se perdait à l'horizon en teintes d'un gris bleuâtre, lui rappelaient un panorama semblable sur la Bampf, et les moments de souffrance et de ravissement que l'ange de sa vie lui avait donnés. Ces souvenirs réveillèrent son cœur de l'engourdissement de sa douleur. Il prononça tout haut le nom d'Épiphanie et fondit en larmes. Il s'abandonna entièrement à ses sanglots, et ce ne fut qu'après les avoir épuisés qu'il retrouva le repos, la force et son ancienne résolution. Mais son repos ressemblait à la tranquilité d'un désert où le voyageur ne rencontre nulle trace de vie.

Le vent du sud rafraîchit et sécha ses yeux enflammés. Il descendit ainsi au village de Munster, dont les modestes habitations se groupaient autour du riche et antique couvent, comme des *serviteurs* autour de leur maître. Addrich se le-

nait au milieu de la rue, entouré d'un cercle de paysans auxquels il annonçait d'une voix enrouée l'approche de grands événements, et prêchait le courage de tout oser pour faire triompher la liberté dans tout le pays entre le Jura et les Alpes. Mais aussitôt qu'il aperçut son compagnon, il s'interrompit, et le conduisit à l'auberge pour dîner. La sombre salle se remplit bientôt d'hôtes curieux de causer et de boire, qui considérèrent d'abord les deux étrangers en silence ou en se parlant à voix basse, mais qui bientôt devinrent plus bruyants et, par quelques malédictions contre la richesse du couvent, cherchèrent à attirer de leur côté l'attention d'Addrich. Fabien restait indifférent à tous ces cris; il absorbait verre de vin sur verre de vin pour s'étourdir. Addrich n'en observait que plus attentivement les hommes qui criaient, et ne buvait que de l'eau.

Quand on se remit en route, Fabien continua à ne pas s'inquiéter de ce qui se passait. Addrich au contraire était accompagné de six ou huit hommes vigoureux, avec lesquels il s'entretenait tour à tour. Leurs costumes étrangers et divers trahissaient qu'ils étaient venus de différentes parties du pays. Les uns portaient de courts pourpoints et de larges culottes à plis, les autres de grands chapeaux de feutre ronds, des gilets rouges descendant jusqu'aux genoux, et de grandes guêtres rouges; d'autres avaient de petits chapeaux de paille avec des rubans verts, rouges, jaunes, et la couture de leurs jaquettes était ornée de broderies de diverses couleurs. Comme leur costume, leur dialecte disait aussi qu'ils étaient originaires de différentes vallées.

Leur chemin les conduisit par-dessus la montagne au lac de Suhr, et ils le suivirent fort avant dans la nuit, sans s'arrêter le long du petit lac de Mauen couvert de roseaux, et de vallées en vallées jusqu'à la petite ville de Willisau. De temps en temps, il est vrai, Addrich avait envoyé tantôt l'un tantôt l'autre de ses compagnons avec des commissions secrètes, dans toutes les directions; mais il en venait un plus grand nombre encore de différents endroits, sur la route se joindre à lui. « Jésus-Christ soit loué! » ou : « Dieu vous bénisse, monsieur! » l'on entendait se croiser les saluts catholiques et réformés. C'étaient ensuite de fortes poignées de main de l'un à l'autre, et le mot d'ordre de tous était Hutwyl et confédération. Addrich et Fabien trouvèrent à

peine dans la petite ville de Willisau un gîte pour la nuit, tant était grand l'encombrement de gens qui accouraient de tous côtés pour l'assemblée indiquée.

Le lendemain matin, Addrich était levé au premier chant du coq, et il secoua Fabien de son sommeil. L'arrivée du jour fatal et l'approche d'événements décisifs avaient rajeuni le vieillard de quelques dizaines d'années; au contraire, la violence des événements par lesquels son esprit avait passé pendant les derniers jours, avait vieilli de quelques dizaines d'années le jeune homme.

Ils traversèrent ainsi, dans des sentiments opposés, les rues de la ville endormie, et la porte garnie de tours. Une couronne de collines et de montagnes les entourait, et au pied coulaient les flots rapides de la Wigger. A gauche, sur le sommet du sombre Williberg, les sapins se coloraient de teintes d'or foncées; à droite, les ruines du vieux fort de Castelen brillaient aux premiers rayons du soleil, et les hautes murailles carrées sortaient avec un éclat doré d'un épais bois de hêtres. L'œil ne découvrait que çà et là sur les pentes élevées un chalet solitaire, couvert de lattes et construit en troncs de sapins grossièrement taillés, auquel l'air et le temps avaient donné une couleur grise et humble, image de la misère qui régnait au dedans. L'intérieur seul annonçait que la plus grande partie de l'habitation était pour les bestiaux et le fourrage, et qu'il ne restait plus pour la famille qu'une petite pièce étroite avec un lit et un poêle, qui devait servir à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de salle de réunion.

Après quelques heures, les voyageurs entraient enfin au sortir du bois dans une vaste plaine éclairée par un soleil brillant, sur le territoire de la petite ville d'Hutwyl, qui s'élevait à l'horizon comme un sombre amas de décombres; à droite et à gauche la vallée, qui avait peut-être été autrefois le fond d'un petit lac, se redressait en charmantes collines; quelques groupes de paysans se montraient çà et là dans les prairies; d'autres sortaient d'Hutwyl; d'autres s'y rendaient de diverses directions. Mais quand, du fond que l'impétueux torrent de Langleten s'était creusé dans le rocher de grès, on montait dans les quelques ruelles entre les chalets de la petite ville, la foule n'y trouvait plus de place pour se mouvoir. Jamais depuis la fondation de Hutwyl il ne s'y était vu une aussi grande *quantité* de peuple de tous les pays de la con-

fédération, et Fabien ne craignait pas sans raison de voir toutes les maisons s'écrouler : car celles-ci, construites avec des troncs posés l'un sur l'autre, ne reposaient du côté de la rue, avec leurs étages saillants et leurs toits de lattes, que sur des piliers de bois. Entre les piliers et la porte, il y avait une sorte de vestibule ou de tonnelle.

Dans un de ces bâtiments, que sa grandeur seule distinguait des autres comme maison communale, Addrich fut introduit par une de ses connaissances qu'il avait rencontrée par hasard; six hallebardiers montaient la garde devant la porte. Après une annonce particulière sur laquelle un paysan fort bien mis sortit de la maison, l'entrée fut accordée à Addrich, mais Fabien ne fut point admis.

Dans une longue salle basse, au milieu de laquelle se dressait un pilier en bois destiné à soutenir le toit, Addrich vit plusieurs visages connus ou étrangers, autour d'un personnage bien vêtu qui leur parlait en assez mauvais allemand. L'arrivée d'Addrich interrompit quelques moments le discours, car Nicolas Leuenberg, Adam Zeltner, le vice-bailli, le vieux Utli Galli ainsi que Christeu Schybi et son compagnon Sturmli d'Entlibuch, vinrent au-devant du nouveau venu avec des saluts et des poignées de main et lui firent entendre avec des airs d'importance qu'on était en pourparler avec le secrétaire intime de l'envoyé de France, M. de la Barde, marquis de Marolles.

Dès que le silence fut rétabli, le Français, qui dans l'intervalle avait rajusté sa large fraise garnie de dentelles, reprit le fil de son discours et dit : «Messieurs, j'ai entendu votre résolution. Elle me semble très-loyale, mais, avec votre permission, nullement politique. Vous comprenez facilement que, malgré toute sa bonne volonté pour vous, M. l'ambassadeur ne pouvait donner un démenti à la notification des treize cantons. Vous ne doutez pas que je connais le contenu de la dépêche que je transmets; M. le marquis y déconseille ouvertement tout acte de violence, de rébellion, et vous invite, comme il le doit dans sa position, à un accommodement à l'amiable avec vos maîtres et seigneurs. Si vous vouliez ouvrir cette lettre devant les milliers de gens que je vois accourir ici dans cette petite ville, la lecture pourrait produire le plus mauvais effet. On douterait de la bonne volonté de M. de la Barde, et vous rendriez la

voie à une intervention et à une médiation de S. M. le roi mon maître entièrement impossible. »

Leuenberg, après un salut poli mais rapide, répondit : « Les vues et les sentiments généreux de M. l'ambassadeur, tels que vous nous les exposez, méritent tout respect. Cependant nous ne sommes que les interprètes temporaires du peuple, et non ses chefs. Nous ne pouvons et nous ne devons pas avoir de secret pour lui. Il ne nous est pas permis de rien exécuter sans sa volonté, ni de rien entreprendre sans son autorisation.

— Mais pourtant, messieurs, interrompit le secrétaire d'ambassade, vous êtes dans ce pays d'étranges gens. Si vous êtes les interprètes, vous êtes aussi les chefs, car partout au monde la bouche est dans la tête. Bref, messieurs, réfléchissez à la chose. C'est votre affaire, et non celle de l'ambassadeur. »

Alors Schybi prit la parole et dit : « Ce n'est pas non plus notre affaire, mais celle du peuple ; c'est pourquoi c'est à la commune de décider. Pour le reste cependant, M. l'ambassadeur semble, si je vous ai bien compris, reconnaître que le droit est de notre côté.

— Et quand ce serait? repartit le secrétaire d'ambassade un peu impatienté. C'est entendu, vous répétez continuellement la même chanson, et la discussion n'aura jamais de fin ; si le droit triomphait toujours, quel besoin y aurait-il sur la terre d'armées, de flottes et de forteresses ?

— Vous voulez dire, interrompit Leuenberg, que le droit doit être armé de l'épée et du bouclier et avoir la force de son côté. Fort bien ; mais, n'en doutez pas, le bras de notre peuple est assez fort pour maintenir son droit.

— Tout doux ! s'écria le négociateur ; si le droit et la force étaient tout, on ne verrait plus de taureau mené à l'abattoir. Le droit du taureau à la vie est incontestable, et il a plus de force que l'homme, mais l'adresse lui jette la corde autour des cornes. M'entendez-vous? »

Le sous-bailli de Buchsiten éleva alors la voix et dit : « Messieurs, la chose est simple et claire. Nous devons, quoi qu'il arrive, assurer nos derrières. M. l'ambassadeur ne doute pas de la justice de nos griefs, mais, comme envoyé du roi auprès de la confédération, il ne peut pas se déclarer pour nous officiellement. Si nous devons compter sur sa puissante intervention et sur celle de son roi, je vous le demande,

pourquoi, par excès d'audace ou par orgueil, la repousser? Pourquoi ne pas proposer demain, devant le peuple assemblé, d'envoyer à Soleure auprès de M. de la Barde, pour implorer son arbitrage? N'est-ce pas aussi ton avis, l'homme des Mousses? »

Addrich n'avait pas encore détourné les yeux du secrétaire d'ambassade, dont les riches habits brodés et les mouvements dégagés faisaient contraste avec la simplicité du costume des Suisses et la roideur de leur gravité. Tantôt il secouait du bout des doigts un grain de poussière sur son pourpoint de soie noire, chamarré de grosses fleurs, de feuilles et d'autres broderies; tantôt sa main descendait en se jouant le long des petits boutons d'or de son gilet; tantôt il donnait son attention à ses bagues ornées de pierreries, ou à la poignée de son épée travaillée en relief à jour; tantôt il ramenait par-dessus le poignet les précieuses dentelles de sa manchette, qui étaient tombées sur ses mains. Il y avait la même mobilité dans son œil de renard furetant partout, et dans le jeu de sa physionomie où tant de passions semblaient avoir passé, que les traces qu'elles avaient laissées ne permettaient plus d'en distinguer aucune d'une façon précise.

« M'interroges-tu? dit Addrich en se tournant vers Adam Zeltner. Crains-tu déjà pour ta tête, que tu veux la mettre en sûreté et la cacher sous le manteau de l'ambassadeur? Quiconque, dans un débat de famille, appelle l'étranger pour arbitre, établit l'étranger maître de la maison et trahit sa crainte et sa faiblesse. Les anciens confédérés, quand il s'agissait de leur liberté, ne prirent d'autre arbitre, à Morat et à Sempach [1], que leur Dieu et leur épée. Fou, penses-tu que, quand les peuples comptent avec leurs chefs, les rois oublieront assez leur métier pour éclairer leurs sujets et leurs esclaves dans la voie où ceux-ci cherchent la liberté? Ou crois-tu que le roi et son envoyé n'ont pas déjà offert leur entremise aux seigneurs de Berne et de Lucerne, de Soleure et de Bâle, aussi poliment qu'à nous? Sois certain que personne ne vend de mauvaises marchandises aussi cher qu'un prince. Le roi de France veut intervenir entre les seigneurs

1. On sait que les victoires de Morat et de Sempach, remportées sur les Bourguignons en 1476, assurèrent l'indépendance des Suisses.
(*Note du traducteur.*)

et les paysans, pour mettre la main sur les uns et sur les autres. Aux seigneurs, il passera des chaînes d'or et des cordons autour du cou, et à nous une corde de chanvre. Puis, son entremise achevée, il chantera un *Te Deum* sur la Suisse trahie et trompée. »

Le secrétaire d'ambassade avait écouté, en secouant la tête et avec une approbation railleuse, le discours enroué du vieillard.

« Parbleu, messieurs, ce brave homme n'a pas mal parlé, et il pense fort bien. Il ne s'est trompé que dans une de ses prémisses. La vraie politique de MM. les Suisses....

— Avec votre permission, l'interrompit poliment Addrich, la politique des Suisses consiste simplement dans le courage de défendre leurs droits et de ne redouter personne. Nous avons le poing trop rude pour les fils déliés de la diplomatie. C'est ici notre patrie, nous voulons y vivre libres autant que nous le pourrons, et personne n'a rien à nous dire, qu'il porte un capuchon ou une couronne. Quiconque agit autrement et appelle une puissance étrangère est coupable de haute trahison.

— Fort bien, par Dieu ! et que dis-je autre chose? répondit le secrétaire. Seulement, veuillez ne pas oublier une circonstance. La France est la première alliée de l'honorable confédération, et celle-ci a, en cas de besoin, le droit d'invoquer l'assistance du roi mon maître. Admettez que l'assistance soit demandée, que le roi fasse entrer ses troupes en Suisse, et que vous ayez négligé de vous entendre avec le marquis de Marolles pour assurer vos droits de ce côté....

— En admettant tout cela, s'écria Addrich, il y aurait haute trahison, et les villes en sont encore aussi capables aujourd'hui qu'il y a deux cents ans, quand Zurich opposa dans le pays les Autrichiens et les Français. »

Le Français sourit et secoua de nouveau la tête d'un geste approbateur; puis levant les sourcils d'un air réfléchi, il dit:

« Il faut tenir compte de toutes les possibilités, des quand et des si. Par exemple, si la France envoyait soixante mille hommes sur vos frontières, qu'en adviendrait-il? »

Addrich répondit avec son sardonique ricanement:

« Demandez, monsieur, aux champs de Saint-Jacob, où, peut-être le savez-vous mieux qu'un autre, où vos gens sont ensevelis. »

L'envoyé de M. de la Barde fit, avec une dignité comique, un salut autour de lui; puis se redressant tout à coup fièrement, il dit avec une hauteur menaçante:

« Messieurs, je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Si vous persistez dans votre sentiment, alors l'écrit de M. l'ambassadeur sera lu devant tout le peuple. Je m'en lave les mains. »

Puis il traversa l'assemblée, et, après un court et sec salut, quitta la salle. Adam Zeltner et quelques autres s'élancèrent derrière lui pour lui faire cérémonieusement la conduite jusqu'à l'auberge.

Toute la matinée fut employée en bruyantes et stériles délibérations sur les propositions de l'ambassade française. Dans l'après-midi, des députés de la ville et de la république de Berne furent annoncés et introduits devant la commission des confédérés; mais ils eurent aussi peu de succès avec leur éloquence que l'envoyé du marquis de Marolles. Ceux des commissaires qui, par prudence ou par crainte, auraient le plus sincèrement souhaité une réconciliation avec les autorités, se turent pour ne point paraître devant le peuple des lâches ou des égoïstes, traîtres à la grande cause. Un tel soupçon eût pu mettre leur vie en péril. Les autres n'en parlèrent que plus haut contre tout projet de réconciliation, soit parce qu'ils étaient convaincus de la justice des griefs des campagnes et se défiaient des doucereuses promesses des villes, soit que leur ambition fût flattée de se trouver comme représentants du peuple sur une sorte de pied d'égalité avec leurs anciens maîtres, et, au lieu de leurs anciens dédains, de recevoir des marques de considération et des politesses.

Les patriciens députés par le sénat de Berne pouvaient de leur côté d'autant moins faire la plus petite concession, même extérieure, de leur rôle de seigneurs et maîtres de naissance, qu'on voulait leur en contester le droit. Leur prudence pouvait aussi juger peu convenable de compromettre la dignité d'une ville souveraine par une sorte de timide condescendance pour des sujets, ou par des flatteries adressées à des rebelles. Leur superbe familiarité blessait sensiblement la fierté des députés du peuple, tandis que le ton paternel ordinaire aux seigneurs, et les paroles de menace d'un sénat qui ne pouvait se défendre que derrière les murs

de sa ville, devaient faire peu d'impression sur des gens qui se voyaient protégés par le bras et par le courage de plusieurs milliers de leurs égaux.

Il arriva ainsi fort naturellement que la négociation qui devait terminer le différend entre les sujets et l'autorité ne fit que l'envenimer. Les petites faiblesses particulières, les intérêts les plus insignifiants et les misérables préjugés de ceux qui décident du sort des peuples, font plus d'ordinaire pour leur perte ou leur ruine que l'affaire principale qui est en question.

Nicolas Leuenberg porta la parole avec plus d'adresse et de dignité que les envoyés de Berne n'en auraient attendu d'un homme de sa condition. Les communes du pays, aussi bien que le sénat de la ville, le considéraient comme le chef du mouvement. C'était aussi lui qui avait engagé par écrit le gouvernement à envoyer des députés à la diète d'Hutwyl pour y traiter à l'amiable de la paix. Il avait même désigné les hommes qui seraient les plus agréables au peuple, et parmi eux deux ecclésiastiques de la ville. Mais l'éloquence religieuse et pédantesque de ces derniers, qui s'étaient fatigués à prouver le péché de l'insurrection par des citations de la Bible, échoua aussi complétement contre les obstinés paysans que le langage impérieux des seigneurs qui semblaient n'avoir de pouvoirs que pour offrir grâce et pardon.

Leuenberg finit en leur exposant, d'un ton de regret, que les respectables membres du sénat et du clergé devaient présenter leur proposition devant l'assemblée générale des représentants du peuple. Le soulèvement n'était ni l'affaire ni l'œuvre de quelques personnes, mais d'une grande partie de la nation. Ni lui, comme président, ni aucune des personnes présentes dans la salle, n'aurait le droit de demander ou d'accepter grâce au nom de milliers d'hommes, ni le pouvoir de contraindre le peuple à changer de sentiments. Il faudrait traiter publiquement la question en plein air.

A ce discours, un des conseillers de Berne ne put maîtriser sa colère, et, enfonçant sa barrette sur son front, il dit :

« Eh bien! par Dieu! si la chose doit se décider en plein air, ça ne sera pas comme vous pensez avec des paroles, mais avec le fer. Pourquoi nous avez-vous attirés ici, si vous n'aviez pas de pouvoirs pour traiter avec nous au nom de vos piquiers *révoltés*? Pourquoi vous présentez-vous devant nous,

si vous êtes là sans mission? Qu'avons-nous à faire avec un peuple qui s'est réuni de partout et dans lequel se trouvent des gens qui appartiennent à Soleure, à Bâle et à Lucerne, auxquels nous n'avons rien à commander et qui n'ont rien à nous demander? La ville et république de Berne veut et peut être généreuse pour ses sujets mutinés, mais elle ne peut pas pour tout étranger faire grâce au lieu de justice. Oui, grâce au lieu de justice. Votre révolte a souillé le nom suisse d'une tache éternelle. Et, si nous vous tournions le dos, la pitié même vous le tournerait pour jamais. »

Les députés des campagnes, et même Leuenberg, restèrent, après cette tonnante apostrophe, muets et interdits. Addrich seul sourit amèrement, et dit :

« Tournez le dos; nous ne désirons pas cette pitié qui nous a poussés au désespoir. Nous ne désirons, comprenez-le bien, rapportez-le bien à vos maîtres, nous ne demandons pas de grâce. Vous aimez mieux être de gracieux seigneurs que des maîtres, parce que la justice vous gênerait et que vous êtes plus à l'aise avec la grâce. Dieu protége le peuple qui a à nourrir une centaine de gracieux seigneurs !

— Impudent coquin ! Qui es-tu donc? » hurla le conseiller avec un visage rouge de colère.

Addrich répondit très-froidement :

« Un Suisse, non du faux monnayage de Berne, mais marqué au bon vieux coin.

— Déguerpis, vieux menteur. Un drôle comme toi n'a jamais eu de patrie.

— A qui la faute si, excepté dans les cantons primitifs et dans les grandes villes, partout les Suisses sont sans patrie? C'est vous, gracieux seigneurs, qui la leur avez perfidement ravie, et qui dans votre gracieuseté ne leur avez laissé un toit, des campagnes et des instruments que pour être condamnés pour vous aux corvées. C'est ainsi que vous laissez dans l'étable l'animal auquel vous demandez son lait. Les Suisses réclament leur patrie que vous tenez enchaînée. Vous ne nous laissez que la place pour naître; mais l'esclave l'a aussi à Alger [1], où sous le fouet de son gardien, sans droits et sans volonté, il cultive en tremblant la terre pour son gracieux

1. L'auteur a écrit ces mots avant qu'Alger fût réuni à la France. (Note du traducteur.)

seigneur. Nous demandons une patrie et des droits, et non votre pitié et votre grâce.

— Avec l'aide de Dieu, cria le conseiller, je te verrai avant peu te traîner à genoux pour implorer cette grâce. »

Addrich lui tourna fièrement le dos, et le regardant par-dessus l'épaule, il dit d'une voix forte :

« Plus d'un se croit un dieu avant d'entrer dans une maison de fous. »

Non moins révolté de ce sanglant outrage que du rire à demi étouffé des paysans, l'ambassade se leva brusquement et se retira sans répliquer une parole et sans saluer. Leuenberg courut après eux pour les apaiser.

« Ne vous laissez pas détourner de votre œuvre de paix par l'impudence de ce vieillard. C'est un hérisson, et il pique qui le touche.

— Nous n'avons plus rien à vous dire, lui répondit-on. Une fois que nous aurons le pied dans l'étrier, votre soumission viendra trop tard. »

A peine les envoyés de Berne eurent-ils quitté Hutwyl, qu'on annonça aux commissaires dans l'hôtel de ville l'arrivée d'un messager de la diète des confédérés réunis à Bade, en Argovie, à cause des troubles qui y régnaient. C'était le sous-bailli de Bade. Il entra avec une anxiété visible et une politesse de petite ville dans la salle, où Leuenberg le reçut avec une attitude plus fière encore qu'il n'avait reçu les seigneurs de Berne. Le sous-bailli lui présenta, en s'inclinant profondément, la dépêche des confédérés de la diète.

« Demain l'écrit sera lu devant l'assemblée du peuple, dit Leuenberg, et vous recevrez une réponse. En attendant, monsieur le sous-bailli, on vous donnera pour cette nuit un gîte et une hospitalité convenables. J'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre. »

Après ces brèves paroles, il congédia le sous-bailli, qui ne s'était point attendu à recevoir parmi les rebelles un aussi favorable accueil.

XL

Fin de l'assemblée.

Addrich, avec une activité constante, n'avait terminé son travail qu'après minuit. Avant le lever du soleil il fut réveillé par l'impatience et par le bruit des masses de peuple qui se pressaient dans la petite ville. Fabien se souleva avec peine à côté de lui sur son lit, et s'étonna de la rare sérénité du vieillard et de la joyeuse légèreté de ses mouvements.

« Oh ! tu me verras encore autrement ! repartit Addrich. Je suis comme la mouette, qui est bannie de la terre et doit trouver un refuge entre les écueils du rivage. Son élément est la tempête. Laisse-moi voler entre les nuages et les flots, au milieu du bouleversement de la nature.

— Parfaitement dit ! reprit Fabien. N'oublie pas que les flots agités sont le peuple, aujourd'hui furieux et qui rira demain, et que l'autorité, comme les nuages, porte la foudre.

— Et quand ce serait ! dit le vieillard en ouvrant la petite fenêtre qui donnait sur la rue et en regardant avec plaisir l'agitation de la foule. Qu'y a-t-il à craindre ? L'homme ne connaît pas le terme de ses jours, mais seulement celui de sa volonté. Je voudrais détrôner la folie. Je voudrais rendre leurs droits et la raison aux hommes faits à l'image de Dieu et devenus semblables aux bêtes. N'est-ce pas quelque chose qui vaut qu'on le paye de sa vie ?

— Brisons là, dit le jeune homme. Nous ne nous entendrions jamais. Je suis aussi sans volonté, parce que je sers Laban pour Rachel. Tout n'est pour moi qu'un spectacle.

— Bah ! repartit Addrich, cela ne fait rien à la chose ! Peu importe que les cartes me viennent ou non, mon garçon, j'aurai fait la partie. C'est là ce qui fait vraiment plaisir. Quand je songe à la félicité du Créateur, je ne me la représente que dans le pouvoir absolu qui construit un monde. Je veux construire un monde nouveau, et il faut d'abord renverser la vieille charpente vermoulue. Je m'amuse de la superbe prudence de Leuenberg et de ses conseillers, qui font

le petites saignées au large fleuve pour arroser un peu leurs prés desséchés. Mais quand l'eau déborde, il est trop tard de lui opposer des digues! Viens, Fabien; allons d'abord déjeuner, puis travailler. Il faut que le grain lève aujourd'hui. Ne me perds pas de vue; car j'ai beaucoup à faire et je ne pourrai point m'occuper de toi. »

Ils se mirent à table, et, après un déjeuner pris à la hâte, ls sortirent tous deux et se perdirent dans la foule.

Il était cinq heures du matin. Tout le monde se porta à 'assemblée populaire aussitôt que le soleil apparut derrière es hauteurs boisées. Une foule innombrable de peuple était accourue de toutes les vallées du canton voisin pour assister au spectacle qui se préparait. Elle campait en vaste demi-cercle sur la lisière des collines. Plus bas dans les prairies se rassemblaient les élus du peuple des campagnes situées e long de l'Aar, depuis sa source jusqu'à son embouchure lans le Rhin et le long des bords de l'Emma et de la Reuss, au des hauts sommets de l'Oberland, dans le voisinage des glaciers. Ces envoyés à la grande assemblée n'étaient pas moins de trois mille hommes différents d'accent, de langue, le coutumes, de costume et de croyance, mais tous robustes et vigoureux, avec l'air résolu. La vue de ces groupes nombreux relevait le courage et la fierté de chacun. Ils se saluaient fraternellement les uns les autres, sans se connaître, n s'appelant et se donnant des poignées de main. Ils s'interrogeaient sur le pays de chacun et sur ses charges et ses griefs. Tous étaient diversement opprimés par leurs baillis t par leurs gouverneurs; tous désiraient s'affranchir, et 'est ce qui les avait réunis pour se prêter une mutuelle assistance.

Enfin on vit un nouveau cortége sortir de la petite ville et e diriger lentement vers la prairie communale. C'était Nicolas Leuenberg, qu'on appelait, depuis l'assemblée de Sumiswald, le chef de la confédération, de même qu'on appelait es élus des campagnes les confédérés. Il était vêtu de rouge, t son costume avait quelque chose de plus recherché. Devant lui marchaient six satellites avec des hallebardes. Derrière lui venait une suite d'orateurs choisis des cantons. La gravité de son attitude et son air solennel ne déplaisaient nullement aux gens des campagnes, bien qu'il fût de même condition qu'eux. « Ne penses-tu pas, dit un homme d'Entli-

buch à quelqu'un de Læberberg, tandis que le chef des cor fédérés passait devant eux et que la foule se découvrai respectueusement, qu'on peut avec de la farine de paysa pétrir un aussi bon avoyer de Lucerne ou de Soleure qu'ave la farine des gentilshommes des villes? et il a encore l'avan tage d'être cuit à la maison et d'être un produit du pays.

Leuenberg monta sur un tertre élevé, où l'on avait dispos une table tendue de noir et des siéges pour lui et sa suit Lui-même prit la place d'honneur. A sa droite et à sa gauch étaient quatre secrétaires. Les hallebardiers entouraient so siége, tout à côté duquel était une pique où se voyaient su pendues pour tout ornement deux des grenades prises Wengen et qui avaient dû être lancées de Berne contre l château de Lenzbourg. « Regardez ici, cria un des satellite d'une voix puissante, et dans tout le cercle agité des mil liers de personnes qui entouraient la colline, il se fit u profond silence. Regardez; voici le vin doux qu'on a voul nous verser. »

Un sourd murmure, des rires ironiques, puis des cris con fus retentirent dans l'assemblée. « Ce ne sont que des coupe vides; il faut les remplir avec de la poix bouillante; les bailli et les gentilshommes auront de quoi en boire tout leur soû et au delà. »

Trois fois le héraut répéta la même phrase, et trois fois le mêmes bruits de l'assemblée retentirent. Quand le silence s fut établi, le chef des confédérés se leva de son large et an tique fauteuil, salua d'une apostrophe solennelle l'assemblé des « nobles, braves, fidèles et chers confédérés, » et repré senta l'importance de ce jour qui, pour « la liberté, l'honneu et le bien-être » de la patrie, resterait sacré aux arrière-ne veux. Il parla ensuite, avec de nombreuses citations de l Bible, de la résistance et de l'orgueil des villes, de la perfidi de leurs promesses, et cela lui servit de transition pour arri ver aux affaires du jour. Il commença alors par faire lire haute voix, par son secrétaire Brœmer, un nombre considé rable de lettres interceptées. On apprit par elles l'inquiétud et l'embarras des villes, siéges du gouvernement, et auss leur immense désir d'exercer une cruelle vengeance contr les paysans. Il y était ordonné aux baillis des communes e des bailliages libres de traiter avec douceur et prudence le gens de la campagne; dans quelques autres lettres il leu

était enjoint de s'emparer de tout suspect par quelque moyen que ce fût, juste ou injuste, par ruse ou par violence. Ici on parlait de préparatifs militaires pour l'oppression du peuple, là de moyens pour le gagner. On apprit même de nouveaux détails sur les projets de la diète de Bade, pour étouffer la révolte armée de tous les confédérés, et pénétrer à la fois de tous côtés dans les pays soulevés. Le général Zweyer d'Uri devait occuper, avec les hommes d'Uri et d'Unterwalden et les gens d'armes de l'abbé de Saint-Gall, la ville de Lucerne, les passages entre Entlibuch et Unterwalden, puis pénétrer avec ceux de Schwytz et de Zug dans la ville de Sursee et dans les défilés des hauts bailliages libres; le général Wertmüller, de Zurich, devait couvrir le bas bailliage, ceux de Glaris et d'Appenzell, et entrer, à la tête des bataillons de Zurich, de Schaffhouse et de Saint-Gall, dans la basse Argovie. Les hommes de Mulhouse et de Bâle devaient traverser le Jura pendant que le général Erlach partirait le soir de Berne avec les habitants de Vaud, du Valais, de Fribourg et de Soleure, et s'avancerait contre la haute Argovie.

Dans les lettres déjà lues on voyait ainsi, à côté de l'ancien orgueil des villes impériales, la maladresse des seigneurs et des commandants suisses, le défaut d'harmonie de leurs mesures, leurs jalousies et leurs haines mutuelles, et comment tous n'avaient au fond qu'une idée, celle de s'arranger de leur mieux avec leurs propres sujets et de faire le moins possible pour les autres villes et seigneurs.

Aussi la lecture de la lettre produisit tout à fait sur le peuple l'effet que Leuenberg en attendait. On rit, on plaisanta, et on vit la partie déjà gagnée par la désunion et la faiblesse des adversaires. Pour augmenter l'effet, Leuenberg raconta à haute voix que les membres de la diète de Bade avaient compté sans leur hôte, que le peuple libre avait déjà déclaré dans les montagnes des Grisons qu'on aiderait bien à l'affranchissement, mais jamais à l'asservissement du pays; que la ville de Bâle n'était plus la maîtresse sur son propre territoire; que le conseil de Berne avait perdu l'envie de faire la guerre quand il avait entendu autour de la ville et dans tous les bailliages les menaces du peuple contre eux; que les seigneurs de Fribourg avaient appelé deux mille hommes et les avaient ensuite licenciés, peut-être parce qu'ils étaient bien aises d'humilier un peu les seigneurs de Berne; enfin que Schaff-

house et Saint-Gall avaient bien tout promis, mais n'étaient pas disposés à fournir autre chose que des promesses sur le papier.

Après ce préambule, le traité d'alliance du Summiswald fut lu au peuple assemblé. Il régnait le plus profond silence. L'acte commençait par une invocation à la Sainte-Trinité, puis il donnait à connaître que l'ancien pacte des premiers confédérés devait être renouvelé pour faire cesser toute injustice en conservant aux seigneurs et aux autorités, ainsi qu'aux paysans et aux sujets, ce qui appartenait à chacun. C'était le droit des confédérés d'être protégés dans leur vie et leur propriété sans distinction de religion. Les membres de la confédération auraient à traiter pour eux-mêmes avec leurs magistrats; mais, s'ils étaient en discussion avec eux, les sujets ne devraient pas user de leur propre force pour maintenir leur droit : la diète générale déciderait. Si les gouverneurs employaient leurs soldats ou des troupes étrangères pour opprimer la confédération, il faudrait se lever en masse contre les oppresseurs; il faudrait faire de même toutes les fois qu'un seul membre de la confédération serait attaqué, à cause de l'alliance même, dans sa vie ou dans ses biens. Aucune partie des confédérés ne pourrait sans le consentement de tous se réconcilier ou faire la paix avec son gouvernement. Si un membre de la confédération avait l'impudence d'agir ou de parler contre son serment, le coupable devrait être puni comme un traître parjure et sans foi. Tous les dix ans on renouvellerait le serment d'alliance. Puis suivait la liste des bailliages et des seigneuries des divers cantons qui étaient déjà entrés dans la confédération.

Pendant cette lecture, Addrich, debout derrière le siége du président, riait à part lui un peu malicieusement. Comme dans l'assemblée tenue aux Mousses, il avait travaillé dans la réunion de Summiswald contre la formation aventureuse de la confédération qui était sortie surtout du cerveau de Leuenberg. Il avait pénétré avec un regard perçant et juste l'inconsistance d'un pacte qui élèverait les sujets au rôle de surveillants et de juges de leurs suzerains, jetterait les deux partis dans une opposition et une guerre perpétuelles, et finirait nécessairement par l'asservissement du peuple et la dissolution de l'alliance ou par le renversement et l'expulsion des gouvernements. Cependant ce qu'il n'avait pu em-

pêcher, il le laissa faire, plein de mépris pour la courte vue des chefs et convaincu qu'il ne subsisterait rien de ce qui aurait été établi, mais que tôt ou tard la question entre l'État et le pays serait véritablement tranchée par l'épée sur le champ de bataille. Le vainqueur irait ensuite aussi loin qu'il pourrait. Préparé à cela, tout son vœu était un armement général et l'occupation des principaux passages entre Berne et Zurich. La grande solennité de la prairie communale d'Hutwyl demeurait à ses yeux, sinon une manifestation superflue, au moins un ridicule enfantillage.

Cependant il fut bientôt saisi malgré lui de la grandeur du spectacle, quand le président appela le peuple assemblé à la prestation du serment, et que des milliers d'hommes s'agenouillèrent, la tête nue, à terre, sous la voûte du ciel, en levant les mains pour le serment. Le secrétaire de la confédération lut à haute voix la formule : « Je m'engage à suivre, à observer et à accomplir fidèlement tout ce que le pacte m'impose. Si j'y manque, que Dieu ne me fasse pas miséricorde ! Mais que Dieu me soit en aide, et nous garde de toute perfidie et trahison. »

Le secrétaire lut successivement chaque phrase, et chaque phrase fut répétée par l'immense multitude avec un grondement sourd semblable à celui du tonnerre dans le lointain. Cette cérémonie religieuse avait ému les esprits. Leuenberg regarda, avec des yeux humides, le cercle de la foule agenouillée, et dit : « Jadis trois hommes ont juré sur le Rutli; trois mille jurent ici aujourd'hui. Il y va de la liberté et de la justice ! Confédérés, il y va du salut de nos enfants ! La vie n'est rien à côté du noble joyau que nous devons acquérir pour nos descendants. »

Il était trop ému pour en dire davantage, et le tremblement de sa voix l'empêchait de se faire entendre de tous. Cependant le peuple lui répondit par de bruyantes acclamations et, aussitôt que le président se fut couvert, tous se relevèrent de terre.

Il fallut laisser passer beaucoup de temps avant que les flots de cette mer humaine agitée se fussent calmés, avant que le tumulte des voix se fût affaibli, que les groupes qui se séparaient ou se réunissaient eussent été amenés au silence et qu'on pût reprendre les affaires du jour.

On lut ensuite le mémoire de l'ambassadeur de France qui

engageait à la réconciliation avec les gouvernements, rappelait les maux que les dissensions intestines et la guerre civile avaient causés à la monarchie française, avertissait de se tenir en garde contre l'Autriche, l'ennemie née de la confédération : car l'archiduc Léopold se trouvait près de la frontière de Suisse pour augmenter par ses émissaires la confusion générale, ou saisir un prétexte de faire entrer une armée dans l'intérieur du pays. Cet écrit se terminait par le vœu le plus pressant et le conseil du roi très-chrétien d'offrir la main aux autorités pour un accommodement à l'amiable. A tous ces avertissements le secrétaire de l'ambassade française ajouta encore quelques mots de vive voix.

Bien que, pour donner plus de force à sa proposition, il s'ornât, dans le goût du temps, de toutes les fleurs de l'éloquence religieuse, il n'en manqua pas moins son but. M. de la Barde, à Soleure, eut le sort des hommes qui peuvent tout cacher, excepté leur finesse : aussi lui fallut-il se résigner à ne pas trouver plus de créance dans la plaine d'Hutwyl que dans l'assemblée des confédérés à Bade. Après que la proposition de l'ambassade française eut été discutée par plusieurs orateurs qui rappelèrent tous le serment qu'on venait de prêter, l'assemblée déclara sa volonté en levant les mains. Le chef des confédérés s'en fit l'interprète en ces termes qu'il adressa à l'envoyé du ministre de France :

« Nous ne sommes pas des rebelles, car nous voulons rester dans la sujétion et l'obéissance de nos maîtres et seigneurs, comme l'ont fait nos ancêtres. Cependant, nous voulons nous opposer à une tyrannie injuste et à l'arbitraire, et nous demandons qu'on respecte nos anciennes libertés et propriétés, comme nous respectons les libertés, les droits et les propriétés des villes. C'est l'unique objet du serment que nous venons de prêter devant Dieu et que vous avez entendu. Nous avons dû nous réunir parce que nous ne pouvions trouver de caution pour nos droits contre les villes, si ce n'est dans notre union. Cependant, nous ne doutons aucunement qu'il y aurait entre nous et les autorités un accommodement possible. Aussi, nous prions M. l'ambassadeur de vouloir bien y aider par écrit et de vive voix, et de justifier les populations de la Suisse et leur conduite auprès de Sa Majesté le roi de France, et auprès des seigneurs de sa cour, car nous n'ignorons pas que notre en-

treprise est faussement décriée dans le monde et défigurée par la calomnie. »

Ce discours, qui eût fait honneur à des hommes d'État exercés, fut remis par écrit à l'envoyé de l'ambassadeur, en réponse à la lettre de messire Jean de la Barde.

On lut ensuite l'écrit de la diète de Bade que le vice-bailli de la ville avait apporté. On n'y répondit que par une copie du serment d'alliance avec ces mots laconiques : « Nous voulons nous y tenir. » On fit aussi rédiger quatre circulaires identiques du pacte d'alliance pour le peuple des cantons de Berne, de Soleure et de Bâle, et on y apposa le sceau d'Entlibuch.

Ainsi se termina l'assemblée, qui avait duré depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

XLI

La marche de l'insurrection.

« Eh bien! nous leur avons serré le nœud! dit Addrich d'un ton de triomphe, le soir, à Fabien, lorsque celui-ci, qu'il n'avait pas vu de tout le jour, entra dans leur petite chambre à coucher.

— J'ai vu le contraire, répondit Fabien. Vous avez brisé un nœud pourri. Tout tombe de tous côtés, et vous tous, tant que vous êtes, vous ne pourrez rien renouer.

— Je comprends, Fabien, dit Addrich en souriant, tu penses à ta peau et tu voudrais te voir loin d'ici. Ne crains rien! Nous ne pouvons pas perdre la partie, parce qu'il nous est impossible de reculer. Chacun sait qu'il y va de sa gorge et de sa tête. Ainsi, on ira jusqu'au bout. Mais le plus fort est le maître, et le plus fort, c'est l'homme désespéré à qui on a dit : « Mange ou meurs. » Je ne donnerais pas un angster[1] de l'intelligence de Leuenberg. Il ne sait pas, à l'heure qu'il est, où il va. Mais il faut le pousser

1. Petite monnaie de la valeur d'un centime. (Note du traducteur.)

en avant où il doit aller. Il n'a plus le choix. Ce sera mon affaire. Demain, nous passons dans l'Oberland bernois. Berne doit tomber d'une manière ou d'une autre.

— Mais il n'est pas question de cela dans les articles de la confédération. Vous vouliez respecter l'autorité et lui obéir.

— Certainement, repartit Addrich, si elle reconnaît la confédération d'Hutwyl. Fou que tu es! mais tous ces seigneurs se laisseraient circoncire et se feraient Turcs, plutôt que d'adopter nos doctrines. En conséquence, tu peux compter le reste sur tes doigts. Nous allons demain tous deux dans l'Oberland. Le peuple est en ce moment prêt à tout. Il faut battre le fer quand il est chaud. Les villes sont divisées entre elles. Avant qu'elles s'entendent, nous les aurons dans le sac. Quand les bergers se querellent, le loup a bon marché du troupeau. »

Le lendemain matin, Addrich partit pour l'Oberland, accompagné de Fabien. Il était infatigable. Qu'on tînt quelque part un conseil, que la fidélité d'une commune fût suspecte, ou qu'on parlât d'un soulèvement, on le voyait partout. Il avait une souplesse incroyable pour s'accommoder aux idées opposées et aux projets contradictoires, afin de les détruire en eux-mêmes, s'ils lui déplaisaient, ou de les faire servir à son propre plan. Il voulait le concours de tous, pour la liberté de tous, par conséquent l'anéantissement de tous les privilèges des villes, le rejet de toute offre d'un arrangement à l'amiable faite par les autorités. Il redoutait la crédulité, si facile à tromper, des paysans, leur crainte des villes rendue héréditaire par une longue habitude, et, en outre, le penchant enraciné du peuple suisse, aussitôt qu'il pouvait agir avec indépendance, à se poser non-seulement de canton à canton, mais de commune à commune, de vallée à vallée, de village à village, de l'un à l'autre, comme des républiques distinctes et indépendantes, avec une constitution propre, des lois et des magistrats, et même à donner à chaque village l'air d'une petite confédération de familles.

Quelque admirable que fût l'activité du vieillard des Mousses, on n'entendait pourtant jamais dire qu'il fût un des chefs de l'insurrection; nulle part il ne paraissait à la tête. Il ressemblait plutôt à l'un des nombreux émissaires

qui transmettaient les avis et les ordres. Ce qu'il faisait au fond pour l'audacieuse entreprise ne pouvait être connu que de quelqu'un qui, comme Fabien, le voyait, en cent lieux différents, agir toujours de la même façon, au service de son plan. Sur chaque point isolé, son action paraissait insignifiante.

Mais on se tromperait si on attribuait le moins du monde la conduite si bien calculée du vieillard à la lâcheté ou à la prudence, afin de pouvoir, en cas d'insuccès, échapper sans être reconnu. Non : il était peut-être plus qu'aucun autre résolu à sacrifier à cette œuvre une vie qui n'avait plus de prix pour lui; mais il voulait animer et faire agir le plus grand nombre, faire de sa cause leur cause et leur pensée; les pousser en avant avec l'aiguillon de l'ambition ou de la vanité, pendant qu'il s'effaçait lui-même dans un rôle secondaire.

Nos lecteurs seront sans doute bien aises que je ne leur décrive pas en détail toutes les allées et venues d'Addrich à travers le pays insurgé. Mais la direction que prit en général depuis cette époque le soulèvement ne peut nécessairement point être passée sous silence.

La journée d'Hutwyl avait été décisive. Ceux qui y avaient prêté serment à l'alliance, portèrent l'étincelle ou la flamme de leur inspiration dans les vallées les plus éloignées, et y répandirent le désir de la révolte. Malheur à qui voulait rester neutre! Il était, comme traître et *mou*, poursuivi par le parti des *durs*, et sa vie même n'était pas en sûreté. La barrière de l'obéissance et des anciennes coutumes, une fois rompue, laissait le champ libre à toutes les passions. Mainte cabane fut brûlée, et maint malheureux mis en pièces par la fureur populaire. Comme c'est le cas ordinaire dans un semblable déchaînement, le grossier égoïsme, la froide ambition et les haines privées jouèrent un grand rôle sous le règne de la terreur. La lie vint à la surface; la populace en guenilles voulait le pillage des riches; les malfaiteurs, frappés par la justice, voulaient se venger de leurs anciens juges.

Les paysans occupaient tous les défilés, avec de forts détachements; ils ouvraient les lettres, surtout celles des autorités, ils ne respectaient même pas celles de l'ambassade française, ils traînaient les voyageurs en prison, et les relâchaient rarement sans les avoir rançonnés.

C'était dans la première quinzaine de mai. Partout on rassemblait toute espèce d'armes, on en forgeait de nouvelles; on forçait les maisons du gouvernement qui n'étaient point fortifiées, et on emportait ce qui s'y trouvait. On se réunissait par bandes de mille hommes et plus, et on vivait aux frais du pays qu'on traversait. Les paysans de Bâle se rassemblèrent en armes à Liestal et menacèrent leur capitale. Christen Schybi, avec les hommes d'Entlibuch et le peuple des autres bailliages, s'avança vers Lucerne, lui coupa toute communication avec la campagne et menaça de la réduire en cendres. Les troupes d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden et de Zug, arrivèrent encore à temps pour défendre la ville. Mais les hommes de Schwytz, de Zug et d'Unterwalden disaient à qui voulait l'entendre qu'ils voulaient bien protéger la ville, mais non aider à l'oppression des campagnes. Le colonel Zweyer réussit, par une sortie courageuse qu'il fit avec deux cents hommes d'Uri, à repousser les révoltés et à s'emparer du passage de l'Emma. Il y laissa quelques morts et quelques prisonniers, les insurgés eurent aussi huit hommes de tués; mais la dissension en dedans des murs de Lucerne même paralysa longtemps toutes les entreprises. La bourgeoisie y était encore en querelle avec l'aristocratie, à cause des privilèges qui avaient été arrachés à la première par ruse et par force, pour l'élection des magistrats, les places du grand conseil, les charges et les bailliages. La bourgeoisie mit à profit le moment favorable pour reprendre ce qu'elle avait perdu. Moins forte encore que Lucerne, Soleure tremblait derrière ses portes fermées. Tout le peuple des campagnes y avait pris les armes, et, comme on n'avait rien à craindre de la ville, il s'était divisé en plusieurs bandes dont les unes restèrent sous les murs de la ville, et les autres allèrent se joindre aux confédérés des autres cantons.

Une fermentation et une confusion semblables régnaient en Argovie. Les insurgés s'y étaient rendus maîtres du passage de Windisch sur la Reuss. Quatre cents des leurs formaient une garde avancée à Kœnigsfelden contre Brugg. Les paysans des bailliages francs occupaient la ville de Mellingen, pendant que les ponts de la Reuss, de Sinz, de Gisikon et de Bremgarten, étaient gardés par les hommes de Zug. Les autres villes de l'Argovie conservèrent encore dans cette tempête générale leur indépendance. Aarberg et Lenzbourg,

au pied de leurs hauts murs de rochers, demeurèrent protégés par eux contre les bandes des paysans. Bade sut empêcher amis et ennemis de l'occuper. Brugg, dont les murs donnèrent asile aux magistrats fugitifs de Berne, opposa une vive résistance. Zofingen fit de même, et ce fut en vain que Nicolas Leuenberg demanda à ses bourgeois de la grosse artillerie. La ville d'Aarau était le plus vivement pressée; elle fut bloquée pendant plusieurs jours par une foule innombrable qui voulait se faire ouvrir les portes. On avait détourné le cours du ruisseau si indispensable aux industries de la ville, et on avait tout dévasté aux alentours. Mais quand, après plusieurs tentatives bienveillantes des habitants d'Aarau, l'éloquence même du doyen fut restée vaine, et que le vieillard qui s'était rendu à la tête de quelques membres du conseil dans le camp des révoltés eut été presque maltraité et en péril de la vie, les bourgeois de la ville jurèrent de couvrir de leurs corps leurs vieux murs d'enceinte, et de faire résistance jusqu'au dernier homme. Par bonheur, l'effusion du sang fut arrêtée au bout de quelques jours par la nouvelle que Berne avait enfin, le 17 mai, conclu la paix sur le champ de Muri, avec le chef des confédérés.

En effet, le conseil de Berne, même après l'assemblée d'Hutwyl, avait continué les négociations avec Leuenberg, qui s'était enfin avancé, à la tête de six mille hommes de l'Oberland et quelque grosse artillerie, contre la capitale. Il campa à une distance de quelques lieues seulement, à Ostermundingen, pendant que la faible garnison de la ville se tenait autour du fort, derrière de bons retranchements. Berne voulait gagner du temps, et réunir les secours qui lui avaient été promis d'Italie, de Fribourg et de la principauté de Neufchâtel. A ce prix, elle regarda tranquillement autour d'elle la dévastation de son territoire et le pillage de ses maisons de campagne. Enfin, le chef des confédérés remarqua qu'il était retenu avec intention par les Bernois, et qu'ils le trompaient. Des messagers annonçaient qu'une armée considérable s'avançait de Morat, vers le passage de Gumminen et le long de la Saane, au secours de la ville. Les renforts de Neufchâtel se dirigeaient vers Aarberg. Leuenberg pressa alors, en menaçant d'une soudaine attaque, la fin des négociations. Il voulait tout accepter, pourvu que les principes de *l'alliance jurée à Hutwyl* ne fussent pas contestés, et que la

ville payât à son peuple 50 000 livres en or pour les frais de la guerre.

Berne, qui craignait de soutenir une lutte inégale contre le désespoir de sujets révoltés, et qui n'avait point de nouvelle des secours qu'elle attendait, parce que tous les messages étaient interceptés par la vigilance des paysans, résolut de signer un traité qui, par un changement favorable des circonstances, pouvait rester inexécuté. L'unique pensée avait été de sauver dans cette situation la seule chose qui fût à sauver pour le moment, l'honneur de la suzeraineté. Elle accorda ainsi les 50 000 livres, non pour les frais de la guerre, ou comme dédommagement de la dépréciation des monnaies, mais par « clémence paternelle en faveur des plaintes du peuple sur la misère. » La somme ne devait d'ailleurs être payée qu'après l'entière retraite des paysans dans leurs pays, après la remise du pacte d'alliance et après la prestation d'un nouveau serment de fidélité!

Leuenberg consentit soudain à tout sans se croire lié sérieusement, afin de se trouver libre et en sûreté de ce côté; car il avait appris que Conrad Wertmüller marchait de Zurich, avec plus de 6000 hommes d'infanterie et de cavalerie et une formidable artillerie, contre Heitersberg et la Reuss. Outre les Zurichois, Wertmüller avait encore sous ses drapeaux des hommes de Schaffhouse, de Thurgovie et d'Appengall. Les jours du dénoûment approchaient. Leuenberg, aussitôt qu'il crut avoir contenté Berne, fit retentir dans toutes les montagnes et les vallées l'appel à un soulèvement général, et fit diriger toutes les forces sur l'Argovie et sur la Reuss. Lui-même y courut, le cœur fort ému et se félicitant d'avoir décidé Berne à ne pas lui nuire, au moins pour le moment.

Toutes les mauvaises nouvelles que Leuenberg recevait sur la route des armements des confédérés avaient fait sensiblement évanouir sa fierté et sa résolution. Si sa vanité ne lui permettait pas de montrer ouvertement son embarras, il ne pouvait pourtant pas se dissimuler à lui-même qu'il n'était nullement à la hauteur d'une entreprise qui avait pris de si énormes proportions. La quantité de questions qui lui étaient faites de toutes parts des allants et des venants et auxquelles il fallait répondre sur l'heure, la masse d'ordres et d'instructions qu'il devait adresser de tous côtés l'avaient tellement

bouleversé, que son esprit abîmé dans un chaos de détails perdait toute vue d'ensemble. Il sentait aussi clairement en lui le manque de toutes les qualités d'un général : il n'avait ni la présence d'esprit, ni la pénétration du coup d'œil, ni l'intelligence de l'occasion, ni la fermeté de la volonté. Et cependant il était entraîné par la force des circonstances, par la confiance aveugle du peuple, par la renommée qu'il s'était acquise en jouant parmi les confédérés le rôle de général en chef.

Cependant quand en passant en Argovie, près du château de Wildegg, il vit sa suite nombreuse se déployer dans la plaine qui devait être le lieu de réunion et de campement de l'armée insurgée, sa confiance en lui-même si fort ébranlée se releva. Il voyait déjà se rassembler 10 000 hommes, dont le nombre s'augmentait sans cesse par l'arrivée de nouvelles troupes. Tous étaient bien armés et, d'après la différence de leurs armes, divisés en bataillons, la plupart sous le commandement de capitaines qui avaient déjà servi comme simples soldats à l'étranger ou dans le pays. Tous avaient aussi en général le même costume, afin de pouvoir dans le combat ou dans les marches se reconnaître de loin. Leur uniforme consistait en une chemise de laine rouge, que chacun portait sur ses habits. L'aile droite de cette armée s'appuyait au village de Mægenwyl et aux roches escarpées voisines du village, l'aile gauche à la hauteur boisée de la montagne d'où les murs et les tours à moitié ruinés du vieux château de Brunegg dominaient au loin les alentours. Toute l'armée était divisée en quatre corps, avec autant de bannières qui étaient celles des cantons de Berne, de Lucerne, de Bâle et de Soleure, d'où venaient les combattants.

Tout avait été réglé et mis en ordre par Christen Schybi, qui était peut-être parmi tous les chefs l'homme de guerre le plus capable. Il avait établi une avant-garde et une arrière-garde, il avait pourvu à de riches approvisionnements que les villages des alentours devaient volontairement lui fournir, mais ordinairement aux frais de ceux qui étaient suspects d'être modérés. Des villages entiers furent sous ce prétexte dépouillés de leurs bestiaux et de toutes leurs provisions de grains. Pour la discipline, la régularité des mouvements, le maniement des armes et le service de l'artillerie, l'armée laissait encore beaucoup à désirer. Ces qualités d'ailleurs ne

manquaient pas seulement alors aux troupes des paysans révoltés, mais même aux troupes confédérées. Cette même nation, qui avait dû à son essor militaire et à son habileté dans les armes la liberté à l'intérieur et l'indépendance vis-à-vis de l'étranger, se trouvait alors dans l'art de la guerre bien au-dessous de tous les États voisins. Aussi la marche des confédérés sous le commandement de Wertmüller montra la plus déplorable confusion. On voyait des compagnies entières se débander pour piller des fermes éloignées, pour brûler des métairies et s'abandonner au désordre. On comptait déjà des blessés et des morts avant d'avoir rencontré l'ennemi, rien que par la maladresse avec laquelle les soldats et les cavaliers maniaient le mousquet et la pique [1].

Cette décadence militaire venait en partie de la malheureuse économie et de l'avarice des gouvernements de la confédération, mais surtout de la crainte qu'ils avaient de leurs sujets, dont le contentement, il est vrai, avec la réduction continue de leurs droits et de leurs libertés, ne pouvait être en hausse. La séparation toujours plus grande dans les derniers temps entre les gouvernants et les gouvernés, et la languissante sécurité des chefs par suite d'une longue paix avec l'étranger, augmentaient le fatal mépris de l'art militaire à un tel point que, cent cinquante ans plus tard, la Suisse succomba presque sans se défendre lorsqu'elle fut surprise par la politique envahissante de la France.

XLII

Le camp.

Le même jour où Leuenberg prenait le commandement de son armée de confédérés, Addrich et Fabien venaient d'arriver au camp. Du pays d'Hassli au pied des montagnes de neige, Addrich s'était rendu par le Brunig dans les belles et roman-

1. Souvent un cavalier tirait au milieu même de son propre escadron. C'est ainsi que périt plus tard victime de la maladresse de ses soldats, à Zofingen, le fils du général Wertmüller, jeune homme de vingt ans.

tiques vallées du Kernwald; il avait observé là les dispositions des hommes libres d'Unterwalden et recueilli partout de consolantes promesses; puis il s'était tourné par le canton de Lucerne vers les bailliages libres au pied de la Reuss, et il avait partout trouvé les hommes en état de porter les armes, ou prêts à se soulever, ou déjà en marche par troupes sur les grandes routes. Il avait rassemblé, mis en ordre et inspiré par sa parole les bandes isolées et confuses, et il les conduisit en une longue colonne de près de deux mille hommes, à travers les champs marécageux d'Othmarfingen, au quartier général de l'armée.

Les nouveaux venus y furent salués par les cris de joie sauvages des milliers d'hommes déjà campés. Leuenberg, Schybi, Zeltner et les autres commandants qui étaient allés au-devant de ces nouvelles troupes pour les passer en revue et les incorporer dans l'armée générale, ne reconnurent pas plus tôt Addrich qu'ils s'élancèrent à sa rencontre et saluèrent joyeusement sa bienvenue.

« Diable! de quelles montagnes et de quelles vallées as-tu encore ramassé tout ce peuple, vieux balai de guerre? s'écria Christen Schybi en secouant la main d'Addrich; c'est une véritable arrière-garde.

— Une arrière-garde! repartit Addrich en riant; je pense que c'est l'avant-garde d'une nouvelle armée qui se joindra à nous aussitôt que vous l'appellerez. Les gens d'Obwalden et de Nidwalden, vous dis-je, ceux de Zug, d'Uri, de Schwytz, sont prêts à entrer en campagne; ils n'attendent qu'un signal.

— Eh bien! quand, comment, où faut-il le donner? s'écria Leuenberg ravi; demain, aujourd'hui, en ce moment!

— C'est sur le champ de bataille, sur le champ de victoire qu'il faut le donner, si vous voulez qu'ils l'entendent! répondit Addrich. Il n'y a pas d'éclair qui brille plus vite et plus loin qu'après une bataille gagnée l'éclair des canons du vainqueur sur le dos de l'ennemi en fuite. Je vous dis que, si nous sortons heureusement du premier grand engagement, tout sera décidé; les siéges des conseillers s'écrouleront, et tout le peuple de Suisse se lèvera pour la cause de la liberté. Ainsi pas d'hésitation, sans rien précipiter! Où est l'ennemi?

— Sur les *prairies* de Schlier, à la frontière de Zurich, comme

nous l'ont appris nos éclaireurs, dit Adam Zeltner. Le général Wertmüller n'est pas à son aise; il ne se fie pas à ses gens, qui aimeraient mieux tourner leurs piques contre la ville et contre les gens du lac. Il veut se fortifier de deux compagnies d'Appenzell et de Ausser-Rhoden, qui sont en route.

— En avant! s'écria Addrich. Allons à sa rencontre! Pourquoi rester comme des fainéants derrière la Reuss? Pourquoi ne pas marcher vers la Limmat et ne pas descendre devant Zurich?

— Addrich, ne dérange pas mon plan, repartit Schybi. J'ai brûlé plus de poudre que toi. Nous avons ici une forte position, la Reuss devant nous, Mellingen et Bremgarten occupés. Wertmüller nous payera d'abord chèrement le passage de la Reuss, puis il nous aura devant lui sur les hauteurs et il sera dans le bas avec le fleuve à dos. Si tout va bien, nous les jetterons tous dans l'eau et nous leur apprendrons à nager. Ce sera une défaite complète. Ceux qui ne mordront pas la poussière se tueront à force de boire.

— Messieurs, nous reprendrons ce sujet ce soir au quartier général, dit le chef des confédérés. Les braves gens que l'homme des Mousses nous a amenés doivent avoir besoin de repos. Commandant Schybi, montrez-leur la place où ils doivent camper. Monsieur le sous-bailli, comme grand maître des approvisionnements, veillez à ce que rien ne manque ces braves défenseurs de la patrie! Les affaires terminées rendez-vous auprès de moi au quartier général. Je vais e avant avec Addrich et son aide de camp, et il montrait Fa bien. Il y a encore beaucoup de choses à régler. »

Tous obéirent sans objection à l'ordre du commandant e chef. Les rangs serrés des paysans, qui s'étaient pressés av curiosité autour des chefs, s'ouvrirent pour les laisser pas ser. Addrich et Fabien reçurent pour quartier une granc ferme isolée, où logeaient aussi le commandant et les officie de son état-major. A droite et à gauche la maison était co verte par des troupes campées à côté, qui avaient réuni leu fusils et leurs piques en faisceaux, et qui préparaient auto de plusieurs feux le repas du soir. A l'entrée même il y ava des sentinelles se promenant de long en large.

Fabien trouva dans cette agitation de la vie militaire l meilleure distraction à son trouble. Il y avait même quelq

chose de propre à le relever dans ce spectacle nouveau d'une immense foule inspirée par la liberté et armée pour elle. La résolution commune d'accepter tous les sacrifices, la constance et l'entrain de chacun au milieu des difficultés et des privations, l'obéissance aveugle avec laquelle les ordres de Leuenberg étaient exécutés, pouvaient en général présager l'heureuse issue de la grande entreprise. Fabien la mettait d'autant moins en doute qu'assez avant dans la nuit il arriva messagers sur messagers pour annoncer de nouveaux renforts de confédérés, tandis que Wertmuller avait à peine rassemblé en tout sept mille hommes capables de marcher contre Leuenberg. Seulement Fabien demeura fidèle à sa résolution de ne pas prendre part à l'action, mais de veiller seulement sur Addrich et de jouer le rôle de spectateur. Addrich tint aussi parole, et il ne demanda rien au jeune homme que l'exercice de son art salutaire comme chirurgien quand il serait nécessaire. En effet les nouveaux généraux avaient bien pensé au combat et à la victoire, mais non aux blessures, et encore moins au moyen de les guérir. Aussi traitèrent-ils le jeune homme avec beaucoup de distinction, et le commandant le nomma sur-le-champ chirurgien en chef de l'armée des confédérés, avec invitation de se tenir toujours dans le voisinage du quartier général. Cette même nuit, Leuenberg envoya encore des ordres dans les villes voisines pour se procurer de la toile, des onguents, des drogues et des médicaments de toutes sortes, ainsi que des instruments de chirurgie tels que Fabien les avait indiqués ; en même temps il fit ordonner, sous peine de mort, à tous les médecins, chirurgiens et barbiers du voisinage, de se rendre au camp.

Le lendemain ce fut encore Addrich qui, comme d'ordinaire, sauta le premier hors du lit et réveilla le jeune homme endormi et rêvant à Épiphanie.

« Debout, debout! cria-t-il : l'homme de guerre doit toujours veiller, ou ne dormir que les yeux à moitié ouverts. Il y a encore fort à faire. Viens, mon garçon, et courons un peu dans le camp pour voir ce qu'il adviendrait de nous si, avant vingt-quatre heures, l'ennemi voulait nous rendre visite. Le commandant Christen Schybi est bien tout à fait un homme, toujours sur pied, et la parole en avant ; mais il contient encore plus de cuivre que d'argent, il est comme un

huissier, il peut courir sans se fatiguer, boire beaucoup sans s'enivrer et mentir sans rougir.

—Tu aurais mieux fait de me laisser dormir, dit Fabien d'un ton un peu bourru en s'habillant. C'est mal à toi de me prendre ce que tu ne pourras jamais me donner.

—Hem, camarade! fit Addrich. Es-tu sérieusement si las de vivre? Patience! ta femme aux Mousses te dédommagera bientôt. Tu n'as rien à craindre. L'expérience est la meilleure école. C'est là justement la misère de la vie, que c'est toujours quelque chose d'incomplet, un éternel va-et-vient entre ce qui est et ce qui n'est pas. J'aimerais mieux aussi tout ou rien, ou n'avoir jamais vécu, ou ne jamais mourir.

— Pourquoi reviens-tu encore là-dessus? reprit le jeune homme. Que signifie cet étrange discours?

— Ou ne jamais vivre ou ne jamais mourir, répéta le vieillard, ce serait de toute façon l'immortalité; car qui n'a jamais vécu peut aussi peu mourir que qui ne cesse jamais de vivre. Le sommeil, c'est la mort; s'éveiller, c'est naître. Il y a des jours, des semaines, des mois où je voudrais dormir sans m'éveiller et où je maudis la cruauté de la nature, qui ne me fait pas la faveur de me laisser insensible. Maintenant je préférerais toujours veiller, et il me faut chaque nuit brider malgré moi le fil de toute activité que j'aimerais mieux continuer sans interruption. »

Fabien le considéra de côté en souriant avec quelque étonnement et dit : « C'est la première fois, Addrich, que je te vois désireux de vivre, mais je ne sais pas si je dois m'en réjouir.

— Réjouis-toi toujours, repartit le vieillard : car, dans la mer orageuse des événements et des affaires de ce genre, j'arrive à tout oublier, et je n'en demande pas davantage. Je me sens assez fort pour arracher de leurs gonds rouillés les vieilles portes de fer de la prison du monde, et pour précipiter tout un peuple de l'air empesté des cachots au pur soleil de la liberté. Zeltner, Leuenberg, Brœmer, Schybi, tous le sentent et le reconnaissent, et hier au soir ils m'ont juré de ne pas faire un pas sans mon avis. Ils m'appellent leur maître. Aussi, Fabien, partons et allons inspecter l'armée et ses positions. Je ne veux point mêler et donner les cartes; mais il faut que je voie dans le jeu de chacun, pour que personne ne jette son atout. »

ıbien mit son baudrier sur son épaule et répondit avec
ême étonnement : « Je suis prêt, Addrich. Mais ou tu es
de ta fin ou tu es sur le chemin de la guérison de la
lle maladie dont tu souffres. Car il s'est produit en toi
grand changement. Tu te sens de nouveau vivre, après
r été si longtemps sourd et engourdi. L'amour-propre
te chatouiller et te donner le désir de vivre, quand rien
ouvait plus t'affliger ni t'exciter. Viens, ne me contredis
t. Tu es en bonne voie; j'espère que cela ira encore
ıx. »
ldrich, comme surpris de la vérité des paroles du jeune
me, sourit et voulut parler. Mais Fabien ne voulut
entendre, rit et l'emmena. La vue du camp, dès qu'ils
nt dehors, donna bientôt à leur entretien une autre
ıtion.

XLIII

Mauvaise rencontre.

ı allèrent à travers les longues lignes du camp jusqu'au
rsberg [1], sur le versant oriental duquel était suspendu le
x château de Brunegg. La matinée était couverte; un
d'un gris lourd et uniforme était étendu sur le paysage.
t là s'élevaient des colonnes de fumée de feux fraîche-
t allumés, auxquels les paysans, transformés en guer-
ı, préparaient leur repas du matin. On n'apercevait que
ques tentes. La plupart avaient passé la nuit en plein air
une botte de foin ou de paille. On voyait bien çà et là,
uise de tente, appuyées les unes contre les autres, des
ches et des portes que l'on avait enlevées aux maisons,
granges et aux étables du voisinage, ou bien de grandes
s prises à des voitures de transport, et des sacs déchirés
dus sur de grandes perches.
n'en régnait pas moins dans la foule une grande gaieté.

[1] *Montagne des aigles.* (*Note du traducteur.*)

La nouveauté de cette vie, l'obligation de faire de nécessité vertu et de suppléer à ce qui manquait par de nouvelles inventions, les heureuses idées de l'un, la pitoyable maladresse de l'autre, entretenaient tout le monde en bonne humeur. Addrich et son compagnon se plurent dans cette confusion et ce tumulte. Ils partagèrent avec un des groupes son solide déjeuner et ses énergiques plaisanteries. Puis ils allèrent tous deux plus loin pour visiter encore les gardes avancées du camp, qui avaient dû être placés le long de la Reuss et devant la ville de Mellingen.

Après un quart d'heure de chemin à travers les prairies, ils arrivèrent au taillis qui couvrait les pentes de la hauteur qui longe l'étroite vallée de la Reuss. Devant eux, assez près, était la petite ville de Mellingen. Sur le sombre torrent de la Reuss, on trouve, suivant l'art et le goût antiques, des murs d'enceinte et des fossés. Derrière s'élevait, par degrés, la montagne sauvage et boisée, et l'Heitersberg, par lequel un chemin escarpé conduit à Zurich.

« Descendons dans la petite ville, les troupes des francs bailliages l'occupent, dit Addrich; car nous sommes allés trop loin à gauche sur les prairies. L'avant-garde est dans le voisinage de Wohlenschwyl, sur la hauteur, près de la route de Lenzbourg. Suivons ce sentier; il conduit à droite, sans doute dans le village. »

Ils avaient fait à peine quelques pas, quand ils entendirent de loin retentir dans le taillis les voix et les cris des combattants des campagnes. Leur sentier les eut bientôt conduits à une cabane isolée au milieu d'un espace découvert, sur la pente de la hauteur, d'où on avait une vue libre sur la vallée, le torrent et la montagne. Un vieux chêne, qui étendait ses bras noirs sur le toit de chaume, semblait vouloir le protéger contre la tempête, et le derrière du bâtiment paraissait devoir sa solidité moins à lui-même qu'à l'appui d'un énorme bloc de granit, qui avait été amené là des Alpes par un des courants du monde primitif, et qui sortait encore à moitié de terre.

« Je gage, dit Addrich en montrant une petite croix de bois qui ornait le faîte du toit, que c'est ici le nid de quelque cénobite fainéant. Nous pouvons faire visite au frère des bois. On a toujours quelque chose à apprendre de ces gens. »

La porte était ouverte. Ils entrèrent dans une petite pièce

où l'on voyait encore sur la table deux bouteilles à moitié vides, des morceaux de pain et de la viande fumée, débris d'un déjeuner ou du souper de la veille. A droite, ils aperçurent, sur un sac de feuilles, à terre, au lieu du frère des bois, un jeune et svelte guerrier profondément endormi.

Addrich, qui était entré le premier, recula à cette vue, regarda d'un air sombre du côté de Fabien, et dit :

« Si mes yeux ne me trompent pas, c'est un coquin qui a presque mérité une once de plomb dans le crâne. Je vais donner un coup de pied à ce misérable, et nous nous en irons ensuite. »

Fabien reconnut alors dans le dormeur le capitaine Gédéon Renold. Son cœur tressaillit. Il se détourna brusquement en criant :

« Fuyons cette peste. Qu'ai-je de commun avec ce scélérat? »

La vivacité avec laquelle il prononça ces mots réveilla le dormeur. Celui-ci se redressa sur son séant et regarda d'un air incertain les formes qui flottaient devant lui. Plus elles devenaient distinctes, plus ses yeux fixes et son expression devenaient ceux d'un homme qui aperçoit avec effroi des fantômes. Son pâle visage était rendu plus affreux par les teintes violacées et cadavériques répandues autour de ses yeux et sur ses lèvres.

Addrich, qui le crut malade, sentit à son aspect une sorte de sentiment de pitié, et il dit d'une voix douce et avec un enjouement forcé :

« Toi ici, Gédéon? Que fais-tu là, fainéant? La paresse ne va qu'avec les gros revenus ou les hauts gibets.

— Quoi? des gibets, » dit d'une voix inintelligible, comme si les sons ne pouvaient sortir de sa gorge desséchée, le capitaine toujours immobile dans la même position.

Puis tout à coup, comme par suite de quelque réflexion, il se mit à crier à plusieurs reprises :

« Au meurtre! à la garde! au secours!

— Enfant! es-tu en délire? dit Addrich; ne me reconnais-tu pas?

— Pourquoi me surprenez-vous dans mon sommeil? » reprit Gédéon en se levant tout à coup.

Et il les regarda tous deux, en même temps que ses yeux épiaient *tout autour*, à droite et à gauche.

« Malheur à qui met la main sur moi ! Vous savez, je suis le commandant des avant-postes, et chaque cheveu de ma tête est protégé, bien que je me trouve en ce moment sans défense. »

En prononçant ce discours et d'autres semblables, il reculait sans les perdre tous les deux des yeux, et insensiblement, comme si ceux-ci ne devaient pas le remarquer, vers un coin enfoncé de la chaumière ; là, il se courba brusquement de côté, saisit une épée couchée sur le sol, en jeta le baudrier par-dessus son épaule, et, se couvrant la tête de son chapeau qu'il avait pris en même temps, il l'enfonça profondément sur son front.

« Maintenant, messieurs, dit-il avec une fierté d'attitude et une fermeté de voix qui annonçaient le sentiment de sa sécurité ; maintenant je vous inviterai, dans votre intérêt, à quitter sur-le-champ la place et à ne pas m'incommoder plus longtemps, sans quoi, l'un comme l'autre, vous allez recevoir la récompense de votre vil attentat.

— Écoute, rude camarade, dit Addrich, je soupçonne que tu as perdu ton dernier grain de raison à l'incendie du lac de Thun, et ça ne te ferait encore que trop d'honneur, car autrement il n'y aurait pas en toi une fibre honnête. Il ne faudrait pas alors te pendre, mais seulement te plaindre. En tous cas, il a mis la charrue devant les bœufs, celui qui t'a placé ici comme commandant des avant-postes. Un fou doit être gardé, mais non monter la garde, et la place d'un scélérat n'est point parmi les honnêtes gens.

— Laisse là tes insultes, infâme paysan, ou je te fais rentrer tellement la langue dans le gosier qu'elle ne fera plus jamais de faux serments. Je puis en tout temps me présenter avec une conscience tranquille devant les honnêtes gens ; mais toi....

— Oh ! oui, interrompit le vieillard avec un sourire amer, tu peux te montrer quand il fait nuit, et tu peux te vanter de ta conscience ; tu l'as assez large pour qu'une charrette de foin y puisse passer à travers ; mais à ton approche on sent l'odeur de l'incendie.

— L'incendie ! s'écria le capitaine en se redressant. Que les cent mille diables te déchirent, car tu leur as depuis longtemps engagé ton âme scélérate. Comment ! l'incendie ? Et quand on t'enverrait un coq rouge chanter sur ta baraque

des Mousses, ne l'aurais-tu pas mérité? Penses-tu que je me laisserai mener par le nez et battre avec les jongleries d'un Satan comme toi? Ne m'as-tu pas promis Épiphanie, et ne l'as-tu pas donnée à ce chenapan? Par le martyre, par les plaies et le sang de Dieu, retire-toi, ou je te passe cette lame à travers le ventre! »

Addrich secoua la tête, et répondit tranquillement:

« Tes jurons ne nous feront point fuir. Mais je veux bien te répondre. Ma nièce est devenue la femme de cet honnête homme, parce que c'était le dernier souhait de ma fille mourante et la volonté d'Épiphanie. Je ne t'avais pas promis de contraindre Fanny, et elle te haïssait de tout son cœur. Mais quand rien de tout cela n'aurait été, j'aurais jeté la fille de mon frère à la tête d'un palefrenier ou d'un porcher, plutôt que de la donner pour une tonne d'or à un incendiaire comme toi.

— Bon, bon, reprit Gédéon d'un ton ironique, triomphez, banquetez; vous verrez comment le diable assaisonnera votre repas de noce, car vous trouverez des orties et des nielles dans votre lit et de la vermine de lansquenet dans la ruelle Tu sauras ce que c'est que de manquer de parole à un brave officier. J'ai vu d'autres majestés.

— Moi aussi, repartit Addrich; j'ai beaucoup voyagé dans le monde; mais, sur l'honneur, nulle part, en deçà et au delà des mers, je n'ai vu un aussi infâme coquin que toi.

— De grâce, laissez l'honneur hors de cause, cria Gédéon avec un rire amer. Il y a bien des honneurs qui traversent aujourd'hui la mer et qui ne s'y noient pas, parce qu'ils sont réservés pour la corde. Et maintenant, sortez d'ici.... ou je.... » Et il tira l'épée du fourreau. « Ma parole de cavalier, je vous envoie dans la gueule du diable. »

Il n'avait pas encore achevé ces mots, que Fabien, qui avait écouté jusqu'ici l'entretien en silence, s'élança la lame à la main, et repoussant le vieillard derrière lui, s'écria:

« Ah! vipère! Eh bien, mets-toi en garde!

— Oh! non pas! reprit Gédéon avec mépris, je veux te ménager; tu es né pour porter des cornes, et il faut que tu vives pour voir comment je donnerai ta maîtresse à tous mes hommes afin d'en user à leur plaisir. »

Addrich fit reculer le jeune homme et lui retint le bras en disant:

« Fabien, ne souille pas ton épée en attaquant ce chien galeux. »

Pendant qu'ils se disputaient encore, on entendit dehors des cris qui appelaient le capitaine. Une troupe d'hommes armés accourut et se pressa contre la porte, en criant :

« Sortez, capitaine, voici l'ennemi ! voici l'ennemi ! »

XLIV

Le combat de Mellingen.

Cette intervention inattendue changea tout à coup la face des choses dans la cabane. Le capitaine continua bien à tempêter contre Addrich et Fabien ; il ordonna qu'on leur arrachât leur épée et qu'on les emmenât tous deux comme prisonniers ; il s'emporta encore longtemps, avec tous les jurons qu'il avait recueillis dans ses guerres d'Allemagne, contre la mauvaise discipline de ses soldats, contre l'absence coupable de sa garde qu'il ferait enfermer pendant vingt-quatre heures au pain et à l'eau : mais personne ne l'écouta. Chacun criait plus fort que les autres que l'ennemi se dirigeait sur Mellingen, que la ville était attaquée, qu'il fallait courir à son secours. La foule se pressait toujours plus nombreuse devant la maison. Il arrivait de nouvelles troupes de paysans qui criaient :

« Sortez, capitaine ! Mellingen est pris ; nous sommes trahis. Écoutez seulement, écoutez ; on tire dans la ville. Tout est vendu aux Zurichois ! »

Des nouvelles de ce genre étaient tout à fait propres à dissiper la fureur du capitaine et à donner à ses pensées une autre direction, d'autant plus que quelques voix faisaient entendre au milieu du tumulte des menaces contre le commandant retardataire :

« S'il ne veut pas sortir, nous nommerons un autre capitaine. Car c'est maintenant qu'il faut dire : Oiseau, mange ou meurs. Il se cache dans l'ombre. Il a peut-être déjà reçu de l'argent des Zurichois. Il faut qu'il sorte ! qu'il sorte ! »

Gédéon repoussa brusquement le flot de gens qui avançaient tumultueusement dans la cabane, et Fabien et Addrich arrivèrent en plein air avec le courant qui se fit vers la porte; Gédéon se plaça et commanda le silence.

« Quelle est cette discipline? s'écria-t-il; ne savez-vous pas le respect dû à la charge de commandant, et qu'il ne vous est pas permis, sans l'ordre d'un officier, de courir dans le camp et d'abandonner votre poste? Avec un tel désordre et une semblable licence, l'ennemi, à la première rencontre, à la première escarmouche, aura l'avantage. Mes camarades, vous avez encore à apprendre l'obéissance et l'ordre militaire.

— Mais, commandant, cria quelqu'un de la foule, ferme la bouche et ouvre les yeux. Tu verras toi-même d'ici l'ennemi déjà au delà du pont de la Reuss, à Mellingen.

— Tais-toi, insolent gamin, s'écria Gédéon courroucé de ce nouveau manque d'égards. Si quelqu'un souffle encore, que dix mille millions de tonnerres....

— Dieu nous soit en aide! interrompit un paysan debout devant lui. Nous avons voulu pour capitaine un sage militaire, mais non un impie qui jure et blasphème comme toi. Je te le conseille par amitié, ne nous répète pas tes compliments d'enfer; nous voulons en pieux chrétiens vivre et mourir dans la crainte de Dieu. Il ne faut pas que le ciel veuille nous punir à cause de toi. Il faudra bientôt faire le signe de la croix devant toi. »

Ces paroles parurent exprimer assez fidèlement les dispositions de toute la foule : beaucoup faisaient entendre des murmures de mécontentement, d'autres se détournaient avec dégoût. Gédéon comprit ces signes de défaveur. Il changea aussitôt de ton et dit :

« Eh bien! qu'y a-t-il? Des soldats font en général de mauvais prêtres; vous le savez bien; vous bâtissez aussi une église au milieu du village, mais vous aimez mieux le cliquetis des verres que le bruit des cloches. En avant, braves camarades! montrons à l'ennemi que nous savons faire diligence; nous jouerons le *karnöffel*[1]. Le valet coupe César et pape, prévôt et bailli! En avant, marche! »

La foule se mit aussitôt en mouvement dans la direction

1. Jeu de cartes encore répandu au XVIe siècle, dans lequel les plus basses *cartes coupaient* les plus hautes.

d'où elle était venue. En courant après elle, Gédeon jeta encore un regard menaçant à Fabien et à Addrich et leur cria : « Je vous réserve un châtiment et une correction à la première occasion. » Puis il s'éloigna avec les autres et entra dans le bois de hêtres qui couvrait la route du village voisin.

Fabien remit son glaive dans le fourreau, et dit avec un haussement d'épaules plein de mépris :

« Vraiment, je te remercie, Addrich, de ne pas m'avoir laissé souiller cette sainte lame du sang de cet infâme coquin. On voit que c'est bien malgré lui qu'il est homme, et qu'il n'est fâché que de ce qui peut être resté de bon dans un coin de son cœur, de la honte de sa propre infamie. A notre vue, le misérable, saisi d'effroi, avait presque perdu la raison. Il redoutait notre juste vengeance, l'incendiaire. N'as-tu pas vu le lâche chien, comme il tremblait d'abord, et voulait échapper à notre bras jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'épée et assuré sa retraite? Alors il montra les dents.... »

Addrich, qui avait pris place sur une pierre couverte de mousse, et qui, la main et le menton appuyés sur le pommeau de son épée, regardait toujours vers Mellingen, répondit brièvement :

« Laisse-le aller. Les pensées sont une marchandise bon marché; mais, pour celui-là, la moindre est encore trop chère. Laisse-le.

— J'ai longtemps été étonné que tu souffrisses son commerce, et que tu le reçusses sous ton toit.

— On souffre beaucoup de choses que souffre la nature, et on s'en sert comme elle. Elle a l'aigle et la charogne. Si j'avais su beaucoup de choses plus tôt! Épiphanie trouvait aussi dans le commencement du plaisir à le voir. Un pareil hypocrite! Non, elle l'avait en horreur. Eléonore aussi, la pauvre Éléonore, lui était d'abord attachée. Elle eut de l'inclination pour lui jusqu'au jour où elle reconnut l'hôte infernal. Elle eut le cœur brisé. Elle ne l'a avoué qu'il y a peu de temps à Épiphanie. Maintenant je m'explique bien des choses.

— La pieuse, douce et sainte Loreli? C'est contre nature.

— Hem! C'est justement dans l'ordre. Les idées de la nature ne sont pas toujours les plus naturelles. Elle aime surtout à accoupler les êtres et les choses les plus contraires.

La lumière traîne l'ombre après elle, l'été le fléau de la grêle, le champ de froment l'ivraie. Peste ! que vois-je? Ce sont les Zurichois. La garnison des francs bailliages s'est rendue sans coup férir ; pourquoi ces imbéciles battaient-ils de la caisse à droite et à gauche, au lieu de tomber sur cette poignée de Zurichois? »

On vit, pendant que les tambours des insurgés battaient des deux côtés à Bublikon et à Wohlenschwyl, quelques compagnies des confédérés sortir par la porte de la petite ville de Mellingen et s'avancer dans la plaine, suivies d'une lourde artillerie et de cavalerie. Bientôt quelques bataillons se développèrent avec assez d'ordre. Quand Addrich, qui n'avait pas perdu de vue les mouvements de l'ennemi dans la vallée, leva par hasard les yeux, il vit à gauche sur la route de Baden, derrière la ville, la longue colonne de l'armée confédérée, et même à droite, sur les hauteurs d'Heitersberg, dans les quelques éclaircies du bois, briller des armes et flotter des étendards.

Les deux observateurs postés devant la cabane de l'ermite contemplèrent en silence ce grave spectacle. Par la porte de Mellingen il sortait toujours dans la plaine de nouvelles troupes qui allaient se dérouler ensuite, non loin d'une ancienne chapelle, en longues lignes de bataille.

« Que penses-tu maintenant de l'affaire? demanda enfin Fabien.

— Elle marche comme elle doit! répondit Addrich sans cesser de regarder. Que nous importe Mellingen? Il faut que les soldats et les seigneurs descendent dans la plaine pour que nous les enveloppions et les jetions dans la rivière. Wertmuller croit que nous sommes faibles. Il va bientôt être surpris.

— Regarde en haut, Addrich ! s'écria Fabien, regarde ; les Zurichois amènent sans doute les vautours avec eux, tant ils semblent sûrs de leur préparer un bon festin. »

En effet, en ce moment un grand oiseau de proie planait au-dessus de la petite ville et de l'armée.

« Ces oiseaux ont, dit-on, un instinct précieux, reprit Addrich. Les Zurichois dans leur angoisse exhalent déjà sans doute une odeur de cadavre. » Et en disant ces mots avec un sourire affreux, il leva les yeux en l'air et aperçut l'oiseau de proie planant fort haut au-dessus des étendards des confédérés.

Les traits de son visage s'assombrirent aussitôt, ca
revint involontairement à la pensée une des strophes q
nore avait chantées au milieu de la nuit et dans le dé
sa maladie :

Leurs étendards brillent sur les hauteurs;
Ils brillent bleus, blancs, de toutes couleurs.
En rangs serrés leurs bataillons s'étendent ;
De tous côtés vers la Reuss ils descendent.

Mais le vautour plane du haut de l'air,
Prêt à tomber comme un rapide éclair;
Et vers la Reuss son aile se déploie :
Il sent la mort, il va chercher sa proie.

« Ton visage n'annonce pas autant d'assurance q
discours, dit Fabien, qui remarqua le soudain assom
ment du vieillard.

— Hem! grommela celui-ci d'un ton bourru et en
sant la main sur les yeux. Cruelle fantasmagorie, qu
raison humaine retrouve sur ses plus hauts sommets
perstition pour plus proche voisine, ou que le stupide
prend l'air de la Providence sur le trône du destin! S
voici du nouveau. Regarde à droite nos hommes d
plaine de Mellingen, le long de la colline boisée. Rec
tu Gédéon? il précède toujours sa troupe de vingt
drôle a du cœur! il est soldat de corps et d'âme. Voy
qu'il va faire. »

L'attention d'Addrich et de Fabien fut tendue au pl
degré lorsqu'ils aperçurent quelques détachements, en
peine plus de cent hommes, qui s'avançaient hardiment
les Zurichois devant la chapelle. Gédéon, avec sa dé
superbe et toute particulière, et avec son costume s
n'était pas méconnaissable. Il fit faire halte et plaça se
Ceux-ci adressaient aux Zurichois des propos insultant
saluaient en agitant leurs chapeaux, ou les défiaient pa
tres gestes moins respectueux, que le peuple aime à f
comprend facilement. Cependant il se détacha de la lig
confédérés une assez forte troupe qui s'avança, au
tambour, contre les insurgés. Avant d'être arrivé à po
fusil, on échangea déjà des deux côtés quelques balle
tireurs de Renold se tenaient aux premiers rangs; d

eux les piquiers, avec leurs piques baissées. Ils semblaient vouloir attendre l'ennemi de pied ferme.

Quand les Zurichois firent halte, à une demi-portée de fusil, les tambours des insurgés battirent, et on entendit le cri de commandement de Gédéon. Avec de bruyantes clameurs les paysans se précipitèrent en redoublant leur feu contre leurs adversaires. Les longues piques des derniers rangs se dressaient comme les dents d'un peigne entre les hommes du premier rang contre la ligne ennemie. Celle-ci chancela, s'ouvrit et se débanda.

« Victoire! » s'écria Addrich en s'élançant de son siége. Son visage rayonnait de joie, sa taille semblait devenue plus haute, tant tous les membres de son corps se redressaient.

Mais bientôt il les laissa retomber, et son cri de victoire se perdit en une sourde imprécation, quand les vainqueurs, se détournant de leur poursuite, se jetèrent dans le plus grand désordre vers les hauteurs boisées. Car les Zurichois avaient fait avancer plusieurs de leurs pièces de campagne, et salué de leur tonnerre meurtrier les bandes sauvages de leurs ennemis. Au moment où ceux-ci reculèrent et se mirent à fuir, la cavalerie s'étendit sur les prairies comme l'ombre d'un noir nuage et se jeta à leur poursuite. Beaucoup des fugitifs furent pris, beaucoup blessés et d'autres tués. Bataillons sur bataillons se détachaient de la ligne de bataille des confédérés devant Mellingen et s'avançaient sur la route de Lenzburg. De temps en temps un gris nuage de fumée s'échappait de leurs rangs, et l'éclair des bouches à feu était bientôt suivi du bruit de la fusillade.

Addrich secoua la tête et dit : « Fabien il est temps pour nous d'opérer notre retraite dans le camp. Une sage retraite est souvent préférable à une lutte imprudente! On devrait mettre Gédéon dans un mortier et le lancer contre l'ennemi ; puisqu'il n'avait pas une forte arrière-garde, il ne devait pas avec une poignée d'hommes venir attaquer toute l'armée ennemie, le fanfaron. Nous ferons à Leuenberg un fidèle rapport.

— Écoute-moi, Addrich, reprit Fabien. Retournons plutôt aux Mousses et sauvons ce que nous y avons de cher. Mauvais commencement présage mauvaise issue.

— Oh! oh! C'est se décourager trop tôt, s'écria Addrich. La fin n'est pas dans le commencement. Il n'y aurait que de pitoyable musique, si elle était toute dans l'accord des

l'inspection du camp des confédérés, et il l'avait trouvé couvert en partie de fosses et de talus, en partie d'arbres abattus, et de douze lourds canons, de dix pièces de campagne, de deux coulevrines et de deux mortiers. Il fit alors occuper les hauteurs de Hæglingen par une forte troupe qui devait, le mardi, par le Nigelweid et Tegerig, entourer le camp ennemi, pendant que d'autres corps observeraient et cerneraient Bremgarten; mais la principale attaque devait être dirigée contre Wohlenschwyl.

On était encore, le lundi, tout occupé de l'exécution de ce plan, quand les sentinelles avancées annoncèrent que l'ennemi était en marche. Aussitôt, tout le monde prit les armes. Les compagnies éparses se rassemblèrent. Leuenberg comptait une armée de seize à vingt mille hommes. Les bataillons sortirent au son du tambour et enseignes déployées.

A la vue de cette force formidable, les troupes ennemies s'arrêtèrent. Il y avait à peine trois mille hommes qui avaient été envoyés en avant sous la conduite du colonel Wertmuller, parent du lieutenant général des Zurichois, pour reconnaître la position et la force des insurgés. Un seul trompette, comme héraut du chef zurichois, s'élança sur la grande route au-devant des bandes qui s'avançaient, et demanda à parler au commandant. Leuenberg, entouré de ses principaux officiers, fit faire halte sur toute la ligne et reçut le message du héraut. Celui-ci l'engagea, au nom de son colonel, pour épargner l'effusion du sang, à entamer quelques négociations avant de commencer les hostilités.

« Non, plus de temporisation, s'écria Addrich dans le conseil de guerre que Leuenberg tint aussitôt à quelque distance derrière les troupes. En avant! enveloppez ces quelques milliers d'hommes, écrasez-les, détruisez-les. Cela affaiblira l'ennemi de la moitié au moins de ses forces. Cela jettera le trouble et l'effroi parmi ceux restés dans le camp devant Mellingen, et cela donnera aux nôtres l'ardeur de la victoire.

— Non, s'écria Schybi, qui craignait de voir tous ses plans déjoués par l'apparition subite de l'ennemi. Non, un peu de patience; donnez-moi seulement vingt-quatre heures de répit, et je livre demain en votre pouvoir Wertmuller avec tout son camp. Il est déjà comme pris : si vous précipitez trop l'affaire, l'oiseau vous échappera et se trouvera un meilleur abri. Donnez-lui de la sécurité, négociez, promettez des

Le colonel Wertmuller de Zurich et le colonel de Sch
Ruhums, qui étaient allés de loin à leur rencontre,
tirent avec un grand empressement à ce qu'ils dema
ils les engagèrent vivement à déposer les armes, et p
à ce prix une amnistie entière pour tout le mal déjà
Puis ils se retirèrent avec leurs troupes, et l'armée
pagnes rentra de son côté dans le camp.

Il s'y déploya aussitôt une grande activité pour
les plans de Schybi, entourer l'aile gauche de We
attaquer son centre sur le front par Bublikon et
chwyl, et jeter toute l'armée dans les flots rapid
Reuss. En même temps, les troupes réunies plus h
de Willmergen, devaient surprendre la petite ville d
garten et l'occuper, ainsi que le pont de la Reuss.

Longtemps avant le lever du jour, on était déjà
armes, mais le soleil répandait beaucoup de lumi
chaleur, à travers les brouillards montant des vallé
que les bandes de cette armée mal disciplinée eu
partagées et instruites de leur direction, de leur p
taque et de l'assistance réciproque qu'elles devaient s
Avec une telle lenteur de mouvements, les généraux
fédérés à Mellingen avaient tout le temps de se m
garde contre une surprise, quand même ils n'auraient

ı la Reuss, qu'il se heurta contre les bandes rouges des in-
ırgés, qui se dirigeaient en même temps de ce côté, sur les
ıstructions de Schybi, pour surprendre le camp de Mel-
ngen. A cette rencontre inopinée, les deux armées égale-
ıent surprises firent halte sans en attendre l'ordre. Christen
chybi, à la suite duquel était Addrich avec Fabien, parce
ue c'était de ce côté surtout que devait se décider le sort de
. journée, se remit plus vite que son adversaire. Il fit dé-
slopper les deux ailes de sa ligne de bataille, pendant que
centre demeurait immobile, pour prendre ainsi comme
ıtre des tenailles l'armée ennemie, et l'étouffer ou l'écraser
ıtièrement.

Le son des tambours, le bruit de la mousqueterie, le ton-
ərre des bouches à feu, commencèrent avant qu'on fût à por-
e de se faire du mal. Il semblait qu'on cherchât des deux
ıtés à effrayer l'ennemi et à le mettre en fuite par le tapage
ıe répétaient de tous côtés les échos des montagnes et des
ɔis. On entendit aussi bientôt derrière les collines, près du
llage de Wohlenschwyl, le bruit de la fusillade. La pares-
ıuse aiguille de l'horloge fut plus rapide que les ailes de la
gne de bataille commandée par le chef d'Entlibuch. De l'autre
ıté, la cavalerie de Zurich et de Schaffhouse fit plusieurs
ıarges terribles contre les ailes de l'ennemi, qui s'avançaient
ntement. Le mouvement des drapeaux, les clameurs des
ımbattants, le bruit des coups de feu partant de tous côtés,
frayèrent les chevaux qui, arrachés aux paisibles travaux
s meuniers, des aubergistes, des laboureurs et des voitu-
ers, étaient encore moins habitués au bruit que les cavaliers.
s derniers avaient beaucoup plus à faire pour calmer la peur
leurs montures que pour résister à la bravoure de l'ennemi.
ıssi voyait-on d'ordinaire les escadrons se débander à moitié
ıemin et s'enfuir à toute bride comme un troupeau effrayé.

Cependant, la rencontre se prolongeant, le courage sem-
a grandir dans les deux armées, surtout lorsque des deux
ıtés on ne se vit ni morts ni blessés, mais qu'on en soup-
ınnait un nombre d'autant plus grand dans les rangs enne-
is. Les bandes de Schybi, qui, avec leurs chemises de laine
ıuge, formaient sur le vert de la prairie un long demi-cercle
ıuleur de sang, s'élancèrent alors avec plus d'ardeur.

« Vois les tenailles rouges de Schybi! s'écria Addrich, qui
tenait *de côté* avec Fabien sur une éminence d'où il ob-

distance, une énorme et sombre colonne de fumée q
tait vers le ciel. Le village de Wohlenschwyl était (
mes. Les forêts et les montagnes renvoyaient le 1
de l'artillerie.

Addrich se tenait dans une pénible attente, immobi
fixé sur le nuage blanchâtre de la fumée de la poud
les troupes de combattants qui, de temps à autre,
traient et disparaissaient à travers. Il entendait d
freux tumulte retentir à ses oreilles comme des son
rappelèrent la voix d'Éléonore quand elle chantait
rêve de la maladie, et involontairement il répéta a
sainte terreur ces paroles :

> Dans leur arc rouge ils mettent leur confiance;
> En un moment le sort l'a fracassé.
> Comme un torrent de feu leur corps s'avance;
> Des flots de sang l'ont soudain remplacé.

En effet, l'arc ou la tenaille rouge de Schybi étai
par les canons et les bouches à feu de Wertmull
bandes insurgées s'étaient embarrassées les unes
autres, pendant que la ligne de bataille de Wertmul
conservé un ordre immuable. Les pièces des Zuricho
gens de Schaffhouse faisaient un grand ravage

queurs. Wertmuller ne poursuivit pas non plus sa victoire, soit par méfiance de l'habileté de ses troupes, soit par crainte d'une embuscade de l'ennemi.

La rencontre avait duré près de trois heures. Wohlenschwyl, les fermes et les habitations où l'on s'était battu, étaient en flammes. Vainqueurs et vaincus rentrèrent dans leurs anciens campements.

Pendant que Fabien exerçait avec quelques aides sa philanthropique mission auprès des blessés, Addrich parcourait d'un air sombre toute l'étendue du camp, et trouvait partout les paysans frappés de découragement et d'effroi. Ils délibéraient par groupes sur ce qu'il fallait faire. Beaucoup désespéraient du succès de l'entreprise et de la possibilité de la résistance. D'autres pensaient qu'il ne fallait pas encore se croiser les bras, que tout était loin d'être perdu. Cependant aucun des chefs n'osait plus commander. Nulle part l'obéissance n'était exigée ni offerte. Addrich gourmanda les lâches de cœur, mais sa voix enrouée était à peine entendue. Chacun ne songeait qu'à s'aider soi-même.

Tard dans la soirée, Addrich vint trouver Leuenberg au quartier général, où les officiers étaient réunis autour du commandant. Tous le saluèrent à voix basse et lui demandèrent son avis.

« Un bon conseil est précieux ! dit Leuenberg. Parle, Addrich. Tu vois toujours juste.

— Et ce sera surtout aujourd'hui, reprit amèrement Addrich. Il n'y a pas à hésiter ; ou en avant à la victoire, ou en arrière à la potence. C'est la seule alternative. Nous n'aurons perdu la partie que quand nous l'abandonnerons. Les lâches ne reçoivent des coups que parce qu'ils tendent le dos.

— Par saint Nicolas des Mousses, s'écria Schybi, tu es le seul homme de cœur. Je dis que nous forcerons encore cette nuit, l'épée au poing, le camp des gentilshommes à Mellingen, et que nous n'y laisserons pas un homme vivant. »

Addrich l'approuva et démontra la vraisemblance du succès. On discuta assez avant dans la nuit sans s'entendre. On décida d'attendre au lendemain, que le peuple se fût reposé et eût repris une nouvelle confiance.

Seulement le lendemain les mauvaises nouvelles se succédèrent. On apprit que, pendant la nuit, beaucoup de paysans avaient quitté le camp et repris le chemin de chez eux ; puis,

qu'après de longues délibérations, une députation de quarante personnes, au nom des paysans de Berne, de Lucerne, de Soleure et de Bâle, avaient été chercher de bonne heure le pasteur Hemman, du village d'Ammerswyl, et s'étaient rendus, accompagnés par lui, dans le camp des confédérés, où était arrivé aussi de Zurich le bourgmestre Waser. La députation devait promettre repentir et soumission, si on accordait des conditions favorables et si à l'avenir on traitait le peuple d'une façon supportable.

« Maintenant, notre malheur est à son comble, dit Addrich hors de lui en entrant dans la salle où était le commandant avec les chefs. Tout est dissous, et c'est la faute de ton lâche cœur, Leuenberg. Pourquoi n'as-tu pas laissé, la nuit dernière, Schybi attaquer le camp? Nous déjeunerions ce matin à Mellingen ou en Paradis. Mais maintenant, les chiens couchants s'en vont, la tête et la queue basses, ramper sous le fouet des seigneurs. »

Leuenberg ne répondit pas, mais se promena sérieux et pensif dans la chambre.

« Allez tous au diable, s'écria Schybi, et bon voyage! Je retourne à mes hommes d'Entlibuch et de Lucerne. Avec quelques mots, je les ramènerai à la raison. Nous ne capitulerons pas, et nous retournerons chez nous. »

Sur ce, il s'éloigna. Leuenberg pâlit. Les yeux d'Addrich étincelaient, et son visage brûlait du feu de la colère. Il enfonça à poing fermé son chapeau sur sa tête en s'écriant :

« Eh bien! commandant de la ligue, as-tu une nouvelle résolution dans ton sac, qui soit digne d'un homme, ou seulement de grands mots à la bouche suivant ta coutume?

— Quand un homme doit périr, tout conspire pour le perdre! dit Leuenberg d'une voix faible.

— Eh bien! péris et meurs, dit Addrich avec indignation et mépris. Je vais rejoindre mes Oberlandais. Ils n'auront nulle envie de se laisser clouer devant les portes de Mellingen. Les hommes du pays de la Saana ont de la moelle dans les os. »

Puis il sortit en tirant derrière lui la porte avec tant de violence, que la maison en trembla.

A midi, les députés revinrent du camp de Wertmuller. Ils dirent qu'on devait déposer les armes, se séparer, et livrer

les lettres d'alliance. Il serait fait droit à tous les griefs, et l'amnistie était assurée à qui prêterait obéissance.

Les troupes armées se réunirent par pays et cantons pour délibérer. Après de longs cris, chaque groupe se déclara disposé à la soumission. Ceux du canton de Lucerne repoussèrent la grâce offerte, et se levèrent avec armes et bagages comme pour une expédition militaire. On vit aussi d'un autre côté les Oberlandais, bien loin de se soumettre, se former en colonne armée pour regagner leurs montagnes.

Leuenberg délibérait encore avec les chefs, que les paysans dressaient déjà devant son quartier le drapeau blanc, et par quelques coups de canon annonçaient aux confédérés que les conditions étaient acceptées.

XLVI

La nuit sur la Bampf.

« Allons finis-en ! cria Addrich à son jeune ami, en le retrouvant après de longues recherches dans une grange où il prodiguait ses secours à des blessés couchés sur la paille. Ne torture pas plus longtemps ces pauvres pécheurs. Bienheureux sont les morts ! »

Fabien répondit sans lever la tête : « Tu peux chômer, car tu as accompli ta tâche, Addrich ; maintenant la mienne commence. Je ne quitterai pas ces malheureux avant d'avoir posé la dernière bande.

— Mon garçon, dit Addrich, ne prends pas la peine de vouloir recoudre ces images de Dieu. On ne t'en saura aucun gré ni dans le ciel ni sur la terre. Viens et laisse à leurs pauvres âmes les portes ouvertes, pour qu'elles puissent s'envoler vers la liberté éternelle. Viens, tous nos héros se sauvent et pensent que c'est loin du canon qu'on devient vieux soldat. Dans peu d'heures tu te trouveras seul avec les corbeaux et les vautours, auprès des morts et des mourants.

Demain sera un jour de triomphe pour le bourreau. Il faut éviter de se trouver sur son chemin. »

Le vieillard continua encore longtemps à parler ainsi au jeune chirurgien, d'un ton dans lequel le désespoir semblait s'égayer de lui-même. Fabien finit par ne plus répondre; mais, entouré de plusieurs aides, il poursuivit son œuvre philanthropique jusqu'à ce que le dernier homme fût pansé et que le jour commençât à baisser. Il se tourna alors vers le vieillard en disant : « Maintenant je te suis. Dis-moi où nous allons. La Suisse n'a pas d'asile libre pour toi. Fuis au delà du Rhin.

— Bah! s'écria Addrich en le saisissant par le bras et l'entraînant avec lui vers le village sur la route de Lenzbourg. L'homme libre trouve partout un séjour de liberté. La mort et moi nous ne craignons ni prison ni bourreau, nous sommes maîtres en tous lieux. Je n'irai pas au delà du Rhin. Viens avec moi aux Mousses, que je voie encore une fois ma fille mourante. Tu resteras avec ta femme au chevet de Loreli et tu soigneras la malade jusqu'à ce que son agonie ait cessé. Alors Épiphanie et toi vous pourrez disposer à votre gré de ma maison et de ma ferme. Je n'y reviendrai plus jamais. Je vous dirai un éternel adieu. Et que personne ne s'inquiète plus de moi.

— C'est une triste fin, soupira Fabien en doublant le pas, car le vieillard marchait très-vite. Je l'avais prédit. Pourquoi as-tu laissé le vent emporter mes avertissements? tout est perdu. Les villes se vengeront, et elles teindront sur leurs places d'exécution autant de chemises de sang qu'elles ont vu de chemises écarlates sur le champ de bataille de Mellingen.

— La meilleure partie est souvent perdue par un lâche, repartit Addrich, et cette fois nous devons notre défaite à Leuenberg, dont le nom même est un mensonge [1]. Le lièvre peut s'accroupir et faire la culbute, il reste toujours un lièvre. Il nous a tous perdus; qu'il recueille seulement ce qu'il a semé. Prends-y garde, il mourra dans la crainte parfaite de Dieu, entre des prêtres et des bourreaux. Fort bien. Si une balle lui eût fracassé la tête sur le champ de bataille, elle eût

1. Jeu de mots intraduisible. *Leuenberg* signifie mot à mot montagne du lion. (Note du traducteur.)

propagé dans le monde un mensonge de plus et eût fait passer cette vieille femme en culotte pour un martyr de la liberté.

— Puisque tu le connaissais, Addrich, pourquoi faisais-tu cause commune avec lui?

— Parce qu'il faut bien faire des murs avec de la boue, quand la chaux est trop chère. Mais en avant! nous sommes tous deux pressés. Il faut que j'acquitte ma parole et que je te ramène entre les bras de ta femme. Tu peux te vanter d'avoir du bonheur de ne pas être pendu en ce moment à un pommier de Mægenwyl. La flèche n'était pas loin de la corde. Tu l'as échappé belle. Le bruit courait parmi les paysans qu'un docteur a vendu le plan de Schybi à Wertmuller et déjoué ainsi l'attaque contre Mellingen. Schybi te désignait hautement, et il me fallut lui prouver que tu ne m'avais jamais quitté. Je soupçonne le misérable fanfaron de Gédéon d'avoir répandu ce bruit. »

Au milieu de ces discours, ils passaient rapidement sous les roches au-dessus desquelles étaient suspendus les murs du château de Lenzbourg, et se dirigeaient à travers les champs et les prairies vers Sion. Le soleil était depuis longtemps couché; mais le bord de quelques nuages, coloré par le soleil couchant, brillait encore derrière les cimes du Jura; du côté de Soleure, le ciel était tendu de noir. On voyait à l'ouest des éclairs, à la lueur desquels se détachaient les arêtes des pics des montagnes. Quelques coups de vent annonçaient l'approche de l'orage et, s'engouffrant dans les forêts, y produisaient le bruit de torrents déchaînés.

La conversation des deux voyageurs nocturnes cessa enfin, lorsque derrière Sion ils gravirent la roide montée de la Bampf. Addrich murmurait souvent dans un sombre monologue des mots inintelligibles. Fabien était en esprit auprès d'Épiphanie. Il lui semblait qu'il y avait six ans et non six semaines qu'il ne l'avait vue. Toutes les fois qu'il pensait à leur union dans l'église de Kulm, il sentait un étrange frisson. Il ne pouvait pas s'habituer à l'idée qu'Épiphanie était mariée avec lui et était sa femme. Mais plus il approchait du sommet de la montagne et des lieux où il avait passé les plus beaux et les plus terribles moments de sa vie, plus il sentait croître son impatience et la violence de ses sentiments. Il oubliait les affreuses scènes de la journée, il ne sentait point la rigueur *du temps :* son âme était auprès d'Épiphanie.

L'obscurité était déjà si profonde, qu'Addrich même perdi plusieurs fois la route qu'il connaissait si bien, et qu'il du appeler de temps en temps son compagnon pour qu'ils n vinssent pas à être séparés. Des éclairs éblouissants, à l lueur chatoyante desquels ils voyaient des vallées avec de villages, des collines, des lacs et des bois, s'élever comme u rêve de la profondeur de la nuit, ne faisaient qu'augment l'obscurité. Le vent et la pluie leur battaient toujours av plus de force au visage, à mesure qu'ils approchaient de l cime de la Bampf.

« On dirait que tous les éléments sont conjurés pour nou barrer le chemin des Mousses ou pour nous en repousser, dit Addrich.

Fabien reprit :

« Plus nous approchons du foyer, plus l'inquiétude me serr le cœur. Je ne suis point superstitieux ; mais que de chose ont pu se passer, depuis tant de semaines que nous errons a loin ! Addrich, je me sens horriblement tourmenté. Le ciel e la terre conspirent contre nous, comme pour nous arrêter o nous avertir.

— Peut-être est-elle déjà dans l'éternel repos, soupir Addrich.

— Quoi ? s'écria Fabien épouvanté et en s'arrêtant. Pou quoi me dis-tu cela ? Parce que la couronne de brin d'herb s'est détachée devant l'église de Kulm ? parce qu'Épiphan y voyait un signe funeste ? Épiphanie serait morte ? Pourqu dire des choses si affreuses, si tu ne les crois pas sérieuse ment ?

— Viens ! cria la voix d'Addrich à quelque distance.

— Je t'ai perdu. Où vas-tu ? demanda Fabien.

— Toujours à la mort ! » lui répondit-on.

En même temps, un éclair éblouissant traversa du ciel l'abîme. Tout parut en feu et tout retomba aussitôt dans la nu noire. La terre tremblait au bruit du tonnerre, comme l'éternelle voûte du ciel allait s'écrouler.

« Ah ! s'écria Fabien, la foudre est tombée bien près d'ici

Il voulait poursuivre son chemin, lorsqu'il entendit av effroi un gémissement. Dans le premier moment, il cr qu'Addrich avait été frappé. Il sentit ses cheveux se dre ser d'épouvante sur sa tête. Son horreur s'accrut qua il crut reconnaître dans le gémissement une voix de fem

dont le son lui semblait celui de la voix d'Épiphanie. Il se dirigea en tâtonnant, à travers les taillis de la Bampf, du côté de la voix. A la lueur d'un nouvel éclair, il vit assise, sous un vieil érable, une femme les mains jointes, en larmes et en prières. A l'apparition du jeune homme armé, elle tressaillit et poussa un cri.

« T'est-il arrivé malheur? demanda Fabien avec sollicitude.

— Malheur? soupira la femme. O mes enfants, mes pauvres enfants ! Les jugements de Dieu sont terribles. J'ai assisté au jour de sa colère. Je veux faire pénitence toute ma vie, si cette heure n'est pas la dernière heure du monde et si la porte de sa miséricorde n'est pas éternellement fermée.

— Ne crains rien, femme, l'orage se passe, dit Fabien pour la rassurer.

— Oui, il passe en renversant et en détruisant, comme l'ange exterminateur qui frappa les premiers-nés d'Égypte. O mes pauvres enfants! nos hommes ont été tués à Mellingen. Nous avons vu des montagnes les flammes et la fumée des villages. Demain les ennemis seront ici. Les Zurichois n'épargnent pas l'enfant dans le sein de sa mère. Seigneur Dieu, ne nous anéantis pas dans ta colère! Les pauvres enfants sont innocents. Les parents se sont révoltés contre l'autorité, et pourtant ils savaient que toute autorité vient de Dieu. Les pauvres enfants sont innocents! »

Et la malheureuse femme sanglotait.

Fabien était ému de pitié. Il craignait, non sans vraisemblance, que la crainte n'eût ébranlé la raison de la femme, et il dit :

« Femme, viens avec moi à l'abri. »

Mais elle continua:

« Nous avons besoin d'une autorité, comme de pain pour vivre. Nous demandions seulement qu'on ne nous imposât que ce que nous pouvions supporter. Mais M. le pasteur nous menaça des vengeances de Dieu, et les hommes auraient dû mieux le comprendre que nous autres simples femmes. Maintenant le malheur est là. Qui peut échapper à la colère de Dieu? Il flagelle le monde pécheur avec les flammes du ciel. Il envoie des bataillons avec le fer et le feu contre nous, la famine et la peste contre nos villages. Jésus, le monde est à sa fin! »

A ce moment, un terrible éclair passa sur le sommet de la Bampf, et le ciel semblait tomber en flammes sur la terre. La montagne trembla, et l'obscurité revint avec des torrents de pluie. La femme hurlait à travers la tempête. Fabien demeurait comme étourdi.

« Fabien, pourquoi t'arrêtes-tu ? dit Addrich qui revint, guidé par les hurlements de la femme. Avec qui parles-tu là ?

— C'est une malheureuse abandonnée, répondit le jeune homme, qui a sans doute perdu son chemin.

— Lève-toi, femme, cria Addrich, nous te conduirons dans une cabane voisine.

— Où, par la miséricorde de Dieu ? demanda la femme.

— A la cabane d'Addrich des Mousses, répondit le vieillard.

— Dieu m'en préserve ! s'écria la femme. La maison de l'impie effacée de la terre doit être une place de désolation. Mes yeux ont vu l'horrible spectacle. Il n'y naîtra plus d'enfant. Aucune goutte d'eau n'a été versée sur la flamme ; il n'est pas tombé une seule larme sur un des charbons ardents.

— Elle est dans le délire, dit le vieillard. Nous ne pouvons pas laisser la malheureuse seule sur la montagne dans cette horrible nuit. Aide-moi, Fabien, à la faire descendre avec nous. Parle, femme, qui es-tu ? où est ta demeure ?

— Ah ! que Dieu ait pitié de nous ! cria la femme. Qui je suis ! qui peut savoir qui il est ? Je suis peut-être déjà une misérable veuve avec trois pauvres orphelins. Venez-vous du combat de Mellingen ? Je suis Kæthl Gloor de Sion. N'avez-vous pas vu Karli Marti Gloor d'Anken-Joggli ? C'était mon mari. Comme je revenais d'Aarau tard dans la soirée, je vis beaucoup de fugitifs. Je les ai interrogés l'un après l'autre et j'ai demandé des nouvelles jusque dans la nuit. Dieu ait pitié de moi ! personne ne pouvait rien me dire. C'était un bon mari et nous vivions heureux, quoique dans le besoin et la pauvreté. Mais une bonne conscience est le plus grand de tous les biens. »

Un nouvel éclair répandit tout à coup une grande clarté autour de l'érable. La femme se redressa avec épouvante, et s'écria en s'enfuyant :

« Jésus, mon Sauveur ! c'est Addrich lui-même ! Va-t'en loin d'ici, homme maudit, enfant de la destruction ! Tu es

marqué d'un signe comme Caïn. Retourne sur tes pas, fuis dans les montagnes et les déserts. Qui te rencontrera te tuera. J'ai vu ta maison à midi, le soir j'ai vu des charbons. Dieu ait pitié de ton âme ! »

Et en prononçant ces mots, elle s'éloigna de plus en plus dans l'obscurité. Mais, à travers la pluie et le vent, on entendit encore longtemps retentir sa voix, jusqu'à ce qu'elle se perdit dans l'éloignement.

Addrich demeura muet et immobile sous l'érable, troublé des discours confus de la femme et les méditant avec anxiété. Fabien, appuyé d'un air pensif sur son bâton, demanda enfin, à demi-voix :

« As-tu compris cette femme ? »

Addrich resta muet. Les nuages lançaient toujours des éclairs. La noire enveloppe du ciel se déchira et laissa apparaître la lune avec assez de clarté pour rendre plus affreuse la solitude de la montagne.

« As-tu compris la femme ? » demanda Fabien d'une voix plus inquiète et encore plus basse.

Le vieillard resta absorbé en lui-même et muet.

Fabien leva les yeux sur Addrich qui se tenait devant lui comme une ombre noire, sans autre mouvement que celui de ses vêtements flottant au souffle de la tempête.

« J'éprouve, Addrich, une angoisse indicible, » dit le jeune homme d'une voix étouffée.

Puis s'élançant vers le vieillard, il s'écria :

« Viens, descendons, il est arrivé un malheur.

— Laisse la folle, nous la chercherions en vain, dit Addrich d'une voix éteinte. Allons aux Mousses voir les nôtres, Fabien, il doit être minuit. »

Tous deux traversèrent en silence la montagne. Ils entrèrent dans des taillis, où ils errèrent longtemps dans les ténèbres avant de retrouver le sentier; puis ils descendirent à travers les prairies du côté des Mousses, par des chemins qu'ils ne pouvaient voir.

XLVII

La dernière nuit aux Mousses.

« Addrich, où cours-tu? s'écria Fabien en s'arrêtant. Ne vois-tu pas tout près à droite, dans le fond, le monceau de pierres qu'on nomme la Tombe du Suicidé; et à gauche, à l'horizon, cette échancrure dans la montagne et dans les bois? Nous devons avoir déjà passé la maison.

— La nuit est sombre, repartit le vieillard en revenant sur ses pas. La nuit est sombre et mon œil trouble. Je suis fatigué et égaré; je cherche la lumière à la fenêtre. Mais ils dorment tous, la petite lampe même de Lenore est éteinte. »

Addrich s'arrêta comme si la respiration lui manquait, et il continua :

« Fabien, sa lampe est éteinte. »

Il dit ces mots lentement et d'une voix qui s'entendait à peine.

Le jeune homme lui saisit vivement la main et l'entraîna avec impétuosité.

« Montons toujours, Addrich, tout en haut; quand nous aurons dépassé la lisière des bois, nous ne manquerons pas la maison.

— Patience, Fabien, la nuit est sombre et les éclairs éblouissent. La cabane ne nous échappera point, mais trop de précipitation nous ferait manquer en plein jour la flèche du clocher.

— Addrich, je suis dans une angoisse mortelle! Ne sens-tu rien? Il y a autour de moi comme une odeur de charbons fumants. Ne sens-tu rien?

— Ce sont les vapeurs des tourbières et des nouvelles terres défrichées où Baschi brûle des ronces et des herbes.

— Addrich, je pense toujours aux discours de la femme. Les as-tu compris?

— Que veux-tu, Fabien? Sois tranquille. Regarde en bas; j'aperçois de la lumière.

— Nous allons trop haut, Addrich. Ce n'est pas la clarté d'une fenêtre, je vois sauter comme des feux follets !

— Fabien, tu as la voix forte. Appelle ! C'est peut-être un de mes valets avec une lanterne de corne qui fait sa ronde dans la forêt.

— Arrête, arrête, Addrich ! s'écria Fabien avec épouvante, en retenant le vieillard. Ouvre les yeux. Voici le chemin du bois, voici le jardin, voici la fontaine. C'est là qu'était ta maison.

— Je ne découvre rien, répondit Addrich d'une voix étouffée. Mais suis-je aveuglé ? Ne sont-ce pas par terre des étincelles ? N'y a-t-il pas ici de la fumée ? »

Fabien laissa tomber en frissonnant sa tête entre ses deux mains, et balbutia :

« Oh ! le malheureux ! »

Un long silence suivit. Tous deux regardaient avec des yeux fixes, et comme hors de sens, l'espace sombre d'où s'échappaient souvent de rouges étincelles emportées par le vent, et où bien des petites places s'éclairaient tout à coup, puis s'éteignaient en sifflant sous les gouttes de pluie qui tombaient. A travers les déchirures des nuages passait parfois la pâle lueur de la lune voilée, et elle montrait quelques poutres à moitié calcinées, écroulées les unes sur les autres. Par moments, la lueur d'éclairs lointains illuminait les horreurs de la dévastation, pour laisser ensuite tout disparaître de nouveau. C'est ainsi que les flots du torrent montrent de temps en temps, par un jeu cruel, aux amis qui le cherchent, un corps aimé qu'ils ont englouti.

Addrich leva les yeux au ciel, les rabaissa sur la place fumante, puis observa longtemps les lignes sombres des montagnes sur le ciel, comme pour interroger leurs contours bien connus et s'assurer qu'il n'était pas dans une vallée étrangère. Puis il fit entendre l'affreux ricanement qui lui était habituel :

« Le crois-tu maintenant, mon garçon, dit-il, ou bien penses-tu toujours que ce soit une injuste imagination que ce qu'il y a de plus innocent et de plus noble est voué à une perte inévitable dès que je le touche ? C'est là qu'était ma pauvre maison. Le sort a jeté son maléfice, il a brisé sa baguette au-dessus de ma tête et en a dispersé les fragments

à mes pieds[1]. Tout ce qui m'appartient doit être balayé de la terre. Me voici aujourd'hui aussi pauvre que lorsque je revins des Indes et que l'Algérien m'avait mis aux fers. Penses-tu, mon garçon, que cela m'afflige? Tu te trompes. Je ris et je méprise la boue de la richesse, qui ne m'a jamais donné de joie quand elle pouvait encore briller. »

Et en parlant ainsi il cracha dans la cendre, d'où jaillirent des étincelles.

« Mais pourquoi ce sort m'est-il réservé? continua-t-il après un moment de silence, d'une voix terrible et les bras étendus. Sur les ruines de ma fortune et de ma pauvre vie, il me reste au moins le droit de demander pourquoi tu t'acharnes contre moi, bras mystérieux de la fatalité, pourquoi tu me poursuis sans relâche, du berceau à la tombe? Qu'ai-je commis? Si c'est une faute pour moi d'exister, cette faute est la tienne. Pourquoi me frappes-tu? J'ai la conscience que pendant toute ma vie j'ai toujours été à la recherche du saint et du vrai, du juste et du bien. Ma conscience m'absout; pourquoi me frappes-tu? J'ai mis ce qui est divin au-dessus de la vie, et je suis confondu avec Satan. J'ai répandu le bien, et la malédiction s'est attachée à moi. J'ai combattu pour la justice, et l'infâme tyrannie a triomphé. J'ai travaillé à la délivrance du peuple opprimé, et la servitude est devenue plus assurée et plus cruelle. Ah! si je suis fou, les bêtes féroces ont la raison. Et cette folie n'est pas ma faute, mais la tienne! Pourquoi me poursuis-tu? Tu m'as donné le sentiment de la vérité et de la justice, comme tu as fait mon œil pour voir la lumière; pourquoi t'acharnes-tu contre moi? Tu m'as donné un cœur plein d'amour; pourquoi le déchires-tu? O mon pauvre enfant! ô ange dans cet enfer! Loreli! Loreli! »

Puis les paroles du vieillard se perdirent dans de douloureux soupirs.

Le jeune homme se tenait à peu de distance, immobile et dans une pénible stupeur. Le sifflement de la tempête grondait à ses oreilles, et à travers ce bruit retentissaient les

1. Allusion à une ancienne coutume d'après laquelle le juge annonçait au condamné sa sentence de mort en brisant au-dessus de sa tête une baguette blanche dont il jetait les morceaux devant lui.

(Note du traducteur.)

plaintes et les reproches du vieillard contre la destinée. Ce nocturne et accablant spectacle d'une immense ruine avait fait taire en lui tout sentiment et toute pensée. Mais il tressaillit en entendant le vieillard appeler plusieurs fois à voix basse Épiphanie : « Et Épiphanie, s'écria-t-il, qu'est-elle devenue? Est-elle enfuie, morte, ou brûlée? »

Il se tut, une horrible série de malheurs possibles se déroula devant lui. Il poussa un cri violent et s'élança à travers les débris de l'incendie, d'où ses pas faisaient voler en l'air des flammes et des étincelles vers la montagne. Il appela dans le bois et la nuit le nom d'Épiphanie. Il aurait de jour ressemblé à un possédé. Il erra dans le désert jusqu'aux premières lueurs de l'aube, où il aperçut une cabane sur les montagnes de Durrena, et, hors d'haleine et épuisé, il s'y dirigea pour trouver des hommes.

Si la cabane renfermait des êtres vivants, ils étaient encore plongés dans le sommeil. Il ne voulut pas troubler ces heureux mortels, mais attendre sous le toit avancé, sur un banc, et réfléchir plus tranquillement dans l'intervalle à ce qu'il devait faire. Il tomba bientôt dans un assoupissement qui le déroba à ses souvenirs et à sa douleur.

Le soleil pénétrait déjà ses vêtements humides d'une chaleur bienfaisante, quand il s'éveilla, et il vit devant ses yeux la tranquille vallée d'Æsch, avec ses prairies au milieu de vertes collines, nager dans l'air comme un vert et éblouissant mirage; et il aperçut se mouvant à mi-corps dans le tableau, derrière un des piliers de bois de la cabane, une jeune fille curieuse, qui épiait le dormeur à travers des roses sauvages. Il reconnut aussitôt la vive Aenneli des Mousses, et il s'élança, sans plus songer à la douleur de ses membres à moitié engourdis. Aenneli vint lentement à sa rencontre en sanglotant et lui tendit la main.

« Et Épiphanie? demanda aussitôt Fabien, et d'un air qui disait qu'il aurait attendu la réponse avant la question.

— Ne savez-vous pas que, sept jours après l'enterrement de la fille d'Addrich, elle avait disparu? dit en sanglotant la petite. Mais hier le peuple, au retour de la bataille qu'il a perdue, a pillé et détruit aux Mousses tout ce qu'il y avait; il a meurtri les serviteurs d'Addrich et mis le feu à la maison, à l'écurie et à la grange. J'ai sauvé ma vie en fuyant dans la forêt. *En deux heures* il n'y avait plus à terre que des débris

fumants. Il ne se montra pas un voisin pour porter s
pas un seau d'eau. Les flammes tourbillonnaient tr
et aucune cloche n'a sonné. La fin a été affreuse. Di
préserve des mauvais voisins ! Je n'ai rien sauvé,
enfant, que ma vie et les hardes que je porte sur l
Aucune cabane ne s'ouvrit à Æsch pour me recevo
vieille mère Watti n'avait pas eu un cœur plus chré
serais morte dehors pendant l'orage.

— Et Épiphanie ? cria Fabien, pâle comme un mo
tremblait de tout son corps en traversant la jeune
ses regards fixes.

— Elle était descendue tous les jours à la tombe d
et le septième elle ne revint pas, dit Aenneli. Vous r
vous comment la couronne d'herbe s'est séparée a
tre union, et le dernier mot de Faneli lors de vos
Oh ! de ma vie je n'oublierai ce douloureux maria
jours d'enterrement sont plus gais. Si je n'étais
triste, je rirais bien encore aujourd'hui de la misér
lette de la mariée. Mais tout cela est maintenant b
a été pillé par le peuple. Que Dieu le lui pardonne !

— Et Épiphanie ! s'écria plus vivement le jeune
où est-elle ? Parle donc.

— Demandez-le à celui qui sait tout, répondit
fille. Nous l'avons cherchée, nous avons appelé son
cime en cime et de bois en bois, tout le jour, toute
toute la semaine, et nous n'avons point trouvé tra
Nous avons interrogé toutes les vallées, tous les chal
les villages jusqu'à Aarau, et la ville même. Pers
l'avait vue le septième jour, personne ne l'avait ren
comme à l'ordinaire, sur le chemin de Kulm, perso
le village, ou comme d'habitude au cimetière. Les
saient d'affreuses choses. Mais Faneli était un sai
Oh ! certainement, elle était tout à fait un saint an
ceux qui prient et chantent à l'église ne sont pas de
et sous le toit d'Addrich nous n'étions pas tous des
des ténèbres. Lorsque je m'enfuis hier à Æsch, dev
cendie et le peuple armé, ils me repoussèrent de l
en me criant : « Va-t'en frapper à la porte de l'enfer
« ouvrira, car on t'y attend. C'est le diable qui a en
« ménage des Mousses. Il a commencé par enlever
« sédée, puis, sept jours après, la chercheuse d

« enfin dans sept jours il te prendra par la nuque. » Et pendant qu'ils me chassaient de leur village, les enfants criaient : « Servante de Satan ! fille de Bélial ! sorcière Aenneli ! »

L'impatient jeune homme répéta en vain ses questions sur Épiphanie. Il n'apprit rien de plus que ce qu'il savait déjà, quelques détails que la jeune fille lui donnât pour décharger son cœur, sur toutes les circonstances les plus insignifiantes.

Pendant ce triste entretien, devant la cabane, la mère Watti, la propriétaire, était aussi sortie. La vieille femme se lamentait tout haut sur le sort de ses deux fils, qui étaient allés au combat de Mellingen et qui n'étaient pas encore de retour. Cependant sa douleur ne lui fit pas oublier les soins de l'hospitalité, et elle invita le jeune homme, ainsi que l'ancienne servante d'Addrich, à entrer dans la chambre pour partager son déjeuner du matin. Là, en présence de la chaude soupe au lait et du pain noir, il apprit par le bavardage d'Aenneli, sinon ce qui était le plus important pour tous, au moins beaucoup de choses qui ne lui étaient pas d'un médiocre intérêt. Il sut que la fille d'Addrich avait aimé secrètement depuis plus d'un an le capitaine Renold, même quand elle avait connu son méchant caractère, et qu'elle n'aurait jamais pu renoncer à lui. Il apprit qu'elle avait obligé son père, qui aurait tout fait pour son enfant chéri, à ne pas emmener Fabien avec lui sans l'avoir marié avec Épiphanie dans l'église de Kulm. Elle avait reçu la nouvelle mariée à son retour de Kulm avec une joie infinie et lui avait avoué que la surprise de leur union avait été son œuvre et son dernier souhait avant de mourir. « Sans cette surprise, avait-elle dit, vous n'auriez pas été mariés de longtemps, je vous connais, peut-être n'auriez-vous jamais été unis devant Dieu, et la scélératesse de Gédéon aurait conservé le pouvoir de vous séparer peut-être pour toujours. »

Aenneli racontait encore qu'Épiphanie n'avait jamais eu de gaieté depuis ce jour, qu'elle avait souvent pleuré en secret et qu'elle n'avait jamais quitté la maison jusqu'à la mort d'Éléonore. Cette mort, un paisible assoupissement, avait eu lieu le douzième jour après le départ d'Addrich. Mais personne, à l'exception des habitants des Mousses, n'avait accompagné le cercueil au champ de l'éternel repos, et, lorsque le convoi avait traversé le village, personne ne s'y était joint

que le pasteur et le sacristain. Chaque matin depuis Épiphanie était allée en grand deuil avec des fleurs fraîches à la tombe de sa sœur, jusqu'à ce qu'elle ne revint plus.

Fabien, pour s'expliquer la disparition de sa jeune épouse, avait soupçonné un rapt et un enlèvement; son soupçon se portait tour à tour sur l'homme à qui Épiphanie promettait un jour sur la Bampf tant d'amour, de confiance et de secret, et sur le capitaine Renold, dont il connaissait la passion violente pour Épiphanie. Il se rappelait les dernières menaces de Renold, auxquelles la terreur d'une conscience bourrelée, que Gédeon n'avait pas cachée dans la cabane de l'ermite, donnait une affreuse vraisemblance. Il se rappelait les paroles qu'avait alors prononcées le Suédois :

« Tu verras comment je livrerai ta maîtresse à tous mes hommes pour en user à leur plaisir. »

— Ce n'est pas un propos en l'air, pensait Fabien en frissonnant. Le coquin n'aurait pas fait cette menace, s'il ne l'avait pas eue entre ses griffes. »

Il adressa alors cent demandes à Aenneli, si le capitaine ne s'était jamais, après le départ d'Addrich, montré dans la maison, si on n'avait pas vu aux Mousses ou dans le pays des gens inconnus et suspects.

« Non, répondit la jeune fille, jamais, si ce n'est hier, en ce jour de malheur où le peuple revenu du combat pénétra dans la maison et pilla tout. Mais l'épouvante me donna des ailes quand j'entendis hurler la foule, et j'étais dans la forêt avant que les sauvages paysans n'arrivassent. Tout brûlait, et c'est alors que Baschi s'enfuit le visage ensanglanté dans la forêt et qu'il me rencontra. Je le reconnus à peine à ses vêtements; il me dit que c'étaient tous des étrangers, mais qu'il croyait avoir vu le Suédois parmi eux. Mais sans doute il fait tort au bon et beau capitaine que nous aimions tant et qui était choyé chez nous comme l'enfant de la maison. Oh! s'il avait seulement paru à l'heure fatale, rien ne serait arrivé. Mais maintenant.... Comme Addrich va arracher ses cheveux blancs sur la tombe de Loreli et sur les cendres de sa maison, s'il vit et qu'il doive voir de ses yeux cet horrible spectacle! »

Aenneli parla encore longtemps avec des plaintes et des lamentations. Fabien ne faisait plus attention à ses paroles. Il en avait assez entendu : car, si Baschi avait cru reconnaître

le Suédois dans la bande des incendiaires, c'était pour lui une preuve incontestable que Gédeon Renold avait été l'instigateur de l'œuvre de destruction. Il s'élança de son banc; il voulait chercher le vieil Addrich abandonné; il voulait courir partout sur les traces d'Épiphanie; il voulait poursuivre le capitaine Renold jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Cent projets traversaient à la fois son esprit, et chacun lui semblait demander une exécution plus immédiate que les autres.

« Mais moi, cria la jeune fille d'un ton lamentable, en se jetant sur lui et en le serrant avec angoisse contre sa poitrine, lorsqu'après un remercîment et un court adieu il se disposait à partir. Mais moi, au nom de la miséricorde divine, me laisserez-vous, pauvre orpheline, périr dans la misère? Je suis seule au monde. Personne ne me connaît, personne ne veut de moi. »

Fabien plein de pitié prit quelques pièces d'argent et les lui donna en disant :

« Rends-toi à Aarau, va trouver le pieux doyen Rusperli, dis-lui notre affreux malheur et prie-le, en mon nom, de se charger de toi. Il sera ton soutien. Va, mon enfant, va avec Dieu! »

Il s'arracha des bras de la jeune fille et, s'élançant hors de la maison, il se mit à gravir la montagne du haut de laquelle il était descendu la nuit précédente, en proie à tant de trouble d'esprit et de désespoir.

XLVIII

Le combat du lac d'Herzogenbuch.

Il allait aux Mousses. La pitié pour Addrich l'y appelait. Il rougissait de sa propre faiblesse d'avoir abandonné l'infortuné vieillard dans un moment où le ciel et la terre s'étaient conjurés pour abattre l'inébranlable courage du martyr aux cheveux blancs. Il rougissait de l'égarement qui, à la pensée du sort d'Épiphanie, l'avait fait errer à l'aventure.

Le plus noble lui semblait d'aller bravement au-devant de l'adversité et d'unir son sort à celui d'Addrich, dépouillé de ses biens, privé de ses enfants, menacé dans sa vie, fugitif et sans asile, et condamné à vivre en mendiant et en proscrit. Ce dont l'homme de cœur peut s'enorgueillir le plus, c'est de ne pas céder à l'adversité et de ne jamais redouter la force des événements.

Il sentit déjà les tristes et sinistres exhalaisons du lieu de l'incendie, au milieu des branches sèches et à moitié carbonisées, des arbres fruitiers qui ombrageaient autrefois l'habitation disparue. C'est ainsi que de fidèles serviteurs partagent avec des maîtres aimés une ruine dont ils sont innocents. Mais Addrich ne se montrait nulle part.

En parcourant avec un grand empressement les environs et en suivant le petit sentier qui conduisait des Mousses à la vallée du Diable par le bois de sapins, il trouva sur le chemin le chapeau rond et pointu d'Addrich, et à côté l'herbe était foulée, comme par un homme qui s'y était couché. Ce fut avec une secrète horreur que le jeune homme releva le chapeau chargé de pluie, et qui semblait indiquer que cette place avait bien pu être une des stations du vieillard sur le calvaire de ses douleurs. Il se laissa conduire par un obscur pressentiment jusqu'au village.

Et en effet, il apprit aux premières cabanes de la vallée du Diable qu'Addrich en avait effrayé, au point du jour, les habitants endormis en venant frapper et crier, et les interroger sur le malheur de sa maison.

Il avait écouté en silence, et sans pousser un soupir, ce qu'on avait pu lui raconter de la mort de sa fille, de la disparition de sa nièce et de la ruine de sa maison. Puis il s'était éloigné sans prononcer une parole, et, autant que le crépuscule du matin permettait de le reconnaître, il s'était dirigé vers Kulm.

Le jeune homme l'y suivit à grands pas. Des femmes et des enfants, qui regardaient immobiles à l'entrée du cimetière, la figure tournée du côté des tombes, annonçaient déjà par leur expression de curiosité craintive qu'il était près de celui qu'il cherchait. Fabien l'aperçut en effet dès l'entrée du cimetière. Le malheureux gisait étendu sans mouvement sur la plus fraîche des tombes, le visage tourné contre terre. Fabien reconnut aux restes flétris de plusieurs fleurs répan-

dues autour et témoins du deuil d'Épiphanie, que le père n'avait pas manqué la tombe de son enfant. Le jeune homme, tremblant pour la vie fragile du vieillard, l'enlaça doucement dans ses bras et le fit relever à moitié. Addrich ouvrit les yeux comme dans un rêve, s'assit en s'appuyant sur la tombe, et regarda tour à tour le jeune homme, son entourage et le tertre sur lequel il était ; mais il ne répondit à aucune des questions que Fabien lui adressait avec une tendresse inquiète.

« Que le sommeil est doux chez les morts ! » dit-il enfin comme pour lui-même.

Fabien lui parla de nouveau; mais Addrich le laissa encore en vain attendre une réponse : cependant le jeune homme rassemblait les fleurs flétries que la main d'Épiphanie avait touchées et qu'elle avait consacrées sur la tombe. Enfin Fabien conduisit presque de force le vieillard à moitié engourdi et épuisé, à l'auberge, où il le ranima avec une fortifiante soupe au vin, puis il aida à le déshabiller et à le mettre au lit. Addrich dormit d'un sommeil léthargique durant près de vingt-quatre heures, et ne s'éveilla que le surlendemain, ayant tout à fait recouvré ses forces et ses sens ; Fabien, qui l'avait veillé avec une piété toute filiale, avait employé ses tristes loisirs à nettoyer son habit de voyage et à prendre des informations plus précises sur les événements arrivés aux Mousses. Tous les rapports confirmaient l'affreux soupcon que c'était le capitaine Gédéon Renold qui avait dirigé l'incendie et l'enlèvement d'Épiphanie.

« Je suis prêt à partir, dit Addrich. Tout est fini pour moi dans le monde. Écoute un air étrange :

> Quelle nuit sur ton existence
> Où ne luit plus nulle espérance !
> Ton enfant dort sous le gazon,
> Et sous la cendre est ta maison.

Je vis encore et pourtant je ne vis plus.... Il est affreux de conserver la conscience dans la tombe. Cependant ne redoute rien de moi Fabien, ne crains rien. Tu m'es resté fidèle ; aussi j'accomplirai ma promesse et je ne me séparerai de toi qu'après t'avoir rendu ta femme. Viens, Gédéon est parti avec une troupe de l'Oberland. Je lui mettrai la pointe de mon épée sur le cœur ; il faudra qu'il me dise la retraite d'Épiphanie.

Viens, ne nous reposons pas jusque-là. Et alors j'aurai fini ma tâche dans ce monde. »

Ils se mirent en route. Comme le bruit courait que le corps des combattants de l'Oberland, fort d'environ deux mille hommes, se retirait vers le pays de Langenthal, et que Leuenberg était à leur tête avec d'autres chefs confédérés, Addrich et Fabien suivirent la même direction. Ils ne firent cependant qu'une courte journée de marche, car les forces d'Addrich, dont le corps athlétique pliait maintenant sous son propre poids, semblaient brisées, et son esprit même était abattu. Rien n'excitait plus son intérêt. L'annonce même que le jour précédent Schybi avec les hommes d'Entlibuch avait victorieusement combattu à Root aux gorges de Gisikon, près de la Reuss, contre les hommes de Lucerne, dont ils avaient fait prisonnier le capitaine Krebsinger, et fait sauter en l'air le magasin à poudre établi dans une grange, que les combattants de Schwyz, d'Unterwalden et de Zug avaient hésité à tourner leurs armes contre les braves campagnards, que Leuenberg et les hommes de l'Oberland étaient résolus à livrer prochainement bataille aux villes.... rien ne réveillait plus la curiosité d'Addrich ni son ancienne espérance. Il semblait un cadavre marchant au milieu des vivants. La joie et la crainte avaient perdu toute influence sur lui. Il ne disait rien. Les affectueuses paroles de Fabien ne recevaient point de réponse.

Ce fut le lendemain qu'il donna la preuve la plus affreuse qu'il était mort à tout. Tous deux avaient traversé en silence la plaine monotone de Langenthal, où l'on n'aperçoit à l'horizon que de basses collines, et avaient passé entre les haies des prairies devant le village d'Herzogenbuch, pour se rendre à Wangen : car c'était là que Leuenberg devait s'être dirigé. En arrivant devant Herzogenbuch, ils aperçurent dans la plaine quelques sentinelles des Oberlandais armées de hallebardes, et à quelque distance devant eux les troupes de l'armée de Berne, les étendards déployés. Fabien tressaillit. Addrich jeta un regard indifférent sur la scène, et continua sa route vers les rangs ennemis. Le jeune homme dut le ramener vers le village, où s'avançait en même temps avec sa suite le général bernois Erlach, parce que les sentinelles lui avaient dit qu'il n'y avait plus de rebelles. Mais dès les premières maisons le général et ses compagnons furent accueillis

par un feu si meurtrier qu'ils rebroussèrent chemin en toute hâte. Pendant que Fabien se jetait de côté, Addrich s'avança tranquillement dans le village, au milieu d'une pluie de balles ; Fabien chercha aussitôt à le retrouver. Mais le village, dans lequel régnait naguère le plus profond silence, s'était tout à coup rempli d'Oberlandais armés, comme par enchantement. Ils s'élançaient en bataillons serrés au-devant de l'ennemi.

Ils se jetèrent avec impétuosité sur l'avant-garde des Bernois et la repoussèrent, pendant qu'Erlach développait lentement son corps d'armée. Au bout d'une heure les Oberlandais ne virent plus seulement devant eux, mais encore à droite et à gauche sur les prairies, de longs rubans bleuâtres de fumée de poudre, derrière lesquels s'approchaient les lignes de bataille d'Erlach. Se voyant trop avancés, ils s'emparèrent d'un petit bois où ils continuèrent la lutte avec acharnement. Mais entourés aussi là et pressés de tous côtés, ils durent enfin s'ouvrir un passage pour regagner le village. Dans leur retraite ils disputèrent encore le terrain pas à pas au vainqueur. A chaque haie ils recommençaient le combat, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le village. Divisés dans les maisons, dispersés derrière les chaumières et dans les jardins, ils soutinrent une lutte désespérée, jusqu'à ce que les maisons furent devenues l'une après l'autre la proie des flammes. Alors même une partie d'entre eux tint encore longtemps sur le cimetière, dont le haut mur leur servait de rempart. D'autres se dirigèrent vers le bois dans le plus grand ordre et en combattant toujours. D'autres coururent dispersés à travers les vergers du côté des bosquets et des prairies d'OEnz.

C'est là aussi que l'issue de l'affaire et la force des événements avaient entraîné Fabien, qui avait d'abord longtemps cherché le vieillard, puis avait comme chirurgien exercé son philanthropique ministère, sans distinction d'amis ni d'ennemis, auprès de tous les blessés relevés sur le champ de bataille.

Il marchait à travers une riche prairie, indécis s'il devait rester dans le voisinage du village ou s'éloigner. On ne voyait et n'entendait plus rien, ni des poursuivis ni des poursuivants. Mais de côté, derrière un bosquet de saules, on entendait les *gémissements* d'une voix humaine. Il s'enfonça

dans le taillis du côté d'où partaient les plaintes, et il aperçut sur le bord couvert de roseaux d'un étang limpide, le long duquel courait un sentier, un guerrier étendu à terre et qui cherchait en vain à se relever. Ses vêtements tachés de sang ne laissaient pas de doute sur sa fâcheuse situation.

Fabien en s'approchant saisit sa trousse, qu'il portait toujours avec lui, et s'agenouillant à côté du blessé : « Courage, camarade ! que vous manque-t-il ?

— Ce n'est certes pas le courage ! » reprit le guerrier en tournant la tête pour voir qui l'interrogeait.

Fabien tressaillit en voyant la pâle figure et en reconnaissant Renold :

« Toi ici ? » s'écria-t-il hors de lui et avec colère; puis il ajouta en jetant les yeux sur la poitrine ensanglantée du capitaine : « Tu sembles être assez mal. »

Gédéon plissa la bouche avec une fierté dédaigneuse.

« Voilà un beau jeu pour tes pareils. Tu peux prendre une revanche sans avoir de résistance à craindre. Nous allons être quittes. Finis-en avec moi sans préparation.

— Montre-moi tes blessures, reprit Fabien sans l'entendre, et trempant une éponge dans l'eau de l'étang, il s'agenouilla de nouveau et ouvrit sa trousse.

— Vous venez *post festum*, maître médecin, s'écria Gédéon. J'ai déjà reçu des pilules de la pharmacie de l'armurier, et elles vont me purger l'âme en la faisant sortir du corps. Je veux dire en brave soldat adieu à ce monde, sur le champ d'honneur, pendant que vous crèverez à la potence.

— J'espère, Renold, que tu peux encore être sauvé, dit Fabien. Laisse-moi visiter tes blessures.

— Par grâce, laisse-moi tranquille ! reprit le blessé. Je n'ai plus que faire de tes soins. Il m'est entré deux balles dans le corps, et elles sont sans doute sorties par derrière, car j'étais assez près de la gueule de leurs fusils. Notre affaire a manqué; elle eût mérité un plus glorieux dénoûment. Mais l'ennemi nous avait déjà ruinés à Mellingen, avec ses menées et ses trafics. Aujourd'hui nos hommes ont été des héros dans la bataille. L'ennemi, qui déployait contre nous une cavalerie, une artillerie et une infanterie bien montées, s'est vu longtemps disputer la victoire. Mais nous manquions de ce qui est la base de toute opération militaire, de conseils de guerre bien dirigés et de discipline. »

Fabien, qui avait cependant ouvert le pourpoint de Gédéon et lavé avec l'éponge le sang de sa poitrine, dit :

« Épargne tes paroles pour des choses plus nécessaires, car tu n'as plus beaucoup de souffle à dépenser.

— Rends-en grâce à la déesse de la Fortune, coquin d'aventurier, » dit Gédéon d'une voix sourde, pendant que Fabien lui couvrait de toile et d'emplâtres deux trous de balle à la poitrine, pour arrêter l'épanchement du sang. Le soldat parut n'en rien sentir, car, sans remarquer les soins de Fabien, il continua : « A la première rencontre je t'aurais abattu de mon sabre, et massacré en présence de ta maîtresse.

— Cesse tes fanfaronnades, Renold, s'écria Fabien. Ta dernière heure a sonné. La mort est devant toi. Songe à l'éternité.

— Pourquoi y songer? Qu'ai-je à craindre? repartit Gédéon. J'ai vu d'autres majestés. Je meurs honorablement, comme j'ai toujours désiré. Ne t'avise pas de répandre des calomnies, et de dire que je ne suis pas resté jusqu'à la fin un guerrier intrépide.

— Renold, tu comparaîtras bientôt devant le tribunal de celui qui sait tout. Avoue la vérité, remplis ma dernière prière, dis-moi encore.... »

Gédéon l'interrompit : « Ne me moleste pas. *Sic transit gloria mundi*.... Tout passe.

— Avoue que tu as enlevé Épiphanie des Mousses. Dis-moi où tu as emmené la malheureuse.

— Si l'oiseau n'avait pas été enlevé, je l'eusse mis en cage pour te jouer un tour et te chagriner ; mais le nid était vide.

— Épiphanie a disparu! » s'écria Fabien avec la plus vive angoisse, car il remarquait la faiblesse toujours croissante de Renold, et il craignait que celui-ci ne se tût pour jamais avant d'avoir révélé le secret du sort d'Épiphanie. « Je t'en conjure! parle! Ne mens pas! Réconcilie-toi avec Dieu et avec les hommes, par l'aveu de la vérité. Où est la retraite de la malheureuse? »

Renold ferma les yeux et répondit à voix basse : « La madone est.... *nescio*....

— Nomme-moi, Gédéon, nomme-moi l'endroit! au nom de Dieu! nomme-le!

— *Nescio*.... » répondit celui-ci avec un sourd gémisse-

ment; puis ses traits se contractèrent tout à coup, et après quelques convulsions ils retombèrent dans la froide immobilité de la mort.

Fabien répéta avec désespoir son appel; Gédéon ne répondit plus. Le jeune homme se recula alors en frissonnan devant le corps inanimé. Il le contempla longtemps avec de sentiments d'horreur, d'effroi et de pitié. Comme il resta là dans une sombre méditation, les mains jointes et étendue devant lui, la tête tombant sur sa poitrine et les regar attachés sur la figure du soldat, belle encore dans la mor des pas retentirent derrière lui sur le sentier de l'étan dans le taillis. Fabien se retourna, et il aperçut avec u joyeux étonnement Addrich, qui lui manquait depuis si lon temps. Il alla au-devant de lui.

« J'ai entendu ta voix de loin, Fabien, dit le vieillar avec qui parlais-tu?

— Dieu soit loué, s'écria le jeune homme, puisqu'il no réunit de nouveau. Je t'ai longtemps cherché en vain, je te croyais perdu, tué, ou prisonnier.

— Craintes vaines! repartit Addrich. La mort ne me r clame point, et la vie ne veut pas de moi. Il me faut errer s la terre comme le Juif-Errant. Les balles se sont détourné de moi. Je n'ai évité que les griffes des Bernois et de leu bourreaux. Tant mieux que tu vives. Avec qui parlais-tu?

Fabien lui montra en silence le corps de Renold, et obser la physionomie d'Addrich pour reconnaître quels sentimen cette triste vue ferait naître chez le vieillard, qui sembl devenu presque insensible.

Addrich s'approcha lentement du cadavre et le considé en silence. Aucun trait de son visage ne changea. Quelqu fois il murmurait entre ses dents un « hem! hem! » comm si quelque chose d'inattendu lui causait un léger étonn ment. Au bout de quelque temps il chantonna à voix bass

A sa lèvre où brillait la vie
La pourpre éclatante est ravie.
D'un glaive il a le flanc ouvert,
De son sang le sol est couvert.

Pour lui ton assistance est vaine;
Il ne sent plus douleur ni peine.
Il dort pour ne plus s'éveiller.
Une pierre est son oreiller.

Fabien tressaillit, et il craignit pour la raison du vieillard.
« Allons, allons, hâtons-nous de sortir d'ici, dit Addrich; car nous ne sommes pas en sûreté près du champ de bataille. »

XLIX

Délivrance.

Fabien saisit Addrich par le bras et l'entraîna avec lui à travers champs et bois, sans éviter ni choisir aucun chemin, mais droit vers le nord pour atteindre l'Aar. En route, il raconta, avec beaucoup de remarques entremêlées, la dernière et courte conversation qu'il avait eue avec Gédéon Renold; puis il forma des plans : ils pourraient, par la vallée de Munster, ou par les cantons autrichiens, sur le Rhin, s'échapper soit en France, soit en Allemagne; et lui-même, aussitôt qu'on aurait trouvé pour Addrich une retraite assurée, il voulait pénétrer en Suisse et chercher la trace d'Épiphanie. Addrich semblait à peine entendre, et il ne prononçait qu'un sec : « oui, » ou « non, » ou « bien possible, » plutôt par complaisance, ou pour satisfaire le questionneur, que par envie de causer.

Au bout d'une heure, en débouchant dans une tranquille vallée, ils aperçurent les bords de l'Aar, et, à l'endroit où le ruisseau dont ils avaient suivi le cours se jette dans le torrent, quelques cabanes de pêcheurs. Devant une des cabanes, un jeune homme raccommodait des filets étendus. Fabien lui demanda de les transporter sur l'autre rive, en offrant un bon pourboire. Celui-ci considéra longtemps tour à tour les deux voyageurs avec une attention singulière, et dit : « Je vois, vous venez du lac d'Herzogenbuch, et le sol vous brûle ici sous les pieds. Jésus, Maria! ça s'est mal terminé. Venez, suivez-moi. »

Il jeta vivement son filet à terre, sauta vers l'Aar, arma un bateau et fit monter les voyageurs. Après avoir démarré et *tout en ramant* : « Messieurs, dit-il, si j'ai un conseil à

ma tête, tu t'appelles Fabien der Almen, et ce vi
Addrich des Mousses. Jésus Maria! Il y va maintenan
tête pour plus d'un. »

Fabien pâlit d'épouvante, de s'entendre nommer
étranger et dans un pays inconnu.

« Et que sais-tu de nous? demanda-t-il au pêcheur.

— Qu'on vous poursuit partout, répondit celui-ci,
désire moins peut-être s'emparer de Leuenberg que d
deux, et qu'un pauvre diable comme moi pourrait faci
gagner une couple de doublons, si j'allais donner à
de vos nouvelles. Mais cet argent serait le prix du
Dieu m'en préserve! Je vous ai reconnus sur-le-cha
votre air, à votre costume et à votre tournure, quan
vous êtes approchés de moi sur le rivage, car le port
la lettre de cachet a donné de vous un signalement
rien ne manque. »

Bien que Fabien se sentît innocent, le cœur lui
violemment à cette nouvelle inattendue, non moins à
d'Addrich qu'à cause de lui-même, qu'on avait vu p
avec celui-ci dans le soulèvement, comme son comp
inséparable.

Le pêcheur remarqua l'agitation de Fabien, et dit :

« Sois sans crainte; tu n'a pas été seul à pêcher à l'e

Fabien toujours plus inquiet, l'obscurité du soir était arrivée. Le bateau descendait rapidement avec le courant.

« Tu ne te repentiras pas de nous avoir menés, dit Fabien ; je te donnerai un doublon d'or, si tu veux nous conduire toute la nuit ; demain matin nous serions à l'endroit où l'Aar se jette dans le Rhin.

— Jamais, répondit le pêcheur. Je ne connais point la rivière passé Brugg, et il ne ferait pas bon s'y fier pendant la nuit. Mais si vous voulez, je vous accompagnerai, pour la moitié de ce que vous m'offrez, par-dessus la montagne jusqu'à Iffenthal, chez ma cousine, où vous serez mieux caché que dans le sein d'Abraham ; avant que le jour paraisse, je serai de retour sur la berge. »

Fabien consentit à tout, pourvu qu'il trouvât pour lui et pour son malheureux compagnon un asile sûr. Le pêcheur dirigea enfin le bateau vers la rive droite, contre un massif d'aunes où il fit débarquer les voyageurs pendant qu'il attachait le canot. Puis il se mit à marcher devant eux, par des champs, des prairies et des landes, jusque dans le voisinage d'un village sur la route d'Olten. On s'y arrêta une heure à la belle étoile, pour manger un peu et reprendre des forces. Puis on s'engagea dans le chemin de la montagne. Il passait par des vallées, des collines, des bois de sapins et des ravins, et faisait mille détours toujours en montant.

La nuit était noire. « Connais-tu bien la route ? demanda Fabien au guide, qui prenait toujours les passages les plus courts, mais non les plus commodes.

— Ah ! répondit celui-ci, je la trouverais les yeux fermés. J'ai couru ici pendant deux ans, quand je faisais la course de la Kilt (Kiltgang), pour aller voir ma Seppli, et j'y viens encore toutes les semaines depuis qu'elle est devenue ma femme. Il est vrai que j'aimerais mieux l'avoir près de moi sur la berge ; mais, tant que nous n'aurons pas d'enfant, il faut qu'elle reste et travaille dans la maison de sa vieille mère [1].

1. La visite nocturne du jeune homme à sa bien-aimée, la course du *Kilt*, comme dans d'autres pays de montagnes en Allemagne, est encore d'usage en Suisse. Il est aussi très-ordinaire qu'un jeune couple, quand il est sans ressources ou sans enfants, demeure séparé, chacun chez es parents.

Au bout de deux longues heures, les voyageurs atteignirent vers minuit une cabane isolée.

« Nous voici arrivés, cria le pêcheur, mais tout le monde dort là dedans. Attendez, je vais réveiller Seppli. »

Il grimpa le long de la maison sur un arceau de bois, et disparut par une ouverture en forme de fenêtre donnant sur le balcon. Peu après on entendit remuer dans la cabane, on vit briller une lumière; la porte s'ouvrit et, avec une torche de résine à la main, le pêcheur fit entrer ses amis dans une chambre étroite. Une jeune et jolie femme à moitié vêtue, puis une vieille maman, entrèrent, souhaitèrent aux deux étrangers la bienvenue, et exprimèrent leur regret de ne pouvoir leur offrir pour la nuit rien de mieux que le poêle et les bancs. Ce fut avec reconnaissance que Fabien remit au pêcheur le prix convenu.

« Eh bien maintenant, dit celui-ci, après quelques précautions et quelques avis pour cacher les voyageurs, gens affamés et fatigués ne sont difficiles ni pour la table ni pour le lit. Vous voici à l'abri. Attendez patiemment que l'orage soit passé. Dieu soit loué! »

Fabien, heureux de se voir en sûreté avec l'oncle d'Épiphanie, s'accommoda sans peine des pauvres ressources du chalet des montagnes, et trouva son banc cette nuit-ci, et les nuits suivantes sa couche de foin, ainsi que la table servie des simples produits du troupeaux, infiniment préférables au séjour dans une caverne de rochers, auquel il avait pensé dans sa première inquiétude. Les fugitifs n'auraient guère pu choisir un asile plus agréable que la haute et verte métairie dans laquelle on passait de longs mois sans voir un visage humain, et où les deux excellentes femmes rivalisaient avec un vieux domestique de soins empressés pour leurs malheureux hôtes. La vallée, entre les deux passages du Hauenstein, avait un charme sauvage particulier. Des deux côtés, des cols arrondis, formés de prairies alpestres, s'appuyaient contre les crêtes de rochers de la montagne. Dans le fond il y avait une petite église suspendue d'une façon pittoresque sur une hauteur au-dessus d'un affreux précipice; autour de l'église quelques misérables cabanes, appuyées les unes contre les autres, formaient, avec les petites métairies éparses dans la montagne, la commune isolée.

Pendant qu'Addrich, dans cette solitude, cherchait les en-

droits les plus solitaires, et restait assis des jours entiers immobile sur une roche nue et escarpée, parlant à peine ou se plaignant de la Providence, et exprimant d'affreux pressentiments, Fabien courait avec impatience par la montagne. Tourmenté par la pensée douloureuse du sort d'Épiphanie, son oisiveté et sa solitude lui devinrent bientôt insupportables. Au bout d'une semaine, il aurait déjà quitté Iffenthal pour chercher sa femme, même au péril de ses jours, s'il n'avait pas été retenu par une inquiétude secrète pour Addrich et par les terribles nouvelles qu'apportait le fidèle berger chaque fois qu'il paraissait dans la vallée.

Chaque semaine, celui-ci leur apprenait de nouveaux exemples de la sévérité et de la cruauté exercées par les autorités contre les rebelles vaincus ; il ne se passait pas de jour où on ne fît des emprisonnements, et tout suspect était arrêté. Presque tous les chefs de l'insurrection étaient déjà en prison et dans les fers. Leuenberg avait été trahi à Trachselwald par un de ses voisins et complices, Hans Bierri, saisi de nuit, et traîné à Berne. A Zofingen il s'était établi un tribunal de quinze personnes pour condamner les prisonniers et punir les coupables. Christen Schybi, découvert à Entlibuch, avait été mené à Zofingen, condamné et décapité à Sursee avec trois autres compagnons d'infortune. Adam Zeltner, l'habile sous-bailli de Buchsiten, tomba à Zofingen sous la main du bourreau, bien que l'envoyé français sire de La Barde intervînt de la manière la plus pressante pour sauver sa vie. Ulli Schad fut étranglé devant la porte de Bâle pendant que six autres de ses compagnons de révolte, tous d'ailleurs respectables, avec des têtes et des barbes blanches, y furent décapités. Le même sort fut partagé par Leuenberg, à qui la torture seule put arracher des aveux, par son secrétaire intime Brœmmer et par beaucoup d'autres à Berne. Un forgeron d'Hochstætten, qui avait forgé des piques pour armer le peuple, fut décapité, puis écartelé, et ses membres furent cloués au gibet. Quand le dimanche suivant (3 juillet) un effroyable orage accompagné de coups de vent et de coups de tonnerre s'abattit sur Berne, fit de grands dégâts dans la ville, renversa l'échafaud avec les têtes des rebelles qui y étaient attachées et le mit en pièces, la superstition du peuple, qui tremblait sous la colère de ses chefs, vit du *moins* une consolation dans cette protestation

du ciel contre la fureur sanguinaire de ses seigneurs et maîtres.

Le nombre des personnes exécutées était grand; plus grand encore le nombre de celles à qui on avait fait couper une oreille ou la langue par le bourreau, que l'on avait fait battre de verges, déportées, ou envoyées sur les galères de Venise pour trouver la mort sur mer en combattant les infidèles, ou enfin que par d'énormes amendes on avait réduites à la mendicité.

L

Les dernières apparitions.

« J'aimerais mieux vivre au milieu d'anthropophages, de Turcs, de païens et de bêtes féroces, qui ne mordent et ne tuent que lorsque la faim ou la nécessité de la défense demandent du sang, s'écriait Fabien, que parmi ces autorités chrétiennes, qui cachent sous la cruauté leur lâcheté et la peur qu'elles ont eue, et qui couvrent hypocritement leur vengeance de l'égide des lois et de la justice, qui commencent par écraser le pauvre peuple avec une impudeur et une avidité sanguinaires, et qui punissent ensuite son désespoir avec une rage aveugle, sur les innocents comme sur les coupables ; enfin qui se traitent de cléments seigneurs et de maîtres craignant Dieu, tandis qu'ils appellent les pauvres sujets, dépouillés de tous droits, de libres et bienheureux sujets. Dérision monstrueuse de la nature!

— Pourquoi t'emporter, mon ami, contre la nature? répondait Addrich avec calme et même avec froideur. Elle suit une marche invariable. Nous nous disons l'image de la divinité; mais nous n'avons guère qu'une figure humaine qui nous distingue des animaux. Quand une nation se laisse mener, comme les enfants, avec les verges et le fouet, elle ne mérite rien que le fouet et les verges.

— O Addrich, s'il n'y avait rien de plus pour m'attacher à cette terre abreuvée de sang, s'écria Fabien avec émotion

ec des larmes d'une sainte douleur dans les yeux, je
:ais me retirer dans un désert et faire société avec les
;. As-tu entendu raconter à notre pêcheur l'histoire de
ille femme d'Olten, qui alla à Zofingen se jeter aux
ix des impitoyables juges pour obtenir la vie de son
et de son fils, ou au moins celle de l'un des deux? Et
i on lui eut accordé l'horrible choix, et qu'après une
épouvantable entre la tendrese maternelle et l'amour
gal, les sentiments de l'épouse l'emportèrent, on railla
une ironie barbare la malheureuse qu'on avait trompée,
lui déclara que son mari et son fils devaient périr.
atrocité me semble couronner dignement tant de
:s.

Silence, mon garçon! repartit Addrich. Tu es jeune en-
prends garde. Dans un pays où il y a des tyrans, les
es ont des oreilles. »

i'avait pas tort, car le pasteur d'Iffenthal avait découvert
our des fugitifs, appelé et interrogé la femme du pê-
', puis ordonné à celle-ci de garder le silence sur tout
'il avait dit et demandé. Mais la jeune femme écouta
t la voix de la compassion que celle du pasteur, et, tout
ète, elle vint avertir les fugitifs. Ainsi le chalet isolé
t plus pour ceux-ci un asile.

:n avant donc! dit Fabien; pour sauver sa vie il faut
la risquer. Tentons, par des passages non frayés, de
er les métairies et les villages de là montagne et d'at-
re sur le Rhin le territoire de l'Empire.

Ça m'est égal, répondit avec indifférence Addrich. Tu ne
point sauver ma vie. Si je n'avais pas donné ma pa-
il y a longtemps que j'en aurais fait abandon. Je te
ai. »

lendemain matin, avant le lever du jour, ils quittèrent
ialet hospitalier, Fabien avec des remercîments et le
ému, Addrich sombre et silencieux. Un brouillard
était répandu sur la vallée et couvrit leur fuite; mais
ême temps il cachait si bien le chemin et le pays, que
fut qu'au lever du soleil qu'ils sortirent de la gorge à
rs laquelle un torrent, roulant au milieu de pierres
es, leur avait montré une sortie sur la grande route
ienstein.

ndant qu'ils montaient la roide pente de rochers, dont la

cime était couverte par un nuage grisâtre flottant le long des crêtes, ils remarquèrent bientôt un voyageur en costume de ville, qui montait devant eux sur la montagne. Fabien enfonça plus avant sur ses yeux son bonnet de velours, et il se hâta de dépasser l'homme, en détournant la tête et en lui adressant un sec bonjour.

« Holà! halte! cria le voyageur. Dimanche et lundi se rencontrent dans toutes les semaines, mais pas les hommes. Je suis très-aise, cher monsieur, de vous rencontrer ici, et je ferai volontiers route avec vous, si vous ne courez pas comme un colporteur.

— Vous voilà en route de bonne heure, répondit Fabien, qui reconnut le joyeux maître chanteur d'Aarau, et fort heureux de retrouver cette ancienne connaissance. Qu'y a-t-il de nouveau? La paix et la sécurité sont maintenant rétablies dans le pays, et le gouvernement plus fort et plus solide que jamais.

— Oui, oui, cher monsieur. On fait maison nette. Seulement, je le dis, les balais neufs balayent bien, mais ils ne vont pas dans les coins. Le grand meneur Addrich n'est pas encore trouvé, et qui sait où il se cache? Mais quand le diable a la selle, il veut aussi prendre la bride. Je gage qu'il ne promènera plus bien longtemps sa trogne rougie. Aujourd'hui ou demain il pendra à la potence du bourreau, ou au moins les épaules nues, il courra aux baguettes par le marché. Il l'aurait mérité, rien que pour ce qu'il m'a fait. Et quand il serait dans un trou de blaireau, je m'y glisserais pour l'en arracher.

— Tu peux l'avoir à meilleur marché, s'écria Addrich, resté par derrière et qui arrivait au même moment. Me voici. Combien a-t-on promis à qui me livrerait? »

Maître Wirri demeura tout abasourdi, fixant sur le vieillard des yeux hagards; cependant il se remit bientôt et d'un ton moitié inquiet moitié amical :

« Allons, allons, dit-il, j'espère que vous comprendrez la plaisanterie, mon cher monsieur. Je vous avais bien vu, et ce que j'ai dit n'était que pour vous faire peur. Je dois vous présenter aussi les humbles compliments de mon Aenneli, qui était autrefois à votre service et qui vous est toujours dévouée.

— Elle est devenue ton Aenneli? repartit Addrich d'un air indifférent.

—Ah! cela serait étonnant! s'écria Wirri, qui ne pouvait cacher son plaisir de mettre promptement le redoutable vieillard sur un autre sujet. Mais ce qui n'est pas fait pourrait se faire. Elle est chez le respectable doyen Rusperli, où elle mène une vie bien heureuse. Sa langue frétille toujours comme la queue d'un poisson.

— Et combien a-t-on offert pour ma tête? » demanda Addrich de nouveau.

Le ménétrier redevint sérieux à cette demande; cependant il contraignit ses traits contractés à sourire et repartit :

« Ah! ah! avec une pilule on ne fait pas une bombe. Chacun comprenait qu'on ne pouvait plus aller avec les vieux bas, et les paysans avaient raison. Personne ne doit leur en vouloir. Si vous aviez seulement forgé votre fer quand vous étiez devant l'enclume! Mais chacun des paysans ne songeait qu'à graisser ses propres choux; et, quand deux chiens rongent un même os, il est rare qu'ils s'entendent. Ce fut le mal. C'est un homme comme vous, cher monsieur, qu'il eût fallu au gouvernail, et non un orgueilleux manant comme ce Leuenberg, qui se croyait un homme à entendre trotter les puces et l'herbe pousser, et qui tendait la tête en marchant comme s'il avait avalé une épée.

— Tais-toi, méchant roquet! interrompit le vieillard. Laisse les morts en paix. Au moins il a péri pour quelque chose de meilleur que ce pour quoi tu vis.

— Oui, certes, se hâta de dire Wirri avec embarras. On paye souvent pour graisser la charrette plus que celle-ci ne vaut.

— Je parle de la liberté du pays, dit Addrich.

— C'est juste! Ah! la chère liberté! On l'achète toujours très-cher, mais on la revend pour un centime. Croyez-moi. L'Italien la perd en chantant, l'Allemand en buvant, le Français en dansant, le Hollandais en marchandant, l'Espagnol en priant, et le Suisse en dormant. Si le paysan ne peut pas devenir bailli, il faut qu'il porte lui-même son fromage au marché.

— Je remarque, dit Addrich, que tu es de ceux qui veulent voguer par tous les vents. »

Fabien, qui désirait détourner la conversation sur d'autres objets, demanda alors tout à coup :

« Où alliez-vous si matin, maître?

— Je viens d'Olten et je vais à Bâle. Il faut tout faire ;
le bon Dieu et pour sa pauvre vie. Le respectable doyen
honoré de sa confiance, et c'est moi et aucun autre qui
porter ses lettres à Bâle, à dan.... din.... don.... da
Vous savez bien qui je veux dire. J'avalerais plutôt
glouterons que de faire sortir de ma gorge ce maudit no
Il mit alors la main dans son pourpoint et en tira une le
pour lire l'adresse.

Fabien, qui soupçonnait aussi le sire de Groenkerkenbo
à propos d'Épiphanie, tressaillit en entendant parler d
correspondance du doyen avec cet homme, et il pensa to
coup qu'il allait peut-être trouver là quelque lumière p
l'éclairer dans son obscurité.

« A don Nardo ? s'écria le jeune homme en s'élançant
il arracha brusquement la lettre des mains du ménétrier.

— Justement ! » répondit maître Wirri, et il ajouta en m
trant Addrich d'un air malicieux : « Ne donnez pas la le
plus loin, il y a là un petit monsieur qui m'a déjà fait pe
le prix d'un message en ouvrant une lettre qui n'était
pour lui.

— Je puis le faire moi-même, et j'en répondrai au do
Rusperli, » dit Fabien en brisant le cachet et parcou
rapidement avec des yeux enflammés le contenu de la let

Maître Wirri resta tout ébahi, la bouche ouverte, et, qu
il eut recouvré la parole, il balbutia, moitié effrayé, m
en colère :

« Dieu me pardonne ! c'est ce qu'ailleurs on nomme
brigandage de grande route. Mais moi je vais retourner b
abattue auprès de M. le doyen, et patience, il saura v
rattraper.

— Silence ! » s'écria Addrich en levant le poing a
menace.

Maître Wirri se courba jusqu'à terre et battit précipit
ment en retraite dans la direction d'Olten, en criant :

« Il ne fait pas bon voyager entre le loup et le ren
Dieu vous garde ! Il y a encore des autorités qui l'empo
ront sur vous. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Pendant qu'il s'éloignait en se retournant quelquef
mais continuant sa retraite toutes les fois qu'Addrich re
velait son geste de menace, Fabien lut la lettre. Elle é
écrite en latin, et assez obscure pour le jeune hom

[elles étaient cependant à peu près les paroles du doyen à lon Nardo :

« Ah ! si nous avions assez d'eau dans notre tête, et que ıos yeux fussent deux sources de larmes pour pouvoir ›leurer jour et nuit ! *Jer*. 9. Mieux vaudrait que tu eusses été ›récipité du haut d'un rocher, ou plongé une meule au cou lans le fond de la mer, et que tu eusses perdu la vie tempo-'elle et non la vie spirituelle.

« Addrich a, comme Dathan et Abirom, grandement péché e jour où il s'est séparé de l'autorité établie par Dieu ; mais ;a faute est infiniment légère, à côté de ta haute trahison ;nvers Jésus-Christ : car ton apostasie est un péché contre le ;aint-Esprit, qui ne saurait jamais être pardonné. Je ne puis ›lus être l'ami de l'ennemi de Dieu. Ma maison n'a plus pour lui [ue des portes fermées. Aussi, si tu es à Bâle, restes-y ; si ce ›illet ne t'arrive que sur la route d'Aarau, retourne sur tes ›as et sois averti : car le jeune homme que tu cherches, tu ıe le trouveras pas ; nous ne savons rien de lui.

« Hélas ! pourquoi l'esprit malin t'a-t-il aveuglé et fait omber dans les piéges des catholiques d'Espagne ? Si les auvages des îles Philippines t'avaient donné le coup de la nort au lieu de défigurer seulement ton visage d'une bles-ure, tu serais moins à plaindre ; car ta pauvre âme eût été auvée. Mais toutes les tonnes d'or que tu as héritées là de a riche femme, parce que tu avais sauvé sa vie des barbares, ıe sauraient te racheter de la damnation. Et que te servirait l'avoir gagné toutes les Indes et le monde entier, si tu as ait du tort à ton âme ?

« Moi, serviteur indigne de la parole divine, je t'en conjure ›ar la blessure saignante de mon Sauveur, reviens à la vraie :t évangélique Église, dans laquelle tu es né et as été élevé, :t n'entraîne pas la jeune fille à une maudite apostasie. Je e demanderai un jour l'âme de cette enfant devant le trône le Dieu. Encore une fois, retourne à la vraie foi et à Jésus. ılors je pourrai te revoir ; sinon, jamais ! Je crierai jour et ıuit à Dieu pour qu'il touche ton cœur et te ramène dans la 'oie du salut. »

Enfoncé dans la recherche du sens de cette lettre et dans l'inquiets pressentiments sur l'enfant ou la jeune fille dési-;née par le doyen, Fabien s'était avancé à grands pas en isant et relisant la lettre jusqu'au haut de la route, sans s'in-

quiéter d'Addrich et de Wirri qui étaient restés derrière à disputer. Lorsqu'il leva les yeux, il se vit déjà enveloppé du nuage qu'il avait vu auparavant au-dessus de lui sur le sommet de la montagne. Un courant d'air glacé lui souffla au visage à travers les rochers nus et abrupts, entre les fentes desquels les buissons, au milieu de l'épais brouillard, ressemblaient à des formes animées qui s'agitaient avec des gestes étranges. Mais une autre forme se détacha devant lui de l'intérieur du nuage, avec des contours de plus en plus distincts. Il reconnut un cavalier qui conduisait son coursier par la bride; et tout à coup il eut devant lui don Nardo, qui se rendait à Aarau près du doyen.

« Halte! cria Fabien en tirant son glaive. C'est Dieu même qui te livre en ma puissance. Réponds-moi. »

Don Nardo, qui ne s'attendait point à cette rencontre, demeura d'abord saisi; mais quand il eut reconnu le jeune homme, il lui dit d'un ton dégagé :

« Je n'ai pas épargné l'argent pendant des semaines pour envoyer sur toutes les routes des gens te chercher; mais je ne pouvais pas m'imaginer que tu faisais ici le brigandage. Me connais-tu, malheureux?

— Réponds-moi! cria Fabien en lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine. C'est toi qui as enlevé Épiphanie, la nièce d'Addrich, ma femme. »

Pendant qu'il parlait, on entendit les pieds de plusieurs chevaux, et on vit de nouvelles formes flotter dans le brouillard. Un cri perçant retentit : « Ne tue pas mon père! » et aussitôt un bras de femme écarta l'épée de Fabien. Le son de la voix étourdit le jeune homme et ébranla tout son être. Il laissa tomber son épée à terre. En même temps la libératrice tressaillit en apercevant le jeune homme; elle recula d'abord avec effroi, puis elle leva les bras en pleurant et en criant : « Ah! Faby! Faby! c'est toi! » et elle se laissa tomber sur sa poitrine. Immobile, les yeux fixes et pâle comme la mort, il murmura, les lèvres tremblantes : « Faneli! ô mon âme, ô ma vie! »

Tandis que, dans le premier ravissement de s'être retrouvés et de se tenir embrassés, ils oubliaient tout ce qui les entourait, Addrich arriva hors d'haleine au sommet de la montagne, dont il avait gravi en se hâtant les pentes escarpées. Il avait entendu le cri poussé sur la hauteur, et il avait redoublé le

pas, dans la crainte que Fabien n'eût été surpris dans le brouillard par quelque poste avancé et fait prisonnier. Résolu de le délivrer, et, à la vue des chevaux et des hommes au milieu de l'obscurité du brouillard, ne doutant plus de la vérité de son pressentiment, il tira son épée, et se précipita sur le premier qui sortit du groupe pour venir vers lui. Cependant, comme s'il eût été frappé de la foudre, son bras retomba sans force, son visage pâlit bouleversé d'épouvante, et ses yeux sombres, sortant de leurs orbites, brillèrent comme des tisons enflammés. Il balbutia d'une voix tremblante, indistincte et sans conscience : « C'est mon frère mort, Diethelm! »

Le sire même de Groenkerkenbosch, à qui rien d'ordinaire ne faisait perdre son impassibilité, perdit contenance et recula tout étourdi en s'écriant : « Addrich! » Mais se remettant aussitôt : « Malheureux! dit-il, tu es devenu le fléau du pays, depuis que tu n'as plus eu d'autre Dieu que ton horrible *moi*. Je voulais t'éviter, mais tu m'as rendu ton débiteur par tout ce que tu as fait pour mon enfant. Il ne m'appartient pas de faire ton procès. Fuis ce pays qui te maudit; mon château sur le Rhin aura de la place et des joies pour nous tous. Tiens, prends ma main, nous sommes réconciliés. »

Addrich recula avec épouvante devant la main qui lui était tendue, et dit d'une voix basse et enrouée : « N'es-tu pas enterré sous la glace du glacier de Rawyl? »

Don Nardo secoua la tête avec un triste sourire et dit : « Silence là-dessus, mon frère; ou si tu veux le savoir, apprends tout en quatre mots. La miséricorde et la providence de Dieu ont tout fait. Ta dureté peu fraternelle ne fit que me montrer la route qui m'a mené par le Rawyl aux Indes orientales et au bonheur. Une pieuse et riche créole des Philippines devint ma femme, et moi, après sa mort, l'héritier de sa fortune. Retournons sur-le-champ à Bâle. Mon but est atteint sans que je m'y attendisse.... Ta main?

— Homme, qu'ai-je à faire avec toi? dit Addrich, et il resta dans sa pose immobile. N'es-tu pas le malheur incarné de ma vie? N'as-tu pas commencé par arracher à l'enfant repoussé le cœur de son père? au jeune homme l'amour de sa fiancée?... C'est toi qui m'as enlevé Épiphanie, à moi et à son époux.

— Laisse cette vieille querelle, dit le beau-frère d'un ton conciliant. Le cœur des autres n'est au pouvoir de personne que de Dieu. Si elle m'a aimé, ce n'est ni ma faute ni mon mérite? Et voici Épiphanie; j'ai dû l'enlever, parce que je ne pouvais point la réclamer. Tu es proscrit pour ta fausse croyance, et moi pour la foi qui donne seule le bonheur éternel. Je ne puis plus marcher sans danger dans le pays de mes pères, parce que je suis rentré dans l'Église catholique romaine. Je n'ai point de droits devant vos juges, et, par fanatisme, vos magistrats m'auraient refusé ma fille. Ce bailli même pour lequel j'ai perdu fortune, dignité, et tout, à qui seul je me suis découvert d'abord, n'a eu que juste assez de reconnaissance pour m'avertir de ne pas fouler le territoire de Berne, comme si j'étais un lépreux. »

Addrich semblait ne pas faire attention aux paroles de son frère; mais, enfoncé dans d'autres pensées, il restait les yeux fixes.

« Allons, mon vieux, continua Diethelm, après un court silence, pendant lequel il considéra avec compassion le sombre vieillard, ta main! C'est Dieu qui nous a réunis aussi haut, au-dessus de la terre, dans les nuages du ciel, sur les sommets de la patrie. Que le passé soit passé! Je veux effacer tous tes chagrins. »

Addrich leva alors la tête et dit : « J'ai donné ta fille, que tu avais abandonnée, à ce jeune homme, Fabien der Almen, pour qu'elle ne manquât point d'appui. »

Avec un doux mouvement de tête, qui témoignait son contentement, don Nardo répondit : « Il sera mon fils! »

Addrich chercha des yeux dans le brouillard, et, passant devant son frère, il alla à Fabien et Épiphanie qui se tenaient encore fortement embrassés. A sa vue l'un et l'autre s'écrièrent, avec un ravissement dans la voix et dans le regard : « Addrich! ô Addrich! toutes douleurs et tous maux ont maintenant cessé!

— Tout! » murmura Addrich. Et comme son frère approchait, il se retira lentement, tout pensif, dans le brouillard, où il erra comme une ombre morne, au milieu des rochers.

« O mon Faby! s'écria Épiphanie en levant sur son bien-aimé un tendre regard chargé de larmes de joie, va serrer ton père dans tes bras! »

Fabien retint fortement d'une main sa belle épouse, comme

s'il craignait qu'elle pût encore lui être arrachée, et de l'autre se découvrant devant don Nardo, il dit : « Épiphanie votre fille est ma femme par légitime mariage. Je vous demande votre bénédiction.

— Tu seras mon fils, dit don Nardo avec un bienveillant regard en posant la main sur la tête de Fabien, comme pour le bénir. La volonté du ciel ordonne tout, on ne peut le méconnaître. Toi qu'avec Addrich je fis en vain chercher depuis sept semaines, toi de qui on n'avait pu découvrir la moindre trace, Dieu te conduit par la main à ma rencontre d'une façon merveilleuse. Nous voulions nous rendre à cause de toi à Olten chez le doyen Rusperli.

— Oh! que d'inquiétudes j'ai eues pour toi, Faby! soupira Épiphanie en baisant la main de son bien-aimé.

— Pardonnez-moi, dit Fabien au sire de Grœnkerkenbosch, si je vous ai méconnu et si par erreur je vous ai offensé. Pourquoi me taisiez-vous que vous étiez le père de ma Fanny? Pourquoi, vous que je connaissais bien comme sire Diethelm, vous cachiez-vous sous un faux nom?

— Mon nom est bien celui que j'ai reçu au baptême, répondit celui-ci. Je m'appelle Léonard Diethelm. Sous un ciel étranger, j'ai renoncé à tout ce qui pouvait me rappeler des jours malheureux, même à mon nom. J'ai été plus heureux que Léonard et que Diethelm ne l'avait jamais été. Mais comment, mon jeune ami, pouvais-je me fier à toi que je ne connaissais point? Je ne connaissais que par ouï-dire un homme léger qui recherchait ma fille chez Addrich, un séduisant militaire. Longtemps je t'ai pris pour lui. »

Fabien embrassa le père d'Épiphanie et dit avec entraînement dans le geste et dans la voix : « Soyez mon père. Je serai votre fils obéissant. N'allez pas à Olten! n'allez pas à Aarau, vous n'y trouveriez point bon accueil! »

Don Nardo baisa le front du jeune homme avec une émotion visible, et poussa Épiphanie dans ses bras : « Elle est ta femme. »

A ce moment le nuage gris se déchira tout autour d'eux comme un voile qui tombe, et entoura d'une ceinture d'or le sommet de la montagne. Le soleil revêtit d'une magnificence éblouissante les crêtes de rochers et les vastes broussailles du plateau solitaire, et chaque brin d'herbe fit briller un diamant *de mille couleurs* aux premiers feux du jour. Comme les âmes

aimantes qui se retrouvent après la mort dans les demeures éternelles, Fabien et Épiphanie se tenaient embrassés, dans une admiration silencieuse, et s'interrogeant avec une muette tendresse sur leur amour. Les regards du père se reportèrent longtemps avec satisfaction sur le beau couple, semblable à deux bienheureux du ciel. Enfin il se tourna vers les domestiques qui se tenaient avec les chevaux à quelque distance, et cria : « Faites tourner les chevaux. Nous repartons pour Bâle.... Mais où est mon frère ? »

Addrich avait disparu dans le brouillard. Aucun des domestiques ne l'avait aperçu. On l'appela de tous côtés. Aucune voix ne répondit. Tous se mirent à sa recherche. Au bout de deux heures personne ne l'avait trouvé.

« Laissez, dit Fabien, le malheureux souffre trop de la félicité des heureux. Il s'est rendu seul où nous voulions nous rendre aujourd'hui ; il est allé par la montagne sur le territoire de l'Empire. »

Tous descendirent alors de l'autre côté d'Hauenstein, et arrivèrent par un chemin moins roide au village solitaire de Læufelfingen. Là don Nardo envoya encore de tous côtés chercher le malheureux égaré dans la montagne, ou dans les parties les plus sauvages, vers Frickthal, où selon toute probabilité il devait s'être dirigé. On promit de l'attendre à Bâle, et l'on se remit en route vers cette ville.

Après trois jours, don Nardo reçut enfin des nouvelles. On avait trouvé le cadavre du vieillard au fond d'un précipice dans lequel il était tombé, perdu au milieu du brouillard, de quelque crête de rocher. Don Nardo garda le silence pour ne pas troubler le ciel de ses enfants. Ce ne fut que longtemps après, dans son château sur le Rhin, qu'il leur découvrit la fin d'Addrich.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.